
ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY
TORONTO

ANNÉE

# PASTORALE

---

TOME SECOND



PARIS. — IMPRIMERIE PILLET FILS AÎNÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

# ANNÉE
# PASTORALE

OU

**COURS COMPLET**

## DE SERMONS POPULAIRES, DE PRONES

D'INSTRUCTIONS FAMILIÈRES ET D'HOMÉLIES

## SUR L'ÉVANGILE DE CHAQUE DIMANCHE DE L'ANNÉE

ACCOMPAGNÉ DE RICHES MATÉRIAUX


PAR M. L'ABBÉ C. MARTIN

Chanoine, officier d'Académie, membre de plusieurs Sociétés savantes,
Auteur de la BIBLIOTHÈQUE DES PRÉDICATEURS.


Mandat sancta Synodus Pastoribus ut quæ in Missa leguntur aliquid exponant, diebus præsertim Dominicis et festis.

(Concil. Trident., *Sess.* XXII, cap. 8.)

DEUXIÈME ÉDITION

---

TOME SECOND

---






PARIS

**LIBRAIRIE RELIGIEUSE ET ECCLÉSIASTIQUE**

DE MARTIN NEVEU ET AUDIER

**Rue du Cherche-Midi, 87**

M DCCC LXIV

# PRÉFACE DU SECOND VOLUME

Le premier volume de **L'ANNÉE PASTORALE** a été publié l'an dernier, avec promesse, si Dieu nous prêtait vie et courage, de donner le second au plus tôt. Nous sommes heureux de pouvoir tenir notre parole, quelque peine que nous ayons eue pour accomplir la rude tâche que nous nous étions imposée.

La nouveauté du plan que nous avons adopté; la sévérité dans le choix des sermons, prônes, instructions, homélies, entretiens que nous avons admis dans notre cadre; la multiplicité et le caractère tout pratique des matériaux, le bon témoignage rendu à notre manuscrit, que nous avions soumis à des sommités oratoires, nous ont donné la confiance que caractérise la note suivante insérée dans notre circulaire à tous les membres du clergé.

---

VENTE A L'ÉPREUVE. — « On se souvient que, lors de son apparition, nous avons pendant deux ans expédié à l'épreuve notre *Panorama des Prédicateurs*, c'est-à-dire que ceux qui n'en étaient pas contents pouvaient nous le retourner FRANCO dans la huitaine. Sur plusieurs milliers d'envois, nous n'eûmes que cinq retours, dont deux occasionnés par la mort des demandeurs dans l'intervalle. Nous ne craignons pas de faire ainsi pour l'*Année pastorale,* tant nous avons la conviction que cet ouvrage satisfera ceux qui se le procureront. Cette proposition n'a jamais été faite par aucun en librairie. Si elle est une nouveauté hardie et dangereuse, elle est aussi, ce nous semble, la plus sûre garantie offerte à un acheteur. »

Cette confiance semble avoir été solidement appuyée; car nous n'avons pas eu un seul retour, tandis que les témoignages de satisfaction, les éloges, les encouragements nous sont venus en nombre, comme l'attestent les lettres qui suivent.

---

### I. — Appréciations de l'ANNÉE PASTORALE.

Ces quelques *témoignages* que nous reproduisons ici sommairement, faute d'espace, résument ceux d'un très-grand nombre de souscripteurs à cet ouvrage, et qui ont reçu le premier volume.

— M. et cher confrère, ce que je puis vous dire avec sincérité de votre premier volume de l'*Année pastorale* que je viens de parcourir, c'est qu'il est EXCELLENT. Richesse de matériaux, variété de forme, plans clairs, faciles, simples, bonne exécution, voilà ce qui frappe tout lecteur. Le: *Non nova, sed nove*, que vous avez si parfaitement rendus, me fait vivement désirer le second volume. — M. FLOURET, vicaire de Saint-Pierreville (Ardèche), le 5 décembre 1861.

— M. l'abbé, j'ai reçu le premier volume de l'*Année pastorale,* dont je suis enchanté, ainsi

que de tous vos autres ouvrages, que j'ai l'avantage de posséder. — M. Baures, vicaire à Plaisance (Gers), le 30 janvier 1862.

— Mon cher M. l'abbé, j'ai reçu le premier volume de votre précieuse *Année pastorale*, dans laquelle il y a tant de travail et de ressources. J'attends impatiemment le second volume. — M. Lambert, curé de Mareilles (Haute-Marne), le 3 décembre 1861.

— M. et vénéré confrère, j'ai reçu, il y a une douzaine de jours, votre premier volume de l'*Année pastorale*, et je puis vous assurer que j'en suis très-satisfait. Vous nous donnez toujours tout ce que vous nous promettez. Aussi, du moment où vous annoncez un ouvrage, on peut y souscrire en toute confiance. Que de bien vous nous faites! Notre reconnaissance et nos prières vous sont assurées. — M. Robinet, curé de Landricourt (Marne), le 24 novembre 1861.

— M. l'abbé, j'ai reçu votre premier volume de l'*Année pastorale*, j'en suis content. — M. Muller, curé de Crehange (Moselle), le 13 décembre 1861.

— Permettez-moi, M. l'abbé, de vous exprimer le désir de voir paraître le plus promptement possible le second volume de votre *Année pastorale* et de votre *Vie des Saints à l'usage des Prédicateurs*, que j'attends depuis longtemps. — M. Guillier, curé-doyen d'Evron (Mayenne), le 8 janvier 1862.

— M. Martin, j'étudie maintenant votre premier volume de l'*Année pastorale*; il est excellent. J'attends le second avec impatience. Votre *Bibliothèque des Prédicateurs* rendra de grands services. — M. Charlet, curé de Ciry-le-Noble (Saône-et-Loire), le 17 janvier 1862.

— J'attends avec impatience le second volume de l'*Année pastorale*. Je profite de cette occasion pour vous exprimer la satisfaction que m'a causée le premier volume. A vous vrai dire, je considère cet ouvrage comme le meilleur et le plus utile de tous ceux que vous avez publiés. — M. A. Perrier, chanoine, curé de Vaudes (Aube), 3 juin 1862.

— J'ai parcouru le premier volume de l'*Année pastorale* que j'ai reçu il y a quelques jours. J'en suis très-content, et je désire vivement que vous m'envoyiez le second volume aussitôt que vous le ferez paraître. — M. Gautier, curé de Gouville (Eure), 20 août 1862.

— Je suis fort content du premier volume de l'*Année pastorale*. Quand le second volume sera paru, je vous prie de me le faire parvenir le plus tôt possible. — M. Bounoure, curé de Régnat (Puy-de-Dôme), 14 novembre 1861.

— Je viens de recevoir le premier volume de votre *Année pastorale* et de votre *Vies des saints à l'usage des Prédicateurs*. Je puis vous assurer que j'en suis très-satisfait, ainsi que de tous vos ouvrages que je possède déjà. C'est avec plaisir que je vous en adresse le montant. On aime à payer des livres comme les vôtres. Vraiment, toutes vos publications sont des sources inépuisables où le clergé trouve ce qu'il chercherait en vain partout ailleurs. Continuez, M. l'abbé, et la postérité vous bénira. J'attends avec impatience l'apparition du second volume de l'*Année pastorale* et de la *Vie des Saints*. — M. Mabit, vicaire de Cottines (Cantal), 31 mars 1862.

— J'ai été tellement satisfait de votre nouvelle publication, *Année pastorale*, et j'en ai si bien fait l'éloge à quelques-uns de mes confrères, que plusieurs, désirant se procurer cet ouvrage, m'ont prié de le réclamer pour eux. En conséquence, soyez assez obligeant pour m'en adresser deux exemplaires. — M. Pinchaud, curé de Maisonnais (Haute-Vienne), 17 février 1862.

— Ayez la bonté de m'envoyer le second volume de la *Vie des Saints* ainsi que celui de l'*Année pastorale*. Je suis si content des deux premiers volumes que j'ai reçus dès leur temps, qu'il me tarde de recevoir les autres.

Vous êtes appelé, monsieur, à faire un bien immense, soit par vos ouvrages, soit par votre *Journal*. — M. L. Aguillon, curé de Canet (Hérault), le 26 février 1862.

— Le premier volume de l'*Année pastorale*, que je viens de recevoir, est on ne peut plus utile pour les curés des campagnes, qui n'ont pas beaucoup de temps à se préparer. J'en suis très-content, et j'attends avec impatience le second volume. — M. Raffaelli, curé de Campile (Corse), 10 décembre 1861.

— J'ai reçu le premier volume de l'*Année pastorale*, et j'en suis content. — M. Laurent, curé de Sabarat (Ariége), 7 janvier 1862.

— M. le chanoine Martin, très-satisfait que je suis de posséder le premier volume de l'*Année pastorale*, aussi remarquable par le choix des sujets qu'il renferme, que par la manière lucide et élégamment simple avec laquelle ils sont écrits, je vous prie de me faire expédier le deuxième et dernier volume qui vient de paraître. — M. l'abbé Favre, curé de Saint-Félix (Tarn), 28 octobre 1862.

— M. Martin, j'apprends avec plaisir que le deuxième volume de l'*Année pastorale* vient de paraître. Très-satisfait du premier, je m'empresse de vous demander ce second volume, et vous prie de me le faire adresser au plus tôt. — M. Bressand, curé de Bussières (Haute-Saône), 30 octobre 1682.

— M. et vénéré confrère, je viens vous prier de m'envoyer le deuxième volume de l'*Année pastorale*. J'ai le bonheur de posséder le premier, dont je suis si content, qu'il me tarde d'avoir l'ouvrage complet. — M. Cendrey, curé de Saint-Martin du Puy (Gironde), 29 octobre 1862.

M. le chanoine, j'ai été très-satisfait du premier volume de l'*Année pastorale*; j'espère qu'il en sera de même du second et vous prie de me le faire adresser. — M. Mathieu, curé de Tharot (Yonne), 29 novembre 1862.

M. Martin, j'ai reçu l'année dernière le premier volume de l'*Année pastorale*, et je n'ai eu qu'à me féliciter des services qu'il m'a rendus. Si je juge de l'avenir par le passé, le deuxième qui vient de paraître me sera également utile. En conséquence, comme j'ai lieu de pouvoir me louer de mon acquisition, je vous prie d'avoir l'obligeance de me le faire expédier le plus tôt possible. — M. Foret, vicaire de Savigny-sous-Braye (Loir-et-Cher), 30 octobre 1862.

— M. l'abbé, possédant le premier volume de l'*Année pastorale*, je tiens beaucoup à me procurer le deuxième pour compléter cet excellent ouvrage. — M. Noury, curé de Candé (Loir-et-Cher), le 3 novembre 1862.

— M. le chanoine Martin, je vous prie de me faire adresser le deuxième volume de votre *Année pastorale*. Je possède le premier depuis son apparition et j'en suis très-satisfait, comme de tous les ouvrages que vous avez édités depuis le *Panorama des Prédicateurs*, et qui figurent parmi les meilleurs ouvrages de ma bibliothèque. Mon admiration pour vos œuvres ne vous fera jamais défaut. — M. Courbebaisse, curé de Mandagout (Gard), le 3 novembre 1862.

— M. le chanoine, j'ai reçu le premier volume de votre *Année pastorale*, en attendant le deuxième. Je vous en remercie et vous prie de croire que je suis charmé de cet ouvrage. — M. Artès, curé de Banyuls (Pyrénées-Orientales), le 11 novembre 1862.

— M. Martin, seriez-vous assez aimable pour me faire adresser au plus tôt le deuxième volume de votre *Année pastorale* qu'il me tarde d'avoir, car vraiment votre premier volume ne laisse rien à désirer, comme j'ai eu l'honneur de vous l'écrire plusieurs fois. — M. Manuel, curé de Canly (Oise), le 15 novembre 1862.

— M. l'abbé Martin, je veux vous dire le bien que m'a fait le premier volume de votre *Année pastorale*. C'est un excellent ouvrage, un vrai trésor par la richesse de ses matériaux et son utilité pratique. J'attends avec impatience le second volume que je vous prie de m'envoyer de suite. — M. Castaignac, curé de Larroque (Gers), le 6 novemcre 1862.

— M. le chanoine, votre *Année pastorale* est trop utile et trop précieuse pour que je me contente d'en posséder la moitié. Je désire posséder le deuxième volume qui vient de paraître. Le service que vous rendez au clergé par vos ouvrages est si beau que Dieu seul peut l'inspirer. Recevez-en toute ma reconnaissance. — M. Desfontaines, curé de Sarry (Marne), le 17 novembre 1862.

---

## II. — Appréciations générales des Publications de M. le chanoine MARTIN.

— M. l'abbé Martin, vos sermons sont non-seulement une lecture édifiante, mais un des plus beaux monuments de l'éloquence moderne; quand on a commencé d'en lire un, il est difficile d'interrompre une lecture si belle et si intéressante. Soyez sûr, M. l'abbé, que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour propager vos ouvrages, qui rendent votre nom si cher aux amis des lettres et de la morale. — M. Malbec, curé de Saint-Just (Lot-et-Garonne).

— Permettez-moi, M. l'abbé, de vous témoigner ma reconnaissance pour les excellents ouvrages que vous avez mis entre mes mains. Recevez ici mes félicitations pour le service que vous avez rendu au clergé en mettant au jour de si belles productions. Que Dieu vous en récompense un jour! — M. Duplantier, curé de Saint-Maurice, près de Grenade (Landes).

— M. l'abbé, vos excellents ouvrages rendent au clergé les services les plus utiles. — M. Sorlot, curé de Lioux (Vaucluse.)

— M. l'abbé Martin, je vous félicite bien sincèrement de tous vos ouvrages appelés à rendre un immense service au clergé. Ils m'ont paru clairs et simples, méthodiques et solides, en un mot, propres à produire de grands fruits. Nous n'ajouterons rien à l'éloge général que fait le clergé de votre *Journal de la Prédication*. Nous formons des vœux pour que sa publication se continue. — M. Dubois, curé à Montsurs (Mayenne).

— M. l'abbé, j'ai l'honneur de vous adresser mes remercîments bien sincères pour le bien que vous faites aux jeunes prédicateurs. — M. Lemaire, curé à Berles-aux-Bois (Pas-de-Calais).

— M. l'abbé, j'ai été trop bien satisfait du *Panorama des Prédicateurs* pour n'avoir pas toujours eu l'intention de me procurer vos autres ouvrages sur la prédication; j'ai pu d'ailleurs juger par moi-même que vous n'avez pas moins bien mérité du clergé par vos publications subséquentes qu'en étudiant votre *Pano-*

*rama*, car j'ai eu sous les yeux votre *Journal de la Prédication populaire et contemporaine*, votre volume du *Symbole* et votre *Mois de Marie des Prédicateurs*, et je me suis convaincu que vous seul, par vos ouvrages, pouvez rendre, au clergé des paroisses surtout, autant de services que tous les sermonnaires réunis ensemble. — Lissandre, curé de Saint-Martin de Villeréal (Lot-et-Garonne).

— J'ai parcouru avec rapidité votre *Journal de la Prédication*, j'en ai été bien satisfait; sous peu je prendrai des mesures pour vous demander vos autres productions. Votre œuvre peut, je crois, rendre de vrais services à la religion et au clergé; je suis déjà un de vos admirateurs. — Benoit, curé de Jauyac (Ardèche).

— M. l'abbé Martin. — Abréger ses travaux, c'est prolonger sa vie. — C'est le service que rendent au clergé vos très-utiles et si précieuses publications. Soyez béni, bien vénéré confrère, de votre dévouement. Votre *Panorama des Prédicateurs* a été une fortune pour le clergé; votre *Journal de la Prédication populaire et contemporaine* vient combler une regrettable lacune depuis longtemps fortement sentie. Comptez que vos travaux tiennent un rang distingué parmi les bonnes œuvres dignes de récompense. — M. l'abbé Seyron, archiprêtre, curé de Saint-Etienne, à Agde.

— M. l'abbé Martin, les matériaux seuls qui forment une partie notable de votre *Journal* et de chacun de vos ouvrages sont d'une inappréciable valeur. Les grands hommes de notre siècle ont passionné le monde pour les objets d'art antique; vos travaux auront eu pour but de passionner le clergé pour les trésors de l'art oratoire des temps apostoliques, des Pères, et ceux si riches du moyen âge, époque si féconde et si inconnue. Oui, voilà pour le prédicateur la mine inépuisable où il doit fouiller pour être toujours fécond sans jamais se répéter. — Le Rév. P. Vendot, missionnaire apostolique.

— M. l'abbé, votre beau *Mois de Marie des Prédicateurs* est un véritable trésor; plus on y puise, plus il y a à puiser. Continuez donc, bien cher monsieur, à travailler à la diffusion de la parole sainte. Vos ouvrages remarquables feront un bien immense et seront pour le clergé une ressource inappréciable. Que je regrette de n'avoir pas eu ces ressources quand j'étais jeune prêtre! J'aurais trouvé là ce que je cherchais vainement ailleurs. Puisse le jeune clergé profiter du travail et de l'expérience d'un confrère aussi habile que vous l'êtes dans l'exposé des vérités de la religion! — M. Charnier, curé des Planches en Montagne (Jura).

— M. l'abbé Martin. On s'émerveille avec raison sur votre *Panorama des Prédicateurs* : c'est une œuvre excellente, d'une utilité incontestable pour tous les curés accablés sous le poids du ministère et pour tous les prédicateurs; mais, à mes yeux, votre *Répertoire de la doctrine chrétienne* est encore plus précieux. C'est un trésor où l'on peut puiser abondamment pour un cours solide et suivi d'instructions; et un cours de ce genre dans notre temps ne peut que produire de grands avantages. Continuez, M. l'abbé, sur la même méthode, ce cours si important, et vous pouvez être convaincu que vous aurez rendu un service inappréciable à la religion et au clergé. — M. Gabriel, curé d'Andilly (Meurthe).

— M. le chanoine, je possède dans ma bibliothèque tous vos ouvrages, et je suis heureux de vous dire que j'en suis très-satisfait. Il y a dans vos livres un grand fond d'érudition, et ils sont particulièrement adaptés aux besoins du temps. Le clergé vous est reconnaissant de si excellentes productions, et Dieu vous récompensera de si pénibles travaux et de votre zèle infatigable pour le salut des âmes. — M. l'abbé Bourbet, vicaire du Grand-Puy (Piémont), 28 octobre 1862.

*Rome.* — Le Rév. P. Ventura. — Mon très-honorable monsieur, mes occupations multipliées ne m'avaient pas permis jusqu'ici de parcourir votre *Panorama des Prédicateurs*. Maintenant que j'ai pu l'examiner, me voici venir vous en dire ma pensée, que vous me faites l'honneur de me demander, et avec la franchise à laquelle vous avez droit. Je connais les savants travaux qu'on a publiés jusqu'ici dans le genre du *Panorama*. et je n'hésite pas à reconnaître que le vôtre l'emporte sur tous par l'abondance des choses que vous avez eu le talent de présenter dans le plus petit cadre de mots; ce qui en rend extrêmement facile l'usage à ceux qui voudront s'en servir, c'est-à-dire aux ecclésiastiques auxquels le temps manque pour faire des recherches sérieuses, afin d'arriver à faire des sermons de leur fond.....

Agréez, monsieur l'abbé, l'expression de mon admiration pour votre immense travail.

*Diocèse de Paris.* — Le Rév. P. Lacordaire : — Le *Panorama des Prédicateurs* est d'une belle exécution; je ne connais rien de plus simple et de mieux ordonné en ce genre. J'en ai fait déposer un exemplaire dans la bibliothèque de notre couvent de Paris, et je ne doute pas qu'il ne soit utile à nos Pères pour les former et les aider au ministère de la prédication.

*Diocèse de Lyon.* — M. Beaujolin, vicaire général. — Le *Panorama des Prédicateurs*, que je possède, est un excellent ouvrage, d'une incontestable utilité pour le clergé, auquel il fournit, en lui évitant de pénibles et longues recherches, tous les matériaux nécessaires à la prédication. Ce livre, fruit d'un immense travail, peut suppléer à tous les sermonnaires, car il ne laisse rien à désirer pour l'ordre, la solidité et la richesse. Selon nos prévisions, il fera bientôt la base et l'ornement des bibliothèques de tous les presbytères.

Nous bornons là nos citations.

# ANNÉE PASTORALE

## DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION

## INSTRUCTION

SUR LES

## FRUITS DE SALUT QUE PROCURE A UNE PAROISSE UNE PREMIÈRE COMMUNION

PAR M. L'ABBÉ C. MARTIN, CHANOINE.

### PLAN

1re CONSIDÉRATION. — SOUVENIRS PIEUX QUE NOUS RAPPELLE LA VUE D'UNE PREMIÈRE COMMUNION.

2e CONSIDÉRATION. — GRACES QUE DIEU ACCORDE A UNE PAROISSE UN JOUR DE PREMIÈRE COMMUNION.

**Subdivisions.**

1. Puissance de la prière des enfants. — 2. Grâces accordées à cette prière.

TEXTE : *Habebitis hunc diem in monumentum.*
(Exod., XII, 14.)

On a tellement compris l'importance de l'acte de la première communion, que malgré les préoccupations matérielles, qui ont pris de nos jours tant de place dans le monde, cette cérémonie a gardé partout son caractère de grandeur, de solennité, de respect et de sainteté.

Dans les villes, comme dans les campagnes, l'annonce d'une première communion met en émoi les familles. Elles tressaillent de joie à l'approche de cette joyeuse fête. Elles font trève à leurs affaires; elles s'appliquent par des préparatifs de toute sorte à rendre l'enfant qu'elles veulent présenter pour la première fois à la sainte Table, digne d'être, en ce beau jour, un sujet d'admirable spectacle, selon l'expression de saint Paul, pour le monde, les anges et les hommes : *Spectaculum facti sumus mundo, angelis et hominibus.* (I Cor., IV, 9.)

Cette fête est aujourd'hui la vôtre, M. C. F.; voilà devant vous les pieux enfants qui ont été jugés dignes par les ministres de Dieu de s'approcher de l'autel. Depuis longtemps on les prépare à la cérémonie sainte, aujourd'hui ils sont revêtus de la robe nuptiale, on les a introduits jusqu'à la salle du festin. Prenons part à leur bonheur. Livrons-nous à l'allégresse, car ce jour est un jour de bénédiction et de salut : *Hæc est dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in ea.*

Ce n'est point pour ces chers enfants que je prêche aujourd'hui, nous l'avons fait ces jours derniers pendant leur retraite, c'est à vous tous, M. C. F., que ma parole s'adresse. Je veux vous indiquer les deux sortes de fruits de salut que vous pouvez retirer du pieux spectacle de la première communion.

Cette cérémonie doit vous rappeler : 1° *Nos premières années passées dans l'innocence*, nous porter à y persévérer si nous l'avons gardée. et à la recouvrer si malheureusement nous l'avons perdue ; 2° *les grâces que Dieu accorde en cette circonstance.*

## I^re^ CONSIDÉRATION. — SOUVENIRS PIEUX QUE NOUS RAPPELLE LA VUE D'UNE PREMIÈRE COMMUNION.

L'âge de l'adolescence, qui nous prend des bras de nos mères pour nous conduire jusqu'à quinze ans, époque où commence celui de la jeunesse, est, comparativement aux autres, le plus agréable de la vie. Il vaut mieux que l'enfance, état dangereux et de déplorable faiblesse qui nous laisse sur les confins du monde où nous venons d'entrer et ne nous y maintient que par les secours d'autrui ; il vaut mieux pour notre bonheur que celui de la jeunesse, époque fougueuse où les passions nous tourmentent; que celui de la vieillesse, où les forces nous manquent et où les maladies nous assiégent.

Au point de vue chrétien, cet âge de l'adolescence, qui est celui de ces enfants que vous voyez aujourd'hui devant vous, est celui de l'innocence, de la candeur, de la naïveté, de la simplicité. Nous ressemblons alors aux anges du ciel par la pureté de nos cœurs, à la rosée d'Hermon, pour parler comme l'Ecriture, au lis éclatant de blancheur, par le rayonnement de sainteté qui est sur nos fronts, sur nos lèvres, sur tout notre maintien. Nous sommes comme Jésus enfant, croissant en âge et en sagesse entre Marie et Joseph dans l'atelier de Nazareth.

Que faisions-nous alors, M. C. F. ? Nous venions gaiement et modestement à l'église avec notre père, avec notre mère, pour y faire notre prière, le cœur content et riche des trésors du ciel. Point de trouble, point de soucis; est-ce que cet âge connaît et s'inquiète des misères de la vie? Joie au foyer avec les nôtres, sainteté et bénédiction autour des autels avec Dieu et ses anges qui nous faisaient croître sous leur protection, espérance dans l'avenir; car s'il est une époque où l'espérance, cette ancre forte de la vie nous sourit et se montre séduisante, c'est à l'aurore de nos jours, alors que le souffle du malheur n'a pas encore seulement effleuré un de nos cheveux.

Or ces belles et douces choses doivent nous revenir au cœur quand nous avons devant nous le spectacle d'une première communion. Notre regard doit se reporter de ces jeunes enfants sur notre propre jeunesse, nous devons revoir dans la leur notre première verdeur, notre sérénité, nos joies enfantines et surtout notre innocence.

Oui, notre innocence, cette innocence que Dieu nous redonne dans le baptême, cette beauté de notre âme qui nous fait les temples du Saint-Esprit, qui nous rend un objet d'envie pour les anges, cette pureté qu'aucun souffle empesté n'a ternie, cette gloire intérieure, pour s'exprimer comme l'Ecriture lorsqu'elle parle de la fille bien-aimée du Roi des rois : *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus.* (Ps. XLIV, 14.) Ces touchants souvenirs doivent nous émouvoir. Oh ! adolescence ! o vie du premier âge, nous écrions-nous avec regret, tu t'es évanouie comme un rêve ! O innocence de nos cœurs ! ô blanche robe de notre baptême que nous avons gardée toujours intacte jus-

qu'à notre première communion, qui sait si nous ne t'avons pas depuis ce temps salie ou déchirée! O salut si bien commencé et que peut-être maintenant nous avons compromis! Heureux enfants à qui Dieu ouvre aujourd'hui ses tabernacles, que les grâces célestes tombent sur vous avec abondance, conservez toujours ces trésors d'innocence et de sainteté qui enrichissent aujourd'hui vos âmes.

C'est ainsi, M. F., que le spectacle d'une première communion produit dans nos âmes le premier fruit de salut que j'ai indiqué : le retour à l'innocence et à sa fidèle conservation.

## IIe CONSIDÉRATION. — GRACES QUE DIEU ACCORDE A UNE PAROISSE UN JOUR DE PREMIÈRE COMMUNION.

### 1re *subdivision. — Puissance de la prière des enfants.*

La voix des enfants est puissante dans la nature; les mères qui m'entendent me comprennent; elles savent que ces précieux fruits de leur sein, comme les appelle l'Ecriture, ont sur elles un souverain empire et qu'elles ne peuvent rien leur refuser : *Numquid oblivisci potest mulier infantem suum ut non misereatur filio uteri sui?* (Is., XLIX, 15.) Il en est de même dans l'ordre divin. La prière des enfants a toujours été considérée comme une des plus agréables au Seigneur : *Ex ore infantium et lactentium*, dit le Psalmiste, *perfecisti laudem.* (Ps., VIII, 1.) Dieu aime cet âge et lui a quelquefois révélé ses mystères, de préférence aux sages du siècle : *Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus et revelasti ea parvulis.* (Matth., XI, 25.) C'est ainsi qu'au lieu de parler à Héli il appelle Samuel, ce pieux enfant de douze ans, pour lui prédire le châtiment qu'il prépare aux fils prévaricateurs du grand prêtre. Aux jours de la création il a eu pour agréables les sacrifices d'Abel tout enfant; plus tard il envoie au jeune Tobie un ange pour le protéger durant son long voyage. Quand les trois enfants sont jetés dans la fournaise, il en éteint le brasier et écoute leur cantique d'action de grâces. Voyez Notre-Seigneur; dans l'Evangile, une de ses prédilections marquées est pour les enfants. Les disciples veulent les écarter : « Non, laissez-les venir à moi, leur dit-il, c'est à eux et à ceux qui leur ressemblent qu'appartient le royaume du ciel : *Tunc oblati sunt ei parvuli, ut manus eis imponeret et oraret. Discipuli autem increpabant eos. Jesus autem ait eis : Sinite parvulos, et nolite eos prohibere ad me venire; talium est enim regnum cælorum.* » (Matth., XIX, 13-14.) C'est nous dire clairement que leur innocence le touche, que leur voix l'attendrit, que leur prière monte jusqu'à lui et est toujours exaucée.

Ces sentiments de nos Ecritures et cette conduite de Notre-Seigneur sont tellement conformes à la nature que nous en voyons l'expression reproduite dans les actes publics, dans les mœurs, dans les usages de presque tous les peuples. Soit chez les anciens, soit chez les modernes, l'enfance a sa place marquée dans les solennités religieuses. Parmi ces nations fameuses par le bruit de leur nom : Indiens, Égyptiens, Assyriens, Perses, Grecs, Romains, Gaulois, on les habillait de blanc, une couronne de fleurs sur la tête, et ils marchaient par groupes les premiers dans ces cérémonies expiatoires ou triomphales où tout le peuple allait aux temples demander grâce ou remercier la Divinité d'un bienfait public.

Appuyé sur ces traditions universelles et sur les témoignages de nos

saints livres, je puis donc avec raison vous dire, M. C. F., qu'il y a aujourd'hui dans cette église des intermédiaires avoués entre la Divinité et nous. Ces petits enfants qui comptaient pour si peu jusqu'ici dans l'assemblée des fidèles, dont vous n'avez encore retiré aucune aide dans la famille ; ces petits enfants qui ne vous ont donné jusqu'à présent que de la peine, que l'âge et l'incapacité ont laissés jusqu'à cette heure si impuissants, voilà que dans l'ordre de la grâce ils sont devenus, par la cérémonie de ce jour, des auxiliaires précieux auprès de Dieu. Leurs bras faibles ne peuvent point encore vous porter secours dans les soins matériels ; leur intelligence naissante ne peut encore atteindre aux combinaisons compliquées des soucis de la vie, mais dans leur cœur il y a un trésor inappréciable que Dieu regarde avec complaisance : *Ecce puer meus quem elegi, dilectus meus, in quo bene complacuit animæ meæ* (Matth., XII, 18) ; le trésor de leur innocence.

Donc, jeunes élus du Seigneur, placés aujourd'hui à un rang d'honneur dans cette église, prosternés entre le sanctuaire et l'autel, que votre prière monte au ciel comme la fumée de l'encens, que votre voix douce et suppliante soit comme celle des chérubins ; demandez pour nous, puisque c'est le jour où Dieu vous exauce ; faites pleuvoir sur cette paroisse les grâces de bénédiction et de salut.

### 2e *subdivision. — Grâces que Dieu nous accordera à la prière des enfants de la première communion.*

Les grâces que Dieu nous accordera plus facilement aujourd'hui que nous adjoignons à nos prières celles de ces chers innocents, sont celles que nous venons si souvent solliciter en assemblées publiques, non pour un seul fidèle, non pour une seule famille, mais pour toute la paroisse, à savoir : les grâces de l'*ordre temporel* et les grâces de l'*ordre spirituel*.

#### I. — GRACES DE L'ORDRE TEMPOREL.

Ces grâces sont de deux sortes : celles qui ont rapport à la protection de nos *biens*, celles qui s'étendent à la conservation de nos *vies*.

1° CONSERVATION DE NOS BIENS. — Tout est entre les mains de Dieu, M. C. F., depuis les sublimités du firmament jusqu'aux profondeurs des abîmes ; les nuages qui voyagent au-dessus de nos têtes, le soleil qui nous réchauffe, l'air qui nous vivifie, les eaux qui fécondent la nature ; mais que cette main ouverte sur la création pour y répandre à chaque instant ses bienfaits vienne à se retirer, tout aussitôt est dans le malaise, la souffrance et voisin de la mort. Les fruits de la terre, qui constituent tous les biens de la pauvre humanité, ne sont abondants qu'autant que la Providence les donne, les conserve et les multiplie : *Ut fructus terræ dare et conservare et multiplicare digneris.* (*Liturg.*) Que l'ordre établi d'en haut subisse la moindre altération, aussitôt perturbation générale dans la nature : les nuées s'enfuient, le ciel s'enflamme, l'air passe sur une terre brûlée, c'est une sécheresse désastreuse qui dévore tout comme l'haleine d'un volcan ; ou, tout au contraire, les vents se déchaînent, les vapeurs s'amassent, gonflent, éclatent en tonnerres, en nappes d'eau, en grêle ; ce sont des pluies intempestives, des inondations terribles qui emportent champs et maisons, récoltes et laboureur, villes et campagnes dans les vastes lits des fleuves et de là jusqu'aux immenses bassins des mers.

Dans notre temps, où l'on prétend avoir trouvé le remède à tout mal, on va demander des garanties aux savants de la terre contre les éventualités de ces bouleversements des saisons; on leur donne mission d'en rechercher les causes, d'en prédire les retours, d'en arrêter les funestes effets. Tentative vaine ! Pourquoi demandez-vous à l'homme ce qu'il ne peut donner ? Est-ce lui qui a le domaine du soleil, des vents, des rosées, des principes vivificateurs? Plus simple dans ma foi, il est vrai, mais aussi plus philosophe et plus chrétien, je vous dirai, moi, M. C. F., ne demandez pas ces choses aux savants, mais aujourd'hui demandez-les à vos enfants agenouillés devant leur Dieu qu'ils vont recevoir pour la première fois; c'est leur prière innocente, déjà exaucée d'avance, qui vous obtiendra cette première grâce temporelle, qui vous intéresse tous, de la préservation et de la conservation des *fruits de la terre.*

2° Conservation de nos vies. — Une autre grâce, plus précieuse à tous, c'est la conservation de vos vies. Vous avez besoin de vivre encore, pères et mères de ces jeunes enfants que vous présentez aujourd'hui au sanctuaire. Votre tâche, loin d'être avancée, ne fait que commencer. Vous n'avez encore préparé ni leur avenir, ni bien consolidé le vôtre; vous les avez mis dans la voie du salut, vous y marchez sans doute vous-mêmes, mais ils ont besoin de soutien, et, pour votre part, votre mesure de mérites n'est point encore assez pleine pour entrer dans les joies du Seigneur. Je ne veux point dire pour cela de demander dans cette grande circonstance de ces âges séculaires comme il en fut donné aux patriarches. Enfants chrétiens, vous perdrez un jour ces parents qui vous sont si chers. Chacun fait et termine sa course sur cette terre. Ce que je veux que vous demandiez au Maître de la vie et de la mort, qui, à cette heure, daigne écouter vos supplications, c'est qu'il éloigne des auteurs de vos jours et de tous ces pieux habitants de la paroisse, accourus à votre fête, ces maladies violentes, ces fléaux implacables, ces contagions pestilentielles, ces épidémies dévorantes qui, lorsqu'elles passent sur une contrée, désolent les foyers, vident les maisons, emportent les enfants avec les vieillards, les forts et les faibles, les petits et les grands, ceux qui tiennent leur lampe allumée comme les vierges sages, ceux qui l'ont éteinte comme les vierges folles. Demandez-lui qu'il nous préserve des malheurs publics, des troubles, des discordes, des déprédations, des guerres, des coups du glaive comme de ceux des famines, de tous ces maux où la vie humaine est en péril, vie, hélas, déjà si tourmentée et si courte. C'est peu, cependant, que ces choses passagères; passons à des demandes plus hautes et plus chrétiennes : celles de l'ordre *spirituel.*

## II. — GRACES DE L'ORDRE SPIRITUEL.

Les grâces de l'ordre spirituel sont nombreuses; elles ont pour objet la sanctification de l'âme et le salut. Nous les résumerons en ces termes : 1° *Grâces de la bonne vie;* 2° *grâces de la bonne mort.*

### 1re *subdivision. — Grâces de la bonne vie.*

Il n'est personne ici qui n'ait bien commencé sa vie, puisque tous, à notre entrée en ce monde, nous avons été régénérés dans les eaux du baptême et que nous sommes devenus par là les temples du Saint-Esprit. Jusqu'à l'âge où sont ces enfants auxquels nous envions aujourd'hui l'innocence,

nous avons vécu sous l'aile du Seigneur. Epoque de doux souvenirs où nous étions heureux parce que nous étions purs! Marchons-nous toujours dans cette voie? Jeunesse frivole et emportée, n'avez-vous pas prévariqué? Et vous, plus avancés vers l'âge, êtes-vous toujours de fervents chrétiens? Êtes-vous toujours soutenus par les grâces de la bonne vie? Ces grâces sont des lumières surnaturelles qui éclairent nos pas et qui illuminent notre intelligence; ce sont des forces célestes surajoutées à celles de notre volonté afin qu'elle triomphe dans les combats de la tentation. Ces grâces vous inclinent au bien, vous font aimer la religion, vous rendent fidèles à ses pratiques. Elles font la femme forte, dont il est parlé dans l'Ecriture, qui est dans l'intérieur de sa maison un admirable modèle pour ses enfants et ses serviteurs; elles font le héros chrétien toujours ferme dans sa foi, toujours irrépréhensible dans sa conduite; heureuse la famille, heureuse la paroisse favorisée des grâces de la bonne vie! La religion y fleurit, les bonnes mœurs s'y conservent, la prospérité y est permanente, la vertu y répand partout ses parfums.

On cite des traits frappants de cette concession de grâces de la bonne vie accordée à leurs parents, à la sollicitation des enfants le jour de leur première communion. C'est un père incrédule qui ne venait plus à nos cérémonies saintes; c'est une mère sans piété, c'est un vieillard indifférent, c'est un frère mondain, c'est quelquefois toute une parenté peu religieuse, tout un entourage peu chrétien, qui ont tout d'un coup éprouvé un changement subit dans leurs sentiments et dans leur conduite par suite de la prière efficace d'un de ces anges bénis, qui ont demandé à Dieu de ramener à lui tous ceux qui leur étaient chers. C'est ce que vous allez faire en ce jour, M. C. E.; vous nous obtiendrez à tous les grâces de la bonne vie, à moi, votre pasteur, celles de mon état, à vos parents celles si nécessaires des chefs de famille; à ceux qui ont oublié Dieu, les grâces de conversion; à ceux qui sont tièdes et indifférents, les grâces de l'amour divin; à tous, celles de la bonne conduite et de la persévérance dans le bien.

2^e^ *subdivision. — Grâces de la bonne mort.*

Puis, étendant plus loin vos vœux, vous les porterez jusqu'aux extrémités du temps, à cette heure suprême où chacun arrive à son tour, après sa course agitée.

Vous savez qu'il y a deux morts : la bonne et la mauvaise. La première est un sommeil doux dans le Seigneur : *Obdormivit in Domino;* la seconde est un râle affreux, un blasphème éternel dans les bras de Satan : *Et sepultus est in inferno.* Celle-ci est si funeste que tous les saints l'ont redoutée et que l'Eglise a une invocation spéciale pour nous en préserver dans ses litanies des agonisants : *A mala morte, libera nos, Domine.* C'est cette supplique que je mets sur vos lèvres, chers enfants; répétez-la avec piété afin que Dieu vous exauce. Imaginez que nous sommes tous sur les bords d'un abîme et que nous allons tomber, que nous sommes sur les vagues au milieu de l'Océan, sur une nacelle qui fait eau de toute part; que la terre va s'entr'ouvrir sous nos pas pour se refermer après nous avoir engloutis. Quelle situation! Celle de la mauvaise mort est bien pire. Plus pour nous d'espérance au delà de ces barrières, dans les régions des pleurs éternels. Pouvez-vous demander une faveur plus grande, une grâce plus précieuse. Demandez-la pour

vous, pour vos pères et vos mères, pour vos amis, pour tous les assistants, avec toute l'ardeur dont vous êtes capables. Quel jour de bénédiction si une telle grâce nous est accordée! Pourrons-nous assez en remercier l'infinie miséricorde du Seigneur?

C'est assez de supplications, ce me semble, et nous devons nous arrêter. Oui, car si Dieu bénit tous ces vœux, la mesure est pleine et nous n'avons plus rien à désirer. Terminez donc là votre prière, jeunes ambassadeurs à la cour du grand Roi. Toutefois, en vous retirant de cette audience de privilége, que Dieu n'accorde qu'une fois dans sa vie à sa créature, poussez encore un soupir, un soupir profond, plein d'amour et de larmes pour nos chers morts, pour ces prisonniers en détresse qui attendent de nous du secours. Que ce jour soit un jour de réfection universelle pour les vivants et pour les morts, pour l'Eglise militante et pour l'Eglise souffrante · *Da eis, Domine, locum refrigerii, lucis et pacis...* (*Can. Miss.*) *Amen.*

---

# HOMÉLIE

SUR LES

# DISPOSITIONS POUR RECEVOIR LE SAINT-ESPRIT

PAR RICAUD.

---

## ÉVANGILE.

« Jésus dit à ses disciples : Lorsque le Consolateur que je vous enverrai de la part de mon Père, cet esprit de vérité qui procède du Père, sera venu, il rendra témoignage, parce que vous êtes avec moi dès le commencement. Je vous ai dit ces choses afin que vous ne soyez point scandalisés. On vous chassera des synagogues, et l'heure va venir où quiconque vous fera mourir, croira rendre hommage à Dieu. Ils vous traiteront ainsi, parce qu'ils ne connaissent ni mon Père, ni moi. Et je vous dis ces choses, afin que lorsque le temps en sera venu, vous vous rappeliez que je vous les ai prédites. » (Joan., XV, 26-27 ; — XVI, 1-4.)

---

TEXTE : *Cum venerit Paractetus..... Ille testimonium perhibebit de me.* (Joan., XV, 26.)

Préparer ses disciples à la venue du Saint-Esprit, ce fut l'occupation de Jésus-Christ, pendant les derniers temps qu'il resta sur la terre. C'est à cela qu'il consacra tous les discours qu'il leur fit depuis la cène jusqu'à sa passion ; c'est à cela qu'il employa les quarante jours pendant lesquels il conversa encore avec eux après sa résurrection glorieuse ; c'est de cela qu'il leur parla au moment de sa triomphante ascension. Aussi les apôtres, après l'avoir perdu de vue, ne pensèrent plus qu'à cela, ne se préparèrent plus qu'à cela, jusqu'à ce qu'au jour de la Pentecôte, ils reçussent du haut du ciel l'effet de ses promesses et le témoignage de son affection.

Préparer ses enfants à la même grâce, c'est aussi, à l'exemple de son époux, l'occupation de l'Église pendant ce saint temps. Depuis Pâques, elle ne nous parle que de cela dans les évangiles qu'elle nous fait lire tous

les dimanches à la messe. Mais après l'Ascension, comme le temps approche, elle renouvelle ses instances, elle nous remplit de l'attente du Saint-Esprit; c'est le but de toutes ses oraisons, de toutes ses instructions; et sachant que le Saint-Esprit vient opérer en nous les mêmes effets que sur les apôtres, elle nous presse, elle nous conjure d'apporter à sa venue les mêmes dispositions.

Entrons donc, M. F., dans l'esprit de Jésus-Christ et de son Égilse : que ce soit lui, que ce soit cet esprit qui nous conduise dans l'explication de notre évangile. Deux choses s'y présentent : ce qu'est le Saint-Esprit et ce qu'il opère. Ce qu'il est nous montre les dispositions que nous devons apporter à sa venue : ce qu'il opère nous en découvre les salutaires effets. Deux réflexions toutes simples, dont la première fera le sujet de cette homélie, et l'autre sera exposée au jour de la fête.

Développons cette vérité si propre à nous préparer aux saintes fêtes qui approchent et à fixer votre attention.

### DISPOSITIONS AU SAINT-ESPRIT.

Lorsque le Consolateur que je vous enverrai de la part de mon Père viendra, dit d'abord Jésus-Christ à ses disciples dans notre évangile, cet esprit de vérité qui procède du Père.... *Cum venerit Paracletus quem ego mittam vobis a Patre, Spiritum veritatis qui a Patre procedit...* Arrêtons-nous à ces paroles, M. F. : elles nous montrent d'une part tous les caractères de l'Esprit saint, et de l'autre toutes les dispositions que nous devons apporter à sa venue. Elles nous font voir d'abord d'une manière claire et distincte que toutes les personnes de la très-sainte Trinité ont travaillé de concert à la mission de cet Esprit consolateur et à la sanctification de l'Eglise : le Père, parce qu'il nous l'a envoyé; le Fils, parce qu'il l'a demandé; le Saint-Esprit, parce qu'il s'est donné lui-même. Mais aussi, comme Dieu ne peut pas travailler seul à notre salut, et que nous devons y coopérer nous-mêmes, elles nous indiquent en même temps les dispositions que nous devons apporter pour ne pas rendre les efforts de notre Dieu inutiles. Si le Père nous envoie son Esprit, ce qu'il a de plus parfait, nous devons donc nous y préparer en purifiant notre âme : disposition de pureté, première disposition à la Pentecôte. Si le Fils demande cet Esprit pour nous, nous devons donc aussi le demander nous-mêmes avec lui et comme lui; disposition de prière, seconde disposition à la Pentecôte. Enfin si le Saint-Esprit veut venir dans nous, comme il est un Esprit ennemi du monde, il faut donc vider notre cœur de tout objet extérieur pour le rendre digne de sa présence : disposition de recueillement, troisième disposition à la Pentecôte. *Pureté*, *prière*, *recueillement*, trois dispositions qui m'ont paru les plus essentielles pour nous rendre dignes et pour profiter de là venue du Saint-Esprit dans nos âmes. J'entre en matière, suivez-moi.

### Ire DISPOSITION. — PURETÉ.

Je dis d'abord disposition de pureté, première disposition à la Pentecôte; et pourquoi? Parce que c'est Dieu le Père qui nous envoie son Esprit. Ce Père de lumières, de qui descend toute chose bonne, tout don parfait, veut nous donner dans ces fêtes ce qu'il a de meilleur et de plus parfait, c'est-à-dire son Esprit. L'Esprit de Dieu, M. F.! quelle faveur! quelle grâce! Mais

il ne le donne qu'à ses enfants ; je ne dis pas même à tous ceux qui le sont devenus par le baptême, je dis à ceux-là seulement qui le sont d'une manière plus particulière par son amour et par sa grâce. Les premiers sont ses enfants, il est vrai, mais des enfants rebelles qu'il déshérite parce qu'ils ne le connaissent pas ; les autres sont des enfants dociles, fidèles, choisis, qu'il reconnaît pour siens et pour qui il réserve ses plus beaux priviléges. Voyez en effet sur qui Dieu envoya son Esprit le jour de la Pentecôte : fut-ce indistinctement sur tous les habitants de la Judée? Non, M. F., il n'honora de cette faveur que quelques âmes pieuses, la mère de Jésus, les apôtres, ses disciples, quelques saintes femmes qui l'avaient suivi : voilà ceux et celles sur qui s'arrêtent les opérations divines. Tout le reste dans Jérusalem même n'y a point de part. Ils peuvent bien être témoins des signes extérieurs de la venue de l'Esprit saint; mais ils n'en ressentiront point les salutaires influences; et pourquoi? parce que leur incrédulité et leurs vices les en rendent indignes.

Et voilà, M. F., ce qui s'opérera encore dans les saintes solennités qui approchent et auxquelles vous vous disposez. Le Saint-Esprit viendra de nouveau sur la terre, le Père éternel nous l'enverra ; mais combien de chrétiens qui ne profiteront point de sa venue? Non, il ne viendra pas pour vous, pécheurs qui m'écoutez, vous qui vivez tranquillement et endurcis dans vos désordres. Incrédules, avares, libertins, impudiques, sensuels, médisants, vindicatifs, vous tous, en un mot, qui aimez l'iniquité, il ne viendra pas pour vous. Vous participerez peut-être extérieurement à ces fêtes, mais vous n'en recueillerez pas le fruit. L'Esprit saint descendra au milieu de vous comme il descendit au milieu des Juifs incrédules et corrompus; mais il ne descendra pas pour vous. Vous admirerez peut-être les effets prodigieux qu'il opérera dans les âmes fidèles; mais vous n'y aurez point de part. Eh! comment voudriez-vous que, lorsque vous ne reconnaissez pas Dieu pour votre père, il vous traitât comme ses enfants; que tandis que vous le renoncez il ne vous renonçât pas ; que pendant que vous l'outragez il ne vous oubliât pas? l'Esprit saint vient du Père : *A Patre ;* comment pouvez-vous donc y prétendre? Votre père, ce n'est pas Dieu ; c'est le démon, dont vous suivez les maximes, dont vous écoutez les suggestions, dont vous pratiquez les œuvres : *Vos ex patre diabolo estis.* Mais le démon, qui est le père de ce siècle, ne connaît pas le Saint-Esprit, c'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'assure. Le moyen qu'il le reçoive donc ; et le moyen que vous, qui êtes ses enfants, ses sectateurs, ses disciples, ne participiez pas à sa privation, comme vous participez à sa révolte?

Ah! M. F., quel malheur! Etre privé du Saint-Esprit, de l'esprit de Dieu ; être plongé pour toujours dans l'obscurité et dans les ténèbres; que ce sort est affreux! Quand dans votre péché vous n'auriez que cela à craindre, que vous n'auriez pas d'enfer à redouter, ce malheur seul devrait vous inspirer la plus grande horreur du vice. Etre privé de la présence de l'Esprit saint, tandis que toute l'Eglise sera favorisée de sa visite ; être un anathème, un excommunié au milieu de ses frères! Le comprenez-vous, M. C. F.? Que vous êtes insensibles, que vous êtes à plaindre, si vous ne le comprenez pas! David le comprenait bien, lorsque après son péché il disait à Dieu dans l'amertume du repentir le plus sincère : « Grand Dieu, j'ai péché, punissez-moi, j'y consens, suivant la rigueur de votre justice; mais la grâce que je vous demande, c'est de ne pas m'ôter votre

Esprit : ce seul malheur me serait plus sensible que tous les autres : *Spiritum sanctum tuum ne auferas a me.* » Voulez-vous donc ne pas être privés de cet Esprit, M. F.? Imitez ce roi pénitent. Sortez de vos désordres; pleurez-les, faites-en pénitence; effacez vos péchés par une bonne confession; employez le temps qui reste encore d'ici à la Pentecôte à purifier vos âmes; et quand même vous croiriez n'avoir aucun péché grief à vous reprocher, ne laissez pas de fuir avec soin les plus petites fautes, certains que vous recevrez les effets du Saint-Esprit avec d'autant plus d'abondance que vous opposerez moins d'obstacles au désir que le Père céleste a de vous l'envoyer. Disposition de pureté, première disposition pour obtenir le Saint-Esprit du Père : *A Patre.*

## IIe DISPOSITION. — PRIÈRE.

Je dis ensuite disposition de *prière*, seconde disposition à la Pentecôte. Et pourquoi? Parce que c'est Jésus-Christ qui nous l'obtient : *Quem ego mittam vobis.* En effet, pourquoi Jésus-Christ est-il allé dans le ciel? Il le disait lui-même à ses apôtres quelque temps avant sa mort : Je m'en vais, leur disait-il; mais que cette nouvelle ne vous plonge pas dans la tristesse. Si je vais m'asseoir à la place que mon Père m'a préparée dans le ciel et que j'ai méritée par mes souffrances, c'est pour m'y occuper à prier moi-même mon Père, afin qu'il vous envoie l'Esprit saint, ce consolateur qui vous dédommagera de mon absence : *Ego rogabo Patrem.* Et ne croyez pas, M. F., que ce que Jésus-Christ disait alors ne s'adressât qu'à ses apôtres. Il le disait en leur personne à tous leurs successeurs, à tous ceux qui devaient croire en lui par leur ministère, en un mot, à toute l'Eglise de tous les siècles : de sorte que, suivant la doctrine du grand Apôtre, depuis que Jésus-Christ est monté aux cieux et qu'il s'y est assis à la droite de son Père, il n'a cessé d'y faire l'office de grand prêtre et d'intercesseur continuel, offrant sans relâche à son Père ses travaux, ses sueurs, ses plaies, sa croix, ses mérites, son sang, pour obtenir à son Eglise de la terre l'Esprit sanctificateur, et avec lui et par lui, tous les dons, toutes les grâces, tous les secours dont elle a besoin : *Ego rogabo Patrem.*

Or, de là quelle conclusion, M. F.? Qu'il faut prier avec Jésus-Christ; comme Jésus-Christ et par Jésus-Christ, afin d'obtenir l'Esprit céleste. Voyez les apôtres au moment où notre divin Maître vient de les quitter : ils ne cessent de tenir leurs yeux attachés vers le ciel, d'où ils savent que doit venir l'accomplissement des promesses. Il faut que deux anges vêtus de blanc viennent les tirer de leur extase, et leur ordonner d'aller à Jérusalem où ils doivent recevoir la vertu d'en haut. Ils obéissent; mais arrivés à la ville sainte, ils ne cessent, suivant l'instruction de leur divin Maître, de faire monter leurs vœux vers le ciel, pour en attirer les bénédictions et les grâces. Sachant de Jésus-Christ même, que la prière commune a bien plus de force auprès de Dieu, ils s'unissent tous ensemble pour lui faire une sainte violence, et accomplissent ainsi ce qui pourrait manquer, suivant l'expression de l'Apôtre, à la prière de Jésus-Christ : *Erant perseverantes unanimiter in oratione.* Exemple admirable que l'Eglise dans tous les temps, mais surtout dans celui-ci, s'est fait un devoir de suivre. Jusqu'à la Pentecôte, elle ne nous parle presque plus d'autre chose que du Saint-Esprit. C'est, comme nous l'avons dit en commençant, l'objet de tous les Evangiles qu'elle nous met sous les yeux, de toutes les oraisons qu'elle nous met à la bouche, vou-

lant par là s'unir avec Jésus-Christ; et nous engager nous-mêmes à nous unir avec elle : *Erant perseverantes unanimiter in oratione.* Un chrétien donc qui, malgré tous ces exemples, ne prie pas, dans ce saint temps surtout, est un anathème qui se sépare de ses frères, un membre gâté qui n'a aucune communication avec le chef, un infidèle, un païen en un mot, au sein même de l'Eglise : il n'a rien à prétendre au Saint-Esprit, puisqu'il ne descend que pour ceux qui s'unissent avec Jésus-Christ qui l'envoie : *Quem ego mittam vobis.*

Employez donc, M. F., employez le temps qui reste encore d'ici à la Pentecôte, à fléchir le Ciel par vos prières. Je ne parle pas seulement ici des prières communes et ordinaires, des prières du matin et du soir. On serait bien coupable de les négliger dans le reste de l'année; mais on le serait bien davantage encore de les omettre dans ce temps-ci. Je dis que vous devez y ajouter des prières particulières; assister, si vous le pouvez, tous les jours au sacrifice de nos autels; fréquenter plus assidûment nos temples, venir prendre part à tous les exercices publics, qui par cela même qu'ils se font en commun, ont plus d'efficacité et plus de force. Que si vous ne pouvez le faire, offrez du moins à Dieu votre travail, vos occupations journalières, vos peines, vos chagrins, vos souffrances, pour être unis aux prières que fait l'Eglise dans ce saint temps. Regrettez de ne pouvoir y assister, tenez les pensées de votre esprit et les sentiments de votre cœur élevés vers le ciel, en vous occupant du Saint-Esprit, en hâtant par vos désirs sa venue, en vous élançant, pour ainsi dire, au devant de lui de toute l'ardeur, de toute l'énergie de votre âme, en priant, en un mot, constamment, unanimement pour vous rendre dignes de sa visite : *Erant perseverantes unanimiter in oratione.* DISPOSITION DE PRIÈRE : seconde disposition nécessaire pour recevoir dignement le Saint-Esprit que le Fils nous obtient : *Quem ego mittam vobis.*

### IIIe DISPOSITION. — RECUEILLEMENT.

Je dis enfin que le recueillement est la troisième disposition indispensable à la Pentecôte. Et pourquoi? Parce que le Saint-Esprit est un Esprit jaloux, qui veut occuper notre esprit tout entier et qui ne souffre point de partage. Tout autre esprit ne peut s'accommoder avec lui. Tout autre esprit est grossier et terrestre, et ne peut, par conséquent, le connaître, lui qui est un pur Esprit. Tout autre esprit est un esprit d'inquiétude et de trouble, et lui est un esprit de consolation et de paix. Tout autre esprit est un esprit de désordre et de vice, et lui est l'Esprit saint, la source de toute sainteté. Tout autre esprit enfin n'est esprit qu'improprement et par manière de dire, mais lui seul est par excellence l'Esprit. Tout autre esprit ne peut donc pas le recevoir, pas même le connaître : *Spiritum quem mundus non potest accipere.*

Examinez donc, M. F., quel est l'esprit qui vous anime. Est-ce votre esprit particulier? Est-ce l'esprit du monde? Jugez-en vous-mêmes impartialement. Si vous aimez le monde, ses vanités, ses parures, ses spectacles, ses joies, ses amusements; si vous suivez ses maximes, si vous craignez ses discours, si vous redoutez ses jugements, si vous appréhendez ses railleries; si vous êtes esclaves de ses préjugés, de ses modes; si vous êtes tels, mon cher frère, ma chère sœur, vous êtes du monde, vous en avez l'esprit, et vous ne pouvez recevoir celui de Dieu. Si vous vous aimez vous-mêmes,

si vous vous flattez, si vous craignez tout ce qui vous gêne, si vous vivez dans la sensualité, dans l'oisiveté, dans la mollesse ; si vous êtes assujettis à vos penchants, à vos désirs, à vos caprices; si vous êtes tels, mon cher frère, ma chère sœur, vous êtes tout à vous-mêmes, vous êtes remplis de votre esprit, et vous ne pouvez recevoir l'Esprit céleste. Dépouillez-vous donc de ces deux esprits pernicieux; rentrez en vous-mêmes par un saint recueillement; consacrez toutes les facultés de votre âme à la méditation des grandes vérités de la religion. Sans cela n'espérez pas que le Saint-Esprit vienne jamais faire dans vous sa demeure : *Spiritum quem mundus non potest accipere.*

C'est aussi pour cela que les apôtres se séparèrent quelque temps de tout commerce d'avec les habitants infidèles de Jérusalem avant de recevoir l'Esprit saint; c'est pour cela qu'ils joignirent à cette séparation extérieure un recueillement parfait et intérieur. Et qu'est-ce qui a porté et qui porte encore tous les jours tant de communautés religieuses et tant de personnes dévotes à passer le temps qui se trouve entre l'Ascension et la Pentecôte dans une pieuse retraite? N'est-ce pas le désir de vider leur cœur et leur esprit de toute affection et de toute pensée terrestre, afin que l'Esprit saint puisse le remplir tout entier? Si vous ne pouvez les imiter, enviez leur sort, profitez de leur exemple, du moins ne vous livrez pas dans ce saint temps à la dissipation, sachant que l'Esprit de Dieu n'habite pas dans le trouble. Prenez chaque jour quelque temps pour une sainte méditation, pour une bonne lecture. Soyez dans le monde comme n'y étant pas ; gardez vos sens ; rappelez de temps en temps votre esprit, s'il s'égare. En un mot, faites-vous à vous-mêmes un cénacle au fond de votre esprit et de votre cœur, où loin de l'amour du monde et de vous-mêmes, vous puissiez recevoir le Saint-Esprit et vous rendre dignes de sa visite : *Spiritum quem mundus non potest accipere.*

Voilà, M. F., le triple esprit qui doit nous disposer à recevoir l'Esprit céleste : l'esprit de pureté, l'esprit de recueillement, l'esprit de prière. L'esprit de pureté, qui nous fasse éviter les moindres fautes et pleurer celles que nous avons commises, pour nous rendre agréables au Père céleste qui doit nous envoyer son Esprit; l'esprit de prière, qui nous fasse unir à Jésus-Christ, qui demande pour nous le Saint-Esprit ; l'esprit de recueillement, qui nous vide de tout autre esprit, pour nous rendre capables de recevoir dans nous l'Esprit saint : voilà les dispositions principales que nous devons apporter à la Pentecôte.

## MATÉRIAUX

Sommaire : I. Sujets principaux de la chaire relatifs à l'Évangile de ce Dimanche. — II. Sujets de cet Évangile les plus appropriés au texte et à la circonstance. — III. Traits historiques. — IV. Plans relatifs à chaque sujet. — V. Prédication des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce jour. — VI. Esprit religieux de ce dimanche et de la semaine. — VII. Annonce de la fête de la Pentecôte. — VIII. Auteurs à consulter.

### I. — SUJETS PRINCIPAUX DE LA CHAIRE

relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — Leurs caractères et sources.

1. Préparation a recevoir le Saint-Esprit. — *Cum venerit Paraclетus quem ego mittam vobis.* Ce sujet est aujourd'hui proposé par le plus grand nombre des

prônistes, il n'y en a pas en effet de plus approprié à la circonstance. Nous avons donné ci-dessus une homélie excellente sur cette matière, tirée de Ricaud.

2. SOUFFRANCES, EPREUVES. — *Absque synagogis facient vos.* Quelques-uns, comme Thiébaut, prêchent sur les souffrances, mais ce sujet revient plus à propos ailleurs.

3. SCANDALE. — *Hæc locutus sum vobis ut non scandalizemini.* Matthias Faber tire de ce texte deux sermons sur le scandale. En voici les propositions : 1° *Scandalum activum communi omnium sanctorum calculo vitandum.* — 2° *Motiva ne scandalizemur in peccatis aliorum.*

## II. — SUJETS DE CET ÉVANGILE LES PLUS APPROPRIÉS AU TEXTE ET A LA CIRCONSTANCE.

### I. — Préparation à la fête de la Pentecôte.

Ce sujet, qui est aujourd'hui le plus opportun, peut se formuler de ces diverses manières : 1° Dispositions pour recevoir le Saint-Esprit. — 2° Charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la promesse qu'il nous fait de nous envoyer son Saint-Esprit. — 3° Obstacles que nous apportons à la venue du Saint-Esprit dans nos âmes. Nous n'avons pas besoin de donner des indications sur la manière de traiter ce sujet; il est facile, simple à saisir, plus simple encore à exposer. Au reste, les modèles à imiter sont nombreux, et on en trouvera un bien choisi dans l'homélie que nous avons reproduite ci-dessus.

### II. — Fruits de salut que procure à une paroisse une première communion.

Nous plaçons ici ce sujet très-important, parce que c'est vers cette époque qu'ont lieu généralement les premières communions.

INNOVATIONS A INTRODUIRE DANS CE SUJET. Les sermons de première communion nous paraissent avoir été jusqu'ici trop circonscrits. On n'y parle qu'aux enfants, quelque peu aux parents et rien aux paroissiens. C'est tout le contraire que nous avons fait dans le sermon ci-dessus. Nous l'adressons spécialement aux paroissiens. N'est-ce pas, en effet, un des beaux jours de fête pour la paroisse? Or lui montrer les fruits de salut qu'elle en retire, n'est-ce pas entrer dans l'âme même du sujet? On a fait une retraite préparatoire aux enfants, par conséquent on les a instruits; on a, pendant plusieurs jours, prêché uniquement pour eux; aujourd'hui que la cérémonie s'opère, la prédication appartient à tous les fidèles.

Nous ne goûtons, du reste, pas beaucoup ces manières usées et banales d'exciter forcément aux larmes son auditoire et ce petit groupe d'innocents en un jour d'émotions les plus saintes et les plus douces. Pourquoi tant appuyer sur le sacrilége dans une cérémonie ou d'ordinaire il n'y en a pas de trace? Ce sont des petits anges que vous convoquez au banquet divin, il n'y a pas encore assez de passions ni de malice dans ces jeunes cœurs pour commettre le péché de Judas.

On se tourne avec véhémence vers les parents, on crie, on tonne, on leur ordonne de pardonner à leurs enfants, et on veut que ce cri de pardon se manifeste par une longue et lugubre lamentation. Déplorable contre-sens! Des pères et des mères pardonnent toujours sans effort à leurs enfants; ce pardon, qu'on provoque ici avec bruit et larmes, n'est-il pas le plus souvent, et Dieu en soit loué! qu'un mot sonore et vide. Que voulez-vous qu'on pardonne à qui n'a pas offensé? Car un enfant de dix ans n'a pas encore outragé la nature. Ses péchés sont des ignorances, des légèretés, des actes où le caractère de malice n'est par marqué. Des sermons, exhortations ou allocutions dans ce sens produisent des impressions pénibles, gâtent la cérémonie et sont d'un mauvais effet. Nous aimons beaucoup mieux y substituer des instructions analogues à celle que nous avons donnée ci-dessus, en affirmant du reste, d'après l'expérience que nous en avons faite nous-même, qu'elles sont mieux accueillies et produisent d'excellents fruits.

## III. — TRAITS HISTORIQUES.

### I. — Préparation à la réception du Saint-Esprit.

(*Voir* ci-après, au sujet PENTECÔTE, les traits relatifs au SAINT-ESPRIT.)

### II. — Première communion.

#### I. SAINTE MORT DE CEUX QUI ONT BIEN FAIT LEUR PREMIÈRE COMMUNION.

SAINT LOUIS DE GONZAGUE. Ce jeune saint ressentit une grande consolation lorsqu'on lui annonça qu'il allait mourir. Il craignit qu'il n'y eût quelque imperfection dans la complaisance qu'il éprouvait depuis qu'on lui avait donné cette heureuse nouvelle, et il demanda au cardinal Bellarmin, son confesseur, s'il lui était permis de se réjouir de ce qu'il approchait du moment de sa mort. Son sage directeur lui dit de ne point craindre et que la grande joie qu'il éprouvait était très-bonne, puisqu'elle était conçue par le désir ardent du souverain bien. Oui, vous pouvez vous réjouir de ce que vous allez bientôt voir Celui que vous aimez. Le jeune saint se livra alors sans inquiétude à la joie qu'il avait de mourir. Mes chers enfants, ce saint qui mourut si jeune, avec tant de mérites déjà, et dont on a pu dire avec raison : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa,* ce saint avait été un admirable modèle pour tous ceux de son âge lors de sa première communion! (*Heureuse année.*)

MORT DE NAPOLÉON. Dans la nuit du 29 au 30 avril, l'empereur demanda l'abbé Vignali. Introduit auprès de Napoléon, le prêtre y remplit tous les devoirs de son ministère. Après s'être humblement confessé, cet empereur, naguère si superbe, reçut le saint viatique, l'extrême-onction et passa toute la nuit en prières, en actes de piété aussi touchants que sincères. Le lendemain, dès le matin, quand le général Montholon parut, il lui dit d'un ton de voix affectueux et plein de satisfaction : « Général, je suis heureux, j'ai rempli tous mes devoirs; je vous souhaite à votre mort le même bonheur. Donnez vos ordres, faites dresser un autel dans la chambre voisine, qu'on y expose le Saint-Sacrement et qu'on dise les prières des Quarante-Heures. » Le 3 mai, il reçut une seconde fois le viatique, et après avoir dit adieu à ses généraux, il prononça ces mots : « Je suis en paix avec le *genre humain,* » et il joignit les mains en disant : Mon Dieu! » De cinq à six heures du soir il expira (M. Michaud). Quand on rapporta ces détails édifiants sur la mort de Napoléon au cardinal Fesch, son oncle, il répondit : « Rien ne m'étonne, il avait bien fait sa première communion. »

#### II. HORRIBLE MORT DE CELUI QUI A MAL FAIT SA PREMIÈRE COMMUNION.

Un jour un missionnaire, en Amérique, fut appelé près d'un malade, Français d'origine. Cet homme, sur le déclin de l'âge, vivait comme bien d'autres, dans l'indifférence pour ses devoirs de religion.

Après une longue entrevue, le prêtre sort et revient bientôt après avec les derniers sacrements; il apporte tout, surtout la consolante Eucharistie, ce gage sacré de la résurrection et de la vie.

A la vue de son Dieu, le malade s'écrie tout à coup d'une voix effrayante : « Voilà mon juge! » et il expire dans d'affreuses convulsions.

UNE PREMIÈRE FAUTE. Un enfant, par les saintes dispositions avec lesquelles il avait fait sa première communion, avait fait concevoir à ses parents les plus flatteuses espérances. Il les réalisa pendant dix-huit mois. Sa conduite était exempte de reproches, parce que ses confessions étaient fréquentes. Son âme, purifiée, fortifiée par ce bain salutaire, demeurait intacte. Peu à peu la négligence et la dissipation l'éloignèrent des sacrements. Il n'alla plus trouver le père de son âme que tous les deux mois, puis deux fois par an; enfin il se réduisit à la confession annuelle. Son confesseur l'avertit du danger qu'il courait; il lui fit remarquer

combien il était choquant de diminuer en ferveur à mesure qu'il avançait en âge. Vains conseils! il n'en fut ni plus exact ni plus circonspect. Sa présomption aboutit là où elle aboutit toujours. Une faute très-grave fut commise. La honte le retint; les mauvais exemples et les passions firent le reste. Nous l'avons vu, dans une circonstance dont le souvenir ne s'effacera jamais de mon esprit; nous l'avons vu malade, couché sur une paille infecte, couvert de haillons, les rides et la décrépitude sur son front de vingt-cinq ans, et n'attribuant qu'à l'abandon successif des sacrements les maux dont il mourait victime. (L. P. de Bussy.)

## IV. — PLANS RELATIFS A CHAQUE SUJET.

### 1. PLAN SUR LES DISPOSITIONS POUR RECEVOIR LE SAINT-ESPRIT.

1er POINT. — COMPRENDRE LE BESOIN QUE NOUS AVONS DU SAINT-ESPRIT, QUI EST :

*Subdivisions:* 1. Notre consolateur. — 2. Notre médecin. — 3. Notre protecteur.

2e POINT. — DISPOSITIONS POUR RECEVOIR LE SAINT-ESPRIT.

*Subdivisions :* 1. La retraite. — 2. La prière. — 3. La pureté d'âme.

—

### 2. PLAN SUR LA PREMIÈRE COMMUNION.

Voir celui du sermon ci-dessus, le modifier à sa manière et selon les circonstances. On en trouvera un grand nombre d'autres dans notre 3e volume du *Panorama des Prédicateurs*, où il y a toute une retraite spéciale pour première communion.

—

## V. — PRÉDICATION

des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche.

Le V. Bède suit ici comme à son ordinaire le texte de l'Evangile et s'applique particulièrement à l'exposition de la procession du Saint-Esprit.

Saint Antoine de Padoue montre quelle est la grandeur du don du Saint-Esprit qui est promis par ces paroles : *Cum venerit Paracletus...* Il passe ensuite aux prédictions des persécutions qu'éprouveront les apôtres et enseigne que c'est pour les fortifier dans la foi que le Sauveur leur parle ainsi.

Saint Bonaventure a trois sermons sur cet Evangile. Les deux premiers sont tirés du passage : *Vos testimonium perhibebitis.* Sa conclusion est que tout homme est le témoin : 1° du Christ par sa foi, sa piété ou sa réprobation; 2° de lui-même, par les sentiments de sa conscience; 3° du prochain, par son exemple et sa conduite.

Son troisième sermon est tout mystique, il découle de ce texte : *Ab initio mecum estis*, et traite de la cohabitation spirituelle des élus avec Dieu.

Denis le Chartreux, dans ses deux discours sur cet Evangile, nous invite à nous sanctifier.

## VI. — ESPRIT RELIGIEUX DE CE DIMANCHE ET DE LA SEMAINE.

Colloque pour la congrégation ou la prière du soir.

### LA SOLITUDE.

Aujourd'hui le cénacle s'ouvre, et j'y vois entrer Marie, les apôtres, tous ceux qui sont appelés à recevoir, le jour de la Pentecôte, une inondation de grâces; tous ceux qui seront baptisés dans le même moment, par le Saint-Esprit et par le feu de la divine charité.

Là, je vois régner un silence religieux qui n'est interrompu que par le chant sacré des hymnes et des cantiques. Là, on oublie le monde, ses mouvements divers, ses agitations continuelles, les honneurs qu'il promet a l'ambition, les plaisirs par lesquels il captive ses esclaves. Et cette solitude, ce recueillement, cette retraite, disposent tous les cœurs pour la grande communication du Saint-Esprit dont l'Apôtre parlera plus tard aux premiers enfants de l'Eglise.

Cet esprit de retraite, cette solitude de l'âme, ce recueillement du cœur qui impose silence à l'imagination et aux sens, pour que le fidèle ne voie plus que les choses de Dieu, pour qu'il n'écoute que la voix intérieure par laquelle l'Esprit saint remue doucement les cœurs et les incline vers lui, c'est quelque chose que les mondains ne connaîtront jamais, que les demi-chrétiens ne comprennent pas, que les âmes lâches et tièdes ne sauraient goûter. Et cependant, c'est la condition essentielle pour entrer dans des rapports intimes avec Dieu, par le Saint-Esprit.

### II. L'ORAISON.

Saint Luc, après avoir nommé les apôtres qui entrèrent dans le cénacle avec les saintes femmes et Marie, mère de Jésus, ajoute aussitôt : Et tous persévéraient dans la prière unis dans un même esprit. (Act., I.)

Les motifs par lesquels ils soutinrent leur ferveur, pendant ces dix jours, sont faciles à comprendre. Ils savaient que le Saint-Esprit devait les rendre capables de tout entreprendre pour la gloire de leur maître. Jésus-Christ leur avait fait connaître la nécessité absolue où ils étaient de recevoir ce secours divin, sans lequel ils étaient incapables de comprendre les grandes vérités qu'ils avaient entendues, et les paroles de la vie éternelle qui étaient sorties de sa bouche.

D'un autre côté, ils connaissaient leur profonde misère; l'expérience qu'ils avaient faite si souvent de leur lâcheté et de leur faiblesse, les remplissait de méfiance à l'égard de leur fidélité. Il était évident qu'une transformation était nécessaire, et qu'elle devait être l'œuvre du Saint-Esprit.

Cette méditation dont Jésus-Christ était l'objet continuel, servait à leur fournir mille pensées toutes saintes, à leur inspirer des sentiments qu'ils avaient soin de diriger sans cesse vers le ciel, et qui se traduisaient par des actes de demande, d'humilité, d'espérance, de désir, par tous les actes de vertus dont le cœur du fidèle est capable.

Le Saint-Esprit qui, selon la parole de saint Paul, prie dans nous avec des gémissements ineffables (Rom. VIII), apprenait lui-même aux apôtres l'art divin de la prière, et formait dans leur âme les sentiments de désir et d'amour qui allaient jusqu'au ciel atteindre le cœur de Dieu, et qui attirèrent le Saint-Esprit sur la terre.

Ils priaient tous ensemble, unis par les mêmes vœux et par les liens de la plus ardente charité. Quelle force dut avoir cette prière! comme elle s'éleva vers le trône de Dieu, semblable à l'encens divin que les anges brûlent dans des encensoirs d'or, et dont le parfum réjouit le ciel!

Oh! comme cette persévérance dans la prière est puissante sur le cœur de Dieu! Le Saint-Esprit qui, suivant la pensée de saint Grégoire pape, a soif qu'on ait soif de lui, se plaît à visiter une âme qui est ainsi préparée par la vivacité et l'ardeur des saints désirs.

Eh bien! qu'allons-nous faire, pendant ces jours de préparation à la Pentecôte? Nous prierons avec foi et ardeur que Dieu nous envoie son Saint-Esprit.

### III. UNION AVEC MARIE.

Quelqu'un pourrait-il concevoir le cénacle, sans la présence de Marie? Comment! le Sauveur mourant a dit à son Eglise : Voilà votre mère! et Marie ne serait pour rien dans la naissance de l'Eglise!

Je le sais, ce n'est pas parce que Marie a prié avec les apôtres que le Saint-Esprit est venu visiter la terre. Non, il existait une promesse divine qui devait s'accomplir infailliblement. Mais pour l'instruction de tous les siècles, Dieu a voulu que Marie se trouvât dans le cénacle. Son recueillement, sa ferveur, répandait sur les apôtres un baume divin ; sa prière vive, ardente, rendait celle des apôtres plus efficace et plus puissante; ils apprenaient, pour la transmettre à leurs successeurs, cette vérité importante, que Marie étant l'épouse du Saint-Esprit, c'est par elle que

tous les amis de Jésus obtiennent la communication des lumières et de l'amour que le Saint-Esprit répand continuellement dans les âmes.

Quelle est donc la conduite d'une âme véritablement jalouse d'attirer dans elle les précieux dons par lesquels le Saint-Esprit signale sa venue dans le monde? Cette âme imite l'Eglise, qui, tous les jours, nous apprend dans sa liturgie, à demander le Saint-Esprit par l'intercession de Marie. Cette âme ne cesse, pendant les dix jours qui précèdent la Pentecôte, de se représenter le cénacle, et d'y contempler, par les yeux du cœur, encore plus que par ceux de l'esprit, la divine Mère de Jésus soutenant par sa présence, et surtout par son ardente prière, la faiblesse des apôtres et des disciples destinés à devenir bientôt ses enfants. Cette âme prie Marie, elle invoque Marie, elle va au Saint-Esprit par Marie.

### VII. — ANNONCE DE LA FÊTE DE LA PENTECOTE.

L'Eglise célébrera, dimanche prochain, la descente du Saint-Esprit sur les apôtres : cette fête est appelée Pentecôte, à cause qu'elle tombe dans le cinquantième jour après Pâques. Elle était en grande vénération parmi les Juifs, parce qu'ils avaient reçu la Loi gravée sur la pierre, par le ministère de Moïse, environ cinquante jours après la sortie d'Egypte. Dieu a voulu de même que le Saint-Esprit vînt la graver de nouveau dans le cœur des hommes, cinquante jours après que Jésus-Christ, par sa résurrection, nous eût délivrés de l'esclavage des démons figurés par les Egyptiens.

Lors donc que les apôtres étaient tous assemblés avec les disciples et la sainte Vierge, il se fit un grand bruit comme d'un vent impétueux, qui remplit toute la maison; ils virent paraître des langues de feu qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux; en même temps ils reçurent le don de parler toutes sortes de langues, et de faire des miracles. Le Saint-Esprit se reposa sur eux, il les anima, et établit en eux sa demeure.

La forme des langues de feu, dont se revêtit le Saint-Esprit, ne doit point nous porter à croire qu'il fut changé véritablement en langues de feu; cette figure n'était que le signe de sa présence et des effets qu'il devait produire. En effet, les apôtres, ces hommes auparavant remplis d'idées basses et charnelles, deviennent tout à coup spirituels et divins; ces hommes faibles et timides sont animés d'une force et d'un courage qui étonnent leurs ennemis; enfin ces hommes lâches qui ont abandonné leur Maître au temps de sa Passion, publient maintenant au milieu de Jérusalem la gloire de sa résurrection, au péril de leur liberté et de leur vie. Leur foi les élève au-dessus des sentiments de la nature; les outrages qu'ils essuyent pour le Sauveur, jusqu'à être fouettés publiquement, sont pour eux des sujets de joie et d'actions de grâces.

Le Saint-Esprit qui a opéré de si grands prodiges dans ces premiers fidèles, les opérera de même en nous, si nous le recevons dignement; il nous rendra des hommes tout nouveaux; il répandra l'amour de Dieu dans nos cœurs comme il le répandit dans le cœur des apôtres; il nous armera comme eux de zèle, de force et de vertu, il nous sanctifiera, nous éclairera et nous fortifiera dans les difficultés de notre salut. Conjurons donc aujourd'hui, et pendant toute l'octave, cet Esprit de charité de venir habiter en nous; adorons-le, en lui demandant pardon de nos résistances et de nos infidélités à ses grâces; promettons-lui d'être désormais plus dociles à ses inspirations; prions-le de faire en nous, ce qu'il a fait dans les apôtres, c'est-à-dire de graver dans nos cœurs la loi et les maximes de Jésus-Christ, et de nous les faire aimer et pratiquer.

L'heure de tierce, qui est celle où il est descendu d'une manière si miraculeuse et si visible, doit être particulièrement destinée à lui offrir nos vœux et nos prières; on ne doit pas manquer à cette heure-là de réciter l'hymne *Veni, Creator,* non plus que la prose *Veni, sancte Spiritus;* et il serait à souhaiter que chacun pût adresser tous les jours, à neuf heures du matin, une courte prière au Saint-Esprit pour se conformer aux intentions de l'Eglise, qui demande chaque jour de l'année

dans l'hymne de tierce, que l'Esprit saint descende sur nous, et y répande sa charité. Une circonstance encore à remarquer, c'est que le Saint-Esprit descendit sur les apôtres, tandis qu'ils priaient et qu'ils priaient avec la très-sainte Vierge; ce qui doit nous engager à mériter la même faveur par la prière, laquelle prière nous unirons à celles de la Mère de Dieu, pour qu'elle l'appuie de son intercession. On ne se refuserait à aucune de ces saintes pratiques, si l'on considérait que nous célébrons dans ce mystère la consommation de tous les autres mystères du Sauveur, et l'accomplissement de son grand ouvrage, car c'est au jour de la Pentecôte que Jésus-Christ a formé son Eglise, en faisant descendre sur les fidèles le Saint-Esprit qui en est l'âme.

### VIII. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. Chrysostôme, serm. 77 in Joan. — S. Augustin, Tract. in Joan., 92 et 93. — Le V. Bède, hom. Æstival. de Temp. — S. Bonaventure, 3 serm.

PRONISTES ET HOMÉLISTES.

Matthias Faber traite du *témoignage des apôtres* et du *scandale*. — Reguis, du peu de fruit qu'on retire de la parole de Dieu. — Billot et Ricaud, des dispositions pour recevoir le Saint-Esprit. — Thiébaut, des souffrances. — Chevassu, de la fuite des compagnies.

---

## DIMANCHE DE LA PENTECOTE

# SERMON SUR LE SAINT-ESPRIT

D'APRÈS M. L'ABBÉ BAYLE, VICAIRE DE SAINT-SULPICE, A PARIS.

## PLAN

1er POINT. — HISTOIRE OU EXPOSITION DE L'ACTION DU SAINT-ESPRIT DANS L'ÉGLISE.

2e POINT. — OPÉRATIONS DU SAINT-ESPRIT DANS NOS AMES.

Texte : *Emittes Spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ.* (Ps., CIII, 30.)

Je ne m'étonne pas, M. F., que le roi-prophète demande à Dieu une nouvelle création et appelle de ses vœux le jour où la terre sera renouvelée; car le monde, créé pour glorifier et aimer Dieu, le monde ne le connaissait même plus. Absorbé dans les sens, il s'était rendu incapable d'élever sa pensée vers le ciel et d'arriver jusqu'à la connaissance d'un Dieu pur esprit. La terre entière semblait être devenue un temple immense d'idoles, et dans ce temple, seul, Dieu n'avait point d'autel. Le Seigneur irrité lavera-t-il tant de souillures dans les eaux d'un nouveau déluge, ou bien consumera-t-il la terre par des flammes? Non, non, dit le prophète, il enverra son Esprit : *Emittes Spiritum tuum;* une création nouvelle sortira du sein même de la corruption, et aussitôt chez tous les peuples, dans toute contrée, Dieu sera connu, glorifié et aimé.

Cette œuvre par excellence, dont le prophète a dit qu'elle serait la joie de Dieu : *Lætabitur Dominus in operibus suis;* cette œuvre était réservée à l'Esprit saint,

et c'est vraiment au jour dont nous célébrons la mémoire qu'elle reçoit de lui son accomplissement mystérieux.

Alors Dieu est parfaitement connu; car si l'Ancien Testament nous annonce la puissance du Père, si le Nouveau nous raconte les grandeurs du Fils, au jour de la Pentecôte l'Esprit saint vient lui-même nous révéler sa propre splendeur : *Nunc vero Spiritus se nobis apertius declarat.*

Alors Dieu est glorifié et aimé; car le Saint-Esprit, en se répandant dans l'âme des apôtres et des premiers fidèles assemblés, leur communique tant de force et tant d'amour, que pour Dieu ils seront heureux de sacrifier leur vie et de verser leur sang.

Cette œuvre de régénération appartient à l'Esprit saint; car, quoique les trois personnes divines opèrent en commun tout ce qui se rapporte aux créatures, cependant certaines œuvres sont plus particulièrement attribuées au Père, au Fils, ou au Saint-Esprit, à cause de l'analogie qui existe entre ces œuvres et les perfections qui entrent plus particulièrement dans la nature de chaque personne. C'est en ce sens que les œuvres de puissance sont attribuées au Père, et celles de sagesse au Fils. D'après ce principe, le Saint-Esprit en venant sur la terre, doit nous manifester ce qu'il est lui-même en Dieu. Au ciel, dans la trinité sainte, il est l'intelligence qui fait connaître le Père au Fils et le Fils au Père, il est le lien qui les enlace et les confond avec lui dans une même divinité, il est leur vie commune, leur amour substantiel; sur la terre, il sera le principe d'une vie nouvelle et surnaturelle, il sera le lien d'amour qui nous portera vers Dieu et nous unira à lui.

Au ciel, il procède du Père et du Fils, il achève et il complète la vie divine; sur la terre, il produit et en un sens complète Dieu, non sans doute d'un complément nécessaire, mais du complément de miséricorde et d'amour, que Dieu a voulu se donner à lui-même en créant son Eglise. Si l'Eglise, en effet, rend Dieu dans le temps père d'une génération nouvelle, c'est l'Esprit saint qui, vivant en elle, la dilate et la féconde.

Vous montrer, M. F., la *double action de vie et d'union du Saint-Esprit*, d'abord *dans l'Eglise*, ensuite *en chacun de nous en particulier*, tel est mon dessein.

O Esprit d'intelligence et d'amour, venez à mon aide, donnez-moi de vous connaître assez pour vous faire connaître, de vous aimer assez pour vous faire aimer; je vous le demande par une voix qui doit vous être bien chère, puisque c'est celle de votre épouse, par la voix de l'auguste Vierge Marie. *Ave, Maria!*

---

## Ier POINT. — HISTOIRE OU EXPOSITION DE L'ACTION DU SAINT-ESPRIT DANS L'ÉGLISE.

Le nom d'Eglise catholique, dans son acception la plus étendue, désigne la société de Dieu, des anges et des hommes fidèles; elle n'a d'autre origine que celle de Dieu même; avant tous les temps elle subsistait en Dieu, société ineffable de trois personnes dans une même essence.

Maintenant, elle va traversant les siècles, prenant çà et là les âmes sur son passage, pour les associer à cette unité sainte, et avec elles s'en retourne au ciel, d'où elle est sortie.

Toute société doit avoir un lien qui fasse sa force et sa vie; or, quel est le lien de l'Eglise, cette société la plus simple qui apparut jamais, qui embrasse à la fois Dieu et l'homme, le ciel et la terre, le temps et l'éternité? Cette force qui résiste à tout, ce lien que rien ne saurait briser, c'est l'Esprit saint.

Dans l'éternité, Dieu le Père, d'un regard ineffable d'amour, engendre

son Fils, le Fils revient au Père porté par l'amour ; or, l'Esprit saint est cet amour né du Père et du Fils, il est leur vie commune, leur complément, leur perfection suprême, le lien substantiel qui les enlace dans les étreintes d'une même divinité.

Suivons maintenant dans le temps la marche de la trinité sainte :

1° Au commencement des choses, nous voyons un chaos immense, la terre était aride et nue, des ténèbres pleines d'horreur s'étendaient couvrant la surface de l'abîme. Tout à coup l'Esprit de Dieu plane sur les eaux, *ferebatur super aquas*, et aussitôt la nuit est dissipée, la lumière projette son éclat et ses feux, la terre s'entr'ouvre, et de son sein fécond s'échappent mille productions magnifiques, partout la vie apparaît et se répand.

L'homme est créé, il est sans doute parfait, puisqu'il sort des mains de Dieu; Mais quoi? ce n'est encore qu'une masse informe qui gît sur le sol, renversée et sans vie, ce n'est qu'un cadavre. L'Esprit de Dieu fait pénétrer en lui son souffle vivifiant, et aussitôt une âme vivante vient animer ce corps; il se lève, et devant lui toute la création s'incline : c'est l'homme : *Factus est homo in animam viventem.*

C'est donc l'Esprit saint qui complète Dieu dans l'éternité, qui vient aussi compléter l'homme dans le temps : c'est lui qui, avec la vie, lui communique les dons d'intelligence et d'amour qui le rendent semblable à Dieu; c'est par l'intelligence qu'il le perçoit et le possède, c'est par l'amour qu'il va à lui et lui est uni.

2° Les desseins du Seigneur sont traversés, l'homme tombe et entraîne dans sa chute le genre humain tout entier; l'Esprit de Dieu se retire et semble renfermer ses opérations divines dans les secrets de la trinité sainte. Cependant, comme il doit un jour faire sortir de cette corruption une terre nouvelle, il tient à conserver ses droits; il se retire, mais il ne veut pas être banni. C'est pourquoi, comme pour nous préparer à sa venue, dans chaque génération, il discerne et choisit quelques hommes, dont il fait les temples et les représentants de sa justice et de sa sainteté : ce sont les *patriarches.* Plus tard, quand le peuple d'Israël lui-même paraît avoir perdu tout souvenir de Dieu et de ses doctrines éternelles, l'Esprit saint, qui l'a vu s'avancer jusqu'aux bords de l'abîme, ne permet pas qu'il s'y précipite; il vient l'arrêter tout à coup. Du haut du ciel, touché de miséricorde, il laisse tomber un rayon de sa science éternelle dans le cœur de quelques hommes : ce sont les *prophètes.* Effrayés à la vue des maux qui planent sur Israël, ils se lèvent transportés; on dirait une sainte ivresse : ils viennent, ils annoncent, ils conjurent, ils menacent. A leur voix le peuple est ému, il sort de son sommeil, car c'est le propre de la volupté d'endormir; il revient à Dieu en poussant des cris de regret et de douleur auxquels l'amour du Père ne résiste pas.

Dans ce retour d'Israël vers son Dieu, opéré par la voix des prophètes, déjà ne remarquez-vous pas la double action de vie et d'union que le Saint-Esprit opère au cœur de l'homme? Toutefois, cette double et miséricordieuse opération, à peine entrevue dans l'Ancien Testament, nous apparaît éclatante et magnifique dans le mystère de l'incarnation du Verbe.

3° Une séparation s'était faite entre Dieu et l'homme au jour de la chute de nos premiers parents; avec l'amour de Dieu, l'homme avait tout perdu, sa grandeur et ses joies. Roi de la création, il est devenu l'esclave de son

propre corps, contraint pour le nourrir de se condamner à de continuels et pénibles labeurs. Le souvenir du diadème que Dieu avait placé sur son front et qu'il a foulé aux pieds, la pensée de l'héritage de douleur et de mort qu'il va transmettre à ses enfants aimés, tout devient pour son cœur une source de regrets, d'inquiétude et d'amertume. Pour lui, plus de joies réelles; non, le temps n'est plus où le Seigneur, conversant avec lui dans ses rapports intimes, répandait une partie du ciel dans son âme et le faisait tressaillir au récit de ses éternelles espérances. Resté seul sur la terre, son esprit et son cœur erraient dans un vide immense. Oh! homme infortuné qu'as-tu fait de ton Dieu?

Cette œuvre de réconciliation entre le ciel et la terre, entre l'homme et Dieu, ne pouvait être qu'une œuvre de miséricorde et d'amour; or, l'amour étant dans la trinité l'attribut de l'Esprit saint, c'est à lui que devait appartenir la gloire de la régénération du genre humain. Ecoutez : déjà les nuées s'agitent et semblent s'entr'ouvrir, le Juste va descendre sur la terre, l'Esprit saint le précède. Il vient dans le sein de l'auguste Marie : *Spiritus superveniet in te;* c'est lui qui dans le berceau sacré forme le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ et lui communique la vie en lui donnant une âme, cette âme qui doit brûler d'un si vif amour pour les hommes.

Le Saint-Esprit, source de vie en Notre-Seigneur Jésus-Christ, est encore en lui un principe d'union; car, au même instant, le Verbe, le Fils éternel de Dieu, attiré par ce divin Paraclet, descend, embrasse et s'adapte cette chair et cette âme dont il fait sa chair et son âme.

Dans les secrets de la trinité sainte, l'union que le Saint-Esprit établit entre le Père et le Fils est si étroite, qu'il les confond avec lui dans une même divinité; dans les secrets des chastes entrailles de Marie, l'union qu'il opère en Notre-Seigneur Jésus-Christ, entre ces deux natures, l'une du ciel et l'autre de la terre, entre l'homme et Dieu, cette union est si intime, si étroite, qu'il les confond dans une même personnalité.

Ainsi, le Saint-Esprit non-seulement rétablit l'humanité dans sa grandeur première, mais en Notre-Seigneur Jésus-Christ il l'établit, il la fixe si fortement en Dieu, que désormais elle ne pourra plus s'en séparer; bien plus, il en fait le centre, la colonne inébranlable à laquelle de génération en génération les âmes viendront s'attacher pour être avec lui établies et comme à jamais fixées en Dieu.

Notre-Seigneur Jésus-Christ est donc donné à la terre; mais ce divin Messie tant souhaité semble subordonner l'accomplissement de ses promesses à la venue de son Esprit. « Il faut, dit-il, que je m'en aille, car si je reste au milieu de vous, mon Paraclet ne viendra pas en vous. Je prierai mon Père, dit-il ailleurs, et il vous enverra un autre Paraclet, qui demeurera avec vous éternellement : *Ut maneat vobiscum in æternum.* » On dirait qu'il remplit, pour le Saint-Esprit, le rôle de précurseur et que, comme Jean-Baptiste, il n'est sur la terre que pour préparer les voies à celui qui doit venir; il ne fait que passer dans l'Eglise et dans les âmes, tandis que l'Esprit saint qu'il promet doit venir et demeurer éternellement et dans l'Eglise et dans les âmes : *Ut maneat vobiscum in æternum.*

Cette venue du Saint-Esprit, annoncée par le roi des prophètes, reçoit son accomplissement au jour dont nous célébrons la mémoire.

4° L'Eglise de Dieu était encore sans vie, sans lien indissoluble qui en assurât l'existence. Notre-Seigneur Jésus-Christ avait passé sur la terre en

renversant à chaque pas un des préceptes de l'ancienne loi et annonçant une doctrine nouvelle.

Après son ascension, un silence effrayant règne de toutes parts; l'homme, attentif aux merveilles qui viennent de s'accomplir, agité par le doute, ne sait où diriger sa pensée, où fixer son cœur. Oh ! Eglise de Dieu, vous m'êtes nécessaire et je vous cherche. Je ne vous trouve plus dans la loi ancienne, elle a été abolie et les prophéties sont accomplies. Mais aussi, puis-je bien vous reconnaître dans cet asile, où se sont réfugiés quelques hommes timides et où la crainte des Juifs les tient renfermés comme dans un tombeau? Oh Dieu! envoyez votre Esprit, et, de même qu'en le ressuscitant il vous a rendu votre Fils, faites qu'en la ressuscitant, en lui donnant une nouvelle vie, pleine de gloire et d'avenir, il nous rende l'Eglise notre mère.

Les apôtres et les premiers disciples, réunis dans le cénacle et groupés autour de Marie, étaient en prière. Tout à coup un grand bruit se fait entendre, les cieux s'entr'ouvrent, la terre tremble, et le Saint-Esprit, apparaissant sous la forme d'un globe enflammé qui se divise en langues de feu, se répand sur chacun des membres de cette auguste assemblée.

Le Saint-Esprit, en descendant sur la terre, communique à l'Eglise naissante sa vie avec une telle abondance qu'il semble qu'elle déborde; à peine, en effet, ont-ils reçu ce don de Dieu par excellence, que les apôtres sont saisis de saints transports. Oh ! alors, ils ne craignent plus. Pierre à leur tête, ils s'avancent et se présentent à la foule des Juifs, innombrables dans Jérusalem aux jours de fête. Ils parlent, et, ô prodige ! ces hommes, accourus de différentes nations et parlant diverses langues, entendent la parole de Dieu, chacun dans leur propre langue. Oui, c'est bien dans leur langage que les apôtres leur racontent la naissance, la vie, la mort, la résurrection, l'ascension du Sauveur. Aussi, frappés de ce miracle, ils ouvrent leur cœur à la grâce de l'Esprit saint, qui se répand en eux; ils entrent en foule dans l'Eglise de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et en ce seul jour, au nombre de trois mille, ils reçoivent le baptême des mains de Pierre. Se dispersant ensuite dans toute contrée, ils vont racontant leur bonheur et et annonçant la nouvelle du salut que Dieu est venu apporter à la terre. C'est ainsi qu'en ce jour l'Eglise de Dieu prend une nouvelle vie ; c'est alors qu'elle est réellement fondée, et qu'elle nous apparaît une, sainte, catholique et apostolique.

C'est du Saint-Esprit qu'elle reçoit ces signes distinctifs ; c'est lui encore qui les lui conservera jusqu'à la fin des temps.

Le Saint-Esprit vient, au jour de la Pentecôte, établir l'unité dans l'Eglise, car c'est lui qui alors unit tous les fidèles à un chef commun et invisible, qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ, et à un chef visible, qui est Pierre. Mais de plus, c'est lui qui, chaque jour, vient cimenter cette union, la conserver et la fortifier, et ainsi le mystère de la descente du Saint-Esprit est parmi nous un mystère permanent.

Il faut bien qu'il en soit ainsi, car l'Eglise est aujourd'hui pleine de vie, et cependant, vous le savez, depuis dix-huit siècles elle lutte contre la persécution et la mort. Sans autre défense que la croix qu'elle tient à la main, elle marche, elle parcourt les empires, les renversant quand ils s'opposent à son passage pour s'établir sur leurs ruines. Ce qui faisait sa force au commencement, c'est ce qui la fait encore aujourd'hui : c'est l'Esprit d'union, c'est l'Esprit saint. Voyez les sociétés de la terre les plus solidement fondées,

les plus sagement réglées : que d'armées il leur faut pour se faire respecter au dedans et obéir au dehors; il y a crainte et commandement, mais il n'y a pas union des volontés et des cœurs. Dans l'Eglise, au contraire, toutes les âmes ne forment qu'une seule âme; elles ont la même foi, les mêmes espérances et le même amour. Aussi, que le souverain pontife, que les conciles fassent entendre leur voix, et aussitôt, d'une extrémité de la terre à l'autre, le peuple chrétien s'incline et dit avec respect et amour : Je crois.

Que l'Eglise soit attaquée, que la foi ait besoin d'être défendue ou propagée; à la voix de Pierre, vous verrez la tribu sacerdotale se lever comme un seul homme. Elle n'a aucun lien sur la terre, aussi vous la verrez s'avancer; elle ne tremblera ni devant le courroux des rois, ni devant la fureur des multitudes. O monde, tu attaques sans cesse cette autorité; ah! c'est que tu sens qu'elle est plus forte que toi, c'est que dans ton sein il y a esprit d'erreur, et par conséquent désunion; dans l'Eglise, il y a l'Esprit de Dieu, et par conséquent union intime et force invincible.

L'Eglise est une, elle est sainte. En descendant dans l'âme des apôtres, le Saint-Esprit les saisit et les transforme; de timides, il les rend pleins de force et de courage; il leur communique cet esprit de simplicité, de détachement, d'oubli de soi-même, qui rend la société des premiers chrétiens l'admiration des anges et des hommes. Aussi dès lors apparaît dans l'Eglise la marque la plus éclatante de la sainteté, *le don des miracles*. Pierre et les apôtres vont annonçant l'Évangile, et, pour preuve de la divinité de leur mission, sur leur passage ils guérissent les malades et ressuscitent les morts. Ce don des miracles n'a cessé d'exister dans l'Eglise, parce que dans son sein n'a cessé d'exister la sainteté. Oui, M. F., nous avons encore des saints, nous en avions hier, nous en avons aujourd'hui, nous en aurons encore demain. Nos temples ne sont pas déserts, et le Seigneur y est adoré en esprit et en vérité par des âmes inconnues; nos cloîtres cachent encore des miracles de pureté et d'amour; au milieu du monde vivent sous l'œil de Dieu des épouses et des mères dont le ciel connaît seul les larmes et la vertu; nos champs de bataille eux-mêmes voient apparaître au nom de la religion des anges de sacrifice et de charité. Voilà ce qui fait la vie de l'Eglise, voilà ce qui lui gagne les cœurs et partout la fait aimer. Ah! c'est que la vue d'un saint est une arme de Dieu à laquelle on ne résiste pas. Oui, on admire les hommes de science et de génie, on loue et applaudit les conquérants, mais on aime les saints.

L'Eglise est sainte, seule elle est sainte, car seule elle possède des saints et ne craint pas de les montrer au monde.

Sainte, catholique et apostolique dès son origine, l'Eglise l'est encore de nos jours. Y a-t-il sous le ciel un désert, une plage inconnue, où le nom de Jésus-Christ n'ait été porté, où son Evangile n'ait été prêché? Et cette Eglise n'est-elle pas étendue, propagée par des hommes de dévouement, de sacrifice et de cœur? Nos missionnaires, en effet, comme les premiers disciples du Sauveur, ne renoncent-ils pas à tout pour obéir à la voix de l'Esprit saint qui les pousse; et quand arrive jusqu'à nous le récit de leurs travaux, de leurs privations, de leur misère, de leurs persécutions, de leurs souffrances et de leur mort, n'y a-t-il pas quelque chose qui vous dit intérieurement : Oui, c'était vraiment là un apôtre?

Gloire à vous, Esprit saint, car c'est votre œuvre; après avoir fondé l'Eglise, il vous appartenait de la maintenir, de la vivifier et de la conduire

au port. Après nous avoir laissé entrevoir ce que vous avez fait pour elle, montrez-nous encore ce que vous faites pour chacun de nous en particulier; c'est l'objet d'une seconde partie.

### IIe POINT. — OPÉRATION DU SAINT-ESPRIT DANS LES AMES.

Vous dire ce que le Saint-Esprit a fait pour l'Eglise, c'est vous dire ce qu'il a fait pour vous. Car si Notre-Seigneur Jésus-Christ a été conçu dans le sein de l'auguste vierge Marie par l'opération mystérieuse du Saint-Esprit, c'est encore par un choix de miséricorde et d'amour du même Esprit divin que nous sommes nés au sein de l'Eglise catholique.

Une mère, sur la terre, ne vit que pour ses enfants; elle les nourrit de sa propre substance et se dépouille pour leur tout donner. De même l'Eglise, notre mère, n'a reçu tant de grâces de l'Esprit saint que pour nous les communiquer; comme une urne penchée donne son eau jusqu'à sa dernière goutte, l'Eglise n'a rien reçu qu'elle ne nous ait donné.

Je vous dirai en commençant que dans toutes ses œuvres Dieu agit pour sa gloire; sa gloire étant la manifestation de ce qu'il est, toutes ses œuvres doivent manifester Dieu; et le Saint-Esprit étant dans la Trinité sainte vie et union, toutes ses œuvres dans le monde doivent être des œuvres de vie et d'union. C'est ce qu'il a fait pour l'Eglise, c'est ce qu'il fait pour chacun de nous en particulier.

Il répare en nous le péché, y rétablit l'image de Dieu, nous rend participants de la vie divine, et de plus se fait le lien de notre union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ.

1° Il répare en nous le péché. Dieu avait créé l'homme à sa ressemblance. Cette ressemblance n'était pas une simple imitation, mais elle constituait un fait de l'ordre surnaturel, elle était une participation de la vie de Dieu, l'habitation des trois personnes divines dans l'homme. Le péché a renversé ce plan, qui embrassait même toute la postérité d'Adam, et, au lieu de l'Esprit saint et de la grâce que le premier homme eût transmis à ses enfants avec la vie, il ne leur transmet plus que la mort. C'est pour apporter un remède à ce mal affreux que Dieu décréta le mystère de l'Incarnation.

Vous savez comment ce mystère fut accompli en Marie par le Saint-Esprit; c'est lui encore qui nous en applique les fruits par la grâce de ses sacrements.

Par le baptême, il rétablit en nous l'ordre primitif, il ordonne au démon qui s'est emparé de notre âme et en a fait sa demeure, il lui ordonne de sortir de ce temple qui ne lui appartient pas, et de le rendre à Dieu pour qui il a été bâti. O esprit immonde, dit le prêtre du Seigneur en étendant la main sur le front de l'enfant nouveau-né, quel que soit ton nom, rends gloire au Dieu vivant et véritable, rends gloire à Jésus-Christ son Fils et au Saint-Esprit son Paraclet. Au nom de cet Esprit divin, je t'ordonne de te retirer de cet enfant du Seigneur et de fuir loin de lui : *Ut exeas et recedas ab hoc famulo Dei.* Aujourd'hui le Seigneur a daigné le choisir pour en faire son temple : *Vocare dignatus est ut fiat ejus templum.*

Ne voyez-vous pas, M. F., Dieu entrant de nouveau dans l'homme, et, comme au jour de la création, établissant en lui sa demeure? Ce fut alors l'œuvre du Saint-Esprit; c'est encore la sienne, car c'est en son nom que le

prêtre ordonne : *In cujus nomine atque virtute præcipio tibi.* O homme, pourquoi courber maintenant ta tête vers la terre? Lève ton front vers le ciel, tu peux fixer ton Dieu; que ton regard aille puiser en lui la fécondité et la vie; car si tu es fidèle, éclairé et soutenu par l'Esprit saint, qui demeure en toi, tu devindras de plus en plus son image, et, contemplant sans voile la gloire du Seigneur, tu marcheras de clarté en clarté : *De claritate in claritatem.*

Cette œuvre de notre avancement vers la gloire de Dieu, dans laquelle nous devons être transformés, l'Esprit saint l'accomplit en nous chaque jour par sa grâce; mais il est un jour où, voyant les dangers qui nous attendent, il semble trembler pour nous; c'est pourquoi il vient, il descend dans notre âme et s'en constitue le gardien : c'est le jour où, dans un nouveau sacrement, il se donne à nous pour fortifier, pour confirmer notre foi.

2° Mais si l'homme vient à perdre l'état de grâce, ce vase fragile qu'il porte dans de trop faibles mains, qui lui rendra la vie de l'âme? A l'Esprit saint appartient la gloire de nous avoir donné la vie, à lui encore il appartiendra de nous la rendre. C'est ce qu'il fait dans le sacrement de pénitence. Recevez, dit Notre-Seigneur Jésus-Christ à ses apôtres, recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. C'est donc le Saint-Esprit qui, par les apôtres, pardonne les péchés et rend à notre âme l'espérance et la vie.

Je ne m'étonne pas que le pardon des péchés soit la mission spéciale du Saint-Esprit, car étant amour et lien dans la trinité sainte, il était naturel qu'il devînt sur la terre le principe des œuvres de miséricorde, de la miséricorde qui rapproche ce qui était désuni, et qui est la plus touchante des expressions de l'amour.

Oh ! M. F., on est sûr de trouver un écho dans toutes les âmes quand on parle de miséricorde, nous avons tous tant besoin de miséricorde ! Et cependant avez-vous bien pensé que c'est à l'Esprit saint que vous devez le pardon de vos erreurs et de vos fautes? Oui, c'était lui qui, par la voix de son prêtre, prononçait sur vos têtes inclinées la sentence de la réconciliation ; c'était lui qui alors vous pénétrait d'une douce paix, et qui, dans les transports d'une sainte joie, vous portait à vous écrier avec le prophète : *Beati quorum remissæ sunt iniquitates.* Oh ! heureux ceux dont les péchés sont pardonnés!

Le Saint-Esprit nous communique la vie dans le baptême, il l'affermit en nous par la confirmation, il nous la rend par la pénitence. Mais de plus, il nous unit à Notre-Seigneur Jésus-Christ, il nous rend ses membres, il nous fait vivre de sa vie, il nous donne droit à sa gloire et à ses espérances.

3° Il nous importe, M. F., de bien comprendre cette doctrine, car il y va de notre éternité. Oui, pour avoir droit au ciel, à la vie éternelle, il faut posséder en soi la grâce de Dieu, posséder la vie de l'âme. Hommes de la terre, écoutez, je vous en conjure; que l'Esprit saint trouve une fois écho dans votre âme, car il veut peut-être en ce moment briser un voile qui dérobe un abîme et faire tomber une illusion qui vous perd.

Quelles que soient, en effet, vos dignités et vos grandeurs, quels que soient votre courage et votre héroïsme, quelle que soit même cette bonté de cœur que vous nommez charité, vous ne pouvez aspirer au ciel, à l'éternelle possession de Dieu, qu'autant que vous serez unis à Jésus-Christ. Homme-Dieu, le séjour de la gloire est son héritage personnel ; il est héri-

tier, *hæres*, et nous ne pouvons avoir part à ce magnifique héritage qu'autant que nous lui sommes unis, que nous ne formerons qu'un avec lui : *cohæredes*.

Hélas! pourquoi faut-il que nous ayons perdu en foi ce qu'on prétend que nous avons gagné en charité! On ne croit plus à la nécessité de l'union en Jésus-Christ; on ne croit plus à la nécessité d'une vie surnaturelle dans l'âme pour accomplir un bien méritoire de la vie éternelle, et comme la mission de l'Esprit saint est précisément de nous communiquer cette vie et de nous unir à Jésus-Christ par l'amour, par cela même on le nie et le méprise.

Chaque jour, que de pauvres âmes se perdent pour l'éternité, pour n'avoir pas assez réfléchi sur ces vérités fondamentales de notre religion sainte! chaque jour que de parents, peut-être assez aimants, mais pas assez chrétiens, privent du ciel ceux qui leur sont chers, en se rassurant sur le pernicieux prétexte qu'ils n'ont fait aucun mal sur la terre et qu'ils étaient naturellement bons! O malheur irréparable! vous vous trompez, ce n'est pas assez; pour obtenir le ciel, l'héritage de Jésus-Christ, il lui faut être uni, ne faire qu'un avec lui; car en dehors de son Fils Dieu ne connaît rien, ne peut rien aimer.

Sans lui vous êtes en dehors de la régénération, vous rentrez dans un monde que Dieu ne connaît pas et qu'il ne peut que maudire. Mais il aime, il contemple avec ravissement les âmes dans lesquelles son Esprit habite, et qui, par lui, sont unies à son divin Fils; on dirait qu'il est dans une sainte impatience du jour où, ces âmes rentrant dans son sein, il pourra les comprendre dans cet embrassement ineffable qui fait de sa vie un éternel acte d'amour.

En attendant cette consommation bienheureuse de notre union avec Dieu, le Saint-Esprit nous en donne un gage magnifique dans la sainte Eucharistie; c'est lui qui forma le corps de notre divin Sauveur dans les chastes entrailles de Marie; c'est lui aussi qui, sur nos autels, opère, dans les mains tremblantes du prêtre, ce miraculeux changement du pain au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ; d'où plusieurs saints docteurs nous apprennent que c'est le jour de la Pentecôte où, pour la première fois, les saints mystères furent célébrés, et que depuis lors toujours la sainte Eucharistie fut conservée dans l'Eglise.

O pécheurs qui revenez à Dieu, jouissez maintenant d'une douce paix; ô âmes innocentes et pures dont la communion de tout temps a été la vie, le soutien et la force, réunissez-vous; faites en ce jour monter vers le ciel des chants d'allégresse; louez et remerciez l'Esprit d'amour, car à lui vous devez le pardon et la paix, à lui vous devez votre joie, votre consolation, votre tout; à lui vous devez Jésus-Christ au sacrement de l'autel, Jésus-Christ reposant dans vos poitrines, vivant et demeurant en vous.

Après vous avoir montré, M. F., le Saint-Esprit unissant les âmes à Dieu par le baptême, la pénitence et l'eucharistie. Il me reste à vous le montrer unissant les hommes entre eux; car, par la grâce d'un nouveau sacrement, il bénit, vivifie et féconde la plus sainte des unions terrestres, celle dont toutes les autres ne sont qu'une extension, l'union de la famille. Hélas! union qui devrait être si sainte, et qui, n'étant plus placée sous la garde de l'Esprit saint et de ses lois, est malheureusement de nos jours tant profanée!

Vous avez vu, M. F., la double action de vie et d'union que le Saint-Esprit opère dans l'Eglise. Il la prépare, il l'établit, il la fait *une*, *sainte*, catholique et apostolique. Vous avez vu cette action divine en vous-mêmes, car le Saint-Esprit vous a donné la vie surnaturelle dans le baptême, il l'a affermie en vous par la confirmation, il vous l'a probablement rendue par la pénitence; par l'Eucharistie, il vous a unis à Notre-Seigneur Jésus-Christ et vous a donné droit à son héritage céleste, c'est-à-dire à l'éternelle possession de Dieu. Tant de bienfaits ne disent-ils rien à vos cœurs? Ah! du moins, en ce moment, dans le recueillement de votre âme, écoutez sa voix. A cette heure, se renouvelle le mystère de sa venue sur la terre; il vient, il descendra en vous; à tous il demande un sacrifice, à tous il imprime une sainte impulsion.

Vous, mon frère, si ardemment attendu et qui, je crois, m'écoutez; vous qui n'êtes pas encore entré dans l'Eglise, seule dépositaire de l'Esprit de Dieu, à ce doute et cette inquiétude qui depuis longtemps vous oppressent, ne reconnaissez-vous pas l'Esprit saint qui vous appelle et vous attire à lui?

Vous qui, en perdant la grâce de cet Esprit divin, avez perdu la paix, à ce trouble, à ce remords qui vous bouleversent, ne sentez-vous par que, Dieu vous manquant, tout manque? Venez donc, hâtez-vous, venez recevoir le pardon que l'Esprit saint vous apporte en ce jour.

Vous qui avez le bonheur de vivre dans la grâce du Seigneur, vous avez aussi à écouter en vous la voix de l'Esprit saint; il vous aime plus que vous ne l'aimez; voilà pourquoi il veut votre avancement; faites-lui donc les sacrifices que sa voix depuis longtemps intérieurement vous demande, et si nous ne sommes pas assez saints pour, comme sainte Thérèse, faire vœu d'accomplir toujours ce qu'il y a de plus parfait, du moins efforçons-nous, par amour pour Dieu, de le faire quelquefois, souvent.

C'est alors que de plus en plus la vie de Dieu nous pénétrera, le Saint-Esprit deviendra pour notre âme ce qu'est notre âme à notre corps; il sera sa vie, le principe de ses pensées, de ses mouvements et de ses désirs. Alors sera vraiment accompli en nous le vœu le plus cher de Notre-Seigneur Jésus-Christ avant de quitter la terre. Faites, dit-il, faites, ô mon Père! faites qu'ils soient en nous comme je suis en vous, et qu'ils arrivent à la clarté que vous m'avez donnée.

O révélation! ô promesse ineffable! il est donc vrai, éclairé par l'Esprit saint, un jour je verrai Dieu comme il se voit, je le connaîtrai comme il se connaît; uni à lui par cet Esprit d'amour, je l'aimerai et en serai aimé comme il aime son Fils et en être aimé.

O Esprit saint! vous qui nous appelez à une si haute destinée, venez, descendez encore sur la terre, achevez, achevez votre œuvre, entourez des liens de votre amour ce nombreux auditoire. Gardez-les tous, afin qu'au jour marqué dans vos décrets, ils soient couronnés avec vous dans l'union du Père et du Fils pour les siècles des siècles. C'est la grâce que je vous souhaite.

# SERMON SUR LA CRAINTE DE DIEU

## UN DES SEPT DONS DU SAINT-ESPRIT

PAR M. L'ABBÉ C. MARTIN, CHANOINE.

## PLAN

1re CONSIDÉRATION. — LA CRAINTE DE DIEU EST UN PRINCIPE DE LUMIÈRE ET DE JUSTICE.

Subdivisions.

1. Principe de lumière.
2. Principe de justice.

2e CONSIDÉRATION. — CARACTÈRES DE CETTE CRAINTE.

Subdivisions.

1. Elle est la source des vertus sociales.
2. Elle est une règle de conduite sûre.

TEXTE : *Noli timere, fili, pauperem quidem vitam gerimus, sed multa bona habebimus, si timuerimus Deum.* (Tob., IV, 23.)

Telles étaient les paroles, M. F., que Tobie adressait à son fils, pour le consoler de leur pauvreté. Il lui mettait devant les yeux les richesses que procure la crainte de Dieu, richesses plus abondantes, plus solides, plus précieuses que celles de ce monde et bien capables de rendre celles-ci méprisables. Ces leçons sublimes d'un vieillard sanctifié dans les épreuves d'une vie de souffrance, élevaient l'âme d'un fils bien né, lui donnaient la juste appréciation des biens célestes et des choses de ce monde, en faisaient un sage et un juste, digne d'être proposé en exemple aux générations futures.

Voulant vous entretenir sur la crainte de Dieu, qu'il me soit permis de vous rappeler cette famille des Tobie, une des plus saintes dont il soit parlé dans l'Ancien Testament, pour vous dire que c'est sur ce modèle que doivent se former les familles chrétiennes. Comme dans celle-là, il ne doit y avoir qu'un enseignement parmi les nôtres, l'enseignement de la *crainte de Dieu;* comme pour celle-là, il ne doit y avoir qu'un appui pour les nôtres, l'appui de la *crainte de Dieu.*

Voilà l'enseignement qui est la vraie *lumière* éclairant toute intelligence, voilà l'*appui* qui est la vraie force dans l'abandon où chacun se trouve en ce monde.

Nous allons aujourd'hui faire quelques considérations sur cette crainte de Dieu tant recommandée dans les saintes Ecritures, et un des sept dons du Saint-Esprit. Ce ne sera pas traiter une matière étrangère à cette fête, qui est celle du Saint-Esprit lui-même.

Voici tout mon plan. La crainte de Dieu est : 1° Un principe de lumière et de justice; 2° caractères de cette crainte.

## Ire CONSIDÉRATION — LA CRAINTE DE DIEU EST UN PRINCIPE DE LUMIÈRE ET DE JUSTICE.

### 1re *subdivision. — Principe de lumière.*

Elle est la première connaissance qu'acquière l'esprit. Dès que nous avons l'âge de raison, on nous parle de Dieu, on nous le montre présent partout, dans le ciel et sur la terre, veillant sur les hommes, tenant compte de leur conduite, et préparant pour eux, soit des récompenses, soit des châtiments

dans l'autre vie. Cette notion de la Divinité nous inspire aussitôt la crainte; l'une s'établit dans notre esprit aussi promptement que l'autre.

Mais en quoi consiste cette crainte de Dieu? Ne confondons pas, M. F.; elle n'est pas de la terreur, de l'effroi, de l'épouvante ; elle nous porterait à haïr la Divinité, source de tout bien. Elle est, au contraire, un sentiment de profond respect mêlé d'amour, qui est produit dans nos âmes par la considération de la grandeur et de la souveraine puissance de Dieu.

Or, ce sentiment de respect mêlé d'amour, je dis qu'il est un *principe de lumière* pour nos âmes, car il est comme une voix intérieure qui parle à toute heure à la créature de Dieu, sans qu'elle ait besoin d'étude ni du secours de la science; il est un rayon qui illumine l'intelligence et lui donne comme par intuition la connaissance de ses devoirs. Quand on a dit de quelqu'un : *il craint Dieu*, on a dit en même temps, il *sait*, il connaît, il ne se trompera pas dans ses jugements, il connaît la voie à suivre; il *craint* Dieu, c'est-à-dire, il a le sentiment du vrai, du bon, du juste, qui supplée à la science, à la doctrine humaine; il a dans son cœur le sentiment qui est la source de vie : *Timor Domini fons vitæ.* (Prov., XIV, 27.) Il a dans son intelligence le flambeau qui éclaire comme la parole de Dieu : *Lucerna pedibus meis verbum tuum, Domine.* (Ps. CXVIII, 104.)

Ainsi la crainte de Dieu, c'est-à-dire cette vénération, ce respect qu'il a pour le souverain maître de toutes choses, apprend à l'homme tout ce qui lui importe de connaître relativement à la Divinité; de même que la crainte filiale apprend au fils tout ce que la nature lui impose à l'égard de son père. L'homme craignant Dieu est convaincu de l'existence de l'Etre des êtres; il devine ses perfections, il sent sa présence dans tous les lieux et autour de lui, et particulièrement dans son âme; il a foi dans ses promesses, il regarde avec assurance dans l'avenir qui n'est pas pour lui ténébreux comme pour l'impie; il reconnaît la justice de la loi de Dieu, comprend qu'il doit s'y soumettre. Il a tout vu, il a tout entendu, il a tout compris. Pourquoi? Parce que le sentiment infaillible de la crainte de Dieu lui a tout appris. Ayons cette crainte. Elle suffit au pauvre d'esprit; c'est elle qui est son maître et son guide.

### 2e *subdivision. — Principe de justice.*

Les prescriptions de la conscience, comme celles de la loi de Dieu, se résument dans ces deux mots du Psalmiste : *Declina a malo et fac bonum.* (Ps. XXXV, 27.) Evite le mal et fais le bien. Quiconque agit ainsi est le juste par excellence. Eh bien, voulez-vous savoir sur quoi sera fondée cette règle de conduite? Sur le sentiment de la crainte de Dieu. Si ce sentiment éclaire notre intelligence sur les vérités de la foi comme sur les devoirs que ces mêmes vérités nous imposent, il ne nous laisse pas dans une vague et inutile théorie; il nous porte à l'action, et à l'action telle que la veut une bonne conscience : *Declina a malo.* Il nous invite d'abord à nous abstenir du mal; il arrête sur nos lèvres le blasphème, l'imprécation, la médisance, la calomnie, le propos scandaleux; il calme les emportements de notre colère, il retient la main homicide qui se lève pour frapper un frère; il remplit d'effroi ce grand coupable qui médite des projets sinistres; il comprime dans l'âme les mouvements désordonnés les plus secrets. L'homme ne devient méchant et pervers que lorsqu'il s'est dépouillé de toute crainte envers la Divinité : c'est l'aveu de tous les grands criminels. Nous avons péché, di-

sent-ils, parce que nous avons perdu la crainte de Dieu. Adam et Eve n'offensèrent Dieu qu'après avoir rejeté sa crainte en écoutant l'ange des ténèbres qui leur dit : *Nequaquam moriemini.* (Gen., III, 4.) Non, quoique vous ait dit le Seigneur, vous ne mourrez pas : *Nequaquam*, nullement : soyez sans crainte. Il est dit dans l'Ecriture, des deux coupables vieillards qui voulurent attenter à l'honneur de Suzanne : qu'ils détournèrent les yeux pour ne point voir le ciel et pour ne pas se souvenir des justes jugements : *Declinaverunt oculos suos ut non viderent cœlum ; neque recordarentur judiciorum justorum.* (Dan., XIII, 9.) Ce qui peut être rendu par ces paroles : *ils perdaient la crainte de Dieu.* Et c'est ce qui fait dire à saint Ephrem que la crainte de Dieu est comme un glaive tranchant, qui extirpe toute mauvaise concupiscence dans l'âme : *Timor Dei velut gladius anceps est, omnem concupiscentiam pravam exscindens.* (*Serm. de Patientia.*)

*Fac bonum :* La crainte de Dieu nous porte à faire le bien.

Elle est le principe de la sagesse selon ces paroles du Psalmiste : *Initium sapientiæ timor Domini :* (Ps. CX, 9.) Elle conduit à la sanctification de l'âme, selon ces autres paroles de saint Paul : *Perficientes sanctificationem in timore Dei.* (II Cor., VII, 1.) Elle sert de fondement à la foi et à l'espérance, dit saint Cyprien : *Fundamentum fidei et spei est timor.* (S. Cypr., *Epist. ad Quirin.*) Elle est la gardienne de l'innocence : *Timor Dei innocentiæ custos.* Saint Ambroise ajoute qu'elle est comme une ancre qui fixe l'âme inconstante : *Timor Dei clavis animæ fluctuantis* (L. *de Paradiso.*)

C'est, en effet, la crainte de Dieu qui retient les âmes dans la voie du salut, qui les maintient dans la pratique des vertus chrétiennes. Elle inspire l'humilité, l'obéissance, la chasteté, le détachement des biens terrestres. Elle remplit les monastères, peuple les déserts ; elle fait les martyrs ; elle soutient dans les revers en nous donnant la résignation, témoin Job et Tobie, dont l'admirable patience était produite par cet auguste sentiment.

## IIe CONSIDÉRATION. — CARACTÈRES DE LA CRAINTE DE DIEU.

Je remarque surtout, en la crainte de Dieu, deux caractères particuliers sur lesquels je veux arrêter votre attention : 1° elle est *la source des vertus sociales ;* elle est *une règle de conduite sûre.* Si elle fait le bon chrétien, elle fait le bon citoyen.

### 1re *subdivision. — Elle est la source des vertus sociales.*

Parmi les vertus sociales, j'en signalerai quatre : 1° la probité; 2° l'amabilité; 3° l'ordre; 4° l'attachement aux devoirs. Or, ces quatre vertus n'existent réellement en nous qu'au moyen de la crainte de Dieu.

1. Probité. — Comparez la probité de l'homme craignant Dieu, à celle de l'impie, du libertin, de l'homme du monde; combien elle l'emporte par sa sincérité. Il sera probe, non par vanité, et parce qu'on pourra apprécier ses sentiments d'honneur, mais par des principes de religion, et par conséquent il le sera dans toutes les circonstances ; il sera ferme dans l'épreuve, constant dans la séduction; il sera probe même contre ses intérêts : ce qui faisait qu'un philosophe du siècle dernier, qui méprisait la crainte de Dieu, la voulait dans ses serviteurs.

2. Amabilité. — Quelle différence entre la douceur sincère de la charité et le langage trompeur de la politesse ! entre les prévenances de l'une et les

offres astucieuses de l'autre, entre les œuvres admirables de la première et les promesses vaines de la seconde. Hors de la crainte de Dieu, l'amabilité est une manière du monde et souvent une hypocrisie ; avec cette crainte, elle est la charité chrétienne.

3. Ordre. — L'ordre, cette vertu qui opère les grandes choses, est particulièrement l'apanage de l'homme craignant Dieu. Il gouverne au dehors avec sagesse, administre ses biens selon l'équité, suit le conseil de l'Ecclésiaste qui dit : « qu'il y a du temps pour chaque chose, pour la prière, pour le travail, pour le repos. » C'est pourquoi il règle tout selon son importance : il maintient l'union dans sa famille, veille à l'éducation de ses enfants, donne un juste salaire aux serviteurs, fait l'aumône aux pauvres, et est pour tous d'un bon exemple dans les actes de sa vie. Au dedans, c'est-à-dire au spirituel, il est tout entier aux intérêts de son âme ; il sait discerner les jours de pénitence des jours d'une sainte allégresse ; il prend ses mesures pour l'observance des dimanches, pour la sanctification des fêtes ; à l'approche de Pâques, il se souvient de ses obligations de chrétien. Tout est plein dans sa vie, parce que tout y est prévu et coordonné.

4. Attachement aux devoirs. — Enfin celui qui a la crainte de Dieu est fidèle à l'accomplissement de ses devoirs. Est-il magistrat, il rendra la justice avec impartialité en pensant que Dieu le jugera à son tour? Est-il père? il veillera sur la conduite de ses enfants en se souvenant qu'il aura à en rendre compte au Seigneur. Est-il serviteur? il sera fidèle, dévoué, laborieux, en songeant que ses services sont le prix d'un salaire, et que c'est honorer Dieu que de tenir ses engagements.

Heureux un Etat, heureuse une société, heureuse une famille dominée par la crainte de Dieu : je veux dire dominée par le respect et l'amour qu'elle doit au Maître souverain de l'univers ! Tout y est en harmonie, parce que, guidé par cette crainte salutaire, chacun y fait son devoir.

On l'a dit cent fois, et vous n'êtes pas sans l'avoir dit vous-mêmes en en voyant la justification autour de vous : *Est a craindre celui qui ne craint pas Dieu*; car qui l'arrêtera dans la voie du mal? Et quel motif le portera à faire le bien?

Cet homme qui ne craint pas Dieu, je redoute sa rencontre en quelque lieu que ce puisse être. Sur un chemin isolé, il me prendra mon argent; sur une place, il trompera ma bonne foi ; dans les emplois, il briguera honteusement pour me supplanter, il usera de la calomnie pour me renverser : mon voisin, quant aux terres, il empiétera sur les miennes ; il ravagera mes récoltes, il me désaffectionnera mes serviteurs ; s'il entre dans ma maison, infailliblement il y sèmera le mal, troublera la paix de ma famille, et fera le malheur de quelques-uns des miens.

On a eu beau attaquer la religion, on a eu beau s'efforcer d'affaiblir à son égard le repect que lui doivent les hommes, le sentiment de la crainte de Dieu n'a pas cessé un instant de demeurer en honneur parmi eux. On a aimé jusque dans les plus mauvais jours, le prince, le magistrat, le savant, le politique, le père, l'enfant, l'ouvrier, le serviteur craignant Dieu. On les aime aujourd'hui et on les aimera toujours, parce que on sent qu'il y a dans ces hommes un frein contre leurs mauvaises passions et un stimulant pour les porter au bien, et que le sentiment qui met de pareilles choses dans l'âme est un sentiment éminemment social.

« Va, mon enfant, et aie la crainte de Dieu. » Voilà le dernier mot qu'a-

dresse une mère à son fils quand elle est sur le point de s'en séparer. Ce fils est un soldat que la patrie appelle à sa défense; c'est en émigrant qu'il va voir si la terre est moins avare dans d'autres climats; c'est un marinier qui cotoye les plages étrangères. Quel qu'il soit, en quelque lieu qu'il se transporte, quelle que soit la profession qu'il embrasse, la parole d'adieu est la même; parce que cette parole sacramentelle que disent en pareille circonstance tous les pères, toutes les mères, dans toutes les langues du monde, contient toute la doctrine, celle de la foi, celle du foyer, celle de la société. Et qui a recueilli cette dernière parole des lèvres de sa mère en recueillant son dernier baiser, et qui est assez heureux pour s'en souvenir, reviendra au seuil natal y apportant la graisse de la terre, c'est-à-dire la fortune que Dieu souvent donne à ceux qui le craignent, la joie du retour, le contentement du cœur, et toujours l'honneur, apanage inaccessible de celui qui marche comme Abraham, en la présence du Seigneur.

2e *subdivision. — Elle est une règle de conduite sûre.*

Avoir la crainte de Dieu, c'est suivre une *règle de conduite sûre.*

Trois règles de conduite en dehors de la crainte de Dieu, celles de : 1° la science; 2° la raison; 3° l'éducation; mais aucune de ces trois n'est infaillible.

1. La science. — La science est sujette à l'erreur, parce qu'elle est pleine de ténèbres; elle est par cela seul insuffisante; elle est quelquefois corrompue par les maximes du monde; d'ordinaire elle est orgueilleuse : *Scientia inflat*, a dit saint Paul (I Cor., VIII, 1.). Alors elle nous égare nécessairement, parce qu'elle nous aveugle. Telle est la science en elle-même; il n'est point difficile de voir qu'elle n'est qu'un guide trompeur. Quant à la science hostile à la foi, la science impie et libertine, celle-là est, de l'aveu de tous, un guide funeste qui ne conduit qu'au désordre, au mal. Elle est une lueur trompeuse qui n'éclaire que la voie qui mène à l'abîme.

2. La raison. — Prendrez-vous pour guide la raison ? Il n'y a pas moins à craindre d'elle que de la science. Elle n'est pas toujours saine, calme, clairvoyante. Quelquefois elle est en opposition avec la loi de Dieu, sous l'influence des passions, corrompue par les maximes mondaines; quelquefois elle est dominée par l'intérêt. La raison a si mal guidé l'ancien monde, qu'elle n'a su en faire qu'un vicieux idolâtre. La raison n'est rien sans la crainte de Dieu.

3. L'éducation. — Mettez-vous toute votre confiance dans l'éducation? Soit; mais sachez ceci, c'est qu'une éducation n'est réelle, n'est capable de vous régler qu'autant qu'elle est religieuse; sans cela, elle est dangereuse et sans résultat. Une éducation mondaine donne des principes conformes aux penchants de la nature corrompue; elle n'offre aucun frein assez puissant pour nous retenir dans le devoir. La bonne éducation est celle qui a pour base la crainte de Dieu.

Ainsi donc, vaine et impuissante est la science à nous guider dans la voie du bien, sans l'aide de la crainte de Dieu; vaine et impuissante est la raison, vaine et impuissante est l'éducation. La crainte de Dieu doit leur servir de base; elle est leur force, leur ancre, leur point d'appui.

C'est elle, en effet, qui est la règle de conduite infaillible. Comme nous l'avons dit, elle est un principe de lumière qui éclaire nos pas; elle est un principe de sagesse qui dirige notre cœur; elle est le sentiment exquis qui

discerne, qui juge, qui signale; elle est l'œil de l'âme qui voit le bien pour le faire, le mal pour l'éviter, le chemin du salut pour le suivre. Heureux celui qui a ce sentiment pour guide; il ne s'égarera pas, ses chutes seront moins graves, sa conversion sera plus aisée, son repentir plus prompt, sa pénitence plus sincère, sa satisfaction plus généreuse, sa persévérance plus assurée. Faisons nos efforts, chrétiens, pour imprimer dans nos âmes cette crainte salutaire, puisqu'elle produira en nous de si merveilleux effets.

## MATÉRIAUX

**Sommaire** : I. Sujets principaux de la chaire. — II. Sujet de cet Évangile le plus approprié à la solennité sur le Saint-Esprit. — III. Emblèmes et traits historiques. — IV. Plans divers pour prônes. — V. Prédication des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche. — VI. Esprit religieux de ce dimanche et de la semaine. — VII. Annonces pour la semaine. — VIII. Auteurs à consulter.

### I. — SUJETS PRINCIPAUX DE LA CHAIRE

relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — Leurs caractères et sources.

Les sujets les plus appropriés à la solennité de ce jour sont ceux qui se rapportent au Saint-Esprit. On peut les considérer sous trois points de vue : 1° dogmatique ; 2° moral ; 3° mixte.

1. Sujet dogmatique. — Il consiste dans l'exposition doctrinale de ce mystère et embrasse ces questions : *Divinité, personne, procession, mission, opérations* du Saint-Esprit.

2. Sujet moral. — Ce sujet est tout pratique, il doit traiter de notre conduite envers le Saint-Esprit et de ses effets sur nos âmes. De là découlent les sujets suivants : 1° Dispositions exigées pour recevoir le Saint-Esprit (Clément) ; 2° esprit du monde opposé aux maximes et inspirations du Saint-Esprit (Massillon et Cheminais) ; 3° fruits du Saint-Esprit (saint Bernardin de Sienne) ; 4° marques de l'effusion du Saint-Esprit (le même) ; 5° éloignement du Saint-Esprit (Vivien, dans le *Tertullianus prædicans*).

3. Sujet mixte. — Il s'agit ici de joindre les fruits avec la doctrine du mystère dans les proportions qui sont le partage du discours. Bourdaloue y a excellé et nous en a laissé un parfait modèle. Le Saint-Esprit, dit-il, est : 1° un Esprit de vérité, il éclaire les apôtres et le monde ; 2° un Esprit de sainteté, il sanctifie les apôtres et le monde ; 3° un esprit de force, il remplit de courage les apôtres et tous les héros chrétiens. Ce plan est vaste ; il embrasse les caractères du Saint-Esprit, ses opérations dans les âmes, et les effets moraux produits par sa communication dans le monde entier ; il est clair, net, détaché ; aucune partie n'enjambe sur l'autre ; l'ordonnance en est regulière, les propositions vont *crescendo ;* chaque division comporte sa preuve, ses développements, ses conclusions. Le raisonnement y est combiné comme dans un cercle qu'il ne peut franchir. D'un autre côté, l'imagination a une large place dans des portraits animés : ceux des apôtres et des héros chrétiens ; dans des tableaux larges et magnifiques, ceux du monde et des peuples avant et après la diffusion de l'Evangile.

### II. — SUJET DE CET ÉVANGILE LE PLUS APPROPRIÉ A LA SOLENNITÉ SUR LE SAINT-ESPRIT.

Choix du sujet. — Nous ne conseillerons jamais, dans un jour de solennité, de prêcher sur un sujet étranger à la fête, c'est aller contre l'esprit de l'Eglise et l'attente des fidèles. En ce jour de la Pentecôte, il importe donc de parler du Saint-Esprit.

Manière de le traiter. — On doit préférer un sujet *mixte* conformément à ce que nous avons dit ci-dessus. Si on ne veut calquer son plan sur celui de Bourdaloue qui est si parfait, qu'on en formule un autre d'après la même méthode, afin d'unir l'enseignement à la pratique.

L'ouverture de ce sermon est tout naturellement la narration de la descente du Saint-Esprit, empruntée aux Actes des apôtres. Outre qu'elle intéresse au plus haut point les fidèles, parce qu'elle est merveilleuse et les reporte au berceau de l'Eglise, elle est saisissante par la description variée à laquelle elle donne lieu: *Et cum complerentur dies Pentecostes;* fête de la Pentecôte des Juifs. *Erant autem pariter in eodem loco*: le cénacle; *Et factus est repente de cœlo sonus:* ébranlement des éléments. *Et apparuerunt illis dispertitæ linguæ tanquam ignis:* les langues de feu. *Et repleti sunt omnes Spiritu sancto; et cœperunt loqui variis linguis:* miracle des langues, inspiration des apôtres, leur enthousiasme. *Stupebant omnes et mirabantur:* étonnement de la foule composée des représentants d'un grand nombre de peuples, de Parthes, de Mèdes, d'Eleusites, de Phrygiens, de Lybiens, d'Egyptiens, de Crétois, d'Arabes... *Stans autem Petrus*: la hardiesse de saint Pierre, son discours, les effets qu'il produit par la conversion de trois mille âmes et la fondation de l'Eglise: *Qui ergo receperunt sermonem baptizati sunt, et appositæ sunt in die illa animæ circiter tria millia.*

Dans les campagnes cette belle narration, un peu paraphrasée, est suffisante pour la première considération du sermon. Dans les grands auditoires, elle se place à l'exorde ou au commencement de la première partie. L'orateur doit y donner tous ses soins, la tracer selon les règles, la marquer d'un bon style pour attirer dès le début toute l'attention de l'auditoire. Si ce préambule est réussi, son sermon sera goûté et portera des fruits.

Le raisonnement dans le corps du discours est facile et à la portée de tous parce qu'il ne porte que sur des faits qu'il suffit de décrire et de grouper, à savoir: les *effets du Saint-Esprit sur les apôtres et le monde.* L'éloquence y est à l'aise comme dans un palais, la sécheresse de l'école et la contention philosophique ne la heurtent nulle part. Il y a là un tableau aussi magnifique que celui de la création, car c'est celui du renouvellement du monde, c'est la peinture du renversement des temples, des faux cultes, des mœurs corrompues, non avec l'eau, le fer, le feu, mais au souffle de l'Esprit de Dieu.

### III. — EMBLÈMES ET TRAITS HISTORIQUES.

#### I. — Emblêmes, etc.

Prophéties annonçant la descente du Saint-Esprit. (Voir Ps. CIII, 30; — Ezech., XI, 19; — Joel., II, 28.)

Emblèmes relatifs au Saint-Esprit: La colombe (Gen. VIII, 8); — La colonne de feu (Exod., XIII, 21); — La nuée (Matth., XVII, 5); — Le feu (Act., II, 2); — Les eaux (Is., XII, 3); — Le chandelier d'or à sept branches (Exod., XV, 31); — La voix de la tourterelle (Cant., II, 12); — La rosée (Gen., XXVII, 28).

Noms du Saint-Esprit: Amour, charité, feu, flamme, baiser mutuel des personnes divines, lien indissoluble de la Trinité.

Dons du Saint-Esprit: Sagesse, intelligence, conseil, force, science, piété, crainte de Dieu.

Fruits du Saint-Esprit: Charité, joie, paix, patience, benignité, bonté, longanimité, mansuétude, bonne foi, modestie, continence, chasteté.

#### II. — Traits historiques.

1° Simon le magicien ayant voulu acheter à prix d'argent le Saint-Esprit, en fut puni. En effet, il s'éleva, ou plutôt il fut élevé en haut par les démons; mais Pierre se mit en prières, et sa prière fut écoutée de Dieu. L'action des malins esprits cessa; le magicien tomba, et son corps fut brisé par sa chute; il mourut à l'instant même. C'est de Simon qu'est dérivé le nom de *simonie*, qui désigne le péché dé-

testable que commettent ceux qui achètent ou vendent les dons et les grâces du Saint-Esprit.

2° Le cœur de l'homme ne peut demeurer vide, et, s'il n'est plein de l'Esprit de Dieu, aussitôt l'esprit de malice s'en empare. C'est ce que nous voyons clairement par l'exemple de Saül. Ayant été sacré roi des Juifs par le prophète Samuel, qui répandit sur sa tête une petite fiole d'huile, il se sentit tout à coup changé en un autre homme. L'Esprit du Seigneur se saisit de lui, et, ayant rencontré une troupe de prophètes, il se mit à prophétiser au milieu d'eux. Et tous ceux qui l'avaient connu auparavant, s'entredisaient : « Qu'est-il donc arrivé au fils de Cis? Saül est-il aussi prophète? » Et d'autres répondaient : « Dieu n'est-il pas le maître de ses dons, et ne peut-il pas les accorder à qui il veut? » Ce malheureux roi, ayant ensuite désobéi aux ordres de Dieu, l'Esprit du Seigneur se retira de lui, et il fut tourmenté par le malin esprit, sans pouvoir trouver d'autre soulagement que celui que lui procurait David, en jouant de la harpe. De même, quand nous sommes agités par cette tempête de passions que l'esprit impur soulève quelquefois au dedans de nous, ayons recours à la parole de Dieu, dont la douce harmonie nous rendra la paix et la joie de l'Esprit saint. (I Reg., x, xvi.)

3° C'est parce qu'ils étaient animés par le Saint-Esprit que les martyrs méprisaient les promesses et les menaces des tyrans, pour demeurer invinciblement attachés à Jésus-Christ.

## IV. — PLANS DIVERS POUR PRONES.

(Voir d'autres plans pour le grand sermon dans notre ouvrage intitulé : *Sermons nouveaux sur les Mystères de Notre-Seigneur*, à l'article Pentecôte.)

### 1er plan.

(Tiré de saint Bonaventure.)

*Serm.* 7 *et* 8 *in Pentec.*

Spiritus sanctus missus est : 1. Ad ostendendam veritatem ; — 2. Ad arguendam iniquitatem ; — 3. Ad accendendam voluntatem ; — 4. Ad faciendam securitatem.

—

### 2e plan.

(Tiré de saint Thomas d'Aquin.)

*Serm.* 2 *in Pentec.*

Tria nos docet Spiritus sanctus : 1. Cognitionem veritatis ; — 2. Utilem modum orandi ; — 3. Voluptatum carnalium despectum.

—

### 3e plan.

(Tiré du *Tertullianus prædicans.*)

Spiritus sanctus : 1. Non agnoscitur ; — 2. Non recipitur ; — 3. Ejicitur.

—

### 4e plan.

(Par M. l'abbé Gosselin, Sulpicien.)

1. Du Saint-Esprit ; — 2. De ses effets sur les apôtres ; — 3. Des effets qu'il procure encore tous les jours dans les âmes.

—

### 5e plan.

(Par M. l'abbé C. Martin.)

I. — Histoire de la descente du Saint-Esprit.

1. Du jour de la Pentecôte ; — 2. Descente du Saint-Esprit ; — 3. Du Cénacle ; — 4. Symbole des langues de feu.

II. — Réflexions.

1. Changement opéré dans les apôtres ; — 2. Promulgation de la loi chrétienne ; — 3. Conversions.

—

## V. — PRÉDICATION

des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche.

Saint Cyprien a un sermon où il commente et rapporte ce que l'Ecriture dit du Saint-Esprit.

Saint Grégoire de Nazianze. — Son *Oratio in sanctam Pentecosten* est tout un traité complet sur ce qui a trait au Saint-Esprit.

Saint Jean Chrysostôme a un sermon sous ce titre : *De sancto et adorando Spi-*

*ritu,* et deux autres sur la Pentecôte. Le second, qui porte le chiffre 40 dans la classification, est un bon modèle à consulter.

Saint Augustin nous fournit cinq sermons sur cette fête. Le premier et le second traitent de la mission du Saint-Esprit. Le troisième est une exposition de la communication du Saint-Esprit aux apôtres, et des bienfaits qu'il procure aux âmes chrétiennes.

Dans le quatrième et le cinquième il parle des emblèmes du Saint-Esprit, du don des langues et exhorte les fidèles à la réception des grâces divines.

Saint Léon. — On trouve dans ses trois sermons sur cette fête, d'excellents passages sur le mystère de la Trinité, sur la distinction des personnes divines, sur les diverses missions du Saint-Esprit et sa communication aux apôtres.

Saint Grégoire le Grand. — Son *Homélie* sur l'évangile de cette solennité est donnée en entier par M. l'abbé Poussin dans son recueil d'*Homélies des Pères* sur les Evangiles du dimanche. C'est dire qu'on la regarde comme une des plus belles ; il y parle de la dignité de l'âme qui devient le temple du Saint-Esprit, du don des langues, des langues de feu, de la colombe, emblèmes du Saint-Esprit, des effets qu'il produisit sur les apôtres.

Saint Bernard a six sermons sur cette matière. Le quatrième est un excellent modèle pour une instruction sur les sept dons du Saint-Esprit.

Saint Bonaventure est des plus féconds sur ce sujet ; il nous fournit quatorze sermons. Le septième et le quatorzième renferment des fragments précieux, l'un sur les motifs de la descente du Saint-Esprit, l'autre sur ses effets.

## VI. — ESPRIT RELIGIEUX DE CE DIMANCHE ET DE LA SEMAINE.

Colloque pour la congrégation ou la prière du soir.

### I. — CE QUE LE SAINT-ESPRIT A FAIT DE NOTRE CORPS.

Saint Paul disait aux Corinthiens dans sa première épître : Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que le Saint-Esprit habite dans vous ? Et Jésus-Christ avait dit à ses apôtres : Le Saint-Esprit demeurera avec vous et sera dans vous.

Pour nous faire comprendre tout ce qu'il y a de grand et d'honorable dans cette qualité de tabernacle du Saint-Esprit, l'Eglise ordonne à ses ministres de faire sur nos corps des exorcismes ; elle veut que ces mêmes corps soient oints de l'huile sainte et marqués du signe extérieur de la croix, avant de verser sur nos fronts l'eau salutaire du baptême. C'est la consécration d'un temple, d'un autel, d'un vase sacré. Et tout cela se fait pour préparer au Saint-Esprit une demeure qui lui soit agréable. Voyez le prêtre, au moment du baptême, il souffle sur le catéchumène et s'écrie : Sors de cet homme, esprit impur, et laisse la place au Saint-Esprit. Ces paroles sont-elles assez vives, assez claires ?

Aussi quand le grand Apôtre parle à ceux qui sont baptisés, il leur dit : Le temple de Dieu est saint, et c'est vous qui êtes ce temple ; et encore : Ne savez-vous pas que vos membres sont le temple du Saint-Esprit qui réside en vous et qui vous a été donné de Dieu ?

Ce n'est pas tout encore. Saint Paul déduit les conséquences de cette première vérité si consolante pour nous. Le corps, dit-il, est au Seigneur et le Seigneur est au corps. Alliance admirable par laquelle Dieu ne se livre pas seulement à notre âme, mais encore à notre corps ! Notre corps est à lui, comme une maison est au maître qui en a pris possession. Et le Seigneur est à notre corps pour lui communiquer toutes les propriétés du corps de Jésus-Christ, en le rendant un jour participant de sa gloire et de son immortalité !

Mais ce n'est pas seulement en notre qualité de temples du Saint-Esprit que nous sommes sanctifiés et consacrés à Dieu. Voici quelque chose de bien plus

grand encore, et c'est toujours saint Paul qui nous l'apprend : Ne savez-vous pas, s'écrie-t-il, que vos corps sont devenus les membres de Jésus-Christ?

Commençons par avouer une chose, c'est qu'un homme n'eût jamais pu tenir un pareil langage- S'il l'eût osé, on l'aurait accusé de folie. Mais ici c'est le Saint-Esprit lui-même qui nous apprend ce qu'il fait de nos corps.

Nos corps sons les membres de Jésus-Christ!... Qui a jamais bien approfondi cette parole? Qui l'a bien comprise? Quelle sublimité dans ces expressions si simples en apparence !

## II. — CE QUE LE SAINT-ESPRIT EXIGE DE NOS CORPS.

Le fidèle qui comprend la dignité de son corps, s'efforce de le conserver pur, sans tache, aux yeux de Dieu. Il en fait, suivant la parole du grand Apôtre, une hostie, c'est-à-dire une victime. Cette hostie sera vivante à cause des vertus dont elle sera ornée, parce que la chair viciée par le péché est morte, s'écrie saint Jean Chrysostôme. Elle sera vivante, sous le souffle animé de la charité de Jésus-Christ; elle sera vivante, parce que la vie même de Jésus-Christ sera manifestée dans cette chair mortelle, immolée à chaque instant par la mortification et par le renoncement à tous les plaisirs grossiers qui lui donneraient la mort.

Notre corps sera une victime sainte et agréable à Dieu, lorsqu'il sera employé pour des actes que Dieu approuve et qui le glorifient. Certes, les mondains ne comprennent pas ces choses, et les femmes livrées à la vanité ne cherchent qu'à tirer parti de leur corps pour se faire adorer à la place de Dieu. Profanation horrible, que rien ne saurait justifier, et qui éteint le Saint-Esprit dans un grand nombre d'âmes.

Saint Bernard expliquant les paroles de saint Paul : Portez Dieu dans votre corps, s'écrie : Bien-aimés frères, glorifiez Dieu, et portez Jésus-Christ dans votre corps; c'est un fardeau délicieux, un poids suave, une charge précieuse, quand bien même, par moment, on le trouve un peu lourd. Il est vrai que celui que je porte m'aiguillonne, me presse de marcher, me châtie même quelquefois, si je lui résiste; il met un frein à mes désirs et à mon ardeur, mais s'il me contraint, c'est pour me rendre heureux. Obéis donc comme l'animal qui porte son maître, mais avec cette différence que tu auras l'intelligence de l'honneur que tu reçois; car il sera doux pour toi de cemprendre la grandeur et la dignité de celui que tu portes, et les avantages qui en résultent pour ton salut.

Le grand saint Ignace, martyr, était appelé d'un nom que notre langue ne saurait traduire, et qui signifie un homme portant Dieu, portant Jésus-Christ, *Deifer et Christifer*.

Voilà donc ce que le Saint-Esprit me demande relativement à mon corps : Respect profond, pureté sans tache, sainteté extérieure qu'on appelle modestie, et qui annonce la présence au milieu de moi de celui qui est venu, le jour de mon baptême, prendre la place occupée auparavant par le démon.

Sommes-nous résolus de nous conduire ainsi, et de respecter toujours ce que l'Esprit de Dieu est venu sanctifier?

## III. — COMMENT LE SAINT-ESPRIT GLORIFIERA NOS CORPS.

Le grand Apôtre avait dit, en écrivant aux Philippiens : Nous attendons le Sauveur, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre corps tout vil et abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorieux.

Le dogme consolant de notre future résurrection est un article fondamental de la foi chrétienne. Nous disons tous les jours : Je crois la résurrection de la chair; j'attends la résurrection des morts, la vie éternelle, la vie du siècle futur.

Au grand jour de la résurrection générale, nos corps ne seront pas changés ni quant à leur substance, ni quant à leur forme essentielle; mais ils seront trans-

formés, en devenant impassibles, lumineux, agiles et pénétrables. Comme la vie de l'homme charnel est toute terrestre et animale, non-seulement selon le corps, mais encore dans son âme, la vie de l'homme spirituel deviendra alors toute spirituelle, non-seulement selon l'âme, mais encore selon le corps. Il est juste, en effet, que notre corps s'étant assujetti à l'esprit, devienne à son tour un corps tout spirituel, afin de devenir conforme au corps glorieux de Jésus-Christ, comme il a été pendant cette vie, conforme à son corps mortel, en partageant ses souffrances et ses douleurs. Car, ajoute saint Paul, si nous souffrons avec Jésus-Christ, nous serons glorifiés avec lui.

Eh bien, cette glorification de nos corps sera l'œuvre du Saint-Esprit ; c'est le même Apôtre qui nous l'enseigne. Je dois méditer ces paroles : « Si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts, donnera aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous. »

Oui, s'écrie saint Thomas, la dignité de nos corps, en leur qualité de temples du Saint-Esprit, exige cette résurrection glorieuse.

Qu'il me soit permis de dire maintenant : Si quelqu'un a soif, s'il est dévoré par le désir brûlant de la gloire, des richesses, du bonheur, qu'il appelle le Saint-Esprit ; qu'il le reçoive chez lui comme dans un sanctuaire qui lui est entièrement consacré afin d'en être un jour glorifié.

## VII. — ANNONCES POUR LA SEMAINE.

### Le jeûne des Quatre-Temps.

Mercredi, vendredi et samedi, tombe le jeûne des Quatre-Temps. On l'appelle jeûne des Quatre-Temps, parce qu'il arrive dans les quatre saisons de l'année ; le dessein de l'Eglise, en l'instituant, a été de sanctifier chacune de ces saisons, et d'attirer sur ses enfants les miséricordes du Seigneur, par la pénitence générale qu'elle leur impose. Elle nous apprend qu'étant pécheurs nous n'avons droit à rien, pas même aux choses les plus necessaires de la vie, que nous devons demander à Dieu la nourriture et le vêtement, les recevoir avec reconnaissance, comme un bienfait tout gratuit, qu'il répand sur nous par sa pure bonté. C'est pour cette raison qu'en tout temps, en été comme en hiver, elle veut que nous offrions au Seigneur nos jeûnes et nos aumônes comme un sacrifice d'actions de grâces, pour tous les biens que nous tenons de sa libéralité. Elle veut aussi qu'en même temps nous lui demandions la grâce d'user de ces biens avec sobriété, selon sa volonté et pour sa gloire, et de nous préserver d'un malheur qui n'est que trop commun, qui est que ces biens mêmes qui devraient nous lier et nous unir à lui par toute l'étendue de notre reconnaissance deviennent souvent pour nous un instrument de péché, par le mauvais usage que nous en faisons.

Ce qui doit faire encore un des principaux objets de notre piété dans ces jeûnes solennels, c'est de demander à Dieu de dignes ministres des autels. L'Eglise ayant besoin de bons ouvriers, et Dieu seul pouvant les former, c'est à lui que nous devons adresser nos humbles prières, afin qu'il lui en donne de tels.

Ce saint usage de jeûner aux quatre saisons de l'année est extrêmement ancien dans l'Eglise ; il s'est pratiqué avant le cinquième siècle, et saint Léon, qui vivait en ce temps-là, assure qu'il nous vient de tradition apostolique.

Nous remplirons dignement le précepte de l'Eglise, si nous suivons ses intentions ainsi qu'on vient de le rapporter ; si nous nous souvenons que nos prières et nos bonnes œuvres doivent multiplier, comme ces grains qu'on a semés et jetés en terre, pour notre nourriture et notre sustentation.

Assistons, si nous le pouvons, pendant ces trois jours à la messe, demandons l'esprit de componction, et tâchons, par nos sacrifices, d'attirer sur les fruits naissants les bénédictions du Ciel les plus abondantes.

Nous les attirerons infailliblement si nous cherchons à fléchir la colère de Dieu

et sa justice ; si nous accomplissons dans notre chair par la patience, ce qui manque à la passion de Jésus-Christ, et si nous mortifions notre corps dans tous ses sens. C'est par là que nous donnerons au Seigneur des preuves de notre amour et de notre pénitence, que nous ôterons de devant sa face les sujets de haine et d'indignation qui peuvent l'irriter contre nous, et qu'en nous humiliant et nous mortifiant, nous ferons découler sur nous et sur les biens de la terre ses divines influences.

### La Trinité.

Le mystère de la sainte Trinité, que l'Eglise solennise aujourd'hui, est le mystère d'un seul Dieu en trois personnes : Père, Fils et Saint-Esprit. La foi nous apprend qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et que la nature divine subsiste en trois personnes. Dieu le Père se connaît de toute éternité, et par la connaissance qu'il a de ses perfections infinies, il engendre son Fils; le Père et le Fils étant infiniment parfaits, ne peuvent se voir sans s'aimer, et en s'aimant, ils produisent le Saint-Esprit. Ainsi les trois personnes divines ne sont ni plus grandes, ni plus anciennes l'une que l'autre, parce qu'elles ont toutes trois la même nature, et qu'elles sont de toute éternité.

Ce mystère est proprement le mystère des chrétiens, il est l'objet de notre foi et de notre adoration pendant cette vie, et doit être celui de notre félicité dans l'autre. Aussi notre sainte religion nous le rappelle à tout moment; tout notre culte s'y porte, toutes les heures de l'office commencent par l'invocation et la glorification de l'auguste Trinité; les psaumes, les hymnes, les prières finissent de même; le signe de la croix se fait au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Tous les dimanches et même tous les jours de l'année sont autant de fêtes à son honneur, tous consacrés à louer, adorer et bénir un Dien en trois personnes.

Pour honorer ce mystère, il faut le croire sans raisonner ; plus il est incompréhensible, moins notre foi doit chanceler; quelle merveille que les choses de Dieu soient au-dessus de notre intelligence! et comment serait-il Dieu si nous pouvions le comprendre? Ainsi nous devons le méditer avec une foi simple et soumise, dans les sentiments d'une profonde adoration et d'une humble reconnaissance envers les trois personnes divines; envers le Père, qui nous a tirés du néant par sa toute-puissance; envers le Fils, qui s'est incarné dans le sein d'une vierge pour nous racheter, et envers le Saint-Esprit qui nous vivifie et nous sanctifie par son amour.

Pour graver à jamais ces sentiments dans nos cœurs, souvenons-nous que nous avons été baptisés au nom de la très-sainte Trinité, ayons soin de nous rappeler souvent ces divines paroles : « *Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit*, » et toutes les fois que nous faisons le signe de la croix, de les prononcer toujours avec intention et respect. Il serait bon encore de réciter de temps à autre et surtout en ce jour le symbole de saint Athanase, qui se chante à prime, dans lequel on peut dire que les trois personnes divines se sont peintes elles-mêmes.

Nous ne pouvons assez réfléchir sur ce mystère adorable et nous en pénétrer puisqu'il fait l'occupation continuelle des anges et des saints dans le ciel. Bénissons Dieu de nous avoir tirés de l'infidélité, pour nous appeler à la connaissance des trois personnes divines, et songeons que l'unité de leur nature est un modèle de l'union qui doit régner parmi nous.

## VIII. — AUTEURS A CONSULTER.

### SS. PÈRES.

S. Cyprien, hom. in Spirit sancto. — S. Cyrille de Jérusalem, de 7 don. Spir. S. — S. Grégoire de Nazianze, Orat. in Spir. S.; — Orat. in Pentec. — S. Grégoire de Nysse, Orat. de Spir. S. — S. Ambroise, serm. in fer. II Pentec. — S. J. Chrysostôme, serm. de Spir. S.; — serm. de donis Spir. S. — S. Augustin, serm. 1-5 in die Pentec. — S. Léon, 3 serm. in Pentec. — S. Grégoire, hom. 30. — V. Bède, hom. in Pentec. — S. Bernard, 3 serm. — S. Bonaventure, 4 serm. — S. Thomas, 4 serm. — Innocent III, 3 serm.

PRONISTES ANCIENS.

S. Antoine de Padoue, 2 conc. — S. Bernardin de Sienne, 3 id. — S. Laurent Justinien, 1 id. S. Thomas de Villeneuve, 2 id. — Gerson, 4 id. — Matthias Faber, 8 id. — Grenade, 1 id.

PRONISTES MODERNES.

Monmorel, 1 hom. — Lambert, id. — Godeau, id. — Joly, 1 prône. — Collot, 1 instruct. Janson, id. — Giry, id.

(Voir notre ouvrage intitulé : *Sermons nouveaux sur les Mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, où ce sujet est traité dans toute son étendue, et pour les Sermons et pour les Matériaux.)

## DIMANCHE DE LA TRINITÉ

(Premier dimanche après la Pentecôte.)

# INSTRUCTION

SUR LE

# MYSTÈRE DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ

PAR UN CURÉ DE PARIS

## PLAN

1er POINT. — PREUVES DU MYSTÈRE.

Subdivisions.

Tirées :

1° De l'Écriture;

2° De la tradition.

2e POINT. — MOTIFS DE LA RÉVÉLATION DE CE MYSTÈRE.

Subdivisions.

1° Nous exciter à l'humilité;

2° Donner du mérite à notre foi;

3° Nous donner un modèle d'union.

Texte : *Tres sunt qui testimonium dant in cœlo : Pater, Verbum et Spiritus sanctus, et hi tres unum sunt.* (Joan., v, 7.)

La solennité que nous célébrons, M. F., n'est point une pratique nouvelle. Dès les premiers jours de son existence, l'Eglise n'a cessé de rendre gloire à la trinité des personnes et à l'unité de la nature en Dieu. Dans tous ses cantiques, cette chaste épouse honore à tous moments et célèbre distinctement les trois personnes, du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Il n'y a point d'hymnes, point de psaumes où l'on ne rende gloire au Père, au Fils au Saint-Esprit. Il n'y a point de sacrifice qui ne s'offre au Père, par le Fils, dans le Saint-Esprit; c'est, pour ainsi dire, une fête générale, un hommage continuel que nous rendons à la Trinité, et dont les vrais chrétiens s'occupent habituellement. Secondons aujourd'hui les vues de l'Eglise; il est de son intention, il est dans son esprit, que nous nous occupions de ce mystère incompréhensible, l'unité d'un Dieu en trois personnes. C'est le dogme essentiel, le dogme fondamental de la religion chrétienne. C'est au nom de la trinité sainte, une et indivisible, que s'opère en nous le mystère de la régéné-

ration qui nous fait enfants du Père, frères du Fils et temples du Saint-Esprit. Il est malheureusement peu de chrétiens solidement instruits de cet auguste mystère : j'entreprends de le développer autant que la grandeur, la profondeur et la sublimité du sujet peuvent le permettre à la faiblesse humaine. Dans une matière de cette importance, je ne hasarderai rien de moi-même, ni les pensées, ni les expressions ; je puiserai les unes et les autres dans la source invariable des livres saints et de la tradition. L'Ecriture et les Pères me fourniront tout ce que vous devez croire de ce mystère. Je ne m'arrêterai pas seulement à établir le dogme de la Trinité, j'en tirerai des conséquences qui seront autant de leçons d'une morale la plus sûre et la plus avantageuse, et la plus analogue à la vie présente. Elevez vos esprits, M. F., la sublimité du sujet que je vais traiter exige l'attention la plus suivie et la plus sérieuse..... Dieu seul, Dieu unique en trois personnes, trinité sainte, unité incompréhensible dans votre nature et dans votre essence, répandez sur nous quelques étincelles de cette lumière inaccessible que vous habitez ; tandis que mes faibles paroles frapperont vos oreilles, frappez fortement les oreilles de nos cœurs ; rendez-les sensibles à l'éclat de votre lumière, rendez-les dociles à la puissance de votre grâce.

---

## Ier POINT. — PREUVES DE CE MYSTÈRE.

Le mystère de la sainte Trinité est l'objet principal de notre foi, M. F. Si l'on entreprenait d'en sonder la profondeur et l'immensité par les seules lumières de la raison, ce serait une témérité coupable, qui renouvellerait les erreurs grossières qui ont éclaté dès les premiers siècles de l'Eglise. Telle fut d'abord celle des Sabelliens, qui confondant les personnes divines, n'en voulurent reconnaître qu'une seule. Telle fut celle des Ariens, qui divisant les personnes divines, prétendaient qu'elles étaient d'une nature différente. Celle des Macédoniens, qui reconnaissant la divinité du Fils, combattaient celle du Saint-Esprit. Celle enfin des Grecs, qui, d'accord de la divinité de cette troisième personne, soutenaient qu'elle procédait seulement du Père, et non du Fils. C'est ainsi que tout scrutateur de la divine Majesté sera toujours accablé sous le poids, et aveuglé par l'éclat de la gloire qu'elle répand. Bien différente la foi, sans vouloir pénétrer l'abîme trop profond de ce mystère impénétrable, se contente de l'adorer et de confesser hautement, avec simplicité, qu'elle croit le Père, le Fils, le Saint-Esprit, un seul et même Dieu résidant indivisiblement dans ces trois personnes divines : elle croit que tout ce qui est au Père est au Fils, est au Saint-Esprit, parce que la substance divine est dans les trois, non-seulement dans une souveraine égalité, mais dans une unité, une indivisibilité, et une identité parfaite. Voilà ce qui avait été caché aux sages et aux prudents du siècle ; voilà ce qu'il a plu à Dieu de révéler aux simples et aux petits.

### 1er *subdivision. — Écriture.*

Consultons l'Ancien Testament ; osons lever ce voile mystérieux, nous verrons, à travers son obscurité même, la distinction des personnes. Au moment où il s'agit de la création de l'homme, Moïse nous représente Dieu comme délibérant et consultant d'autres que lui : faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. Sans doute Dieu n'adressait pas ces paroles aux anges : et comment des créatures bornées et limitées auraient-elles pu concourir à la création ! L'homme n'a point été fait à l'image des anges, mais a l'image de Dieu. C'est donc Dieu le Père qui adresse ces paroles au

Fils et au Saint-Esprit. Ce sont là, dit saint Chrysostôme, ses coopérateurs dans la création de l'homme. Les paroles qui suivent dans l'Ecriture, Dieu créa l'homme à son image et ressemblance, réunissent ces trois personnes divines en une même nature, et enseignent que toutes trois ne sont qu'un seul Dieu... Le Seigneur, dit Moïse, apparut à Abraham. Dans cette vision mystérieuse, ce patriarche, le père des croyants, aperçut trois hommes : c'était là sans doute une image de la trinité sainte et de la parfaite égalité des trois personnes divines dans l'unité d'une même essence. Ponrquoi, dit saint Augustin, Abraham qui vit trois hommes, les réunit-il en un seul, pour rendre ses hommages et ses adorations, *tres vidit et unum adoravit*, si ce n'est parce que ces trois ne sont qu'un, et ne font qu'un seul Dieu et un seul Seigneur?

Le prophète Isaïe rapporte qu'il a vu le Seigneur assis sur un trône sublime et élevé; les séraphins qui environnaient ce trône, chantaient : Saint, saint, saint est le Seigneur des armées. Ce cantique divin que les séraphins chantent sans cesse dans le ciel, et que l'Eglise répète tous les jours sur la terre dans la célébration des saints mystères, nous représente celui de l'adorable Trinité, et nous apprend que les trois personnes divines ont, avec leur distinction, une égalité de gloire et une unité de nature.

2° Je ne dois pas disconvenir, M. F., que ces passages de l'Ancien Testament ne présentent des difficultés; que la révélation de ce mystère n'ait ses nuages, ses obscurités; mais combien est-elle marquée plus distinctement dans l'Evangile, et proposée plus clairement à notre foi, pour en être le principal objet, aussi bien que celui de nos adorations? Quoi de plus clair en effet que la manifestation qui nous en a été faite au baptême du Sauveur? Je vois les cieux s'ouvrir pour nous faire distinguer ces trois personnes à la fois : le Père, qui déclare hautement que c'est là son Fils bien-aimé, en qui il a mis toute son affection; le Fils, dans cet Homme-Dieu marqué et désigné par ces paroles: le Saint-Esprit, dans cette colombe, sous la figure de laquelle il descend visiblement sur le Sauveur. Leur distinction n'est-elle pas clairement annoncée par ces paroles de saint Jean, qu'il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, et que ces trois ne sont qu'un? Le Fils étant Dieu, et le Saint-Esprit étant Dieu, ils ne peuvent avec le Père, établir qu'un seul Dieu : et d'ailleurs le Père ayant envoyé son Fils en ce monde, et le Père et le Fils ayant envoyé le Saint-Esprit, la distinction des personnes nous est clairement enseignée, et nons devons la joindre à l'unité d'un Dieu, puisque celui qui envoie doit être nécessairement distingué de celui qui est envoyé... Cette doctrine est admirablement renfermée dans ces paroles de Jésus-Christ : mon Père et moi ne sommes qu'un. Mon Père et moi, voilà la distinction des personnes : nous ne sommes qu'un; n'est-ce pas là l'unité de l'essence? Qui oserait désormais confondre ces personnes? Qui oserait encore blasphémer la divinité de Jésus-Christ? Au commencement, dit le disciple bien-aimé, au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Le Verbe est le Fils unique de Dieu; il réside dans son sein; il est sorti de ce sein. Tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait comme lui. Celui qui n'honore point le Fils, n'honore point le Père. Celui qui voit le Fils, voit le Père; c'est lui qui est le vrai Dieu et la vie éternelle. Pour confondre les ennemis de la divinité du Fils de Dieu, serait-il nécessaire d'ajouter les témoignages de saint Paul, cet homme élevé jusqu'au troisième ciel? Peut-on

en parler plus fortement que de l'appeller le propre Fils de Dieu, la splendeur de sa gloire, le caractère de sa substance; que c'est en lui qu'habite corporellement toute la plénitude de la Divinité, c'est-à-dire réellement, non en ombre et en figure, comme dans l'arche; non par participation, comme dans les justes sur la terre, et dans les bienheureux dans le ciel, mais dans sa plénitude; c'est-à-dire qu'il possède généralement tout ce que la Divinité contient, sa nature, ses perfections, ses propriétés, ses droits?

A l'égard de la divinité du Saint-Esprit, n'est-elle pas prouvée par tous les effets de sa descente visible, par une foule de prodiges, par l'effusion sensible de tous ses dons extraordinaires et merveilleux, par la conversion de tout le monde, par tout ce qu'ont fait et souffert les apôtres et les saints, qui n'ont agi et souffert qu'autant qu'ils ont été animés de sa grâce et soutenus de sa vertu? Les preuves les plus certaines de sa divinité fourmillent à chaque page dans le Nouveau Testament : il y est appelé l'Esprit de Dieu, l'Esprit du Fils, l'Esprit de Jésus-Christ, l'Esprit de vérité qui procède du Père. Tous les caractères de la divinité lui sont attribués; c'est lui qui sanctifie les hommes; c'est lui qui remet les péchés, qui répand les grâces sur qui il veut, quand il veut; c'est lui qui sonde nos cœurs, qui habite dans nos corps comme dans ses temples; c'est lui qui fait tout ce que Dieu fait, qui pénètre tout, même ce qu'il y a en Dieu de plus caché. Blasphémer contre le Saint-Esprit, c'est commettre un péché irrémissible dans le siècle présent et dans le siècle futur : mentir au Saint-Esprit, c'est mentir à Dieu même. Rien donc de plus solidement établi par les Ecritures que le mystère ineffable de la Trinité et de l'unité de Dieu en trois personnes.

### 2e *subdivision — Tradition.*

La tradition n'est ni moins précise, ni moins claire sur ce grand objet. Dès le second siècle, Athénagore s'explique ainsi dans son *Apologie*. On accusait les chrétiens d'athéisme; voici comme il réfute cette calomnie : « Les chrétiens adorent un Dieu créateur de tout, qui n'a point commencé; parce que ce qui est ne commence pas, mais ce qui n'est point et qui a tout fait par son Verbe. Nous croyons un Dieu éternel, invisible, impassible, incompréhensible, immense, qui ne peut être connu que par la pensée. Nous concevons encore que Dieu a un Fils. Et qu'on ne traite pas cette croyance de ridicule; car ce que nous croyons de Dieu et de son Fils ne ressemble pas aux fables des poëtes, qui ne représentent pas leurs dieux meilleurs que les hommes. Le Fils de Dieu est le Verbe du Père, c'est-à-dire, son idée et sa vertu. Tout a été fait par lui, et le Père et le Fils sont un. Le Fils est dans le Père, et le Père est dans le Fils, par l'union et la vertu de l'Esprit; et le Fils de Dieu est la pensée du Père et le Verbe du Père. Que si, par la sublimité de votre gènie, vous voulez pénétrer ce que veut dire ce nom de Fils, je le dirai en peu de mots : c'est une production du Père : non qu'il ait été fait, car dès le commencement, Dieu étant un Esprit éternel, avait en lui le Verbe, la raison éternelle; mais il a procédé, pour être la forme et la cause efficiente de toutes les choses matérielles. C'est ce que dit l'Esprit prophétique : le Seigneur m'a créé au commencement de ses voies pour ses ouvrages. Et ce même Esprit, qui agit dans les prophètes, nous disons aussi que c'est un écoulement de Dieu, qui en procède comme le rayon du soleil. Qui ne s'étonnera donc pas que l'on nomme athées, ceux qui disent

qu'il y a un Père Dieu, un Fils Dieu et un Saint-Esprit qui sont unis en puissance et distingués en ordre?»

Le Verbe de Dieu est son Fils, disait Théophile, patriarche d'Antioche, non comme disent les auteurs des fables, que les dieux ont des enfants engendrés à la manière des hommes, mais comme la vérité le raconte du Verbe, qui était toujours dans le cœur de Dieu : car avant que rien ne fût fait, il l'avait pour conseiller, et il était sa pensée et sa prudence. Mais quand Dieu voulut faire tout ce qu'il avait résolu, il engendra ce Verbe proféré, premier-né de toute créature. Non qu'il demeurât vide de son Verbe; mais l'ayant engendré, il conversa toujours avec lui. Ainsi Théophile reconnaît le Verbe coéternel au Père; mais il nomme génération, suivant le style des anciens théologiens, cette progression par laquelle il s'est manifesté au dehors, lorsque le Père a produit par lui les créatures. Il ajoute que Dieu le Verbe, né de Dieu, est envoyé par le Père, quand il veut. Il dit encore : les trois jours qui ont précédé la création des astres, sont les figures de la trinité de Dieu, de son Verbe et de sa sagesse, entendant par la sagesse le Saint-Esprit qui la donne.

Dieu a créé ce monde par sa parole, sa raison et sa puissance : ainsi s'exprimait Tertullien dans son *Apologétique*. Nous disons encore que la propre substance du Verbe, de la raison et de la vertu par laquelle Dieu a tout fait, est l'Esprit; que Dieu l'a proféré, et en le proférant l'a engendré : c'est pourquoi il est nommé Fils de Dieu et Dieu à cause de l'unité de substance; car Dieu est Esprit. Quand le soleil pousse un rayon, la substance n'est pas séparée, mais étendue. Ainsi le Verbe est esprit d'un esprit, et Dieu de Dieu, comme une lumière est allumée d'une autre lumière. Ainsi ce qui procède de Dieu est Dieu et Fils de Dieu, et les deux font un. Un esprit procède de l'esprit, et un Dieu de Dieu : autre en propriété, non en nombre; en ordre, non en nature : il est sorti de son principe sans le quitter. Donc ce rayon de Dieu, comme il avait toujours été prédit, est descendu dans une certaine Vierge, a été fait chair dans son sein, est né homme uni à Dieu. Cette chair soutenue de l'Esprit se nourrit, croît, parle, enseigne, opère, et c'est le Christ... Tertullien ajoute dans un autre endroit : je déclare que je les nomme deux, Dieu et son Verbe, le Père et son Fils; et le troisième, après Dieu et son Fils, qui est l'Esprit. Souvenez-vous toujours de la règle que j'ai établie, que le Père, le Fils et l'Esprit sont inséparables l'un de l'autre.

Quand je dis que le Père est autre que le Fils et que le Saint-Esprit, je le dis par nécessité; non pour marquer diversité, mais ordre; non division, mais distinction : il est autre en personne, non en substance. Le Père est toute la substance, le Fils est un écoulement : aussi, dit-il, le Père est plus grand que moi. Autre est celui qui engendre et celui qui est engendré; autre celui qui envoie et celui qui est envoyé; autre celui qui fait et celui par qui il fait. Le Seigneur même a usé du mot d'autre en la personne du Paraclet, en disant; je prierai mon Père, et il vous enverra un autre consolateur. Cet esprit consolateur procède du Père, et a été envoyé par le Père aussi bien que le Fils; mais il est autre que le Fils; et il n'est dit nulle part qu'il soit Fils ni engendré : il est nommé également en la forme du baptême : allez, baptisez au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Donc c'est une troisième personne, mais le même Dieu. Voilà, M. F., comment les Pères ont prouvé le mystère de la Trinité, non par des

raisonnements philosophiques, mais par l'autorité de l'Ecriture et de la tradition : non sur des principes de métaphysique, mais sur les paroles expresses de Jésus-Christ, et sur la pratique constante de l'adorer avec le Père, et de glorifier le Saint-Esprit avec l'un et l'autre. Le Saint-Esprit est Dieu; ce qui lui est attribué ne convient qu'à Dieu, comme d'être sanctifiant, vivifiant, immuable, immense. En un mot, dit saint Augustin, la sainte Trinité n'a qu'une même divinité; elle n'est toute qu'un seul Dieu, et il n'est pas permis d'y joindre une créature; cela suffit aux fidèles. La connaissance humaine ne va pas plus loin : les chérubins couvrent le reste de leurs ailes.

Tenons-nous donc fermes sur cet important objet, M. F.; attachons-nous à la sainteté, à la vérité, à l'immobilité de la parole de Dieu dans nos Ecritures, expliquées et interprétées par son Eglise. Tenons-nous à couvert à l'ombre de la foi, contre les funestes impressions de l'erreur et de l'incrédulité de nos jours, toujours plus hautement déclarées contre la divinité de l'auteur et le consommateur de notre foi.

### IIe POINT. — MOTIFS DE LA RÉVÉLALION DE CE MYSTÈRE.

Nous n'aurons pas, à la vérité dans cette vie, une connaissance claire et parfaite du mystère de la sainte Trinité; mais celle que nous aurons sera aussi sûre qu'elle est avantageuse. Tirons de ce mystère ce qu'il nous présente de moral pour y conformer notre conduite : examinons avec respect pourquoi Dieu nous le propose pour objet principal de notre foi, et met notre salut à croire un mystère incompréhensibie, qui surpasse infiniment notre raison, qui l'éblouit, et qui même l'anéantit, lorsqu'elle veut entreprendre de le pénétrer. Soutenez quelques moments d'attention, ouvrez vos cœurs pour recevoir avec fruit la parole de Dieu.

#### 1° NOUS EXCITER A L'HUMILITÉ.

L'humilité est d'une nécessité absolue pour le salut; et c'est pour nous tenir dans cette humilité si nécessaire, que Dieu nous propose à croire l'ineffable mystère de la Trinité. L'homme livré à lui-même est si orgueilleux! il voudrait mesurer la grandeur et la majesté de Dieu à la faible lueur de sa raison : parce qu'il a plû à Dieu de le rendre capable de connaître, d'une manière très-imparfaite dans cette vie, une nature divine toute sage, toute-puissante, qui a fait le monde, qui le conserve, qui le gouverne, qui le conduit, il s'imagine que cette raisou lui suffit pour connaître tout ce qui est en Dieu, et comprendre cet Etre éternel qui est incompréhensible à tout autre qu'à lui-même. Quoi de plus propre à humilier l'homme, à abaisser son orgueil, que de l'obliger d'adorer, dans un religieux silence, ce qu'il ne peut expliquer par ses paroles, ni concevoir par sa pensée? Et quel moyen plus propre à réussir dans ce dessein, que de proposer à l'homme le mystère adorable de l'unité d'un Dieu résidant et subsistant en trois personnes distinctes. Ma raison se perd dans ce grand objet; je m'anéantis à la vue de l'immensité, de l'ineffabilité, de la majesté d'un tel mystère. Les séraphins se voilent la face de leurs ailes; ils disparaissent à leurs propres yeux, à la vue de cet incompréhensible mystère : ébloui, accablé sous le poids et sous l'éclat de la grandeur infinie du Dieu trois fois saint, enveloppé de mon néant et de toute ma faiblesse, je

renonce à ma raison, je sacrifie mes lumières, et j'adore dans toute l'humilité de mon cœur cet Etre infiniment grand, infiniment parfait : cette double soumission fait ma sûreté ; et la vivacité de ma foi, qui ne reconnaît que Dieu pour maître, me rassure bien plus que toute la vaine science des philosophes et des sages du monde.

### 2° DONNER DU MÉRITE A NOTRE FOI.

Une seconde raison pour laquelle Dieu nous propose le mystère de la Sainte Trinité, et qu'il en fait le point capital, le point fondamental, le point indispensable de notre religion, c'est pour donner plus de mérite à notre foi. L'esprit ne se soumet que difficilement au joug de la foi. Captiver son entendement sous son autorité, c'est un acte qui ne demande pas moins de fermeté dans l'âme que d'humilité dans le cœur. La foi ne raisonne pas : la simplicité en fait le caractère essentiel ; c'est cette simplicité qui fit tout le mérite, le grand mérite du père des croyants. Abraham, dit saint Paul, crut ce que Dieu lui avait dit, et sa foi lui fut imputée à justice. Il ne s'affaiblit point dans sa foi ; il n'hésita point ; il n'eut point la moindre défiance que la promesse de Dieu ne dût s'accomplir : mais il se fortifia par la foi, rendant gloire à Dieu, et étant pleinement persuadé qu'il est tout-puissant pour faire ce qu'il a promis. Il n'y a pas moins de mérite dans la foi des mystères de Dieu que dans celle de ses promesses, principalement dans la foi du mystère ineffable et incompréhensible de la Trinité sainte. Que si Abraham avait besoin de se fortifier dans la foi d'une promesse de Dieu, qui paraissait être détruite par son commandement ; s'il lui fallait une grandeur d'âme et une fermeté de courage héroïque, pour continuer de croire qu'il serait le père d'une grande postérité par son fils Isaac, en même temps que Dieu lui ordonnait de l'immoler, de même nous avons besoin de nous fortifier dans la foi pour croire que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'un seul Dieu, quoiqu'ils soient trois personnes distinctes. L'esprit humain, la raison, cette raison orgueilleuse, tant vantée de nos jours, cet oracle infaillible de nos prétendus philosophes, la raison ne peut accorder l'unité de Dieu avec la trinité des personnes ; l'une lui paraît incompatible avec l'autre ; mais comme Abraham rendit gloire à Dieu en croyant, et eut un grand mérite à se tenir ferme sur la promesse que Dieu lui avait faite : de même nous honorons Dieu, nous lui rendons gloire, nous avons du mérite dans l'humble soumission de notre esprit, croyant fermement par notre foi la vérité d'un mystère que notre esprit ne peut comprendre.

### 3° DONNER UN MODÈLE D'UNION.

Enfin le dernier motif dont je veuille faire usage pour votre instruction, pour lequel Dieu a voulu révéler aux hommes ce grand mystère, c'est afin de nous donner dans cette unité indivisible, qui fait que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'un seul Dieu, un puissant motif et un modèle parfait de la paix, de la concorde, de l'union et de l'unité même qui doit être entre nous. Je ne crains pas de le dire, c'est la fin principale de la révélation que Dieu nous a faite de ce mystère ; et pour en être persuadés, il ne faut qu'entendre le Fils de Dieu faisant de cette unité des fidèles, le sujet de ses plus ferventes prières, la veille de sa passion. Je vous prie, mon Père, qu'ils soient un comme nous sommes une même chose, et qu'ils soient

consommés en l'unité. Vous savez, M. F., quelles furent les merveilleux effets de ces divines prières sur les fidèles dès le commencement de l'Eglise : l'Ecriture nous apprend qu'ils n'étaient tous qu'un cœur et qu'une âme dans le Seigneur : l'unité de leur foi, de leur espérance, de leur charité était l'image, et pour ainsi dire l'imitation de cette unité adorable, d'une même essence dans les trois personnes divines... Hélas! M. F., pourrions-nous trouver maintenant dans l'union des fidèles une pareille preuve du mystère de la très-sainte Trinité? Nous en sommes malheureusement venus à ces temps prédits par le Sauveur, où l'iniquité s'est accrue, où la charité d'un grand nombre s'est refroidie : cette preuve ne subsiste plus. Nous faisons profession de croire, d'adorer cette admirable unité, et jamais on ne vit tant de divisions; la discorde règne dans les familles; les haines, les vengeances se couvrent du prétexte ridicule de la religion, et déchirent cruellement tous les cœurs dans tous les états, dans toutes les classes de la société. Cette opposition monstrueuse de nos mœurs et de notre croyance est le plus terrible fléau de la colère de Dieu sur nous. Jésus-Christ demande à son Père que nous nous aimions comme lui-même l'a aimé : nous rendons inutile cette touchante prière. Où trouver parmi nous cette union de charité que Jésus-Christ a pour son Père, et que le Père a pour son Fils? Si nous sommes unis, n'est-ce pas ordinairement pour l'intérêt, le plaisir, et peut-être pour le crime? Hélas! nous ne nous aimons point de cet amour qui naît de Dieu et qui ne tend qu'à Dieu; nos liaisons ne sont inspirées que par la chair et le sang, et ne dérivent point de cette divine charité qui doit être la source, le principe et la fin de notre amour. Rougissons, M. F., de nos égarements, demandons à Dieu que son esprit détruise, anéantisse en nous les funestes impressions de la cupidité. Soyons continuellement occupés à reconnaître, à respecter, à adorer la trinité dans l'unité, et l'unité dans la trinité; mais en ce jour plus particulièrement, rendons la gloire qui est due dans tous les siècles au seul Dieu en trois personnes. Rendons gloire au Père, parce que tout est de lui; au Fils, parce que tout est par lui; au Saint-Esprit, parce que tout est en lui : au Père qui nous a créés; au Fils, qui nous a rachetés; au Saint-Esprit, qui nous a justifiés et sanctifiés : rendons grâces au Père, qui nous a prédestinés; au Fils, qui nous a appelés, lavés et purifiés dans son sang; au Saint-Esprit, dans qui nous espérons d'être éternellement glorifiés... Soupirons sans cesse après cet heureux moment où, dépouillés de ce corps mortel, de ce corps de péché, où unis aux Principautés, aux Puissances, aux Dominations, aux Trônes, nous chanterons éternellement avec les séraphins ce cantique immortel : Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées; toute la terre est remplie de la grandeur de son nom. Dans l'attente de cet heureux moment, ayons toujours dans le cœur et sur les lèvres ces paroles que l'Eglise ne cesse de chanter; disons tous dans le même esprit, dans les mêmes sentiments : Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

---

# ENTRETIEN

SUR LE

# RATIONALISME ANCIEN, MODERNE ET CONTEMPORAIN

PAR M. L'ABBÉ C. MARTIN, CHANOINE.

## PLAN

1re RÉFLEXION. — DU BON USAGE DE LA RAISON.

2e RÉFLEXION. — LA RAISON A ÉTÉ IMPUISSANTE A L'ÉGARD DU PROGRÈS.

3e RÉFLEXION. — LE CHRISTIANISME A SEUL ÉTABLI ET MAINTENU L'HUMANITÉ DANS LA VOIE DU PROGRÈS.

TEXTE : *Erit tempus cum sanam doctrinam non sustinebunt.*
(II Tim., IV, 3.)

La bonne philosophie est celle qui n'exagère pas la puissance de ses moyens. Si on étudie son système, on trouvera que la philosophie chrétienne seule a su rester dans ses attributions, parce qu'elle n'a donné à ses forces que le degré de confiance qui leur convient. Ailleurs, chez les anciens et surtout chez les modernes, le but avoué est d'élever un trône à la raison. Les sages ont cela de particulier qu'ils s'estiment beaucoup. Socrate conseilla à ses juges de lui ouvrir le Prytanée. Ils aiment les lauriers et les triomphes, qu'y a-t-il de surprenant qu'ils proclament reine la puissance par laquelle ils dominent.

La raison a des droits, qui les lui contestera? Elle est un rayon divin qui nous vient d'en haut pour illuminer l'âme. Elle est un flambeau qui nous fait jour autour de nous. Mais l'homme ne voit-il que par ce rayon et ce flambeau? Si Dieu parle, sa parole ne vaudrait-elle pas les lumières de la raison et n'aurait-elle pas la même autorité? Je crois, moi, que la parole de Dieu nous apprend bien des choses, et je ne comprends guère ceux qui veulent encore la soumettre à leur contrôle sous prétexte que la raison doit la dominer. C'est cependant ce qui se voit en ce monde, il y a lutte dès le commencement entre la raison et la parole divine. Ces deux puissances au lieu de se concilier sont perpétuellement en guerre, par cela que la raison veut envahir et régner sur sa rivale. La raison ne triomphera pas plus de la révélation que l'homme ne triomphe de Dieu; qu'on laisse cette chimère.

### Ire RÉFLEXION. — DU BON USAGE DE LA RAISON.

De ce que la raison ne comprend pas les mystères de la foi, est-ce un motif pour elle de les rejeter? Que de choses, grand Dieu, il faudra rejeter à ce compte! Je ne sais ni ce qu'est le soleil, ni le grain de sable; je ne sais ni analyser la pensée ni le mouvement; j'ignore la nature des êtres et leur mode d'existence. Qu'est-ce que Dieu, que suis-je moi-même? Tout m'est un problème obscur et sans solution. Or, parce que je ne comprends pas en tout point la parole de Dieu, je devrai la juger? parce qu'elle a des profondeurs où je ne vois que confusément, elle sera un mensonge? Dieu

n'aura pas trois personnes parce qu'il me semble qu'il ne devrait n'en avoir qu'une que je ne conçois pas davantage. Philosophe, arrête-toi devant le mystère religieux comme il faut que tu t'arrêtes devant le mystère de la nature ; ne sois pas plus sage que ne dois, car c'est devenir fou.

Honorons la raison, M. F.; c'est elle qui nous fait homme, mais conseillons-lui toujours d'être modeste et de ne jamais ouvrir un combat avec Dieu. Ne mettons jamais la main à notre épée pour donner à l'aventure. Josué rencontra un jour sur son chemin un ange qui l'attendait avec l'arme blanche. La raison sera bonne et devra être écoutée en ces choses où elle peut atteindre; hors de là, elle est un oracle menteur qui ne mérite pas créance. On lui fera toujours beaucoup de tort d'en faire une déesse, et nous n'en serons que plus malheureux, parce qu'on est à plaindre quand on n'a plus à croire que soi dans les questions ténébreuses, et qu'il ne reste que le doute pour dernière espérance.

La raison mène à Dieu; elle constate la révélation et nous ordonne d'y croire ; elle sert d'appui au christianisme, l'établit avec la dernière évidence et montre à tous ceux qui veulent la voir l'Eglise de Jésus-Christ. N'est-ce point assez pour elle, est-ce que Dieu ne lui a pas fait une assez belle part? pourquoi murmure-t-elle de ce qu'en quelques endroits le voile ne s'est pas levé ? Mais il n'appartient qu'à Dieu de tout voir, et il est libre de ne montrer que ce qui lui plaît. Disons-le avec douleur, la déraison tient souvent lieu de raison. C'est la passion qui nous égare et non point la sagesse quand nous tentons un combat de géant en demandant à Dieu compte de ses œuvres. C'est l'orgueil qui monte dans nos âmes comme les flots d'une mer; il nous semble que nous allons escalader le ciel et que les milices célestes cèderont devant nous; mais pauvres Goliaths, une petite pierre lancée par une fronde suffit pour nous renverser.

## IIe RÉFLEXION. — LA RAISON A ÉTÉ IMPUISSANTE A L'ÉGARD DU PROGRÈS.

La philosophie prétend avoir fait beaucoup de choses dans le monde. Nous en entendons qui disent que nous sommes ce que nous sommes uniquement par elle ; que les progrès, les mœurs et la civilisation lui appartiennent; qu'elle est le salut et le bonheur souverain des peuples. Enhardie par ces louanges et les sympathies de tous les incroyants, elle n'aspire à rien moins aujourd'hui qu'à se substituer à la religion. Ainsi, vous le voyez, la tendance et l'entreprise ne sont pas communes.

Nous ne voulons pas nier le travail de la raison; en agissant elle accomplit sa mission qui est de gouverner le monde de concert avec la parole divine révélée. Mais pourquoi l'exhausser aux dépens du christianisme, pourquoi lui attribuer ce qui n'a jamais pu être son œuvre? Quand les douze envoyés de Galilée allèrent évangéliser l'univers, la philosophie exerçait depuis plusieurs siècles une grande puissance dans l'Inde, dans la Grèce et l'Italie. Avait-elle amélioré le prince, la société et la famille? avait-elle popularisé chez les masses ces vérités éternelles de l'unité de Dieu. de peines ou de récompenses futures, d'égalité d'origine, de fraternité et de respect réciproque, d'amour de Dieu et d'amour de l'homme ? L'idolâtrie la plus grossière était la religion d'Etat, la volonté des gouvernants était la loi des peuples, la société se divisait en diverses castes dont la dernière, la plus méprisée et la plus malheureuse, apportait pour tout droit de naissance

celui de servir les autres. Le droit des gens était un vain mot que violait toujours le plus fort; la guerre, loin d'être un fléau, était recherchée et suscitée au moindre prétexte comme un événement heureux, à cause des bénéfices de butin et de gloire insensée qu'elle apportait à un fougueux conquérant et à toute nation fière de savoir se battre. La plupart des philosophes encourageaient ces désordres au lieu de les flétrir. Ceux qui en gémissaient le faisaient en secret; ce qui ne les empêchait pas de jeter leurs esclaves aux ergastules et de les faire vendre sur la place publique, d'aller encenser les faux dieux, d'applaudir au pillage d'une ville et de crier avec enthousiasme le *hoc habet* quand l'athlète transpercé d'un brave coup de lance inondait l'arène de son sang. Cicéron, Auguste et Caton allaient de grand cœur à l'amphithéâtre; comme les patriciens et ceux du peuple, ils échangeaient leurs femmes au moindre caprice sans croire déroger le moins du monde aux principes philosophiques. Titus ordonna à six mille Juifs qu'il avait emmenés après la ruine de Jérusalem, de s'entregorger dans le Cirque à la grande allégresse du peuple qui assistait à ce luxurieux spectacle. Trajan fit de même pour d'autres vaincus. Les victimes avant de se tuer, pour le plaisir des Romains et des Romaines, devaient encore faire hommage de leur mort au vainqueur en s'inclinant devant lui : *Te salutant morituri.*

La mère qui avait trop d'enfants pouvait jeter le dernier venu dans le Tibre ou le vendre s'il se trouvait un acheteur. Cet usage existe encore aujourd'hui en Chine. Le père mécontent de son fils le tuait dans un accès de colère; il tenait ce droit de la loi elle-même. En vérité, nous étions dans un état social et politique fort enviable à cette époque. Deux personnes seulement avaient des garanties légales pour leur personne, César et le père de famille, encore celui-ci dépendait-il de la volonté du dictateur. D'un signe de son doigt, Tibère se défit de plus de mille riches citoyens quand il eut besoin de leurs coffres; les autres pouvaient être mis à mort en un jour sans que la loi ni la religion intervinssent, les fils par les pères, et les esclaves par tous. Voilà de belles œuvres, ô raison! tu aimes l'humanité beaucoup à la manière de Denis de Syracuse.

## IIIe RÉFLEXION. — LE CHRISTIANISME A SEUL ÉTABLI ET MAINTENU L'HUMANITÉ DANS LA VOIE DU PROGRÈS.

Qui a renversé cette organisation sociale si affreuse? Le christianisme, M.F., lui seul a opéré cet événement prodigieux; lui seul a sapé par la base cet édifice inique que la philosophie maintenait, loin de le détruire. Un livre que la raison n'aurait jamais conçu, même après plusieurs mille ans d'attente, l'Evangile, a consigné en quelques pages les principes les plus complets concernant les rapports de l'homme envers Dieu, et ceux de l'homme à l'égard de l'homme. Le premier de tous les commandements, disait le Sauveur, consiste à *aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces;* le second, qui est très-semblable au premier, consiste à *aimer le prochain comme soi-même.*

En un autre endroit il dit : Le Fils de l'homme n'est point venu pour être servi, mais pour servir : *Non veni ministrari, sed ministrare.* Ceci est pour les rois et les princes de ce monde que Dieu place sur nous non pour nous dominer, mais pour veiller à nos besoins. Le Christ ne voulut pour

mission en ce monde que celle de publier la vérité et de soulager la misère du peuple : *Prædicans Evangelium regni et sanans omnem languorem et omnem infirmitatem in populo.* (Matth., IV, 23.) Il préférait la miséricorde au sacrifice : *Misericordiam volo et non sacrificium.* (Id., XII, 7.) Il disait aux peuples qui venaient l'entendre, qu'ils devaient s'aimer afin d'être fils de son père céleste qui fait lever son soleil sur les justes comme sur les pécheurs. Il prescrivait de « rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Il n'envoya pas ses apôtres porter son saint Evangile à une caste, à un seul peuple : « Allez, enseignez toutes les nations. » *Euntes, docete omnes gentes.* Et saint Paul, sur cette parole de son maître, s'écriait : Je me dois aux Grecs et aux barbares, aux sages et aux ignorants ; plus pour moi de juif ni de gentil, d'esclave ni de libre, j'appartiens à tous et je suis le serviteur de tous : *Græcis et barbaris, sapientibus et insipientibus debitor sum.*

Les principes de la religion la plus sainte, de la morale la plus pure, de la politique la plus saine sont posés nettement dans l'Evangile. Les apôtres allèrent enseigner cette doctrine, les peuples l'acceptèrent en bénissant Dieu de ce qu'il députait vers eux des anges de salut. Quel rôle est-il resté à la raison en tout ceci? Celui de tirer quelques conséquences, point d'autre. Celui d'aider le développement moral et religieux des nations par leurs leçons et leurs écrits; mais la philosophie n'a rien fondé. Quelle doctrine d'affranchissement et de progrès a-t-elle prêchée avant le christianisme? et depuis qu'il a paru, qu'a-t-elle fait de bon qu'elle ne lui ait emprunté ou effrontément dérobé?

Il y a dix-huit cents ans que nous avons appris la philosophie au pied de la croix de notre maître, et c'est depuis la même époque que nous travaillons à adoucir les mœurs des peuples ; que nous secondons les progrès de la civilisation ; que nous disons aux rois d'être humains, aux sujets de respecter l'autorité établie, aux nations de déposer leurs haines, parce qu'elles sont sœurs. Les traces de notre doctrine sont visibles au milieu des sociétés, parce que nous y avons semé le repos, le perfectionnement et la gloire. Nous avons sanctifié les restes des Grecs et des Romains, il était juste que ces belles nations ne s'en allassent pas de ce monde sans la bénédiction de Dieu et sans que la croix du Christ rédempteur ne s'élevât sur leur tombe. Le christianisme eut affaire ensuite avec des natures brutes et sauvages. Les peuples barbares tombèrent sur l'Orient et l'Occident s'appelant *fléaux* de Dieu, et se donnant pour mission de prendre de belles villes toutes faites, des empires, des couronnes, et d'envoyer les anciens possesseurs chez les morts. Il semblait que Dieu voulût éprouver son œuvre en la mettant dans la nécessité de devenir une force créatrice, car tout était à faire avec de tels éléments. Le Grec et le Romain avaient des lois et de la philosophie ; le Sicambre et le Vandale n'avaient que de longues piques. Hors du champ de bataille où il était féroce et vaillant, l'homme du nord n'était rien. Point de lois, point de mœurs, point de tradition, presque point de dieux à part les ossements de ses pères. Le christianisme a commencé là, entendez-vous, philosophes, aussi bas que Nemrod, aussi bas que Didon et Romulus essayant une société avec des brigands, des sauvages et des esclaves. Combien a-t-il mis d'années à relever l'édifice, combien a-t-il mis de temps à ressusciter les Romains et les Grecs? trois cents ans. Clovis reçoit le baptême en 496, et Charlemagne est fait empereur en 800. Certes, les anciens

n'allaient pas si vite; il y a huit cents ans entre Romulus et César, et plus de mille ans entre Cécrops et Thémistocle.

Si le christianisme reconstitua les diverses nationalités avec tant de promptitude, il développa aussi activement les germes de perfectionnement qu'il avait déposés dans leur sein. Les vieilles lois romaines empruntées pour un temps perdirent peu à peu de leur dureté. On comprit que l'humanité était fort respectable puisqu'un Dieu l'avait recherchée et qu'il avait donné son sang pour la sauver. On sentit la nécessité de lui faire justice et de la gouverner avec équité. Les codes chrétiens s'enrichirent de nouvelles lois qui respiraient l'amour de l'homme pour l'homme; les églises eurent le droit d'asile. La reine Bathilde, inspirée par les principes du christianisme (elle est comptée au nombre des saintes), décréta l'abolition de l'esclavage dans ses Etats en 656. Cette heureuse innovation eut des résultats dans toute l'Europe. Les mœurs publiques devinrent honnêtes et douces, on ne s'assembla plus dans les grands cirques romains pour voir couler le sang des gladiateurs ou des vaincus. Quand le riche ne pouvait plus retirer de profit de ses serfs, il ne les jetait pas aux murênes. Les grands apprirent à se pencher vers les petits et à leur faire l'aumône; les monastères s'ouvrirent aux vieillards et aux pauvres, plus tard il y eut des hôpitaux pour soulager toutes les misères. La société chrétienne n'est point encore parfaite; quand jamais le sera-t-elle en ce monde! mais comparez-la à la société d'autrefois, et dites si elle n'a pas changé de face. Certains progressistes voudraient que le jour où l'Eglise tint sur ses fonts Clovis et les trois mille soldats qui se firent chrétiens avec lui, elle en eût fait des publicistes du dix-neuvième siècle; que lui faisant escalader quatorze cents ans, elle eût tout d'un coup changé ce peuple enfant en un peuple mûr, penseur usé par les vicissitudes de sa civilisation et de ses mœurs. O raisonneurs! que le monde va donc vite dans votre pensée! quelles phases innombrables nous aurions donc déjà parcourues si vous étiez au gouvernail! Vous dites que l'humanité est faite pour se perfectionner indéfiniment. Je le crois comme vous. Mais est-ce que la nature marche à pas de course ou à pas comptés! est-ce que les peuples comptent leur vie par siècles ou par heures? De ce que le christianisme nous a conduits à un état social plus parfait qu'en d'autres temps, devons-nous blâmer que nos pères n'y soient pas arrivés avant nous? Il y a divers degrés le long des hiérarchies nationales : chaque génération doit être debout et occuper le sien; si le nôtre nous plaît soyons-en fiers, mais ne plaignons point nos devanciers, nos fils seront plus haut et mieux que nous encore; mais leur situation, c'est nous qui la leur aurons faite comme ceux des siècles passés nous ont fait la nôtre, et aucun n'a à censurer les lois éternelles du vrai progrès.

En l'an 1179, Alexandre III abolit complétement la servitude dans toute l'Europe. La puissance papale du moyen âge n'eût-elle que ce grand acte d'humanité à sa louange, devrait aisément trouver grâce devant ceux qui ne peuvent lui pardonner son immense influence de cette époque. Vers le commencement du même siècle, Louis le Gros avait affranchi les communes, d'où est venu le tiers état. En 1308 se forme la ligue helvétique. La grande charte d'Angleterre date de 1215. Les républiques italiennes où l'élément démocratique domina pendant longtemps, se gouvernaient selon leurs lois, et elles devinrent très-florissantes.

La liberté n'avait donc pas été ensevelie depuis l'an IV de l'ère chrétienne

jusqu'en l'an 1517 où, dit-on, le moine allemand secouant son froc sur la place de Vittemberg la fit tomber aux mains du peuple. La liberté n'est donc pas née en 93 des maximes antisociales des philosophes bourreaux. La réforme et cette philosophie sanglante ont fait naître tout autre chose, c'est le droit bâtard de l'insurrection quand on est mécontent ou qu'on se croit dans la gêne, et ils l'ont décoré du beau nom de liberté. La populace peut y applaudir, mais ce n'est point ainsi que la saine philosophie et le christianisme entendent les principes de l'économie sociale. Quand ils ont constitué la famille humaine, ils l'aident à s'organiser et améliorer chaque jour son état, mais ils ne prêchent jamais au milieu d'elle l'émeute et abhorrent les doctrines qui provoquent à la décimer. La vraie liberté, la bonne civilisation, le progrès mesuré et utile se sont développés sous l'influence chrétienne durant ce moyen âge que le dix-huitième siècle a calomnié et que le nôtre ne comprend point encore parce qu'il faut être catholique pour comprendre les siècles catholiques. Quand les barons anglais prenaient saint Louis en arbitrage pour connaître de leurs différends avec le roi et les concilier; quand les peuples au lieu de crier aux armes, d'incendier le palais, de promener des têtes royales au bout de leurs piques allaient chercher une médiation à Rome, croyez-vous que cette politique, pleine en même temps de libéralisme et de respect, ne valût pas celle de nos clubs? Nos braves croisés quittant la charrue et le manoir pour ceindre l'épée, allèrent attaquer dans son foyer le mahométisme qui menaçait d'envahir l'Europe. Pour entreprendre une pareille œuvre, il leur a fallu au cœur trois grandes pensées : l'amour des lieux saints, de la civilisation et de l'indépendance. Eh bien! qu'a-t-on dit d'eux? Il y a cinquante ans qu'on les appelait des fanatiques ayant mérité le bûcher. Loin de vanter le stratagème dont ils usaient, et que l'on vante dans Annibal, on le traita de folie; loin de les regarder comme des hommes libres, à l'âme grande et généreuse, on leur appliquait des noms bas et ignominieux. O postérité! que tes jugements sont réformables lorsqu'on réveille en toi les passions. Nous commençons aujourd'hui à parler de ces temps et de ces hommes avec plus de justice. Quand nous conviendrons que le christianisme nous a apporté la liberté, le progrès et la civilisation, qu'il l'a développée et la développe chaque jour; que ceux qui prétendent la donner sous un autre nom sont des menteurs; que ceux qui l'accusent de marcher trop lentement sont des brouillons qui méconnaissent les lois de l'organisation sociale, et qu'il faut toujours se défier d'une philosophie qui attaque la religion, les mœurs et les hommes, oh! nous aurons compris de belles vérités!

---

## MATÉRIAUX

Sommaire : I. Sujets principaux de la chaire relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — II. Sujets les plus appropriés à la solennité et aux besoins actuels. — III. Traits historiques. — IV. Plans relatifs à chaque sujet. — V. Prédication des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche. — VI. Esprit religieux de ce dimanche et de la semaine. — VII. Annonces des fêtes de la semaine. — VIII. Auteurs à consulter.

### I. — SUJETS PRINCIPAUX DE LA CHAIRE

relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — Leurs caractères et sources.

1. Mystère de la très-sainte Trinité. — *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti.* Soit les grands prédicateurs, soit les prônistes, soit les homélistes, tous s'appliquent en ce jour à l'exposition de ce sujet.

2. EXISTENCE DE DIEU ; ATTRIBUTS DE DIEU ; UNITÉ DE DIEU. — Ces divers titres peuvent former chacun la matière d'un excellent sermon, qui sera approprié à la solennité.

3° DES MYSTÈRES EN GÉNÉRAL ; — DU RATIONALISME. — Dans les grands centres, ces deux sujets sont beaucoup choisis aujourd'hui par les prédicateurs de premier ordre. Pour les campagnes on peut les traiter sous forme d'entretien, comme nous l'avons fait ci-dessus. Cette causerie familière et instructive, faite avec précaution et mesure, peut être très-profitable aux classes inférieures qu'elle éclaire et dirige dans des questions au-dessus de leur portée.

## II. — SUJETS LES PLUS APPROPRIÉS A LA SOLENNITÉ ET AUX BESOINS ACTUELS.

CHOIX DU SUJET. — Nous venons d'en indiquer deux, celui de *Mystères*, leur nécessité, leur nature, leur révélation, etc. ; — et *Rationalisme* ou prétentions modernes de la raison qui ne veut croire que ce qu'elle comprend, qui accuse le christianisme d'immobilité, de stationnaire, d'ennemi du progrès, etc.

Comme on le voit, ces thèses sont vastes, peu faites encore pour le peuple, on ne peut les traiter dans un seul sermon. Au prédicateur à préciser son plan, à traiter la question la plus appropriée au besoin de son auditoire, ou à n'en traiter aucune s'il les croit trop élevées, trop savantes et plutôt dangereuses qu'utiles.

Comme la plupart des pasteurs, selon l'esprit de l'Eglise et le désir de leurs fidèles, aimeront mieux se tenir aujourd'hui dans le sujet même de la solennité, nous pensons être agréable au plus grand nombre en donnant des indications sur cette matière plus universellement traitée.

Les conférences de Notre-Dame de Paris, qui depuis plus de vingt ans prêchent contre le *rationalisme* moderne, fournissent une ample matière à quiconque veut lui faire quelque emprunt.

### COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE APPLIQUÉ AU SUJET : TRINITÉ.

(Ce fragment est tiré de notre ouvrage sur les *Mystères de Notre Seigneur Jésus-Christ.*)

1. CIRCONSCRIPTION DU SUJET. — Unité de nature dans Dieu, trinité distincte des personnes subsistant dans l'unité de la nature divine, tel est le mystère de la très-sainte Trinité. Sa circonscription oratoire se trace d'elle-même : il est évident que lorsqu'en cette solennité, comme il arrive à plusieurs, on fait un sermon, ou sur les *mystères* en général, ou sur le *signe de la croix*, ou sur les *perfections de Dieu*, ou sur les *obscurités et le mérite de la foi*, ou sur *l'incrédulité* et ses funestes suites ; on ne traite pas du mystère proprement dit, mais d'analogues plus ou moins directs.

2. INVENTION. — SUJET DOGMATIQUE. On considère théoriquement ce mystère : 1° dans la notion que nous en donnent l'Ecriture, la tradition et la théologie ; 2° dans sa profondeur : *O altitudo !* 3° dans ses preuves ; 4° dans la réfutation des objections ; 5° dans ses symboles ; 6° dans ses aperçus métaphysiques, comme l'a fait d'une manière si admirable le R. P. Lacordaire dans une de ses *Conférences* de 1848.

SUJET MORAL. Cette voie a été la plus battue. « Quoique ce mystère soit le plus grand, et, sans rien dire de trop, le principe des autres mystères de la religion chrétienne, dit le P. de Montargon, l'idée que s'en sont formée les prédicateurs qu'il était trop abstrait et bien au-dessus de l'intelligence du commun des fidèles, est sans doute la raison qui a déterminé le plus grand nombre à ne point traiter du tout ce mystère dans nos chaires chrétiennes, ou de ne faire que l'ébaucher dans un exorde qu'ils amènent à des sujets tout moraux. »

En se tenant uniquement à la morale, on aura à montrer : 1° les avantages que nous procure la croyance de ce mystère (S. Bernard., l. V, *de Consider.*) ; 2° les bienfaits que nous avons reçus des trois personnes divines (Id., *ibid.*) ; 3° les opé-

rations de ces trois personnes dans nos âmes (Albert. Magn., *Serm. de Trinit.*) ; 4° l'obligation qui nous est imposée de croire ce mystère (Molinier) ; 5° les pensées d'humilité qu'il doit faire naître en nous (du Jarry) ; 6° les actions consacrées à la sainte Trinité (M. l'abbé C. Martin); 7° les devoirs à rendre à la très-sainte Trinité (S. Bonaventure. *Serm. 3 de Trinit.*) ; 8° les vertus que produit en nous son imitation. (Bossuet, Bourdaloue, Ségaud.)

SUJET MIXTE. Ce mode est le plus instructif, le plus fécond et maintenant le plus suivi. Il embrasse le sujet dogmatique et moral.

Le P. Houdry résout ici une question importante : « Vaut-il mieux exposer tout d'une haleine et sans interruption, dit-il, ce qu'on a médité sur un mystère et en faire une partie du discours, réservant toute la morale pour la seconde ou pour la troisième partie, qui est la manière des Italiens, ou bien faire entrer quelque point de la morale à chaque subdivision ou après la preuve de chaque proposition ? Cette manière est plus lassante, et arrive plus tôt à son but. L'autre paraît plus solide, traite le mystère plus à fond, et semble s'éloigner davantage du sermon de pure morale; mais je crois que cela dépend de la nature des mystères et de la diversité des faits qui y interviennent, comme dans celui de l'Epiphanie, de la Purification de la sainte Vierge, et dans la Résurrection du Sauveur, où il y a quantité d'actions différentes. J'aimerais mieux que chacun fournît quelques sujets d'instruction, à mesure qu'ils se présentent, que d'attendre à les réunir à la fin : parce qu'il est difficile que chaque partie dont le mystère est composé, puisse concourir à l'unité de morale qu'il faut avoir en vue tant que l'on peut, comme elles concourent toutes à l'unité du mystère; et que d'ailleurs la partager en plusieurs vérités qui n'ont point de liaison, c'est tomber dans le défaut de ceux qui en font deux ou trois, par les différentes matières qu'ils y ont fait entrer et qui semblent autant de pièces rapportées. » (*Manière de traiter les mystères.*)

Pour le sujet qui nous occupe, c'est la manière des Italiens que l'on doit choisir. Les questions relatives à ce mystère étant peu nombreuses, on les traite toutes dans une première partie, et l'on en fait la morale dans la seconde ; comme dans ces plans : 1° grandeur de ce mystère ; 2° culte dû à la très-sainte Trinité ; — 1° preuves de ce mystère ; 2° devoirs qu'il nous impose. Ces propositions sont distinctes et complètes chacune dans ce qu'elles expriment.

SUJETS ANALOGUES. Cette partie a été très-explorée ici, vu que beaucoup de prédicateurs ont souvent reculé devant les difficultés que présente le sujet proprement dit. Au reste, elle est féconde d'elle-même. Le premier et le plus profond de nos mystères donne naturellement lieu à penser : 1° des mystères en général, de leur nécessité, de leur importance, de leurs effets, de leurs preuves, de leur économie, de leur enchaînement, etc.; 2° de l'usage, de la signification et des effets du signe de la croix ; 3° de l'unité de Dieu ; 4° de son existence ; 5° de ses perfections ; 6° de sa grandeur et de sa majesté ; 7° des lumières données par la révélation sur la nature de Dieu ; 8° de la foi ; 9° de l'incrédulité, etc. Chacun de ces sujets fournit matière à un sermon instructif, utile, intéressant et souvent éloquent.

3. DISPOSITION. — PLAN. — SUJET DOGMATIQUE. Nous proposons pour modèle de cette conception : 1° Profondeur de ce mystère, notion, incompréhensibilité ; 2° preuves de ce mystère tirées de l'Ecriture, des Pères, des conciles, de la croyance constante de l'Eglise; 3° réfutations des objections des incrédules à ce sujet (M. l'abbé C. Martin.)

SUJET DOGMATIQUE ET MORAL. La meilleure méthode étant ici de laisser le dogme et la morale distincts, d'après ce que nous avons dit ci-dessus, le plan modèle pourra être un de ceux-ci : 1° grandeurs de ce mystère ; 2° culte qui lui est dû ; ou bien : 1° preuves de ce mystère ; 2° devoirs qu'il nous impose (M. l'abbé C. Martin), ou encore celui de Bourdaloue, que nous avons donné aux PLANS DIVERS, n° 1. (Voir : *Sermons nouveaux sur les Mystères de Jésus-Christ.*)

SUJET MORAL. Chaque considération morale détachée du point dogmatique peut être le thème d'un sermon ou prône. Le plan en est facile parce qu'il n'y a pas

combiner la doctrine et la pratique. Ceux que nous avons reproduits ci-dessus sont tous excellents, chacun à son point de vue.

Confirmation. La preuve du sujet dogmatique ne peut se tirer que de l'Ecriture, de la tradition et de la croyance de l'Eglise. La raison ici doit se taire et s'humilier.

Toutefois les plus grands génies, les plus profonds penseurs, les plus célèbres orateurs ont tenté à toutes les époques de porter leur regard dans l'abîme du mystère des mystères. Les Athanase, les Hilaire, les Grégoire de Nazianze et de Nysse, les Augustin, les Fulgence, les Bernard ont essayé de nous l'expliquer par des images, par des comparaisons, par des symboles; Bossuet et le R. P. Ventura, cet autre Bossuet de l'Italie, ont fait de même dans leurs graves sermons. Pourquoi craindrait-on de les imiter en sachant se tenir comme eux dans de justes limites? Il est un fait qai se révèle partout avec éclat, c'est que la très-sainte Trinité a marqué de son image notre âme et les choses les plus sensibles dans la nature. Reproduire ce fait avec vérité, avec précision est un moyen oratoire qu'un prédicateur peut employer avec succès.

Un génie plus hardi a de nos jours franchi ces limites de l'image, du symbole et de la comparaison. Il a porté dans la chaire les plus hautes abstractions métaphysiques concernant ce mystère. Dans une exposition savante et lumineuse des *lois générales de la vie appliquées à la vie même de Dieu*, le R. P. Lacordaire a soulevé un coin du voile qui nous cache le secret de l'*unité* et de la *pluralité* dans Dieu. Aucun jusqu'ici n'est allé plus loin dans cette théologie du merveilleux. Sous cette parole pénétrante et révélatrice le mystère *investigable* a laissé descendre la vue dans sa profondeur; la raison s'est abaissée d'elle-même devant les principes et les conclusions rigoureuses qu'elle a été forcée d'en tirer. Il nous a semblé que cette voie, quelque haute qu'elle soit, quelque dangereuse qu'elle paraisse, sera désormais étudiée. Le prédicateur, aussi bien que le théologien, pourrait, par le procédé toujours sûr *du connu à l'inconnu*, rapprocher ce sujet des masses, en produire des expositions simples, toujours comprises malgré leur contexture métaphysique, parce qu'il reposerait sur des éléments vrais, palpables, à la portée de tous.

C'est en lisant la célèbre *Conférence* du R. P. Lacordaire, sur la Trinité, année 1848, que l'on s'assurera de l'exactitude de ce que nous venons de dire.

La preuve du sujet moral n'est qu'une déduction ou une conclusion de l'ordre *ratio theologica*. Le mystère de la très-sainte Trinité est vrai, donc nous devons le croire; nous devons rendre aux trois personnes divines le culte qui leur est dû; nous devons imiter leur union par notre charité envers le prochain.

4. Elocution. — L'orateur doit particulièrement éviter dans ce discours la sécheresse qu'entraîne toujours avec lui l'argument théologique. Pour cela, qu'il déguise avec art toute forme syllogistique, qu'il élague tous les termes de l'école, qu'il laisse le langage pesant, surchargé, argutieux du professeur. Il faut ici une large conception, une marche simple, une expression claire: plus le sujet est obscur, plus il exclut la diffusion. L'exclamation est du plus grand effet. Que dire devant un abîme sans fond? pousser le cri spontané et éloquent de la stupéfaction. C'est ainsi que fait saint Paul: *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei: quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus!* (Rom., xi, 43.) Les saints docteurs et les orateurs célèbres reviennent souvent à cette figure: *O miraculum mysticum!* s'écrie saint Clément d'Alexandrie (*Pædag.*, l. I, c. 6); *O Trinitas omnibus aliquando agnoscenda!* dit saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* 23); *O sancta Trinitas quæ Trinitas in uno nomine numeraris!* dit saint Epiphane (*in L. ancorato*): *O Trinitas sancta, non procreata sed æterna!* dit saint Jean Damascène (*I Parall.*, c. 1); *O veritas, caritas, æternitas! o beata et beatificans Trinitas! ad te mea misera trinitas miserabiliter suspirat, quoniam a te infeliciter exulat; discedens a te. quantis se intricavit erroribus, doloribus, timoribus! Ratio sæpissime in judiciis fallitur, voluntas quadruplici perturbatione jactatur et memoria multiplici oblivione confunditur*, ajoute saint Bernard (*Serm.* 2 *in Cant.*)

L'ordre d'idées est grave du commencement à la fin. On ne peut faire emploi que d'un pathétique indirect consistant dans des expositions vraies, naturelles, bien coordonnées. C'est la manière où ont admirablement réussi Malebranche, Pascal, Bossuet, de Bonald, de Maistre, qui en traitant les sujets les plus élevés, y ont répandu cette vive chaleur qui porte à la lecture de leurs immortelles compositions. Le genre de diction doit avoir le même caractère; point de figures de mots, quelques figures de pensées bien amenées; un style soutenu, tantôt simple, tantôt sublime, jamais fleuri, surprenant par la majesté de la pensée qu'il produit, et non par l'expression qui est employée.

5. Action. — On dit de Bourdaloue qu'il prêchait les yeux fermés et ne faisait qu'un long geste de la main droite. Cette attitude grave par excellence, quoique défectueuse quant aux yeux, convient parfaitement à ce sujet. Elle porte l'auditoire au recueillement, favorise les vues de l'âme, aide à l'élan de la pensée, qui va alors d'elle-même jusqu'aux plus hautes sphères de la contemplation: *O altitudo!*

### III. — TRAITS HISTORIQUES.

1. Saint Augustin, un des plus grands docteurs de l'Eglise, et un des plus beaux génies qui aient jamais existé, se promenant un jour sur le bord de la mer, réfléchissait sur le mystère de la sainte Trinité et cherchait à l'approfondir, afin de pouvoir mieux l'expliquer dans un livre ou dans ses sermons. Tout à coup, il vit près de lui un petit enfant, qui ne cessait d'aller prendre de l'eau à la mer, dans une coquille, et la portait dans un trou qu'il avait creusé dans la terre. « Que prétendez-vous faire, mon enfant? » lui dit saint Augustin. — « Je prétends, répondit-il, mettre dans ce creux toute l'eau de la mer. » — « Ce n'est pas possible, reprit saint Augustin, en riant de la simplicité de cet enfant, vous voyez bien que le trou est trop petit et la mer trop grande. » — « Vous pensez donc que je ne réussirai pas? Eh bien! il ne vous est pas plus facile à vous de faire entrer le mystère de la sainte Trinité dans votre esprit, qu'à moi de faire entrer l'eau de la mer dans ce petit creux. » Et cela dit, l'enfant disparut. C'était un ange qui avait pris cette forme, pour donner à saint Augustin cette importante leçon. (*Confessions de saint Augustin.*)

2. Ce que l'ange disait à saint Augustin, au sujet de la sainte Trinité, infiniment au-dessus de la faible portée de notre esprit, on peut également le dire de tous les mystères en général. Ici-bas, il y a mille choses que nous voyons, et que nous ne pouvons cependant pas comprendre. Savons-nous, par exemple, comment les plantes croissent, comment notre âme est unie à notre corps, comment elle pense, raisonne, etc.? Ce sont autant de mystères. Et, s'il y en a tant dans la nature qu'il est impossible de pénétrer, devons-nous être étonnés qu'il y en ait encore davantage et de plus grands dans l'ordre surnaturel? Voici un trait qui prouve surabondamment combien il serait déraisonnable de ne vouloir pas croire, sous prétexte qu'on ne peut comprendre :

On voit en Pologne une petite ville souterraine appelée Wielitska, dans laquelle il y a des maisons, des chapelles; quelques enfants y naissent, et plusieurs y demeurent bien des années, quelquefois même toute la vie, sans voir le soleil. Quand on leur parle de la manière dont croissent les plantes, les arbres, les fleurs, les fruits, les moissons, et qu'on leur raconte tout ce qu'il y a de beau sur la terre, ils ont beaucoup de peine à le croire. Accoutumés qu'ils sont à ne voir que de petites lampes qui ne portent leur lumière qu'à une petite distance, ils croient qu'on se moque d'eux quand on leur dit que le soleil éclaire l'univers et qu'il disparaît à nos yeux par l'effet de la rotation du globe, pour le lendemain reparaître aussi beau. Ce sont là pour eux tout autant de mystères qu'ils ne savent pas expliquer; le temps leur dure de voir toutes ces belles choses. Oh! qui peut exprimer leur étonnement et leur joie, quand ils voient la vérité de tout ce qu'on leur a dit!

Notre position sur la terre est à peu près la même; on nous dit du ciel beaucoup

de choses que nous ne pouvons comprendre; désirons ardemment d'y arriver pour les voir; mais, en attendant, croyons-les avec docilité et soumission, afin de mériter d'en être un jour témoins, et de recevoir ainsi la récompense de notre foi. On peut facilement comprendre l'injustice et même la folie de ceux qui, étant sous terre, ne voudraient rien croire de tout ce qu'on leur dit sur ce qui se passe au-dessus d'eux. L'application à l'aveuglement des incrédules de nos jours est facile à faire.

3. Le grand philosophe et profond mathématicien Leibnitz, qu'on a pu justement appeler le savant le plus universel de l'Europe, valait bien certainement nos philosophes incrédules, et il était plein de foi en la sainte Trinité. Il composa même, pour défendre ce dogme, un excellent traité, où il prouve que non-seulement la bonne logique n'est pas contraire à la croyance de ce mystère, mais qu'elle fournit des arguments propres à repousser victorieusement les attaques de ceux qui le nient. Effectivement, il en est de ce mystère comme des autres que la révélation nous a manifestés, et que Dieu nous ordonne de croire. La raison ne les enseigne pas, ne les prouve pas; mais elle les défend du reproche de contradiction et d'impossibilité. (*Dict. Histor.*).

## IV. — PLANS RELATIFS A CHAQUE SUJET.

### I. — PLANS SUR LES MYSTÈRES.

1er PLAN.

(Par le P. Lacordaire).

Conférences de 1849.

1. Utilité du mystérieux et de l'incompréhensible. — 2. Sa rationabilité.

2e PLAN.

(Par M. l'abbé Brunet, vicaire général de Limoges)

1er POINT. — IL EST IMPOSSIBLE QU'IL N'Y AIT PAS DE MYSTÈRES DANS LA RELIGION.

*Subdivisions :* 1. Dieu, sa nature, l'infini, sont des mystères. — 2. Tout est mystère autour de nous.

2e POINT. — NÉCESSITÉ DES MYSTÈRES DANS LA RELIGION.

*Subdivisions :* 1. Ils nous révèlent des vérités inaccessibles à la raison. — 2. Ils sont un sujet de mérite pour notre foi.

—

### II. — PLANS SUR LE RATIONALISME.

1er PLAN.

(Par le P. Lacordaire).

1. Les rationalistes ont voulu anéantir la vie de Jésus-Christ, la dénaturer, l'expliquer d'une manière naturelle. — 2. Leur résultat a été l'incrédulité.

2e PLAN.

(Mgr Maret, évêque *in partibus*).

Action funeste du rationalisme : 1° Dans la religion. — 2° Dans la société.

—

### III. — PLAN SUR LA TRINITÉ.

1er PLAN.

(Par M. l'abbé C. Martin).

1er POINT. — GRANDEUR DE CE MYSTÈRE.

*Subdivisions :* 1. Idée de l'unité de Dieu et de ses perfections. — 2. Idée de la très-sainte Trinité d'après les Ecritures, la tradition et la théologie.

2e POINT. — CULTE DU A LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

*Subdivisions :* 1. Culte de latrie. — 2. Manière de lui rendre ce culte.

2e PLAN.

(Par le même).

1er POINT. — CE MYSTÈRE FIXE NOTRE FOI.

*Subdivisions :* 1. Sur l'unité de Dieu. — 2. Sur la très-sainte Trinité. — 3. Sur les opérations des trois personnes divines.

2e POINT. — CE MYSTÈRE RÈGLE NOTRE CONDUITE

Relativement :

1. A l'union avec le prochain. — 2. A la perfection de notre charité.

3e PLAN.

(Par le même).

1er POINT. — PROFONDEUR DE CE MYSTÈRE.

1. En quoi il consiste. — 2. Son incompréhensibilité.

2e POINT. — PREUVES DE CE MYSTÈRE

Tirées :

1. De l'Écriture. — 2. Des saints Pères. — 3. De la croyance constante de l'Église. — 4. Réfutation des objections.

3e POINT. — DE NOS DEVOIRS ENVERS LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

1. Profond respect. — 2. Amour et reconnaissance. — 3. Pratique du signe de la croix.

—

## V. — PRÉDICATION

des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche.

Saint Chrysostôme. Outre les cinq belles homélies de cet éloquent docteur, sous ce titre : *De incomprehensibili Dei natura*, on trouve dans ses œuvres un sermon *de sancta et consubstantiali, vivificaque ac inseparabili Trinitate*.

Saint Augustin a six sermons *de Sacrosanctissima Trinitate*. Dans plusieurs il s'applique à réfuter les ariens, les sabelliens, les apollinaristes, les photiens, les manichéens et autres hérétiques *ejusdem farinæ;* dans les autres, il expose le dogme catholique et le commente savamment.

Saint Bernard. De ses deux sermons sur cette matière, le plus étendu parle longuement de l'image de la Trinité qui est en nous: *Sanctissima Trinitas*, dit-il, *creavit quamdam Trinitatem ad imaginem suam, scilicet : animam rationalem quæ ex memoria, ratione et voluntate consistit.*

Saint Thomas a ici un petit sermon très-régulier. Il prend pour texte : *O altitudo!...* Puis il établit cette division : 1° *de Divinitate;* 2° *de Trinitate in divinitate;* 3° *de unitate in Trinitate.*

Saint Bonaventure a quatre sermons pour cette fête. Le premier a pour texte : *Sanctus, sanctus, sanctus*, d'où il déduit la triple sainteté de Dieu dans ses trois personnes. Le second est tout mystique. Le troisième, fort régulier et pratique, est un excellent modèle pour un prédicateur qui veut traiter des devoir envers la Trinité; en voici le plan : *Quatuor valde notanda circa Trinitatem* : 1° *Credenda;* 2° *Metuenda;* 3° *Diligenda et colenda est.* Le quatrième expose les bénédictions que nous accorde la très-sainte Trinité.

Saint Thomas de Villeneuve formule ainsi un de ses plans : 1° *de Trinitatis mysterio;* 2° *Utilitas et necessitas hujus mysterii cognitionis;* 3° *Hoc mysterium pie credendum et fide vera tenendum.*

## VI. — ESPRIT RELIGIEUX DE CE DIMANCHE ET DE LA SEMAINE.

Colloque familier pour la congrégation ou la prière du soir.

Le premier mystère de la religion chrétienne, celui qui forme comme la base sur laquelle s'élève tout l'édifice de notre foi, c'est le grand et incompréhensible mystère de la très-sainte Trinité.

La fête éternelle des élus dans le ciel, c'est la fête de la très-sainte Trinité; ce devrait être aussi la fête de tous les jours pour les fidèles amis de Dieu, pendant qu'ils sont encore sur la terre. L'Eglise le veut, elle le désire ardemment. Sans cesse, par le signe de la croix, par des invocations mille fois répétées dans ses hymnes et dans ses cantiques, dans les cérémonies qui accompagnent les sacrements, et enfin dans tout ce qui constitue l'admirable liturgie catholique; sans cesse, dis-je, l'Eglise rappelle à ses enfants que leur premier devoir ici-bas, leur devoir constant, de tous les jours, c'est l'adoration, l'action de grâces et la louange envers la sainte et adorable Trinité.

Mais pour ranimer la foi de ses enfants, pour augmenter leur dévotion et leur piété, l'Eglise a voulu qu'une fête particulière fût célébrée par tous les chrétiens en l'honneur de la très-sainte Trinité, et cette fête a été fixée au dimanche qui suit l'octave de la Pentecôte.

Or, les véritables enfants de l'Eglise obéissent aujourd'hui à sa voix, et ils se font un devoir de méditer sur l'adorable mystère qui est l'objet de cette fête.

### I. — LA FOI.

Nous lisons dans le symbole de saint Athanase que l'Eglise fait réciter aux ecclésiastiques dans l'office du dimanche : Quiconque veut être sauvé, il faut, avant

toute chose, qu'il possède la foi catholique. Or la foi catholique nous enseigne qu'il est nécessaire d'adorer un seul Dieu en trois personnes, et une trinité de personnes dans un seul Dieu.

Adorer la sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, c'est d'abord croire fermement à l'existence de ce profond et sublime mystère révélé par Jésus-Christ à son Eglise.

Je dis croire et non pas comprendre ou pénétrer; car, suivant la doctrine de saint Bernard, chercher à approfondir le mystère de la sainte Trinité, ce serait une curiosité dangereuse; l'admettre et le croire, comme le fait l'Eglise catholique, voilà le seul moyen d'en avoir la certitude. Le même saint docteur ajoute : Voir ce mystère dans toute sa profondeur et sa beauté, c'est le plus haut degré de béatitude dans le ciel.

II. — L'AMOUR.

Si l'homme élève vers le ciel une voix suppliante, c'est au Père qu'il s'adresse dans la prière, c'est au nom du Fils qu'il demande, c'est le Saint-Esprit qui anime ses prières et les rend efficaces. Le Père est le principe de notre foi, le Fils est le fondement de notre espérance, le Saint-Esprit le lien de notre amour. Enfin, pendant toute éternité, les élus seront heureux en contemplant la puissance infinie du Père, la sagesse parfaite du Fils, l'amour inénarrable du Saint-Esprit.

Eh bien, âme fidèle, comprenez-vous la raison et le motif de ce cri d'amour que pousse à chaque instant l'Eglise : *Gloria Patri et Filio et Spiritui sancto?* Si vous ne le comprenez pas, oh! vous êtes à plaindre; mais si vous avez le bonheur de le comprendre, que ferez-vous désormais? Comment louerez-vous, comment adorerez-vous les trois adorables personnes de la sainte Trinité? Que ferez-vous pour la gloire de votre Dieu?

Pour moi, je le sens bien, ce sera ma plus douce pensée, la pensée de Dieu et des adorables personnes divines : et, tous les jours, à chaque heure, je veux que mon cœur répète ce cri qui arrivera jusqu'au ciel: Père éternel, soyez la perfection de mon âme; Fils de Dieu, soyez-en la lumière; Esprit divin, soyez-en tout le mouvement! Amen!

III. — L'IMITATION.

Si le chrétien est obligé de témoigner sa reconnaissance et son amour à l'adorable Trinité, par ses adorations et ses louanges, il doit encore manifester sa foi à cet auguste mystère par tout l'ensemble de sa conduite. Eh bien! je dis, âmes fidèles, que votre premier devoir consiste dans l'imitation d'un Dieu unique existant en trois personnes égales.

Comment pouvons-nous prendre pour modèles les trois personnes divines existant de toute éternité en un seul Dieu? Jésus-Christ a répondu à cette question si importante pour le chrétien. Ici je dois me recueillir et écouter avec un cœur docile la parole du divin Maître.

Mon Père, conservez ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous. Je prie pour eux afin que tous, ils soient un, comme vous, Père, êtes en moi et moi en vous, afin qu'eux aussi soient un en nous. La gloire que vous m'avez donnée, je la leur ai donnée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un. Je suis en eux et vous êtes en moi, pour qu'ils soient consommés en un, et que le monde connaisse que vous les avez aimés, comme vous m'avez aimé.

Jamais une bouche humaine a-t-elle proféré des paroles empreintes de cette onction divine, de ce parfum céleste, qui pénètre les cœurs et les élève en quelque sorte jusqu'aux sublimes régions où, après le temps du labeur, les âmes se reposent des fatigues de la vie présente?

Mais qui ne voit ici le but final de la mission que Jésus-Christ a reçue de son Père, le terme où elle doit aboutir, l'unité? Oui, chrétiens, comprenez-le aujourd'hui; il faut que les disciples de Jésus soient un; il faut que, comme le Père, le

Fils et le Saint-Esprit sont un, tous les frères de Jésus envoyés dans le mond comme le Fils de Dieu l'a été par son Pèra soient un, par leur union avec Dieu, avec Jésus-Christ, par leur union entre eux.

Je dis d'abord union avec Dieu. Il est notre premier principe et notre dernière fin. Je dis ensuite union des disciples entre eux. Pratiquez cette union précieuse.

## VII. — ANNONCES POUR LE DIMANCHE DE LA TRINITÉ.

### La fête du Saint-Sacrement.

Jeudi, c'est la fête du très-saint Sacrement de l'autel, ou plutôt jeudi est un jour que l'Eglise a choisi pour adorer et révérer le corps, l'âme et la divinité de Jésus-Christ caché sous les apparences du pain et du vin. Cette fête a été instituée principalement pour confondre les hérétiques qui osaient nier que Jésus-Christ fût réellement présent dans la sainte Eucharistie. La procession de même a été établie pour célébrer le triomphe que Jésus-Christ a fait remporter à son Eglise sur les ennemis de ce mystère, pour faire une réparation solennelle à ce divin Sauveur, de tous les opprobres qu'il reçut autrefois par les rues de Jérusalem, et des outrages que lui font tous les jours les impies et les libertins. On le porte par les rues et les places publiques, afin que chacun le reconnaisse pour son Maître, que chacun l'adore par une adoration solennelle, et que sa présence répande partout la bénédiction, la grâce et la sainteté.

L'Eglise, par ses cantiques et ses prières, nous invite à honorer, de toute l'étendue de notre cœur, Jésus présent sur nos autels; elle nous apprend qu'il y réside pour écouter nos vœux, nous inspirer ses volontés et recevoir nos soumissions et nos respects; elle nous dit que ce divin monarque possède deux royaumes, l'un de gloire et l'autre de miséricorde; que comme roi de gloire, il est assis régnant à la droite de son Père; et comme roi de miséricorde, qu'il a établi son trône sur nos autels; c'est de là qu'il nous regarde, qu'il répand sur nous ses faveurs, qu'il fait éclater sa bonté, sa clémence, sa libéralité. Allons donc, approchons de ce trône de grâces afin de recevoir miséricorde; soumettons à Jésus notre souverain tout ce que nous sommes, et mangeons de ce pain qui fait les délices des rois, c'est-à-dire de ceux qui dominent sur leurs passions, qui s'élèvent au-dessus du monde et des choses de la terre.

Assistons dans ce même esprit à la procession, en bel ordre, deux à deux et en silence; mais que notre piété ne soit pas seulement extérieure, que notre cœur soit rempli d'un saint respect et d'un amour tendre et reconnaissant.

Assistons-y pour adorer Jésus-Christ, prendre part à son triomphe et lui faire amende honorable pour toutes les profanations qu'on commet tous les jours de l'auguste sacrement de nos autels, et en particulier pour celles que nous avons peut-être commises nous-mêmes. Enfin, assistons-y pour le remercier du don de la foi qu'il nous a fait, et d'être nés dans un royaume catholique.

Allons souvent pendant cette octave l'adorer dans l'église, nous anéantir en sa divine présence, renouveler en nous la foi d'un si grand mystère et en produire divers actes; demandons-lui pardon pour tant de messes entendues sans attention, pour tant de communions sans ferveur, tant d'irrévérences commises dans son saint temple, et surtout la grâce de ne point mourir sans auparavant l'avoir reçu en viatique; formons la résolution d'être assidus pendant l'octave à la sainte messe, à la prédication et à la bénédiction. Elevons souvent notre cœur vers ce divin Sauveur, promettons-lui de l'aimer et marcher fidèlement dans la voie de ses saints commandements jusqu'au dernier soupir de notre vie; c'est ainsi que nous prendrons part à son triomphe, que nous l'engagerons à répandre sur nous ses largesses, et à nous soutenir dans la protestation que nous devons lui faire en ce saint temps de ne plus vivre que pour lui.

### VIII. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. Hilaire, L. de Trinitate. — S. J. Chrysostôme, serm. de Trinitate; — hom. 90 in Matth. — S. Grégoire de Nazianze, orat. 49. — Eusèbe d'Émèse, serm. de Trinitate. — S. Augustin, de Trinit., l. XV; — tr. 6 in Joan. — S. Bruno, 3 serm. de Trinit. — S. Bernard, 2 id. — S. Bonaventure, 4 id.

PRONISTES ANCIENS.

S. Thomas de Villeneuve, 2 serm. — Matthias Faber, 7 id.

PRONISTES MODERNES.

Monmorel, 1 hom. — Lambert, id. — Godeau, id. — Joly, id. — Chevassu, id. — Gosselin, id.

(Voir, pour des Matériaux plus étendus, notre ouvrage intitulé : *Sermons nouveaux sur les Mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*)

---

## DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

# INSTRUCTION

SUR LA

# PROCESSION DU SAINT SACREMENT

Par REGUIS.

## PLAN

1re considération. — Assister a cette procession avec respect.

2e considération. — 1° Avec recueillement, et 2° en état de grace.

3e considération. — Assister avec piété.

Texte : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* (Prov., viii, 31.)

Qu'il est glorieux et doux pour les chrétiens de posséder le corps, le sang et toute la personne de leur divin Maître! de le voir exposé sur les autels, de le recevoir dans leurs maisons, et, ce qui est encore plus admirable, de se nourrir de sa propre chair et de devenir une même chose avec lui ! Eglise chrétienne, que vous êtes riche et que vos enfants sont heureux ! « Elevez la voix, ô Sion, faites éclater votre joie. Que vos murs retentissent de cantiques de louanges et d'actions de grâces, parce que le Dieu de majesté, le Dieu d'Israël habite au milieu de vous. »

Tels sont les sentiments dont l'Eglise, notre mère, est pénétrée dans tous les temps, mes chers paroissiens; mais elle les fait singulièrement éclater dans la fête qu'elle a destinée spécialement, et qui est solennellement consacrée à célébrer le mystère du corps et du sang de Jésus-Christ. Nous la voyons aujourd'hui déployer toutes les richesses dont la piété des fidèles a décoré la maison de Dieu et les vêtements sacrés de ses ministres; nous la voyons environnée de toute sa gloire, marcher en triomphe, et porter l'arche d'alliance autour du camp d'Israël. Vous paraissez alors, mon adorable Sauveur, comme un roi au milieu de son peuple, comme un père au milieu de ses enfants, comme un pasteur qui visite son trou-

peau. Les peuples, vous suivant en foule, rappellent à notre souvenir les jours de votre vie mortelle, lorsque vous vous répandiez dans les villes et dans les campagnes comme une source féconde, d'où découlaient toutes sortes de grâces et de bénédictions en faveur de ceux qui s'approchaient de vous avec cette foi, sans laquelle il est impossible de vous plaire.

Ah ! M. F., qui nous la donnera cette foi vive? une foi semblable à celle de Zachée, qui, nous élevant au-dessus des sens et de tout ce qui nous environne, fixant nos yeux et nos affections sur Jésus-Christ, nous rendra dignes de le recevoir dans nos cœurs, comme ce Juif fidèle mérita par ses empressements le bonheur de le recevoir dans sa maison ! une foi semblable à celle des deux aveugles, qui, l'ayant entendu passer, s'écrièrent : « Jésus, fils de David, ayez pitié de nous ; une foi semblable à celle des dix lépreux, qui l'ayant aperçu de loin se mirent à crier : Seigneur, prenez compassion de nous ! » Les aveugles recouvrèrent la vue ; les dix lépreux furent guéris ; et si nous n'obtenons pas les mêmes grâces, c'est que nous n'avons pas la même foi.

---

## I^re CONSIDÉRATION. — ASSISTER A LA PROCESSION AVEC RESPECT.

Jésus-Christ passant un jour dans les rues de Jérusalem suivi d'une grande multitude de peuple et allant ressusciter la fille de Jaïr, une femme, attaquée depuis plusieurs années d'une perte de sang que tous les remèdes de la médecine n'avaient pu arrêter, se mêle dans la foule, fend la presse, disant en elle-même : « Si je puis seulement toucher la frange de son vêtement, je serai guérie ; » dans cette pensée, pleine de confiance, elle s'approche derrière Jésus-Christ, elle touche avec respect le bas de sa robe, et à l'instant elle se trouve guérie. Notre Sauveur, dont les moindres paroles sont autant de leçons pour nous, se tournant alors du côté de ses disciples : « Qui m'a touché, demande-t-il ? Eh quoi ! Seigneur, la foule vous presse de tous côtés, elle vous accable, et vous demandez qui vous a touché ? « Quelqu'un m'a touché, répondit-il, car j'ai senti une vertu sortir de ma personne, » et en même temps ayant aperçu cette femme, il lui dit : « Allez, ma fille, votre foi vous a sauvée. »

Vous passerez, ô mon Dieu, vous passerez dans nos rues, vous paraîtrez aujourd'hui dans les places publiques au milieu d'un peuple nombreux. Médecin tout-puissant, vous serez environné d'un grand nombre de malades que vous seul êtes capable de guérir. Combien d'aveugles, je veux dire de ces hommes qui, pleins de lumière et d'intelligence pour les affaires de ce monde, ont les yeux fermés pour les choses du ciel et les affaires de leur conscience ! Combien de sourds, je veux dire de ces âmes insensibles sur qui les vérités les plus terribles mille et mille fois répétées ne font pas plus d'impression que s'ils ne les avaient jamais entendues ! Combien de paralytiques, je veux dire de chrétiens lâches qui, depuis qu'ils sont sur la terre, n'ont pas encore fait un pas dans le chemin du ciel ; qui vivent dans un assoupissement mortel et ne sentent presque plus ni le bien ni le mal de leur âme. Ils viendront se rassembler autour de votre arche sainte, ô Jésus ! ils environneront le trône de votre grâce ; mais hélas! auront-ils assez de foi pour percer les voiles respectables sous lesquels vous avez caché les rayons de votre gloire ? auront-ils assez de foi pour atteindre et toucher en quelque sorte, par la vivacité de leurs désirs, votre humanité sacrée d'où découle comme de sa source le baume divin dont la vertu toute-puissante est

le seul remède duquel nous puissions espérer la guérison de notre faiblesse et de nos infirmités.

Je vous le dis, chrétiens, et je le dis avec douleur : le jour de la Fête-Dieu les processions sont nombreuses, chacun s'empresse pour y assister ou pour les voir. Mais hélas ! qu'il y en a peu qui cherchent Jésns-Christ et dont le cœur s'élance, si je puis m'exprimer ainsi, jusqu'à sa personne adorable ! O Jésus, qu'il y a peu de chrétiens dont la foi soit assez vive pour attirer vos regards et vos bénédictions, si nous en jugeons par le peu de respect que l'on aperçoit dans la plupart de ceux qui vous accompagnent !

### II^e CONSIDÉRATION. — ASSISTER A LA PROCESSION.

#### 1^re *subdivision. — Avec recueillement.*

Tapisser les rues, faire des reposoirs, chanter des hymnes, jeter des fleurs, brûler de l'encens sur le passage de Jésus-Christ, il n'y a rien dans tout cela que de très-louable. Mais les Bethsamites, lorsque l'arche d'alliance passait sur leurs terres, ne marquèrent ni moins d'empressement ni moins de zèle. Ils sont remplis de joie dès qu'ils l'aperçoivent ; ils quittent leurs maisons, coupent du bois pour les holocaustes; ils accourent, s'assemblent, se pressent autour de l'arche, et avec tout cela Dieu frappe de mort cinquante mille d'entre eux pour l'avoir seulement regardée avec trop de curiosité, quoique toute la sainteté de cette arche mystérieuse consistât à renfermer l'ombre des biens futurs et réservés à la nouvelle alliance.

Que si l'on ne devait regarder qu'avec une frayeur religieuse la simple figure des biens dont la réalité fait aujourd'hui la gloire de l'Eglise chrétienne ; si Dieu fit mourir sur-le-champ un lévite qui avait étendu la main pour soutenir l'arche sur le chariot qui la portait, jugez de là, M. F., combien grand doit être le respect que ce même Dieu exige pour l'arche de la nouvelle loi, puisqu'elle renferme, non pas les tables de pierre où étaient gravés les dix commandements, mais la personne même de celui qui, en apportant l'Evangile sur la terre, a gravé sa loi dans nos cœurs : non pas cette manne corruptible qui fut donnée aux enfants d'Israël par le ministère de Moïse, mais le véritable pain descendu du ciel, le pain des anges, le corps et le sang du Verbe fait chair et devenu la nourriture de nos âmes : non pas la verge d'Aaron, mais Jésus-Christ lui-même, ce pontife saint et sans tache séparé des pécheurs, élevé au plus haut des cieux et dont Aaron n'était que la faible image.

Quelle est donc la punition que méritent tant de chrétiens qui assistent à la procession du saint Sacrement comme on assiste à une cérémonie profane ? qui regardent le trône de l'Agneau non-seulement sans piété, mais sans respect, dans lesquels on ne voit ni recueillement, ni modestie, mais un air de légèreté et de dissipation qui va quelquefois jusqu'à l'impiété ? Ils grossissent la foule, ô mon Dieu, sans augmenter le nombre de vos adorateurs : ils vous suivent dans toutes les rues sans penser à vous, et s'ils fléchissent le genou comme pour recevoir votre bénédiction, c'est d'une manière à faire voir qu'ils en sont indignes.

#### 2^e *subdivision. — En état de grâce.*

Mais que dirons-nous, M. F., de ceux qui assistent à cette procession en

état de péché mortel, avec une âme toute couverte d'iniquités, sans aucun désir de conversion, sans aucun dessein de changer de vie? pensez-vous bien à ce que vous faites étant dans cette malheureuse disposition? Pendant que le prêtre porte dans ses mains le corps de Jésus-Christ, vous portez le péché dans votre cœur, et vous osez marcher ainsi à la suite de votre Dieu comme pour insulter à sa majesté souveraine! vous nettoyez, vous parez les rues, et votre âme croupit indignement dans le péché! Jésus-Christ se cache sous les apparences d'un peu de pain pour recevoir vos adorations, et vous paraissez à sa suite sous l'extérieur d'un enfant de Dieu pendant que vous êtes réellement l'esclave du démon! ah! vous avez beau à chanter des hymnes, vous avez beau à fléchir le genou et pencher la tête pendant qu'il s'élève dans les mains du prêtre pour bénir son peuple. Ses regards pénétrants et redoutables percent jusqu'au fond de votre cœur; il y découvre toute la malice et toute la corruption de ce misérable cœur que le Saint-Esprit avait choisi pour son temple, et dont vous avez fait le temple de l'esprit impur qui y a établi sa demeure. Je vous parle de la sorte aujourd'hui, afin que cette réflexion vous revenant à l'esprit vous sentiez plus vivement les remords de votre conscience, et que rougissant du malheureux état où vous êtes, vous assistiez au moins à la procession avec les sentiments et dans la posture d'un pénitent qui déteste son péché, qui élève la voix et s'écrie après Jésus-Christ comme ces lépreux de l'Evangile : « Seigneur, prenez pitié de mon âme et faites-moi miséricorde. » Pécheurs qui m'écoutez, plaise à Dieu que mes paroles, bien loin de vous toucher, ne servent pas à vous endurcir davantage par le peu de cas que vous pourrez en faire.

Mon adorable Sauveur! vous leur parlerez vous-même en passant devant leur maison. Ils entendront au fond de leur conscience une voix secrète qui leur reprochera leur aveuglement et leur insensibilité, et qui leur reprochera tout le déréglement de leur vie. Vous passerez devant la porte de tous ces pécheurs qui ont violé tous vos commandements; devant la porte de chrétien prétendu qui assiste à la messe et ne fait point ses Pâques; qui se moque de votre Eglise et de ses commandements; qui, à la face et au grand scandale de la paroisse viole chaque année une des lois les plus saintes et les plus sacrées de la religion.

Vous rougissez, mon cher auditeur, le cœur vous bat, et vous dites : c'est moi-même; vous avez raison, car c'est à vous et pour vous que je parle. Ne croyez pas que j'énumère ainsi toute les maisons devant lesquelles Jésus-Christ votre maître et le mien passera : non, je m'arrête à la vôtre en le conjurant du plus profond de mon cœur de jeter sur vous un regard de miséricorde; en vous conjurant vous-même, les larmes aux yeux, de ne pas vous raidir plus longtemps contre les inspirations de sa grâce et de vous rendre enfin aux tendres invitations de son amour, de cet amour dont la seule pensée, pour peu qu'on veuille s'y arrêter et l'approfondir, est capable de réchauffer et d'amollir les cœurs les plus tiédes et les moins sensibles.

## IIe CONSIDÉRATION. — ASSISTER A LA PROCESSION AVEC PIÉTÉ.

Tout nous en parle, tout nous l'inspire dans le culte extérieur de notre sainte religion, et principalement tout ce qui a rapport au sacrement adorable de l'Eucharistie, qui est la consommation de ce divin amour et où il

se manifeste de tant de manières. Jésus-Christ s'immole lui-même dans les mains du prêtre : c'est l'Agneau dont il est parlé dans l'Apocalypse, « qui a été mis à mort dès l'origine du monde ; » toujours vivant, toujours immolé, pour l'expiation de nos crimes. Là il est descendu du trône invisible sur lequel il est assis dans nos tabernacles, vient se reposer dans notre bouche et s'incorpore avec nous : c'est la manne cachée qui nourrit les Israélites dans le désert de cette misérable vie. Tantôt il paraît exposé sur nos autels pour réveiller notre piété dans certaines fêtes plus solennelles ou pour exciter notre confiance dans les calamités publiques ; tantôt il vient nous chercher jusque dans le lit de notre infirmité où il se donne à nous comme un viatique salutaire qui fait la dernière et la plus douce consolation des mourants. Enfin nous le trouvons tous les jours et à toute heure dans ce divin tabernacle d'où il nous appelle, nous invite, nous attire, toujours prêt à recevoir nos hommages, à écouter nos prières, à nous prodiguer ses bienfaits.

Et pour revenir à la solennité sur laquelle je vous entretiens aujourd'hui, représentez-vous un grand roi qui, sortant de son palais où il veille continuellement aux besoins et au bonheur de son peuple, se montre publiquement au milieu de ce peuple pour goûter la douce satisfaction de donner et de recevoir des marques publiques de cette tendresse réciproque qui unit le cœur du monarque et celui de ses sujets, fait le bonheur des sujets et la gloire du monarque. Les acclamations de joie d'un côté, les libéralités, la magnificence de l'autre, ont alors je ne sais quoi de plus vif et de plus touchant qui réveille dans le cœur du peuple l'amour qu'il doit à son roi, et dans le cœur du roi l'amour dont il est rempli pour son peuple.

Vous nous aimez dans tous les temps, ô mon Sauveur, et vous êtes dans tous les temps le meilleur et le plus tendre des pères; comme aussi le feu de votre amour est toujours allumé dans le cœur de ceux qui vous sont fidèles. Mais il semble que ce feu divin prenne de nouvelles forces et jette des flammes plus ardentes, lorsque vous paraissez dans nos rues avec cet appareil majestueux qui annonce votre gloire, porté sur le trône de votre grâce, comme autrefois Salomon, assis sur un trône d'ivoire, parcourait ses Etats et visitait le peuple dont il faisait l'admiration et les délices. Ah ! M. F., ne vous semble-t-il pas que ce Dieu de toute bonté élève alors la voix, et que nos places publiques retentissent de ces paroles si aimables : « Mes délices sont d'habiter avec les enfants des hommes ; voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Mais ces paroles ne sont-elles pas comme des traits enflammés qui pénètrent les cœurs les plus insensibles? comment pourrions-nous marcher à la suite de Jésus-Christ, l'accompagner de reposoir en reposoir, et ne pas sentir la moindre étincelle qui donne la vie et la force à nos âmes?

Deux disciples de Notre-Seigneur l'ayant rencontré sur le chemin d'Emmaüs après sa résurrection, marchaient et s'entretenaient avec lui sans le connaître. Leurs yeux s'étant ouvert ensuite pendant qu'il mangeait avec eux, ils le reconnurent, et Jésus-Christ ayant aussitôt disparu : hélas ! se dirent-ils l'un à l'autre, comment avons-nous pu le méconnaître ! notre cœur n'était-il pas tout enflammé lorsqu'il nous entretenait sur le chemin et qu'il nous expliquait les Ecritures? Nous marcherons à la suite de Jésus-Christ comme les disciples d'Emmaüs; il ne tiendra qu'à nous d'écouter ses divines paroles et de nous entretenir avec lui. Ah! que son langage est doux

et que sa conversation a des charmes! Heureux celui qui vous écoute, ô mon Dieu, et qui se rend attentif à vos inspirations secrètes.

Il nous entretiendra de son amour et de notre ingratitude, des grâces qu'il nous prodigue et du peu de fruits que nous en retirons. Il nous reprochera notre incrédulité, nos égarements, et la dureté de ce cœur inflexible, que les vérités les plus frappantes ne sauraient ébranler, que les plus touchantes ne sauraient attendrir : ce cœur de pierre qui résiste à tout ce que la grâce a de plus attrayant, à tout ce que l'amour de Jésus-Christ envers nous a de plus tendre.

Grand Dieu! il viendra un jour où vous paraîtrez au milieu de votre peuple, non pas dans cet état d'anéantissement où votre amour vous retient caché entre les mains de vos ministres, mais assis sur une nuée éclatante, revêtu de toute votre puissance et de toute votre majesté. Vous paraîtrez alors au milieu de nous, non pour offrir aux pécheurs les richesses de votre miséricorde, mais pour leur faire sentir les effets de votre justice; pour vous venger de leurs mépris, de tant d'irrévérences, de tant d'impiétés que vous souffrez aujourd'hui avec une patience aussi admirable que votre amour est incompréhensible.

Ames justes, qui trouvez votre gloire et votre bonheur dans la fidélité que vous lui avez jurée, la solennité de son corps ne sera point à votre égard une cérémonie inutile. Vous y serez conduites par une foi vive; vous y assisterez avec une décence, une gravité, une modestie, un recueillement, une piété capables de fermer la bouche aux impies, de faire rougir les pécheurs, et d'inspirer à vos frères la crainte et l'amour du Dieu que vous servez. Il parlera lui-même à votre cœur : vous écouterez en silence cette parole intérieure, pleine d'une onction vivifiante dont vous serez toutes pénétrées. Vous sentirez alors je ne sais quelle joie secrète semblable à celle dont le saint roi David fut transporté à la vue de l'arche d'alliance. Ah! ces transports ne furent sans doute si vifs que parce qu'il voyait en esprit ce dont l'arche ne renfermait que l'ombre. Eclairé d'une lumière divine, il apercevait à travers ces ombres, le jour et le triomphe de Jésus-Christ; il le voyait et ses entrailles étaient émues, son cœur s'enflammait, il tressaillait de joie, et comme s'il n'eût plus été maître de ses mouvements, « il dansait devant l'arche de toutes ses forces. »

Sagesse éternelle de mon Dieu, qui, pour vous accommoder à notre faiblesse, nous avez prescrit un culte extérieur et sensible, comme le signe et l'expression du culte intérieur que toute créature raisonnable doit vous rendre en esprit et en vérité; c'est vous qui avez inspiré à votre Eglise l'auguste appareil des cérémonies qui donnent tant de majesté à ce culte; qui soutiennent notre foi, qui raniment notre piété, qui, en frappant nos sens, élèvent nos pensées et nos désirs jusqu'au trône invisible de votre gloire.

Nous nous empresserons donc à l'envi d'orner tous les lieux que vous devez honorer de votre présence. Mais nous n'oublierons pas que notre âme est le temple que vous vous êtes spécialement consacré; nous nous souviendrons que l'innocence et la vertu sont le seul ornement qui puisse vous la rendre agréable. Nous jetterons des fleurs, nous brûlerons de l'encens sur votre passage; mais ce ne seront là que les faibles marques de notre piété et de nos bonnes œuvres qui doivent s'élever devant vous comme un encens d'agréable odeur, seul capable d'attirer vos regards et votre

miséricorde. Toutes les pompes du culte seront comme l'image et l'expression de la joie intérieure que vous seul pouvez donner à nos âmes, et du feu sacré de votre amour dont elles doivent être embrasées. Ranimez donc notre foi, mon adorable Sauveur, pénétrez-nous de ce profond respect que la vue de votre sanctuaire doit imprimer à tous les enfants de l'Eglise ; et enfin jettez dans nos cœurs une étincelle de ce feu que vous avez apporté sur la terre, et dont les bienheureux brûleront éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

# PRONE SUR LA PRÉSENCE DE DIEU

Par M. l'abbé C. Martin, chanoine.

## PLAN

1re considération. — La pensée de la présence de Dieu est un préservatif du péché.

Subdivisions.

1. Vérité de cette présence. — 2. Ses effets dans les âmes.

2e considération. — Cette pensée est encourageante pour la pratique de la vertu.

3e considération. — Cette pensée est pleine de consolation.

Texte : *Ambula coram me.* (Exod., xvii, 1.)

C'est ainsi que Dieu dit à Abraham quand il l'eut séparé des autres hommes pour en faire le chef d'un grand peuple. C'était le rappeller à la destination primitive de toute créature. Nous ne sommes pas les enfants de la colère de Dieu. Nous avons été créés en des jours de bénédiction et d'amour pour vivre en Dieu, je veux dire : Le Seigneur ne nous a pas chassés de devant sa face, il ne s'est pas retiré du monde, nous abandonnant à des hasards, a des chances de mal ou de bien, aux coups du sort, aux caprices des événements ; il ne nous a pas placés ici-bas entre tant de globes sur un des plus petits, afin que nous y fussions comme perdus, que nous n'eussions plus aucune communication avec lui. Dieu nous a gardés près de lui dans l'immensité de son existence, Dieu nous a gardés en lui dans l'immensité de sa vie : *In ipso vivimus*, dit saint Paul, c'est en lui que nous vivons ; comme un bon père il nous a donné un héritage, et cet héritage il l'habite avec nous ; nous ne le voyons pas, nous ne le touchons pas, mais il est devant nous, il est à côté de nous, nous marchons devant lui : *Ambula coram me.* Nous sommes continuellement en sa présence, il voit tout ce que nous faisons, il connaît nos pensées, il entend nos paroles, il voit nos actes, il est avec nous, il nous connaît, nous observe, tient compte de nos œuvres : *In ipso vivimus, movemur et sumus.* (Act., xvii, 28.) M. F., il y a dans cette pensée : Je suis à toute heure présent à Dieu ; Dieu est à mes côtés, je suis continuellement sous ses yeux, il y a dans cette pensée, qui est une vérité de foi et de raison, un puissant motif de régler notre conduite. Cette vérité de la présence de Dieu, si nous la méditons profondément, nous déterminera nécessairement, 1° à nous préserver du péché ; 2° à nous avancer dans la vertu ; 3° elle sera notre consolation et notre force.

## I^re CONSIDÉRATION. — PENSÉE DE LA PRÉSENCE DE DIEU, PRÉSERVATRICE DU MAL.

### 1^ee *subdivision. — Vérité de la présence de Dieu.*

Qu'est-ce que Dieu? Dieu est esprit, dit l'Ecriture : *Deus Spiritus est.* Comment est cet Esprit? ressemble-t-il à notre âme? est-il circonscrit, déterminé comme elle? Il est semblable à notre âme, quant à la nature, puisque notre âme émane de lui et qu'elle en est l'image; mais combien il en diffère par les perfections, puisqu'il les possède toutes, et sans qu'aucune d'elles soit bornée. Ainsi, ayant toutes les perfections, il est immense, c'est-à-dire que son intelligence s'étend partout, qu'il voit tout, qu'il est au ciel, sur la terre, dans tous les lieux du monde. A ce sujet, le Psalmiste s'écrie : « Si je monte dans les cieux, vous y êtes; si je descends au plus profond de l'abîme, je vous y trouve; et si prenant mon essor je vais au delà des mers, je vous y retrouve encore, et c'est votre main qui m'y aura conduit. » *Si ascendero in cœlum tu illic es; si descendero in infernum ades. Si sumpsero pennas meas diluculo et habitavero in extremis maris; illic manus tua deducet me.* (Ps. CXXXVIII.)

Dieu est partout où il agit, partout où il opère, semblable en cela à un ouvrier qui doit être là où il travaille. Or, il agit partout; car, montrez-moi un endroit du monde qui soit sans l'action de Dieu. C'est lui qui a créé le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment; mais c'est encore lui et uniquement lui qui les conserve et les soutient. Voilà son action, voilà son œuvre : conserver ce qu'il a produit, car elle ne se conservera pas d'elle-même. Les lois qui gouvernent le monde, devenues nécessaires depuis que Dieu les a établies, cesseraient de l'être s'il se retirait. Il faut que Dieu veille à la création, il faut que Dieu agisse en conservant; il faut donc que Dieu voie, qu'il soit présent partout.

Cette présence de Dieu à toutes choses n'implique aucun mélange de sa substance à ces objets, comme le prétendent certains philosophes de nos jours. Comment l'esprit pourrait-il se prendre avec la matière? comment voulez-vous que cette matière inerte, défectueuse, soit un des attributs de l'Etre souverainement parfait? Ayez donc sur ceci des idées nettes et vraies. Dieu est esprit, il est partout, il voit tout, il entend tout; il connaît tout par son intelligence, parce que cette intelligence est sans bornes; il est l'auteur de toutes les opérations, de toutes les productions de la nature. Sa puissance et sa volonté sont partout. Cette puissance et cette volonté sont Dieu lui-même, ainsi que notre entendement et notre volonté ne se distinguent pas de notre âme.

### 2^e *subdivision. — Effets de cette présence en nous.*

Mais si Dieu est partout, s'il est ici-bas sur la terre, dans nos maisons, dans nos églises, dans notre cœur, de quel effet doit être pour nous cette pensée : *Dieu me voit, Dieu m'entend.* N'est-elle pas capable de nous préserver du péché; car Dieu le hait, le péché; et convaincus que Dieu l'a en horreur, comment oser le commettre devant lui?

Oh! il y a là un puissant préservatif du mal; et l'on peut dire avec vérité, si tant d'hommes oublient leurs devoirs, si tant de créatures offensent

Dieu, c'est qu'elles s'imaginent être loin de lui, n'être pas vues; mais si elles croyaient sincèrement en être si près; si, par la foi, elles voyaient Dieu à côté d'elles, comment oseraient-elles lui déplaire? On n'a jamais vu un courtisan baffouer son roi en sa présence, dans son palais. On ne voit pas les serviteurs se jouer de leurs maîtres lorsqu'ils sont près d'eux : ils peuvent le faire à l'écart, dans les ténèbres, quand ils ne sont point aperçus. Pourquoi ? Parce que la présence d'un roi et d'un maître intimident et condamnent, bon gré mal gré, à des réserves que toute âme quelque peu honnête respectera toujours. Mais qu'est-ce que cela à côté de Dieu, souverain des rois et des maîtres? Non, si nous avions la conviction qu'il nous est présent à toutes les heures, à tous les instants de notre vie, nous ne l'offenserions pas. Qui l'oserait? qui aurait assez d'audace, assez d'effronterie ?

Cependant que de péchés nous commettons, péchés publics en face de nos semblables, et plus encore péchés secrets, loin du bruit, loin de la lumière, loin des hommes. C'est donc parce que nous ne réfléchissons pas à la présence de Dieu : *Desolatione desolata est terra*, disait le Prophète. Oui, la terre est pleine de désolation, parce qu'on ne réfléchit pas; on ne songe à rien, on vit dans l'étourdissement, dans l'oubli, dans l'égarement; on vit sans songer à Dieu, sans penser qu'il est près de nous, qu'il est en nous, qu'il nous voit, nous entoure, nous anime, nous entend et nous juge.

Pécheurs, c'est à vous que je parle : Vous vivez dans le bruit, vous commettez vos crimes dans l'ombre, vous échappez aux regards des hommes et vous vous croyez sauvés. Vous vous trompez, et vous ne jugez ici que sur de fausses apparences. Parce que vous ne voyez pas Dieu, vous croyez qu'il n'y est pas, et ainsi vous vous imaginez n'être point aperçus. Dieu, en ce monde, vous ne le verrez pas; mais il a, lui, l'œil sur vous; vous êtes son serviteur, marchez devant lui; mais il est derrière vous à voir votre conduite, à examiner vos actes. C'est ce regard éternel qui embrasse le passé, le présent et l'avenir, qui est son grand livre toujours ouvert, où tout est marqué. Ce regard, vous ne le fuirez pas. La nuit est impuissante pour vous y soustraire; l'ombre ne vous couvrira jamais assez pour vous y dérober. Or, ce regard du Seigneur, cette surveillance divine à l'égard de l'homme, est terrible pour celui qui voudrait s'abandonuer au mal, parce que si Dieu voit, il approuve ou blâme; si Dieu voit, il juge, il absout ou condamne sur l'heure; et le péché ainsi en face de Dieu présent, serait-il encore dans la pensée, a déjà subi les épreuves de sa redoutable justice.

Mon Dieu, si on réfléchissait, on ne vous offenserait pas! si on méditait sur ce grand attribut de votre immensité, qui fait qûe vous êtes partout, que vous voyez tout, que rien ne vous échappe, que nos actes sont tous sous votre regard à chaque instant, par conséquent sous votre jugement, non, on ne ferait point de mal. Quand on repasse dans son âme une pareille vérité : *Dieu est là et me voit*, et qu'on est pécheur, et qu'on veut encore l'être, et qu'on veut continuer à commettre le crime, on doit frémir, on doit éprouver des transes cruelles. Oui, tremblez, vous tous qui osez offenser Dieu sous son regard; tremblez, vous qui marchez devant lui en rebelles comme le peuple juif dans le désert, vous qui vous imaginez que la terre ne lui appartient pas, que vous vivez dans un domaine qui est à vous, dans l'indépendance, sans qu'il puisse voir vos pensées, inspecter vos actes; tremblez, Dieu est là, plus pres de vous que votre famille, plus près de vous

que vous-mêmes; il pourrait bien, dans sa colère, vous châtier sur l'heure, quand vous l'offensez; glacer votre langue quand elle blasphème; paralyser vos membres quand ils concourent au crime; frapper de cécité vos yeux quand ils regardent avec passion et convoitise, refroidir votre cœur d'un froid de mort quand il s'allume de voluptés. Tremblez, alarmez-vous, hommes de péché, hommes de dépravation, parce que Héliodore, voleur sacrilége dans le temple de Dieu, fut frappé de verges par les anges, parce que Balthasar, durant son orgie, vit une main effrayante écrire sur les murs sa sentence, parce que Saphire tomba mort aux genoux de Pierre. Le mal commis en la présence de Dieu n'est pas toujours puni sur l'heure; car, à ce compte, il n'y aurait plus d'hommes sur la terre; mais Dieu quelquefois a châtié à l'instant même le pécheur. Et je vous dis de trembler, parce qu'il pourrait vous arriver de même.

Pensée de la présence de Dieu, *pensée préservatrice de mal*, rappelons-la souvent à notre esprit, cette pensée, dans nos tentations, dans nos ennuis, dans les moments de faiblesse, à l'instant de vertige où l'on succombe, et elle nous gardera, et elle nous empêchera de tomber, et elle nous sauvera du péché.

IIe CONSIDÉRATION. — PENSÉE DE LA PRÉSENCE DE DIEU, PENSÉE ENCOURAGEANTE A LA VERTU.

« Marche devant moi, dit Dieu à Abraham, et il ajouta : Tu seras parfait: *Ambula coram me et esto perfectus.* » La pensée de la présence de Dieu n'est pas seulement un moyen que nous devions employer pour nous préserver du péché, c'est encore un puissant motif pour nous porter à la vertu. La vertu coûte à l'homme. Ceci, chacun de vous peut le savoir; car chacun de vous comprend et s'avoue assez naïvement à lui-même qu'il a peu de vertu; que si elle coûtait moins il en aurait davantage. Nos deux natures, ou si vous voulez, le bien et le mal, sont en nous dans une lutte continuelle pour prévaloir. Qui l'emporte? Souvent le péché; car nous sommes plus souvent pécheurs qu'innocents. Aussi nous plaignons-nous parfois que nous ne pouvons pas être vertueux, être pieux, être assez chrétiens. Mais si c'est le péché qui prévaut habituellement en nous, si nous faisons des plaintes contre les difficultés d'une vie réglée et chrétienne, c'est que nous n'employons pas toujours les moyens qui sont à notre disposition, et je dis que surtout nous négligeons un des plus efficaces : celui de la présence de Dieu : *Dieu me voit.* Si cette parole glace le pécheur d'épouvante et le fait reculer devant son crime, elle a une action contraire à l'égard du bien; elle nous y porte avec force, elle nous y encourage. *Dieu me voit*, il me voit faire sa volonté, il me voit accomplir sa loi; cette vue le réjouit, alors il me bénit, il m'appelle son fils, il me montrera à ses anges, il me jugera digne d'un des trônes du ciel. Il y a, M. F., dans ces pensées, une puissance d'encouragement qui nous fait aimer la vertu, qui nous enhardit à marcher dans ses voies, à devenir bons, honnêtes, pieux, et à devenir de vrais chrétiens.

N'est-il pas vrai que si nous cédons au découragement c'est que nous croyons être abandonnés? Dans la pratique du bien, on se décourage quelquefois de se voir en petit nombre; les hommes, nos pauvres frères, marchent souvent et en grand nombre à côté de la route; aussi, ne comptez pas sur eux pour vous porter à la vertu; ils vous laissent faire ce qui vous plaît

et ils s'inquiéteront peu de votre vie. Sachez que vous n'avez pas besoin d'eux pour vous sanctifier; vous avez un témoin de vos œuvres qui vaut plus qu'eux tous ensemble; vous marchez devant quelqu'un qui vous voit et compte vos pas. Si vous n'êtes pas en spectacle aux hommes pour être encouragés, vous l'êtes à Dieu et aux anges. N'est-ce pas assez, n'y a-t-il pas un assez puissant motif pour vous faire aimer la vertu, pour vous encourager dans sa pratique? Oui, c'est assez d'avoir Dieu; Dieu avec soi, Dieu près de soi, Dieu vous aidant de son regard et de sa parole : *Ambula coram me et esto perfectus.*

Qu'est-ce qu'un général d'armée pour le soldat? Que fait-il par sa présence, par son geste, ses paroles? Le général est à lui seul la moitié de l'armée. On ne calculera jamais ce que sa présence donne d'énergie morale à ses troupes. On agit vigoureusement lorsqu'on est vu, l'homme est ainsi fait, et surtout lorsqu'on est vu des siens, lorsqu'on est vu, approuvé et encouragé par ceux qui peuvent récompenser nos actes de dévouement. Vous tous, soldats du Christ, votre général c'est Dieu même, encouragez-vous, il vous voit, il vous observe. N'ayez pas crainte de n'être pas remarqués dans vos combats. Vous avez un témoin dont le regard est perçant et à qui rien n'échappe; combattez en vous, combattez hors de vous, peu importe, vous êtes à découvert pour l'œil de Dieu. En vérité il y a là un puissant motif d'action, un puissant motif de vertu, et je ne m'étonne pas que l'histoire nous montre tant de personnages martyrs de leur devoir. Que d'hommes ont suivi des sentiers différents de ceux de leurs semblables! Que d'hommes, au lieu de montrer leurs actes au grand jour, les ont cachés modestement dans l'ombre, sans témoin, sans regard humain? Que d'hommes, dans des déserts, dans des solitudes abandonnées; que d'autres, ignorés, perdus dans le secret de leurs familles! Ils étaient tous d'une austère vertu, d'une rare sainteté. C'est que ces hommes-là savaient qu'ils n'étaient point seuls, c'est que ces chrétiens avaient compris cette vérité : *Dieu me voit.* Dieu est devant moi, Dieu marche à mes côtés. Ils n'ont voulu que ce témoin de leurs actions; ils n'avaient pas besoin d'autre. Oui, Dieu vous a vu, Paul, quatre-vingts ans seul à côté de votre palmier; Dieu vous a vus, Antoine, Pacôme, Marie Egyptienne, Bernard, Thérèse, et il a compté vos œuvres et il vous a bénis, et vous vous êtes sanctifiés.

Il y a des hommes qui consument leur vie à faire un livre, d'autres à faire une découverte, d'autres à faire quelque chose qui les mène à la célébrité. Ce qui encourage à faire ce livre, ce qui enhardit à cette découverte, c'est qu'on a pour témoins les hommes nos semblables, qui vous approuveront et vous donneront de la gloire; mais je vous le demande, qu'est-ce que cette gloire qui disparaîtra, qu'est-ce que cette liberté qui mourra, qu'est-ce que cela avoir pour témoins des hommes? C'est peu, ce n'est rien. Ce qui est beau, ce qui est grand, ce qui vraiment encourage, c'est de travailler devant Dieu, c'est de l'avoir pour temoin, lui qui seul peut nous récompenser dignement. Eh bien! c'est Dieu qui est notre témoin dans la pratique de la vertu, c'est Dieu qui nous encourage à y faire des progrès et nous trouverons que ce n'est pas assez? Oui, c'est assez; c'est assez de votre présence, mon Dieu! et si nous sommes lâches, sans énergie, si nous reculons, si nous nous laissons abattre, c'est que nous oublions cette pensée de force et de vie, cette pensée qui devrait être l'âme de nos actions : *Dieu me voit.* Je marche devant lui : *Ambula coram me.*

## IIIe CONSIDÉRATION. — PENSÉE DE LA PRÉSENCE DE DIEU, PENSÉE DE CONSOLATION.

La pensée de la présence de Dieu, pensée préservatrice de tout mal, pensée d'encouragement au bien, est encore une pensée de *consolation* et de *bonheur*.

Pour comprendre ceci, il faut avoir été malheureux. Peu de vous l'ont été, M. F. Je prie Dieu que votre bonheur continue; mais il vous échappera avant la fin de votre vie sur la terre : il est si rare et si fugitif. Quand ici-bas, et souvent cela arrive, on a perdu sa fortune, ses honneurs, sa santé, ses proches, ses amis, ses espérances; quand on se trouve tout à coup dans un de ces isolements de toute chose qui vous accablent, qu'on se voit affaissé par la souffrance, par la douleur, par le découragement, qu'on n'a plus de vie dans les hommes, dans la terre ni dans la créature, il y a de ces jours dans nos jours, il y a de ces années dans nos années; demandez-le aux hommes avancés dans leur course; quand donc on vient à ces situations de malheur, où est-ce qu'on se console, où est-ce qu'on se ravive, où est-ce qu'on s'encourage? M. F. c'est dans quelque chose qui est au-dessus des choses d'ici-bas et qui est resté sans changement au milieu des vicissitudes que nous avons parcourues : c'est dans Dieu, être immuable, permanent, toujours le même. C'est à ce Dieu présent, ce Dieu qui est demeuré à nos côtés tandis que tout nous a fui, que nous avons recours. C'est à Dieu qui a continué à habiter dans nos demeures tandis que la mort les a dévastées, c'est à Dieu qui est resté notre ami tandis que les autres s'en sont allés, c'est à Dieu que nous sentons être près de nous, que nous voyons alors en esprit, auquel nous adressons nos plaintes, nos gémissements; c'est dans son sein que nous versons nos larmes puisque lui seul nous est demeuré pour les recueillir.

Oh! il y a des consolations à ne point se sentir délaissé; il y a des consolations à se sentir entouré de Dieu quand nous n'avons plus de créatures! Qui encourage la veuve, qui veille sur l'orphelin, qui demeure avec le prisonnier, qui va avec le voyageur, qui est l'ami de l'exilé? Dieu, M. F., Dieu qui est près d'eux, qui est avec eux; Dieu, avec lequel ils conversent par des paroles, des prières, des larmes, des soupirs, des sanglots.

Dieu en tout, Dieu partout, qu'ai-je à craindre? se dira celui qu'on persécute. Que me font vos exils, s'écriait un martyr, toute la terre est au Seigneur; je le trouverai partout où vous m'enverrez, et avec lui je n'aurai jamais peur des hommes. Oh! nous sommes heureux, Seigneur, d'avoir un Dieu tel que vous, si grand en puissance, en immensité. Vous êtes avec nous dans tous les lieux, vous ne nous abandonnez plus dès notre naissance. Votre nom, Seigneur, c'est *Emmanuel*, parce que vous êtes avec nous.

Désormais nous n'oublierons plus cette belle, cette consolante vérité : *Dieu me voit*, Dieu est près de moi, il me *préserve*, *m'encourage* et me *console*.

---

# MATÉRIAUX

SOMMAIRE : I. Sujets principaux de la chaire. — II. Sujet le plus approprié à la solennité. — III. Traits historiques relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — IV. Plans divers relatifs à chaque sujet. — V. Prédication des saints Pères et des saints sur l'Evangile de ce dimanche et sur la fête du Saint-Sacrement. — VI. Esprit religieux de ce dimanche et de la semaine. — VII. Annonce de la fête du Sacré-Cœur de Jésus. — VIII. Auteurs à consulter.

## I. — SUJETS PRINCIPAUX DE LA CHAIRE

relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — Leurs caractères et sources.

Les sujets qui ressortent de l'Evangile et de la fête du Saint-Sacrement, que l'on célèbre en ce dimanche, ont tous rapport à la sainte Eucharistie; ils se placent sous ce titre : 1° *Eucharistie, sacrifice;* 2° *Eucharistie, sacrement;* 3° *Présence de Dieu;* 4° *Fête du Saint-Sacrement.*

## II. — SUJET LE PLUS APPROPRIÉ A LA SOLENNITÉ.

Fête du Saint Sacrement.

CHOIX DU SUJET. — Les uns prêchent aujourd'hui sur le saint sacrifice de la messe, d'autres sur la communion, d'autres sur l'institution de la Fête-Dieu, sur la manière de célébrer cette féte et d'assister à la procession. Ce dernier sujet nous semble devoir être choisi de préférence aux premiers, attendu qu'on peut parler de la communion et de la messe en plusieurs autres rencontres, et qu'on ne peut parler qu'ici de la solennité de ce jour.

MANIÈRE DE LE TRAITER. — Un des meilleurs plans à suivre est celui-ci : 1° Origine et fin de cette fête; 2° dispositions pour bien la célébrer; — dispositions intérieures, respect et amour; — dispositions extérieures : assistance à la procession avec modestie et piété.

De tous les sujets relatifs à la sainte Eucharistie, ce sujet est le plus facile à traiter. On n'a qu'à employer les preuves historiques de l'origine de la fête du Saint-Sacrement, qu'à exposer le but que s'est proposé l'Eglise en l'instituant, qui est 1° de faire réparation et amende honorable à Notre-Seigneur Jésus-Christ pour les irrévérences que l'on commet dans les églises en présence des saints autels; 2° de le remercier par des louanges et des actions de grâces pour les humiliations volontaires de Notre-Seigneur Jésus-Christ au sacrement de l'Eucharistie; puis à indiquer les dispositions que nous devons apporter à cette fête et les exposer dignement. Il n'y a là aucune question ardue à développer, aucun effort d'esprit à créer; tout est simple, à la portée des petits auditoires et se prête à une certaine chaleur d'éloquence douce, pleine d'entraînement.

« Le sujet : FÊTE-DIEU, avons-nous dit dans notre *Cours d'éloquence appliqué à ce sujet*, (dans notre ouvrage intitulé : *Sermons nouveaux sur les Mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ*), est le plus abondant en veines d'éloquence comparativement à ceux de Eucharistie sacrifice et Eucharistie sacrement.

La description des pompes que l'Eglise étale dans son culte extérieur en cette solennité, doit être faite avec de vives couleurs. Les titres de l'adorable sacrement à la vénération des fidèles doivent être exposés avec force, avec éclat. Puis arrive un *crescendo* frappant dans l'obligation du vrai chrétien à réparer les outrages et les profanations commises dans tous les temps et surtout aux nôtres envers Jésus-Christ caché dans nos tabernacles. Qui ne serait éloquent dans ces passages dont l'annonce seule provoque l'émotion !

### III. — TRAITS HISTORIQUES RELATIFS A L'ÉVANGILE DE CE DIMANCHE.

Histoire de la Fête-Dieu.

1° La fête du corps adorable de Jésus-Christ dans le saint Sacrement a été de tout temps célébrée dans l'Eglise, ainsi que nous l'avons dit de la fête de la sainte Trinité. Le sacrifice de la nouvelle alliance offert chaque jour, est un honneur continuel que l'Eglise rend au corps et au sang de Jésus-Christ, qui y est immolé; d'ailleurs le jeudi saint était la fête de l'Eucharistie, la fête du Saint-Sacrement, la fête du corps de Notre-Seigneur, ou plutôt il l'est encore; c'est par cette raison que quelques églises ne jeûnaient pas le jeudi saint, que, en d'autres on communiait ce jour-là après avoir mangé, pour mieux imiter ce qui se passa à l'institution du saint Sacrement, comme nous l'avons remarqué après saint Augustin. Il y avait aussi communion générale le jeudi saint, et on y célébrait la messe (comme on le fait encore maintenant) avec toutes les marques d'une grande solennité, quoique ce soit dans le temps de la passion du Sauveur : on ne dit même qu'une messe en ce jour, afin qu'elle soit plus solennelle et qu'elle approche davantage de la première messe que Jésus-Christ célébra, et dans laquelle il communia ses apôtres. Ce fut néanmoins par une providence admirable que la fête du corps de Jésus-Christ, qu'on nomme vulgairement Fête-Dieu, fut établie. Depuis l'origine de l'Eglise, le dogme de la présence réelle et de la transubstantiation n'avait été directement attaqué par aucun hérétique; ceux qui la niaient indirectement, ne le faisaient que parce qu'ils n'admettaient pas la réalité de l'Incarnation. Ce dogme était donc intact; mais sur la fin du neuvième siècle on commença à disputer sur cet adorable mystère. Jean Scott ou Erigène, Ecossais retiré en France, fit plusieurs questions dangereuses : ces disputes durèrent pendant le siècle suivant; enfin, dans le onzième, Bérenger, archidiacre d'Angers, osa le premier combattre la transubstantiation et nier la présence réelle, quoi qu'en dise l'abbé Pluquet dans son *Dictionnaire des hérésies*, qui assure, contre le témoignage de tous les auteurs, que Bérenger ne nia point la réalité, mais que ses sectateurs la nièrent quelque temps après. On vit donc dans ce siècle et dans le suivant le chef des sacramentaires de nos jours.

Dieu qui prévoyait que l'hérésie se déchaînerait avec fureur contre ce sacrement, voulut préserver le dogme de ses atteintes et donner un nouvel éclat à ce mystère ineffable, en fournissant à tous les chrétiens, dans l'institution d'une nouvelle fête, et des armes contre l'hérésie et des moyens de dédommager Jésus-Christ des outrages des sectaires.

La bienheureuse Julienne, religieuse hospitalière à Montcornillon, près de Liége, qui vivait au commencement du treizième siècle, et qui avait une dévotion particulière au très-saint Sacrement, est la première qui ait sollicité l'institution d'une fête à son honneur; elle en parla à Jean de Lausenne, homme d'une vertu singulière et chanoine à Saint-Martin de Liége : celui-ci en parla à Jacques Pantaléon (depuis, Urbain IV) et à plusieurs autres personnes distinguées par leurs lumières et leur piété. Ils jugèrent tous unanimement que c'était une chose juste en soi et très-utile à l'Eglise de célébrer l'institution du saint Sacrement avec plus de pompe et de magnificence que l'on n'avait fait jusqu'alors. Robert de Torote, évêque de Liége, ordonna, dans une lettre adressée à son clergé, et qui est de l'an 1246, que la fête du Saint-Sacrement serait célébrée chaque année, et qu'on jeûnerait la veille. Les chanoines de Saint-Martin la célébrèrent l'année suivante : le cardinal de Sainte-Sabine, quelques années après, ordonna la célébration de cette fête et exhorta les fidèles à s'y préparer, de manière qu'ils pussent ce jour-là communier dignement. Julienne mourut en 1258; mais une de ses amies, nommée Eve, recluse près de Liége et connue du pape Urbain IV, engagea des chanoines et d'autres personnes zélées à prier l'évêque d'en écrire au pape; c'est ce qui l'engagea à ordonner la célébration de cette fête dans toute l'Eglise. Urbain IV,

n'étant encore qu'archidiacre de Liége, désirait comme beaucoup d'autres l'institution de la fête du Saint-Sacrement ; il saisit cette occasion avec plaisir, et son empressement redoubla à l'occasion d'un miracle que rapporte saint Antonin d'un corporal ensanglanté par quelques gouttes que la négligence d'un prêtre avait laissé tomber du calice ; il donna donc, en 1264, sa bulle de l'institution de cette fête, où il donne une idée sublime de l'amour du Sauveur pour les hommes, et s'étend ensuite sur l'excellence de ce mystère. Quoique nous renouvellions, dit-il, tous les jours à la messe la mémoire de l'institution de ce sacrement, nous croyons néanmoins devoir la célébrer plus solennellement, au moins une fois l'année, quand elle ne devrait servir qu'à confondre l'impiété et la folie des hérétiques ; car le jeudi saint l'Eglise est occupée à la réconciliation des pénitents, à la consécration du carême, au lavement des pieds et à plusieurs autres fonctions qui l'empêchent de s'occuper uniquement de ce mystère. Le souverain pontife ajoute que Dieu ayant révélé à des personnes d'une piété éminente combien il désirait l'établissement de cette fête, il ordonne qu'elle soit célébrée, avec toute la pompe et l'éclat possibles, le jeudi après l'octave de la Pentecôte, pour rendre plus éclatante la foi des fidèles envers cet auguste mystère, et pour rendre au corps du Sauveur, en qui la divinité réside substantiellement, tout l'honneur qu'il mérite.

Le pape exhorte ensuite les prélats et les autres ministres de l'Eglise à inviter les peuples à se préparer à cette fête par des bonnes œuvres, et surtout par une sainte communion. Il accorde des indulgences à ceux qui assisteront aux offices du jour.

Il envoya en particulier cette bulle à Eve, la récluse de Liége, avec l'office du Saint-Sacrement qu'il avait fait composer par saint Thomas d'Aquin, et que nous disons encore. Mais le pape étant mort cette même année, la célébration de cette fête fut interrompue pendant plus de quarante ans.

Clément V confirma l'institution de cette fête dans le concile général de Vienne, tenu en 1311 ; il rapporte la bulle d'Urbain IV sans y rien ajouter. Jean XXII fit la même chose cinq ans après. L'auteur de la *Glose du droit canon* et presque tous les auteurs ecclésiastiques conviennent que cette fête n'a été généralement observée que depuis le concile de Vienne.

Quelques-uns croient que Jean XXII, élevé sur le saint-siége en 1316, ordonna le premier les processions de la Fête-Dieu. Urbain IV en instituant la fête, Clément V en la confirmant, saint Thomas d'Aquin, dans l'office célèbre de ce jour, n'en font aucune mention. Ce qui prouve néanmoins qu'elles sont du temps de Jean XXII, c'est qu'on les trouve dans un concile provincial que l'archevêque de Sens tint à Paris l'an 1324. Il y est dit que la procession solennelle que l'on fait le jour du Saint-Sacrement, semble avoir été introduite par inspiration divine, et on la laisse à la dévotion du clergé et du peuple ; par où l'on voit que cette procession s'est introduite dans quelques églises particulières par la piété des peuples, et que insensiblement elle s'est étendue à toutes les autres. Le même concile ordonne à chaque évêque d'exhorter son peuple à jeûner la veille de cette fête. Ce jeûne ne subsiste plus qu'en quelques communautés religieuses. Grandcolas, dans son *Traité de l'office divin* et dans son *Commentaire sur le Bréviaire romain*, dit que les processions ont commencé à Paris, sans doute à cause de ce que porte le concile de Sens.

Martin V, dans sa bulle *Ineffabile*, de l'an 1429, et Eugène IV, dans sa bulle *Excellentissimo*, parlent des processions de la Fête-Dieu et accordent des indulgences à ceux qui assistent à ces augustes cérémonies. Il est sûr qu'elles étaient généralement établies dans toute l'Eglise avant la naissance des hérésies du seizième siècle ; nouvelle preuve des soins de la Providence pour la confusion des hérétiques.

Le concile de Trente approuve la sainte et pieuse coutume de faire les processions du saint Sacrement dans les rues et les places publiques, étant très-juste, ajoutent les Pères, que les chrétiens, certains jours, témoignent publiquement leur reconnaissance d'un bienfait aussi signalé que celui de l'adorable Eucharistie.

Le concile appelle cette procession la victoire ou le triomphe du Sauveur, qui couvre de confusion les ennemis de l'Eglise, lorsqu'ils voient la joie des fidèles triompher de l'erreur et du mensonge, en présence de Jésus-Chrit.

C'est ici l'occasion de dire un mot des confréries du Saint-Sacrement, c'est-à-dire de ces saintes associations qui se font pour honorer Jésus-Christ dans le mystère adorable de son amour : j'en trouve une érigée à Rome dans l'église de Notre-Dame de la Minerve par le pape Paul III, qui donna à ce sujet la bulle *Dominus noster*, du 30 novembre 1539. Le pape dit qu'il l'établit principalement, afin que le saint Sacrement soit gardé avec le respect qui lui est dû ; qu'à cet effet les confrères (en cas que le revenu des églises ne soit pas suffisant) fourniront tout ce qui sera nécessaire pour le culte et la vénération d'un si auguste sacrement, et même pour acheter un dais dont on se servira lorsqu'on portera la sainte Eucharistie aux malades. Le pape ordonne de sonner alors certains coups de cloches pour avertir les confrères de venir accompagner le saint Sacrement avec des torches allumées ; et s'ils ne le peuvent, d'y envoyer leurs principaux domestiques. Le pape désigne les troisièmes dimanches de chaque mois pour les confrères, et veut qu'à l'élévation de la sainte messe ils portent ce jour-là des torches allumées.

Je trouve la confrérie du très-saint Sacrement établie longtemps auparavant dans l'église de Besançon par un décret de l'archevêque Gérard d'Athier, qui, l'an 1399, l'établit dans l'église de Saint-Pierre, où elle a subsisté sans interruption, depuis ce temps jusqu'à nous, avec beaucoup d'édification.

2° Les chrétiens du Paraguay célèbrent la fête et la procession du saint Sacrement avec un éclat et une pompe dont le seul récit pénètre l'âme des plus doux sentiments de la piété, et dont le spectacle a quelquefois été, pour les infidèles du voisinage, un principe de conversion et de salut. (Muratori, *Relation des missions du Paraguay*, c. x.)

3° On pourrait citer bien des exemples des vives impressions qu'éprouvent quelquefois les cœurs les plus endurcis et même les incrédules obstinés, à la vue de nos saintes cérémonies, et particulièrement de celles qui ont lieu en ce jour dans toute l'Eglise. Celui du sceptique Diderot est assurément un des plus remarquables en ce genre : « Des rigoristes absurdes en religion, dit-il, ne connaissent pas l'effet des cérémonies extérieures sur le peuple. Ils n'ont jamais vu notre *adoration de la Croix*, le vendredi saint, ni l'enthousiasme de la multitude, à la procession de la Fête-Dieu ; enthousiasme qui me gagne moi-même quelquefois. Je n'ai jamais vu cette longue file de prêtres en habits sacerdotaux, ces jeunes acolytes vêtus de leurs aubes blanches, ceints de leurs larges ceintures bleues, et jetant des fleurs devant le saint Sacrement ; cette foule qui les précède et qui les suit dans un silence religieux ; tant d'hommes, le front prosterné contre terre ; je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique, entonné par les prêtres et répété affectueusement par une infinité de voix d'hommes, de femmes, de jeunes filles et d'enfants, sans que mes entrailles s'en soient émues et que les larmes m'en soient venues aux yeux ; il y a là-dedans je ne sais quoi de sombre et de mélancolique. J'ai connu un peintre protestant, qui avait fait un long voyage à Rome, qui convenait qu'il n'avait jamais vu le souverain pontife officier dans Saint-Pierre, au milieu des cardinaux et de toute la prélature romaine, sans devenir catholique. » (Diderot, *Salon* de 1765.)

## IV. — PLANS DIVERS RELATIFS A CHAQUE SUJET.

### 1. — PLAN SUR LA FÊTE DU SAINT-SACREMENT.

(Par Neuville).

#### I. — BUT DE L'ÉGLISE DANS L'INSTITUTION DE CETTE FÊTE.

1. Glorification du corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — 2. Amende honorable pour les outrages qu'il reçoit dans ce sacrement.

#### II. — OBLIGATIONS QUE NOUS INSPIRE CETTE FÊTE.

1. Amour et reconnaissance. — 2. Satisfaction et pénitence.

—

2. — PLAN SUR LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

(M. l'abbé C. Martin).

I. — NATURE DU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

1. Représentation de celui de la croix. — 2. Son origine remonte au berceau du christianisme.

II. — FINS DE CE SACRIFICE.

1. Latreutique. — 2. Propitiatoire. — 3. Eucharistique. — 4. Impétratoire.

III. — DISPOSITIONS POUR Y ASSISTER AVEC FRUIT.

1. *Integre.* — 2. *Intente.* — 3. *Devote.*

—

3. PLAN SUR LA COMMUNION.

(Le même).

I. — SA NÉCESSITÉ.

Elle nous est commandée par : 1. L'invitation, le désir et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — 2. Par nos besoins.

II. — SES EFFETS DANS NOS AMES.

1. Elle les fortifie. — 2. Les sanctifie. — 3. Elle est un gage d'immortalité.

III. — DISPOSITIONS.

1. Foi. — 2. Humilité. — 3. Pureté de cœur. 4. Confiance.

—

## V. — PRÉDICATION

des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche et sur la fête du Saint-Sacrement.

La fête du Saint-Sacrement n'ayant été régulièrement instituée qu'en 1264, par une bulle d'Urbain IV, on ne trouve rien de spécial sur les cérémonies qui s'y rapportent dans les saints Pères, tous antérieurs à cette époque. Ce que l'on peut recueillir dans leurs homélies pour l'adapter à ce sujet, ce sont leurs nombreuses expositions sur l'Eucharistie.

Saint Cyprien a un excellent sermon *de Cœna Domini;* il dit que le sacrifice de Melchisédech était la figure de celui du Sauveur. Il traite très-clairement les questions de la transubstantiation, de la présence réelle, et termine en excitant les fidèles au respect et à la dévotion envers le divin Sacrement.

Saint Augustin a deux sermons *de Corpore et Sanguine Domini Jesu Christi.* Le second, qui est classé le deuxième *de Verbis apostolorum* est très-instructif et fournit d'excellents matériaux à un prédicateur. En voici les principales considérations : 1° *Corporis et sanguinis Christi sacramentum est vita fidelium ;* 2° *Fides necessaria est ad sacramenti corporis et sanguinis Christi intelligentiam ;* 3° *Humilitas tenenda est, arrogantiaque vitanda.*

Saint Bernard a plusieurs sermons *in Cœna Domini*, tous excellents et qu'il importe de consulter.

Albert le Grand. C'est le plus abondant en cette matière ; il a trente-deux sermons *de Sancrosancto Eucharistiæ sacramento*, tous d'après ce texte : *Venite, comedite panem meum.* C'est une riche mine pour qui a la patience d'y fouiller.

Saint Bonaventure. Relativement à l'Evangile de ce dimanche, c'est-à-dire à la parabole des invités au festin, ce saint nous fournit quatre bons sermons.

Saint Thomas d'Aquin. *Per cœnam hodiernam, beatitudinem cœlestem intelligit.*

Saint Thomas de Villeneuve, dans ses deux *conciones*, s'applique à l'explication de la figure de la manne, dont il énumère les propriétés en les faisant toutes rapporter à la sainte Eucharistie.

## VI. — ESPRIT RELIGIEUX DE CE DIMANCHE ET DE LA SEMAINE.

Colloque familier pour la congrégation ou la prière du soir.

Il convient de méditer toutes les vérités que contient la parabole du festin eucharistique, et nous devons demander au Saint-Esprit la grâce de nous pénétrer lui-même des vives lumières que Jésus-Christ a voulu nous offrir, en adres-

sant au peuple ce langage figuré qui renferme les instructions les plus admirables.

### I. — LE MAÎTRE DU FESTIN, LA NOURRITURE ET LES CONVIÉS.

Un homme fit un grand festin : ne demandons pas quel est cet homme. Déjà, par un grand nombre de paraboles, le divin Maître nous a appris qu'en parlant ainsi d'une manière figurée, il désignait Dieu lui-même. C'est Dieu qui est le seul auteur de la grâce, des sacrements, de tous les biens spirituels. Le don inestimable de la sainte communion a Dieu seul pour principe, Dieu seul en est le maître et le dispensateur ; c'est lui qui dresse la table et qui invite les hommes à se nourrir du pain des anges.

Dieu, dans son immense miséricorde, a voulu que la chair adorable de son Fils, après avoir été immolée pour le salut de tous, devînt jusqu'à la fin des temps, la nourriture des élus et des saints. Jésus-Christ appelle ce divin repas un grand souper, un grand festin du soir. Pourquoi? mais c'est parce qu'il n'y a rien de meilleur, rien de plus grand, parce qu'on ne peut rien comparer à la magnificence de ce festin; il est digne de la grandeur et de l'amour infini de Dieu à l'égard de sa créature. On y trouve, dit un savant auteur, une ineffable jouissance de Dieu. Dieu se charge de fortifier l'âme de ses enfants, et de la rendre heureuse, en rassasiant le cœur, en l'enivrant de délices, en le préparant ainsi aux ineffables douceurs de l'éternelle béatitude.

Ce repas est grand par le nombre des heureux convives de Dieu; il est grand par la libéralité de celui qui nous l'offre; il est grand par l'aliment céleste qui nous est donné, et par les merveilleux effets qu'il doit produire en nous.

Comprenez ces choses, M. C. F., et n'êtes-vous pas arrivés à cet état fâcheux et plein de dangers, qui fait oublier l'excellence de la sainte communion, en ne la distinguant presque plus d'une action ordinaire?

### II. — LES PRÉTEXTES DES INVITÉS QUI REFUSENT DE VENIR AU FESTIN.

Les malheureux enfants de ténèbres n'apprécient jamais le don de Dieu. Quand ils sont invités à partager ses biens, ils ont mille prétextes pour les refuser. S'ils ne sont pas manifestement impies, ils vous disent qu'ils ne sont pas dignes de ce qu'on leur offre ; ils commencèrent, dit le saint Evangile, à s'excuser : Je vous en prie, excusez-moi, mais je ne puis me rendre à votre invitation. Quoi, s'écrie ici saint Grégoire, en disant je vous prie, vous refusez de venir, et c'est ainsi qu'une parole d'humilité cache une action d'un orgueil insoutenable ! C'est Dieu que vous auriez dû prier; il vous engage et vous invite lui-même ; il veut vous donner, sans que vous le lui ayez demandé, ce que vous n'auriez jamais eu la prétention d'espérer, les délices de son propre festin, et c'est vous qui vous excusez en les refusant? Quelle étrange conduite !

Les conviés, dit un pieux écrivain, méprisent-ils hautement le festin, ou celu qui le leur offre? Non, mais ils ont dans le cœur des passions qu'ils préfèrent au repas céleste. Leur âme est préoccupée par un de ces trois grands vices qui la rendent indigne des fêtes de l'Agneau, et qui la courbent vers la terre, où tout est concupiscence des yeux, concupiscence de la chair et orgueil de la vie.

L'un des conviés dit : J'ai acheté une maison de campagne, et il est nécessaire que je quitte la ville pour aller la voir. Jésus-Christ fait ici parler le riche, l'avare, le possesseur des biens de la terre. Il nous désigne ce grand nombre d'hommes du monde qui tiennent à la terre et aux biens qu'elle leur offre, et qui ne pensent plus à leur caractère de chrétien ou aux obligations qu'il leur impose.

Combien d'hommes, parmi les catholiques, prétendent n'avoir plus le temps de penser à Jésus-Christ et de remplir les devoirs sacrés de la religion!

### III. — CEUX QUI VIENNENT AU FESTIN.

Ecoutons le divin Maître : Le père de famille irrité s'adresse à ses serviteurs et

leur dit : Sortez, allez sur les places publiques, et dans les rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux.

Telle est la conduite qu'à tenue Jésus-Christ pendant les années de sa vie mortelle; telle est celle qu'il tient encore tous les jours dans sa vie eucharistique. Les riches mondains, les hommes fiers de leur puissance, de leur fortune et de leur gloire; les hommes amateurs des plaisirs et surtout amateurs d'eux-mêmes, dédaignent Jésus-Christ et ses précieux dons, et Jésus-Christ les dédaigne à son tour. Il appelle à lui les pauvres et les malades, les estropiés et les aveugles, pour les rendre riches de ses propres biens.

Les pauvres mangeront et ils seront rassasiés, a dit le Saint-Esprit. Nous connaissons ces pauvres affamés des biens de la grâce, et détachés de toutes les choses du siècle, ils viennent avec humilité à la source de tous les biens, et ceux qui, hier, étaient dans la plus affreuse indigence, deviennent tout à coup riches des dons surnaturels de la grâce, tandis que les opulents de ce siècle, pleins de vanité et d'orgueil, demeurent dans une misère profonde qu'ils reconnaîtront un jour à la clarté de la justice divine.

Appelez les estropiés, les aveugles. Il n'y a pas de maladies incurables auprès du céleste médecin venu du ciel pour délivrer l'homme de tous les genres d'infirmités. Ceux-là, dit saint Augustin, viennent dans leur pauvreté auprès de Dieu qui s'est fait pauvre pour eux. Les faibles et les estropiés accourent auprès de l'Homme-Dieu, qui seul affermira leurs pas dans les divins sentiers qui conduisent au ciel. Les aveugles viendront en s'écriant : Seigneur, éclairez-moi, afin que je ne m'endorme jamais dans la nuit de la mort éternelle.

### VII. — ANNONCE DE LA FÊTE DU SACRÉ-COEUR DE JÉSUS.

Nous célébrerons dimanche prochain, M. C. F., la fête du *Sacré-Cœur de Jésus.*

1. L'objet direct et immédiat de cette fête c'est Jésus-Christ lui-même, considéré dans cette immense charité dont son cœur matériel est le symbole. Ce n'est pas que le cœur matériel de Jésus-Christ et l'immense charité dont il est le symbole, ne soient de dignes objets de notre culte et même du culte de latrie, à cause de leur union inséparable avec le Verbe divin ; mais ces deux objets, quoique très-digne de notre culte, ne sont pas proprement l'objet de la fête de ce jour. Dans l'intention de l'Eglise et d'après l'enseignement commun des théologiens, ils ne sont que l'occasion ou le motif de son institution, puisque cette fête, comme toutes celles de Notre-Seigneur, a pour objet prochain et immédiat Jésus-Christ lui-même, considéré dans un mystère et une circonstance particulière de sa vie.

2. L'Eglise a tout à la fois pour but, dans cette solennité, d'honorer l'immense charité de Jésus-Christ, et son cœur matériel qui en est le symbole. Elle ne sépare pas ces deux motifs, ou plutôt elle se les propose également, comme on peut s'en convaincre par la lecture attentive des différents offices de ce jour autorisés par le saint-siége. Elle vous invite ensuite à entrer dans ce cœur adorable, et à vous y reposer comme dans un saint asile de paix, de bonheur et de salut, comme dit saint François de Sales. C'est dans ces sentiments, M. C. F., que vous vous préparerez à sanctifier une fête si touchante.

### VIII. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. Cyprien, serm. de Cœna Dominic. — S. Chrysostôme, hom. 3, 7, 17, 24, 28, 45, 60. — S. Ambroise, in Luc, 14. — S. Augustin, serm. 112. — S. Grégoire, homil. 22. — Le V. Bède, hom. in Dominic. — S. Bernard, serm. de Cœna Dom.

PRONISTES.

Reguis, Prône sur la procession du saint Sacrement. — Chevassu, id. sur le saint sacrifice de la messe. — Billot, id. sur le saint sacrement de l'autel. — Grisot, id. sur le saint sacrifice de la messe; — id. sur la fréquente communion; — id. sur la confrérie du très-saint Sacrement.

## TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ou Dimanche dans l'octave du Saint-Sacrement.

# INSTRUCTION

SUR LE

# SAINT SACRIFICE DE LA MESSE

PAR CHEVASSU.

## PLAN

1re CONSIDÉRATION. — COMMENT FAUT-IL ENTENDRE LA MESSE?

Subdivisions.

Dispositions : 1. Du publicain. — 2. Du bon larron. — 2. Du centenier.

2e CONSIDÉRATION. — COMMENT L'ENTEND-ON?

Subdivisions.

1. Prætereuntes. — 2. Illudentes. — 2. Blasphemantes.

TEXTE : *Nemo virorum illorum qui vocati sunt, gustabit cœnam meam.* (Luc., XIV, 24.)

Jésus-Christ nous instruit dans l'Evangile de ce jour, sous la figure d'un père de famille qui fit un grand souper, auquel il invita plusieurs personnes, qui de concert s'excusèrent toutes, et obligèrent ce bon père de famille d'envoyer ses serviteurs dans les places publiques, pour ramasser les pauvres et les estropiés, jusqu'à ce que la salle du festin fût remplie. Le souper dont il est parlé dans cette parabole est différemment expliqué par les Pères et les interprètes de l'Ecriture. Il y en a qui l'entendent de la vocation des gentils, que Dieu a appelés à la fin des temps à la foi. et qui, au refus des Juifs, ont été rassasiés, comme parle saint Augustin des mets de la vérité. Le nombre de ces conviés est presque infini, et la salle du père de famille en est remplie. D'autres l'expliquent de la béatitude éternelle, que l'Ecriture compare souvent à un festin où nous serons pleinement rassasiés de l'abondance des biens qui sont dans la maison du Seigneur. Ce bonheur nous est représenté sous la figure d'un souper, parce qu'il sera accompagné d'un repos éternel, et que nul n'y entrera qu'à la fin de sa vie, comme tout le corps des élus n'y doit entrer qu'à la fin des siècles. D'autres enfin regardent ce souper comme une figure de l'Eucharistie, qui est pour tous ceux qui y participent dignement un gage de la vie éternelle. Arrêtons-nous à cette dernière explication, afin de nous conformer à l'esprit de l'Eglise, pendant cette octave. Considérons dans la personne de ce père de famille qui fait un grand souper, Notre-Seigneur Jésus-Christ qui nous donne son corps à manger et son sang à boire dans l'Eucharistie; qui, non content de nous inviter lui-même à ce festin, envoie de toutes parts ses serviteurs, qui sont les ministres de son Eglise, pour nous rassembler près de cette divine table.

Voilà qui est bien consolant; mais le reste de la parabole me paraît bien triste;

car j'y remarque des gens qui ne payent que d'ingratitude la bonté du père de famille qui les invite. Leurs frivoles excuses les rendent indignes de l'honneur qu'il leur fait, et l'obligent à prononcer cet arrêt d'exclusion: *Dico vobis quod nemo virorum illorum qui vocati sunt, gustabit cœnam meam.* Cet arrêt est terrible, M. F.; cependant il est plus commun qu'on ne pense. Jésus-Christ est dans l'Eucharistie, comme un juge dans son tribunal, où il prononce cet arrêt de mort contre une infinité de chrétiens qui n'ont que du mépris pour cet adorable mystère; ou plutôt, disons mieux, cet arrêt est déjà prononcé, et ces chrétiens à qui l'attachement à la terre fait oublier le don du ciel, ne goûteront point la douceur de ce divin banquet: *Nemo virorum illorum gustabit cœnam meam.* Ils viendront dans nos églises; ils assisteront au saint sacrifice de la messe, et communieront même quelquefois; mais ce sera sans fruit, parce qu'ils sont semblables à ces Juifs charnels, qui n'avaient que du dégoût pour la manne que Dieu fit pleuvoir sur eux dans le désert. Ce n'est pas mon dessein de combattre en général ces chrétiens négligents qui n'approchent point de l'Eucharistie, ou qui n'en tirent aucun profit; la matière serait trop vaste: j'attaquerai seulement les abus qui se commettent par rapport au saint sacrifice de la messe. Pour le faire avec ordre, je vous ferai voir d'abord les dispositions avec lesquelles il faut l'entendre, et ensuite les fautes qu'on y commet. 1° *Comment faut-il entendre la messe?* 2° *Comment l'entend-t-on?*

---

## I^er POINT. — COMMENT FAUT-IL ENTENDRE LA MESSE?

Avant que de vous prescrire quelques règles de piété, pour bien entendre la messe, il faut vous expliquer ce que c'est que la messe. La messe est le sacrifice de Jésus-Christ et de son Eglise. Jésus-Christ est le principal offrant, c'est lui qui s'offre pour nous à Dieu son Père sur nos autels; c'est pour cela qu'il porte le titre de souverain prêtre et qu'il portera cette auguste qualité pendant toute l'éternité : *Sacerdos in æternum.* La victime du sacrifice, c'est le corps et le sang de Jésus-Christ : c'est lui à qui cette victime est offerte; c'est Dieu seul. Les ministres du sacrifice sont les prêtres. Le peuple chrétien qui y assiste a aussi le bonheur de l'offrir conjointement avec le prêtre; d'où je conclus que la meilleure manière d'entendre la sainte messe, c'est de s'unir au prêtre, de s'attacher à tout ce qu'il fait et à tout ce qu'il dit, de le suivre dans toutes ses actions, autant qu'on le peut, et de les accompagner de vrais sentiments de piété. En suivant cette méthode, nous pouvons distinguer trois parties dans le sacrifice : la première, depuis l'introït ou le commencement de la messe jusqu'à l'offertoire, où nous devons nous comporter comme des pénitents qui sont tout pénétrés de la grandeur et de l'énormité de leurs péchés; la seconde, depuis l'offertoire jusqu'à la consécration, où nous devons nous considérer comme des ministres qui doivent offrir Jésus-Christ et se sacrifier avec lui; la troisième enfin, depuis la consécration jusqu'après la communion, où nous devons nous regarder comme des participants qui doivent se rendre dignes des grâces qui leur sont offertes. Pour rendre ces vérités plus sensibles, je vais vous proposer trois exemples tirés de l'Evangile, qui vous montreront comment vous devez vous occuper pendant la messe. Le premier est le publicain, le second est le bon larron, et le troisième, le centenier. Le publicain vous apprendra ce que vous devez faire au commencement de la messe; le bon larron, comment vous devez vous comporter au temps de la consécration; et le centenier vous servira de guide pour la communion.

1re *subdivision. — Dispositions du publicain.*

Lorsque vous entrez dans l'église pour entendre la messe, souvenez-vous, M. F., de la disposition du publicain quand il vint dans le temple pour offrir le sacrifice de ses prières, et considérez le portrait qu'en fait saint Luc. Le publicain, se tenant au bas du temple, n'osait lever les yeux au ciel; mais il frappait sa poitrine en disant : « Seigneur, ayez pitié de moi qui suis un pécheur. » Il est bien éloigné de ces esprits fiers et superbes dont parle le prophète, qui veulent s'approcher de leur Dieu comme s'ils étaient des hommes qui eussent rempli tous les devoirs de la justice : *Quasi gens quæ justitiam fecerit.* Il croit, au contraire, qu'il est indigne de paraître en la présence de son Dieu. C'est pour cela qu'il se place dans le plus petit coin du temple. Il est couvert d'une si grande confusion à la vue de ses péchés, qu'il n'ose même regarder le ciel : *Nolebat nec oculos ad cœlum levare.* Il se frappe la poitrine, parce que c'est l'endroit où le cœur est placé ; et, puisque son cœur a été le premier coupable, il veut qu'il porte le premier la peine qui est due au péché, dit saint Augustin; ou, si vous voulez que je m'explique autrement, j'ajoute que de même que si l'on frappe une pierre avec un fusil, il en sort des étincelles, de même notre heureux pénitent, frappant sa poitrine, en fait sortir ces paroles toutes de feu : *Deus, propitius esto mihi peccatori :* Mon Dieu, pardonnez à moi, pauvre pécheur.

Oh ! que nous serions heureux, si, dans le temps que l'on commence la messe, nous entrions dans ces sentiments de pénitence et de componction, et, si étant tout pénétrés du poids de nos péchés, nous imitions la conduite de ce publicain en nous humiliant comme lui. Etant pécheurs comme nous sommes, nous ne chercherions pas à nous distinguer dans l'église; mais rentrant dans notre néant avec une salutaire confusion, nous prierions le Seigneur avec larmes et gémissements de nous faire miséricorde : *Propitius esto mihi peccatori.* N'est-ce pas ce que le prêtre veut nous inspirer, lorsqu'au commencement de la messe il descend au bas de l'autel et semble s'en éloigner pour faire une confession publique à la face de toute la cour céleste et de tous les assistants qui en sont les spectateurs ? Ne paraît-il pas dans cet état comme chargé de toutes les iniquités du peuple, qui fait aussi bien que lui une confession générale de ses péchés; et ne nous apprend-il pas l'obligation où nous sommes de nous adresser à Dieu avec un cœur contrit et humilié ? Occupons-nous donc, M. F., à prier Dieu de nous pardonner, non-seulement au commencement de la messe, mais encore dans les autres cérémonies qui se font jusqu'à la consécration ; c'est l'exemple que nous fournit le publicain. Il faut maintenant vous proposer celui du bon larron, qui vous instruira comme vous devez vous comporter au temps de la consécration et de l'élévation de la sainte hostie, temps où vous devez vous considérer comme ministres de cet auguste sacrifice.

2e *subdivision. — Dispositions du bon larron.*

Voyez cet heureux criminel au moment même de son supplice : voyez comme il ouvre les yeux du cœur pour reconnaître son libérateur : *Domine, memento meî, cum veneris in regnum tuum.* Quel progrès ne fait-il pas pendant trois heures qu'il se trouve dans la compagnie d'un Dieu mourant ? Il est attaché à la croix et il ne lui reste plus de libre que son cœur et

sa langue. Voyez comme il offre l'un et l'autre à Jésus-Christ, lui donnant tout ce qu'il pouvait lui donner. Il lui consacre son cœur par la foi et par l'espérance, lui demandant humblement une place dans son royaume éternel; il lui consacre sa langue en publiant son innocence et sa sainteté : *Nos quidem juste*, dit-il à son compagnon, *nam digna factis recipimus; hic vero nihil mali gessit.* Dans le temps que les autres renient Jésus-Christ, il publie hautement qu'il est le Seigneur du ciel et de la terre ; dans le temps que les hommes s'appliquent à l'outrager par des blasphèmes sacriléges, il devient son panégyriste; dans le temps que ses disciqles l'abandonnent, il prend son parti. Sa charité est si parfaite, qu'il emploie toutes ses forces pour tâcher de convertir le mauvais larron et le faire rentrer en lui-même : *Neque tu times Deum*, *quod in eadem damnatione es?* Ne soyez pas surpris, M. F., si je découvre tant de vertus dans le bon larron : il n'est rien qui touche davantage le cœur de l'homme que la vue de Jésus-Christ en croix, surtout quand on regarde un si saint objet avec une foi vive. Tous ceux qui l'ont regardé de la sorte ont toujours fait un progrès admirable dans la piété. Une considération si salutaire a réjoui le cœur d'un saint Augustin, d'un saint Bernard, d'un saint Bonaventure et d'une infinité d'autres, au nom desquels l'Apôtre des gentils semble avoir dit par avance que la science d'un Dieu crucifié était toute leur science : *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos*, *nisi Jesum Christum et hunc crucifixum.*

Oh! que vous seriez heureux, chrétiens, si, dans le temps de la consécration, et lorsqu'on expose à vos yeux la sainte hostie, vous regardiez avec les yeux de la foi les plaies sacrées de Jésus-Christ élevé en croix, et si vous vous appliquiez sérieusement à considérer la charité infinie de cet adorable et aimable Sauveur, qui ne se tient dans l'état où nous le voyons que pour attirer nos cœurs à lui, selon ces paroles qu'il dit à ses disciples : *Et ego*, *si exaltatus fuero a terra*, *omnia traham ad meipsum :* lorsque je serai élevé de la terre, ce sera pour lors que j'attirerai toutes choses à moi. Ce serait alors qu'en offrant Jésus-Christ à Dieu son Père, vous feriez en même temps un sacrifice de vous-mêmes, et que, soutenus par une espérance chrétienne et par une confiance vraiment filiale, vous crieriez de toutes les forces de votre cœur : *Memento meî*, *Domine.* Ah! Seigneur, n'oubliez pas ce pauvre pécheur, accordez-moi votre grâce et une place dans votre royaume. Vous ne vous contenteriez pas même de lui représenter vos besoins particuliers, vous prieriez pour tous ceux de l'Eglise; et votre charité serait si universelle, que vous vous souviendriez, non-seulement de vos frères qui sont sur la terre, mais encore de ceux qui gémissent au milieu des flammes du purgatoire, ainsi que le prêtre vous en avertit : *Memento*, *Domine*, *famulorum*, *famularumque tuarum.*

3e *subdivision.* — *Dispositions du centenier.*

Enfin, il faut vous proposer l'exemple du centenier, que vous devez envisager dans le temps que le prêtre communie ; soit que vous communiez avec lui sacramentalement, suivant la pratique de la primitive Eglise, où tous les fidèles qui assistaient au saint sacrifice y participaient; soit du moins que vous communiez spirituellement, en témoignant à Jésus-Christ le désir que vous avez de vous unir à lui. Cet exemple est si admirable, qu'il semble que l'Eglise prenne plaisir à nous le remettre devant les yeux, puisque, dans le temps de la communion, le prêtre se sert des mêmes pa-

roles que cet homme adressa au Sauveur pour lui demander la guérison de son serviteur : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum; sed tantum dic verbo, et sanabitur anima mea :* Non, Seigneur, je ne suis pas digne de vous recevoir dans ma poitrine. Le sein de votre Père est la seule demeure digne de votre sainteté; et lorsque vous avez daigné descendre dans le sein virginal de Marie, par le mystère de l'Incarnation, vous avez causé l'étonnement de toutes les intelligences célestes, parce que vous vous êtes profondément humilié et comme anéanti, encore que ce corps eût été préparé par la vertu du Saint-Esprit. Non content de ce premier abaissement, vous voulez encore habiter au milieu de nous et y établir votre demeure. Hé quoi, Seigneur, vous venez à moi, vous qui êtes le Dieu vivant et le souverain Maître du ciel et de la terre; à moi qui suis le plus grand de tous les pécheurs! Ah! comment serais-je digne de manger le pain des anges, moi qui ne mérite pas seulement de manger le pain commun et matériel que vous donnez pour la nourriture des hommes : *non sum dignus*. Je reconnais encore un coup mon indignité, ô mon Dieu! mais, puisque vous voulez bien venir à moi, quelque misérable que je sois, pour me combler de vos biens, je ne vous demande pas des biens temporels, ils ne me serviraient peut-être qu'à me damner ; je vous demande les biens du ciel, la santé de l'âme, la rémission de mes péchés et la paix d'une bonne conscience : *sed tantum dic verbo, etc.* Voilà, M. F., les exemples que j'ai cru devoir vous proposer pour vous engager à entendre la messe en esprit de pénitence, de religion et de sacrifice. Mais suit-on ces exemples? Ah! bien loin d'imiter la conduite du publicain, du bon larron et du centenier, la plupart des gens du monde entendent la messe en pharisiens, en mauvais larron et en Judas. Pour vous en convaincre, il n'y a qu'à vous représenter les fautes que l'on y commet.

## II^e POINT. — COMMENT L'ENTEND-ON.

La messe est un mémorial de la passion de Jésus-Christ : c'est pourquoi il veut que toutes les fois que nous célébrons ce mystère nous le fassions en mémoire de lui : *Hoc facite in meam commemorationem*. Mais pendant que nous renouvelons à l'autel le souvenir de ses souffrances, il arrive bien souvent que plusieurs chrétiens renouvellent le crime des juifs et des bourreaux qui l'ont attaché à la croix. Pour connaître si vous n'êtes point du nombre de ceux qui déshonorent de la sorte nos saints et redoutables mystères, remarquez, M. F., que parmi ceux qui insultaient Jésus-Christ lorsqu'il fut attaché à la croix, il s'en trouva de trois sortes. Les uns ne faisaient que passer devant la croix sans s'arrêter et sans entrer dans les sentiments d'une véritable douleur, plus insensibles que les créatures inanimées, *prætereuntes*. Les autres s'approchaient du lieu du supplice et considéraient toutes les circonstances de la passion du Fils de Dieu; mais ce n'était que pour se moquer et en faire le sujet de leurs sanglantes railleries, *illudentes*. Il y en avait enfin qui, non contents de l'insulter, l'attaquaient par d'horribles blasphèmes et chargeaient de malédictions celui qui sera béni dans tous les siècles, *blasphemantes*. Reconnaissez à ces traits les profanations que l'on commet à la sainte messe et dont peut-être vous vous êtes rendus coupables.

1re *subdivision. — Prœtereuntes.*

N'êtes-vous point du nombre de ceux qui, dans le temps du sacrifice, traitent Jésus-Christ avec indifférence? Je ne parle point de ceux qui ne communient qu'une fois l'an et qui ne communieraient jamais si l'Eglise ne les y obligeait : mais, puisque je traite de la divine Eucharistie comme sacrifice, renfermons-nous dans notre sujet. Combien y en a-t-il qui négligent d'assister à la sainte messe, qui passeront plusieurs mois sans entendre la grand'messe de paroisse, quoique l'Eglise ordonne qu'on y assiste, autant qu'on peut, les dimanches et les principales fêtes de l'année? On croit avoir sanctifié suffisamment le dimanche en entendant une messe basse; et encore comment l'entend-on? On n'est pas plutôt arrivé à l'église qu'on voudrait que la messe fût dite. On voudrait au confessionnal le directeur le plus commode; en chaire, le prédicateur le plus agréable, et à l'autel le prêtre le plus diligent. Hélas! au moins, si l'on priait pendant ce peu de temps; mais la plupart y sont sans aucune application, et l'on pourrait bien leur faire le même reproche que Jésus-Christ fit autrefois aux Juifs : *Populus hic labiis me honorat; cor autem eorum longe est a me :* Lorsque vous venez à la messe, pécheurs, il y a une distance infinie entre Dieu et votre cœur. Il semble, pour parler le langage du prophète, que Jésus-Christ est un Dieu étranger pour vous. Dans le temps même qu'il se sacrifie pour vos besoins, vous le traitez non-seulement avec indifférence, *prœtereuntes,* mais encore avec mépris.

2e *subdivision. — Illudentes.*

N'est-ce pas se moquer de Jésus-Christ que d'entendre la messe comme font la plupart des chrétiens? Vous y venez, et pourquoi? pour y voir et y être vus, avec un cœur dissipé; vous y riez et badinez comme à un jeu et à une comédie; vous y parlez sans nécessité; vous vous y entretenez de choses inutiles et peut-être même criminelles. Au lieu de vous y tenir avec cette profonde modestie qu'exige la présence de votre Dieu, vous y êtes dans des postures indécentes, tournant les yeux de tous côtés, commettant une infinité d'irrévérences, faisant même difficulté de vous y tenir à genoux, quoique vous n'ayez aucune incommodité qui vous en dispense. Ah! chrétiens immodestes, y pensez-vous? Quand vous avez une grâce à demander à un prince ou à un grand seigneur, loin de vous tenir debout devant lui ou de vous couvrir en sa présence, vous vous croyez obligés de vous prosterner humblement sans crainte d'en faire trop : cependant celui à qui vous parlez est un homme comme vous; et quand vous venez dans le temple de Dieu demander la plus grande de toutes les grâces, le pardon de vos péchés et votre sanctification, vous le faites avec tiédeur et indifférence. Que dis-je? vous le faites avec mépris, vous tenant avec arrogance et fierté devant le trône de la Majesté divine. N'est-ce pas là vous moquer de Jésus-Christ? *illudentes;* et, ce qui vous rend encore plus criminels, c'est que vous avez l'insolence de commettre ces scandaleuses immodesties ouvertement, en présence de tout le monde, et vous êtes cause par là que le saint nom de Dieu est blasphémé parmi les hérétiques, qui ne peuvent s'imaginer, en vous voyant si dissipés, que vous croyez la présence réelle de Jésus-Christ dans le saint Sacrement.

3e *subdivision. — Blasphemantes.*

Oui, chrétiens sans religion, vous êtes des blasphémateurs qui outragez Jésus-Christ comme le mauvais larron jusque sur l'autel de son sacrifice. Si l'on nous invective dans la rue, nous prenons patience : mais si l'on vient dans notre maison, si l'on nous poursuit jusque dans notre appartement pour nous insulter et nous cracher au visage, c'est un affront qui nous paraît insupportable. Quelle injure donc pour notre aimable Rédempteur, que de se voir insulter jusque sur le trône de sa charité par une chétive créature et un vermisseau de terre, par un brouillon et un libertin : *Qua fronte te sistes ad tribunal Christi?* s'écrie saint Chrysostôme : Comment, malheureux, oseras-tu comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ après l'avoir traité si indignement en cette vie ? Ecoutez, chrétiens indévots, les reproches que le Seigneur lui-même vous fait par un prophète : *Quid est quod dilectus meus in domo mea fecit scelera multa :* Ah ! d'où vient que ce chrétien, à qui j ai donné tant de marques de mon amour, m'a si souvent offensé jusque dans ma maison et dans le temps même que je m'offrais pour son salut? Pesez bien ces deux mots : *Scelera multa :* On commet à la messe des péchés sans nombre. C'est là où le pécheur, au lieu de s'appliquer à demander à Dieu sa conversion, ne fait pas difficulté d'employer toutes sortes de moyens pour l'offenser; de sorte qu'il faut le dire avec le roi-prophète : *Quanta malignatus est inimicus in sancto!* C'est dans ce saint lieu et dans le temps même du sacrifice, femme mondaine, que vous avez scandalisé les autres par votre luxe, votre vanité et vos parures immodestes : *Quanta, etc.* C'est dans ce temps, impudiques, que, au lieu d'éteindre le feu de votre passion, vous avez cherché à la satisfaire par mille regards curieux et lascifs : *Quanta, etc.* C'est dans ce temps, vindicatifs, que, au lieu de prier pour votre ennemi que vous aviez devant les yeux, vous avez médité les moyens de le perdre, nourrissant la haine et l'injustice dans le cœur, et ne pensant à rien moins qu'à ce qui se passe sur nos autels : *Quanta, etc.* O mon Dieu! qui pourrait compter tous les péchés que l'on commet pendant la sainte messe ? Qui pourrait seulement compter ceux que nous y avons commis nous-mêmes?

Conclusion. — Ne sortons pas de l'église sans en demander pardon à Dieu, et pensons sérieusement à nous convertir. Dieu déteste la rapine dans l'holocauste : *Odio habens rapinam in holocausto.* Ne lui dérobons plus par nos indévotions la gloire qu'il mérite par son sacrifice. Nous lui devons trois victimes pendant la messe : nos corps, nos esprits et nos cœurs. Nos corps doivent honorer Jésus-Christ par une modestie religieuse. Si nous avons manqué en ce point, nous avons dérobé une partie de la victime qu'il fallait offrir; corrigeons toutes ces irrévérences que Dieu déteste : *Odio habens, etc.* Il ne suffit pas d'être présents de corps au saint sacrifice, il faut que nous y soyons présents d'esprit. Entendre la messe avec des distractions volontaires, sans penser ni à Dieu ni à son salut, c'est ôter à Jésus-Christ une grande partie du sacrifice. Evitons cette dissipation, sinon le Seigneur rejettera nos prières : *Odio habens, etc.* Enfin, la principale hostie de l'homme c'est son cœur; mais si ce cœur, au lieu d'être consumé de l'amour divin, ne fait durant le sacrifice aucun effort pour obtenir au moins quelque étincelle de ce feu sacré; s'il demeure là-dessus dans l'inaction, s'il est même dans l'attachement actuel au péché sans retour le plus léger vers son Dieu,

n'est-ce pas en quelque sorte se moquer de lui et l'outrager de la manière la plus sensible, en retranchant une partie de la victime pour la livrer au démon ?

Rentrons donc sérieusement au-dedans de nous-mêmes et réformons nos sentiments quand nous venons à la sainte messe. Hélas! peut-être ne l'avons-nous jamais entendue comme il faut : assistons-y à l'avenir avec tant de religion, de modestie et de piété, que nous puissions enfin recueillir le dernier fruit du sacrifice, dans la possession de la gloire. C'est ce que je vous souhaite, etc.

# SERMON

POUR

# LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

PAR M L'ABBÉ DE LESTANG, CHANOINE HONORAIRE DU PUY.

## PLAN

| 1re PARTIE. — EXCELLENCE DE CETTE DÉVOTION. | 2e PARTIE. — AVANTAGES DE CETTE DÉVOTION. |
|---|---|
| Subdivisions. | Subdivisions. |
| 1. Préliminaire historique. | 1. Imitation du cœur de Jésus. |
| 2. But de cette dévotion. | 2. Communion de prières. |

TEXTE : *Dixit Dominus : cor meum ibi cunctis diebus.*
(III Reg., IX, 3.)

Quand le roi Salomon, d'illustre mémoire, eut élevé au Dieu très-haut un magnifique temple sur la montagne de Moria, il entendit une voix qui lui dit : J'ai sanctifié cette maison pour l'éternité ; elle sera appelée la maison de Dieu. Mes yeux y resteront continuellement attachés ; mon cœur reposera dans ce lieu saint. Cette voix mystérieuse qu'entendit le grand roi d'Israël, c'était celle du Seigneur.

Dès ce moment, Dieu habita dans ce sanctuaire au milieu des enfants d'Israël, son peuple bien-aimé, il les couvrit de sa paternelle protection, il plaça le trône de David au-dessus des autres trônes de la terre !

Tel fut, M. F., le langage que le Tout-Puissant fit entendre à Salomon après la dédicace du temple de Jérusalem, et ce langage affectueux est une preuve irréfragable.

Eh bien ! ce n'est plus seulement sous un voile symbolique ou enveloppé de nuées légères que Dieu, comme autrefois, se rend présent dans la maison de prière, mais c'est en réalité que nous nous approchons de lui, quand nous entrons dans ces temples ; car c'est bien en réalité le cœur sacré de Jésus que nous possédons tout palpitant d'amour dans le mystère eucharistique ; c'est un dogme de la foi catholique qu'il repose sur nos autels après les paroles sacramentelles du prêtre au très-saint sacrifice de la messe, et il est bien positif qu'il a établi le trône de sa grâce dans nos augustes tabernacles : *Dixit Dominus, erunt oculi mei et cor meum ibi, cunctis diebus.*

Combien n'est-il pas consolant pour nous de penser, chrétiens, M. F., que notre divin Sauveur, avant de monter au ciel, nous légua son sacré cœur avec tous les sentiments de la plus tendre charité, de sorte que nous pouvons nous écrier sans nulle hardiesse d'expression : La terre est un nouveau ciel ! Il nous est permis de le voir de nos yeux, de lui offrir nos très-humbles hommages, de le remercier chaque jour de la magnificence de ses dons, de lui exposer nos besoins, nos vœux, avec la confiance qu'ils seront exaucés s'ils sont conformes aux intérêts de notre salut éternel et à sa plus grande gloire. La solennité du Sacré-Cœur de Jésus, que nous célébrons en ce jour, est donc la fête par excellence de la reconnaissance et de l'amour; nous ajoutons qu'en perpétuant le souvenir des sublimes vertus du Fils de Marie, Notre-Seigneur, elle consacre parmi tous les véritables croyants le culte de l'imitation de sa sainte vie et appose ainsi le sceau à l'œuvre de notre rédemption.

En un mot, notre dessein est de vous montrer dans ce discours : 1° *La haute importance de la dévotion au sacré cœur de Jésus; 2° et son utilité pour l'avancement spirituel des fidèles.* Pour atteindre ce double but, nous vous en exposerons l'objet, la fin, les effets.

Vierge sainte, permettez que nous approchions de votre cœur sans tache comme de l'échelle mystérieuse de Jacob pour arriver jusqu'à celui de votre cher Fils. Veuillez, ô Marie, nous donner vous-même accès à cette source intarissable de toutes les miséricordes; nous vous en conjurons par vos entrailles maternelles, et tout en réclamant les lumières de l'Esprit saint, nous réclamons aussi votre assistance et vous saluons avec l'archange Gabriel, pleine de grâces. *Ave, Maria, gratia plena.*

---

## Ire PARTIE. — EXCELLENCE DE LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS.

### 1re *subdivision. — Préliminaire historique.*

Quoique l'institution liturgique de la fête du Sacré-Cœur de Jésus ne date dans l'Eglise de France que de la fin du dix-septième siècle, cependant son origine primitive remonte évidemment au commencement des temps, à ce jour à jamais heureux pour l'humanité déchue où Dieu promit à nos premiers parents, après leur fatale désobéissance dans le jardin d'Eden, un bienfaisant Messie ; or ce rédempteur devait être le Verbe éternel, son unique Fils qui accomplirait, suivant la divine promesse, le rachat du péché par ses humiliations, par ses souffrances et par sa mort sanglante sur le Calvaire. Alors Adam et Eve, inconsolables de la disgrâce qu'ils avaient encourue, commencèrent à ouvrir leur âme à la douce espérance ; ils poussèrent un cri de reconnaissance et d'amour, ils s'efforcèrent, par leurs larmes de repentir et leurs humbles supplications, de hâter l'heure de la rédemption. Vous savez, M. F., que le grand acte de réconciliation a eu lieu sur le mont Golgotha; Jésus a répandu jusqu'à la dernière goutte de son sang, il a enduré des douleurs inouïes, il est mort volontairement, il a attaché le péché d'Adam à sa croix, il a lavé toute sa postérité d'une souillure immonde dans l'eau pure qui jaillit de son cœur, quand un soldat le perça d'un coup de lance à l'instant de la consommation de son sacrifice!

Voilà donc la véritable date de la dévotion au sacré cœur du Christ! Marie, sa tendre et pieuse mère, Jean, le disciple bien-aimé, Marie-Madeleine, Marie Salomé, les sensibles filles et les saintes femmes de Jérusalem, le centurion lui-même, qui présidait au nom de la loi à l'immolation de l'auguste victime, furent les témoins du salutaire mélange d'eau et de sang dans lequel fut baptisé le monde ; ils rendirent témoignage à la vérité, ils

commencèrent, dans l'intimité de leur âme, à célébrer la charité infinie du divin cœur de Jésus, Sauveur du monde.

Donc, la solennité qui nous réunit au pied des autels est, quant à son principe, aussi ancienne que la fatale désobéissance du premier homme, car la miséricorde céleste abonda là où le délit du péché avait été si monstrueux, comme dit l'apôtre saint Paul en faisant allusion au mystère de la rédemption : *Ubi abundavit delictum, ibi superabundavit gratia.*

Toutefois, si la touchante solennité du Sacré-Cœur de Jésus fut pendant de longs siècles confondue avec celle de son très-saint corps et de son très-précieux sang, elle était pourtant l'objet des plus vives aspirations de l'Eglise, des plus ferventes méditations de ses pontifes, de ses docteurs, de tous les fidèles adorateurs du Fils de Dieu, martyr de sa compassion pour l'humanité pécheresse.

Enfin, vers l'an 1690, Dieu se plut à réchauffer dans l'âme de la vénérable Marie Alacoque, religieuse de l'Institut des *Dames de la Visitation*, à Paris, la dévotion au sacré cœur de Jésus que saint Bernard et saint Bonaventure avaient si onctueusement préconisée déjà dans leurs écrits ascétiques. Cette pieuse femme, inspirée d'en haut, s'étant empressée d'adresser une chaleureuse requête à ses supérieurs ecclésiastiques en faveur du sacré cœur de Jésus, sa supplique fut favorablement accueillie, et bientôt une cérémonie expiatoire et un office spécial dans le cloître solitaire qu'elle habitait y consacrèrent l'établissement liturgique de la fête que nous célébrons aujourd'hui avec un culte solennel. Les autres communautés religieuses de Paris ne tardèrent pas à imiter un si bel exemple! Grâce à Dieu, elle se propagea bientôt avec une merveilleuse rapidité dans tout l'univers.

Nous vous ferons remarquer ici, chrétiens auditeurs, que plusieurs papes ne se bornèrent pas à autoriser cette dévotion par leurs brefs et leurs rescrits; ils firent encore plus; ils exhortèrent, dans leurs encycliques adressées à divers évêques de la chrétienté, les peuples catholiques à embrasser avec un pieux enthousiasme la dévotion au cœur de Jésus, à observer soigneusement les pratiques religieuses attachées à ce culte de l'amour.

Ce n'est pas tout; la docte assemblée du clergé de France, sur les vives instances d'une vertueuse princesse, la reine Marie Lekzinska, déclara solennellement dans une de ses réunions générales que cette même dévotion méritait à tous égards l'entière confiance de tous les chrétiens orthodoxes : aussi fut-elle accueillie après cette déclaration publique en France avec des transports d'allégresse et de gratitude. En un mot, depuis environ deux siècles, elle est la plus douce consolation des âmes gémissant sous les étreintes des souffrances morales.

D'ailleurs, Notre-Seigneur Jésus-Chrisi n'avait-il pas assuré à ses apôtres, avant sa bienheureuse ascension, que son cœur se dilaterait pour le bonheur de ceux qui croiraient en lui? Cette divine promesse a eu depuis dix-huit siècles son plein et entier accomplissement; et, pour rappeler une magnifique parole du prophète royal, le cœur du Sauveur des hommes est resté attaché, comme celui de David, à tous ses pacifiques serviteurs : *Si pacifice venistis ad me ut auxiliemini mihi, cor meum jungatur vobis.* (1. Paralip., XII, 17.)

Après ce préliminaire historique, il s'agit d'étudier maintenant le principe de la dévotion au sacré cœur de Jésus, d'en examiner le fond et l'esprit; nous espérons, dans une succincte analyse, vous en montrer, N. T. C. F., toute l'excellence considérée sous ce double point de vue.

2e *subdivision. — But de cette dévotion.*

Le but principal de cette dévotion est essentiellement expiatoire et réparateur; le zèle, le dévouement, l'amour, doivent se confondre dans le culte rendu au cœur de Jésus, modèle des plus purs sentiments, miroir de toutes les vertus, fournaise de charité, type parfait de l'humilité et de l'abnégation, source intarissable des miséricordes de Dieu, trésor de tous les dons que l'Esprit saint se plaît à répandre sur les hommes de foi et de bonne volonté.

Toutefois, ainsi que dans toutes les autres dévotions, il faut y rechercher les deux objets qui en constituent l'essence, savoir l'*objet visible*, *l'extérieur* qui frappe nos sens et ranime notre foi. L'autre, au contraire, est purement *spirituel et mystique.*

*L'objet sensible* de cette dévotion est le cœur animé de Jésus, vrai Dieu et vrai homme tout ensemble, que nous entourons de nos adorations, de notre vénération et de nos hommages affectueux, dans l'unité et l'intégrité de la personne divine. Eh! en vérité, pouvons-nous choisir un signe plus expressif, plus noble, plus en rapport avec les besoins de notre propre cœur, plus en harmonie avec la sensibilité naturelle de notre âme, plus régénérateur de la piété, plus capable de nous faire aimer la sainteté infinie du Verbe de Dieu fait chair pour notre salut? Qui ignore que le cœur est le siége, est le centre de toutes les affections les plus tendres de l'âme? Qui ne sait qu'il est le symbole le plus caractéristique de l'amour?

L'objet interne mystique et spirituel de cette dévotion est, d'autre part, ce que ce divin cœur représente, c'est-à-dire ses dispositions intérieures, ses sublimes vertus, ses bienfaits sans nombre dont il ne cesse de combler les hommes soumis à sa loi. Voilà le surnaturel de cette dévotion; peut-il y avoir un culte plus légitime, plus consolant, plus digne du suffrage universel?

Oui, il faut le proclamer du haut de la chaire de vérité, cet axiome aussi ancien que le monde et admis même par les philosophes du paganisme : Oui, c'est sur les qualités du cœur qu'il faut avant tout baser le mérite réel des sages et des héros. La noblesse de famille, l'illustration des aïeux, l'éclat des dignités, la pompe des richesses, la célébrité de la science, tous ces titres d'honneur, toute cette brillante apparence de la fortune, du talent, du génie, de l'esprit, ne sont après tout que prestige, éclat mensonger, vanité des vanités, fumée et poussière aux yeux du philosophe chrétien, rien, en un mot, si les qualités du cœur et la vertu produites par la grâce, cette lumière vivifiante du ciel, ne viennent pas s'harmoniser avec tous ces splendides dehors de la grandeur humaine; *Vanitas vanitatum et omnia vanitas.* Telle était la pensée intime, telles furent les judicieuses et à jamais mémorables paroles du plus puissant prince de la terre, du roi Salomon.

Ainsi, ne nous y trompons pas : les sentiments purs et honnêtes, les sentiments délicats et généreux, les sentiments moraux et religieux; en d'autres termes, l'amour de la vérité et de la justice, le sincère attachement aux principes orthodoxes de la foi, à la piété, à l'ordre public, à tout ce qui est bien, bon, équitable; le dévouement absolu au dogme catholique et à la saine morale; le zèle conservateur de la paix et de l'union au milieu de la grande famille humaine, voilà ce qui ennoblit et relève l'homme devant le Dieu trois fois saint; voilà uniquement ce qui peut lui mériter sa bien-

veillance paternelle, en même temps que le respect et la juste considération de ses semblables.

Or, M. F., tels précisément étaient les principes de sagesse et les sentiments incomparables de Jésus notre divin maître et notre rédempteur; tels étaient les sentiments ineffables de son cœur sacré, que l'Eglise catholique, notre mère, offre à notre vénération, surtout à notre amour filial. Où trouver des paroles assez chastes, assez magnifiques, pour célébrer sa pureté sans tache, pour louer son intégrité envers tous, sa ferveur inaltérable dans l'accomplissement de la volonté de son Père céleste, son humilité à toute épreuve, son ardente charité envers tous ceux qui étaient affligés par des peines d'esprit ou par des souffrances corporelles? Comment retracer la fidélité qu'il conserva à ses amis de cœur jusqu'à sa mort? Comment raconter son héroïque constance pour la défense de la vérité? Ah! dans un transport d'admiration ne devons-nous pas nous écrier avec saint Jean Chrysostôme : « Oui, ô divin cœur de Jésus, vous êtes plus resplendissant de pureté que les rayons du soleil; vos sentiments d'amour embrassent l'universalité du monde et au delà; vos pensées de foi sont plus élevées que les cieux; votre charité est plus brûlante que le feu; votre dévotion plus solide et votre perfection plus étincelante que le diamant : *Cor Jesu cœlis sublimius, orbe latius, radiis solaribus splendidius, igne ferventius, adamante solidius.* »

Oui, cœur sacré de Jésus, votre cœur renferma le dépôt de la justice par essence; il fut le modèle de la sainteté, la source du parfait amour; il est encore dans le ciel le principe fécond de toutes les bénédictions que nous recevons nous-mêmes dans l'ordre de la nature et de la grâce.

Eh quoi! si l'on porte en triomphe le cœur des héros de leur pays qui ont bien mérité par leur patriotisme et leur bravoure; si des enfants bien nés arrosent de leurs larmes l'urne funéraire qui renferme le cœur glacé du meilleur des pères; s'ils la décorent d'inscriptions religieuses, de bouquets de fleurs, de couronnes immortelles; si tout un peuple prend spontanément le deuil à la mort d'un roi qui fut le père bien-aimé de ses sujets; quelle âme assez dénaturée, assez insensible, assez froide, n'éprouverait pas consolation et bonheur à environner de ses témoignages de gratitude et d'amour le cœur de Jésus, type à la fois et de la sagesse increée qui illumine le monde, et de la plus haute perfection qui, en l'édifiant, la sanctifia? *Exemplar virtutum, Jesu amabilis, Jesu admirabilis.* C'est Jésus, c'est cet Agneau de douceur, qui continue, par la perfection de sa doctrine et l'influence salutaire de ses exemples, à enchaîner la barbarie des sauvages, à policer leurs mœurs, à maîtriser la fureur des passions; c'est cet Agneau de Dieu, qui efface les iniquités, qui détruit le règne du péché, qui inspire l'esprit de modération en toutes choses, qui excite la charité et la miséricorde dans les âmes; c'est lui qui a grande pitié de nous quand nous l'implorons avec amour : *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis; Jesu, audi nos, Jesu, exaudi nos.*

Mais, où se formèrent ces principes de sainteté, ces sentiments d'humanité et d'héroïsme qui auraient fait de Notre-Seigneur Jésus-Christ le plus grand bienfaiteur de la terre, s'il n'en eût pas été le Dieu Sauveur, sinon dans son cœur sacré? Où puisa-t-il les eaux de la grâce sanctifiancte qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle, si ce n'est dans son divin cœur? Ne savons-nous pas tous que c'est du cœur que naissent les bonnes et charitables pensées, que se produisent et se développent tous les généreux sentiments,

que prennent racine et se fortifient les principes d'honnêteté et d'honneur, c'est là que germent et s'épanouissent les vertus théologales de foi, d'espérance et de charité qui, semblables aux plus belles fleurs du printemps, répandent la bonne odeur de Jésus-Christ dans la société chrétienne; c'est dans le cœur enfin que se préparent et se consomment les plus sublimes sacrifices. Donc, le sacré cœur de Jésus a été le principe fondamental de notre rédemption; donc, ce symbole sensible et sanglant de l'Homme-Dieu souffrant et mourant pour ses frères chéris doit provoquer de leur part un nouveau culte de foi et de dévouement; donc, le cœur sacré de Jésus seul a pu relever la créature déchue et réparer son péché en épuisant l'amour sur la croix : *Jesus, cum dilexisset suos qui erant in mundo, usque in finem dilexit eos!* Donc, seul il fut l'arche de la nouvelle alliance, la couronne de salut du monde; donc, nulle dévotion ne peut plus efficacement exciter les pieuses émotions dans les âmes, régénérer les sociétés à la foi catholique, y attiser les flammes de la charité que celle du sacré cœur de Jésus!

## IIe PARTIE. — AVANTAGES DE CETTE DÉVOTION.

### 1re *subdivision. — Imitation du cœur de Jésus.*

Mais nous n'avons pas dit assez. Non content de nous enrichir de ses libéralités gratuites, Jésus-Christ a voulu, en sa qualité de notre divin maître, s'offrir à notre imitation. Qui pourrait raconter le nombre de ses actes de bienfaisance et de miséricorde? Sa trop courte vie ne fut qu'une suite non interrompue de charité, il rendit l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la vue aux aveugles, le repos de l'esprit aux démoniaques, la santé aux malades; il guérit les infirmes, il redressa les boiteux, il fit marcher les paralytiques et les perclus; sa compassion pour l'humanité souffrante était si grande, elle s'étendait avec tant d'ampleur sur toute espèce d'affliction que, lorsqu'on n'apercevait plus de malheureux dans une bourgade, tout le monde, suivant la remarque de l'immortel Bossuet, disait : Assurément Jésus de Nazareth, fils de Marie, est passé en cet endroit, car il fait du bien en tous lieux : *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes.* Ce n'est pas tout : il ressuscita des morts, il versa des larmes amères sur l'ingrate, sur l'incrédule ville de Jérusalem; il défendit à saint Pierre de tirer l'épée contre ses plus cruels ennemis et à deux autres apôtres d'appeler le feu du ciel sur Samarie. Comme le prophète Isaïe l'avait prédit, il ne rompit pas le roseau à demi brisé et n'éteignit pas la mèche qui fumait encore, c'est-à-dire qu'il usa d'indulgence à l'égard des coupables qu'il ne rebutait point par la dureté de ses discours; bien loin de là, il vécut au milieu des pécheurs pendant sa mission évangélique, et quand le jour de sa Passion douloureuse fut arrivé, il ne voulut pas se défendre devant les princes des prêtres et les docteurs de la loi qui l'accusaient de crime de lèse-majesté au tribunal de Ponce-Pilate, il aima mieux mourir sur une potence en pardonnant à ses bourreaux, en demandant grâce pour ses persécuteurs.

Enfin, rappelons à la gloire de Jésus qu'il plaça la miséricorde au nombre des neuf béatitudes qui ravissent le ciel, qu'il proclama, du haut de la montagne, bienheureux ceux qui exerçaient cette vertu sur la terre : *Beati misericordes.* Sainte et admirable morale que les sages du paganisme n'avaient pas seulement soupçonnée, eux qui disaient : Ne te lamente pas avec ceux qui se lamentent, et à qui le nom de charité fut totalement inconnu.

Nous ne devons pas oublier de vous parler encore, M. F., de la piété filiale que Notre-Seigneur conserva toujours envers Marie, sa mère, et saint Joseph, son père adoptif. L'Evangile célèbre sa parfaite condescendance à leur volonté par ces trois mots : *Erat subditus illis ;* il leur était soumis en toutes choses, il était doux et humble de cœur, il aimait la vie intérieure et cachée en Dieu ; souvent il se retirait dans le désert ou sur les bords de la mer pour méditer et prier, son cœur s'y trouvait à l'aise pour s'ouvrir aux sentiments de la charité surhumaine qui lui fit braver le supplice de la croix afin de sauver les hommes. Tel fut le cœur de Jésus, il est donc digne de la bénédiction, des hommages du siècle présent et des âges futurs! Rendons honneur et gloire à ce cœur divin, couvrons-le de nos pieux embrassements, répétons avec transport : Vive, vive à jamais le cœur sacré de Jésus au souvenir de ses bienfaits ! *Vivat, vivat cor Jesu sacratissimum!* Rallions-nous avec foi, avec empressement, autour de ses autels sur lesquels se dilate chaque jour son amour pour les fidèles chrétiens. Oui, il est le précieux trésor de tous les enfants de son Eglise : *thesaurus fidelium.* C'est ce qu'il nous reste à vous montrer dans une dernière considération. Nous abrégeons nos réflexions pour ne pas fatiguer votre attention ; nous nous bornerons à énumérer rapidement les divers avantages inhérents à la dévotion au sacré cœur de Jésus.

### 2e *subdivision. — Communion de prières.*

Le second avantage résultant de la dévotion au sacré cœur de Jésus est la communion de prières établie entre tous les fidèles qui en observent les pieuses pratiques et le renouvellement de la charité dans les âmes. Cette dévotion a pour effet spécial de cimenter une étroite union entre les cœurs des chrétiens, de sorte que la vertu d'association excite en eux l'émulation pour le service de Dieu et l'exercice des bonnes œuvres envers le prochain, en même temps que la ferveur des invocations de leurs frères supplée utilement à la tiédeur de leurs oraisons, à l'imperfection de leurs actions personnelles de chaque jour. Une heureuse expérience a prouvé que, partout où ce fraternel amour de prières existe, la religion et la piété y sont en honneur, les sacrements fréquentés et les exercices de dévotion suivis avec plus d'empressement et d'édification. Nous ajoutons que cette charitable association d'oraisons, de bonnes œuvres, de pratiques de dévotion, nous est très-utile, non-seulement pendant la vie, mais encore après la mort. Ecoutez, M. F., ce que disent du sacré cœur de Jésus les saints Pères de l'Eglise : Oh ! qu'il est doux et agréable, s'écriait saint Bernard, d'habiter dans le cœur du Sauveur! J'y bâtirai une tente, continue saint Bonaventure, et j'y serai à l'abri des passions. O cœur divin de Jésus, affirme saint François de Sales, vous êtes la fontaine sacrée de toutes les grâces! C'est dans le cœur de Jésus, nous révèle le bienheureux Pierre Damien, que nous trouvons des forces victorieuses contre les démons de l'enfer et des allégements aux misères, aux peines inséparables de notre destinée dans ce monde. Aimez, aimez Dieu, vous exhorte saint Augustin, et dans tout état vous pourrez vous sauver : *Ama, ama et fac quod vis.*

O vous tous, pauvres pécheurs, qui gémissez sous les dures étreintes des passions, accourez retremper votre courage dans ce sanctuaire de toutes les grâces ! O vous qui, incertains et chancelants dans la foi de vos pères, êtes emportés à tout vent de doctrine, approchez du cœur de votre adorable

maître, la lumière véritable apparaîtra sans voiles à vos regards étonnés et attendris : *Jesu, magister noster, lux vera.* O vous, vieillards, qui vivez peut-être, hélas! depuis nombre d'années dans la tiédeur pour les pratiques religieuses, dans l'oubli de tous les devoirs du chrétien, venez ranimer votre foi auprès du cœur de votre Rédempteur, c'est un brasier de charité ! O vous, jeunes femmes, qui êtes éprises de l'amour des frivoles plaisirs, vous qui, jalouses de briller par la beauté, vous occupez des nouveautés de la mode beaucoup plus que du soin de plaire à Dieu, en ornant votre âme de vertus, sacrifiez toutes ces affections mondaines au cœur de Jésus qui vous aime, qui désire votre amour ! *Jesu, amator noster, Deus æmulator est.* O vous, pauvres d'esprit ou de biens terrestres, réfugiez-vous dans le cœur de Jésus, le père des indigents, il suppléera par sa grâce à votre pauvreté ! *Jesu, pater pauperum.* O vous dont l'âme est agitée par le remords ou troublée par des scrupules excessifs, venez, venez chercher la paix de conscience auprès du cœur du pieux, du clément Jésus, le refuge des pécheurs! O vous, riches du siècle, qui consumez vos jours dans les jeux et les ris sans penser à l'éternité, consultez le cœur de Jésus, il vous apprendra que l'aumône, la mortification des sens et la pénitence sont indispensables à la rémission des péchés ! Enfin, vous tous, chrétiens qui m'écoutez, apprenez de ma bouche que le Fils de la vierge Marie, votre auguste et ineffable modèle, fut doux de cœur, humble d'esprit, patient, soumis aux lois de Dieu et de César, laborieux, pacifique zélateur des âmes, apprenez encore de moi que sa pureté fut sans nulle tache et sa chasteté inviolable. Oui, M. F., Jésus est notre divin pasteur et son cœur renferme la sagesse éternelle ; oui, Jésus est la joie des anges du paradis et la couronne des saints ; il est aussi notre bonheur, notre joie, notre vie dans ce monde passager que nous habitons ; donc, n'hésitons plus à pousser vers le ciel cette acclamation de foi et de reconnaissance : Vive, vive le cœur de Jésus, il est l'auteur de la grâce et de tout don parfait! *Vivat, vivat cor Jesu!* Eh ! voulez-vous quelques preuves de sa puissance et de sa miséricorde? En voici une éclatante que je choisis entre mille autres, parce qu'elle est particulière à notre patrie : L'an 1722, la peste exerçait les plus désastreux ravages au sein de la ville de Marseille. Dans cette cruelle extrémité, son magnanime évêque, l'illustre de Belzunce se rendit en procession, la corde au cou, les pieds nus, accompagné des magistrats et des militaires de la garnison sur le cours de cette ville pour dévouer le reste de ses ouailles au sacré cœur de Jésus. A l'instant même où il monta à l'autel érigé au milieu de cette place publique, le fléau disparut et la mortalité cessa de répandre le deuil dans cette malheureuse cité. Enrôlons-nous donc, M. F., sous l'oriflamme du sacré cœur, à l'exemple des habitants de la pieuse ville de Poitiers qui, eux aussi, en 1818, se dévouèrent généralement à son culte et publions ses bienfaits dans nos cantiques de reconnaissance.

Toutefois, en adorant le cœur de Jésus, n'oublions pas d'honorer le saint cœur de Marie qui contribua si heureusement au grand œuvre de notre rédemption par son sang virginal ; ne séparons pas ces deux cœurs sacrés que la charité divine unit si étroitement, et chantons dans nos hymnes d'allégresse : Vive le cœur de Jésus ! vive le cœur de Marie !

Rendons grâces, M. F., au sacré cœur de Jésus, rendons grâces au saint cœur de Marie, au souvenir des généreux sentiments dont ils furent animés pour le salut de tous les hommes.

Qu'un joyeux vivat en l'honneur de ces cœurs bénis et sacrés retentisse sous les voûtes de cette basilique dont le saint patron martyr retraça si admirablement la générosité et la constance par sa confession sanglante de la foi : *Jesu, lumen confessorum, Jesu, fortitudo martyrum.* Allons donc tous ensemble au trône de la grâce dans ce temps favorable ; nous y trouverons la paix, la joie et le bonheur : *Pars mea, Dominus, dixit anima mea.*

O Dieu! oui, vous serez notre consolateur, si nous sommes les imitateurs des vertus de votre Fils chéri, si nous portons au cœur ses chastes et tendres affections; non, nous ne serons point confondus dans notre espoir, Seigneur, vous nous ferez éprouver les salutaires effets de votre mansuétude et de votre clémence, vous aurez pitié de nous suivant la multitude de vos miséricordes, vous bénirez notre âme, et notre cœur se montrera reconnaissant envers vous. Oh! qui pourrait nous séparer de la charité du Christ? Nous lui appartenons à la vie et à la mort, nous défions toutes les créatures de détruire l'amour dont notre cœur est enflammé pour sa gloire, car il nous a aimés comme un père, il a rempli notre âme de consolations et nous avons la douce confiance de vivre éternellement dans sa grâce si nous avons adoré son cœur dans le sanctuaire qu'il a sanctifié par sa bénédiction pour toute l'éternité : *Venite ad sanctuarium Domini quod sanctificavit in æternum.*

O vous, chrétiens auditeurs, qui aimez le cœur adorable de votre Sauveur, vous qui êtes dévoués à son culte! O vous tous qui êtes associés pour le répandre au sein de vos familles et de vos amis, priez Dieu le Père par la médiation de Jésus, son Fils, pour l'exaltation de la sainte Eglise romaine, pour l'extirpation des schismes et des hérésies, pour la prospérité de la France; priez surtout pour la propagation de la vérité catholique sur toute la terre, pour la conversion de tous les pécheurs, pour la paix et la concorde entre tous les peuples chrétiens; finalement, prions pour le triomphe de la croix, l'immutabilité de la chaire de saint Pierre, pour l'unité de la foi, honneur principal du catholicisme, et la sécurité du pape régnant, qui a accrédité notre fête de sa vénérable approbation.

Nous ne devons pas terminer, M. F., ce discours sans faire encore une amende honorable aux sacrés cœurs de Jésus et de Marie.

O Jésus et Marie, n'oubliez pas la France du haut du ciel où vous régnez avec tant de majesté et de splendeur! Daignez, ô Jésus, abaisser les regards de votre clémence sur la France, depuis si longtemps honorée du beau titre de fille aînée de l'Eglise! Daignez, ô doux, ô aimable Jésus, y faire fleurir la religion par votre grâce, et avec elle les bonnes mœurs, l'ordre social et la soumission aux lois. Ainsi soit-il.

---

# MATÉRIAUX

Sommaire : I. Sujets principaux de la chaire relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — II. Sujets de cet Évangile les plus appropriés à la solennité. — III. Traits historiques. — IV. Plans divers relatifs à chaque sujet. — V. Prédication des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche. — VI. Esprit religieux de ce dimanche et de la semaine. — VII. Annonce des fêtes de la semaine. — VIII. Auteurs à consulter.

## I. — SUJETS PRINCIPAUX DE LA CHAIRE

relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — Leurs caractères et sources.

1. Médisance. — Calomnies : *Murmurabant Scribæ et Pharisæi.* — Mat. Faber fournit sur ce sujet quatre instructions d'après ces thèmes : 1° *Murmurationes dissuadentur ;* 2° *Quam detestandi sunt detractores ;* 3° *Quid faciendum inter detrahentes ;* 4° *Remedia contra detractionem activam et passivam.* Ce sujet sera plus opportun un autre dimanche.

2. Pénitence. — Retour a Dieu : *Inveni ovem quæ perierat.* — On trouve ce sujet partout, dans les anciens et les modernes. Parmi les contemporains, ceux qui l'ont traité sont le R. P. Félix, qui a un beau sermon sur le *repentir* dont voici le plan : Puissance du repentir : 1° il réhabilite l'homme dégradé ; — il rend féconde la vie devenue stérile par le péché ; — il est l'unique félicité de la vie. — Le P. Ravignan, dans deux sermons, l'un sur le péché et la pénitence, l'autre sur la pénitence des pécheurs et la joie qui en résulte au ciel. — M. l'abbé Combalot, dans un sermon sur l'Enfant prodigue. — Le R. P. Petetot, qui a un sermon sur la nécessité, la facilité et la douceur de la pénitence.

3. Deux autres sujets, quoique ne découlant pas de l'Evangile, sont ordinairement traités aujourd'hui ; l'un sur le Sacré-Cœur dont on célèbre la fête, l'autre sur le Saint-Sacrement dont on célèbre l'octave.

## II. — SUJETS DE CET ÉVANGILE LES PLUS APPROPRIÉS A LA SOLENNITÉ.

Choix du sujet. — Le sujet naturel de l'Evangile est celui de *repentir,* pénitence ou retour à Dieu, qui est la signification de la double parabole de la brebis et de la drachme retrouvées.

On a fait au dimanche précédent une instruction sur la sainte Eucharistie ou sur la Fête-Dieu ; il est nécessaire aujourd'hui de prêcher sur le Sacré-Cœur, fête qui inspire la plus tendre piété et dont on n'aura pas occasion de reparler.

Manière de le traiter. — Nous reproduisons ici ce que nous avons dit dans notre ouvrage : *Sermons nouveaux sur les Mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

### COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE APPLIQUÉ AU SUJET.

1. Circonscription du sujet. — Le sujet, *sacré cœur de Jésus,* a son caractère spécial et doit demeurer distinct de ses corrélatifs qu'on ne touche qu'en passant, tels que : *corpus Domini ; plaies de Notre-Seigneur, précieux sang ; amour de Jésus-Christ ; bienfaits de Jésus-Christ.*

2. Invention. — Sujet dogmatique. — 1° Union hypostatique du cœur de Jésus-Christ à sa divinité ; 2° siége de l'amour de Jésus-Christ ; 3° merveilles du cœur de Jésus-Christ.

*Sujet moral.* 1° Excellence de cette dévotion ; 2° son origine ; 3° avantages qu'elle nous procure ; 4° nature du culte à rendre au sacré cœur de Jésus ; 5° esprit de cette dévotion ; 6° ses pratiques.

*Sujet mixte.* Ce n'est que par l'union d'une proposition du sujet dogmatique à une proposition du sujet moral qu'on coordonnera un plan solide et qu'on fera un bon sermon.

3. DISPOSITION. — *Plan.* Il n'a pas été fait de sermon purement dogmatique sur ce sujet. Tous ceux qui l'ont traité ont fait un sermon *dogmatique et moral* en même temps, ou simplement un sermon moral.

EXEMPLES. — I. Plans de sermons dogmatiques et moraux.

1er *Plan.* 1° Excellence de la dévotion au sacré cœur de Jésus; 2° avantages qu'elle procure.

2e *Plan.* 1° Origine de cette dévotion; 2° raisons de cette dévotion.

3e *Plan.* 1° Objet de cette dévotion; 2° ses effets.

II. Plans de sermons purement moraux.

1er *Plan.* 1° Esprit de cette dévotion; 2° pratiques de cette dévotion.

2e *Plan.* 1° Harmonie de cette dévotion avec le besoin de nos âmes; 2° obligations qu'elle nous impose.

*Confirmation.* Les preuves dogmatiques se tirent: 1° de l'Ecriture; 2° des saints Pères et des écrits des saints; 3° de la théologie, des décrets des souverains pontifes. Les preuves morales sont des corollaires déduits des principes posés dans les prémisses. Les premières ne sont pas sans difficultés à cause de la précision théologique qu'elles exigent dans le langage.

Pour établir la légitimité du culte rendu au cœur de Jésus, on doit rappeler le dogme des deux natures en Jésus-Christ, la nature divine et la nature humaine, inséparablement unies en la personne du Verbe. En vertu de cette union appelée par les théologiens *hypostatique* ou *personnelle,* il se fait entre les deux natures une communication mutuelle de noms, d'attributs et de propriétés, d'où il résulte que les propriétés d'une nature peuvent être attribuées à l'autre, et que les deux natures avec leurs propriétés peuvent être attribuées à la personne du Verbe. De là le culte de latrie légitimement dû à la divinité de Jésus-Christ et à son humanité, avec cette seule différence que la divinité mérite ce culte par elle-même et par sa propre nature; tandis que l'humanité, étant par elle-même un objet créé, ne mérite ce culte qu'à raison de son union avec la personne du Verbe. Mais si l'humanité entière de Jésus-Christ mérite le culte de latrie, chaque partie de cette même humanité a le même droit; en sorte que son âme, son sang, ses membres, son cœur en sont également dignes, attendu, disent les théologiens, qu'en adorant l'humanité de Jésus-Christ ou seulement une de ses parties, on ne les considère pas séparément de sa divinité, mais toujours unies. Tels sont les principes que l'on doit exposer dans le commencement de ce discours.

L'ouvrage de Muzarelli, intitulé: *Dissertation sur les règles qu'on doit observer pour parler et écrire avec exactitude sur la dévotion et le culte du sacré cœur de Jésus*, servira beaucoup à corriger le langage inexact de quelques auteurs à ce sujet et à régler celui du prédicateur.

4. ÉLOCUTION. — Après la rigueur théologique d'expression, ce qui importe dans ce sujet, c'est la délicatesse de pensée et la forme douce de langage. Le cœur veut être traité avec le cœur. Laissons donc le sentiment répandre ses effusions tendres, ses aspirations chaleureuses, ses élans spontanés.

Trois bons maîtres sont ici nos modèles: saint Bernard, saint Bonaventure et saint François de Sales. Nous devons citer ce beau passage du premier: *Ego inveni cor regis, fratris et amici benigni Jesu. Et numquid non adorabo? Hoc igitur corde tuo et meo, dulcissime Jesu, invento, orabo te Deum meum: admitte tantum in sacrarium exauditionis tuæ preces meas; imo me totum trahe in cor tuum. O omnium pulchritudine speciosissime Jesu! amplius lava me ab iniquitate mea, et a peccato meo munda me; ut purificatus per te, ad te purissimmum possim accedere, et in corde tuo omnibus diebus vitæ meæ merear habitare; et ut videre te simul semper et facere tuam valeam voluntatem. Ad hoc enim perforatum est latus tuum, ut nobis patescat introitus. Ad hoc vulneratum est cor tuum, ut in illo, et in te ab exterioribus perturbationibus absoluti habitare possimus. Nihilominus et propterea vulneratum est ut per vulnus visibile, vulnus*

*amoris invisibile videamus. Quomodo hic ardor melius ostendi potest nisi quod non solum corpus, verum etiam ipsum cor lancea vulnerari permisit? Carnale ergo vulnus, vulnus spiritale ostendit. Quis illud cor tam vulneratum non diligat? Quis tam amans non redamet? Quis tam castum non amplectatur?* (S. Bernardus, *Tract.* 3 *de Pass. Dom.*)

5. ACTION. — Le prédicateur doit composer son action oratoire en méditant sur ce passage : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* (Matth., XI, 28.) Attitude engageante; visage serein, provoquant la sympathie comme celui d'un père ou d'un ami; œil attendri et humide, geste moelleux. La voix aura ici le rôle important. C'est elle qui doit produire toutes les nuances des divers sentiments de l'âme : crainte, confiance, regret, tristesse, retour, élans, transports, toutes les formes que revêt l'amour divin.

Ceux qui ne parlent que de la tête, ceux qui s'opiniâtrent dans les sécheresses de l'argument, ceux qui ont une voix ténébreuse ou criarde, un geste dur, une attitude arrogante, ne doivent jamais aborder ce sujet; il n'est pas pour eux. Qu'ils choisissent d'autres thèmes. Le cœur compatissant, généreux, aimant du Sauveur Jésus doit avoir pour interprètes des âmes tendres, sensibles, émues : *Si vis me flere, dolendum est.*

### III. — TRAITS HISTORIQUES.

1. Les saints les plus dévots au sacré cœur de Jésus ont été : saint Jean-Baptiste, saint Pierre, saint Jean, saint Paul, sainte Marie Madeleine, saint Thomas d'Aquin, saint Ignace, saint François Xavier, sainte Mecthilde, sainte Thérèse, saint François de Sales.

2. SAINTE THÉRÈSE disait : Je t'aime tant, mon Dieu, que s'il n'y avait pas de ciel je t'aimerais encore; que s'il n'y avait pas d'enfer, j'aurais encore peur de t'offenser; nulle récompense ne sert de but à mon amour; car si j'en venais à ne plus espérer tout ce que j'en espère, je t'aimerais autant que je t'aime. (*Œuvres.*)

3. SAINT FRANÇOIS DE SALES. L'autre jour, dans l'oraison, considérant le côté ouvert de Notre-Seigneur et voyant son cœur, il m'était avis que nos cœurs étaient tous à l'entour de lui, et qu'ils lui faisaient hommage comme au souverain roi des cœurs. (*Lettr.* 105.)

4. PESTE DE MARSEILLE EN 1721 ET 1722. — Marseille était ravagée par la peste. Dévouement, prières, supplications, rien n'apaisait la colère du ciel, lorsque le pieux et excellent évêque, M. de Belzunce, qui avait eu des communications avec les religieuses de la Visitation de Moulins, conçut l'idée de donner son diocèse au sacré cœur de Jésus. Il fit une procession, pieds nus, et immédiatement le fléau cessa. (Le R. P. Lacordaire, *Discours sur le sacré cœur.*)

### IV. — PLANS DIVERS RELATIFS A CHAQUE SUJET.

#### I. — PLAN SUR LA PÉNITENCE OU LE RETOUR A DIEU.

I. — SA NÉCESSITÉ.

Elle est prescrite : 1. Par l'Ecriture. — 2. Par l'Eglise. — 3. Par la raison.

II. — SA NATURE.

Elle doit être : 1. Intérieure. — 2. Extérieure. 3. Persévérante.

—

#### II. — PLANS SUR LE SACRÉ COEUR DE JÉSUS.

1^er^ PLAN.

(M. de Boulogne).

I. — EXCELLENTE DÉVOTION AUTORISÉE PAR :

1. Les Écritures. — 2. L'esprit des saints. — 3. Les décrets de l'Eglise.

II. — OBJETS QU'ELLE REPRÉSENTE.

1. Le siége de l'amour de Jésus-Christ. — 2. L'épanchement de cet amour.

III. — AVANTAGES QU'ELLE PROCURE.

1. Union dans le cœur de Jésus. — 2. Participation avec indulgences accordées à cette dévotion.

—

2^e^ PLAN.

(M. l'abbé C. Martin).

I. — ORIGINE DE CETTE DÉVOTION.

1. Par rapport à son esprit. — 2. A son culte.

II. — RAISON DE CETTE DÉVOTION.

1. Son objet. — 2. Secrets de l'amour du cœur de Jésus. — Manifestation de cet amour.

### V. — PRÉDICATION

des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche.

Saint Pierre Chrysologue fait deux sermons sur cet Evangile, l'un sur la parabole de la brebis, l'autre sur celle de la drachme perdue. Son second sermon plaira à ceux qui aiment un commentaire oratoire et circonstancié de chaque verset de l'Evangile, car il entre dans tous les détails et en donne l'explication.

- Per mulierem intelligit Ecclesiam ; per drachmam, Christum, numisma Divinitatis plenum ; per lucernam accensam, internum cordis obtutum, Spiritus sancti igne inflammatum, vel Joannem Baptistam, qui drachmam invenit, et Christum demonstravit ; per decem drachmas decem legis verba, in quibus Christus latebat.

Saint Grégoire le Grand, toujours le plus littéral ou le plus régulier des Pères dans ses homélies, suit verset par verset et commente progressivement.

Le V. Bède imite saint Grégoire et ajoute l'explication de cette question qu'il s'adresse : « Quid sit pœnitentiam agere? »

Guillaume de Paris a deux sermons sur l'épître : *Humiliamini sub potenti manu Dei* (I Petr., v), et deux sur l'Evangile. Le premier de ceux-ci commence par une explication littérale et mystique de l'Evangile, qui se continue par des considérations sur la mansuétude de Notre-Seigneur envers les scribes et les pharisiens, et sur l'hypocrisie de ceux-ci ; il se termine par ces trois mots caractéristiques : « In isto Evangelio Dominus caritatem ad nos indicat, ad pœnitentiam incitat, innocentiam commendat. »

Denis le Chartreux offre d'excellentes considérations dans son second sermon sur cet Evangile. Miséricorde et bonté de Dieu envers les hommes : 1° Creando ; 2° condendo ; 3° gratiam dando ; 4° redimendo. — Bonté et miséricorde de Jésus-Christ : 1° Amorose conversando inter eos ; 2° vitiosos pie ad pœnitentiam exhortando ; 3° de rebus ad salutem necessariis informando ; 4° sacramentum corporis sui instituendo.

Saint Thomas d'Aquin propose trois belles idées : 1° Magnam Christi benignitatem ; 2° pœnitentiæ utilitatem ; 3° pœnitentis veri sanctitatem.

Saint Bonaventure, dont les sermons pour les dominicales sont admirables, en a quatre pour ce dimanche. Son second est tout entier sur les quatre sources de perdition de l'homme : 1° Per corruptionem originalem ; 2° per transgressionem actualem ; 3° per exercitationem corporalem ; 4° per damnationem æternam.

### VI. — ESPRIT RELIGIEUX DE CE DIMANCHE ET DE LA SEMAINE.

Colloque pour la congrégation ou la prière du soir.

#### DU CŒUR DE JÉSUS A L'ÉGARD DES HOMMES.

1° Ce cœur est la source de tous les biens que Dieu a déjà répandus dans mon âme, et de toutes les richesses dont je dois être en possession pendant l'éternité. C'est, en effet, de ce cœur divin que sort avec impétuosité ce torrent des divines miséricordes dont le genre humain se trouve comme inondé depuis dix-huit siècles.

Pendant la vie mortelle du Sauveur, son cœur adorable s'est montré tel qu'il sera toujours pour les pauvres enfants d'Adam perdus par le péché de leur père. Voyez comme ce cœur est bon, compatissant, généreux, à l'égard de tout ce qui est affligé, de tout ce qui souffre. L'éternelle miséricorde a établi son trône au milieu de ce cœur, d'où elle ne cesse de se répandre sur tous les malheureux. Trouvez un cœur plus tendre et plus compatissant, un cœur plus généreux. Pour savoir ce qu'il en est de cette bonté, de cet amour, de cette générosité, interrogez Madeleine, la Samaritaine, la veuve de Naïm, la Chananéenne, la femme adultère, le paralytique de trente-huit ans, l'aveugle-né ; consultez les apôtres, et surtout Pierre, et puis le disciple bien-aimé de Jésus. Allez en esprit à Béthanie, interrogez Lazare et ses deux admirables sœurs. Ecoutez ce cri des Juifs : Oh ! comme

il l'aimait. Et puis, lisez les admirables paraboles de l'enfant prodigue, de la brebis égarée ; lisez le sublime discours de la cène ; si vous avez le bonheur de le comprendre, vous ne vous écrierez pas comme les Juifs : Jamais homme ne parla comme cet homme ; mais votre âme poussera ce cri d'amour : Jamais cœur n'aima comme ce cœur !

Or, quand Jésus a institué le saint sacrement de l'Eucharistie, il nous a laissé son cœur ; il nous dit encore tous les jours : Mes yeux et mon cœur seront toujours là ; ses yeux, pour nous voir et pour pleurer sur nous ; son cœur pour nous aimer.

Ici, tous sont appelés, les justes comme les pécheurs. Le coupable vient au cœur de Jésus, il y trouve ce trône de la miséricorde et de la grâce dont a parlé saint Paul, et toujours il en reçoit le secours que réclamait sa misère. C'est ici la ville de refuge ; entrez-y, vous que la divine justice poursuit à cause de vos crimes nombreux ; venez, la foudre de l'éternelle vengeance s'éteint dans la main du Père céleste, dès qu'il voit le pécheur dans la cœur de son Fils. Que de larmes deviennent douces quand on consent à les répandre dans le cœur de Jésus ! Que de craintes se changent en joie délicieuse, comme l'espérance renaît dans le cœur de Jésus ! On ne frappe jamais en vain à sa porte ; demandez-le à Marthe et à Marie désolées de la mort de leur frère ; demandez-le au bon larron qui allait mourir en réprouvé, et qui obtint d'entrer le même jour en paradis.

Malheureux qui gémissez, qui vous désolez parce que les créatures sont impuissantes à soulager vos douleurs, à vous débarrasser du lourd fardeau de vos immenses misères, entrez dane une église ; regardez le saint autel, le tabernacle, et écoutez : Mes yeux et mon cœur sont là !...

2° Que dirai-je maintenant du cœur de Jésus, par rapport à l'âme fidèle ? Saint Bonaventure veut dresser une tente au milieu de ce cœur, pour s'y renfermer et y établir sa demeure ; saint Bernard ne permet pas qu'on le sépare, qu'on l'éloigne un seul instant du cœur de Jésus. Pourquoi ? Vous le demandez ? Mais alors vous ne sentez rien ? Le cœur de Jésus, c'est le pays natal de l'innocence, de la sainteté, de l'amour. Le juste y vit, il y prend son repos et il veut y mourir. Fatigué, il y trouve un calme doux, tranquille, délicieux ; affamé, il y rencontre sa nourriture, une manne cachée que le monde ne connaît pas, et qu'on chercherait vainement loin du cœur de Jésus ; altéré, il vient boire dans ce cœur divin l'eau pure qui jaillit pour la vie éternelle, et on l'entend répéter le cri de la Samaritaine : Donnez-moi de cette eau ; brûlé par les ardeurs de la concupiscence, il se plonge dans ce bain salutaire, et son âme devient forte, vigoureuse, invincible ; s'il aime l'innocence, il trouve là ce jardin mystérieux dont les lis, d'une éclatante blancheur, sont le plus riche ornement. Si le cruel souvenir des anciennes années trouble encore sa conscience, il vient lire dans ce cœur divin ces délicieuses et enivrantes paroles : Parce que tu aimes beaucoup, beaucoup de péchés te sont pardonnés ; enfin, s'il craint la mort, il se couche sur ce lit de l'Epouse, et il s'écrie, au milieu de toutes les douceurs que prodigue la sainte espérance : Je m'endormirai du sommeil du juste, parce que j'ai choisi ce lieu pour l'habiter et pour y reposer éternellement.

Ah ! je ne suis plus étonné de cette invitation que Jésus-Christ adresse à tous les hommes, en leur montrant son divin cœur : Venez à moi, tous ! venez, ici vous trouverez le repos pour vos âmes. Allons-y, ô mon âme, et n'en sortons jamais. Hélas ! où irions-nous, en quittant le cœur de Jésus ?

### VII. — ANNONCE DES FÊTES DE LA SEMAINE.

#### La Nativité de saint Jean-Baptiste.

L'ange Gabriel annonça sa naissance à Zacharie son père, et sainte Elisabeth le conçut dans sa vieillesse par miracle. Jésus-Christ enfermé dans le sein de Marie le sanctifia avant que de naître, dans la visite que la sainte Vierge rendit à sa cousine Elisabeth. Quantité de merveilles arrivèrent lorsqu'il vint au monde, son père

qui était resté muet en punition de son incrédulité à la voix de l'ange, recouvra la parole; et le nom de Jean, qui signifie grâce et miséricorde, lui fut donné par ordre de Dieu. Dès ses plus tendres années, il se retira dans le désert, parce que, dit saint Jérôme, ayant vu Jésus dans le sein de sa mère, avant que d'avoir vu le jour, ses yeux ne pouvaient plus regarder les choses créées. Le genre de vie qu'il y mena fut des plus austères; son vêtement était une espèce de cilice, et il ne vivait que de sauterelles et de miel sauvage. A l'âge de trente ans, Dieu lui ordonna d'en sortir et de se montrer au peuple d'Israël; il vint sur les bords du Jourdain, où il baptisait ceux qui étaient touchés de pénitence et qui confessaient leurs péchés.

Tous les Juifs le regardèrent avec admiration et pensèrent qu'il pourrait être le Messie; il déclara hautement qu'il était bien vrai que le Messie était arrivé, mais que ce n'était point lui; et qu'il n'était pas digne même de dénouer les cordons de ses souliers. Hérode Antipas, roi de Galilée, l'estima beaucoup; mais la sainte liberté avec laquelle il reprocha à ce prince sa vie scandaleuse et son crime public, fut cause qu'à la sollicitation d'Hérodiade, il le fit emprisonner et décapiter ensuite.

Saint Jean fut appelé *Baptiste* parce qu'il eut l'honneur de baptiser Notre-Seigneur et tous les Juifs qui se préparaient à recevoir le Messie. On fait en beaucoup d'endroits des feux de joie la veille de sa fête, pour accomplir la prédiction de l'ange, qui dit qu'on se réjouirait à sa naissance.

Nous devons avoir une vénération particulière pour ce saint, qui a été sanctifié avant que de naître, qui a été parent du Messie, et dont Jésus-Christ a dit qu'il était le plus grand entre les enfants des hommes.

Apprenons de lui à fuir le monde, ses mauvais exemples, ses coutumes et ses maximes, à n'avoir jamais de condescendances contraires à la loi de Dieu. Imitons ce saint précurseur, qui nous excite si bien par ses paroles et ses exemples à une vraie pénitence; supplions-le de nous en obtenir l'esprit et l'amour, de préparer les voies de Jésus-Christ en nous, de nous faire goûter combien il est doux d'être uni à ce divin Sauveur, de ne voir et de ne s'attacher qu'à lui. Humilions-nous comme ce saint anachorète pour exalter Jésus; abaissons-nous pour l'élever, méprisons-nous pour le glorifier, cachons-nous pour le manifester. Rapportons-lui tout ce que nous faisons, nos soins, nos travaux, notre retraite, nos paroles et nos démarches; enfin ne soyons, comme saint Jean-Baptiste, qu'une voix pour l'annoncer, et que notre vie ne soit qu'une image pour le représenter.

C'est une pieuse pratique de réciter en ce jour le cantique *Benedictus,* que Zacharie chanta aussitôt que sa langue fut déliée; de nous séparer dès à présent, le plus que nous pourrons, des compagnies et des conversations du siècle; de retrancher toute superfluité dans nos habits, nos meubles et notre nourriture.

Demandons à Dieu, que sa main nous conduise comme ce prophète dans les voies de la sainteté et dans les sentiers de la justice; de devenir, ainsi que lui, une lampe ardente et luisante; ardente par la ferveur de notre charité, et luisante par l'éclat de nos bons exemples.

### VIII. — AUTEURS A CONSULTER.

#### SS. PÈRES.

S. Chrysostôme, hom. 59 in Matth. — S. Augustin, Quæst. evang., l. II, Quæst. 32; — in Ps. ciii et cxxxviii; — serm. 4. — S. P. Chrysologue, serm. 160 et 169. — S. Grégoire le Grand, hom. 34.

#### PRONISTES.

Mat. Faber, 4 conciones sur la médisance. — Grisot, Charité envers les pécheurs qui s'égarent; — Charité envers les repentants. — Chevassu, Miséricorde de Dieu envers les pécheurs. — Thiébaut, sur le Salut. — Billot, Délai de la conversion. — Reguis, Conduite à tenir envers les méchants.

#### SUR LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR.

Voir les Matériaux abondants qui se trouvent dans notre ouvrage intitulé : *Sermons nouveaux sur les Mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

# INSTRUCTION

SUR

# LE BON EMPLOI DU TEMPS

PAR M. L'ABBÉ C. MARTIN, CHANOINE.

## PLAN

1er POINT. — FIN DU TEMPS.

Subdivisions.

1. Son bon emploi est pour nous une condition de bonheur dès cette vie.
2. Il nous assure le bonheur éternel.

2e POINT. — SES CARACTÈRES.

Subdivisions.

1. Court.
2. Fugitif.
3. Irréparable.

TEXTE : *Per totam noctem laborantes, nihil cepimus.* (Luc., XV, 5.)

Le prophète Élie voulant se soustraire au courroux de la perfide Jésabel, s'enfuit vers les montagnes, il marcha durant un jour : *Perrexit in desertum viam unius diei.* (III Reg., XIX, 4.) Étant venu près d'un genévrier, il s'assit et demanda à son âme de mourir : *Petivit animæ suæ ut moreretur,* disant à Dieu : Seigneur, prenez ma vie, car je ne suis pas meilleur que mes pères, puis il s'affaissa sur lui-même et s'endormit. Mais aussitôt l'ange du Seigneur le toucha et lui dit : «Lève-toi et mange.» Et il vit près de lui du pain cuit sous la cendre et une coupe pleine d'eau; il mangea, but et s'endormit de nouveau. L'ange du Seigneur revint une seconde fois, le toucha et lui dit encore : « Lève-toi et mange; elle est grande la course qui te reste à faire : *Grandis enim tibi restat via.* S'étant levé, il mangea et but; et avec la force que lui donna cet aliment, il marcha quarante jous et quarante nuits jusqu'à la montagne d'Horeb où il vit Dieu.

Nous aussi, M. F., errants dans le désert de la vie comme le prophète sur la montagne, brûlés par les ardeurs du soleil, sans eau pour nous désaltérer, sans abri pour nous réfugier, ayant à fuir les méchancetés des hommes, nos frères, désolés en voyant nos années s'en aller emportant avec elles nos joies, notre jeunesse, ne trouvant autour de nous rien qui s'arrête, rien qui nous donne le bonheur, nous nous sommes quelquefois pris d'un profond dégoût pour la vie; et dans cet accablement nous avons demandé à notre âme de mourir.

Envoyé aujourd'hui devant vous comme l'ange du Seigneur à Élie, je vous crierai comme lui : Courage, levez-vous, prenez cet aliment; elle est grande la course qui vous reste à faire : *Grandis tibi restat via :* vous avez ou à commencer ou à continuer ou à terminer votre carrière, n'allez pas vous asseoir découragés à l'ombre d'un arbuste, demandant à Dieu de mourir : *Surge, comede.* Levez-vous, mangez, c'est-à-dire usez avec sagesse des dons de Dieu. Il ne veut point vous prendre vos jours, il veut vous laisser continuer votre course sur la terre; prenez le temps qu'il vous accorde encore comme un immense bienfait dont vous ne devez

point abuser. Usez de ce temps comme d'un aliment et d'un breuvage qui vous donne des forces pour gravir la montagne d'Horeb où l'on voit Dieu, je veux dire traverser la vie avec courage, rendant méritoires toutes vos heures pour porter devant le Seigneur vos mains pleines de bonnes œuvres.

Entre toutes les choses que Dieu nous accorde pour passer notre vie sur la terre, une de celles dont nous abusons le plus, c'est le *temps*. Les uns font leurs délices d'une vie paresseuse, trouvent des charmes dans l'oisiveté et se complaisent dans cet indigne repos qui rend inutile. Les autres se mêlant au tumulte des affaires, prenant part aux choses d'ici-bas, passent leurs jours dans l'agitation et l'étourdissement. A étudier la vie de chacun de nous, on conclut que nous regardons le temps comme notre plus mortel ennemi, et que notre travail est de nous en défaire, soit par la frivolité d'une vie oisive, soit par des occupations mondaines qui nous le fassent oublier.

Ainsi : ou nous perdons le temps, ou nous en faisons un mauvais emploi. Fâcheuse alternative qui aura de bien déplorables résultats. De graves motifs nous portent à en user sagement. C'est ce que je vais développer devant vous.

Etudions le temps : 1° *dans sa fin*; 2° *dans ses caractères.*

---

## I^er POINT. — FIN DU TEMPS.

La fin du temps est d'améliorer notre sort en cette vie et de nous assurer le bonheur éternel.

### 1^re *subdivision. — Le bon emploi du temps est pour nous une condition de bonheur en cette vie.*

Le temps, M. F., préside à tout en ce monde; il est le premier de nos moyens, la condition principale, essentielle; son bon ou mauvais emploi est la règle infaillible de prospérité ou d'infortune pour l'avenir. Quelle que soit notre condition, nous éprouvons tous instinctivement le besoin de l'améliorer ou de la conserver telle qu'elle nous a été léguée, dignement, honorablement, étant faits pour vivre au milieu de ses semblables.

Savez-vous d'où vient le malheur de beaucoup d'hommes? pourquoi tout d'un coup leur fortune est croulée quand elle paraissait si bien assise, pourquoi la société s'est retirée d'eux quand ils ont voulu y prendre place; pourquoi ils sont tombés en disgrâce quand on les voyait aux honneurs; pourquoi, les infortunés, se sont quelquefois jetés dans la voie du crime, et après avoir été le honteux scandale de leur ville ou de leur province, on les a emmenés mourir dans les oubliettes d'une prison? Parce que ces hommes-là étaient la plupart déplacés parmi vous dans la société; ils n'étaient point parvenus à leur fin, ils étaient loin de leur destinée, ils faisaient fausse voie et ils devaient ainsi périr. Ils n'étaient point parvenus à leur fin, parce qu'ils en avaient dédaigné les moyens; et le moyen surtout, le moyen sacré qu'ils avaient profané, c'est le temps: c'est du temps dont ils avaient abusé. La science, l'habileté, la prudence leur ont manqué aux jours difficiles; la vertu leur a manqué aux jours d'épreuve; ils avaient joué à l'heure du travail, ils s'étaient complus dans l'oisiveté au moment de jeter la semence. Ainsi abus du temps, cause de malheur.

Vous, M. F., que voulez-vous dans cette vie, que votre imagination s'est peut-être créée riante; que voulez-vous dans cet avenir où vous portez vos

espérances; vous y voulez une carrière, vous y voulez de la fortune, vous y voulez des honneurs, vous y voulez des joies; vous n'y voulez que des biens, point de maux. Eh bien, tout cela est d'abord le prix du temps. Utilisez ces jours, ces années qui s'enfuient avec tant de rapidité. Courage et confiance, alors vous obtiendrez quelques-uns de ces résultats; dormez-vous, au contraire, le sommeil de l'oisif, le jour comme la nuit, aux heures de travail comme aux heures de repos; laissez-vous aller vos jours sans trop vous soucier, en riant, en jouant, en folâtrant, dans la quiétude de la paresse et de l'inutilité; en ce cas, vous n'arriverez pas à votre fin; vous resterez en chemin comme le soldat qui ne peut faire retraite. Lui succombe sous le fer de l'ennemi, vous sous les malheurs dont vous aurez été vous-même l'artisan.

2e *subdivision. — Le bon emploi du temps nous assure le bonheur éternel.*

Le temps ne nous est pas seulement donné pour améliorer notre condition en ce monde, il est le prix d'une vie meilleure que celle dont nous jouissons, il est le prix de l'éternité. Ce n'est point pour nous élever ici-bas à des dignités frivoles, à des honneurs insensés; ce n'est point pour acquérir des richesses, ce n'est point pour nous faire un sort en ce monde que le temps nous est donné.

Hélas! que sont ces choses qui passent, que sont ces biens qui périssent, que sont ces vanités d'un jour qui s'évanouissent le lendemain? Le temps est quelque chose de plus digne et de plus grand que tout cela; le temps est un don de Dieu, et les dons de Dieu ne sont pas le prix de ce qui meurt et disparaît. C'est pour une conquête bien autre que celle des biens de la terre, que Dieu nous dispense les jours et les années. O vie! ô avenir! ô ciel de mon Dieu! c'est pour toi, c'est pour t'acquérir comme une croix de victoire, c'est pour t'obtenir comme une couronne de triomphe que le temps nous est départi, c'est pour que nous puissions un jour, les palmes en main, aller prendre place dans l'assemblée immortelle, pour que nous puissions un jour monter jusqu'au plus haut des cieux et nous asseoir à côté de votre trône, Sauveur Jésus, que vous répandrez sur nous des jours, des années et des siècles. O temps! qui peut calculer ton prix, puisque tu es celui de l'éternité!

N'est-ce donc pas une folie de laisser s'écouler nos jours dans l'oisiveté, de prodiguer nos heures en frivolités et en amusements, de les donner à qui veut les prendre comme une chose dont on est las, qui n'a en elle aucune valeur? Quoi donc! l'immortalité est là, à côté du temps; elle nous est donnée en échange, et nous n'y regardons pas, et nous ne supputons la valeur ni de l'un ni de l'autre? nous ne serions occupés qu'à calculer les moyens de perdre ce temps dont le prix est inestimable! O démence! ô aveuglement! M. F. Est-ce donc ainsi que nous laissons couler notre vie. Nous répandons avec profusion ce qui est du plus grand prix, et nous ne réservons que ce qui est vil et méprisable? Car, que prodiguons-nous des choses de la terre? rien, pas même la plus légère obole; nous le serrons dans le plus secret de nos demeures. Nos honneurs, nous ne permettons pas qu'aucune main y touche; nos plaisirs, nous souffrons de les partager; nos bienfaits ne sont que pour nos amis ou nos créatures; et notre temps, qui vaut mieux que l'or, que les honneurs, que nos plaisirs et nos bienfaits, notre temps, nous le donnons à qui le veut, à qui veut le prendre; nous n'avons pour lui aucune réserve,

nous le traitons comme un objet de vil prix, comme un poids qui nous surcharge, et dont nous nous trouvons heureux d'être soulagés quand nous pouvons le donner? Il y a-t-il là de la sagesse? il y a-t-il de la raison? Nous nous piquons de comprendre nos intérêts; est-ce les comprendre que de garder pour nous ce qui est vil et de donner à autrui ce qui est d'un grand prix. Le temps, je le répète, est le moyen de s'assurer l'éternité; il est le prix de l'éternité. Or, calculez, si vous le pouvez, la valeur de l'éternité, et dites, après cela, s'il faut prodiguer ou perdre son temps.

## IIe POINT. — CARACTÈRES DU TEMPS.

Etudions maintenant les *caractères* du temps, et nous trouverons de nouveaux motifs pour nous porter à le mettre à profit.

### 1re *subdivision. — Sa brièveté.*

Saint Paul écrivant aux Corinthiens leur dit : M. F., je vous le déclare, le temps est court : *Hoc itaque dico, fratres, tempus breve est.* (I Cor., VII, 29.) Dieu nous le donne par mesure; lorsque cette mesure sera comblée, il finira; et ce qu'il y a de plus triste encore, c'est que cette mesure a de nos jours des bornes très-étroites. Si, comme les premiers habitants de la terre, notre existence devait se composer de plusieurs siècles; si, avant de quitter ce monde, nous devions voir auparavant passer devant nous une multitude de générations, nous aurions, il est vrai, moins à nous alarmer de la brièveté du temps; et quelle que soit sa valeur relativement à cette vie et à l'autre, nous pourrions espérer de regagner sur sa longueur les pertes que nous aurions pu en faire; ou du moins, que seraient après tout quelques moments perdus dans une longue série d'années et de siècles? mais, j'en appelle à vous-mêmes, comptez les années que Dieu nous accorde maintenant pour notre course sur la terre; comptez les mois et les jours de chaque créature, comptez les heures et les instants de chaque existence; ils sont calculables, tant leur nombre est circonscrit! Hélas! notre vie a été réduite à de si grandes extrémités que nous en avons pitié nous-mêmes. Notre voyage sur la terre est si court que sa fin semble en être encore le commencement, tant il y a peu de distance entre le berceau et la tombe, tant l'enfance touche de près à la vieillesse! Notre disparition de ce monde est si soudaine que nous avons à peine eu le temps de nous y fixer; semblables à ces nuages qui viennent se suspendre un moment entre le soleil et la terre, et qu'un vent impétueux enlève et roule au loin derrière l'horizon. Faudra-t-il donc s'étudier à tromper nos jours par des artifices qui en fassent oublier la durée? faudra-t-il donc encore se jouer du temps par des amusements, par l'oisiveté, par la dissipation, afin qu'il passe avec plus de rapidité? Malheureux que nous sommes, nous jouer du temps! c'est bien plutôt lui qui se joue de nous; car, sachez-le, que vous le vouliez ou non, il est votre maître, maître impitoyable qui vous pousse devant lui comme un troupeau d'esclaves, pour vous livrer sans merci à la mort, après lui avoir emprunté quelques-unes de ses années.

### 2e *subdivision. — Sa fuite.*

Et encore, que savons-nous, M. F., cette mesure de joies que Dieu nous avait réservée dans sa clémence, nous la donnera-t-il tout entière? L'abus

que nous faisons de la vie n'obligera-t-il pas sa justice à en abréger encore la durée? Que d'hommes auxquels le temps a été retranché! que de vies brisées à leur aurore, que d'existences éteintes avant leur déclin! Et dites-moi quel siècle, quelle époque en vit un plus grand nombre d'exemples? C'était autrefois des faits singuliers et rares; aujourd'hui ce sont des événements de tous les jours; soit que nos crimes nous attirent le courroux du ciel, soit que nos excès nous mènent à ces fins déplorables. La vie, déjà trop briève, s'est encore raccourcie. On meurt à vingt ans comme si on avait déjà fourni une carrière. La jeunesse, ayant hâte d'aller à sa fin, précipite sa vie avec fureur, et use ainsi d'avance, dans des excès d'activité et d'énergie, les longs jours qui l'attendaient. D'ailleurs, que d'accidents, que de morts imprévues nous arrêtent au milieu de notre course. Rappelez, si vous pouvez, tous vos amis depuis votre enfance. Un grand nombre ont été enlevés de la terre avant leur temps, un grand nombre ont été arrêtés dans leur voie avant l'heure; leurs jours ont été coupés; il a fallu mourir quand on n'avait point encore vécu, quand on n'avait point encore songé à aimer Dieu et à sauver son âme.

Que diriez-vous à ces choses? Qu'il faut remplir par des frivolités les vides de notre vie, afin de la rendre douce et heureuse?

S'il y a des vides dans votre vie, c'est que vous ne remplissez pas vos devoirs. Le juste a toujours des jours pleins. S'il y a des vides dans votre vie, c'est que vous êtes un mauvais chrétien, qui n'accomplissez pas les préceptes de Dieu; vous êtes un mauvais citoyen qui ne remplissez pas les obligations de votre charge, un mauvais chef de famille qui ne veillez pas à ses besoins. Sachez-le bien, le temps est court et les obligations de votre état sont nombreuses. S'il y a du vide dans vos jours, c'est que vous ne songez pas à sauver votre âme. Quand les affaires temporelles nous laissent des moments de loisir, vous devez vous occuper d'affaires d'une tout autre importance. Or, ces quelques instants que vous laissent les affaires de ce monde pourront-ils être trouvés longs pour vaquer à la prière, aux œuvres de charité, aux pratiques des saints entretiens, de lectures pieuses. Les saints n'ont jamais eu de vide dans leur journée; ils trouvaient toujours le temps trop court; et nous, qui voulons comme eux, à l'aide de ce temps, conquérir le ciel, comment trouverions-nous des heures vides et inutiles?

Direz-vous encore qu'il faut passer son temps! Ah! il passe assez de lui-même, n'en soyez point inquiets; les jours que vous avez à vivre sont comptés, et peut-être le terme est-il proche; car plus vous ajoutez à votre vie, plus vous approchez de ses bornes. Elle était courte à votre naissance, elle est plus courte encore depuis que vous avez vécu, plus courte cette année que l'année qui a passé, plus courte aujourd'hui qu'hier. Ainsi, laissez-le faire; il passe, le temps, il passe avec vitesse, comme l'oiseau qui fend les airs, comme le torrent qui se précipite par bonds des montagnes; il passe, il s'enfuit, il s'en va; il fait son œuvre, mais vous, faites la vôtre, qui est d'user de ce temps pendant qu'il vous est accordé, dans l'intérêt de votre état, de votre condition, de votre famille, mais surtout dans l'intérêt de votre âme, en l'employant pour votre salut.

Je sais qu'il y a des délassements innocents dans la vie, et que ce n'est point perdre son temps que de s'y livrer. Mais avant, discernons-en l'emploi. Ces délassements, vous les accordez-vous comme un besoin après votre travail, après vos occupations sérieuses, comme une nécessité pour la

faiblesse qui, après six jours de fatigue, demande un jour de repos ? En ce cas, usez de vos innocents délassements, vos heures ne sont point perdues. Mais si vous voulez des délassements pour votre vie dissipée, pour vous remettre des fatigues de vos plaisirs, d'une application immodérée au jeu, d'un exercice pénible, quoique de votre goût, sachez que ces délassements deviennent coupables, parce qu'ils ne font qu'ajouter à la trop grande perte d'un temps précieux qui vous est donné pour d'autres fins.

M. F., le temps fuit comme l'ombre qui monte le soir de vos vallées au sommet des montagnes; le temps fuit comme l'ombre du cadran qui marque vos heures de vie, et vous le laissez passer en riant, en le dissipant en plaisirs et en fêtes; jusques à quand serez-vous si insensés! Les vierges de l'Evangile qui allèrent acheter de l'huile pour leur lampe, perdirent quelques instants; l'époux entra quand elles revinrent; il était trop tard, il avait fermé sa porte. Quand Antiochus demanda pardon au Seigneur des armées, il était trop tard, il fallait mourir. Les damnés qui sont maintenant dans l'enfer, supplient à toute heure le Père des miséricordes, pour qu'il les laisse venir en cette vie avertir leurs frères et faire pénitence de leurs crimes; il est trop tard : *Et tempus non erit amplius.* Il faut maintenant pour eux brûler dans les flammes et satisfaire au courroux de Dieu. Vous abusez du temps maintenant qu'il vous est donné avec profusion. Eh bien, un jour viendra, quand vous devrez mourir, vous demanderez au Seigneur de prolonger de quelques instants votre existence pour avoir le temps d'obtenir de lui miséricorde ; vous serez écoutés comme les vierges folles, comme Antiochus, comme les damnés. Oh ! malheur ! malheur à vous ! parce que vos jours auront été vides, et vous n'en aurez plus pour faire pénitence !

### 3e *subdivision. — Son irréparabilité.*

Le temps est non-seulement court, il est irréparable.

Beaucoup de nos pertes et de nos malheurs peuvent être réparés en ce monde ; c'est pour cela que nos chagrins ne sont pas tous perpétuels, parce que souvent nous trouvons moyen de les faire cesser en recouvrant d'une autre sorte ce qui avait causé notre deuil. Un conquérant qui essuie une défaite la répare par une victoire. Un grand homme meurt dans un Etat, un autre homme qui était derrière lui le remplace et pourra être grand homme à son tour. La perte de nos biens, de notre honneur, de notre crédit, peut encore se réparer. Nos affections mêmes trouvent lieu à se replacer quand elles sont délaissées, et l'amitié, ce grand bonheur de notre vie, sait encore réparer sa viduité, aux jours solitaires. Une chose, cependant, ne se répare pas, M. F. : c'est le temps. Quand un jour est passé, un autre lui succède, mais le premier ne revient plus ; il a disparu pour jamais. Dieu même ne pourra pas le faire renaître, car il n'est plus. Le second ne répare pas le premier, parce que, durant ce premier, nous avions une tâche à remplir; nous en avons une autre au second, et on ne sert pas à la fois deux maîtres, et on ne peut pas remplir dans un jour les obligations imposées pour deux. Dieu attache à chacun de nos jours des grâces particulières ; nous les avons perdus, il en est ainsi de ses grâces ; les moments de Dieu sont finis et ne reviendront pas ; le temps des miséricordes est passé. On ne passe par la mort qu'une seule fois; il en est du temps comme de la mort, on n'en jouit qu'une seule fois, comme on ne meurt qu'une seule fois. On conclut qu'il faut bien mourir, parce qu'on ne pourra plus y revenir et

qu'on ne réparera pas par une seconde mort le malheur de la première. Je dis de même du temps : on ne vit qu'une seule fois, un tel jour, une telle année ; et ce jour restera tel que vous l'avez vécu. Il restera avec son caractère ineffaçable de vertu et de crime, et il sera ainsi durant toute l'éternité ; car vous ne pourrez pas repasser par ce jour pour le revivre et le réparer. Je sais que Dieu, dans sa miséricorde, nous ayant laissé des moyens pour réparer nos fautes, n'a pas laissé absolument sans remède la perte du temps, et qu'il daigne encore recevoir dans sa vigne les ouvriers de la dernière heure. Mais il faut alors, pour regagner les moments perdus, une plus grande activité à l'ouvrage, il faut doubler la marche, il faut user de tous nos moyens, faire des efforts héroïques, en venir à des excès qui sont des miracles de la grâce, dont le commun des hommes n'est pas capable, et qui sont souvent au-dessus des forces de ceux qui sont parvenus au déclin de leur vie.

Hommes qui m'entendez, comptez sur votre jeunesse pour les œuvres grandes, pour les actions héroïques, par conséquent pour le travail de votre salut ; comptez encore sur le courage et l'énergie de l'âge mûr ; mais défiez-vous de vos vieux ans pour l'accomplissement de vos grands devoirs. La conquête du ciel vaut bien la peine d'y employer vos plus belles années. Le Seigneur ne vous a pas faits jeunes et vaillants pour dépenser follement aux choses de la terre les jours de votre force et réserver votre vieillesse aux soins de vous assurer la vie à venir. Non, non, il veut toutes les années de votre vie, il veut tout le temps qu'il vous a donné. Songez que ce Dieu miséricordieux aujourd'hui sera plus tard impitoyable, qu'il vous demandera avec rigueur le talent qu'il vous avait confié. Ce talent, c'était d'abord le temps dont l'unique fin pour vous devait être de n'en point dissiper la plus légère part, de l'employer tout entier avec fruit, parce qu'il est le prix de l'éternité, qu'il est *court*, que nous n'en avons que ce qu'il nous faut pour remplir notre tâche, qu'il est *irréparable*.

Je termine par l'idée frappante qui a fait l'ouverture de ce discours, en m'adressant à chacun de vous. Vous, jeunes hommes, vous n'êtes qu'au début de la carrière, vous n'êtes qu'à l'aurore du grand jour qui s'est levé pour vous. L'avenir va s'ouvrir devant vous avec son immensité. La vie vous est ouverte jusqu'à son plus long terme ; usez de cet avenir, usez sobrement de la vie, faites emploi de tout son temps, parce que vous avez à traverser toute cette longue arène pour arriver au but de vos destinées, parce que vous avez tout ce chemin à parcourir pour gagner votre patrie du ciel : *Grandis tibi restat via*.

Vous, hommes faits, votre course est déjà à son milieu, votre vie est largement entamée, vous n'en avez plus qu'une part, et cependant votre fin est la même que celle des jeunes hommes ; vous avez encore à gravir la montagne d'Horeb où l'on voit Dieu ; votre temps a été perdu jusqu'ici, vos heures ont été vides et vous êtes loin du chemin ; ayez hâte de prendre votre sentier, usez du temps, usez de la vie uniquement pour sa fin ; songez à votre âme, à votre avenir, et travaillez à courir dès cette heure, parce qu'il est long le chemin qui vous reste à parcourir : *Grandis tibi restat via*.

Et vous, hommes des dernières années, où en êtes-vous de votre chemin, l'avez-vous commencé, êtes-vous à son milieu, voyez-vous le sommet de la montagne? Il n'en est point ainsi si vous avez perdu votre temps, dissipé vainement vos jours. Levez-vous et rassemblez vos forces, votre pè-

lerinage n'est point achevé; recueillez tous vos moments pour travailler à la vigne de Dieu. Marchez, marchez avec son aide dans ses sentiers, parce qu'il vous reste encore une longue course à faire : *Grandis tibi restat via.*

Qui que vous soyez, chrétiens auditeurs, dans la jeunesse, dans l'âge mûr ou dans la vieillesse, je vous le dis comme l'ange au prophète, vous avez encore une longue course à faire : *Grandis tibi restat via.* Vous avez encore à travailler pour assurer votre salut. Levez-vous donc; comptez les instants qui vous restent et mettez-les à profit. Oh! ne vous endormez pas au pied de la montagne; oh! ne perdez point courage avant de marcher; oh! ne demandez pas à Dieu de mourir, dans vos découragements, dans vos fatigues, dans vos combats; mais souvenez-vous que Dieu nous attend sur le sommet d'Horeb pour nous montrer sa face; souvenez-vous qu'il est là, derrière le temps, derrière notre vie, prêt à nous donner des couronnes si nous en avons usé avec fruit, si nous avons utilisé tous nos moments, nos jours, nos heures pour sa gloire et les intérêts de notre salut. *Amen.*

# HOMÉLIE SUR LA PÊCHE MIRACULEUSE

Par RICAUD.

Texte : *Laxate retia vestra in capturam.* (Luc., v, 4.)

Tout est grand, tout est mystérieux, tout est sublime dans notre Évangile, M. F. Cette barque de Pierre où Jésus-Christ annonce sa doctrine, c'est l'Église catholique, apostolique et romaine, où il l'annoncera jusqu'à la fin des temps. Cette mer où la barque vogue, c'est le monde, si changeant, si mobile, au milieu duquel l'Église conserve toujours sa constance et son immutabilité. Cette nuit infructueuse qui précède la venue de Jésus-Christ sur ses bords, c'est l'image des ténèbres spirituelles qui couvraient la terre avant la naissance de notre divin Maître. Le jour qui lui succède, c'est la figure des connaissances qu'il a apportées. L'ordre qu'il donne à ses disciples d'avancer en pleine mer pour pêcher, nous représente celui qu'il leur donna ensuite d'aller annoncer l'Évangile dans tout le monde. La multitude prodigieuse de poissons qu'ils prennent dans leurs filets, ce sont toutes les nations de la terre qui se convertissent à leur parole. Les filets qui se rompent, ce sont les schismes qui surviennent. La barque presque submergée, c'est le relâchement introduit dans l'Église par la multitude des chrétiens. Cette autre barque qui appelée, vient au secours de la première, c'est la synagogue qui, à la fin des temps, se réunira à l'Église pour compléter le nombre des élus. Enfin ce rivage où, suivant un autre évangéliste, Jésus-Christ attend ses disciples, où la barque arrive avec peine, où l'on compte et l'on sépare les poissons qu'on a pris, c'est l'éternité où aboutit la vie présente; port divin où l'Église soutenue par la parole de Dieu qui l'a envoyée, arrive enfin au milieu des orages, pour y trouver le terme de ses travaux, le discernement de ses vrais enfants, et la récompense de ses peines. Voilà les grandes vérités que les saints Pères ont découvertes dans cet Evangile.

Pour nous, M. F., envisageons-le aujourd'hui sous un point de vue plus simple, et j'ose dire, plus instructif. Voyons dans le travail des apôtres occupés à pêcher, suivant leur état, l'image et le modèle de nos occupations ordinaires. Les apôtres travaillent, mais en deux circonstances bien différentes : d'abord éloignés de Jésus-Christ, et ensuite en sa présence. Or, je dis, et c'est ici tout le plan et toute la di-

vision de cette homélie, que le travail des apôtres en l'absence de Jésus-Christ, nous représente au naturel la vanité des occupations des gens du monde : vous le verrez dans mon premier point. J'ajoute que le travail de ces mêmes apôtres sous les yeux de Jésus-Christ, nous représente parfaitement l'utilité des occupations des gens de bien : je vous le montrerai dans le second. En deux mots : 1° *Le malheur d'une âme mondaine qui travaille en état de péché; 2° le bonheur d'une âme chrétienne qui travaille en état de grâce,* l'un et l'autre tracés et figurés dans notre Evangile : c'est tout mon dessein et tout le sujet de votre favorable attention.

---

## Ier POINT. — VANITÉ DES OCCUPATIONS DES GENS DU MONDE.

Quel fut le travail des apôtres en l'absence de Jésus-Christ? Ecoutons-les, M. T. C. F. : ils s'en plaignent eux-mêmes à leur divin Maître. Maître, lui dit Pierre au nom de tous, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre : *Per totam noctem laborantes nihil cepimus.* Pesons toutes ces paroles; elles caractérisent parfaitement bien les occupations des gens du monde. Comme les apôtres avant la venue de Jésus-Christ, ils travaillent loin de lui, c'est-à-dire dans le péché, sans amour, sans grâce. Voilà pourquoi, comme eux, ils travaillent pendant la nuit : *Per totam noctem;* ils travaillent beaucoup : *Laborantes :* ils ne prennent rien : *Nihil cepimus.* Reprenons tout ceci, et suivez-moi.

Je dis d'abord que les mondains, comme les apôtres, travaillent dans la nuit : *Per totam noctem.* La nuit, dans la nature, c'est la privation de la lumière causée par l'absence de l'astre qui la communique. La nuit, dans la religion, c'est la privation de la grâce qui éclaire et qui échauffe nos âmes : grâce que nous enlève le péché en nous rendant ennemis de Dieu qui la distribue. Voilà la nuit du monde, lequel est tout entier dans les ténèbres et qui ne connaît pas Jésus-Christ, la véritable lumière. Voilà la nuit du démon, le prince des ténèbres, et de tous ceux qui vivent sous son empire. Voilà, en un mot, la nuit de toute âme criminelle, esclave du péché, du démon et du monde : nuit affreuse, figurée par celle dont Dieu frappa autrefois l'Egypte pour la punir de son obstination à retenir les Israélites captifs malgré son ordre. Comme celle-ci, elle a ses ténèbres : c'est l'aveuglement spirituel; ses monstres, ce sont ses propres crimes; sa confusion, c'est le désordre du péché; ses terreurs, ce sont les remords qui la déchirent. Comme celle-ci, elle distingue encore les mondains des véritables chrétiens, comme autrefois les Egyptiens des Israélites; et, tandis que les uns jouissent de la lumière la plus pure, à leur côté, les autres n'ont pour partage que l'obscurité et le désespoir. Cette nuit a ses progrès, mon cher auditeur : on n'en vient pas tout d'un coup au dernier point de l'aveuglement, on avance pas à pas. D'abord ce sont quelques nuages, puis une entière obscurité, ensuite de profondes ténèbres. L'âme qui en est enveloppée ne les aperçoit presque plus; elle marche sans savoir où elle va; elle ne découvre plus le ciel; que dis-je? elle n'aperçoit pas même les abîmes profonds où elle se jette. On tremble pour elle, elle seule ne craint pas; on lui crie, on la presse de s'arrêter, de changer de route, elle seule rit des frayeurs que son sort inspire. Alors cette nuit touche de bien près à la nuit éternelle; elle y conduit, elle y prépare, elle en est une image frappante. Oh! que de gens dans le monde qui vivent au milieu de ces ténèbres! Oh! que de gens dans cet auditoire même, qui en sont enveloppés! Et pour ne parler que de

nous, chrétiens auditeurs, ne sommes-nous pas de ce nombre? Il ne faut pour cela qu'une passion, qu'une habitude mortelle qui nous aveugle. Rentrons dans nous-mêmes et examinons : *Per totam noctem.*

Au moins, si dans cette nuit le mondain pouvait se livrer à un sommeil tranquille, s'il tombait dans l'abîme en dormant; le malheur paraîtrait en quelque façon moindre, puisqu'enfin on aurait joui de quelque repos. Mais, voici quelque chose de bien déplorable, c'est que les pécheurs, comme les apôtres, travaillent dans les ténèbres et travaillent beaucoup : *Laborantes.* Que recherche-t-on, en effet, dans le monde? Les biens, les plaisirs, les honneurs; tout autant d'objets qui demandent des soins et des fatigues. Les biens, que de peines pour les acquérir, pour les augmenter, pour ne pas les perdre! Ce sont des tyrans qui nous enlèvent toutes les douceurs de la vie, et qui aggravent pour nous toutes les peines de la mort. La volupté, c'est une idole à laquelle il faut tout sacrifier, son honneur, son repos, sa conscience et qui fait acheter quelques moments de plaisir par une vie entière de tourments et de contrainte. L'ambition, c'est une maîtresse impérieuse dont il faut supporter tous les caprices, qui ne nous attache à son char que pour nous en faire ressentir toutes les secousses, qui nous ôte notre liberté en paraissant vouloir nous donner celle des autres, et qui, souvent, ne nous élève bien haut que pour rendre notre chute et plus honteuse et plus funeste. En un mot, M. F., tous ces objets sont inconstants de leur nature, sujets à mille variations, à mille vicissitudes. Ils doivent donc nécessairemet troubler, fatiguer, lasser ceux qui les recherchent : *Laborantes.*

Mais non-seulement on doit juger du travail des mondains par les divers objets qu'ils recherchent; on doit en juger encore par la passion avec laquelle ils les recherchent.

Toute passion est avide, inquiète, insatiable, et par conséquent turbulente. Une âme qui en est possédée ne connaît plus de repos, ni de relâche. Est-ce l'orgueil qui la domine, cette passion la plus fière et la plus funeste de toutes? Dès lors voilà à sa suite la jalousie, l'animosité, la vengeance. Un mot, un signe, un regard la trouble et la déconcerte. Bien plus sensible au plus léger mépris qu'aux honneurs les plus extraordinaires, le superbe Aman est moins flatté des hommages de tout un peuple qu'il n'est offensé de l'indifférence du seul Mardochée. Est-ce l'impureté qui y règne, cette honteuse passion que le monde a presque ennoblie? Dès lors, que de travaux pour se satisfaire! que d'embarras pour calmer les remords d'une conscience longtemps innocente! que de soins pour se soustraire à la vigilance de ceux qui éclairent notre conduite! que d'efforts pour ménager sa réputation, pour se mettre au-dessus de la censure publique, pour se faire un front capable de ne plus rougir de rien! On n'en vient pas jusqu'à ce point sans beaucoup de peine. En un mot, M. F., pour abréger, c'est le propre de toute passion abandonnée à elle-même, de troubler le cœur qu'elle possède, parce que toute passion est excessive et désordonnée. Or, je vous le demande, de quoi est rempli le monde pécheur. de quoi sont remplies les âmes criminelles qui l'habitent et qui le composent, sinon des passions et de toutes sortes de passions? Le moyen donc qu'elles n'y soient pas continuellement dans le travail et dans la peine? *Laborantes.*

Ah! si vous aviez fait pour Dieu tout ce que vous avez fait jusqu'à présent pour le monde, quels trésors de mérites et de grâce n'auriez-vous pas acquis devant ses yeux? au lieu qu'en travaillant pour ce monde corrupteur

et corrompu, votre travail, si ténébreux dans son principe, quoique pénible dans ses moyens, a été tout à fait infructueux dans ses suites : *Per totam noctem laborantes nihil cepimus.*

Reconnaissez donc dès à présent, M. F., cette importante vérité, et n'attendez pas pour la reconnaître que le flambeau lugubre de la mort, ou que le jour encore plus terrible de l'éternité, vous la découvre dans tout son éclat. Oh ! qu'il sera triste ce moment pour une âme mondaine ! Ils s'éveilleront alors, nous dit l'Ecriture, ces hommes de chair, comme d'un sommeil profond, rempli de songes et de rêveries, où leur péché les a plongés. Agités encore par ces images trompeuses, ils s'éveilleront, et quelle sera leur surprise de ne plus rien trouver dans leurs mains, en leur puissance, de ces richesses, de ces plaisirs, de ces honneurs dont ils étaient idolâtres, ou, pour mieux dire, de voir que ces richesses, ces plaisirs, ces honneurs ne sont rien : *Nihil invenerunt*, et d'apercevoir à leur place dans toute sa majesté, ce Dieu que seul ils avaient oublié, et qui seul possède toute l'existence! Ah ! c'est alors qu'ils s'écrieront (c'est la Sagesse elle-même qui les fait parler ainsi) : « O insensés que nous étions, puisque, trompés par une fausse prudence, nous avons méconnu la véritable ! *Nos insani!* Nous nous sommes donc trompés, et nous le reconnaissons trop tard : aveu désespérant, puisqu'il est sans ressource : *Ergo erravimus.* Au moins si nous avions joui de quelque véritable plaisir sur la terre! Mais nos voies, qui paraissaient extérieurement parsemées de roses, étaient dans le fond hérissées d'épines : *Ambulavimus vias difficiles.* Malheureux que nous sommes! il nous en eût moins coûté pour nous sauver qu'il ne nous en a coûté pour nous perdre. Le crime a été pour nous plus pénible que ne l'aurait été la vertu, et nous avons acheté une éternité de tourments par une vie entière de fatigue : *Lassati sumus in via iniquitatis.* C'est ainsi que pensent et que parlent dans l'enfer ceux qui ont péché, conclut la Sagesse. Que ne voudraient pas avoir fait ces âmes infortunées? que ne feraient-elles pas encore si elles le pouvaient? Faisons-le, puisque nous le pouvons nous-mêmes; et après avoir vu, dans le travail des apôtres en l'absence de Jésus-Christ, l'image des occupations d'une âme criminelle et mondaine, voyons dans le travail de ces mêmes apôtres sous les yeux de Jésus-Christ, le modèle des occupations d'une âme juste et chrétienne. C'est le sujet de la seconde partie.

### IIe POINT. — UTILITÉ DES OCCUPATIONS D'UN CHRÉTIEN.

Quel fut le travail des apôtres sous les yeux de Jésus-Christ? Un travail tout différent de celui qu'ils avaient fait pendant son absence. Le premier était dans l'obscurité, le second est dans la lumière. Dans le premier, ils se fatiguèrent beaucoup, dans le second, ils ne font que jeter leur filet. Le premier ne leur produisit rien ; le second est suivi d'une pèche miraculeuse. Aussi, comme l'un était l'image d'une âme mondaine qui travaille en état de péché, l'autre nous figurait une âme juste qui travaille en état de grâce. Comme les apôtres, elle est sous les yeux de Jésus-Christ; comme eux, elle jouit de la lumière ; elle ne fait presque rien, et elle gagne tout. Reprenons tous ces traits, ils serviront à nous faire connaître le prix d'une bonne conscience. Soutenez, je vous prie, encore quelques moments votre attention.

Je dis d'abord que les justes, comme les apôtres, travaillent dans la lumière. Oui, M. F., notre Dieu est le soleil de justice qui éclaire tout homme

venant au monde; il est tout lumière, et il n'y a point dans lui de ténèbres; la lumière est son vêtement, suivant l'expression du prophète. Par conséquent celui qui le suit ne marche point dans les ténèbres, mais en le suivant il devient l'enfant de la lumière. Or, d'après ces principes tirés des livres saints, jugez du bonheur d'une âme qui marche à la clarté de ce beau jour. Dès lors, éclairée du flambeau de la foi, les mystères de la religion n'ont plus rien qui l'étonne; la morale de l'Évangile plus rien qui la rebute, et dans tout elle conforme ses mœurs à sa croyance. Dès lors, soutenue des espérances de la foi, qui lui rend présent ce qui est éloigné, et visible ce qui est invisible, au milieu de tous les événements de la vie, elle trouve dans ses principes et dans sa conscience mille sujets intérieurs de joie, qui lui ôtent presque le sentiment de la douleur, et qui rendent sa conduite inexplicable aux mondains qui n'en connaissent point les véritables motifs. Il est vrai, et il faut l'avouer ici, cette lumière, quelque grande qu'elle soit, n'est jamais parfaite ici-bas; ce n'est jamais tout au plus qu'une belle aurore qui nous annonce un plus beau jour. Mais ce beau jour insensiblement arrivera enfin lui-même. Alors la vérité que nous n'apercevons qu'imparfaitement et en énigme se montrera à nous telle qu'elle est, face à face, sans voile et sans nuage, et, comme ses premiers rayons, dans le temps, auront commencé notre bonheur, sa plénitude dans l'éternité le consommera. Voilà, M. F., le jour dans lequel travaillent les apôtres. C'est ainsi qu'il se forme, c'est ainsi qu'il croît, et c'est ainsi qu'il se perfectionne.

Aussi le travail que les apôtres font pendant ce jour est-il moins pénible que celui qu'ils avaient fait pendant la nuit. L'un les avaient consumés de fatigue, l'autre n'exige d'eux qu'un léger effort : seconde différence qui se trouve entre l'état des pécheurs et celui des justes. A la vérité le travail est pour les uns et pour les autres; c'est une pénitence imposée à tous dans notre commun père. Extérieurement donc et au premier coup d'œil, nulle différence; mais dans le fond je dis que les justes trouvent dans leurs occupations mille ressources intérieures dont les mondains sont privés, et qui rendent leur travail infiniment plus facile. Quelles sont ces ressources? Je vais vous les montrer en parcourant quelques circonstances de notre Evangile.

Je dis d'abord que le travail des chrétiens est plus facile, parce que les motifs en sont plus purs. Ce ne sont pas les devoirs de notre état qui nous troublent, c'est tout ce que nous y mêlons de désordonné; et la raison en est claire. Les devoirs de notre état sont dans l'ordre et viennent de Dieu; or, tout ce qui sort d'un pareil principe est bon en lui-même et ne saurait nous troubler. Au contraire, tout ce que nous y mêlons d'étranger vient de nous-mêmes, de nos passions, du monde et du péché. Est-il donc bien surprenant que toutes ces choses participent du désordre ou de l'insuffisance de leur principe? Voulez-vous rendre votre travail facile? rendez-le pur. Débarrassez-le de tout ce qu'il a eu jusqu'à présent de vicieux et de corrompu. Otez l'avarice de votre commerce, l'ambition de vos projets, la vanité et le désir de plaire de vos parures, les attachements criminels de vos sociétés. Dès lors, vous ne commercerez plus qu'avec justice, vous ne vous parerez plus que par bienséance, vous n'aimerez plus que par raison et par devoir. Or, M. F., la raison est toujours tranquille parce qu'elle agit par principe; les passions, au contraire, sont toujours troublées, parce qu'elles sont insatiables. Purifiez même votre travail de ces vaines sollici-

tudes sur le passé, de ces inquiétudes non moins vaines pour l'avenir qui sont si injurieuses à la Providence et qui partent toujours d'un cœur trop sensible et trop passionné. En purifiant votre travail de la sorte, vous le rendrez tout à fait facile: et c'est ce qui nous est représenté aujourd'hui par la conduite des apôtres dans notre Evangile. Fatigués du travail d'une nuit infructueuse, ils consacrent les premiers rayons du jour à laver et à réparer leurs filets sales et rompus. *Lavabant retia* : Jésus-Christ n'avait pas besoin sans doute de toutes ces précautions pour le miracle qu'il allait faire; mais il voulait seulement nous apprendre par là, au sentiment des Pères, que celui qui, éclairé par la lumière de la grâce, se propose désormais de travailler pour sa gloire, doit avant tout purifier ses occupations ordinaires de tout ce qu'elles pourraient renfermer de coupable et de vicieux, et qui pourrait par là même les rendre et plus infructueuses et plus pénibles : *Lavabant retia*. Premier moyen donc de rendre notre travail plus facile, c'est de le rendre plus pur.

Je dis ensuite que le travail des chrétiens est plus facile parce que les motifs en sont plus sublimes. Oui, M. F., la nature ne peut offrir à l'homme que des motifs de travailler imparfaits comme elle, et par conséquent ces motifs naturels ne peuvent pas beaucoup alléger son travail. Mais la religion nous offre des motifs relevés et sublimes comme elle. Elle nous fait voir dans notre travail un moyen de satisfaire à Dieu pour nos péchés passés, un préservatif contre les tentations à venir, la voie la plus sûre pour nous sanctifier, pour opérer la sanctification des autres, pour remplir les vues de la Providence sur nous, pour contribuer enfin plus efficacement au bon ordre de l'Eglise et de l'Etat. Elle nous montre de loin la récompense de notre travail, non pas seulement cette récompense frivole et passagère que le monde promet toujours et que rarement il donne, mais cette récompense sublime et éternelle que Dieu seul peut donner, et que seul aussi il a droit de promettre. Avouez-le, M. F., de pareils motifs détachent tout à fait une âme de la terre, et tout devient facile à des cœurs animés par de tels objets. C'est ce qui nous est encore représenté dans notre Evangile, par cet ordre que Jésus-Christ, après son discours, donne à Pierre d'avancer en pleine mer : *Duc in altum*. Il n'avait pas besoin sans doute d'envoyer si loin ses apôtres pour leur procurer une pêche abondante : il pouvait la leur accorder sans qu'ils quittassent le rivage. Mais il voulait nous apprendre par là, au jugement de tous les saints Pères, à ne pas regarder nos occupations ordinaires d'un œil terrestre et charnel, mais à nous détacher de la terre en les accomplissant, et à nous élever au-dessus de nous-mêmes pour les remplir dans un esprit surnaturel et chrétien : sûr et unique moyen d'y trouver non-seulement plus de facilité, mais encore plus de mérite : *Duc in altum*. Second moyen donc de rendre notre travail plus facile, c'est de le rendre plus spirituel.

Je dis enfin, et cette raison renferme toutes les autres, que le travail des chrétiens est plus facile parce que les motifs en sont plus puissants. Demandez à Pierre pourquoi, malgré la fatigue d'une nuit infructueuse, il se met en mer pour entreprendre sitôt une nouvelle pêche, il vous répondra que son maître, qu'il aime tant, le lui a commandé. Ce seul ordre lui donne de nouvelles forces : il obéit sans répliquer. Maître, lui dit-il seulement, il est vrai, j'ai travaillé toute la nuit sans rien prendre; mais puisque vous l'ordonnez, dussé-je ne rien prendre encore, je m'en vais jeter mon filet sur

votre parole : *In verbo autem tuo laxabo rete.* Image, M. F., des sentiments et de la disposition d'une âme remplie de foi et de charité, qui se dit continuellement à elle-même : Je travaille, il est vrai, et je travaille même en quelque sorte beaucoup; mais ce qui me console, c'est que je travaille pour Dieu, pour le Dieu que j'aime, en qui seul j'ai mis toute ma confiance. C'est lui-même qui m'a placé dans cet état; c'est à lui de me prescrire toutes mes occupations et de régler toutes mes journées. Quel bonheur pour moi de pouvoir dire à chaque action, à chaque moment : c'est la volonté de Dieu que j'exécute, c'est son ordre que j'accomplis!

Voilà, M. F., les grandes vérités que cachait à nos yeux l'écorce de notre Evangile. Vous y avez vu d'abord les mondains plongés dans les ténèbres de leurs désordres, agités par mille passions différentes, ne retirer de leur travail d'autre fruit que le repentir. Vous y avez vu ensuite les justes, éclairés des lumières de la foi, soutenus par la force de la grâce, gagner le ciel à peu de frais. Voyez maintenant ce que vous voulez faire, et choisissez entre ces deux partis. Que dis-je, M. F.? Le choix vous est indiqué à la fin mêms de cet Evangile. Frappés du miracle dont ils viennent d'être les témoins, les apôtres quittent tout, leurs barques ,leurs filets, leurs poissons, et se mettent à la suite de ce divin Maître : *Relictis omnibus, secuti sunt eum.* Que vous seriez heureux, chrétiens auditeurs, si vous suiviez un si bel exemple, et si le contraste de l'état des justes et des pécheurs que je viens d'exposer à vos yeux produisait dans vous les mêmes sentiments! Non qu'après tout on veuille ici vous obliger comme les apôtres à un dépouillement absolu et universel: Dieu ne le demande pas de tout le monde. Mais ce qu'il demande de tous, et de vous en particulier, mon cher auditeur, c'est que vous quittiez dès ce moment même ces habitudes, ces penchants qui font tout votre malheur et tout votre crime; c'est que vous renonciez de cœur et d'affection à tout ce qui pourrait jamais sur la terre vous séparer de lui; c'est que vous le suiviez ainsi, détaché de tout, non pas dans des voies extraordinaires, mais dans l'état seulement où il a plu à la divine Providence de vous placer. Est-ce trop exiger? Peut-on même exiger moins? La raison et la religion ne se réunissent-elles pas pour le demander? Et ces légers sacrifices ne doivent-ils pas assurer votre bonheur dans le temps et surtout dans l'éternité? *Relictis omnibus, secuti sunt eum.*

Grand Dieu, vous promîtes autrefois à vos apôtres et dans leur personne, à tous leurs succeseurs, de les rendre pêcheurs d'hommes. Aussi avez-vous accompli votre promesse. Votre parole jetée comme un filet divin a fait passer nos pères des ténèbres de l'idolâtrie dans le sein de votre religion. Mais que nous servirait d'être chrétiens si nous venions à nous perdre! Notre malheur n'en serait que plus grand ainsi que notre crime. Achevez donc votre ouvrage, ô mon Dieu et sauvez-nous.

# MATÉRIAUX

SOMMAIRE : I. Sujets principaux de la chaire relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — II. Sujets de cet Évangile les plus appropriés au texte et aux besoins actuels. — III. Traits historiques relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — IV. Plans relatifs à chaque sujet. — V. Prédication des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche. — VI. Esprit religieux de ce dimanche et de la semaine. — VII. Annonce des fêtes de la semaine. — VIII. Auteurs à consulter.

## I. — SUJETS PRINCIPAUX DE LA CHAIRE

relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — Leurs caractères et sources.

BON EMPLOI DU TEMPS. — *Per totam noctem laborantes nihil cepimus.* C'est le sujet que nous donnons ci-dessus.

TRAVAIL. — Même texte. Nous avons traité ce sujet au dimanche de la Septuagésime, dans le premier volume de cet ouvrage. Nous donnons encore ci-après une instruction sur cette importante matière: *Sub alio respectu*, au 20e dimanche de la Pentecôte.

PAROLE DE DIEU : *Cum turbæ irruerent in Jesum ut audirent verbum Dei.* Nous avons exposé ce sujet au dimanche de la Sexagésime, t. 1er de cet ouvrage.

## II. — SUJETS DE CET ÉVANGILE LES PLUS APPROPRIÉS AU TEXTE ET AUX BESOINS ACTUELS.

Bon emploi du temps.

CHOIX DU SUJET. Deux sujets très-propres à traiter pour ce dimanche : 1° Bon emploi du temps; 2° Travail. Nous choisissons le premier, puisque nous nous sommes déjà occupé du second et que nous le ferons encore comme nous venons de le dire.

MANIÈRE DE TRAITER CE SUJET. Le plan que nous avons adopté pour l'instruction qu'on trouve ci-dessus, nous paraît simple et fécond : 1° Le temps est notre moyen de bonheur en cette vie et en l'autre; 2° Caractères du temps : fugitif, irréparable.

Dans la première partie on trace le tableau de la vie présente, qu'il dépend de nous, au moyen du bon emploi du temps, de rendre agréable, utile, sainte; de plus méritoire pour nous assurer celle de l'éternité. L'idée est naturelle, populaire, à la portée de tous les auditoires. Elle saisit d'abord l'esprit par la vue du présent qui nous attache si fortement et que nous cherchons à améliorer de toutes nos forces; puis, élevant l'âme vers les régions supérieures, elle la porte vers cette vie sans fin de l'autre monde, qu'il importe par-dessus tout de posséder un jour. La philosophie peut-elle avoir des thèmes plus magnifiques, et l'éloquence, des champs plus vastes pour y être à l'aise? Aussi ce sermon est-il toujours des plus attachants.

Toutes les fois que nous avons prêché nous-même ou que nous avons entendu prêcher fortement et dignement sur le *temps*, sur le *travail*, sur la *brièveté* de la vie ou tout autre sujet analogue, nous avons senti un frémissement dans l'auditoire à certains passages vifs, pénétrants, qui touchent aux profondeurs des destinées humaines et que tous ces discours contiennent; il faut savoir faire jaillir ces traits à propos, les lancer avec mesure, tenir la penseée haute, ouvrir des vues immenses dont on ne peut apercevoir le fond comme celle des grandes mers. Ces vues sont sur les bords de cette vie éphémère, où il faut mener l'auditoire; les abîmes qui nous séparent de l'éternité, le moyen de les franchir sans sombrer. Le prédicateur qui sait bien ordonner ces points saisissants est maître des âmes qui

l'entendent ; quelque mondaines qu'elles puissent être, il les arrête immobiles devant sa parole puissante, les force à l'écouter et les laisse, quand il a fini, sinon converties, du moins troublées, éperdues, épouvantées du gouffre qu'elles ont vu et où elles ont peur de tomber.

La seconde partie où l'on trace les caractères du temps : *fugitif, irréparable*, est tout aussi riche et belle que la première. Les expressions ici n'ont plus pour but l'épouvante, mais le regret, la tristesse accablante et une sainte rêverie, telles qu'en inspirent ces notes plaintives des anciens, répétées avec plus d'amertume encore par les générations modernes depuis que le christianisme et la civilisation leur ont fait une vie plus noble, plus digne, plus morale et plus douce :

Sed fugit interea, fugit irreparabile tempus.
(VIRGILE, *Georg.*, L. III, v. 284.)

Omnis quippe dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit. (*Id.*)

Tempora labuntur, tacitisque senescimus annis,
Et fugiunt, freno non remorante dies.
(OVID., *Fast.*, L. III.)

« Ita fac, Lucili, vindica te tibi, et tempus quod adhuc, aut auferebatur, aut surripiebatur, aut excidebat, collige et serva. Persuade tibi, hoc sic esse, ut scribo ; quædam tempora surripiuntur nobis, quædam subducuntur, quædam effluunt ; turpissima tamen est jactura quæ per negligentiam fit. Et si volueris attendere, maxima pars vitæ elabitur male agentibus ; tota vita aliud agentibus. Quem mihi dabis qui aliquod pretium temporis ponat ? qui diem æstimet. »
(SENECA, *Ep. ad Lucilium.*)

### III. — TRAITS HISTORIQUES RELATIFS A L'ÉVANGILE DE CE DIMANCHE.

Exemples, comparaisons, motifs et moyens.

I. EXEMPLES. — 1. Saint Augustin faisait une grande estime du temps, comme le prouvent entre autres ces paroles qu'il adressait à l'un de ses amis : Je me sers du temps goutte par goutte.

2. Acceptez, Seigneur, disait saint Bernard, en retour du temps que j'ai perdu, un cœur contrit et humilié.

3. Il est vrai que j'ai passé quatre-vingts ans sur la terre, disait un saint homme, mais j'ai à peine vécu trente ans. Si nous comptions de cette sorte, à quel résultat aboutirions-nous?

4. Quand l'heure sonne, c'est Dieu qui nous avertit de bien employer le temps, disait un sage.

5. J'ai vécu peu de temps, mais beaucoup d'années, disait le sage Simonide.

6. Titus appelait perdu le jour où il ne se souvenait pas d'avoir rien fait de bon à ses amis.

7. Celui qui comprend autrement que le commun du vulgaire cette proposition : on ne vit qu'une fois, et qui la médite dans un esprit chrétien, trouvera que ces paroles ont un sens beaucoup plus sérieux et plus profond qu'on ne le pense communément.

II. COMPARAISONS. — Les jours se succèdent les uns aux autres comme les vagues de la mer.

Vous n'avez de l'eau d'un ruisseau qui coule que ce que vous en puisez : il en est de même du temps.

Un tailleur qui craint de n'avoir pas assez d'étoffe pour un habit, prend exactement ses mesures, et calcule avec précaution avant de couper. Nous devons user des mêmes précautions à l'égard du temps, et le mesurer en quelque sorte, en

employant utilement chacun de ses moments, afin de pouvoir dire avec Simonide : J'ai vécu peu de temps, mais beaucoup d'années.

Celui qui passe inutilement son temps ressemble à quelqu'un qui cirerait ses bottes avec un baume d'un grand prix.

Un caviste qui laisse couler volontairement le vin est loin d'être aussi fou que celui qui perd son temps. Peut-être que l'année prochaine il y aura de nouveau du vin ; mais savez-vous si vous verrez l'année qui vient?

De même que le douanier ne laisse passer personne sans exiger de lui le payement des droits ; de même l'homme ne doit pas laisser passer le temps sans exiger de lui le tribut des bonnes œuvres.

Les marchands utilisent les jours de foire : cette vie est le lieu où l'on fait ses provisions pour l'éternité.

III. Motifs. — « Qu'est-ce que votre vie, sinon une vapeur qui paraît pour un peu de temps, et qui disparaît ensuite? » (Jac., IV, 15.)

Le temps est infiniment précieux. Les damnés donneraient tout pour pouvoir racheter celui qu'ils ont perdu.

Le temps est irrévocable.

Le temps ressemble à un moulin : si vous lui donnez du blé il vous rend du pain ; si vous lui donnez du sable, vous gâtez le moulin lui-même.

L'exemple des agriculteurs, des vignerons, des jardiniers nous fait comprendre la valeur du temps par rapport aux choses de la terre.

Quelle valeur infiniment plus grande ne doit-il pas avoir par rapport aux choses du ciel?

IV. Moyens. — 1. Pour bien employer son temps, il faut, en toutes ses actions, agir dans de bonnes intentions.

2. Faire toutes choses avec ordre ; car l'ordre est l'âme du travail.

3. Penser que le temps de la vie est le temps de la grâce, et que c'est avec cette grâce que nous pouvons gagner l'éternité.

## IV. — PLANS RELATIFS A CHAQUE SUJET.

### 1er PLAN SUR LE TEMPS.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. — FIN DU TEMPS.

1. Fin prochaine destinée à remplir en ce monde. — 2. Fin principale ; le salut.

II. — CARACTÈRES DU TEMPS.

1. Il est fugitif. — 2. Irréparable.

III. — RACHAT DU TEMPS.

Par : 1. Le regret. — 2. Les bonnes œuvres. — 3. Un bon règlement de vie.

—

### 2e PLAN.

(Par un contemporain).

I. — DU TEMPS CONSIDÉRÉ EN LUI-MÊME.

1. Sa brièveté. — 2. Sa vanité.

II. — DU TEMPS PAR RAPPORT A L'ÉTERNITÉ.

1. Bien précieux. — 2. Trésor incomparable.

—

### 3e PLAN.

(Le R. P. Crabot, missionnaire.)

SUR LE BON EMPLOI DU TEMPS OU SUR L'ART D'USER EN CHRÉTIENS DE CHAQUE JOURNÉE.

1. Ce qu'est un jour ; il se compose : du réveil, du lever, du travail, du repos, du sommeil. — 2. De leur sanctification.

—

## V. — PRÉDICATION

des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche.

Saint Ambroise interprète figurativement et moralement cet Evangile dans deux sermons, où le prédicateur a moins à puiser que le mystique. Cette homélie a été reproduite en entier par M. l'abbé Méry dans ses *Homélies choisies des Pères* pour chaque dimanche.

Le V. Bède, après avoir donné l'explication littérale, passe au sens analogique. Son homélie n'a rien de remarquable. On la trouve rapportée dans le *Recueil d'Homélies* de M. l'abbé Poussin.

Radulphe Ardent a une assez bonne homélie sur cet Evangile. Il commence par montrer que les fidèles doivent être avides de la parole de Dieu; il trace ensuite les devoirs des prédicateurs qui, s'ils sont zélés, vigilants, obéissants, actifs, habiles comme saint Pierre en cette circonstance, feront comme lui une pêche miraculeuse lorsqu'ils exerceront leur ministère.

Denis le Chartreux traite le même sujet, mais il se borne à marquer les obligations des fidèles envers la parole de Dieu, qu'ils doivent : 1° rechercher avidement; 2° écouter avec foi; 3° retenir avec soin; 4° pratiquer avec soumission.

Saint Bonaventure a quatre sermons sur cet Evangile. Le premier est sur ce texte : *Ascendens autem in navim.* Ce vaisseau figure, selon lui, la croix triomphante, l'âme raisonnable, la pénitence salutaire, l'Eglise universelle.

Le second est d'après ce passage : *Concluserunt multitudinem piscium copiosam*, ce qui lui donne lieu de faire l'énumération de la multitude des pécheurs, des justes élus et des damnés.

Le troisième est sur la prise des hommes : *Ex hoc jam eris homines capiens*, qui est triple : 1° a diabolo; 2° a proximo; 3° a Deo. Les hommes sont saisis par le démon : retibus, dentibus et manibus; par le prochain : calumniando, scandalizando et prædicando; par Dieu : gratia in hoc mundo; morte in extremitate; judicio in solio æternitatis; gehenna in inferno.

Enfin le quatrième est sur le détachement des apôtes : *Relictis omnibus, secuti sunt eum.*

Saint Thomas d'Aquin nous offre un excellent petit sermon sur ce même texte : *Relictis omnibus, secuti sunt eum.* Nous devons, dit-il, abandonner quatre choses : 1° mundana; 2° parentes; 3° corpus nostrum; 4° propriam voluntatem. D'un autre côté, ajoute-t-il, nous devons imiter Jésus-Christ en quatre choses aussi, savoir : 1° in humilitate; 2° in pietate; 3° in caritate; 4° in tribulatione.

## VI. — ESPRIT RELIGIEUX DE CE DIMANCHE ET DE LA SEMAINE.

Colloque pour la congrégation ou la prière du soir.

### I. — SAINT PIERRE ET LES APOTRES.

Pourquoi le divin Sauveur, après avoir prêché au peuple qui l'entoure, va-t-il chercher une barque de pêcheur pour la transformer en une chaire, d'où la vérité sera enseignée à la foule avide de la parole sainte qui tombe de la bouche du Sauveur? Je dis plus, et je demande pourquoi des deux barques qui s'offraient au choix de Jésus-Christ, et qui, toutes deux, devaient bientôt recevoir le produit de la pêche miraculeuse, celle de Simon-Pierre est préférée; pourquoi Jésus-Christ ordonne-t-il à ce pêcheur de conduire sa barque vers la haute mer; pourquoi enfin une parole qui s'adresse à plusieurs, est-elle d'abord adressée à Pierre pris en particulier, et considéré un moment comme s'il était seul?

Il est facile de saisir la pensée de Jésus-Christ, et de voir le sens mystique de tous ces faits en apparence bien simples et bien naturels. Simon-Pierre sera le premier des apôtres; l'Eglise dont il sera le chef s'appellera, jusqu'à la fin du monde, la barque de Pierre; le même apôtre, après la Pentecôte, jettera le premier son filet à Jérusalem, et sa pêche sera étonnamment fructueuse. Pierre sera pêcheur d'hommes, et par lui-même, ou par ses successeurs il enverra dans le monde entier, au nom et par l'autorité dont il sera revêtu par Jésus-Christ même, des ouvriers qui travailleront avec lui, sous sa direction suprême, et qui, dispersés sur toute la terre, au milieu de tous les peuples, continueront l'œuvre commencée par Jésus-Christ, la pêche des âmes.

II. — L'ÉGLISE, SES AGITATIONS ET SES TRIOMPHES.

Telle est donc la double destinée de l'Eglise que le grand évêque de Milan a vue dans l'histoire de la barque de Pierre. Exposée comme une nacelle sur l'océan orageux de ce monde, elle sera en butte à tous les genres d'attaques; toutes les passions humaines représentées par les flots menaçants d'une mer en courroux, se ligueront contre elle, et la menaceront d'un naufrage, d'une ruine qui paraîtra souvent inévitable. Mais il ne faut rien craindre pour elle. Alors même que Jésus-Christ semble dormir, il veille sur la barque de Pierre, il la conduit à travers les dangers, il l'empêchera toujours de sombrer. La Providence veille sur cette barque; la foi qui enfle ses voiles la conduit sûrement sur l'abîme où elle ne sera jamais engloutie. Les hommes de peu de foi hésitent, et s'abandonnent à la crainte; mais la charité qui remplit le cœur des justes, les conserve calmes et tranquilles, alors même que le vent des passions souffle avec la plus grande fureur.

Une autre destinée de l'Eglise, c'est son immortelle fécondité; voyez-la à Jérusalem, et puis, pendant trois siècles, dans l'empire romain, et dites comment elle a vaincu le paganisme et s'est assise noblement sur ses ruines. Voyez le moyen âge, et dites les conquêtes de l'Eglise sur ces peuples nombreux qu'elle a gouvernés comme des enfants dociles, après les avoir retirés de la plus affreuse barbarie. Voyez encore cette époque de désolation et de ruines, appelée la réforme du seizième siècle; des nations entières se révoltent en Occident contre l'Eglise, et jamais l'Eglise ne fut plus admirablement féconde. La vaste étendue du nouveau monde est ouverte à ses missionnaires, et le seul François-Xavier répare, dans les Indes et dans le Japon, les maux affreux que fait à l'Église l'hérésie prêchée par quelques apôtres de Satan. Qui dira les conquêtes de l'Eglise dans les colonies françaises, espagnoles, portugaises? Contemplez les deux Amériques; il y a un demi-siècle, on y voyait un évêque, un diocèse; aujourd'hui vous n'en comptez pas moins de cinquante. Non, l'Eglise n'a jamais perdu sa divine fécondité; et quand un peuple est séduit par l'erreur, sachez que le flambeau n'est pas éteint; Dieu a résolu de le transporter ailleurs; il éclairera d'autres contrées.

C'est donc une vérité bien consolante pour les enfants de Dieu! Oui, les grandes eaux de la persécution ne submergeront jamais l'Eglise; semblable à l'arche de Noé qui portait le salut du monde, elle ne fera que s'élever davantage, à mesure que le déluge menacera le genre humain tout entier; et cet impérissable vaisseau qui porte les enfants de Dieu, ne fera que monter sur les profondeurs de l'abîme, soutenu et guidé par la main de Celui qui a dit : Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.

Mais hélas! en écrivant ces lignes, je me demande, le cœur serré par la tristesse, où sont, parmi nous, les fidèles amis de Jésus qui s'occupent de son Eglise, qui s'intéressent à ses destinées? Qu'importe au plus grand nombre l'existence de cette même Eglise, dans un pays ou dans un autre? Les humiliations qu'elle reçoit, ou les victoires qu'elle remporte, sont-elles capables de causer un moment de tristesse ou de joie à ces chrétiens mondains, qui ne connaissent plus que les progrès de l'industrie, les produits du commerce, et qui ne parlent des pays étrangers que pour savoir s'ils ne pourraient pas en retirer quelques parcelles d'or, quelques rares marchandises, pour augmenter leur fortune? Dites à ces hommes de la terre que l'Eglise souffre; dites-leur qu'elle triomphe; que leur fait cette pensée? Hélas! elle passe comme inaperçue, elle effleure à peine leur intelligence, elle ne fait vibrer aucune corde dans leur âme. Pauvres chrétiens! votre mère n'est plus rien pour vous; mais attendez encore un peu de temps; quand votre dernière heure aura sonné, vous comprendrez, mais trop tard, cette parole divine : Cherchez avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice.

Oh! chrétiens, ne soyons pas du nombre de ces infortunés; aimons notre Eglise, que ses douleurs soient les nôtres. Demandons à Jésus d'augmenter en nous son amour, afin qu'après avoir appartenu ici-bas à l'Eglise militante nous ayons le bonheur de faire partie un jour de l'Eglise triomphante.

### VII. — ANNONCE DES FÊTES DE LA SEMAINE.

#### Saint Pierre et saint Paul.

Saint Pierre, natif de Bethsaïde, s'appelait Simon ; Jésus-Christ changea son nom en celui de Céphas, qui signifie *pierre* ou *rocher*, pour marquer qu'il devait être le fondement de son Eglise. Il quitta tout pour suivre ce divin Sauveur, et fut toujours plein de zèle pour lui et pour sa doctrine. Il pleura amèrement pendant toute sa vie la faiblesse qui l'empêcha de le confesser chez Caïphe, et de s'avouer pour son disciple. Aussi Jésus-Christ oublia la faute de ce sincère pénitent, et continua de répandre sur lui ses faveurs avec abondance. Par un seul discours que saint Pierre prononça le jour de la Pentecôte devant les Juifs, il en convertit trois mille ; et cinq mille dans un autre ; peu de temps après il baptisa le centenier Corneille avec toute sa famille. Il alla à Antioche, dont il fut le premier évêque ; après quoi il parcourut la Cappadoce, le Pont et le reste de la Palestine, pour y répandre la lumière de l'Evangile. Il fut emprisonné à Jérusalem par l'ordre d'Hérode Agrippa et délivré par un ange. Il tint dans cette ville le premier concile, et retourna à Rome pour la dernière fois ; il y prêcha avec tant de force les vérités chrétiennes que tous les païens en furent irrités. Les fidèles qui craignaient qu'on ne le fît mourir, le prièrent instamment de se retirer. Saint Pierre faisant violence à son zèle pour céder à leurs importunités, choisit le temps de la nuit ; déjà il était à la porte de Rome, lorsqu'il vit Jésus-Christ qui entrait par cette même porte ; le saint apôtre lui demanda : « Seigneur ! où allez-vous ? Je viens à Rome, répondit Jésus-Christ, pour être crucifié de nouveau. » Saint Pierre comprit le sens de ces paroles et retourna aussitôt sur ses pas. Il fut arrêté par ordre de Néron, qui le tint en prison pendant neuf mois ; ayant converti au milieu de ses liens une partie des gardes avec quantité d'autres, il finit sa vie sur une croix, à l'exemple de son divin Maître, où par respect il demanda d'être cloué la tête en bas.

Ce sait apôtre a écrit deux épîtres pour l'instruction des fidèles, et fut toujours honoré d'insignes prérogatives par Jésus-Christ, qui le constitua chef de son Eglise, qui lui donna le soin de paître ses agneaux et ses brebis, qui lui apparut spécialement après sa résurrection, et qui lui donna les clefs du royaume des cieux.

Saint Paul était de Tharse en Cilicie, et avait droit de bourgeoisie romaine. Il fut instruit à Jérusalem par Gamaliel, le plus célèbre docteur de son temps, et surpassa tous les Juifs par son zèle pour la loi, et pour la tradition de ses pères. Cela joint à un tempérament tout de feu le rendit un des plus grands persécuteurs du nom chrétien. Mais le Seigneur qui le destinait à être un vase d'élection, le convertit d'une manière toute miraculeuse, et en fit le plus zélé prédicateur de son Evangile. Les Juifs irrités de cette conversion, résolurent de le faire mourir. Ils gardèrent les portes de Damas pour l'arrêter ; mais les fidèles le descendirent pendant la nuit par une fenêtre qui était sur la muraille de la ville. Il vint à Jérusalem auprès de saint Pierre, où il prêcha la foi de Jésus-Christ ; il parcourut la Syrie, la Cilicie et toute la Judée, et étant arrivé à Antioche, il fut fait apôtre des gentils ; en passant à Philippes, il fut fouetté publiquement et emprisonné par ordre des magistrats ; il se mit en prières, aussitôt toute la prison trembla, les fondements en furent ébranlés, les portes s'ouvrirent, les liens de tous les prisonniers furent rompus, le geôlier reçut le baptême avec toute sa famille, et la liberté lui fut rendue. De retour à Jérusalem, le peuple voulut encore le perdre, mais on le fit conduire secrètement à Césarée où il resta pendant deux ans ; de là on le traduisit à Rome où il resta captif deux autres années ; il entreprit ensuite beaucoup de voyages, et parcourut diverses nations pour y porter le flambeau de l'Evangile, il souffrit de nouveau les chaînes, les tourments, les combats, les piéges, les calomnies, les menaces, prêt à donner dix mille vies, s'il les eût eues, pour sauver une seule âme. Enfin étant revenu à Rome, Dieu couronna tant de travaux par un glorieux martyre.

Cet apôtre a écrit plus qu'aucun des disciples de Jésus-Christ ; nous avons de lui quatorze épîtres qui l'ont fait admirer également des Juifs et des païens, et qui feront toujours la force, la consolation et l'édification des chrétiens.

Pendant toute sa vie il ne prêchait, il ne parlait que de Jésus, qui le ravit jusqu'au troisième ciel pour lui communiquer les plus intimes secrets ; aussi a-t-il répété son sacré nom plus de quatre cents fois dans ses épîtres.

On honore ces deux apôtres ensemble, parce qu'ils sont les deux premiers et principaux appuis de l'Eglise, et qu'ils ont souffert le martyre le même jour, l'un ayant été crucifié et l'autre décapité.

Faisons tous nos efforts pour imiter leur zèle et leur amour envers Dieu. Prions-les d'accroître en nous la foi qu'ils y ont plantée, d'embraser nos cœurs de ce feu céleste dont ils furent animés, et de faire à présent par l'efficace de leur intercession, ce qu'ils ont fait dans le cœur de tant d'infidèles par les travaux de leurs prédications. Conservons, comme saint Pierre, pendant toute notre vie le souvenir de nos péchés, et pleurons-les de même ; devenons plus humbles, plus doux, plus patients, plus défiants de nous-mêmes, et que notre amour augmente à proportion de nos chutes... Dans notre charité, prenons pour modèle celle de saint Paul ; brûlons du zèle de la gloire de Dieu et du salut de nos frères ; travaillons à étendre autant que nous le pourrons par nos bons exemples, la connaissance et l'amour de Jésus-Christ dans le cœur du prochain ; apprenons à châtier notre corps et à le réduire en servitude, crainte qu'il ne soit cause de notre réprobation ; enfin n'ayons, comme ces saints apôtres, d'autres désirs et d'autres empressements, que celui de quitter ce monde pour être unis éternellement à Jésus-Christ.

## VIII. — AUTEURS A CONSULTER.

### SS. PÈRES.

S. Ambroise, in c. v, Luc. — S. Augustin, quæst. Evang., l. II, quæst. 2 ; tr. 122 in Joan., c. xxi, in Ps. xlix ; serm. 248 usque ad 252 ; serm. 270. — V. Bède, homil. Æstiv. — S. Antoine de Padoue, 2 serm. in Evangel. — Guillaume de Paris, id. — Radulphe Ardent, 1 serm. — Théophanes de Cérame, id. — S. Thomas d'Aquin, id. — S. Bonaventure, 4. — Jean Thaulère, 3. — Denis le Chartreux, 1.

### PRONISTES.

Matthias Faber. — Conc. circa historiam naviculæ Petri ; de Prædicatione verbi divini ; de examine conscientiæ quotidie faciendo. — Grisot, sur l'Empressement à entendre la parole de Dieu ; sur la sanctification du travail. — Reguis, s'attacher à sa paroisse. — Chevassu, sur le Salut. — Billot, sur le Travail. — Thiébaut, sur la Pureté d'intention. — M. l'abbé Pinger, Obéissance aux pasteurs.

## CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

# INSTRUCTION

SUR

# LA PATIENCE, LA COLÈRE ET LA VENGEANCE

PAR M. L'ABBÉ C. MARTIN, CHANOINE.

## PLAN

1re RÉFLEXION. — HÉROISME DE LA PATIENCE.

2e RÉFLEXION. — CRIME ET BASSESSE DE LA VENGEANCE.

3e RÉFLEXION. — NATURE ET REMÈDES DE LA COLÈRE.

TEXTE : *Omnis qui irascitur fratri suo, reus erit judicio.* (Matth., v, 21.)

Notre vie se passe dans une perpétuelle lutte. A peine sommes-nous entrés en ce monde que l'arène s'ouvre pour le combat. Nous ne sommes point seulement spectateurs, mais athlètes, chacun à soutenir la guerre jusqu'à la fin au dedans et au dehors. La guerre du dedans n'est pas la moindre; des passions furieuses se soulèvant à chaque instant dans notre âme, demandent l'une de la gloire et l'autre des plaisirs, celle-ci des richesses, celle-là des satisfactions vaines et capricieuses. Quelquefois elles crient toutes ensemble comme une multitude affamée. Avons-nous le moyen de les assouvir? Hélas! notre cœur n'a que la fatale puissance de s'exciter à la soif.

Au dehors nous éprouvons souvent de la part de nos semblables de cruels outrages; le nombre des méchants est toujours grand dans le monde, et ceux qui nous veulent du bien sont si clairsemés qu'on ne les aperçoit pas. Puis notre sûreté n'est pas dans nos mains; la fortune la mieux établie dépend d'une chance bizarre qu'il n'est pas en notre pouvoir de fixer; la santé la plus florissante peut trouver sa ruine dans un grain de sable comme il arriva à Cromwel. Que voyons-nous de toutes parts? Un triste spectacle, le vice contre la vertu, le mal contre le bien, l'infortune contre le bonheur et le plus fidèle gardien de notre porte c'est l'adversité.

Dieu nous a-t-il abandonnés dans cette situation difficile, ne nous a-t-il transmis aucune arme pour combattre et pour vaincre? Le triomphe de nos maux n'est que dans l'héroïsme de la patience.

## 1re RÉFLEXION. — HÉROÏSME DE LA PATIENCE.

Le conseil des hommes sages et expérimentés a toujours été d'engager leurs amis à la patience. Votre projet manque, ne vous désespérez pas, il

réussira en autre temps; la calomnie attaque votre honneur, laissez-la passer, elle s'usera comme toutes les méchantes choses, et votre innocence rayonnera un jour avec plus d'éclat. Vous êtes pauvre, travaillez et ayez confiance, vous serez peut-être un jour trop riche et vous ferez envie à ceux qui vous ont connu. La patience est le plus hardi et le plus invincible des courages. Socrate domptait sa femme de cette manière : ce seul trait de sa vie prouve la haute philosophie du sage d'Athènes. Régulus est plus héroïque lorsqu'il endure sans se plaindre les atroces supplices des Carthaginois que lorsqu'il les terrasse sur le champ de bataille. Montrez une œuvre qu'un homme patient n'ait achevée; parlez d'une entreprise qu'une courageuse opiniâtreté n'ait menée à sa fin. César ayant tenté de conquérir les Gaules employa dix ans, mais il en fit une province romaine. Ce général résolut ensuite de parvenir à l'empire, il y réussit à force de persévérance.

Du lever au coucher du soleil la patience est la vertu qui est le plus mise à l'épreuve; il se passe peu de moments que l'homme ne soit contrarié dans ses instincts et ses habitudes; ceci arrive même aux riches que l'on dit avoir tout à souhait; car il est difficile que leur volonté soit accomplie comme ils l'entendent; que leurs affaires aillent selon leur gré; que leurs plaisirs aient sans cesse les mêmes délices, et ils en éprouvent alors des ennuis d'autant plus grands qu'ils sont plus sensibles. La patience est la vertu obligée du palais comme de la chaumière.

Comment tient-on dans les cloîtres, où à chaque moment la volonté propre est brisée, sinon par une patience rigide et à toute épreuve! c'est cette vertu qui fait de ces hommes qui craignent le monde, de ces héros intrépides qui domptent leurs passions, méprisent les plaisirs et iraient à la mort au signal de celui que Dieu a mis sur eux pour leur commander.

L'égoïsme nous crie : faites le mort quand vous ne pouvez pas faire le vivant. Il y a bien plus de grandeur et de dignité d'être patient par vertu que de l'être par force. On se trouve entouré de l'estime et de l'admiration des hommes quand on souffre avec courage et sans se plaindre; on sent que Dieu nous regarde et vient à notre aide quand on souffre pour son amour et en vue des mérites qu'il nous réserve dans une meilleure vie. M. C. F., apprenons à supporter les maux avec calme, l'école est dure; il coûte de ployer sans murmure sous la souffrance, mais nous serons ainsi façonnés dès le début à la nature de la vie; acquérons cette patience ferme et courageuse qui soutient les forces de l'âme au moment des épreuves. Les stoïciens trouvaient qu'il était indigne d'un homme de se laisser abattre. Nous, trouverons-nous qu'il est indigne d'un chrétien, qui a ailleurs des espérances, de murmurer contre des maux qui doivent pour lui se convertir en d'ineffables félicités?

## IIe RÉFLEXION. — CRIME ET BASSESSE DE LA VENGEANCE.

Ce ne fut sans doute que dans une nation déjà corrompue, a dit un écrivain célèbre, qu'on osa prononcer ces paroles : « Aimez vos amis comme si vous deviez les haïr un jour. » Celles-ci sont plus belles : « Conduisez-vous avec vos ennemis comme devant un jour les avoir pour amis. »

Nous ne devons jamais avoir de haine contre personne. Si on nous outrage et que nous ne sachions pas assez maîtriser notre cœur, que notre inimitié ne soit que passagère, recourons à une prompte réconciliation;

qu'il est doux de serrer la main d'un ennemi et de soulager son âme du poids de sa haine!

Notre bon Maître nous a dit dans l'Evangile : « Faites du bien à ceux qui vous font du mal, et priez pour ceux qui vous persécutent. Voyez mon Père céleste, il fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants; il répand les pluies sur le juste et l'injuste. »

Ce en quoi notre nature est dépravée, c'est de souhaiter du mal à ceux qui nous haïssent. Hélas! ne voyez-vous donc pas qu'ils sont déjà malheureux de garder la haine dans leur cœur! et puis, vous en trouverez-vous mieux vous-mêmes? Est-ce donc que leur affliction peut vous donner quelque délicieux plaisir? Il n'y a que les âmes atroces qui éprouvent des jouissances à voir le malheur d'autrui. Le malheur est toujours respectable pour l'honnête homme; loin de s'en réjouir, il le plaint, parce qu'il sait ce qu'il coûte de pouvoir le porter. David ayant appris que Saül, son persécuteur, était mort, déchira ses vêtements, se couvrit de cendres et pleura amèrement. Quand une autre fois on vint lui annoncer que Joab avait percé de ses flèches le rebelle Absalon, ce prince infortuné éclata en sanglots, et pendant longtemps on n'entendit dans son palais que ces cris déchirants : « Absalon mon fils! ô mon fils Absalon! » La belle âme! ce berger méritait la royauté.

Le secret de tirer une belle vengeance de ses ennemis, est d'être meilleur qu'eux-mêmes. Rien n'exaspère plus le méchant que les vertus de l'homme de bien. Quand on nous verra patients, généreux, bons; quand au lieu de bassesses, on remarquera en nous des qualités élevées qui seront estimées des personnes honnêtes; quand on s'apercevra que nous n'avons rien tant à cœur que la paix, ôh! on reviendra à nous; car les cœurs des hommes ne sont jamais de pierre, mais ils s'amollissent et se rouvrent au sentiment du pardon.

Avec une légère modification on peut convertir un mot célèbre de saint Augustin en celui-ci : «La colère est de l'homme, la vengeance est d'un démon.» Un homme vous rencontre en votre chemin et vous arrête pour vous jeter de la boue à la face; un autre, passant par derrière vous, enlève votre manteau et s'enfuit; il est difficile en ces rencontres de pratiquer le conseil évangélique qui dit de présenter l'autre joue si on nous a frappé la première; de donner encore notre tunique si on nous a enlevé notre manteau, on conçoit un courroux ardent contre ceux qui nous auraient fait outrage : mais garder ce courroux dans son âme, le laisser s'y dénaturer de telle sorte qu'il devienne une haine sourde, noire, sauvage; nourrir cette haine avec un horrible mystère jusqu'à ce que le moment opportun vienne de la faire éclater, comme on entretiendrait un feu souterrain pour qu'un jour il devienne un volcan; oui, vraiment, c'est une œuvre de Satan : telle est la vengeance. Elle est plus implacable que l'ancienne loi du talion, car elle veut rendre injure pour injure, mal pour mal, et renchérir encore.

En quelques pays la vengeance est un nom d'horrible prestige; le bandit qui a reçu un affront le prononce en embrassant son poignard avec un amer sourire, et le repète toutes les nuits pour s'exciter à la soif du sang; après un certain temps, quand l'arme est bien affilée et le cœur fort altéré, ce bandit; « va attendre son homme au coin d'une rue et le poignarde par derrière. » Quelle horreur! où donc ont puisé de pareilles mœurs ces tigres! être encore aujourd'hui à croire qu'on ne peut laver un affront que

par le sang! mais qui donc en ces terres maudites peut être sûr de sa vie quand tant de scélérats conspirent contre elle dans l'ombre.

Crier vengeance avec tressaillement, savourer des délices dans la haine et trouver son bonheur à des coups de larron, c'est féroce. Ils ne veulent pas que le mal reste impuni, disent-ils : quels sévères moralistes! mais est-ce donc à eux que Dieu a livré son glaive? depuis quand un homme est-il juge de son semblable dans sa propre cause? ont-ils pour mission d'exterminer traîtreusement les coupables pour mieux se complaire dans leur pieuse innocence? On ne leur a point fait justice, et ils veulent suppléer à l'impuissance des lois. La première des lois eût été celle d'un généreux pardon; la justice n'est jamais plus mal faite que lorsqu'elle est livrée à l'arbitraire, et Dieu nous garde de celle de ces scélérats. Laissez donc sa part à Dieu; il a vu le méfait et l'a pesé dans sa balance, comptez-y, il vous vengera : en ce monde, par les tourments du remords qu'il mettra dans le cœur de celui qui vous a offensé; en l'autre, par des châtiments bien autrement sévères et inexorables.

N'écoutez pas ceux qui vous disent qu'il y a de la honte à ne pas se venger. La honte est à commettre le crime, à faire une action basse et indigne, mais non à avoir le courage de passer sur une injure Pour se venger, il faut toujours faire le mal; or c'est là qu'est la honte, car la noblesse consiste à l'empêcher. De deux hommes, dont l'un se laisse emporter par ses passions, tandis que l'autre les réprime, lequel vous paraît le plus honorable?

Lequel trouvez-vous plus grand de Louis XI qui se vengeait, et de Louis XII qui répondait à la Trémouille : « Le roi de France ne venge pas les injures du duc d'Orléans! »

## IIIe RÉFLEXION. — NATURE ET REMÈDES DE LA COLÈRE.

### I. — NATURE.

Il faut d'abord donner une idée juste de la colère et de ses différentes espèces. La colère, dit saint Augustin, est un mouvement impétueux du sang autour du cœur, accompagné du désir de vengeance : *Ira est ascensio sanguinis circa cor, cum appetitu vindictæ.* Saint Grégoire le Grand distingue deux sortes de colère; l'une qui a pour principe le zèle de la justice, et l'autre qui vient de l'impatience. La première est un mouvement vif de l'âme, qui, sans troubler la raison, nous porte à corriger ceux qui nous sont soumis, selon les règles d'une juste modération, et à nous opposer à ce qui peut blesser l'honneur de Dieu : *Solerter sciendum est*, dit ce saint docteur, *quod alia est ira quam impatientia excitat*, *alia quam zelus justitiæ format; illa ex vitio*, *hæc ex virtute generatur.* (L. XV, *Moral*, c. 33.) C'est en ce sens que l'on peut expliquer ces paroles du Psalmiste : Fâchez-vous et non pas jusqu'à pécher : *Irascimini*, *et nolite peccare.*

Ce n'est pas cette sorte de colère que je veux combattre; bien loin d'être défendue, elle peut être nécessaire et même ordonnée en certains cas; elle est louable et même digne de récompense; Jésus-Christ lui-même a bien voulu nous en donner l'exemple, et témoigner contre les pharisiens et les profanateurs du temple une sainte indignation : *Circumspiciens eos cum ira;* il a de temps en temps repris, avec une sainte force, ceux qui étaient

rebelles à sa divine parole. C'est de la seconde espèce de colère que j'ai à vous parler, et que Jésus-Christ a condamnée lui-même; de cette colère qui passe les bornes de la raison, qui va jusqu'à blesser la charité, et que l'on met au nombre des vices capitaux; non qu'elle soit toujours mortelle, mais parce qu'elle le peut être; qu'elle l'est effectivement en plusieurs cas, et qu'elle conduit à plusieurs péchés.

Que ne suis-je assez heureux, M. F., pour vous donner de ce vice toute l'horreur qu'il mérite, et vous bien faire sentir combien il est indigne d'un chrétien! Pour cela, je vous rappellerai le caractère essentiel de Jésus-Christ notre maître, et les divines leçons qu'il nous a faites par lui-même et par ses apôtres. Que veut-il que nous apprenions de lui, et que nous recommande-t-il? Est-ce de nous venger, de concevoir du ressentiment, de la haine, de dire des paroles injurieuses, de maudire nos frères? Tout au contraire : apprenez de moi, nous dit-il, à être doux, patient et miséricordieux, à ne point rendre le mal pour le mal. Jamais il n'a voulu se venger : il reprit deux de ses disciples qui se laissaient aller à un mouvement de colère contre les Samaritains; toute sa vie a été un exercice de douceur et de patience. Quoi donc de plus opposé à l'esprit de Jésus-Christ, à l'esprit d'un vrai chrétien que la colère? N'est-ce pas en quelque façon renoncer au christianisme et à la qualité de disciple de Jésus-Christ que de s'en laisser dominer? Que penser de ces personnes qui ne savent ce que c'est que de réprimer les mouvements impétueux qui s'élèvent dans leurs âmes, que la moindre parole choquante aigrit et fait échapper en discours injurieux, en imprécations, qui ne sont presque jamais à elles-mêmes? Méritent-elles, je vous le demande, le nom de chrétiens? Quelle ressemblance ont-elles avec Jésus-Christ?

La colère n'est pas seulement un vice directement contraire à l'esprit du christianisme; elle entraîne encore après soi les effets les plus pernicieux; elle met le désordre partout, dans l'âme et le corps de l'homme colère, dans sa famille, dans les compagnies où il se trouve, dans sa paroisse. C'est comme un lion furieux qui ravage tout et à qui personne ne peut résister.

La colère nuit à la santé, abrége même la vie par le dérèglement qu'elle met dans le sang : *Zelus et iracundia minuunt dies.* (Eccli., XXX, 26.) Elle défigure dans l'âme l'image de Dieu; elle y détruit la sagesse, le jugement, la raison; en sorte que celui qui en est transporté ressemble plutôt, selon l'expression de saint Grégoire, à un animal furieux qu'à un homme : *Qui se ex humana ratione non temperat, necesse est ut bestialiter solus vivat.*

Voyez le beau détail qu'en fait saint Grégoire au livre cité ci-dessus, chap. XXXI, sur ces paroles de Job : *Vere stultum interficit iracundia. Quanta sit iracundiæ culpa pensemus, per quam superna imaginis similitudo vitiatur.* Voici la description qu'il en fait : Après avoir dit qu'il a chassé de lui le Saint-Esprit, il représente l'état affreux où le réduit la colère, la palpitation de son cœur, le tremblement de ses membres, le bégayement de sa langue, ses yeux étincelants, son visage en feu, semblable, en un mot, à un homme agité du démon : *Iræ suæ stimulis ascensum cor palpitat, corpus tremit, lingua se præpedit, facies ignescit, exasperantur oculi, et nequaquam recognoscuntur noti, etc.*

N'est-ce pas, M. F., ce qui se vérifie tous les jours? Voyez un père de famille colère : quel ravage dans toute sa maison, que de mauvais traitements

sur tous ceux qui composent sa famille; personne ne peut habiter avec lui : *Quis habitare poterit cum homine, cujus spiritus est facilis ad irascendum?* Il n'a pas même d'égard pour sa propre épouse lorsqu'elle est enceinte ; il répand le trouble dans son voisinage, excite des querelles, suscite des procès; il cause des batailles, des homicides même ; en un mot, il est ennemi du bien public : *Vir iracundus provocat rixas, suscitat (discordias)* (Proverb., XXV-XXVI.) *Incendit litem.* (Eccli., XXVIII.) Il est ennemi de Dieu, ennemi de lui-même, ennemi de tout le monde. Aussi le Saint-Esprit ordonne-t-il d'éviter un tel homme : *Noli esse amicus homini iracundo, ne forte discas semitas ejus, et sumas scandalum animæ tuæ.* (Prov. XXII.) Et que de maux n'a pas causés, dans tous les siècles, cette maudite passion? On en trouve des exemples dans la Genèse : *Iratus est Cain vehementer;* dans le premier livre des Rois : *Iratus iracundia Saul;* dans le premier livre des Machabées, chap. III : *Iratus est animo rex Antiochus;* dans le Nouveau Testament, la colère d'Hérode Ascalonite, qui fit mourir saint Jean-Baptiste.

Peu d'entre nous, M. F., qui n'aient à se reprocher quelque mouvement de colère; si l'on n'en vient pas à des excès de fureur que l'humanité condamne, on ne cède que trop souvent aux mouvements de cette passion dans les différentes occasions où notre volonté est contredite, et dans les différents accidents qui arrivent pendant la vie. Je sais, M. F., qu'il est difficile de la vaincre, cette passion, surtout lorsqu'on s'en est laissé dominer; mais il est nécessaire de travailler de toutes ses forces à la détruire. Le royaume des cieux n'est que pour les hommes doux et patients; et l'apôtre saint Paul met la colère et les discordes parmi les péchés qui excluent du royaume des cieux.

Il faut donc, M. F., travailler généreusement à vous corriger de ce vice, si vous y êtes sujets, et vous en préserver soigneusement si vous avez su jusqu'à présent vous en défendre. De quels remèdes faut-il vous servir? Je vais vous les indiquer.

## II. — Remèdes.

Entre quantité de remèdes dont on peut se servir pour se corriger de la colère et s'en préserver, je m'attacherai à deux principaux.

Premier remède. — Il consiste à considéreur soigneusement la source de la colère pour la détruire. La colère n'est jamais la passion dominante; elle vient toujours de quelque autre passion, ou d'orgueil, ou d'attachement aux richesses, ou d'amour-propre. Car, remarquez, M. F., pourquoi vous vous emportez si aisément, et en quelles occasions vous vous livrez aux mouvements impétueux de la colère : *Unde bella et lites in vobis? Nonne hinc? ex concupiscentiis vestris, quæ militant in membris vestris?* N'est-ce pas de vos convoitises, de votre amour désordonné pour les richesses, les honneurs ou les plaisirs? Vous désirez avec passion, ajoute le même apôtre, ce que vous n'avez pas; vous souhaitez être plus élevé que vos frères, plus opulents et plus à votre aise; vous ne pouvez souffrir la moindre humiliation; une parole choquante, une désobéissance à vos ordres, une petite perte, une légère maladie, un rien suffit pour vous jeter dans des transports d'impatience; vous éclatez en injures, en imprécations, en blasphèmes. Commencez donc, M. F., par couper la racine d'un mal si pernicieux; travaillez à devenir humbles; détachez vos cœurs des biens de ce monde; accoutumez-vous à souffrir ce qui contrarie votre amour-propre,

et bientôt votre colère cessera, de même qu'un feu qui s'éteint dès qu'on ne lui fournit plus de matière. Mais vous avez beau à former des résolutions pratiques, même des pénitences; tant que vous n'arracherez pas la racine du mauvais arbre, elle poussera toujours du mauvais fruit.

SECOND REMÈDE. — Après avoir connu le principe de la colère, il faut se prémunir contre les mouvements de cette passion par deux moyens que fournit saint Grégoire pour la déraciner. Le premier est de se préparer tous les matins à recevoir de la main de Dieu, et à l'exemple de Jésus-Christ, tout ce qui arrivera de fâcheux pendant le jour. Le second est de s'accoutumer à supporter patiemment les défauts d'autrui, en se souvenant de nos propres défauts que les autres ont à supporter, et que Dieu souffre depuis longtemps : *Duobus modis possidere animum ira desuescit : primus est, ut mens sollicita, antequam agere quolibet incipiat, omnes sibi, quas pati potest contumelias proponat, quatenus Redemptoris sui probra cogitans, ad adversa se præparet; et secundus servandæ mansuetudinis modus est, ut, cum alienos excessus aspicimus, nostra, quibus in alios excessimus, delicta cogitemus.* (S. Greg., *Moral.* VI, c. 32.)

Rien de plus utile pour la destruction de la colère que de prévenir tous les matins les occasions où l'on a coutume de s'y laisser aller, de prendre quelques moments pour s'armer de douceur et de patience, par quelques réflexions sur l'exemple de Jésus-Christ, et sur les avantages de la douceur; mais il faut ajouter à ces réflexions quelques prières humbles et ferventes, pour obtenir la force de se vaincre. Cependant, comme malgré ces précautions on oublie souvent pendant la journée ce que l'on a résolu le matin, il est nécessaire de veiller sur soi pendant le jour pour conserver son cœur dans une sainte tranquillité et posséder son âme dans la patience.

Surtout, M. F., ayez grand soin de réprimer les premiers mouvements de la colère, étouffez-les dès leur commencement, et recourez d'abord à Dieu : si on vous offense, gardez le silence : *Jesus autem tacebat;* ne répondez pas injures pour injures : c'est l'avis de saint Pierre dans l'épître de ce jour. Si vous faites quelque perte, si on vous enlève vatre bien, dites avec le saint homme Job : *Dominus dedit, Dominus abstulit... sit nomen Domini benedictum.* Prenez pour maxime qu'il vaut mieux perdre tous les biens de ce monde que de perdre un seul degré de grâce, que d'échapper une seule occasion de mériter. Lorsque vous serez obligés de répondre et de vous défendre, faites-le avec modestie et douceur : *Responsio mollis frangit iram* (Prov. XV.); *Verbum dulce multiplicat amicos* (Eccl., VI, 5); s'il vous arrive de céder à la colère, demandez au plutôt pardon à Dieu; imposez-vous une pénitence; ne vous découragez point; ne vous fâchez pas, disait saint François de Sales, de vous être fâché; ayez patience avec vous-mêmes; peu à peu vous viendrez à bout de vous surmonter; tâchez surtout de vous approcher souvent du tribunal de la pénitence, où votre médecin spirituel vous donnera des remèdes plus particuliers pour guérir cette maladie de votre âme.

Ah! M. F., quelle consolation pour vous, quelle joie pour votre famille, pour vos voisins, pour vous-mêmes, si vous acquérez cette douceur qui doit caractériser les chrétiens! Demandez-en la grâce à Jésus-Christ dans le saint sacrifice où il veut bien s'immoler, où il souffre les outrages des mauvais chrétiens; pensez à la patience avec laquelle il a enduré durant sa passion tant de contradictions de la part des hommes; plaise à ce divin Jésus

de bannir de cette paroisse toute colère : *Omnis amaritudo, et ira, et indignatio, et clamor tollatur a vobis* (Eph., IV), afin que nous ayons part tous à la béatitude promise aux débonnaires ! *Beati mites, quoniam possidebunt terram.* (Matth., V, 4.)

# PRONE SUR LE SUPPORT MUTUEL

PAR REGUIS.

## PLAN

1re RÉFLEXION. — LE PROCHAIN SUPPORTE NOS DÉFAUTS, NOUS DEVONS SUPPORTER LES SIENS.

2e RÉFLEXION. — DIEU NOUS SUPPORTE, NOUS DEVONS NOUS SUPPORTER MUTUELLEMENT.

TEXTE : *Qui dixerit (fratri suo) fatue, reus erit gehennæ ignis.* (Matth., V, 22.)

Notre-Seigneur ne pouvait rien dire de plus fort, pour nous faire sentir à quel point il veut que nous nous aimions, et nous supportions les uns les autres. « Celui qui dira, à son frère, vous êtes un fou, méritera d'être condamné au feu de l'enfer ! Ces paroles n'ont-elles pas de quoi faire trembler ceux-la mêmes qui paraissent avoir le plus de douceur et d'indulgence pour les défauts du prochain ? Car quel est l'homme si charitable, si sobre en paroles, quand il s'agit des défauts d'autrui, à qui, dans certaines occasions, il n'échappe quelquefois des termes à peu près semblables à celui dont Jésus-Christ nous fait un si grand crime? Il suppose sans doute que ces paroles partent du cœur, qu'elles sont accompagnées d'un mépris réel et d'une certaine aigreur incompatibles avec la charité chrétienne ; et sans cela, comment pourrait-on croire qu'elles méritassent le feu de l'enfer? Oui : mais d'un autre côté, comment croire qu'un homme, à moins que ce ne soit par une plaisanterie innocente, et avec un ton d'amitié, dise à un autre : « Vous êtes un fou, » sans quelque mouvement d'indignation ou de mépris qui altère dans son cœur l'amour que nous devons avoir pour nos frères? Or, que ce sentiment de mépris mérite le feu d'enfer, nous ne pouvons pas en douter, sans donner aux paroles de Jésus-Christ une interprétation forcée et dont elles ne paraissent pas susceptibles.

Il faut donc que la charité chrétienne soit une vertu bien délicate, s'il est vrai qu'une petite injure la blesse et la fasse mourir. Bon Jésus ! que les hommes, selon vous, sont respectables les uns pour les autres ! mais, hélas ! qu'ils se respectent peu ! et que deviendrons-nous, si vous nous jugez a cet égard, suivant la rigueur de votre Evangile ? La vertu qui nous y est le plus expressément recommandée, est précisément celle qu'on pratique le moins. Mes chers enfants, prenons-y garde, et supportons-nous les uns les autres. C'est à quoi je viens vous exhorter aujourd'hui, en remettant sous vos yeux deux raisons bien simples et bien propres à vous y engager. Les voici : premièrement, nous avons chacun nos défauts, et nous sommes bien aises qu'on les supporte ; il est donc juste que nous supportions ceux d'autrui. En second lieu, Dieu nous supporte et nous souffre les uns et les autres, tout imparfaits et tout pécheurs que nous sommes ; à plus forte raison devons-nous donc nous supporter mutuellement.

## Ire RÉFLEXION. — LE PROCHAIN SUPPORTE NOS DÉFAUTS, NOUS DEVONS SUPPORTER LES SIENS.

Depuis la chute du premier homme, nous apportons du sein de nos mères, où nous avons été conçus dans le péché, un fond de misère et d'imperfection qui infecte tout le cours de notre vie, et notre misérable nature ne nous offre dès la jeunesse que des inclinations vicieuses à réprimer, que des vices à déraciner, que des passions à combattre. Semblables à une terre qui ne produit que des épines et ne donne de bons fruits qu'à force de travail, n'ayant de nous-mêmes que le mal et le penchant au mal, nous ne sommes sages et vertueux qu'à force de nous faire violence; et encore, malgré nos efforts, malgré le secours de la grâce, il n'y a pas un seul homme qui, avec toute sa vertu, puisse se flatter d'être irrépréhensible; de sorte que les plus vertueux, les plus sages, tout bien examiné, tout bien compté, ne sont que les moins vicieux, les moins imparfaits. Chacun a ses défauts : c'est une vérité dont tout le monde convient, qui s'est tournée en proverbe, et dont personne ne se fâche.

Mais d'où vient que les hommes conviennent aisément en général d'avoir des défauts et ne souffrent qu'avec peine qu'on les accuse de tel ou tel défaut en particulier? d'où vient que le plus orgueilleux ne se croit point offensé quand on dit de lui qu'il n'est pas parfait, et que le plus modeste n'aime pas qu'on lui reproche nommément quelque imperfection qui est en lui? C'est que les défauts et les imperfections en général sont une maladie commune à tous les hommes, au lieu que tel défaut en particulier ne se trouve pas chez tous. Or, comme celui qui est exempt de tel défaut vaut mieux en ce point que celui qui en est atteint; comme d'ailleurs notre amour-propre est blessé quand on dit qu'un autre vaut mieux que nous, de là vient que nous n'aimons pas à convenir de nos défauts, que nous trouvons mauvais qu'on les aperçoive et qu'on nous les reproche, quoique nous disions sans rougir : « Je ne suis point parfait, j'ai mes défauts comme tout le monde. »

Vous en avez donc, M. F., vous en convenez sans que votre amour-propre en souffre, parce que chacun a les siens. Mais vous ne voulez pas qu'on les nomme, ni qu'on les montre au doigt, ni qu'on vous en aime moins. Vous désirez au contraire qu'on fasse semblant de ne pas les voir, qu'on les excuse, ou tout au moins qu'on les supporte et qu'on vous souffre tels que vous êtes. Cela est juste; mais si vous trouvez mauvais que votre prochain relève vos défauts, plus mauvais encore qu'il vous les reproche; ce prochain qui est de même nature que vous doit-il trouver bon que vous releviez les siens, que vous les comptiez par vos doigts et que vous les lui reprochiez? Vous voulez qu'il excuse les vôtres, qu'il les souffre avec patience; il le doit : la religion de Jésus-Christ et l'humanité l'y engagent. Mais n'êtes-vous pas hommes! n'êtes-vous pas chrétiens vous-mêmes? Les lois de l'Evangile et les devoirs de l'humanité ne sont-ils pas faits pour tous?

Eh! en vertu de quel privilége prétendriez-vous qu'on dût tout vous souffrir, vous passer tout pendant que vous ne voudriez rien passer aux autres! Mais si cette prétention est injuste et ridicule de votre propre aveu, pourquoi donc avez-vous les yeux continuellement ouverts sur les défauts d'autrui pendant que vous les fermez et que vous êtes bien aises qu'on les ferme

sur vos propres imperfections? Pourquoi relevez-vous avec affectation, souvent avec malignité, presque toujours avec humeur, les défauts de votre frère, pendant que vous exigez qu'on dissimule les vôtres, et que vous êtes là-dessus d'une sensibilité qui est elle-même un défaut plus insupportable que les autres dont on vous accuse et dont vous ne voulez pas convenir? Quand il s'agit des défauts du prochain, vous exagérez, vous aggravez, vous supposez peut-être ce qui n'est pas ; et quand il s'agit des vôtres, vous excusez, vous palliez, vous ne voulez pas voir ce qui saute aux yeux de tout le monde. Cela est-il juste? est-il juste de vouloir que les autres soient parfaits pendant qu'on est si imparfait soi-même?

Je ne suis pas parfait, cela est vrai, aussi ne me donné-je pas pour tel ; mais je serais bien fâché qu'on pût me reprocher des défauts semblables à ceux que je vois dans certaines gens avec qui on est obligé de vivre et qui sont en vérité bien insupportables. De quoi peut-on m'accuser, après tout? je ne suis ni libertin, ni calomniateur, ni injuste. Je ne fais de mal à personne. Je soulage les pauvres quand je puis. J'ai des sentiments d'honneur et de religion, grâces à Dieu, et je le remercie tous les jours de n'être pas comme tant d'autres. Je ne prétends pas dire pour cela que je sois sans défauts; chacun a les siens; mais..... voilà tout justement mon pharisien de l'Evangile qui rend grâces à Dieu, non pas de ce que son infinie bonté veut bien lui pardonner ses crimes, mais de ce qu'il n'est pas criminel comme tant d'autres; non pas de ce que sa miséricorde le souffre tout pécheur qu'il est, mais de ce qu'il n'est pas si grand pécheur que les autres ; non pas de ce que sa justice ne le traite pas selon ses mérites, mais de ce qu'il a plus de vertu, plus de mérite qu'un autre. Quelle présomption !

Remercier Dieu des grâces qu'il vous a faites en vous préservant de certains vices dont la racine est dans votre cœur comme dans celui de tous les autres, en ne permettant pas que vous ayez succombé à certaines tentations, ni que vous vous soyez trouvés dans certaines circonstances qui vous auraient perdus, parce que vous êtes faibles et misérables comme tous les autres, à la bonne heure ; mais quel rapport y a-t-il entre les vices que vous n'avez pas et ceux que vous croyez apercevoir dans votre prochain ? Qu'ont de commun le libertinage, le défaut de probité, l'avarice, l'esprit de vengeance, les vivacités, la colère et tout ce que vous reprochez à vos frères, avec l'honneur, la probité, la générosité, la douceur, les sentiments de religion et toutes les bonnes qualités dont vous rendez grâces à Dieu?

Des sentiments de religion? vous n'en avez point dès que vous manquez de charité pour votre prochain; relevant ses défauts au lieu de les dissimuler, les exagérant au lieu de les excuser, voyant toujours chez lui ceux dont vous croyez être exempts, et ne voyant jamais chez vous ceux dont il est exempt lui-même. Dés lors, vos prétendues vertus ne sont rien ; vous n'êtes que des pharisiens pleins d'orgueil : orgueil mille fois plus choquant que les vices dont vous accusez vos frères et que vous remerciez Dieu de ne point avoir.

Vous n'êtes ni adultères, ni fornicateurs, ni injustes, ni vindicatifs, ni jaloux, ni avares, ni dissipateurs, ni joueurs, ni intempérants; à la bonne heure, et loué soit Dieu qui a pris pitié de votre faiblesse. Si vous aviez été mis à certaines épreuves, si vous vous étiez trouvés dans certaines occasions comme ceux que vous traitez avec si peu d'indulgence, peut-être auriez-vous fait pis et vaudrie-vous moins qu'ils ne valent. Vous avez de la piété,

vous fréquentez les sacrements, vous observez les jours commandés par l'Eglise; vous faites l'aumône; vous visitez les malades : tout cela est beau. Prenez garde, cependant, que d'autres que vous en font encore davantage; que les païens et les infidèles, avec les lumières et les grâces que vous avez, auraient été peut-être plus chrétiens que vous n'êtes. N'importe : vous n'avez aucun de ces vices grossiers et scandaleux qui vous révoltent dans la personne de votre frère, mais enfin vous n'êtes pas sans imperfection. Ne parlons point ici de ces faiblesses qui sont un secret entre Dieu, votre confesseur et vous : parlons seulement de certains défauts que tout le monde peut voir; et quels sont-ils? ce n'est point à vous qu'il faut le demander. Il faut le demander à vos parents, à vos voisins, à vos amis, à vos domestiques, à ceux qui vivent habituellement avec vous, qui vous voient de près, qui sont à portée de vous étudier et de vous connaître. Que ne diraient-ils pas si la charité que nous prêchons ici ne leur fermait la bouche?

Ils diraient qu'à la vérité vous êtes honnêtes, incapables de faire tort à qui que ce soit, pleins de sentiments d'honneur et de religion; mais qu'il y a dans votre caractère et dans votre conduite des misères, des faiblesses, des inconséquences, des caprices qui ne laissent pas d'exercer la patience et la charité de ceux qui vous approchent; misères, imperfections qui sont aussi difficiles à supporter que certains vices dont vous êtes exempts et qui vous déplaisent chez les autres. Ils diraient, par exemple, que vous manquez de fermeté dans les occasions où il faudrait en avoir, et que vous vous entêtez sur des minuties; que vous êtes trop attachés à vos sentiments et que vous ne déférez point assez à l'opinion d'autrui; que vous trouvez bien tout ce que vous faites, et que les autres ne font jamais assez bien à votre fantaisie.

Ils diraient que, sans être ni avares ni dissipateurs, vous paraissez quelquefois être l'un et l'autre, lorsque vous chicanez avec un ouvrier pour quelques centimes, et que vous faites pour vous une dépense inutile et coûteuse; que dans les choses nécessaires, vous regardez à tout de trop près, et que rien ne coûte quand il s'agit du superflu; que dans certaines occasions vous manquez d'économie, et que dans d'autres vous manquez de générosité jusqu'à paraître mesquin.

Ils diraient que dans le fond vous êtes bon mari, bon père, bon maître, mais que votre femme, vos enfants, vos domestiques ne laissent pas de passer avec vous des moments très-désagréables; que vous êtes de bonne humeur partout, excepté dans l'intérieur de votre maison; prevenant, plein de politesse et de douceur pour les étrangers; impatient, aigre, bourru, quelquefois dur, peut-être brutal avec votre femme, vos enfants, vos domestiques; que ces enfants sont mal élévés; que vous êtes à leur égard tantôt indulgent jusqu'à la faiblesse, tantôt sévère jusqu'à la cruauté; que aujourd'hui vous faites beaucoup de bruit pour un rien, et que demain vous fermerez les yeux sur des choses essentielles.

Ils diraient que cette femme de bien, une bonne chrétienne, qui fait beaucoup de lectures de piété, qui va souvent à confesse; qui est très-charitable envers les pauvres, a une dévotion qui amène quelquefois du bruit dans le ménage, n'a point assez d'égard et de complaisance pour son mari; lui faisant des réprimandes au lieu de lui faire des représentations; prenant avec lui le ton d'un maître qui ordonne, au lieu d'avoir celui d'une femme respectueuse qui prie; ne regardant pas d'assez près à la conduite de ses filles, et que pendant ses longues prières à l'église ou ailleure, il se passe

dans sa maison bien des choses dont elle rendra compte à Dieu; qu'elle est difficile à servir, trop exigeante vis-à-vis de tout le monde; se scandalisant trop aisément; donnant des avis à qui n'en demande point, dans certaines occasions où elle devrait se contenter de prêcher d'exemple. Voilà ce qu'on dirait : et mettez-vous bien dans l'esprit, M. F., qu'on ne dirait pas encore tout. Moins vous apercevez ces défauts, plus les autres s'en aperçoivent, plus ils les trouvent incommodes; parce que ne les voyant point vous ne vous mettez pas en peine de les corriger, ou de les rendre plus supportables.

Enfin, et voici, M. F., en quoi personne ne se rend justice. Nous ne voyons certains défauts dans notre prochain, et ils ne nous sont si à charge que parce que nous avons les mêmes défauts ou les défauts contraires. Vous supporteriez aisément cet homme qui manque de douceur et de patience si vous aviez vous-mêmes de la patience et de la douceur. Vous ne seriez pas si choqués de ses vivacités si vous n'étiez pas vous-mêmes si vifs et si sensibles. Vous ne vous plaindriez pas que cet autre, dans les affaires d'intérêt que vous avez ensemble, discute pendant une heure pour un écu de plus ou de moins, si vous ne regardiez pas vous-mêmes d'aussi près que lui à un écu de plus ou de moins. Vous croyez avoir raison, il croit l'avoir aussi, et vous contestez ensemble. D'autres fois notre prochain ne nous paraît répréhensible, et nous ne sommes choqués de sa conduite que parce que nous avons le défaut opposé à celui dont nous l'accusons. Quelqu'un qui a trop de zèle, et par conséquent un zèle faux et mal entendu, puisqu'en tout ce qui est de trop est mauvais, et qu'il faut de la sobriété jusque dans la sagesse; quelqu'un qui a trop de zèle trouve toujours qu'on en manque dès qu'on n'en a pas autant que lui; et un autre qui en manque, prétend qu'on en a trop lorsqu'on en a plus que lui. Un caractère vif et bouillant ne peut souffrir quiconque ne va point assez vite à sa fantaisie; un caractère mou appelle des étourdis tous ceux qui vont plus vite que lui. Un dissipateur traite son voisin d'avare parce qu'il ne dissipe pas son bien et qu'il ne se ruine pas en folles dépenses : l'avare regarde comme des dissipateurs tous ceux qui ne passent pas leur vie à entasser de l'or et de l'argent comme lui.

Ainsi les hommes, contents chacun de soi, apercevant la paille qui est dans l'œil du frère, y voyant quelquefois celle qui n'y est point, et ne sentant pas la poutre qui est dans le leur, vont toujours se plaignant les uns des autres parce qu'ils sont tous plus imparfaits les uns que les autres. Et leurs défauts réciproques, qui devraient les engager à se supporter mutuellement, sont au contraire la cause pourquoi ils ne peuvent pas se souffrir.

Il faut donc le dire, mes chers enfants, et le dire à notre confusion : ce monde-ci est comme une grande infirmerie pleine de malades de toute espèce, qui, au lieu de penser à leur guérison, se reprochent leurs infirmités les uns aux autres; les aveugles se moquent des sourds, les sourds des boiteux, les lépreux des paralytiques. Eh! malheureux que nous sommes! regardons-nous plutôt nous-mêmes, et levons ensuite les yeux vers ce Médecin tout-puissant qui tient dans sa main le remède efficace à toutes nos maladies, et en lui demandant qu'ils nous guérisse par l'onction et la vertu de sa grâce, admirons la bonté avec laquelle; il nous souffre et que la vue de cette infinie bonté nous ferme la bouche, les yeux, les oreilles sur les défauts et les imperfections de nos semblables.

### IIe RÉFLEXION. — DIEU NOUS SUPPORTE, NOUS DEVONS NOUS SUPPORTER MUTUELLEMENT.

Les richesses de la bonté, de la douceur et de la longue patience de notre Dieu, ne paraissent pas seulement en ce qu'il souffre tant de crimes qui déshonorent l'humanité, qui révoltent la nature et font gémir tous les gens de bien, comme nous le remarquions il n'y pas longtemps. Ce Dieu souverainement bon ne montre pas moins sa patience en souffrant les faiblesses et les infidélités journalières de ceux qui, faisant profession de croire en lui et de le servir, en reçoivent de plus grandes grâces. Nous pouvons même ajouter que cette divine patience éclate davantage en quelque sorte à l'égard de ses serviteurs qu'à l'égard de ceux qui le contredisent, le blasphèment et déshonorent le nom chrétien par une vie scandaleuse et toute païenne : puisque lui-même nous apprend qu'il est moins sensible aux outrages de ses ennemis qu'aux infidélités de ceux qui paraissent attachés à son service.

Si mon ennemi, dit-il, s'était élevé contre moi, j'y aurais été moins sensible; mais vous qui vivez dans ma maison comme mon ami, que je fais asseoir à ma table, que je nourris de ma propre chair, et à qui je fais goûter toutes les douceurs de cette nourriture délicieuse; vous que j'appelle mon fils et qui m'appelez votre père; vous, âme chrétienne, ma sœur, mon épouse, ma bien-aimée; vous, offenser ma bonté! être infidèle à ma grâce! vous écarter de la loi sainte que je vous ai donnée! Ah! la plus petite infidélité de votre part, ne fût-ce qu'un seul de vos regards, une seule parole, une seule pensée; le moindre déréglement dans vos actions, ou dans vos désirs, tout ce qui ne s'accorde pas avec la fidélité parfaite que vous m'avez jurée, que vous me devez à tant de titres et que je dois attendre de vous; tout cela me blesse et me perce le cœur : *Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa, in uno oculorum tuorum, et in uno crine colli tui.*

Jésus! que sommes-nous donc à vos yeux avec notre vertu, notre piété, nos bonnes œuvres et toute notre prétendue régularité! que sommes-nous donc avec nos confessions, nos communions, nos prières, nos aumônes, nos jeûnes et tous ces dehors de christianisme! hélas! que sommes-nous! des brebis qui s'égarent sans cesse et que vous ramenez sans cesse, des enfants indociles qui vous désobéissent tous les jours et à qui vous pardonnez tous les jours : ils reviennent à vous le soir, et ils vous oublient pendant la nuit; ils reviennent à vous le matin, et ils vous abandonnent pendant le jour : ils ne se lassent pas de vous offenser, et vous ne vous lassez pas de leur faire grâce.

Que chacun de nous, M. F., examine sa propre vie. Interrogez ceux-là mêmes qui paraissent les plus réguliers et les plus fervents : Hélas! vous diront-ils, cette misérable vie n'est qu'un tissu de faiblesses et d'infidélités du matin au soir et d'un bout de l'année à l'autre : toujours imparfaits, toujours pécheurs, toujours incorrigibles. Aujourd'hui, nous confessons nos péchés; demain nous y retombons de nouveau : le matin nous formons de belles résolutions; avant la fin du jour nous les avons oubliées : dans certains moments nous avons de la ferveur; le moment d'après, c'est le relâchement et le dégoût. Tantôt forts, tantôt faibles; tantôt pleins d'une sainte ardeur, tantôt froids comme la glace; tantôt recueillis, tantôt dissipés; tantôt résignés, tantôt impatients; tantôt remplis d'une douce confiance, tantôt

abattus presque jusqu'au désespoir. Nos confessions ne roulent que sur des rechutes, et nos rechutes rendent, la plupart du temps, nos confessions inutiles. Toujours enclins vers le mal, nous n'avons pour le bien ni fermeté, ni consistance : et cela, malgré les grâces de toute espèce qui nous préviennent, nous touchent, nous soutiennent, nous fortifient; malgré l'abondance des secours extérieurs qui nous environnent. Bon Dieu! que nous sommes insupportables et que vous êtes patient! En faut-il davantage pour faire rougir et confondre le chrétien qui manque d'indulgence pour les défauts et les imperfections de ses frères?

Mais il est Dieu et je ne suis qu'un homme. Eh! c'est parce qu'il est Dieu que les moindres fautes ont à ses yeux une malice infinie. C'est parce qu'il est Dieu qu'il devrait le souffrir ce semble avec moins de patience, puisque sa justice en demande sans cesse la punition. Mais il est bon, dites-vous, et sa miséricorde l'emporte sur sa justice. Eh! imitez-la donc, cette bonté : faites donc aussi que la miséricorde et la douceur, quand il s'agit des défauts d'autrui, l'emportent sur votre faux zèle, sur votre orgueil et votre sensibilité, sur votre mauvaise humeur, vos caprices et tous ces mouvements d'aigreur ou de mépris, d'indignation ou de malignité qu'excitent en vous les défauts et les infirmités de vos semblables.

Il est Dieu et vous n'êtes qu'un homme : eh! c'est précisément par cette raison que vous n'êtes ni plus puissant, ni plus juste, ni plus sage que lui, pour ne pas vouloir souffrir les imperfections de vos frères, pendant qu'il les souffre, quoiqu'elles l'offensent et qu'elles ne vous offensent point; quoiqu'elles lui déplaisent infiniment plus qu'elles ne sauraient vous déplaire. Êtes-vous plus jaloux de sa gloire et du salut des âmes qu'il ne l'est lui-même? votre frère est-il l'ouvrage de vos mains? vous a-t-il coûté trente ans de peines, de sueurs, d'humiliations? Avez-vous répandu votre sang pour le racheter? vous l'aimez peut-être plus que Jésus-Christ ne l'a aimé? Ah! dites plutôt que vous ne l'aimez pas du tout. Dieu le souffre parce qu'il l'aime; vous ne sauriez le supporter, parce que vous ne l'aimez point; et si vous n'aimez pas votre frère, vous êtes donc dans les ténèbres, dans un état de réprobation et de mort; vous ne connaissez pas même le vrai Dieu; c'est l'apôtre saint Jean qui le dit dans la première de ses épîtres. Lisez-là si vous ne voulez pas m'en croire.

Je ne suis qu'un homme! eh! c'est parce que vous êtes homme que vous devez souffrir les autres hommes. C'est parce que vous êtes homme, que vous devez savoir par votre propre expérience combien les hommes sont faibles et imparfaits, combien ils sont aveugles sur leurs propres défauts; combien ils ont de peine à s'en corriger lorsqu'ils les voient et qu'ils désirent de se réformer. Mais c'est parce que vous n'êtes qu'un homme que vous n'avez aucun droit de réformer les autres hommes, à moins que votre caractère, votre place, les devoirs du sang, de l'amitié ou de la charité chrétienne ne vous engagent à les reprendre; et alors, ce ne sera pas l'humeur, mais la raison; ce ne sera pas l'impatience, mais la douceur, qui régleront vos mouvements et vos démarches. Les défauts de votre prochain pourront animer votre zèle; mais ils n'échaufferont pas votre bile; ils exciteront votre charité, mais ils n'aigriront pas votre cœur; ils pourront vous inspirer des sentiments de compassion, mais non pas de mépris : il n'y aura ni fiel, ni dureté, ni raillerie piquante dans vos paroles, et vous n'en parlerez qu'à lui-même; plus vous désirerez son amendement et sa perfection,

plus vous le supporterez avec patience, plus vous le reprendrez avec douceur. Bien loin que ses défauts vous irritent et vous portent à l'humilier, ils serviront à vous humilier vous-mêmes, en vous faisant ressouvenir de vos propres défauts dont la réforme vous intéresse, et doit vous occuper encore plus que celle des autres.

Et voilà malheureusement ce qu'on ne veut point entendre. On craint de se regarder et de se connaître, parce qu'on ne veut pas se réformer : et en ouvrant sur les défauts d'autrui des yeux de mépris ou de malignité, on s'oublie soi-même, on s'applaudit de n'avoir pas les mêmes vices, pendant qu'on en a quelquefois de plus considérables dont les autres s'aperçoivent, et qu'ils critiquent à leur tour. Ainsi plusieurs personnes qui, toutes, ont le visage couvert de taches qu'elles ne voient point, se regardent mutuellement avec un air de raillerie, et se montrent du doigt les unes aux autres.

Oui, mon Dieu, les vices et les imperfections de l'humanité sont vraiment à notre âme ce que les taches sont à notre visage ; et votre Evangile est le vrai miroir où tous les hommes doivent se regarder. C'est là que chacun de nous pourra voir qu'il n'a rien par lui-même de moins difforme et de plus supportable que ce dont il est choqué dans la personne de son prochain ; que le même fond de malice et de corruption se trouve dans tous ; et que votre grâce seule peut les distinguer les uns des autres. C'est là que nous apprendrons à nous étudier, à nous connaître, à nous humilier, et à n'apercevoir dans autrui que ce qu'il a de meilleur ou de moins imparfait que nous. C'est là, c'est dans votre Evangile, ô mon Sauveur, que nous verrons, comme dans un miroir fidèle, l'image de cette bonté infinie qui nous supporte, qui nous attend, qui nous prévient, qui nous aime et qui ne cesse de nous faire du bien, tout imparfaits, tout pécheurs que nous sommes : et enfin, c'est là que nous apprendrons à nous supporter, à nous aimer, à nous prévenir les uns les autres, comme les enfants d'une même famille dont vous êtes le père, comme les brebis d'un même troupeau dont vous êtes le pasteur, comme les membres d'un même corps dont vous êtes le chef, et qui doivent après cette vie, s'ils répondent à leur vocation, ne faire plus qu'une même chose en vous et avec vous, pendant l'éternité bienheureuse.

---

# MATÉRIAUX

Sommaire : I. Sujets principaux de la chaire relatifs à l'Évangile de ce dimanche.. — II. Sujets de cet Évangile les plus appropriés aux besoins actuels. — III. Traits historiques. — IV. Plans divers. — V. Prédication des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche. — VI. Esprit religieux de ce dimanche et de la semaine. — VII. Annonces pour la semaine. — VIII. Auteurs à consulter.

## I. — SUJETS PRINCIPAUX DE LA CHAIRE

relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — Leurs caractères et sources.

1. Homicide corporel et spirituel : *Non occides*. Voir notre volume du *Décalogue* au cinquième commandement où tout y est traité avec le plus grand développement.

2. Colère. — Vengeance. — Patience. — Nous avons traité ce sujet ci-devant. On peut voir encore Thiébaut qui a une homélie spéciale sur la *Colère* pour ce dimanche.

3. JUREMENTS. — MALÉDICTIONS : *Qui autem dixerit: Fatue, reus erit judicio.* Voir Chevassu qui a un excellent prône sur cette matière, et aussi notre volume du *Décalogue* au deuxième commandement.
4. PARDON DES OFFENSES : *Vade prius reconciliari fratri tuo.* Nous traiterons ce sujet au vingt-unième dimanche ci-après.
5. SUPPORT, même texte. Nous avons emprunté l'excellente instruction ci-dessus de Reguis, prôniste de grand mérite pour sa clarté, sa causerie facile en même temps que coloriée et harmonieuse.
6. VRAIE ET FAUSSE DÉVOTION : *Nisi abundaverit justitia vestra plus quam Scribarum et Pharisæorum.* C'est le sujet qu'a choisi Billot : on peut le consulter.

### II. — SUJETS DE CET ÉVANGILE LES PLUS APPROPRIÉS AUX BESOINS ACTUELS.

#### Support ou patience.

CHOIX DU SUJET. On est très-emporté de notre temps, tout va si vite que aussitôt l'on se fâche quand le mouvement s'arrête. Il est donc nécessaire de prêcher contre la colère.

Un autre sujet non moins opportun est le *support*, dans la famille, dans la société, dans les relations. L'orgueil ayant monté, chacun est fier de ce qu'il a : de son talent, de son emploi, de sa fortune, de ses espérances ; de là l'égoïsme, le mépris du prochain, l'impatience du moindre joug, et l'amour effréné de vivre indépendant. Ce sentiment est antichrétien, antisocial et surtout destructeur de la famille, qui ne se maintient que par l'union, c'est-à-dire le support mutuel des membres. Le pasteur, souverain gardien de ces biens moraux, doit revenir souvent sur des instructions de nature à rétablir et à conserver la concorde. L'Evangile de ce jour lui offre un excellent texte pour entamer cette importante matière : *Si offers munus tuum...*

MANIÈRE DE LE TRAITER. — Reguis que nous avons reproduit ci-dessus formule ainsi son plan : 1° Nous avons chacun nos défauts et nous sommes bien aises qu'on les supporte ; il est donc juste que nous supportions ceux d'autrui ; 2° Dieu nous supporte et nous souffre les uns les autres, tout imparfaits que nous sommes ; à plus forte raison devons-nous donc nous supporter mutuellement.

Comme on le voit, il invoque deux motifs de support : le premier tiré de la réciprocité ; le second de l'exemple qu'il prend dans Dieu même. Ces deux motifs sont vrais, fondés, frappants. Il les développe avec la facilité, la clarté et l'emploi du dialogue intime de Massillon qu'il imite en tout ; son ambition, si on peut ainsi dire, paraissant avoir été de devenir le Massillon du prône, ce qu'il est en effet très-souvent. Mais aussi comme son maître et comme tous les prédicateurs et écrivains du dix-huitième siècle, à part Montesquieu, il ne creuse pas assez son sujet, il embellit trop la superficie, fait trop le discoureur élégant, au lieu d'être le moraliste profond, austère et imposant. C'est à quoi on devra remédier en imitant son instruction.

Principalement en cherchant d'autres motifs encore au support, car il y en a plus de deux, et des motifs surtout actuels et saisissants, tirés 1° des *contraires ;* 2° des *avantages* qu'il produit.

Les contraires sont les maux que produit l'insupport : 1° dans l'individu ; — il devient à charge à lui-même, morose, dur, méchant, pervers, etc. ; — 2° dans la famille ; — il la désorganise et la ruine ; — 3° dans la société, qui devient une aggrégation factice d'individualités qui se repoussent, que les besoins matériels et les lois maintiennent de force.

Quelle suite de tableaux, tous dans le vif de notre situation actuelle, dessinant la silhouette de chaque auditeur à chaque coup de pinceau, et inscrivant le *tu es ille vir* à la fin de chaque période. Avec ces sermons, vrais, pratiques, actuels, populaires, comment ne voulez-vous pas être écouté avec ravissement ? Vous tracez sous une de ses faces la physiologie des individus, des familles, de la paroisse,

de la société. Vous êtes donc un grand observateur. Vous montrez à chacun au dehors ce qu'il est au dedans. Vous êtes un grand révélateur. Vous indiquez les causes de malaise, de renversement, de ruine, et en marquez le remède, vous êtes un savant docteur. Il ne faut pas tant de titres pour se faire écouter et aimer du public.

De plus, il faut peindre tout cela avec un style chaud, pittoresque, émouvant, comme on le veut aujourd'hui. De même que Reguis s'efforce d'imiter l'harmonie de Massillon, de même nous, au lieu de l'harmonie des mots, des parallèles, des antithèses, qu'on traite de puériles aujourd'hui, nous devons chercher des idées, des situations, des vues neuves, grandes, naturelles, capables d'exciter l'attention de cet auditoire trop mobile, trop distrait, qu'on ne captive souvent qu'avec un grain de singularité.

## III. — TRAITS HISTORIQUES. — EXEMPLES.

### LA PATIENCE.

1. Jésus-Christ est pour la patience, comme pour toutes les autres vertus, un magnifique exemple à imiter. Toute la vie qu'il a passée sur la terre n'est qu'une suite continuelle de cette belle vertu.

2. Le vertueux Job a souffert avec une patience admirable les plus grandes misères de cette vie.

3. Saint Paul se glorifiait de souffrir pour Jésus-Christ.

4. Saint André bénissait avec joie la croix sur laquelle il allait être martyrisé après avoir supporté de grandes souffrances pour la propagation de l'Evangile.

5. Les apôtres sortirent joyeux du conseil de Gamaliel, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus.

6. Sainte Elisabeth, comtesse de Thuringe, après la mort de son époux, endura avec une résignation et une patience admirables tous les genres d'affronts.

7. Saint Remi achetait du blé pour les pauvres. Un jour, on mit le feu à ses greniers; il accourt pour être témoin de cet acte de folie et pour en neutraliser les effets; mais comme il s'aperçoit que les flammes sont déjà maîtresses de l'édifice, il s'approche tranquillement du feu, car il faisait froid, et se contente de prononcer ces paroles : Un fourneau est toujours une bonne chose.

8. David, injurié par sa femme, répondit : Si je parais glorieux aux serviteurs et aux servantes avec lesquels vous avez conversé, je veux être à mes propres yeux plus bas qu'un serviteur.

9. Saint Chrysostôme supportait en patience les injures, l'infamie et l'exil.

10. Non moins héroïque fut la patience de saint Athanase.

11. Constantin le Grand croyait que saint Chrysostôme était plus victorieux que lui qui avait remporté tant de triomphes, parce que ce saint possédait à un haut degré la vertu de patience.

12. Sainte Claire endura des souffrances corporelles pendant dix-huit ans sans murmurer.

13. David pleura sur son fils mourant ; mais, dès qu'il fut mort, il cessa de pleurer, parce que Dieu le possédait.

14. Saint Ignace se réjouissait d'être déchiré par les bêtes féroces.

## IV. — PLANS DIVERS.

### 1er PLAN SUR LA COLÈRE.

I. — MAUX QU'ELLE CAUSE :

1° A celui qui s'emporte, elle lui ôte la raison et la paix ; — 2° Au prochain, elle lui nuit, le scandalise; — 3° Funestes effets de la colère : divisions, vengeances.

II. — REMÈDES.

1° Avant, la prévenir; — 2° Pendant, l'étouffer; — 3° Après, la réparer.

2e PLAN SUR LES JUREMENTS ET LES MALÉDICTIONS.

1. Injure qu'ils font à Dieu, qu'ils outragent.
2. Tort qu'ils font au prochain, qu'ils scandalisent.
3. Tort qu'ils font aux jureurs en leur attirant le châtiment de Dieu.

—

3e PLAN SUR LA VRAIE ET FAUSSE DÉVOTION.

I. — CARACTÈRES DE LA FAUSSE DÉVOTION.

1° Indiscrétion ou contretemps; — 2° Zèle amer; — 3° Orgueil.

II. — CARACTÈRES DE LA VÉRITABLE.

1° Désintéressement; — 2° Humilité; — 3° Charité.

—

## V. — PRÉDICATION

des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche.

SAINT BASILE a un excellent discours sur la *Colère*. On le trouve tout entier dans le recueil d'*Homélies des Pères*, de M. l'abbé Poussin. Après avoir cité différents passages de l'Ecriture qui condamnent la colère, il trace le portrait de l'homme emporté: « Qui pourrait peindre, s'écrie-t-il, les funestes effets de la colère? Il ne faut à l'homme colère que la plus légère occasion pour s'enflammer. Il crie, il s'emporte comme un forcené, il s'élance avec la même fureur qu'un serpent qu'on irrite, et ne s'arrête enfin qu'après avoir causé quelque mal irréparable. Le fer, le feu, les dangers les plus terribles, rien ne peut modérer la violence de ses transports. Il ne diffère en rien de ceux que la démence obsède de ses fureurs; mêmes symptômes, mêmes dispositions intérieures... »

Il termine cette description par ces évangéliques paroles: « M. F., ne cherchez pas à guérir le mal par le mal, ne rivalisez pas entre vous à qui portera les plus grands préjudices à l'autre. Dans ces sortes de luttes le plus malheureux est toujours celui qui triomphe, parce qu'il est le plus coupable... En restant calme, sans émotion, vous couvrez de confusion celui qui vous insulte par la sagesse et la modération que vous faites paraître. On vous a frappé sur la joue: le Seigneur a été frappé de même; — couvert de crachats: le Seigneur a reçu le même outrage, et il n'a pas détourné son visage de ceux qui l'en couvraient. » — On vous a calomnié: le souverain Juge a été en butte à la calomnie. — On a déchiré vos vêtements: on a dépouillé aussi mon Sauveur et l'on s'est partagé ses vêtements. — Vous n'avez pas encore été condamné à mort et crucifié; il vous manque donc bien des traits pour ressembler à votre modèle... »

Ces passages son tracés avec énergie, avec éclat, ces interrogations sont brusques, ces réponses vigoureuses. Il n'y aurait là qu'à copier et reproduire, on ne fait ni mieux ni si bien aujourd'hui.

SAINT JEAN CHRYSOSTÔME a une homélie sur cet Evangile tout aussi magnifique que celle de saint Basile. On la trouve également dans le *Recueil* précité. Elle ne se limite pas à la colère, elle suit textuellement l'Evangile dont elle est un éloquent commentaire.

SAINT EPHREM fait une oraison: 1° De remissione offensionum; 2° de dilectione inimicorum; 3° de variis dilectionis effectibus.

SAINT AUGUSTIN, dont l'homélie est citée comme modèle par M. l'abbé Méry, traite ici des péchés de haine, de colère, de malédiction, de vengeance.

SAINT BONAVENTURE a quatre sermons sur cet Evangile, dont un sur la colère et trois sur la réconciliation.

SAINT THOMAS en a trois, le premier sur la conduite du chrétien, le troisième sur le jugement du pécheur: *Reus erit judicio*, et le deuxième sur la colère, qui est, dit-il, opposée à la nature de l'homme et à la grâce divine.

## VI. — ESPRIT RELIGIEUX DE CE DIMANCHE ET DE LA SEMAINE.

Colloque familier pour la congrégation ou la prière du soir.

### SUR LA COLÈRE ET LA HAINE.

La loi de Moïse punissait l'acte mauvais, criminel, mais l'acte extérieur, l'acte matériel commis volontairement. Ainsi, il était défendu de tuer un homme, et celui qui commettait un homicide était puni de mort. Mais la loi ancienne s'arrête là, elle ne menace d'aucune peine la haine et la colère, le mépris et les injures. Voici maintenant les prescriptions de la loi nouvelle, de l'Evangile de Jésus-Christ.

C'est d'abord la colère qui est défendue. Sans doute, il y a une colère légitime, une colère sainte, qui consiste à s'élever avec force, avec indignation contre le mal; cette colère qui a les intérêts de Dieu pour objet, a aussi le Saint-Esprit pour principe, elle est une vertu. On connaît peu, aujourd'hui, ce genre de colère, et si on l'apercevait dans une âme sainte, on en serait scandalisé. Qui sait si nos sages modernes n'auraient pas été mal édifiés de la conduite de Jésus-Christ dans le temple de Jérusalem? Je pense que oui.

Mais si la colère sainte est peu connue, il faut avouer que la colère qui consiste à être soulevé par l'indignation et la haine, à nourrir dans son cœur des sentiments d'aigreur, à s'emporter contre ses frères sous le moindre prétexte, est quelque chose de très-commun, qu'on trouve dans le cœur, dans l'âme de l'enfant, de la jeune personne, de l'homme parvenu à l'âge mûr, et même du vieillard décrépit. On ne tue pas le corps par un acte extérieur, mais on nourrit des aversions profondes que Dieu voit, qu'il défend, qu'il condamne. Au tribunal du souverain Juge, cette colère intérieure que l'on concentre par des motifs d'intérêt ou d'amour-propre, attire d'épouvantables condamnations.

De la colère et de la haine, Jésus-Christ passe aux injures. Il en rapporte plusieurs. Les savants ont fait de longues dissertations sur le mot *Racca*, et sur celui d'insensé; nous laisserons ces discussions sur des mots anciens, pour ne nous attacher qu'à la pensée du Sauveur. Or, il est certain, de l'aveu de tous les commentateurs, que les mots employés par Jésus-Christ signifient des injures, et qu'il y a une gradation dans les péchés que l'Evangile condamne : la colère sans paroles, une parole de mépris, une injure très-grande. Eh bien ! tout cela sera porté au tribunal de Dieu, sera examiné, jugé, condamné. Tel est le vrai sens de ce passage du saint Evangile.

Il suit des explications qui précèdent que le chrétien, tout en s'abstenant de tuer l'homme qu'il n'aime pas, tout en évitant les rigueurs de la loi humaine, peut cependant devenir l'ennemi de Dieu, et s'exposer à la damnation éternelle ; haïr son prochain, dire contre lui des paroles de mépris, des injures grossières, c'est désobéir formellement à Jésus-Christ, c'est refuser de pratiquer une justice, une vertu supérieure à celle des pharisiens, la justice et la vertu commandées par le divin Législateur de la nouvelle alliance ; c'est, par là même, renoncer à la qualité de disciple de Jésus-Christ, et se vouer soi-même au supplice éternel de l'enfer.

Sans doute dans la colère, dans les injures et les mépris, il peut quelquefois n'y avoir que des fautes vénielles; mais si la matière est grave, le péché mortel n'est pas loin. Et que d'illusions on peut se faire, quand on a une conscience large et peu délicate !

Ce point important de la morale évangélique regarde tous les mondains. Prudents à l'excès pour éviter de se compromettre, ils sont vindicatifs, pleins de désirs de vengeance; ils injurient; ils méprisent leurs frères, sans scrupules comme sans remords; toute leur vie se passe dans l'habitude dont je parle.

Quant aux dévots, hélas ! il faut bien le dire, il y en a qui, sur ce point, ne ressemblent pas mal aux impies et aux débauchés; peut-être sont-ils quelquefois plus acerbes et plus malins que les hommes du monde. Femmes pieuses, ou plutôt pharisiennes modernes, pensez-y ; celui qui dit : J'aime Dieu, tandis qu'il n'aime pas son frère, n'est qu'un menteur.

## VII. — ANNONCES DES FÊTES DE LA SEMAINE.

Visitation de la sainte Vierge (2 juillet.)

L'ange Gabriel annonçant à Marie qu'elle enfanterait le Messie, lui apprit en même temps que le Seigneur avait donné un fils à sa cousine Elisabeth, quoique fort âgée, et qu'elle était déjà dans le sixième mois de la grossesse. Marie pleine de grâces et de l'esprit de Jésus, qu'elle portait dans son sein, partit aussitôt pour se réjouir avec sa cousine des merveilles que le Seigneur avait opérées en elle, et pour lui rendre les services et l'assistance dont elle pourrait avoir besoin. Après bien des peines et des fatigues qu'elle essuya, en traversant les montagnes de Judée, elle arriva enfin à la maison de Zacharie ; y étant entrée, elle salua Elisabeth, qui n'eut pas plutôt ouï sa voix qu'elle s'écria : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni; d'où me vient ce bonheur, que la mère de mon Dieu me rende visite? car dès le moment que votre voix a frappé mon oreille, lorsque vous m'avez saluée, mon enfant a tressailli de joie dans mes entrailles. » Marie, pour lui répondre et célébrer les grandeurs de Dieu, prononça l'excellent cantique *Magnificat*, tout rempli de sentiments d'humilité ; elle resta trois mois auprès de sa cousine, et retourna ensuite à Nazareth.

Cette sainte visite doit être le modèle de celles que nous nous rendons tous les jours. Marie rend visite à sa cousine par un mouvement de charité, et ne s'entretient avec elle que des grandeurs de Dieu et de ses faveurs ; de même nous devons nous réjouir avec nos frères des grâces que Dieu leur a faites, les consoler dans leurs afflictions et les soulager dans leurs maux. Marie porte Jésus avec elle, et le communique à toute la maison où elle est ; nous devons aussi porter partout la bonne odeur de Jésus-Christ, le faire glorifier par nos pieux discours et notre sage conduite ; ainsi toutes nos visites, à l'exemple de Marie, doivent avoir pour principe et pour fin, le motif de quelques vertus. Nous devons mêler toujours dans le cours de nos entretiens, quelque chose d'édifiant pour le prochain, élever de temps à autre notre cœur à Dieu pour ne point y être dissipés, les abréger ou finir sitôt que nous entendons quelques railleries, quelques médisances ou quelques rapports désavantageux à la réputation du prochain. Prenons pour maxime de ne faire aucune visite qui puisse être pour nous une occasion de péché, qui puisse réveiller en nous les pensées du monde et le souvenir de nos chutes passées. Ne contestons jamais contre les personnes qui soutiennent la perfection de l'Evangile. Evitons l'indiscrétion dans nos paroles et nos conversations, pratiquons-y la modestie, et surtout ayons soin de ne blesser jamais personne.

Il faut aussi méditer avec attention le double miracle qui s'opère en ce jour. Saint Jean sanctifié à la première visite du Sauveur, saint Jean qui tressaillit de joie à la première parole de Marie ; l'un nous rappelle le bienfait inestimable que nous recevons dans la divine Eucharistie, puisque par elle non-seulement Jésus-Christ nous visite, mais qu'il se donne entièrement à nous ; l'autre nous inspire la plus parfaite confiance et l'amour le plus tendre pour Marie. Prions donc particulièrement en ce jour la Mère et le Fils ; prions cette divine Mère de faire retentir à nos oreilles, comme à celles de saint Jean, sa voix céleste, pour faire tressaillir, changer, renouveler notre cœur, et prions aussi son cher Fils, d'opérer dans nos âmes ce changement, en nous communiquant sa grâce et son esprit.

## VIII. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. Ephrem, Orat. 5. — S. Basile, Orat. de ira. — S. J. Chrysostôme, hom. in Evang. Matth. — S. Augustin, serm. Chr. in Monte, l. I, c. ix ; serm. 4 de Verb. Dom. — S. Bonaventure, 4 serm. de Temp. — S. Thomas d'Aquin, 3 id.

PRONISTES.

Matthias Faber, Concio de Justitia ; de Peccatis venialibus ; de Ira et remediis. — Grisot, sur la colère ; sur les malédictions. — Chevassu, sur les jurements et les malédictions. — Billot, sur la vraie et fausse dévotion. — Thiébaut, sur la colère. — Réguis, sur le support. — Pioger, sur la dévotion.

## SIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

# SERMON SUR LA PROVIDENCE

PAR UN CONTEMPORAIN.

## PLAN

1er POINT. — EXPOSITION DE CE DOGME.

2e POINT. — IL EST : 1° RATIONNEL; 2° CONSOLANT.

TEXTE : *Misereor super turbam.* (Marc., VIII, 2.)

Alexandre de Macédoine était encore jeune, M. F., et il avait déjà conquis une grande partie du monde connu. Alors il commença à s'inquiéter ; il se disait à lui-même : « Mais quand j'aurai conquis tout l'univers que ferai-je donc? à quoi passerai-je donc mon temps?» Plusieurs siècles après, on rapportait ces paroles à Auguste, et Auguste s'étonnait. « Je ne conçois pas disait-il, qu'un aussi grand homme que Alexandre n'ait pas vu qu'il y avait au moins autant d'ouvrage ou autant de gloire à administrer et à bien régir un Etat , qu'à le fonder et à le constituer.» La remarque était judicieuse. Et, en effet, il ne suffit pas de fonder un Etat, il faut lui donner des lois sages, une organisation forte, lui imprimer une impulsion durable, lui donner des éléments de stabilité et de prospérité. Aussi, Alexandre n'ayant pas eu le temps de régir son empire de ses mains puissantes et de lui donner cette impulsion, ses Etats tombèrent en lambeaux, et le corps du conquérant n'était pas encore dans la tombe que déjà ses généraux se disputaient les provinces conquises.

Eh bien! M. F., il y a un fondateur d'empire plus ancien, plus grand que Alexandre, que Cyrus. Ce fondateur, c'est Dieu; son empire, c'est le ciel et la terre. « Dieu a fondé la terre, il a affermi les cieux. » Si donc un conquérant veille sur l'empire qu'il a formé, à plus forte raison Dieu doit planer du haut des cieux sur cet empire qu'il a fondé lui-même, parce qu'il est le Dieu sage.

La Providence divine doit donc gouverner ce monde, s'en occuper instamment, incessamment. Je viens, M. F., vous parler aujourd'hui de cet attribut de Dieu, vous montrer *combien la croyance catholique est* 1° *rationnelle;* et 2° *consolante.*

## Ier POINT. — EXPOSITION DE CE DOGME.

Qu'on enseigne donc le dogme catholique? Dieu agit sur les êtres, les dirige vers une fin ; et c'est cette action de Dieu, ce gouvernement que nous appelons Providence. C'est-à-dire que Dieu, par sa Providence, régit l'univers, pousse tous les êtres vers la fin qu'il leur a marquée. Mais , comme tous les êtres viennent de Dieu, comme tous ont une fin, la Providence divine s'étend à tous; c'est Dieu qui a établi les lois fixes et invariables suivant lesquelles les astres qui sont au-dessus de nos têtes roulent dans

une parfaite harmonie ; c'est Dieu qui a fixé à l'Océan ses limites infranchissables, et qui lui a dit : Tu viendras jusque-là, mais tu n'iras pas plus loin ; c'est Dieu qui fait que les saisons se succèdent dans un ordre parfait ; c'est Dieu qui tient dans sa main les orages, les tempêtes, la grêle, la foudre, qui les envoie à son grè, qui les retient et les dirige, qui en fait ses dociles serviteurs ; c'est Dieu enfin qui a donné à la terre sa fécondité, qui donne au monstre des forêts sa proie sanglante, à l'oiseau des cieux le grain qui le nourrit, au lis des vallées son vêtement plus éclatant que le manteau royal de Salomon, alors qu'il siégeait dans toute sa gloire. Mais c'est surtout sur l'homme que la Providence divine dirige ses regards paternels ; c'est surtout l'humanité qui est la grande préoccupation de Dieu. A part les crimes de la terre, excepté le mal que Dieu condamne, défend, réprouve, qu'il anathématise, rien ne se passe dans l'humanité sans l'ordre de Dieu. Si les empires se fondent, s'ils s'écroulent à grand bruit, s'ils passent dans d'autres mains, c'est Dieu qui préside à ces changements ; si la prospérité, la paix, l'abondance règnent sur la surface du globe, c'est Dieu qui récompense les vertus mâles des nations. Si, au contraire, les fléaux s'appesantissent sur nos têtes, si parfois nous tremblons comme d'épouvante, c'est Dieu alors qui étend son bras pour punir les crimes de la terre. La Providence divine s'étend à tout. C'est elle qui répand sur notre vie et les biens, et les maux, et les douleurs, et qui nous guide vers notre terme par des chemins qui nous sont inconnus et qui souvent semblent nous en éloigner.

Rien ne se passe, ici-bas, sans l'ordre de Dieu. Si la feuille se détache de son rameau desséché, si la fleur se flétrit sur sa tige, si le passereau, dit le Seigneur, tombe sur la terre, c'est par la permission du Père céleste. Cette Providence divine s'étend à tout. Elle embrasse l'ange du ciel comme le grain de sable, l'astre étincelant et la fleur de la prairie ; elle embrasse les empires les plus vastes comme la frêle demeure de l'oiseau.

Tel est le dogme catholique, et je dis que ce dogme est parfaitement rationnel et consolant.

## IIe POINT. — IL EST RATIONNEL ET CONSOLANT.

### 1re *subdivision.* — *Il est rationnel.*

Il est rationnel : en effet, quoi de plus simple que de voir Dieu s'occuper de l'ouvrage de ses mains, régir l'Etat qu'il a fondé lui-même ? Pouvons-nous concevoir autre chose ? n'est-ce pas un point parfaitement clair et qui n'aurait pas besoin de démonstration ? Aussi un philosophe païen disait qu'il concevait plutôt un athée, un homme qui ne croyait pas à Dieu, qu'un homme qui, ayant admis l'existence divine, ne croyait pas à la Providence : car, disait-il, celui qui ne croit pas Dieu nie une fois pour toutes un être suprême ; après tout, c'est fini. Mais celui qui croit à Dieu et qui ne croit pas à sa Providence, celui-là fait Dieu injuste, cruel, barbare ; il rend Dieu l'ennemi juré de la nature.

Eh bien ! cependant, M. F., il s'est trouvé des hommes qui ont combattu ce dogme sacré, qui ont osé soutenir que Dieu avait laissé tomber de sa main puissante les rênes de l'univers, qu'il avait livré son œuvre au hasard capricieux, qu'il l'avait laissée couler dans le cercle de la fatalité. Ces dogmes ont été soutenus dans l'antiquité ; ils le sont encore de nos jours. Or, je dis qu'il était difficile de lancer à la face de Dieu une injure plus

à la grêle, à l'insecte malfaisant, de venir dévorer les récoltes de l'homme; qu'enfin, pour transformer le froment en un pain savoureux, il a mis en réquisition à notre disposition, tous les éléments, l'eau, le feu, l'air; qu'en un mot, pour donner un morceau de pain à l'homme, Dieu a secoué l'univers tout entier? Il a fait tomber l'eau du sein des nues comme il l'a fait sortir du fond de la terre. Et cependant, qu'est-ce donc qu'un morceau de pain à côté de tout ce que Dieu nous donne tous les jours? Ne pouvons-nous donc pas nous écrier : « Oui, Seigneur, c'est votre Providence qui gouverne; nous le sentons, nous le voyons tous les jours; il a fallu étouffer la voix de la conscience, éteindre les lumières de l'évidence, pour formuler cette doctrine impie, cette doctrine sauvage qui tend à dire que Dieu a délaissé le monde, qu'il ne s'occupe plus de ce qui s'y passe, qu'il a abandonné à leur faiblesse tous les êtres qu'il a répandus dans l'espace : *Tua autem, Pater, providentia gubernat.* »

Oui, M. F., voilà la doctrine rationnelle, la doctrine vraie et pure : la Providence s'étend sur nous tous. Mais si elle est rationnelle, je dis aussi qu'elle est consolante.

### 2e *subdivision. — Il est consolant.*

Il est hors de doute, M. F., que celui qui a nié la Providence, a devant lui une liberté sans limite de tout faire, s'il n'est arrêté par ses semblables ; il a consacré toutes les immoralités, justifié tous les crimes ; il n'a rien à craindre, car Dieu ne veille pas sur le monde, ne récompensera pas la vertu, ne punira pas le mal. Mais aussi, celui qui nie la Providence professe une doctrine bien sombre et bien désolante. S'il possède les dons de la fortune, s'il a réuni autour de lui un certain nombre d'éléments de bonheur, cet homme peut se dire : « Sans doute aujourd'hui la chance m'a été favorable, j'ai réuni autour de moi de quoi passer heureusement mon existence; mais, puisque tout marche au hasard, ou bien, puisque tout roule dans le cercle de la fatalité, qui me répondra que demain, sans qu'il y ait de ma faute, sans que je l'aie mérité, qui me répondra que je ne serai pas écrasé sous les pieds de fer du destin comme un insecte qui est foulé sous les roues d'un char? Qui me répondra que je ne serai pas le jouet du hasard capricieux, comme la feuille que les vents se disputent ! Et, au sein de mes malheurs, alors, à qui m'adresserai-je, vers qui monteront mes plaintes amères? Qui entendra mes cris désespérés? Est-ce Dieu? Mais ce Dieu impitoyable a dédaigneusement abandonné son ouvrage. Est-ce le destin? Mais le destin est sourd et aveugle, et il ne répond aux cris des malheureux qu'en leur portant des coups plus terribles? Est-ce le hasard qui m'entendra? Mais le hasard, il se joue de nos angoisses; ce sont ses passe-temps... Alors, vers qui donc élèverai-je les mains et le cri de mon âme ! Qui donc invoquerai-je? Essayerai-je de lutter? Il n'est pas possible de lutter contre ces auteurs inexorables de mes maux, qui sont plus puissants que moi. Donc, vivant sous ce gouvernement cruel et inique, si je suis riche, heureux, l'inquiétude me tourmente, car qui peut me répondre d'un seul jour, puisque tout marche au hasard et que le destin se joue des hommes ; si je suis malheureux, un inconsolable désespoir sera mon unique partage. » C'est un langage logique, M. F., je défie que celui qui a nié la Providence puisse s'adresser à lui-même une parole plus consolante. C'est sa perspective, c'est son héritage ici-bas.

Combien, au contraire, le chrétien qui croit à la Providence lorsqu'il regarde Dieu comme un père veillant sur ses destinées, combien il roule des pensées plus douces, plus consolantes, au fond de son âme ! L'univers, c'est l'empire de Dieu, et si Dieu s'occupe de tous les êtres, même des plus infimes, alors, se dit le chrétien, que fera donc Dieu pour l'homme, pour l'homme qui est son image, pour l'homme qui resplendit déjà de ses glorieuses prérogatives? Si l'univers est l'empire de Dieu, le genre humain, c'est sa famille, et les hommes sont ses enfants. Alors, que ne fera pas Dieu pour des enfants qu'il aime et qu'il a déjà si glorifiés ici-bas? Plein de ces pensées, si des coups terribles viennent à tomber sur le chrétien, sans doute il les ressent, il verse quelquefois des larmes amères, car il est sensible, car il sait ce que c'est que souffrir ; mais sa pensée, ses douleurs remontent vers les cieux. Si un enfant lui est enlevé, au milieu de ses larmes il s'adresse à Dieu et il lui dit : « Père, vous me l'aviez donné ; vous savez avec combien d'amour je reposais sur lui mon regard et ma pensée, et quels desseins déjà j'avais formés pour lui dans l'avenir. Vous me l'avez ôté, c'est que vous avez craint que la malice du monde ne corrompît son innocence; vous en avez fait un ange ! » Si un père, une mère bien-aimés, lui sont enlevés lorsqu'il croit les garder longtemps encore devant ses yeux, le chrétien pleure au-dedans de lui-même, et il dit : « Seigneur, ils étaient donc mûrs pour le ciel, vous les avez fait disparaître ; sans doute vous avez voulu que, du haut des cieux, ils m'entourassent d'une protection plus puissante. Tout en pleurant, je bénis votre main. » Si les dons de la fortune sont enlevés au chrétien, il se dit : « Mon Dieu ! cela me coûte, il est vrai, je ne le cacherai point ; mais je vois que vous réclamez de moi des vertus plus mâles, plus solides. Vous voulez que je vive, Seigneur, dans le mépris des choses de la terre, que mes affections se dressent plus directement vers les cieux, je m'y résigne, car je vois l'avenir devant moi. » Si la tempête mugit, si, à l'horizon politique, il voit des nuages menaçants, il craint, il prie Dieu d'éloigner les malheurs; mais, après tout, lorsqu'il a fait ce qu'il a pu pour conjurer la tempête, il ne s'abandonne pas à un pusillanime désespoir, il se dit à lui-même : « C'est Dieu qui mène le monde, c'est Dieu qui tient entre ses mains toutes les solutions; rien ne marche au hasard ; nous sommes frappés, c'est que nos crimes ont crié bien haut, ils sont montés jusqu'au pied du trône de Dieu !... » Et le chrétien, le front toujours serein, marche au devant du péril ; et, quand bien même la foudre l'atteindrait, il s'écrie : « *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo* : Seigneur, quand même vous me tueriez, j'espérerais toujours en vous, car vous êtes mon père, car vous êtes mon Dieu, car vous avez des desseins ; ces desseins, je les adore et m'y abondonne. »

# ENTRETIEN SUR LA LIBERTÉ D'EXAMEN

PAR M. L'ABBÉ C. MARTIN, CHANOINE.

## PLAN

1<sup>re</sup> RÉFLEXION. — SOUVERAINETÉ DE L'AUTORITÉ AU SPIRITUEL COMME AU TEMPOREL.

2<sup>e</sup> RÉFLEXION. — LA LIBERTÉ D'EXAMEN EST-ELLE DANS LE CHRISTIANISME ?

### I<sup>re</sup> RÉFLEXION. — SOUVERAINETÉ DE L'AUTORITÉ, AU SPIRITUEL COMME AU TEMPOREL.

Le monde a été livré à deux puissances opposées, l'autorité et l'indépendance. Faire notre volonté ou celle d'un autre, voilà toute notre histoire; nous ne sortons jamais de ce cercle; nous nous débattons continuellement dans cette arène. Etant dans une lutte continuelle, nous sommes tantôt rois, tantôt sujets, selon la victoire ou la défaite. Celui qui enseignerait aux hommes un moyen de conciliation entre l'autorité et l'indépendance, celui-là leur apprendrait un secret utile, parce qu'il leur ferait déposer leurs armes et les mettrait en paix. Pour cela, il me semble qu'il n'y a qu'à éclairer la question de droit. D'après la nature des choses, qui doit gouverner le monde? est-ce l'autorité ou la liberté? La solution du problème est là. En économie domestique et sociale, on répond que l'autorité a été rendue dépositaire du pouvoir, et on stigmatise la liberté du nom de désordre. Si les enfants voulaient, en effet, faire leur volonté et non celle du père, la famille se disjoindrait et irait en ruines. On ne peut pas concevoir un Etat où la volonté du prince et de la loi cèdent journellement aux caprices des sujets. Qu'on le veuille ou non, il faut un maître dans la maison et un ordonnateur sur le trône. Quand en France nous n'avons plus voulu Louis XVI, il nous a fallu mettre Robespierre. Ainsi, il résulte de la constitution de la famille et de celle de la société, que lorsque nous ne sommes ni rois, ni pères, nous devons obéir et non commander.

En est-il de même au spirituel? l'autorité domine-t-elle les faits de doctrine comme elle domine les faits sociaux et matériels? Absolument de même, non point en ce sens que ce soit le père ou le prince qui commandent. Les hommes, ici, n'ont rien à nous imposer comme venant d'eux-mêmes. La puissance qui constitue l'autorité spirituelle, c'est la vérité. Où est la vérité? qui veille sur elle? où suis-je sûr de la trouver? Quand j'ai résolu ces questions, je suis aussi dépendant d'elle que je le suis de mon père et de mon roi. Le droit veut donc qu'ici-bas ce soit l'autorité qui gouverne et non l'indépendance; le droit veut que nous fassions la volonté d'autrui et non la nôtre. Au foyer, c'est la volonté du père; dans l'Etat, la volonté de la loi; en doctrine, la volonté de la vérité. Or, la vérité est dans la révélation; la révélation est dans l'Eglise; d'où il suit que l'Eglise est notre souveraine

autorité, quant à la doctrine, puisqu'elle est dépositaire de la vérité, puissance qui a le droit de nous commander.

Nous ne sommes donc pas libres et nous ne devons pas l'être. Dieu a voulu maintenir sur nous son domaine ; il nous a rendus tributaires des lois et des devoirs de famille dans le temporel, et tributaires de la vérité dans l'ordre spirituel. Le père, le prince et l'Eglise commandent à bon droit ; leur autorité n'est point usurpée ; elle est assise sur des fondements inébranlables; elle n'est autre que la représentation de celle de Dieu. Se révolter contre son père est un acte dénaturé, se révolter contre les lois est un acte antisocial, se révolter contre la vérité est un crime pour le moins aussi grand que les deux premiers.

Que nous parlez-vous donc quelquefois d'indépendance, devez-vous me dire, M. F., puisque nous ne sommes pas libres et que, loin de naître maîtres, nous naissons sujets? Attendez, il n'y a point de contradiction en tout ceci. Si nous ne sommes point libres de droit, nous pouvons l'être de fait. Si c'est de notre devoir d'obéir à un père, au prince et à la vérité, nous pouvons toutefois nous y soustraire. C'est de là que naît le combat perpétuel où nous vivons entre les gouvernants et les gouvernés.

Cette liberté de fait et cette autorité de droit constituent nécessairement la *liberté d'examen*, seul moyen de conciliation entre deux forces rivales. Un tiers me commande, et moi je répugne d'obéir; pour nous mettre d'accord, il faut me laisser un moment pour que j'examine de quel côté est le droit. Voilà tout à fait la question que nous avons à étudier.

## II^e^ RÉFLEXION. — LA LIBERTÉ D'EXAMEN EST-ELLE DANS LE CHRISTIANISME?

1° Les prédicants du seizième siècle, hardis à s'approprier ce qui pouvait émouvoir les masses, allaient en criant sur les chemins, qu'ils apportaient la liberté au monde. Il y a encore des sots aujourd'hui qui répètent avec le philosophisme du dernier siècle que le christianisme n'a jamais eu que des bûchers pour liberté d'examen. Eh bien, nous avons à dire aux uns et aux autres, que la liberté d'examen est un bien qui a été à nous catholiques, avant d'être à aucuns, et que nous réclamons contre quiconque veut nous le ravir. Le grand Apôtre nous ordonne, dans une de ses épîtres, d'avoir « une obéissance raisonnable. » *Rationabile sit obsequium vestrum.* Le Sauveur du monde *raisonnait* très-souvent avec les pharisiens pour leur prouver qu'il était le Messie; sa mission s'est constamment réduite à ces deux choses, l'action et l'enseignement. Après avoir expliqué les prophètes, interprété la loi de Moïse et montré que tout ce qui avait été écrit s'appliquait à lui, il confirmait sa parole par le miracle. On ne fait pas autrement dans l'Eglise chrétienne ; depuis le commencement, il y a eu des prophètes, des docteurs et des saints. Les uns enseignent, c'est-à-dire, *font l'examen* ; d'autres confirment en opérant des prodiges : qui veut croire, croit; qui ne veut pas croire tourne la tête et continue son chemin. Nous n'allons pas prendre un homme dans sa cabane pour le traîner de force aux fonts du baptême. Constantin ne s'est pas fait chrétien par contrainte, et Augustin usa de la liberté d'examen avant d'aller tomber aux pieds de saint Ambroise. L'Eglise a toujours laissé à l'Arabe son cheval et son cimeterre ; elle nous envoie modestement à pied faire la conquête du monde, nous ordonnant d'*enseigner et de prêcher sur les toits.*

Les principes catholiques sont parfaitement en harmonie avec la bonne philosophie qui veut qu'on examine une doctrine avant de l'embrasser. La raison s'associe à la foi. Ne croyez pas qu'elles s'excluent; elles font un long chemin ensemble. Le Seigneur tenait l'une et l'autre dans ses deux mains quand il parcourait la Judée; et quand il révélait au peuple un mystère qu'il ne comprenait pas, il le prouvait par un fait qu'il voyait et comprenait. Si on ne savait pas comment il était le Fils de Dieu, on savait qu'il avait ressuscité Lazare; si on ne savait pas comment il pouvait remettre les péchés, on voyait le paralytique de trente-huit ans prendre son grabat et s'en aller. Si on ne savait pas comment il avait triomphé de la mort, les gardes, toutefois, montraient la pierre qui avait recouvert le sépulcre. Ce sont les mauvais raisonneurs qui tentent de mettre en désaccord la foi et la philosophie. Avec saint Paul, avec saint Augustin, avec saint Thomas, avec Pascal et Bossuet, ces deux sœurs jumelles n'ont pas le moindre différend, et se donnent à chaque pas le baiser de paix.

2° Quand Pythagore se fut démontré le carré de l'hypothénuse, conserva-t-il encore sa liberté d'examen à l'égard de ce théorème? Quand je me suis convaincu de l'existence de César et de ses faits d'armes, ai-je encore à cet égard la liberté du doute? Pythagore dut croire sans retour au fait géométrique, et moi je dois m'arrêter au fait historique. La liberté d'examen cesse à la complète démonstration. Je regarde cette proposition comme rigoureuse; aucun philosophe ne peut la contester. Quand le philosophe chrétien, usant de la liberté d'examen la plus large, sera parvenu à se démontrer complétement la vérité religieuse, cette liberté d'examen doit aussi cesser pour lui, parce que, qui dit liberté, dit faculté de choix; faculté d'examen suppose doute; mais si vous avez acquis la conviction, le doute n'est plus possible, et il n'y a plus liberté d'examen.

La liberté d'examen, reconnue et tolérée dans l'Eglise chrétienne, comme nous l'avons vu plus haut, n'y fait toutefois qu'une apparition momentanée. Quand la saine philosophie a mené l'homme à la foi, qu'elle a établi en lui la conviction des vérités révélées, elle le laisse; il n'y a plus rien à faire pour elle; sa mission est remplie. Mais certes, quand après un long examen, j'ai reconnu mon père, je l'embrasse en pleurant et je ne me questionne plus. Lorsqu'un homme sait que la révélation faite à Moïse et aux prophètes venait de Dieu, lorsqu'il sait que Jésus-Christ est le Messie et que l'Eglise catholique est le dépôt des vérités célestes, il se fait catholique, il ne doute plus; il ne cherche plus, il ne veut plus de liberté d'examen; il l'abhorre. Or, il ne peut en être autrement, car la conviction ne peut pas exister avec le doute. Ainsi, nous admettons dans l'Eglise la liberté d'examen avant, mais nous l'excluons après.

M. F., il me semble qu'en cela nous sommes très-bons raisonneurs et très-conséquents.

3° Il y a une autre liberté d'examen qui est également sacrée parmi nous, c'est celle de la science. Le christianisme ne craint pas la lumière; il l'a apportée, lui le premier, dans le monde; plus il y a de soleils autour de lui, mieux il s'en trouve, parce qu'on reconnaît plus aisément sa divinité; il ne craint pas le progrès, parce que le progrès est son œuvre, et que c'est lui qui l'entretient dans le monde. Les grands génies sont dans notre camp; nous n'étouffons donc pas la science. Nous avons laissé Origène, Augustin, saint Thomas, Pascal, Bossuet, user de toute la liberté d'examen néces-

saire à la philosophie. Nous n'avons pas mis la main sur la bouche de Descartes quand il a formulé le doute ; nous l'avons laissé faire son essai pour qu'il allât de lui-même accoler la raison à la foi. L'histoire de Galilée, que nos ennemis ont inventée à moitié, ne pourra jamais incriminer l'Eglise. Si l'astronome italien avait un nouveau système à établir, il devait le faire sans en chercher les preuves dans l'Ecriture. Nos saints livres n'ont pas à nous fixer sur le mouvement des planètes : et d'ailleurs un tribunal judiciaire de Rome a bien pu se mettre en alarme parce que le savant simulait beaucoup trop le prophète et l'inspiré ; mais que Galilée frappe du pied la terre en criant : *e pur si muove*, ce n'est pas nous qui l'empêcherons de proclamer sa découverte. L'esprit de l'Eglise n'est point tel ; le tribunal qui condamna en cette circonstance, si toutefois il y a eu condamnation réelle, ne la représentait nullement. Nous sommes assez généreux pour avouer que parfois certains catholiques ont abusé de leur autorité, témoins les inquisiteurs d'Espagne ; mais le procès de Galilée et les faits de l'inquisition, qui ne sont autres qu'un excès de pouvoir, ne prouveront jamais que l'Eglise ne tolère aucun libre examen, et qu'elle professe des maximes sanguinaires. Soyez en garde, M. F., quand vous discutez ou entendez discuter sur des points si délicats ; la vérité a été tant voilée par le mensonge qu'il est aisé de se méprendre, si on n'a sérieusement étudié l'histoire et si on n'est imbu de la doctrine chrétienne. Qui peut dire la mauvaise foi des méchants et combien ils ont cherché à tromper les ignorants et le peuple. De ce que nous rejetons la liberté d'examen après la démonstration de la vérité, de ce que un ou deux faits malheureux dus à l'intolérance politique ont eu lieu dans l'espace de dix-huit siècles, ils poussent de hauts cris, ils nous peignent en bourreaux armés de torches, ils nous déclarent ennemis du bien public et nous mettent hors la loi des libres penseurs. On nous condamne, parce qu'on ne nous connaît pas et parce qu'on ne nous écoute pas. Que de fois le procès de Socrate s'est renouvelé dans le monde ; à l'égard de nous, on le renouvelle chaque jour.

..... Mélitus fait une harangue sur la place publique ; il dénonce le sage à la religion de ses concitoyens et l'accuse d'impiété. Le peuple athénien, vif et étourdi, croit sur parole le calomniateur, et condamne son philosophe à boire la ciguë. Luther, en 1517, mit en accusation sa mère, à Wittemberg, soutenant qu'elle était coupable d'adultère. Aussitôt le peuple s'arme de pierres et lapide l'Eglise romaine. Voltaire, vingt ans après, disait qu'il fallait *écraser l'infâme*, et sur son ordre on écrasait. Mon Dieu ! que nous sommes donc à plaindre avec de tels procédés ! La plus grande iniquité qui puisse se commettre en ce monde, c'est de condamner sans jugement. Eh bien, M. F., voilà le sort de l'Eglise, voilà le sort du catholicisme. Depuis Néron et Dioclétien, qui commencèrent de le faire, on nous a toujours traités de la sorte. On nous fait justice à voix basse, sans témoins, sans procès, sans défenseurs, et les tribunaux des hommes n'ont jamais été pour nous que des tribunaux de mort. Mais le malheur pour eux, c'est que nous ne mourons pas.

Nous sommes aussi libres penseurs que qui que ce soit, seulement nous avons le défaut de chercher avec droiture la vérité, et de nous tenir pour satisfaits quand nous l'avons trouvée. Nous voudrions qu'on en fît de même : c'est là toute notre intolérance. Sommes-nous donc bien méchants? Mais savez-vous ce que font ceux qui nous calomnient ; ils nous font tout juste

Les principes catholiques sont parfaitement en harmonie avec la bonne philosophie qui veut qu'on examine une doctrine avant de l'embrasser. La raison s'associe à la foi. Ne croyez pas qu'elles s'excluent; elles font un long chemin ensemble. Le Seigneur tenait l'une et l'autre dans ses deux mains quand il parcourait la Judée; et quand il révélait au peuple un mystère qu'il ne comprenait pas, il le prouvait par un fait qu'il voyait et comprenait. Si on ne savait pas comment il était le Fils de Dieu, on savait qu'il avait ressuscité Lazare; si on ne savait pas comment il pouvait remettre les péchés, on voyait le paralytique de trente-huit ans prendre son grabat et s'en aller. Si on ne savait pas comment il avait triomphé de la mort, les gardes, toutefois, montraient la pierre qui avait recouvert le sépulcre. Ce sont les mauvais raisonneurs qui tentent de mettre en désaccord la foi et la philosophie. Avec saint Paul, avec saint Augustin, avec saint Thomas, avec Pascal et Bossuet, ces deux sœurs jumelles n'ont pas le moindre différend, et se donnent à chaque pas le baiser de paix.

2° Quand Pythagore se fut démontré le carré de l'hypothénuse, conserva-t-il encore sa liberté d'examen à l'égard de ce théorème? Quand je me suis convaincu de l'existence de César et de ses faits d'armes, ai-je encore à cet égard la liberté du doute? Pythagore dut croire sans retour au fait géométrique, et moi je dois m'arrêter au fait historique. La liberté d'examen cesse à la complète démonstration. Je regarde cette proposition comme rigoureuse; aucun philosophe ne peut la contester. Quand le philosophe chrétien, usant de la liberté d'examen la plus large, sera parvenu à se démontrer complétement la vérité religieuse, cette liberté d'examen doit aussi cesser pour lui, parce que, qui dit liberté, dit faculté de choix; faculté d'examen suppose doute; mais si vous avez acquis la conviction, le doute n'est plus possible, et il n'y a plus liberté d'examen.

La liberté d'examen, reconnue et tolérée dans l'Eglise chrétienne, comme nous l'avons vu plus haut, n'y fait toutefois qu'une apparition momentanée. Quand la saine philosophie a mené l'homme à la foi, qu'elle a établi en lui la conviction des vérités révélées, elle le laisse; il n'y a plus rien à faire pour elle; sa mission est remplie. Mais certes, quand après un long examen, j'ai reconnu mon père, je l'embrasse en pleurant et je ne me questionne plus. Lorsqu'un homme sait que la révélation faite à Moïse et aux prophètes venait de Dieu, lorsqu'il sait que Jésus-Christ est le Messie et que l'Eglise catholique est le dépôt des vérités célestes, il se fait catholique, il ne doute plus; il ne cherche plus, il ne veut plus de liberté d'examen; il l'abhorre. Or, il ne peut en être autrement, car la conviction ne peut pas exister avec le doute. Ainsi, nous admettons dans l'Eglise la liberté d'examen avant, mais nous l'excluons après.

M. F., il me semble qu'en cela nous sommes très-bons raisonneurs et très-conséquents.

3° Il y a une autre liberté d'examen qui est également sacrée parmi nous, c'est celle de la science. Le christianisme ne craint pas la lumière; il l'a apportée, lui le premier, dans le monde; plus il y a de soleils autour de lui, mieux il s'en trouve, parce qu'on reconnaît plus aisément sa divinité; il ne craint pas le progrès, parce que le progrès est son œuvre, et que c'est lui qui l'entretient dans le monde. Les grands génies sont dans notre camp; nous n'étouffons donc pas la science. Nous avons laissé Origène, Augustin, saint Thomas, Pascal, Bossuet, user de toute la liberté d'examen néces-

saire à la philosophie. Nous n'avons pas mis la main sur la bouche de Descartes quand il a formulé le doute ; nous l'avons laissé faire son essai pour qu'il allât de lui-même accoler la raison à la foi. L'histoire de Galilée, que nos ennemis ont inventée à moitié, ne pourra jamais incriminer l'Eglise. Si l'astronome italien avait un nouveau système à établir, il devait le faire sans en chercher les preuves dans l'Ecriture. Nos saints livres n'ont pas à nous fixer sur le mouvement des planètes: et d'ailleurs un tribunal judiciaire de Rome a bien pu se mettre en alarme parce que le savant simulait beaucoup trop le prophète et l'inspiré ; mais que Galilée frappe du pied la terre en criant : *e pur si muove*, ce n'est pas nous qui l'empêcherons de proclamer sa découverte. L'esprit de l'Eglise n'est point tel ; le tribunal qui condamna en cette circonstance, si toutefois il y a eu condamnation réelle, ne la représentait nullement. Nous sommes assez généreux pour avouer que parfois certains catholiques ont abusé de leur autorité, témoins les inquisiteurs d'Espagne ; mais le procès de Galilée et les faits de l'inquisition, qui ne sont autres qu'un excès de pouvoir, ne prouveront jamais que l'Eglise ne tolère aucun libre examen, et qu'elle professe des maximes sanguinaires. Soyez en garde, M. F., quand vous discutez ou entendez discuter sur des points si délicats ; la vérité a été tant voilée par le mensonge qu'il est aisé de se méprendre, si on n'a sérieusement étudié l'histoire et si on n'est imbu de la doctrine chrétienne. Qui peut dire la mauvaise foi des méchants et combien ils ont cherché à tromper les ignorants et le peuple. De ce que nous rejetons la liberté d'examen après la démonstration de la vérité, de ce que un ou deux faits malheureux dus à l'intolérance politique ont eu lieu dans l'espace de dix-huit siècles, ils poussent de hauts cris, ils nous peignent en bourreaux armés de torches, ils nous déclarent ennemis du bien public et nous mettent hors la loi des libres penseurs. On nous condamne, parce qu'on ne nous connaît pas et parce qu'on ne nous écoute pas. Que de fois le procès de Socrate s'est renouvelé dans le monde ; à l'égard de nous, on le renouvelle chaque jour.

..... Mélitus fait une harangue sur la place publique ; il dénonce le sage à la religion de ses concitoyens et l'accuse d'impiété. Le peuple athénien, vif et étourdi, croit sur parole le calomniateur, et condamne son philosophe à boire la ciguë. Luther, en 1517, mit en accusation sa mère, à Wittemberg, soutenant qu'elle était coupable d'adultère. Aussitôt le peuple s'arme de pierres et lapide l'Eglise romaine. Voltaire, vingt ans après, disait qu'il fallait *écraser l'infâme*, et sur son ordre on écrasait. Mon Dieu ! que nous sommes donc à plaindre avec de tels procédés ! La plus grande iniquité qui puisse se commettre en ce monde, c'est de condamner sans jugement. Eh bien, M. F., voilà le sort de l'Eglise, voilà le sort du catholicisme. Depuis Néron et Dioclétien, qui commencèrent de le faire, on nous a toujours traités de la sorte. On nous fait justice à voix basse, sans témoins, sans procès, sans défenseurs, et les tribunaux des hommes n'ont jamais été pour nous que des tribunaux de mort. Mais le malheur pour eux, c'est que nous ne mourons pas.

Nous sommes aussi libres penseurs que qui que ce soit, seulement nous avons le défaut de chercher avec droiture la vérité, et de nous tenir pour satisfaits quand nous l'avons trouvée. Nous voudrions qu'on en fît de même : c'est là toute notre intolérance. Sommes-nous donc bien méchants? Mais savez-vous ce que font ceux qui nous calomnient ; ils nous font tout juste

une guerre de traîtres. Ils se soucient fort peu de la vérité; ne les croyez pas, ce n'est pas elle qu'ils cherchent; elle pourrait passer devant eux avec la splendeur du soleil et le bruit du tonnerre qu'ils ne se lèveraient pas pour la voir. Ce qu'ils veulent et ce qu'ils cherchent, c'est eux-mêmes, c'est l'affranchissement de toute dépendance et de tout devoir; ils se décorent du nom de philosophes et formulent dogmatiquement cette maxime qu'ils nous ont dérobée : « Que l'homme ne doit croire qu'après un long et mûr examen. »

« L'homme, disent-ils, apporte en naissant la liberté de penser; quiconque y porterait atteinte violerait le droit le plus sacré. » Nous le soutenons comme vous, philosophes; mais à quelle fin ce droit a-t-il été donné à l'homme, et peut-il bien en être maître jusqu'à sa mort? Ou la vérité est trouvable en ce monde ou non. Si elle ne l'est pas, pourquoi la cherchons-nous avec tant de malaise? si elle y est, qu'avons-nous à faire lors de sa rencontre? Oui, l'homme naît avec la liberté d'examen; mais il ne meurt pas avec elle; car il perd ce droit durant sa vie. Les mages, arrivés à Bethléem, perdirent le droit d'avoir une étoile pour guide, et Dieu rappela le météore au firmament. Oh! ce n'est point ainsi que les raisonneurs entendent la question. Ils veulent être libres en naissant, en vivant et en mourant. La liberté d'examen, pour eux, est un beau mot, bien inventé, bien précieux, qui plaît à tout le monde et qui sert admirablement leur instinct. Il les défend contre les uns et les honore devant les autres; il leur aide à faire l'office de gens qui simulent une expédition lointaine et importante, et qui demeurent paisiblement dans leurs maisons en acquérant la gloire de la périlleuse entreprise. Car, dites-moi, chercheurs, s'il est vrai que vous soyez partis, où êtes-vous allés? S'il est vrai que vous examiniez, qu'avez-vous élaboré? Depuis que le christianisme existe, il y a toujours eu à ses côtés une philosophie hargneuse qui a pris le ton magistral et a formulé le dogme du libre examen; qu'a-t-elle découvert? Rien. Le philosophe a légué le système à l'hérésiarque, l'hérésiarque l'a transmis à l'incrédule, et les uns et les autres sont restés dans les ténèbres, tâtonnant çà et là pour pouvoir dire qu'ils étaient à la recherche de quelque chose. M. F., faut-il le dire en termes crus : la liberté d'examen est pour la moitié le droit de ne pas s'occuper de la vérité, et pour l'autre moitié, le droit de la combattre. Oh! Dieu ne l'a pas cachée dans un puits si profond, pour qu'après six mille ans on n'en ait pas de nouvelles; il est besoin qu'un homme qui demande d'elle la trouve dans sa vie, sinon le Seigneur s'est joué de nous. Les prétendus libres penseurs disent qu'elle pourra se révéler dans l'avenir, et que les générations passées ont succombé sous le labeur de la recherche; ils demandent à vivre tranquilles et à mourir comme elles, sans s'inquiéter du Dieu inconnu. Quelle ignominie! Or, c'est là ce qu'on fait du libre examen.

Ne nous laissons pas prendre à ces piéges. Etudions profondément la vérité, elle est devant nous, elle est avec nous, dans les principes de l'Evangile, dans l'enseignement de l'Eglise catholique. Attachons-nous y d'une manière immuable. Si nous avons douté avant de chercher, croyons fermement depuis que nous avons trouvé. Ne revenons pas sur nos pas. Les raisonnements qui nous ont fixés au giron de la foi sont toujours les mêmes; ils ont la même puissance de conviction à toutes les époques de la vie. Le temps va sur nos jours, ne les passons pas dans les perplexités du doute fascinés par un beau mot de guerre inventé et mis en cours pour endormir

cruellement nos consciences. Ce mot arrogant : « Je suis le roi de ma pensée, mon droit d'examen est inviolable, » servira de peu à calmer vos appréhensions sur les bords de la tombe. Une autre voix vous répondra alors en vous remplissant de terreur : « Marche, il n'est plus temps d'examiner, mais de mesurer l'abîme. Tu n'as point voulu le voir quand la vérité te le montrait par ses cent voix autour de toi, descends avec tes doutes, tes péchés, tes inexpiations. » Que Dieu nous garde, M. F., d'affronter ainsi la tombe. Ayons pitié de nous-mêmes, et préparons-nous par notre foi une autre situation en ce moment extrême. Que les consolations de la religion nous accompagnent dès cette heure jusqu'à la fin de notre vie. Laissons à l'incrédule impénitent l'affreux courage de discuter Dieu jusque devant son trône, alors que nous avons besoin de sa pitié et de sa miséricorde.

---

# MATÉRIAUX

Sommaire : I. Sujets principaux de la chaire. — II. Sujets de cet Évangile les plus appropriés aux besoins actuels. — III. Traits historiques. — IV. Plans divers. — V. Prédication des saints Pères et des saints sur l'Evangile de ce dimanche. — VI. Esprit religieux de ce dimanche et de la semaine. — VII. Annonces des fêtes de la semaine. — VIII. Auteurs à consulter.

## I. — SUJETS PRINCIPAUX DE LA CHAIRE

relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — Leurs caractères et sources.

Providence. *Unde istos quis poterit hic saturare panibus?* C'est le sujet propre de ce jour. Nous en avons donné un bon modèle dans le prône précité.

Tempérance ou ivrognerie : *Manducaverunt et saturati sunt.* Matthias Faber tire de ce texte trois *conciones* sur ces thèmes : 1° Gula et luxus reprehenditur, temperantia et sobrietas commendatur ; 2° Quinque excessus gulæ : Ante tempus comedere ; cibos lautiores quærere ; ciborum exactiorem præparationem requirere ; in quantitate excedere ; nimio desiderio in cibos ferri ; 3° de damnis ebrietatis : Ebrietas est : incantator, detractor, proditor, fur, tortor, homicida.

Aumône : *Misereor super turbam... nec habent quod manducent.* (Nous traitons ce sujet au 12e dimanche ci-après.)

## II. — SUJETS DE CET ÉVANGILE LES PLUS APPROPRIÉS AUX BESOINS ACTUELS.

Tempérance. — Providence.

Choix du sujet. Le sujet de la tempérance ne doit pas être négligé par les pasteurs. Quoique l'ivrognerie ne soit pas un vice dominant dans notre peuple français généralement sobre et digne, il y a toutefois à dire sur le trop grand luxe des tables, sur la surabondance des mets, sur le raffinement du goût, sur la longueur et tenue des repas, enfin sur l'intempérance de quelques-uns. Dans sa dominicale, Bourdaloue a choisi ce sujet sur l'Evangile de ce jour : « Le Sauveur, dit-il, dans le mystère de la multiplication des pains, nous apprend : 1° à retrancher des repas ce qu'il y a de défectueux et de déréglé ; 2° à les sanctifier.

Nous préférerions prêcher sur la *Providence,* le texte évangélique et le miracle de la multiplication des pains y étant appropriés.

Manière de traiter ce sujet. Après de longues recherches et de nombreuses comparaisons, le sermon le plus simple et le plus complet que nous ayons trouvé sur la Providence est celui que nous venons de donner ci-dessus *in extenso.* Son plan n'a rien de trop savant ni de trop compliqué : 1° dogme catholique de la Pro-

vidence, c'est-à-dire enseignement que donne notre religion relativement à l'action et à la conduite de Dieu envers le monde et ses créatures; 2° cet enseignement est: 1° rationnel; 2° consolant. Le premier point est un exposé *modo oratorio*, de la doctrine chrétienne sur cette vérité de notre foi, exposé absolument nécessaire ici parce que la question qui n'est autre que celle du gouvernement du monde par le créateur et conservateur de toutes choses étant haute, doit être expliquée clairement et complétement pour être bien entendue des masses. Cette entrée en matière est des plus naturelles, c'est le *quid* que les rhéteurs anciens voulaient que l'on démontrât au seuil du discours.

Ce dogme mis à découvert, l'auditoire qui a compris la thèse la goûte et la suit avec intérêt. Vous allez lui faire voir que cet enseignement catholique sur la Providence que vous venez de reproduire est : 1° rationnel; 2° consolant, c'est ici le point précis du discours.

Il est RATIONNEL, il est tout-à-fait conforme aux lumières de la raison de croire que celui qui a créé le monde s'en occupe ensuite, le gouverne, le régit par des lois, le conserve. Déraison ou folie de ceux qui enseignent ou pensent le contraire; puis tableau du fait même de l'action de la Providence dans l'univers, lequel tableau termine la démonstration par des images vives, des peintures saisissantes de ce qu'on voit chaque jour de ses propres yeux, de ce qu'on touche et perçoit par tous ses sens.

Il est CONSOLANT : 1° Situation morne, désespérante de l'incrédulité qui nie la Providence; 2° joies, saintes espérances du chrétien qui attend tout de Dieu et se repose en lui. Double tableau, aux couleurs opposées, et pour cela d'autant plus frappantes.

Ainsi pris et conduit, ce discours que beaucoup de prédicateurs ont fait métaphysique, philosophique, théologique, voire politique, par conséquent inaccessible au populaire, devient simple, facile, clair, doux surtout au petit monde qui, dans son multiple besoin, comprend instinctivement qu'il doit attendre tout de la bonne Providence de Dieu.

## III. — TRAITS HISTORIQUES.

1. Providence de Dieu envers Abraham, Joseph, Moïse, Saül, Esther, Jonas.
2. Le corbeau que la Providence envoie à saint Paul, ermite, pour le nourrir chaque jour.
3. Abandon à la Providence, de la part de saint Vincent de Paul, saint François Xavoir, saint Ignace de Loyola, saint François de Sales et autres saints.
4. L'empereur Antonin le Pieux exhortait ses sujets à imiter la patience des chrétiens, et comme eux à s'abandonner entièrement à la Providence. Lorsque quelque malheur vous frappe, ne vous découragez pas aussitôt. Les chrétiens, ajoutait-il, ne témoignent jamais plus de fermeté et de confiance que quand ils sont éprouvés par quelque malheur (Ber. Bercastel, *Hist. de l'Eglise.*)
5. Chaque fois que l'empereur Maximilien II était dans l'inquiétude, il se consolait par ces paroles : « le Seigneur pourvoira. »

## IV. — PLANS DIVERS.

### SUR LA PROVIDENCE.

1er PLAN.

(Par Bircat).

I. Il y a une Providence générale :

1° A l'égard du monde; — 2° A l'égard des créatures.

II. Il y a une Providence particulière pour chacun individuellement :

1° Pour les actes de sa vie; — 2° Pour sa conduite spirituelle.

III. Correspondance à cette Providence :

1° Par la confiance; — 2° Par la soumission.

—

2e PLAN.

(Par Damascène).

SUR L'ÉVANGILE DE LA MULTIPLICATION DES PAINS.

I. Compassion que la Providence a de nos misères : *Misereor super turbam.*

II. Elle recherche les moyens de les soulager : *Unde ememus panes ut manducent hi?*

III. Elle les soulage effectivement : *Manducaverunt et saturati sunt.*

—

3e PLAN SUR L'INTEMPÉRANCE.

FUNESTES EFFETS DE L'INTEMPÉRANCE.

I. Par rapport à l'individu.

Elle l'avilit : 1° Dans sa personne; — 2° Dans le public.

II. Par rapport à sa famille :

1° Il l'élève mal; — 2° Il la ruine.

III. Par rapport à la société, dont il devient : 1° Le scandale; — 2° La honte.

—

## V. — PRÉDICATION

des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche.

SAINT AMBROISE, dans son *Lib.* 6 *in Luc.*, a plusieurs passages relatifs à la multiplication des pains : « Jésus-Christ, dit-il, ne présente pas d'abord aux hommes qui le suivaient son corps et son sang pour les nourrir et les désaltérer, mais afin de les disposer peu à peu à cet auguste sacrement, il les rassasie premièrement de cinq pains matériels, ensuite il fait le même miracle avec sept autres pains qu'il multiplie, et il se donne enfin lui-même pour être notre nourriture. » Toute la suite de son commentaire est dans ce sens.

SAINT AUGUSTIN. L'homélie de ce docteur rapportée par M. l'abbé Poussin dans son *Recueil*, est plus mystique que morale. « Les sept pains, dit-il, signifient les sept dons du Saint-Esprit; les quatre mille hommes sont la figure de l'Eglise établie sur les quatre Evangiles; les sept corbeilles, remplies des morceaux de pain qui restèrent, représentent la perfection des fidèles. » Après cette interprétation il passe à un autre sujet, celui de la parabole du festin où un des convives n'avait pas la robe nuptiale.

LE V. BÈDE répond en savant commentateur à ces diverses questions qui naissent du texte évangélique : 1° Quid sit triduo sustinere; 2° quid, de longe ad Christum venire? 3° quid, septem panes indicent? 4° quid super terram discumbere? 5° quid per manus apostolorum multiplicatos panes recumbentibus distribuere?

SAINT BERNARD a trois sermons sur cet Evangile. Le premier est tout mystique. « Les sept pains, dit-il, signifient : la parole de Dieu, l'obéissance, la méditation, les larmes, la pénitence, la charité, l'Eucharistie. Le deuxième sermon est sur la miséricorde de Dieu. Le troisième, sur les fragments de pain qui restèrent.

SAINT THOMAS, à propos de la multiplication des pains, parle des trois sortes de pain dont Dieu nourrit ses saints : 1° du matériel; 2° du spirituel; 3° de l'éternel.

SAINT BONAVENTURE a quatre sermons pour ce dimanche. Le premier est sur les besoins qu'a la multitude de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le deuxième, sur la solitude, d'après ce texte : *Unde illos poterit quis saturare panibus in solitudine?* « Quatuor solitudines assignat : 1° infra nos, id est mundus, in quo septem panes, septem vitia capitalia; 2e extra nos, id est Ecclesia, in qua septem inveniuntur sacramenta pro septem panibus; 3° intra nos, id est bona conscientia, in qua septem panes, hoc est septem sancti Spiritus dona; 4° supra nos, id est Paradisus, in quo pro septem panibus, septem dotes habentur.

Le troisième sermon est sur la miséricorde divine.

Le quatrième, sur le rassasiement : *Saturati sunt.* Il y en a de quatre sortes, dit-il, « saturitas bonorum temporalium, donorum spiritualium, prœmiorum æternorum, et pœnarum infernalium. »

## VI. — ESPRIT RELIGIEUX DE CE DIMANCHE ET DE LA SEMAINE.

Colloque familier pour la congrégation ou la prière du soir.

### LA GÉNÉROSITÉ DE JÉSUS-CHRIST A L'ÉGARD DE CEUX QUI LE CHERCHENT.

Il s'agit de connaître ce que trouva auprès de Jésus-Christ ce peuple si empressé à le suivre, et comment le divin Sauveur récompensa les fatigues endurées pour arriver jusqu'à lui. Or, sur ce point, l'Evangile nous apprend beaucoup de choses qui serviront à nous édifier et à nous instruire.

1. Le premier bienfait obtenu par cette multitude avide de la présence et des discours de Jésus, consiste dans la guérison de tous les malades, de tous les infirmes qui se trouvaient au milieu de ce peuple nombreux. Saint Matthieu nous parle de muets, d'aveugles, de boiteux et de plusieurs autres malades, et il ajoute : Il les guérit.

Un autre évangéliste qui raconte le même fait, nous dit : Il les guérissait tous... C'est ainsi que Jésus fait éclater sa toute-puissance et sa miséricorde en faveur de ceux qui le cherchent ; et c'est l'accomplissement de cette parole du Saint-Esprit : Le Seigneur est bon à l'égard de ceux qui le cherchent. (Thr., III.)

Pourquoi le divin Maître désire-t-il que nous allions à lui? pourquoi ses invitations si pressantes et si amoureuses? Parce que Jésus est le céleste médecin, descendu du ciel pour guérir toutes nos infirmités spirituelles. Or, mon âme n'est-elle atteinte d'aucune de ces infirmités? Oh ! que de muets qui ne savent ni louer Dieu ni le prier ! que d'aveugles qui ne voient pas le chemin du ciel ! que de boiteux qui ne savent pas marcher dans les droits sentiers de la justice, et qui vont tantôt à droite, tantôt à gauche, sans se mettre en peine de persévérer dans leurs bonnes résolutions ! que d'âmes faibles, incapables de résister à la moindre attaque, de surmonter la plus petite difficulté ! Eh bien ! venez, malades, infirmes, pressez-vous autour de Jésus, et vous verrez les prodiges de son amour ! En vous éloignant de lui, en ne le visitant jamais, en ne méditant plus, vous resterez ce que vous êtes ; je me trompe ; vos infirmités s'aggraveront, et vous mourrez.

2. Le second bienfait que reçoit le peuple admirateur de Jésus, c'est celui de l'instruction. Jésus, dit l'écrivain sacré, leur parlait du royaume de Dieu, et il leur enseignait beaucoup de choses. Voyez Jésus se mettant à la portée de ce peuple, lui parlant de Dieu et de sa loi sainte, lui apprenant à désirer et à chercher avant tout le règne de Dieu et sa justice ; quel admirable tableau ! C'est le Sauveur du monde établissant l'usage des catéchismes, bien supérieurs, par leur utilité, aux discours sublimes des plus grands orateurs... Là, tous sont admis, tous comprennent, les femmes comme les hommes, et les enfants eux-mêmes. La parole de Jésus est cette nourriture qui ne périt pas, et qui fortifie les âmes pour les rendre capables des plus grandes choses.

Heureux le fidèle qui cherche Jésus, qui s'empresse pour l'entendre, et qui est affamé de sa doctrine toute céleste. Ce n'est pas lui qui regrettera de passer une heure loin de ses affaires et des soins matériels de sa maison, pour entendre les vérités du salut ; il viendra se ranger dans la foule, il voudra la simplicité, la clarté des discours que Jésus met dans la bouche de ses ministres, et Jésus lui fera goûter les mystères du royaume des cieux ! Il lui en découvrira la sublimité et la douceur, il remplira son âme de lumière et d'amour. Il lui inspirera le mépris et le dégoût des choses de la terre, il en fera une âme toute céleste.

3. Enfin, voici Jésus qui déploie sa puissance, et qui opère un prodige étonnant en faveur de ce peuple qui s'est attaché à ses pas, avec une dévotion et une confiance qui sont au-dessus de tout éloge. Cette multitude est fatiguée, elle manque de pain ; il est tard ; si on les renvoie dans des villages voisins, pour y acheter de la nourriture, les plus faibles périront peut-être sur la route ; que fera Jésus-

Christ? Combien avez-vous de pains, dit-il à ses apôtres? sept, et quelques poissons; faites asseoir ce peuple sur le gazon, et donnez-lui à manger. Jésus prend les pains qu'on lui présente, il les bénit, on les distribue; cinq mille hommes sont rassasiés. On ramasse les morceaux qui restent, on en trouve pour remplir sept corbeilles.

Ah! qui ne voit, dans ce miracle, une prophétie dont l'accomplissement a lieu tous les jours dans l'Eglise, en faveur de ceux qui cherchent Jésus dans la sincérité de leur âme? Vous êtes affamé? Jésus qui a guéri votre âme, qui l'a pénétrée des vérités du salut, Jésus va mettre le comble à son amour. Asseyez-vous, et ouvrez la bouche; voici le pain miraculeux, le pain céleste, la manne cachée, une nourriture divine; c'est le pain eucharistique; il est destiné aux pauvres, aux indigents, aux faibles, aux malheureux, selon cette parole : Les pauvres mangeront, et ils seront rassasiés.

Est-ce assez de miséricorde et d'amour? Pensez-vous, âmes fidèles que l'on perd quelque chose à suivre Jésus, à le chercher, à courir avec lui après empressement? Ah! si vous comprenez aujourd'hui la générosité du divin Maître, que vous proposez-vous de faire à son égard?

## VII. — ANNONCES DES FÊTES DE LA SEMAINE.

### Fête de sainte Marie-Madeleine.

Sainte Madeleine était une insigne pécheresse; mais aussitôt qu'elle eut entendu parler de Jésus-Christ, elle cessa de l'être, et forma la résolution d'aller chercher son salut auprès de lui. Elle commença sa pénitenee par l'humiliation de son cœur et de son corps; elle arrosa de ses larmes les pieds du Sauveur, et les essuyant de ses cheveux, elles les baisait avec un tendre respect; elle fut pénétrée d'un regret sincère et d'une vive douleur, qui marquait l'ardeur de son amour et la vérité de sa conversion. Madeleine ayant obtenu le pardon de ses péchés, avança toujours de plus en plus dans la vertu; elle suivit Jésus-Christ partout, dans ses voyages, dans ses missions, jusqu'à la croix. Elle vit mettre son corps sacré dans le tombeau, elle fut la première qui l'aperçut après sa résurrection, sous la figure d'un jardinier, et qui eut l'avantage de l'annoncer aux autres. Mais ne pouvant plus vivre que pour celui qu'elle avait tant aimé, elle se retira dans une profonde solitude, pour s'unir encore plus étroitement à lui par l'oraison. Cette retraite fut pour elle un purgatoire d'amour, et une continuation du martyre qu'elle avait commencé d'endurer sur le Calvaire; elle y passa trente années; après quoi le Seigneur l'appela pour jouir de sa bienheureuse présence dans le ciel.

Cette célèbre conversion nous présente un véritable modèle pour accomplir la nôtre; et puisque nous n'avons que trop suivi Madeleine dans ses égarements nous ne pouvons trop l'imiter dans sa pénitence... Commençons, comme elle, par renoncer aux vanités et aux plaisirs du monde; allons nous confondre et nous humilier aux pieds d'un Dieu que nous avons tant offensé; allons-y, le cœur percé de componction et de douleur à la vue de nos péchés, et à l'exemple de cette illustre pénitente, noyons-les dans nos larmes, pour en obtenir le pardon.

Madeleine, après avoir trouvé Jésus-Christ, ne le quitte plus; elle le suit au Calvaire et au sépulcre; elle est toujours à ses genoux pendant sa vie, à sa mort, et après sa résurrection... C'est ainsi que nous devons aimer ce divin Sauveur, en nous ravissant au monde, et à tout ce qui n'est pas Jésus, en ne voyant, en n'écoutant, en ne pensant qu'à lui, et en nous attachant avec Madeleine à ses pieds adorables percés de clous, pour laver notre âme dans le sang qui en découle.

C'est une pratique salutaire d'invoquer en ce jour cette grande sainte, pour obtenir par son intercession la grâce d'une conversion sincère, un ardent amour pour Jésus-Christ, et le don d'oraison et de contemplation, dont elle a été spécialement favorisée.

### VIII. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

SUR LA PROVIDENCE.

S. Grégoire de Naz., Orat. 16. — S. Basile, hom. 7, in Ps. xxix. — S. J. Chrysostôme, hom. 23 in Matth. et l. III de Provident. — Salvien, de Providentia. — S. Augustin, de Serm. Dom. — S. Grégoire, Moral., l. XVI. — S. Bernard, serm. 68 in Cant. et Serm. 2, 4 in Ps. *Qui habit.*

PRONISTES.

Biroat, 1 serm. — Texier, id. — Damascène, id. — Richard, 2, et les autres très-connus. Tous les grands prédicateurs ont traité ce sujet.

CONTEMPORAINS.

Mgr Cœur, 1 serm. — De Ravignan, id. — Lacordaire, id. (Confér. de 1851.)

---

## SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

# PRONE SUR L'OBÉISSANCE

Par M. l'abbé C. MARTIN, chanoine.

## PLAN

| 1er point. — Nécessité de l'obéissance. | 2e point. — Avantages de l'obéissance. |
|---|---|
| Subdivisions. | Subdivisions. |
| Relativement : 1° Aux supérieurs religieux; 2° Civils; 3° Domestiques. | 1° Avantages temporels; 2° Avantages spirituels. |

Texte : *Qui facit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse intrabit in regnum cœlorum.* (Matth., vii, 21.)

Notre-Seigneur Jésus-Christ commença sa vie par l'obéissance, il se soumit à l'autorité de Marie et de Joseph, il accepta leur obscure condition, il exécuta leurs ordres, il fit leur volonté. Entrant ensuite dans le monde qu'il évangélisa publiquement, il continua à demeurer dans cet état de soumission, accomplissant la volonté de son Père qui est dans les cieux; ainsi qu'il le dit : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me.* (Joan., iv, 34.)

Que veut dire cela, M. F.? car tout a une signification dans la vie de Jésus-Christ. Cela signifie, comme l'a dit saint Paul, que le péché étant entré dans le monde par la désobéissance, c'est par l'obéissance que la justice devait y rentrer. (Rom., v, 9.) Jésus-Christ, en se faisant obéissant jusqu'à la mort de la croix : *Factus obediens* (Philip., ii, 8) a, par ce moyen, rétabli le monde dans la justice et nous a montré que l'obéissance est notre voie de salut.

Cela signifie encore qu'il ne devait point être dit autre chose de celui qui représentait l'humanité et qui venait tracer en exemple dans sa vie, la vie véritable du

genre humain, sinon qu'il obéissait : *Et erat subditus;* car c'était résumer en un seul mot les règles de conduite de la vie de tous les hommes sur la terre.

Obéir et continuellement obéir, voilà en effet notre loi, M. F., voilà notre état habituel. Je veux vous montrer aujourd'hui : 1° que cette loi nous domine et que, bon gré malgré, nous devons nous y soumettre ; 2° que cette loi nous est avantageuse.

---

### Ier POINT. — NÉCESSITÉ DE L'OBÉISSANCE.

Je ne veux point parler ici de l'obéissance que nous devons à Dieu, mais seulement de celle que nous devons aux hommes qui ont une autorité sur nous.

Saint Thomas la définit une vertu morale qui rend l'homme prompt et disposé à exécuter la volonté et le commandement d'un supérieur.

Il y a pour chacun de nous trois sortes de supérieurs auxquels nous sommes tenus d'obéir, parce qu'ils tiennent leur autorité de Dieu. 1° Le supérieur religieux ; 2° le supérieur civil ; 3° le supérieur domestique. Cela résulte des trois sociétés auxquelles nous appartenons : la société *religieuse, civile* et *domestique.*

#### 1re *subdivision. — Supérieur religieux.*

Le supérieur religieux est celui qui commande dans l'Eglise. Son droit de commandement lui vient de Dieu et est *immédiat.* Le Christ dépositaire du pouvoir céleste lui a dit : *Pasce oves meas.* Saint Paul a ajouté : *Posuit episcopos regere Ecclesiam Dei.* Ceux qui tiennent les clefs du royaume de Dieu, à qui a été donné le pouvoir de remettre ou de retenir les péchés des hommes, ont assurément dans les choses religieuses une autorité émanée de Dieu, incontestable et explicite d'après les termes des saintes Ecritures... Il serait oiseux de m'étendre sur ce fait. Si donc leur autorité est réelle, nous leur devons obéissance.

#### 2e *subdivision. — Supérieur civil.*

Le supérieur civil est le magistrat dépositaire de la loi, qu'il soit roi ou chef ayant tout autre nom. Son autorité ou médiate ou immédiate, ce que nous n'examinerons pas ici, quoique moins formellement conférée que l'autorité religieuse, relève aussi de Dieu. En voici les preuves.

*Imposuisti homines super capita nostra*, dit le Psalmiste. (Ps. LXVI.) « Vous avez placé des hommes sur nos têtes, Seigneur ; et cela de telle sorte, continue l'Ecclésiaste, que un homme élevé en a un autre au-dessus de lui, et d'autres sont encore élevés au-dessus d'eux, et de plus le roi commande à la terre entière. » (Eccl., V, 7-8.)

*Per me reges regnant*, est-il dit dans les Proverbes; et plus bas : « C'est par moi que les princes commandent. » (Prov., III.) Daniel disait à Nabuchodonosor : « Le Dieu du ciel t'a donné le sceptre et l'empire. » (Dan., I, 2.)

Saint Paul s'est exprimé à ce sujet d'une manière non moins claire : « Que toute âme, dit-il, soit soumise aux puissances supérieures; car il n'y a point de puissance qui ne soit de Dieu. » *Non enim est potestas nisi a Deo.* (Rom., XIII, 1.) D'où il tire cette conclusion rigoureuse : Celui qui résiste aux puissances résiste à l'ordre de Dieu : *Qui resistunt potestati, Dei*

*ordinationi resistunt.* Quel est cet ordre? Celui que Dieu a établi sur la terre, par lequel il commande aux hommes au moyen des hommes revêtus de l'autorité qu'il a déposée dans la société civile.

3e *subdivision. — Société domestique.*

Enfin, il est un troisième supérieur, c'est celui qui commande dans la famille. C'est votre père et votre mère. Qui contestera à cette autorité sacrée son droit divin, double droit : droit conféré par Dieu quand il a donné le Décalogue, quand il a constitué la famille, et droit conféré encore par la puissance du sang, c'est-à-dire par la nature.

Comme vous le voyez, les trois supérieurs qui nous gouvernent tirent leur autorité de Dieu. Ils ne sont forts, ils ne commandent que par Dieu qui les a établis; s'ils tiennent leur puissance de Dieu, elle est donc respectable, et nous devons nous y soumettre.

D'ailleurs, voudriez-vous changer cet ordre, vous ne le pourriez pas. Tout ce que vous pouvez dans vos supérieurs, c'est d'ôter les personnes, c'est-à-dire de les substituer, mais rien au-delà. La place vide demande impérieusement un occupant en vertu des lois constitutives de la société. Un pape meurt, mais la chaire de Pierre demeure, et aussitôt grand mouvement dans l'Eglise pour la remplir. Un roi, un chef d'Etat est emporté par la mort ou autrement, mais aussitôt grand tumulte parmi les citoyens; le peuple effrayé du vide lève les mains et institue à la hâte un autre chef qui maintienne la société dans son état normal. Il en est de même dans la famille; à la mort du père, les enfants vont fonder une autre famille où ils se donnent un tuteur. Il n'y a donc jamais dans le pouvoir que substitutions de personnes, car en lui-même le pouvoir existe toujours, il nous le faut dans l'état où Dieu nous a créés; notre nature, nos instincts, nos intérêts, tout le demande.

Nous ne pouvons donc en aucune manière nous soustraire à la loi d'obéissance généralement parlant. Puisqu'il en est ainsi, soumettons-nous à cette loi, nous honorerons Dieu qui commande et, vivant selon l'ordre qu'il a établi, nous aurons fait sa volonté.

## IIe POINT. — AVANTAGES DE L'OBÉISSANCE.

Mais il est un autre motif bien puissant aussi qui doit nous porter à l'obéissance, c'est que cette vertu a pour nous de grands avantages.

1re *subdivision. — Avantages temporels.*

Dieu a donné déjà au précepte de l'obéissance une partie de sa sanction en ce monde. Les sociétés qui s'y soumettent puisent dans sa pratique un grand fond de *puissance*, de *durée* et de *paix*.

1. Puissance. — Que l'obéissance soit une source de force, c'est ce qu'il est facile de démontrer. Il y a un adage vulgaire qui dit : l'union fait la force, et cet adage est vrai; mais j'en ferais un tout aussi vrai en disant : l'obéissance fait l'union. Or, l'union faisant la force et l'obéissance faisant l'union, l'obéissance concourt donc puissamment à faire la force.

Il y a des familles qui ont la solidité d'un royaume; il y en a dans les villes, dans les villages; ces familles vous apparaissent, quand vous allez en ces

endroits, avec un aspect de force, avec un air de puissance frappant. Qu'elles les demandent ou non, les honneurs leur viennent, la fortune les recherche, le bonheur les suit. Et de ces familles on en parle avec honneur, on voudrait en être, car on les voit croître, grandir outre mesure et monter rapidement l'échelle sociale. Qui fait cela? M. F., l'harmonie, l'accomplissement des devoirs des enfants, le respect, le bon ordre; disons-le plus brièvement et par un seul mot : Qui produit cela, qui rend ces familles si puissantes? L'obéissance! l'obéissance qui habitue à l'ordre, par là au travail, car le travail mène à l'aisance et de l'aisance à la fortune qui est la force matérielle; l'obéissance qui habitue à l'ordre, par là établit la bonne conduite, développe le talent; or, le talent et la bonne conduite donnent la force morale. Vous qui m'écoutez, êtes-vous un père ferme, une mère forte; savez-vous imprimer au-dessous de vous la subordination? Espérez, il y a de l'avenir dans votre maison.

Pour ces autres sociétés domestiques sans discipline, où le père est désobéi, la mère raillée, où les enfants commandent, on en a pitié en les voyant si près de leur ruine, car on les entend crouler à chaque parole d'insoumission. Ces familles sont sur la terre sans existence; elles habitent des maisons bâties sur le sable, comme dit l'Evangile, le vent les renverse. Elles végètent dans l'oubli, se dispersent, s'entredétruisent, se perdent comme la ruche d'abeilles lorsque la gouvernante vient à manquer.

Le grand prêtre Héli avait deux fils qui ne lui obéissaient pas. Ils devinrent le scandale d'Israël, compromirent l'existence de la nation, laissèrent prendre l'arche, perdirent le souverain pontificat, ruinèrent leur maison de fond en comble.

Mathatias en avait cinq qui lui obéissaient; il en fit cinq rois qui sauvèrent la religion mosaïque, rétablirent la nationalité juive et firent le nom des Machabées immortel. Voilà des exemples frappants, qui montrent que la désobéissance affaiblit et mène à ruine, et que l'obéissance au contraire rend fort et édifie.

2. Durée. — J'ai dit en second lieu que l'obéissance imprime la *durée*.

A quoi travaillons-nous avec ardeur sur la terre? à faire durer nos œuvres. Nos personnes ont un temps marqué qu'elles ne dépasseront pas; mais nos œuvres vont plus loin que nous. Celles surtout que nous avons à cœur de faire durer, sont les œuvres vivantes, c'est-à-dire nos sociétés; les institutions que nous avons reçues et que nous voulons transmettre : la religion, la famille, la société civile, l'Etat. Grandes choses, M. F., qu'il nous importe plus de conserver que des monuments matériels. Or, l'élément conservateur de ces institutions sacrées, c'est l'obéissance.

1° Une religion obéie est une religion qui dure. Non pas que je veuille comparer notre croyance divine aux faux cultes, aux vaines aberrations de l'esprit humain. La foi chrétienne existera bon gré ou mal gré nous sur la terre. Elle dure toujours; elle ne périt pas l'Eglise que Dieu soutient jusqu'à la fin des siècles; mais si elle ne périt pas, elle peut perdre de sa puissance; le chandelier peut être transporté : *Movebo candelabrum*. (Apoc., II, 5.) Or, pour que la religion que Dieu nous a donnée soit toujours florissante au milieu de nous, une chose surtout est nécessaire, c'est la soumission aux pasteurs, c'est l'obéissance à ceux que Dieu a placés sur nos têtes pour nous montrer la voie du salut.

Le schisme et l'hérésie, ces deux grands fléaux de l'Eglise, ont toujours

pour signes infaillibles la désobéissance aux dépositaires de la foi. Quand Luther eut dit : « Je n'obéirai pas, je suis l'égal du pape et des conciles, » son apostasie fut formelle et le scandale vint à son comble. L'Eglise catholique finit là où commence la rebellion ; elle va en d'autres contrées pour être toujours grande et éclatante, mais elle s'évanouit dans les lieux où l'on désobéit aux gardiens de sa doctrine. Obéissance, gage de durée pour la société religieuse.

2. La société civile constituée sur les mêmes bases, l'autorité dépérit aussitôt que ce principe est ébranlé. C'est ce qui arriva à Rome, comme le fait très-bien remarquer un profond publiciste, Montesquieu, qui a recherché les causes de *décadence* de l'empire romain : « L'obéissance avait fait de ce peuple un peuple roi, l'insubordination en fit un peuple esclave qui mourut. »

3. Cela est encore plus frappant dans les familles. Des enfants insoumis sont toujours des enfants dissipateurs. Or, l'héritage dilapidé, le père et la mère meurent sur un grabat; les fils et les filles se dispersent pour aller finir dans la misère çà et là, sans parents, sans amis, sans succession viable, sans plus laisser sur la terre aucune trace de leur passage.

Obéissance, ce mot n'est donc pas vide, stérile, il a donc sous le point de vue simplement temporel une grande signification ; en vérité, M. F., puisqu'il veut dire : force, durée, immortalité terrestre ; par contraire, désobéissance signifie : affaiblissement, ruine et fin, choisissez.

3. Paix. — Enfin l'obéissance produit un troisième résultat temporel : la *paix*.

Les troubles parmi les hommes ne viennent le plus souvent que de l'insoumission. On s'offense, on se querelle, on se maltraite parce qu'il y a eu manque d'égards, de déférence, c'est-à-dire de soumission.

L'insubordination produit les discordes, les luttes, les tempêtes. L'obéissance, au contraire, donne la paix, parce qu'elle donne l'ordre. Chacun remplissant son devoir, le chef par un commandement raisonnable, le subordonné par une soumission respectueuse, il en résulte une complète harmonie, par conséquent le bien-être et le bonheur.

La paix au foyer domestique, la bonne entente dans nos relations sociales, l'harmonie avec nos semblables, n'est-ce pas là le premier des biens? vous le trouverez, M. F., dans la docilité, dans la soumission à une sage autorité.

« Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu, » dit l'Evangile (Matth., xxii, 21), c'est-à-dire, rendez à chacun la part de soumission que son autorité exige de vous.

Chrétiens, obéissez aux pasteurs qui tiennent dans leurs mains les clefs du royaume céleste.

Citoyens, soyez soumis aux magistrats chargés de l'exécution des lois; enfants, obéissez à vos pères et mères ; serviteurs, faites sans murmure la volonté des maîtres auxquels vous êtes attachés. Voilà l'ordre établi de Dieu, et voilà encore où est pour vous une source de paix et de tranquillité. Il y a assez de bruit, assez de tempêtes autour de nous, revenons au calme pour lequel est faite notre vie de quelques jours, et pour atteindre cette fin, employons le moyen sûr, infaillible, l'obéissance. Prenons la société telle que l'ont faite Dieu et la nature, acceptons-la avec ses hiérarchies; aucun

ne naît roi, c'est-à-dire indépendant. C'est à cette condition que nous aurons la paix parmi nous.

2ᵉ *subdivision. — Avantages spirituels de l'obéissance.*

1. Elle donne du mérite aux autres vertus. — L'obéissance est cet arome qui donne à toutes les pratiques de vertu ou de religion le parfum délicieux dont le cœur de Dieu même est réjoui. Enlevez ce parfum, tout se gâte, tout se corrompt, rien n'est plus digne de Dieu. Pourquoi? parce que l'homme, quand il n'obéit pas, n'agit que par sa volonté propre, il fait ce qu'il veut. Or, Jésus-Christ nous a déclaré, en termes formels, que les plus sublimes prières ne nous sauveront pas, et que l'accomplissement de la volonté du Père céleste pourra seule nous mériter le ciel.

Une action, quelle qu'elle soit, n'a de valeur et de mérite que par sa conformité avec la volonté de Dieu ; si donc l'autorité légitime, celle qui représente Dieu, nous défend cette action, elle devient mauvaise pour nous, alors même qu'elle renfermerait dans sa nature une excellence infinie. Ainsi offrir le saint sacrifice de la messe, c'est faire un acte d'une valeur infinie, et cependant faire cet acte, quand l'Eglise le défend, c'est un péché.

Voilà ce que le Saint-Esprit a voulu dire, quand il a mis l'obéissance au-dessus des holocaustes et des offrandes, au-dessus des victimes les plus grasses et des sacrifices du plus grand prix.

Une autre vérité qui montre bien l'excellence de la vertu d'obéissance, c'est que les actions les plus simples, et en apparence les plus communes, acquièrent une vertu très-grande, et peuvent avoir un mérite inappréciable, lorsqu'on les fait par un véritable esprit d'obéissance. Je n'ai pour m'en convaincre qu'à examiner ce qu'ont fait, dans la maison de Nazareth, pendant de longues années, Jésus, Marie et Joseph. Dira-t-on que les actes héroïques des martyrs et les courses apostoliques des missionnaires dans les pays sauvages seront jugées dignes de la même récompense que les vertus cachées de la sainte famille, dans l'obscure boutique de l'artisan? personne n'aura jamais une pareille idée. Mais d'où venait le grand mérite dont je parle? de l'obéissance la plus sublime, la plus parfaite que l'on puisse pratiquer.

Quelle folie de vouloir apprécier le mérite par l'importance de l'œuvre que l'on fait! Le vrai mérite est dans l'obéissance plus ou moins parfaite de celui qui agit. Il y a dans le fond des monastères tels religieux qui balayent les cellules, d'autres qui sont consacrés à des emplois bien plus grossiers; or ces religieux seront un jour couronnés de gloire et occuperont une place que n'auront jamais des hommes qui ont fait un grand bien dans l'Eglise, mais qui n'ont pas pratiqué au même degré la vertu d'obéissance.

Si donc nous voulons nous assurer que nous travaillons pour le ciel, et que nos actions sont dignes de récompense ; si nous voulons savoir quelle sera un jour la grandeur de nos mérites, il faut que nous examinions quelle est la perfection de notre obéissance.

3ᵉ *subdivision. — Elle attire les bénédictions de Dieu et ouvre le ciel.*

L'obéissance ouvre le ciel et attire des torrents de bénédictions sur tou-

tes nos œuvres. Ce qui est entrepris par le principe de l'obéissance est toujours bon, quand même le succès ne paraît pas au dehors.

Malheur à l'âme téméraire qui ne se détermine à faire une bonne œuvre que pour suivre son attrait et pour faire sa volonté ! Dieu n'est pas avec elle. Ce qu'il y a de plus de difficile, par exemple, la conduite des âmes et la direction des consciences, deviendra un puissant moyen de sanctification pour celui qui ne reçoit ce fardeau que par obéissance ; tandis que la témérité qui va au-devant d'un travail que Dieu ne lui envoie pas, est suivie de beaucoup de malheurs.

Saint Paul une fois converti s'écrie : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » et Jésus-Christ lui envoie Ananie pour le diriger. Dieu ne dirige pas les âmes par lui-même, mais par les supérieurs qu'il leur donne et qui tiennent sa place. Dire : je n'obéis qu'à Dieu, c'est dire qu'on n'obéit qu'à soi-même, à moins qu'on ne veuille dire qu'en se soumettant aux hommes, on a l'intention de se soumettre à Dieu, qui les a revêtus de sa propre autorité.

Le roi-prophète disait à Dieu : « Seigneur, enseignez-moi à suivre votre volonté. » Disons la même chose, et Dieu nous répondra que nous avons la certitude de faire sa volonté lorsque nous nous laissons conduire par ceux qu'il a établis pour être nos guides.

O excellence de la vertu d'obéissance ! quoi donc ! en obéissant, je fais toujours ce que Dieu veut ! Donc en obéissant, je ne me tromperai jamais ! Dieu ne me demandera jamais pourquoi j'ai obéi pour m'en faire un reproche. Quand je garde le silence tandis que je devrais parler pour convertir les âmes ; quand je reste tranquille chez moi alors que mille bonnes œuvres m'appellent, si ce silence, ce repos, cette inaction me sont prescrits par l'obéissance, je glorifie Dieu, je travaille sûrement à ma sanctification, je perfectionne mon âme ! Oui, cela est incontestablement vrai, et ce qui ne l'est pas moins, c'est que dans les charges importantes, dans les emplois éclatants, dans les dignités où l'on peut rendre à l'Eglise d'éminents services, je pourrais trouver mille dangers, peut-être ma damnation éternelle, si ces mêmes charges, ces emplois et ces dignités ne m'avaient pas été imposés par l'obéissance.

Comprenez maintenant, M. F., cette parole admirable : « L'obéissance vaut mieux que le sacrifice; obéir est une chose bien meilleure que l'oblation des plus belles victimes, et mettons-la en pratique.

L'obéissance n'est donc pas une vertu qui nous soit arbitrairement imposée. Elle repose sur des principes vrais et incontestables.

Dieu commande partout, M. F.; il commande dans l'Eglise, dans l'Etat, dans votre maison. Par cela qu'il nous a fait sociables, il a mis parmi nous le commandement, et le commandement nous est si nécessaire, que nous devons le garder, dit Bellarmin, à moins de désirer que le genre humain périsse. » (*De Leucis*, l. III, 6.) Or, ce commandement venant de lui, c'est à lui que nous obéissons en nous soumettant aux hommes qui en sont investis.

Obéissons donc en voyant au-dessus des hommes quelquefois indignes des dignités qu'ils occupent, la majesté et la puissance de Dieu d'où découle toute force humaine, tout pouvoir véritable ; obéissons en regardant en haut le Maître souverain qui nous récompensera pour avoir suivi et respecté l'ordre qu'il a institué en ce monde ; nous aurons toujours fait la volonté de Dieu en nous soumettant à ses lois.

# PRONE SUR LES BONNES ŒUVRES

(EX DIVERSIS)

## PLAN

1er POINT. — NÉCESSITÉ DES BONNES ŒUVRES.

2e POINT. — ŒUVRES A FAIRE.

Subdivisions.

1° Celles de son état;
2° Celles d'abord de précepte.

3e POINT. — CONDITIONS REQUISES POUR QUE NOS ŒUVRES SOIENT MERITOIRES.

1° La foi;
2° L'état de grâce;
3° Un motif surnaturel;
4° La grâce, principe de toute œuvre.

TEXTE : *Omnis arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur.* (Matth., VII, 17.)

Voilà, M. F., ce que vous avez mille fois entendu, et ce que vous n'avez peut-être jamais bien compris. C'est nous qui sommes les arbres dont il est parlé dans l'Evangile. Les bons fruits sont nos bonnes actions; les mauvais fruits sont nos péchés. Tout homme dont les œuvres sont bonnes est un arbre précieux devant Dieu, qui sera un jour transplanté dans la terre des saints. Tout homme dont les œuvres ne sont pas bonnes, quand même elles ne seraient pas mauvaises, est un arbre tout au moins inutile, que Dieu réprouve et condamne aux flammes éternelles. Il ne suffit donc pas, pour être sauvé, de ne point faire de mal, il faut outre cela pratiquer le bien et faire de bonnes œuvres. Sur quoi nous voyons un très-grand nombre de chrétiens se tromper et se perdre, faute de bien comprendre la vérité renfermée dans ces paroles: « Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu. »

Les uns pensent que pour gagner le ciel il suffit d'éviter le mal, et ne se mettent point en peine de faire de bonnes œuvres, ni de rendre leurs actions bonnes. D'autres s'imaginent que pour faire de bonnes œuvres, il faut jeûner souvent, faire beaucoup d'aumônes et de longues prières; et n'ayant d'ailleurs ni assez de temps pour prier, ni assez de bien pour soulager les pauvres, ni assez de santé ou de ferveur pour jeûner, ils se croient dispensés de tout cela, et ne pensent pas même à faire de bonnes œuvres. Enfin, il y en a très-peu qui sachent ce que c'est qu'une bonne œuvre.

Il est donc de la dernière importance de vous instruire sur ces trois points, et de vous apprendre : 1° que personne n'est dispensé de faire de bonnes œuvres, et qu'elles sont absolument nécessaires pour entrer dans le ciel; 2° que chacun dans son état peut aisément, avec la grâce de Dieu, pratiquer de bonnes œuvres. A quoi nous ajouterons deux mots sur les qualités que doivent avoir nos actions, et sur la manière dont il faut qu'elles soient faites pour être bonnes et méritoires devant Dieu.

## Ier POINT. — NÉCESSITÉ DES BONNES ŒUVRES.

Rien n'est moins raisonnable que le langage de certains chrétiens qui, quand on leur reproche leur tiédeur et leur négligence dans le service de Dieu, ne répondent autre chose sinon qu'ils ne font point de mal. Que dites-vous-là, mon enfant, je ne fais point de mal! Quoi! un religieux de la Trappe, vêtu d'un cilice, couchant sur la dure, jeûnant tous les jours de sa vie, ne mangeant que des légumes mal assaisonnés, ne sortant jamais de sa solitude, ne parlant qu'à Dieu ou ne parlant que de lui, passant une partie du jour à prier, l'autre à bêcher la terre ou à d'autres ouvrages pénibles, se levant toutes les nuits pour chanter les louanges de Dieu pendant plusieurs heures de suite : un religieux de la Trappe qui mène la vie la plus austère et la plus sainte ne cesse avec tout cela de gémir et de crier : Je suis un grand pécheur. Les plus grands saints on tenu le même langage; tous les chrétiens que nous voyons avoir le plus de piété et le plus de ferveur sont dans les mêmes sentiments et disent la même chose. Et vous qui n'avez ni ferveur, ni dévotion; vous, qui ne faites rien ou presque rien pour votre salut; vous, qui n'êtes devant Dieu qu'un arbre sans fruit, un serviteur inutile, vous ne laissez pas de dire froidement : Je ne fais point de mal? Vous sentez d'abord combien cette façon de penser est contraire à l'esprit de l'Evangile, puisque ceux qui sont les plus remplis de cet esprit tiennent à cet égard un langage tout différent. du vôtre.

Mais quand même il serait vrai de dire que vous ne faites point de mal, n'ayant aucun de ces vices grossiers et palpables qui sont en même temps si indignes et du chrétien et de l'honnête homme; quand même vous ne seriez ni impudique, ni avare, ni médisant, ni jaloux, ni vindicatif, ni colère, hélas! ceux qui disent : je ne fais point de mal, ne sont jamais exempts de tous ces vices : supposons néanmoins que vous ne soyez sujet à aucun, vous n'entrerez pas pour cela dans le ciel si vous ne faites de bonnes œuvres.

Que faut-il faire pour gagner le ciel? Après avoir lu et relu toute la Bible, tout ce que les saints Pères et les docteurs de l'Eglise ont écrit, tout ce que les livres de piété nous enseignent, vous trouverez que tout se réduit à ces deux paroles : « Evitez le mal et pratiquez le bien. » Ces deux choses doivent toujours aller ensemble : si vous les séparez, il n'y a rien de fait. Portez le cilice; jeûnez trois fois la semaine; priez sept fois le jour; donnez la moitié de votre bien aux pauvres; si d'ailleurs vous n'évitez pas le mal; si vous nourrissez par exemple des sentiments de haine ou de mépris envers le prochain; si vous critiquez sa conduite; si vous déchirez sa réputation; si vous manquez d'obéissance ou de respect pour vos supérieurs; si vous vous laissez dominer par l'orgueil et la vaine gloire, vos bonnes œuvres ne sont rien parce qu'un seul péché mortel détruit le mérite de toutes les bonnes œuvres possibles. D'un autre côté, soyez réglé tant qu'il vous plaira dans vos mœurs, honnête homme, ne faisant tort à qui que ce soit, évitant le mal, en un mot si avec cela vous ne pratiquez pas le bien, vous ne faites que la moitié de ce qu'il faut faire pour être sauvé, et comme on ne se sauve point à demi, dès que vous en restez-là vous ne faites rien.

Nous sommes comparés dans les livres saints tantôt au laboureur qui sème pour recueillir; qui recueille peu, quand il sème peu; qui ne recueille rien quand il ne sème rien du tout; tantôt à un figuier que le père de fa-

mille a planté dans sa vigne, qu'il cultive, qu'il amende dans l'espérance d'avoir du fruit, qu'il arrache lorsqu'il n'en donne point, quoique d'ailleurs il n'en produise pas de mauvais. La comparaison est sensible et n'a pas besoin d'une plus grande explication.

Le royaume du ciel nous est d'ailleurs proposé comme une récompense; et Jésus-Christ le compare au salaire d'un ouvrier qu'on paye le soir après qu'il a rempli sa tâche. Si le paradis est la récompense des bonnes œuvres, il n'y a donc pas de paradis à espérer pour quiconque ne fait pas de bonnes œuvres; comme un ouvrier qui n'a point travaillé ne doit pas espérer de salaire. Jugez vous-mêmes si cela est juste : voudriez-vous payer des gages à un domestique qui resterait les bras croisés et se contenterait pour tout service de ne pas faire du mal dans votre maison? Lorsque vous avez loué des ouvriers, n'exigez-vous pas qu'ils emploient fidèlement leur journée? et s'ils revenaient le soir sans avoir rien fait de ce dont vous étiez convenus, croiriez-vous leur faire injustice en refusant de leur payer ce que vous leur aviez promis? Comment donc prétendez-vous que Dieu vous récompensera si vous ne faites rien qui soit digne de récompense? Voyons là-dessus un beau passage de saint Paul.

Dites-nous, grand apôtre, pourquoi tant de prières, tant de jeûnes, de veilles, de mortifications? Que faites-vous? Ecoutez, M. F., ô la belle réponse! «J'achève d'accomplir en moi et dans ma propre chair ce qui manque à la passion de Jésus-Christ.» Eh! que manque-t-il donc à la passion de Jésus-Christ? N'a-t-il pas été depuis sa jeunesse dans les travaux et la pauvreté? n'a-t-il pas vécu plus de trente ans dans les humiliations et dans la douleur? il a souffert; il est mort; les oracles des prophètes sont accomplis, tout est consommé; que faut-il davantage pour le salut des hommes?

Il est vrai que le sang de l'Agneau sans tache a lavé les péchés du monde, et que le prix de ce sang adorable est devenu pour nous un trésor inépuisable de grâces et de bénédictions : tout est consommé de la part de Jésus-Christ; mais tout n'est pas consommé de la nôtre; il nous a mérité par sa mort tous les secours dont nous avons besoin pour travailler à la sanctification de nos âmes; mais comme il n'a pas prétendu sauver les hommes sans qu'ils y missent rien du leur, et que notre sanctification doit être en même temps et l'ouvrage de sa grâce, et celui des bonnes œuvres qu'elle nous fait faire, cet ouvrage demeure nécessairement imparfait lorsque nos bonnes œuvres ne sont pas jointes à la passion de Jésus-Christ. De sorte que cette passion et nos bonnes œuvres faisant ensemble la consommation de notre salut; lorsque nos bonnes œuvres manquent, la passion de Jésus-Christ nous devient inutile, comme nos bonnes œuvres ne serviraient de rien sans la passion de Jésus-Christ.

C'est que la sanctification de notre âme est un édifice spirituel dont Jésus-Christ a posé, ou plutôt dont il est lui-même le fondement. Si nous ne bâtissons rien sur ce fondement, il n'y aura jamais d'édifice. Fondement d'humilité, de douceur, de patience, de mortification : il faut donc élever sur ce fondement des œuvres d'humilité, de douceur, de mortification, de patience. Fondement de justice, de piété, de sainteté; il faut donc élever sur ce fondement les œuvres de la piété et de la justice. Fondement d'amour et de charité; il faut donc élever sur ce fondement les œuvres de l'amour divin et de la charité chrétienne. Voilà ce que saint Paul appelle «remplir ce qui manque à la passion de Jésus-Christ.»

Ceci me fait souvenir de ce que dit ailleurs le même apôtre, que Dieu a préparé à chacun de nous un certain nombre de bonnes œuvres afin que nous les pratiquions. Il les a préparées, c'est-à-dire qu'il nous les indique, nous les prescrit, nous en montre le modèle dans sa sainte humanité, nous les inspire par sa grâce et nous aide lui-même à les pratiquer. Vous avez tout disposé, ô mon Sauveur, pour l'édifice de notre salut; vous en avez dressé le plan, vous en avez posé les fondements, vous en avez pour ainsi dire préparé les matériaux; vous êtes vous-même à la tête de l'ouvrage, vous nous donnez abondamment tous les secours nécessaires, vous nous exhortez sans cesse au travail et vous travaillez avec nous. Courage, M. F., ne perdez point de temps; ce n'est que par vos bonnes œuvres que vous pouvez rendre votre vocation certaine. Ce sont les paroles de saint Pierre.

Mais quelles sont les bonnes œuvres que chacun doit faire? second point.

## IIe POINT. — BONNES ŒUVRES A FAIRE.

C'est par la qualité des fruits que l'on connaît celle de l'arbre; un bon arbre, dit Jésus-Christ, ne peut produire de mauvais fruits, et un mauvais arbre n'en peut produire de bons : on ne cueille pas des raisins sur les épines, ni des figues sur les chardons. Un bon arbre doit donc porter le fruit qui lui est propre, c'est-à-dire qu'un chrétien doit faire les actions qui lui conviennent et que Dieu demande de lui, et les faire de la manière qu'il le veut. Ce n'est pas assez d'agir, ni même de beaucoup agir; la perfection chrétienne ne consiste pas non plus à faire de grandes choses; mais à faire les actions propres de son état, à les faire avec une droite intention de plaire à Dieu. Telles sont les conditions nécessaires pour rendre nos œuvres dignes de la gloire éternelle.

### 1re *subdivision. — Actions de son état.*

Premièrement, il faut faire les actions propres de son état, c'est-à-dire celles qui dépendent de nous et auxquelles nous sommes obligés. Non, M. F., Dieu ne demande pas de nous des choses impossibles et au delà de nos forces; il veut que nous soyons saints, et nous pouvons le devenir. Or, si la sainteté consistait à faire des choses qui ne dépendent pas de nous, à faire des actions extraordinaires, nous ne pourrions pas y parvenir, puisque chacun ne trouve pas l'occasion ou n'a pas les talents et les forces nécessaires pour ces grandes actions. Il n'est pas donné à tous d'avoir des extases, des ravissements dans l'oraison; il ne convient pas à tous de faire les fonctions d'apôtre, d'annoncer l'Evangile aux nations de la terre; chacun n'a pas la force de souffrir ce que les martyrs ont souffert, et Dieu ne le demande pas de nous; il n'exige pas que, comme les solitaires, nous abandonnions tous nos biens pour nous enfoncer dans de profondes solitudes et nous livrer à toutes les rigueurs des pénitences qu'ils ont faites. Ce que Dieu demande donc de vous, M. F., c'est que vous remplissiez les devoirs de votre état, que vous fassiez les actions qui vous conviennent, conformément aux talents et aux grâces qu'il vous donne.

Vous n'êtes pas assez pourvus des biens de la fortune pour faire d'abondantes largesses aux pauvres, les riches y sont obligés; mais si vous n'avez pas du bien, n'avez-vous pas d'autres occasions d'exercer la charité à l'égard du prochain en rendant quelques services à ceux qui ont besoin de vous, en

consolant les affligés, en visitant les malades, les prisonniers, ou vous servant de quelque autre moyen qu'une charité industrieuse fait bien trouver?

Vous n'êtes pas d'un tempérament assez fort pour vous mortifier par des jeûnes continuels et rigoureux; mais ne pouvez-vous pas du moins et ne devez-vous pas observer ceux que l'Eglise vous commande? Ne pouvez-vous pas, par un esprit de pénitence, retrancher en d'autres temps quelque chose de vos repas, ce que vous faites bien souvent pour la santé, ou même pour éviter la dépense?

En un mot, vous n'avez qu'à remplir les devoirs de votre état, faire le bien quand il se présente, selon les différentes occasions et circonstances que la providence de Dieu ménage à vos connaissances, à vos talents, à votre condition; et voilà les fruits des bonnes œuvres que vous pourrez présenter au père de famille pour être placés dans son grenier. Une ample moisson vous est ouverte, vous n'avez qu'à recueillir pour vous enrichir. Ne vous plaignez donc pas que le salut vous soit impossible, ni même difficile : le royaume de Dieu est au dedans de vous, dit Jésus-Christ; faites ce qui dépend de vous, et ce que Dieu demande, et vous serez ce bon arbre qui porte de bons fruits.

### 2e *subdivision. — Actions de précepte.*

Je dis, M. F., ce que Dieu demande de vous, faites-y bien attention, pour ne pas vous laisser séduire par une fausse dévotion qui se fatigue sans fruit, qui fait beaucoup de choses sans mérite, parce qu'elle ne fait pas la volonté de Dieu. Il faut donc vous attacher aux œuvres de précepte, préférablement à celles qui ne sont que de conseil. Vous êtes portés d'inclination à faire des aumônes aux pauvres; mais de quoi vous serviront ces aumônes quand vous avez des dettes à payer, et que vous faites souffrir vos créanciers par vos délais? Vous visitez les églises, et vous y passez un certain temps à répandre votre cœur devant le Seigneur : je loue votre piété, si elle ne vous détourne pas de vos autres devoirs; mais si votre présence est nécessaire dans votre famille pour veiller sur vos enfants, sur vos domestiques qui vivent dans le désordre, par votre défaut de vigilance, votre piété n'est plus de saison. Les fruits que Dieu demande de vous sont les soins que vous devez prendre du salut de ceux qui dépendent de vous. Vous aimez la lecture des bons livres, vous y employez un certain temps : occupation bien louable, mais elle ne doit pas vous dérober le temps que vous devez à l'exercice d'un emploi, aux affaires dont vous êtes chargés. Vous avez du zèle pour réformer les défauts d'autrui, mais il faut commencer par vous-mêmes. Vous suivez scrupuleusement certaines pratiques de piété que vous vous êtes prescrites; vous récitez des prières de confréries auxquelles vous êtes agrégés; mais vous négligez vos devoirs essentiels à l'égard de Dieu et du prochain : ainsi, tout le bien que vous faites ne vous sert de rien, il faut avant toutes choses faire ce qui est d'obligation. Tels sont les fruits que vous devez porter pour être un bon arbre, un bon chrétien : *Fructum suum dabit.* Ce n'est pas encore assez de faire les bonnes œuvres auxquelles on est obligé, il faut les faire avec une droite intention de plaire à Dieu.

En effet, M. F., l'intention est par rapport à nos actions ce que l'œil est au corps, la racine à l'arbre, le soleil à l'univers; comme le corps est dans les ténèbres s'il n'a point d'yeux, l'arbre est stérile sans la racine, l'univers

sans le soleil n'est qu'un chaos ténébreux; une action, quelque bonne qu'elle soit d'ailleurs par son objet, si elle n'est animée d'une droite intention de plaire à Dieu, est une action ténébreuse, inutile à celui qui la fait; ce que Jésus-Christ a voulu nous faire entendre quand il nous dit : Si votre œil est simple, tout votre corps sera lumineux; mais si l'œil est gâté, tout le corps sera dans les ténèbres : *Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit; si autem oculus tuus fuerit nequam, totum corpus tenebrosum erit.* (Matth., VI, 22.) Or, cet œil simple ou ténébreux qui donne de la lumière ou de l'obscurité au corps de nos actions, est, selon saint Augustin et saint Grégoire, la bonne ou mauvaise intention qui les accompagne. Si l'intention est bonne et pure dans son motif, l'action le sera de même; mais si l'intention est vicieuse, elle communiquera son défaut à l'action. Cette droite intention est, pour ainsi dire, le fondement et l'âme de la vie spirituelle; elle distingue les enfants de Dieu de ceux qui ne le sont pas. Avec elle, les actions les plus communes, les plus abjectes, sont des actions grandes devant Dieu; sans elle, les actions les plus extraordinaires n'ont aucun mérite et ne servent de rien. Donnez tous vos biens aux pauvres, faites les actions les plus glorieuses devant les hommes; si vous n'êtes pas animés d'une droite intention, vous n'avez rien fait, vous n'aurez pas plus de récompense que les pharisiens qui jeûnaient, qui faisaient des aumônes et de longues prières; mais parce qu'ils faisaient leurs œuvres pour s'attirer l'estime des hommes; que dit Jésus-Christ en parlant d'eux? Ils ont reçu leur récompense : *Receperunt mercedem suam.* (Matth., VI, 2.) On en dira de même de vous, M. F.; quelques bonnes œuvres que vous pratiquiez, si vous vous proposez d'autre fin que de plaire à Dieu, vous aurez toute la peine de la vertu, vous n'en aurez point la récompense.

Aussi un des plus dangereux artifices dont le démon se sert pour détourner les hommes de la voie du salut n'est pas de les empêcher de faire de bonnes actions, mais de les rendre autant qu'il peut défectueuses en y glissant quelque motif capable de les vicier, comme le respect humain, l'intérêt, la vaine gloire; ou Satan, transformé en ange de lumière, nous engage souvent à la pratique de certaines bonnes œuvres qui, étant plus capables de nous attirer l'estime du monde, sont plus sujettes à perdre leur mérite devant Dieu. C'est à quoi, M. F., il faut donner toute notre attention quand il se présente une bonne œuvre à faire. Il faut avoir soin de bien rectifier votre intention par le motif de plaire à Dieu, qui vous fasse rejeter tout motif humain qui ne se glisse que trop souvent dans les meilleures actions. Hélas! combien d'actions inutiles pour le ciel, combien de vertus sans mérite, parce que Dieu n'y voit pas cette droite intention de lui plaire! On fait des prières, des aumônes, mais on est bien aise que les hommes les connaissent pour en avoir l'approbation. On ne cherche pas Dieu dans la plupart des meilleures actions ; vous verrez des personnes chastes et modestes dans leur extérieur; mais si vous pénétriez le motif qui les anime, vous verriez que c'est l'honneur du monde, que c'est la crainte d'être blâmés pour des actions qu'il ne convient pas de faire : vous verriez des ennemis se réconcilier; mais dans quelle vue le font-ils? par certaines considérations pour des personnes qui les ont priés, ou par crainte des suites fâcheuses qu'entraînent après elles l'inimitié et la vengeance. Combien de chrétiens sont parés des beaux dehors de la vertu, mais qui au dedans sont, comme dit Jésus-Christ, remplis de l'infection du vice; qui, sous la peau de brebis, cachent la fureur des loups

ravissants! Oh! que l'on est bien souvent trompé par les apparences! qu'il s'en faut bien que certains hommes soient tels au dedans qu'ils paraissent au dehors! C'est la bonne intention qui leur manque : or, dès que l'intérieur n'est pas réglé selon Dieu, tout ce que l'on fait à l'extérieur ne sert de rien; les meilleures actions, sans la droite intention, ressemblent à des fruits qui ont une belle peau et qui sont gâtés à l'intérieur.

Au contraire, M. F., quand l'intérieur est bien réglé, quand on ne cherche qu'à plaire à Dieu, tout ce que l'on fait lui devient agréable et nous sert pour le salut. Ne fût-ce qu'un verre d'eau donné au nom de Jésus-Christ, il aura sa récompense. La veuve de l'Evangile, qui ne mit que deux deniers dans le tronc, fut louée par Jésus-Christ, comme ayant plus donné que les pharisiens qui avaient mis de plus grosses sommes, parce que son intention était meilleure. Dieu n'a pas tant égard aux dons qu'on lui fait qu'à l'affection qui les accompagne.

Bien plus, M. F., les actions, même les plus indifférentes, comme le boire, le manger et autres semblables, deviennent des actions méritoires pour le ciel dès qu'on les fait pour Dieu. O l'excellent moyen que vous avez de vous enrichir, d'amasser des trésors pour le ciel! Une droite intention de plaire à Dieu dans toutes vos actions, voilà cette pierre précieuse de l'Evangile qui convertit en or tout ce qu'elle touche, qui rendra vos actions dignes d'une couronne éternelle, puisque sans changer d'état, sans faire autre chose que ce que vous faites, sans augmenter votre peine et votre travail, vous n'avez qu'à changer d'objet et faire pour Dieu ce que vous faites pour le monde. Pour lors vous amasserez des richesses immenses pour l'éternité. C'est ainsi qu'un grand nombre de saints ont gagné le ciel dans le même état que vous. Faites comme eux vos actions ordinaires en vue de plaire à Dieu, cherchez en tout sa gloire, et vous aurez tout fait pour acquérir la sainteté.

## IIIe POINT. — CONDITIONS REQUISES POUR QUE NOS ŒUVRES SOIENT MÉRITOIRES.

1° La foi. — Pour faire une bonne œuvre qui soit digne de la vie éternelle, il faut premièrement avoir la foi. Les prières, les jeûnes, les aumônes et toutes les bonnes œuvres des infidèles ou des hérétiques, quoiqu'elles ne soient point des péchés, ne méritent rien devant Dieu, parce que sans la foi, il est impossible de lui plaire : et de même que le sarment détaché du cep ne saurait porter de fruit, ainsi tout homme séparé de l'Eglise ne saurait faire aucune action qui soit digne de la vie éternelle.

2° En état de grace. — Il faut être en état de grâce : quelque bonnes œuvres que puisse faire un chrétien, pendant qu'il est en péché mortel, elles sont des œuvres mortes, qui ne seront jamais récompensées dans le ciel. Nous ne pensons pas pour cela qu'elles soient mauvaises, ni que les pécheurs dans cet état ne doivent pas faire de bonnes œuvres; nous disons au contraire que par un pur effet de la miséricorde de Dieu qui est infinie, ces bonnes œuvres pourront attirer sur lui la grâce d'une véritable conversion, s'il les fait principalement en vue de Dieu et de son salut. Cela étant ainsi, M. F., quelle attention ne devons-nous point avoir à tenir notre conscience pure, de peur que nos bonnes œuvres ne soient perdues pour l'autre vie : et d'un autre côté, ceux qui ont le malheur de croupir dans des habitudes criminelles, combien ne doivent-ils pas chercher à faire de bonnes œuvres pour

détourner la colère de Dieu, et attirer les grâces dont ils ont besoin pour se convertir.

3° Agir surnaturellement. — Il faut agir par un motif surnaturel, c'est-à-dire, par un motif qui ait rapport à la gloire de Dieu et au salut de notre âme. Car si vous agissez par un motif purement naturel ; si vous ne rendez service au prochain que par un sentiment de compassion humaine, et pour votre propre satisfaction, comme un païen pourrait le faire, alors votre bonne œuvre pourra bien être récompensée sur la terre ; mais vous n'aurez rien au delà. Que si vous agissiez par ostentation, par vaine gloire, ou par quelque motif criminel, votre bonne œuvre se tournerait en péché.

4° La grace, principe des œuvres. — Enfin, et ceci me fait trembler, il faut que la grâce soit le principe de bonnes œuvres. Car si elles ne viennent que de notre propre volonté, si la grâce ne les fait point avec nous, elles ne seront point couronnées, quoique nous n'ayons, ce nous semble, d'autre intention que de plaire à Dieu. Parmi les bonnes œuvres, qui ne sont pas nommément d'une obligation indispensable, il peut s'en trouver que Dieu ne nous demande pas, bien qu'elles soient très-louables en elles-mêmes. Vous jeûnez trois fois la semaine, vous faites beaucoup d'austérités. Plein de zèle pour le salut des âmes, vous vous donnez beaucoup de peine pour ramener dans le bon chemin ceux qui s'en écartent. Cela est beau ; mais vous ne savez pas si dans tout cela vous agissez par le mouvement de la grâce, ou si vous n'agissez que par votre propre mouvement. Cette réflexion est effrayante, capable d'humilier les plus grands saints, et ceux qui font le plus de bonnes œuvres. L'Apôtre en était vivement pénétré lorsqu'il disait : Mes Frères, travaillez à votre salut avec crainte et tremblement; parce que c'est Dieu lui-même qui vous fait vouloir et qui vous fait accomplir les œuvres du salut. De sorte que toutes les bonnes œuvres qu'il n'inspire point, et qu'il ne fait pas avec nous, par conséquent ne sont point des œuvres de salut. Or, quel est l'homme assez présomptueux pour s'assurer que c'est Dieu qui l'inspire et qui agit avec lui lorsqu'il fait des œuvres que Dieu ne lui commande pas nommément, et qui sont regardées comme des œuvres de surérogation? Humiliez-vous donc et tremblez, âmes justes, parce que vous ne savez pas si vos bonnes œuvres sont agréables à ses yeux, comme vous ne savez pas si vous êtes dignes d'amour ou de haine.

Mais cette réflexion, et l'incertitude où nous sommes si c'est la grâce ou le seul mouvement de notre volonté qui est le principe de nos bonnes œuvres, ne peuvent-elles pas nous décourager et nous empêcher d'en faire? Bien loin de là, M. F., cette réflexion et cette crainte doivent au contraire exciter notre courage, redoubler notre zèle, et nous porter à faire une ample provision de toutes sortes de bonnes œuvres. Ecoutez là-dessus un beau passage de l'Ecclésiaste. Vous ne savez pas comment l'esprit qui est dans l'homme porte la vie et le mouvement dans les différentes parties de son corps, ni comment les membres de ce corps se forment dans le sein de nos mères: et vous ignorez de même tous les ouvrages de celui qui a fait toutes choses. Ne cessez donc pas de semer du grain dans votre champ, depuis le matin jusqu'au soir, parce que vous ne savez point lequel est-ce qui lèvera; que si tout ce que vous aurez semé vient à lever, ce sera encore mieux. L'application de ce passage est aisée à faire. Comme vous ne connaissez pas les opérations secrètes et ineffables de cet esprit divin qui est l'âme de nos âmes, et qui souffle où il veut, ni la manière dont il crée en nous l'homme

nouveau, en y formant l'image de Jésus-Christ suivant la pensée de saint Paul, vous ignorez de même quelles sont les bonnes œuvres que la grâce opère, ou n'opère pas avec vous. Pratiquez-en donc de toutes sortes, dans tous les âges et dans tous les temps de votre vie, parce que vous ne savez pas lesquelles seront vraiment des fruits dignes d'être couronnés par le juste Juge. Que si toutes sont agréables à ses yeux, vous paraîtrez devant lui avec des trésors infinis qui vous mériteront un degré immense de gloire.

Hélas, Seigneur! quel a donc été mon aveuglement, lorsque j'ai pensé pouvoir entrer dans le ciel sans pratiquer de bonnes œuvres, et que je me suis tranquillisé en disant que je ne faisais point de mal; comme si ce n'était pas un grand mal de ne faire aucun bien; comme si les ouvriers qui n'ont rien fait pouvaient espérer un salaire. Lâche et insensé que je suis! avec un peu d'attention sur moi-même, en me faisant quelques violences, sans prendre sur mes occupations ordinaires, j'aurais pu, depuis que je suis au monde, amasser une infinité de bonnes œuvres. Toutes mes actions auraient pu devenir méritoires si j'avais eu soin de les faire au nom de Jésus-Christ dans l'intention de lui plaire et d'accomplir sa volonté. Point du tout : j'ai agi presque toujours par des vues purement humaines; et toutes mes actions, la plupart même de celles que j'ai regardées comme de bonnes œuvres, ont été perdues pour le ciel.

Hélas! combien de fois n'ont-elles eu d'autre principe que ma propre volonté, mon tempérament, mon caractère particulier, peut-être l'amour déréglé de moi-même; amour plein de détours et d'artifices, qui me fait illusion de tant de manières, qui se glisse jusque dans les actions les plus louables et les empoisonne, comme un ver qui pique le fruit et le gâte? O Dieu terrible dans vos jugements sur les enfants des hommes! vous n'êtes pas moins un Dieu de bonté et de miséricorde. Prenez donc pitié de mon aveuglement et de ma faiblesse : dissipez par la lumière de votre grâce les ténèbres épaisses dont je suis environné : faites-moi sentir l'indispensable nécessité d'amasser de bonnes œuvres pour l'autre vie; faites-moi connaître celles qui vous sont les plus agréables, et opérez vous-même en moi et avec moi, tout le bien que vous voulez que je fasse. Rendez-moi fidèle dans les petites choses comme dans les grandes; que le but principal de toutes mes actions soit d'accomplir votre sainte volonté, afin que mes jours se trouvent pleins devant vous, et qu'étant semblable à un arbre chargé de bons fruits, vous me jugiez digne, après ma mort, d'être transplanté dans le séjour des bienheureux. Ainsi soit-il.

---

# MATÉRIAUX

SOMMAIRE : I. Sujets principaux de la chaire. — II. Sujets de cet Évangile les plus appropriés aux besoins actuels. — III. Traits historiques. — IV. Plans divers relatifs à chaque sujet. — V. Prédication des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche. — VI. Esprit religieux de ce dimanche et de la semaine. — VII. Annonces des fêtes de la semaine. — VIII. Auteurs à consulter.

## I. — SUJETS PRINCIPAUX LE LA CHAIRE

relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — Leurs caractères et sources.

BONNES ŒUVRES : *A fructibus eorum cognoscetis eos.* — Nous avons donné ci-dessus un excellent sermon sur cette matière.

Obéissance : *Qui facit voluntatem Patris mei... ipse intrabit in regnum cœlorum.* — Nous avons également donné ce sujet ci-dessus.

Mensonge : *Attendite a falsis prophetis.* — Matthias Faber traite cette question d'après ce thème : *Mendacium quam sit fugiendum.* Elle a été exposée dans notre volume du *Décalogue,* sous ces titres : du mensonge, nature de ce péché; des restrictions mentales; prétextes pour excuser le mensonge.

Observation des commandements de Dieu : *Qui facit voluntatem Patris mei.* — Ce sujet revient ailleurs. On trouvera dans notre même volume du *Décalogue,* une instruction spéciale sur les commandements de Dieu, d'après ce plan : 1° histoire de leur promulgation; 2° leur but, le bonheur de l'homme en cette vie et en l'autre; 3° leurs caractères; loi naturelle et positive; 4° leurs obligations : les connaître, les observer; 5° manière de les observer : *Integre, devote, persemper.*

## II. — SUJETS DE CET ÉVANGILE LES PLUS APPROPRIÉS AUX BESOINS ACTUELS.

### Obéissance.

Choix du sujet. — Deux sujets fort pratiques et très-actuels naissent naturellement du texte évangélique de ce dimanche : 1° les bonnes œuvres; 2° l'obéissance : aussi avons-nous donné ci-dessus un modèle de chacun.

Aucun siècle n'a été plus fécond en bonnes œuvres que le nôtre; si au profane on peut l'appeler le siècle des *découvertes,* de l'industrie, du progrès, de la richesse, etc., au sacré, nous pouvons l'appeler le siècle des *œuvres saintes.* Sur ce point l'esprit chrétien a été aussi actif, aussi entreprenant que l'esprit mercantile et mondain. C'est donc être dans la situation actuelle que de prêcher sur ce sujet, pour y tenir en haleine les âmes.

La question de l'obéissance est beaucoup plus rarement exposée dans les assemblées des fidèles. Les grands prédicateurs semblent l'avoir rayée de leur répertoire, les pasteurs la réservent pour le catéchisme, le colloque du soir ou de la congrégation. C'est un procédé fâcheux. Peu de sujets moraux sont aussi importants par eux-mêmes et leur actualité; par *eux-mêmes,* car le devoir de l'obéissance est universel et perpétuel, tous nous sommes obligés d'obéir à la loi de Dieu, à celles des hommes, de la société, de la famille, de notre nature propre; par leur *actualité;* le cri du temps, est un cri d'insubordination : *Non serviam,* dont il faut montrer l'illégitimité et la culpabilité pour la calmer et enfin l'étouffer.

Manière de traiter ce sujet. — Le plan que nous avons suivi ci-dessus, est le plus simple et le plus complet qu'on puisse faire sur cette matière. Il embrasse deux points capitaux : 1° nécessité de l'obéissance; 2° ses avantages; si on en retranche, il est insuffisant, si on y ajoute, on l'embarrasse. La première partie a été remplie diversement par les auteurs. Les uns tirent les raisons de cette nécessité du côté de Dieu, d'autres de Jésus-Christ, d'autres de la nature, de la religion; nous nous sommes borné à les tirer : 1° de l'organisation sociale qui conformément à la loi chrétienne a établi trois autorités auxquelles nous devons forcément obéissance : l'autorité religieuse, civile et domestique.

Pour la seconde partie qui traite des avantages de l'obéissance, nous la subdivisons en : 1° avantages temporels, et 2° avantages spirituels.

Les prédicateurs et les ascétiques négligent la partie qui expose les avantages temporels, bien à tort selon nous, parce que elle est la mieux écoutée et la mieux comprise. Or, on doit se donner de garde dans tout discours d'omettre les endroits attachants, puisque ce sont ceux qui tiennent en haleine et font passer les autres. Pour ce motif, nous avons donné à cette partie du développement et l'avons marquée de quelques couleurs vives, quand la pensée l'a demandé, particulièrement dans le tableau de la famille consolidée ou renversée selon qu'il y a en elle obéissance ou insoumission. C'est là qu'il faut insister; on y montre les choses à nu et fortement. Etant ainsi témoin des effets temporels de l'obéissance, l'auditeur croit

d'avance aux résultats spirituels, lesquels il suffira d'indiquer brièvement, puisque le fruit du discours est déjà produit.

### III. — TRAITS HISTORIQUES. — EXEMPLES.

#### I. Sur l'obéissance.

Jésus-Christ, bien qu'il fût le Fils de Dieu, était soumis à ses parents.

La sainte Vierge Marie obéissait à ses parents et était l'humble servante du Seigneur.

Saint François le Séraphique disait : Parmi les grâces nombreuses dont le Seigneur m'a comblé, l'une des plus grandes, assurément, c'est celle qui me donne la force d'obéir avec un égal amour au dernier comme au premier religieux de mon ordre.

Saint François se distinguait aussi d'une manière toute particulière par son obéissance.

En général, nous trouvons dans la vie de tous les saints de magnifiques exemples de l'obéissance la plus absolue.

#### II. Sur les bonnes œuvres.

1. Le saint pape Pie V allait souvent visiter les hôpitaux; il lavait les pieds des pauvres, les consolait dans leurs peines, et les disposait lui-même à mourir chrétiennement. Son humilité avait quelque chose d'admirable. Un seigneur anglais, protestant de religion, se convertit en le voyant baiser les pieds d'un pauvre tout couvert d'ulcères.

Saint André Corsini, issu d'une des plus illustres familles de Florence, après avoir passé quelques années dans le désordre, rompit tout à fait avec le monde, et se consacra à Dieu dans l'ordre des Carmes. Sa charité pour les pauvres, et surtout pour les pauvres honteux, était incroyable; il recherchait ces derniers avec un grand soin, et les assistait le plus secrètement qu'il lui était possible. Tous les jeudis, il avait coutume de laver les pieds des pauvres, afin de pratiquer plus parfaitement cette charité et cette humilité, si recommandées par Jésus-Christ. Un d'entre eux ne voulant point présenter les siens, parce qu'ils étaient tout couverts d'ulcères, le saint surmonta sa résistance; mais à peine les pieds de ce malheureux eurent-ils été lavés, qu'ils se trouvèrent entièrement guéris.

Toute la vie de saint Roch a été vouée à la charité. Né à Montpellier, d'une famille noble, il porta, en venant au monde, une croix couleur de pourpre sur la poitrine; ce qui semblait annoncer qu'il serait un vaillant soldat de Jésus-Christ. Etant allé à Rome en pèlerinage, en un temps où la peste y faisait les plus affreux ravages, il se mit au service des malades, leur prodiguant toute sorte de secours; et, quand le fléau disparaissait dans une ville, il le suivait dans une autre, puis dans une troisième; et le mal semblait fuir devant lui.

### IV. — PLANS DIVERS RELATIFS A CHAQUE SUJET.

#### PLANS SUR L'OBÉISSANCE.

##### 1er PLAN.

(Texier).

1er POINT. — DROITS DES SUPÉRIEURS A L'OBÉISSANCE

Fondés : 1° Sur l'ordre de la Providence; — 2° L'utilité publique.

2e POINT. — MANIÈRE D'OBÉIR.

*Libenter*, *simpliciter*, *hilariter*, *velociter*, *humiliter*, *perseveranter*.

##### 2e PLAN.

1er POINT. — EXCELLENCE DE LA VERTU D'OBÉISSANCE.

1° Dieu l'a imposée à l'homme; Jésus-Christ l'exige du chrétien; c'est la première condition de la vie religieuse; — 2° C'est l'offrande de ce que nous avons de plus cher, notre liberté.

2e POINT. — AVANTAGES DE L'OBÉISSANCE.

1° Elle est le complément des autres vertus; — 2° Elle est la voie sûre, droite et facile d'aller à Dieu.

PLAN SUR LES BONNES ŒUVRES.

1er POINT. — ŒUVRES DE BIENFAISANCE PRESCRITES PAR LA RELIGION.

*Subdivisions :* 1. Œuvres générales de miséricorde. — 2. Œuvres spéciales qui s'y rattachent.

2e POINT. — LES BONNES ŒUVRES SONT NÉCESSAIRES AU SALUT.

*Subdivisions :* 1. Principes. — 2. Exemples dans l'Église et la société chrétienne.

—

## V. — PRÉDICATION

des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche.

SAINT HILAIRE nous fournit une homélie sur cet Evangile. Elle est tirée de son *Commentaire* sur saint Matthieu, et a été insérée dans le *Recueil* de M. Méry de la Canorgue.

SAINT J. CHRYSOSTÔME a une homélie plus longue et plus complète, citée par M. l'abbé Poussin dans ses *Homélies des Pères;* il y parle longuement des hérétiques qui sont les faux prophètes de la nouvelle loi.

LE V. BÈDE s'applique à donner l'interprétation des similitudes employées par Notre-Seigneur Jésus-Christ; il marque la profonde différence qui existe entre la bonne action et la mauvaise, termine par la flétrissure de l'hypocrisie et l'éloge de la vraie justice. Comme on le voit cette homélie est régulière et pleine d'enseignement.

ALBERT LE GRAND dit que les bons fruits sont ceux que saint Paul examine dans son Epître aux Galates, c. IV, et aux Ephésiens, c. V; que les mauvais fruits sont les œuvres de la chair dont le même apôtre fait mention aux Galates, c. V.

SAINT ANTOINE DE PADOUE indique ainsi les signes du bon prophète : In quinque quæ in arboribus desiderantur : 1° radice humilitatis; 2° trunco obedientiæ; 3° ramis caritatis; 4° foliis sanctæ prædicationis; 5° fructu dulcedinis sanctæ contemplationis. Les contraires sont tirés semblablement du mauvais arbre : 1° Radix cupiditatis; 2° truncus obstinationis; 3° rami perversi operis; 4° folia verbi vanitatis; 5° fructus mortis æternæ.

GUILLAUME DE PARIS suit saint Chrysostôme et fait une homélie contre les hérétiques.

SAINT BONAVENTURE fait trois sermons mystiques sur le bon et le mauvais arbre qu'il applique au bon et au mauvais chrétien.

SAINT THOMAS D'AQUIN introduit un troisième arbre, celui qui ni bon, ni mauvais, est stérile et ne produit rien, qu'il caractérise : Tertia arbor est illa frondes producens sine floribus, flores ferens sine fructibus, fructus parturiens inutiles penitus. Que d'arbres de ce genre, de notre temps où tout est apparat!

## VI. — ESPRIT RELIGIEUX DE CE DIMANCHE ET DE LA SEMAINE.

Colloque familier pour la congrégation ou la prière du soir.

### LES BONS FRUITS.

Le Saint-Esprit compare l'homme juste à un arbre planté sur le courant des eaux, et qui porte son fruit dans son temps. Je remarque cette expression son fruit, le fruit qui lui est propre, qui tient à la nature et à la qualité de l'arbre; et ce fruit, l'arbre le porte dans son temps, c'est-à-dire dans la saison convenable, à l'époque de l'année où l'on a le droit de l'attendre.

Aujourd'hui, Jésus-Christ nous dit : Tout arbre bon fait de bons fruits, mais tout arbre mauvais fait de mauvais fruits. Or, dans le champ du Seigneur, dans le jardin spirituel de l'Eglise, les arbres, ce sont les fidèles. Ces arbres sont laissés à la garde des ouvriers nommés par Jésus-Christ; ceux-ci taillent, émondent, arrosent, plantent, arrachent, et tous leurs soins ont pour objet les fruits que le

Père de famille a le droit de demander à des arbres qui sont à lui, et qui occupent une place dans son champ.

Si donc je veux connaître un de ces arbres, si je veux juger de l'habileté du planteur, de l'ouvrier qui cultive la terre de Dieu, je ne dois considérer qu'une chose, les fruits. Ces fruits sont-ils bons, dignes de Jésus-Christ, sont-ils de son goût? L'arbre est bon, et il est bien cultivé. Si, au contraire, les fruits de l'arbre sont mauvais, aigres, amers, l'arbre est mauvais, et il est mal cultivé. On connaît un ouvrier à ses œuvres.

Jésus-Christ ajoute : Un arbre bon ne peut produire de mauvais fruits, de même qu'un arbre mauvais ne peut produire de bons fruits. C'est la confirmation de la même vérité. Mais voici le dernier mot du divin Maître : Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté dans le feu.

Voilà des paroles claires, précises, qui devraient mettre fin à beaucoup de discussions inutiles. On disserte savamment sur ce que les théologiens appellent morale sévère, morale relâchée; et quand on a beaucoup parlé, chacun garde ce qu'il dit être son opinion, sans que les âmes retirent le moindre avantage de toutes ces discussions. Un moyen bien court, pour en finir, c'est de prendre pour règle le principe de suivre Jésus-Christ. Vous voulez vous tranquilliser et prouver aux autres que telle doctrine est saine, je veux dire la morale de ce prédicateur, de ce livre, de ce directeur, jugez l'arbre par ses fruits, puisque le Sauveur lui-même a tiré cette conclusion de son discours : Donc vous les connaîtrez par leurs fruits.

Eh bien! en suivant telle méthode, en adoptant tels ou tels principes, en cultivant les arbres du jardin de l'Eglise, quels fruits ai-je obtenus? Le nombre des péchés a-t-il diminué? Y a-t-il un plus grand nombre d'âmes humbles et désireuses de Jésus crucifié? Le monde a-t-il moins d'esclaves ou de partisans? Voit-on sur le Calvaire plus de disciples fidèles et courageux qui ne consentent jamais à y laisser Jésus tout seul? Voilà les fruits que porte un arbre bon, un arbre bien cultivé.

Et moi qui médite ces choses. quel arbre suis-je donc dans le champ du Seigneur? où sont mes fruits? Saint Paul me fait connaître ceux que la séve divine doit me faire produire. Les fruits de l'esprit, dit cet apôtre, sont la charité, la paix, la joie, la patience, la bénignité, la bonté, la persévérance, la douceur, la foi, la modestie, la continence, la chasteté.

Hélas! je pense trop peu à cette grande vérité. Cependant, j'ai entendu le Sauveur : Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. Or, les bons fruits sont uniquement ceux dont parle saint Paul, ou bien il y en a d'une nature différente. Or, cette dernière supposition n'est pas autre chose qu'une impiété. Mais alors, des fruits d'une nature différente de ceux dont parle le Saint-Esprit, sont des fruits mauvais. Que deviendra donc l'arbre qui porte ces fruits mauvais? Jesus-Christ vient de me le dire; il sera coupé et jeté au feu.

Divin Sauveur, votre parole pénètre mon âme; je comprends mieux que jamais ce que vous voulez, ce que vous attendez de moi. Me voici prêt à satisfaire vos justes désirs; parlez, votre serviteur écoute. Rien ne pourra me faire oublier votre doctrine descendue du ciel pour nourrir mon âme; je veux la suivre toujours, je veux en faire la règle invariable de ma conduite.

## VII. — ANNONCES DES FÊTES DE LA SEMAINE.

### I. Saint Jacques, apôtre.

Saint Jacques, qu'on nomme le Majeur, pour le distinguer de l'évêque de Jérusalem, était frère de saint Jean l'évangéliste, et parent de Notre-Seigneur ; s'étant trouvé à la pêche miraculeuse de saint Pierre, il en fut tellement frappé, qu'il quitta tout ce qu'il avait, pour s'attacher à Jésus-Christ. Le Sauveur quelque temps après, lui dit de le suivre et en fit un de ses plus fervents apôtres. Ce saint a toujours été favorisé d'une prédilection particulière et témoin des mystères les plus

cachés, comme ceux qui se passaient sur le Thabor et au jardin des Oliviers. Il fut appelé *Boanerges;* c'est-à-dire, enfant du tonnerre; parce que la parole de Jésus-Christ fut comme un coup de foudre, qui l'enfanta à la grâce; ce nom lui fut donné aussi pour marquer combien son zèle et son naturel étaient ardents. Il le fit assez connaître, lorsqu'il voulut faire descendre le feu du ciel pour brûler un village des Samaritains, qui avait refusé de recevoir Jésus-Christ, et lorsqu'après il fit retentir avec éclat le tonnerre de la prédication évangélique. Après avoir signalé son zèle dans plusieurs provinces, il revint en Judée pour boire le calice qu'il avait accepté de la main de son divin Maître, et fut martyrisé sous Hérode Agrippa. Comme il avait été un des premiers apôtres, qui ait suivi Jésus-Christ pendant sa vie; il fut aussi le premier d'entre eux qui souffrit le martyre et qui le suivit après sa mort.

La fidélité et l'obéissance de ce saint apôtre à la voix du Seigneur, doit nous faire gémir devant Dieu de nos négligences à son service, nous qui ne nous acquittons presque jamais de nos devoirs qu'avec tiédeur et lâcheté, qui négligeons tant de grâces, tant de saintes inspirations, et qui méprisons tous les jours tant de moyens que la divine Providence nous offre pour travailler à notre salut.

Reconnaissons donc aujourd'hui notre erreur; renonçons, comme saint Jacques, à ce qui peut nous attacher ici-bas, pour ne suivre uniquement que Jésus-Christ; sentons le prix de la grâce qu'il nous a faite de nous séparer de la multitude et de nous appeler à la foi; faisons tous nos efforts pour y répondre et en profiter. Supplions ce saint apôtre de porter dans nos cœurs une étincelle de ce feu divin; avec lequel il convertit tant d'infidèles; de l'embraser du feu de cet amour dont il brûlait pour son divin Maître, afin que nous puissions boire avec lui le calice de Jésus-Christ, accepter les croix, les peines, les afflictions qu'il lui plaira nous envoyer, les endurer avec une patience, une soumission parfaite, et une union amoureuse à sa divine volonté.

### II. Sainte Anne.

Sainte Anne était de la famille royale de David ; elle fut l'épouse de saint Joachim, et la mère de la très-sainte Vierge. Cette digne fille ne lui fut accordée qu'après une stérilité de vingt ans, et que par une grâce particulière du ciel. Le Seigneur voulut récompenser par là sa piété, son recueillement, sa ferveur, surtout son zèle pour la maison de Dieu, et sa grande charité envers les pauvres. Le nom qu'elle porte, signifie *agréable et gracieuse,* parce qu'en effet elle fut telle aux yeux du Seigneur, mais sa plus grande gloire est d'avoir été l'arbre saint qui a produit Marie, et qui a donné une mère au Fils de Dieu. Par cette heureuse fécondité, son sein devint une arche sacrée, dans laquelle Dieu renferma les richesses du ciel, le bonheur de la terre et les délices de la sainte Trinité. On peut dire de sainte Anne ce que Marie prononça depuis dans son cantique, que le Tout-Puissant a fait en elle de grandes choses, puisqu'il a opéré dans son corps sacré un chef-d'œuvre de grâces et de miséricordes, en y formant la plus pure des vierges, le modèle de toute sainteté, la médiatrice de tout le genre humain. On peut lui adapter de même ces paroles consolantes de l'ange Gabriel, qu'*elle est benie entre toutes les femmes, et que son fruit est béni.* Car de combien de prérogatives, de grâces et de vertus le Seigneur ne l'a-t-il pas comblée, pour la rendre digne d'une si étroite union avec Jésus et Marie? Au reste, sainte Anne ne se contenta pas de former le corps de la très-sainte Vierge, elle voulut aussi former son cœur et son esprit; elle se chargea elle seule du soin de son éducation, elle la consacra d'abord au Seigneur et, dès sa plus tendre jeunesse, elle eut soin de l'exercer dans la pénitence, le jeûne et la prière.

Outre les vertus particulières de sainte Anne, que nous devons tous imiter, comme sa patience, son esprit de retraite et d'oraison, sa résignation parfaite à la volonté du Seigneur, les pères et mères doivent la regarder spécialement comme leur modèle pour bien élever leurs enfants.

Ils doivent à son exemple, commencer par vivre d'une manière pieuse et chaste dans le mariage, recommander leurs enfants à Dieu, dès qu'ils sont conçus, les offrir au Seigneur d'abord après leur naissance, leur apprendre, aussitôt qu'ils peuvent parler, les noms adorables des trois personnes de la sainte Trinité; quand ils sont plus avancés en âge, les faire prier Dieu soir et matin, prier devant eux, les instruire des mystères de notre sainte religion, ne pas souffrir qu'ils commettent jamais aucune action, ne disent aucune parole qui puisse tendre au péché; ne point permettre qu'ils hantent mauvaise compagnie, les corriger surtout des paroles scandaleuses, comme les jurements ou autres contre la pudeur; enfin répandre dans leurs cœurs, comme sainte Anne, de si bonnes semences de vertu, qu'ils les conservent jusqu'à la mort. C'est par là que chacun attirera les bénédictions du ciel, et les miséricordes du Seigneur sur sa famille.

Comprenons aujourd'hui l'obligation où nous sommes d'élever chrétiennement ceux que la Providence a commis à nos soins; si nous n'avons pas rempli ces devoirs jusqu'à présent, formons une ferme résolution de le faire inviolablement à l'avenir, et conjurons sainte Anne de nous mériter, par son intercession, les grâces qui nous sont nécessaires pour l'accomplir fidèlement.

### VIII. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. Ambroise, in Ps. v. — S. J. Chrysostôme, in Matth. — S. Hilaire, comment. in Matth. — — S. Augustin, serm. 137 et 138. — Le V. Bède, hom. Æstival. — S. Bonaventure, 3 serm. in Evang. — S. Thomas d'Aquin, 1 id.

PRONISTES.

Matthias Faber, 1. Bona opera; 2. Mendacium; 3. Hypocrisis; 4. Fructus hæreseos.—Reguis, Bonnes œuvres. — Chevassu, Véritable et fausse vertu. — Billot, Bonnes œuvres. — Thiébaut, sur la voie du salut.

HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

# SERMON SUR LE JUGEMENT PARTICULIER

Par M. l'abbé C. MARTIN, chanoine.

## PLAN

1er point. — L'ame citée au tribunal de Dieu.

Subdivisions.

1. Suites de la mort.
2. Départ vers Dieu.

2e point. — L'ame jugée au tribunal de Dieu.

Subdivisions.

1. Interrogatoire.
2. Examen.

Texte : *Redde rationem villicationis tuæ.* (Luc., xvi, 2.)

Il est triste de mourir, M. F.; c'est un douloureux spectacle de voir la vie manquer à l'homme, ces deux substances, unies jusque-là dans un parfait accord, se séparer violemment l'une disant adieu à l'autre : et toutes deux quitter pour jamais ce monde. Ce n'est pas cependant le plus lamentable de notre fin. L'agonie,

si elle est cruelle, est toujours courte; la mort, destruction de notre nature terrestre, est l'œuvre d'un moment. Ce qui doit nous inspirer un effroi plus réel, c'est l'événement qui suivra la mort, c'est le jugement de Dieu : *Redde rationem villicationis tuæ.* Ce jugement est tout pour la créature, il est sa vie ou sa mort éternelle; l'arrêt qui en sera la suite règle pour jamais son bonheur ou son malheur dans l'éternité.

Le jugement de Dieu, c'est l'article de notre foi qui inspire le plus de terreur; c'est la vérité de notre religion qui a peuplé les monastères, qui faisait trembler les Hilarion et les Jérôme à leur lit de mort.

Méditons aujourd'hui, nous aussi, sur cette vérité fondamentale.

Comparaissons par la pensée devant le tribunal de Jésus-Christ où nous devrons un jour manifester nos consciences : *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi* (II Cor., v, 10.) Réfléchissons sur notre état, sur nos ressources, sur nos espérances comme sur notre désolation dans cette terrible épreuve. Impressionnons nos âmes de salutaires terreurs, afin qu'elles se réveillent de leur torpeur et s'occupent de leurs destinées futures.

Arrêtons-nous à considérer : 1° *l'âme, dégagée de ses liens terrestres, allant comparaître devant Dieu;* 2° *l'âme jugée au tribunal de Dieu.*

---

## Ier POINT. — L'AME CITÉE AU TRIBUNAL DE DIEU.

### 1re *subdivision. — Suites de la mort.*

*Il est mort* : il ne reste alors de cet homme qui se mouvait et qui parlait tout à l'heure, qu'un corps inanimé, une face changée, une organisation qui se décompose. Ses amis viennent prendre part au deuil de sa famille; le prêtre règle l'ordre des funérailles; un fossoyeur est allé creuser une tombe, et on porte le cadavre en terre.

Mais qu'est devenu le souffle vivant qui animait cette créature? où est cet homme avec sa pensée, avec son cœur, avec son âme? Il n'est point dans un cercueil; nous déposons des restes dans la tombe, mais nous ne nous y ensevelissons pas nous-mêmes. Ne nous cherchons donc pas sous des suaires ni au fond des sépulcres, ce n'est point là que nous sommes? Il est mort, c'est-à-dire il s'est séparé, il est parti : *Proficiscere, anima christiana.*

En quels lieux est allée cette âme en quittant son corps?

Le juste. — La mort étant venue à Lazare, ce pauvre de l'Evangile, qui mourait de faim à la porte du mauvais riche, des anges descendirent du ciel prendre son âme, et ils la portèrent dans le sein d'Abraham : *Factum est autem ut moreretur mendicus, et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ.* (Luc, xvi, 2.) Saint Antoine étant retourné vers saint Paul, ermite, aperçut avant d'arriver à sa grotte une légion d'anges qui chantait dans les airs, et au milieu d'eux, l'âme du solitaire qui montait en triomphe dans les cieux. C'est toujours ainsi qu'est accompagnée l'âme du juste à sa sortie de ce monde. Son espérance commence dans la mort : *Sperabit autem justus in morte sua.* (Prov., xiv, 32.) Il sait que pour lui les jugements de Dieu sont doux : *judicia tua jucunda*, que c'est en eux qu'il doit avoir confiance : *In judiciis tuis supersperavi.* (Ps. cviii.) Car il est écrit encore au livre de la Sagesse que celui qui craint le Seigneur trouvera un jugement juste : *Qui timent Dominum invenient judicium justum.* (Eccli., xxxii, 20.) C'est pour cela que saint Jean s'écrie dans l'Apocalypse : Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur : *Beati qui in Domino moriuntur.* (Apoc., xiv, 13.) La

mort est pour eux sans effroi ; le jugement de Dieu leur est comme l'avénement d'un jour de fête. Dieu veuille qu'il en soit ainsi de nous, M. F.

Le pécheur. — Mais il en va autrement pour le pécheur ; pour lui, c'est ici que son châtiment commence. Placé entre deux mondes, l'un qu'il quitte, l'autre qu'il aborde, il n'a d'appui ni dans l'un ni dans l'autre. Une irrésistible puissance le pousse, maintenant qu'il est séparé de son corps, il faut qu'il marche, qu'il entre dans le profond abîme de l'éternité.

Quelle situation nouvelle ! quel ordre de choses inconnu commence pour lui à cette heure suprême ! quel changement dans son existence ! Jusque-là il vivait comme nous en ce monde, il avait une maison où il commandait, une famille qui l'aimait, des amis qui l'entouraient ; il formait des entreprises dont il pouvait calculer les hasards, faisait des voyages dont il pouvait mesurer les périls, demeurait calme dans son bonheur ou son malheur que son intelligence réglait avec quelque mesure, car le génie de l'homme domine une partie des choses de ce monde.

Ne parlez plus maintenant de sa maison, elle a déjà passé en d'autres mains, ni de sa famille, il n'en a plus. Les liens les plus invincibles sont rompus par la mort. Quelques-uns pleurent autour de sa couche funèbre ; mais vaine douleur ! la puissance des hommes s'arrête aux bornes de la vie. Il y a entre eux et lui une barrière infranchissable, comme il y en a une entre son cadavre qu'il laisse à la terre et son âme qui s'en est séparée et qui s'enfuit ; ils accompagneront ses restes au sépulcre, c'est tout ce qu'ils peuvent faire ; pour lui, ils ne l'accompagneront pas ; il est parti seul, il s'avancera seul vers le tribunal de Dieu. Oh ! quel voyage inconnu il faut faire cette fois ! quelle route obscure il faut suivre ! dans quel abandon absolu il faut se trouver !...

Il était peut-être riche en ce monde, cet homme qui vient de mourir ; il était peut-être haut dignitaire, le premier de sa ville, ce grand coupable qui voyage maintenant dans l'éternité. Depuis qu'il n'est plus sur la terre, ses proches, insultant même à la mort, glorifient ses restes par des obsèques magnifiques, par une épitaphe pompeuse, par un superbe mausolée ; ils font tous leurs efforts pour établir encore de l'inégalité dans le champ de la mort ; mais quoi qu'ils fassent pour son corps, le niveau de l'égalité est sur son âme ; elle n'est ni plus grande ni plus favorisée qu'une autre : elle va au même but, le même juge l'attend, la même balance pèsera ses œuvres. Ceci paraît dur aux grands, placés à la tête des autres hommes, distingués d'eux par leur palais, et jusque par leurs beaux cercueils ; ils ne peuvent croire que leur condition ne soit plus respectée au delà de la tombe. Le mauvais riche s'imaginait que ce Lazare dont je parlais tout à l'heure gémirait sans fin à la porte du roi éternel, comme il faisait devant la sienne. Non ; après la mort, il devient son égal ; tous deux alors furent réduits à la seule valeur de leur âme.

Le temps qui mesure notre existence en cette vie, le temps est passé pour cet homme qui vient de mourir : *Quia tempus non erit amplius.* (Apoc., x, 6.)

Le soleil se lèvera et se couchera comme à son ordinaire pour les habitants de la terre ; pour lui, il n'y a plus de jours, plus de succession d'années.

On continuera à voir des hommes aimer et servir Dieu, comme on en verra l'oublier ou se convertir ; ils peuvent tout cela tant qu'ils sont en ce

monde. Pour lui, il est tombé comme l'arbre dont on a coupé les racines, et il demeure du côté où il s'est renversé ; *In quocumque loco ceciderit arbor, ibi erit.* (Eccle., xi, 3.) Son salut est manqué, et c'est pour jamais : ce mal à nul autre pareil, est éternellement irrémédiable.

Ainsi la terre lui échappe de toute manière : plus de temps, plus de fortune, plus de bénéfice d'inégalité, plus d'amis, plus de famille. Que reste-t-il au pécheur à la sortie de ce monde ? ses œuvres de péché, son âme épouvantée, un juge inexorable qui l'attend.

### 2e *subdivision. — Départ vers Dieu.*

Présence de dieu. — Vivant indépendant sur la terre, il lui semblait que Dieu n'y était pas. Il ne s'apercevait pas de son immensité qui embrasse tout ce qui existe ; il n'avait jamais étudié ni compris ces paroles de saint Paul : Nous vivons en Dieu, nous agissons, nous existons en lui : *In ipso vivimus, movemur et sumus.* (Act., xvii, 28.)

Mais à peine a-t-il fait un pas hors des limites de ce monde, qu'il se voit comme accablé de la toute-puissance, de l'immensité et de la présence de Dieu en tous les lieux de l'univers ; il s'est trouvé investi de toute part, et il sent tout d'un coup sa liberté domptée par l'image de son maître devant lui, à côté de lui, autour de lui. Pécheur, tu n'échappes plus cette fois, tu es pris dans les lacets de l'immensité divine : crie, blasphème, fais effort pour te soustraire, c'est en vain ; tu ne peux plus dire cette parole qui faisait ton bonheur en ce monde : je suis *mon maître*. Ton indépendance t'a été ôtée ; que tu le veuilles ou non, tu es sous le plein domaine de Dieu, tu es sous sa main toute-puissante ; marche, marche vers son tribunal, la force de ton être, celle de ta loi, celle de l'ordre t'y précipitent.

Lieu du jugement. — Où se tient le jugement de Dieu? En quel lieu est dressé le siége de sa suprême justice? Montera-t-il vers l'orient ou l'occident? Traversera-t-il au delà des globes célestes? Ceux qui l'ont vu ne reviennent pas, et aucun des vivants ne nous dira où se font les justices du Seigneur. Va, tu chercheras comme les autres, et par des routes que nous ne savons pas et qu'on doit apprendre seul ; tu arriveras aux pieds du juge des vivants et des morts. Cependant, soyez sans inquiétude sur cette route inconnue. De même que les esprits célestes viennent recevoir les âmes des justes, de même les esprits des ténèbres viennent à la rencontre des âmes des pécheurs. Ils vont devant ; leurs œuvres d'iniquité les suivent, *opera enim illorum sequuntur illos.* Elles vont être leurs accusateurs au tribunal de Dieu : *Erit illi accusator ante tribunal Dei* (Apoc., xii, 10) ; elles vont être les matières de leur condamnation. C'est avec ce cortége que le coupable arrive devant son juge.

Assistons maintenant à son jugement.

## IIe POINT. — L'AME JUGÉE AU TRIBUNAL DE DIEU.

### 1re *subdivision. — Interrogatoire.*

« Ame, dira le Seigneur assis sur son tribunal, tu venais de moi pour retourner à moi ; je t'avais envoyée pour un temps vivre sur la terre, unie à un corps. Tes destinées éternelles étaient attachées à ton existence terrestre. Comment as-tu rempli cette existence ? Voici l'heure où le maître

demande compte du talent qu'il a confié à son serviteur, où il réclame son bien avec usure, où il moissonne là même où il n'a pas semé. Ton épreuve est finie, ton corps est tombé, qu'apportes-tu de la terre d'où tu viens? rends compte de ta gestion : *Redde rationem villicationis tuæ.* » (Matth., xii, 36; — Luc., xiii, 2.)

L'âme restera muette, dit ici Tertullien ; *Et stabit ante oculos Dei, nihil habens dicere.* (*De Testimonio animæ,* n. 6.) Qui osera élever la voix devant votre majesté, Seigneur, au jour de votre justice! Alors devant cette âme muette sera exposé le livre de la loi; car, dit saint Paul, ceux qui ont péché dans la loi seront jugés par la loi : *Quicumque in lege peccaverunt, per legem judicabuntur.* (Rom., ii, 12.) Ce qui est conforme à ces paroles de Jésus-Christ; « Ne pensez pas que ce soit moi qui doive vous accuser devant mon Père, ce sera Moïse, » c'est-à-dire la loi : *Nolite putare quia ego accusaturus sim apud Patrem; est qui accusat vos Moyses.* (Joan., v, 45.) Or, que porte la loi? « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu : tu ne jureras pas son nom en vain : tu garderas le sabbat. » Voilà la première table.

Sur la seconde, il est écrit : « Tu honoreras ton père et ta mère, tu ne tueras pas; tu te préserveras de la fornication, tu ne prendras pas le bien d'autrui, tu ne diras pas de faux témoignage. » Et dans l'Evangile : « Tu aimeras tes ennemis, tu seras humble, tu te soumettras à l'Eglise, tu te sanctifieras par les sacrements. »

« Ame, dira Dieu, voyons maintenant si tes œuvres concordent avec cette loi. Quelle a été ta conduite *envers moi*, *envers tes frères*, et *envers toi-même?* » (Quel examen! quel interrogatoire!)

### 2e *subdivision — Examen.*

1. Envers dieu. — Le juste soutiendra l'interrogatoire avec le calme d'une conscience pure, comme faisaient les martyrs devant les proconsuls. Qu'aura-t-il à redouter de son juge en ce jour d'équité? Il est là debout, les palmes de la victoire dans ses mains; il a accompli tout devoir, il a pratiqué toute vertu, il a parcouru la voie de la sainteté, il a adoré Dieu, il a aimé ses frères, il a accru l'excellence de sa nature d'homme et de chrétien. Le scrutateur souverain trouvant en lui son image ennoblie, un dépositaire fidèle de ses dons, un disciple qui a fait fructifier les talents qu'il lui avait confiés, lui dira aussitôt : « Aie confiance, bon et fidèle serviteur, tu as été fidèle en peu de choses, je t'établirai sur beaucoup; entre dans la joie de ton Seigneur : *Euge, serve bone et fidelis, quia in pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam, intra in gaudium Domini tui.* (Matth., xxv, 21-23.).

Pour le pécheur, au contraire, cet interrogatoire sera redoutable, parce qu'il remettra devant ses yeux toutes ses iniquités. Et d'abord, sa conduite envers Dieu sera manifestée telle qu'elle a été. Il ne l'a point adoré, il a blasphemé son saint nom, il a profané le jour du sabbat, il était plein d'indifférence pour les choses saintes, il avait du mépris pour le culte, du dédain pour la parole de Dieu. Que d'œuvres où Dieu n'était pas, ou plutôt que d'œuvres impies qui seront alors retracées à ses yeux : outrages directs à la Divinité, doutes sur son existence, incrédulité à l'égard des mystères, prosélytisme antichrétien, propagation de doctrines perverses, absence de toute pratique religieuse, mépris pour les croyants, mépris pour le temple,

pour l'autel, pour les ministres, mépris pour les vérités éternelles, mépris même pour le jugement de Dieu.

2. ENVERS LE PROCHAIN. — Celui qui a outragé Dieu n'a pas épargné l'humanité : c'est pourquoi, après l'interrogatoire sur les offenses envers la Divinité, il sera demandé compte à cette âme de sa conduite envers le prochain. Comment avait vécu le pécheur dans sa famille? fils, avait-il respecté l'autorité paternelle; frère, avait-il donné le bon exemple; avait-il été un ami, un protecteur? père, avait-il élevé ses enfants dans la crainte de Dieu? avait-il été ferme, droit, vertueux, le digne représentant du Père céleste dans sa maison? Mère, avait-elle été vigilante, douce, bonne, généreuse, retenant la malédiction dans ses plus justes impatiences, pour ne point perdre ses enfants, comme il arriva à cette mère coupable dont parle saint Augustin.

Comment a-t-il vécu dans la société? l'a-t-il corrompue par des doctrines funestes? l'a-t-il troublée par ses scandales? a-t-il trahi l'amitié? a-t-il ôté l'honneur du prochain, lui a-t-il pris son bien? a-t-il été un homme de violence, un parjure, un séducteur? qu'il rende compte à cette heure, car il sera interrogé sur tous ses méfaits! *Redde rationem.*

3. ENVERS SOI-MÊME. — Il sera fouillé dans ses pensées les plus obscures, dans ses actes les plus intimes, les plus personnels; l'œil du juge pénètre jusqu'aux profondeurs les plus secrètes. Son adolescence a été frivole, sa jeunesse luxurieuse, son âge mûr ambitieux; il a profané son temple, il a avili son âme, il a défiguré en lui l'image céleste, il a perdu sa dignité. Que de voluptés honteuses! que de débordements monstrueux dans la première moitié de sa vie. Jeune homme, vos plus belles années ont été données au plaisir; jeune fille, vos jours de beauté et de richesse ont été livrés à la créature; homme, la cupidité absorbait toutes vos pensées; femme, l'intrigue et la dissipation prenaient votre temps; vieillard, vous n'avez pas même été travailler à la vigne à la onzième heure. Or, maintenant, montrez vos œuvres, dira le Seigneur assis sur son tribunal; comparez-les avec la loi du livre, et jugez-vous vous-mêmes.

L'âme regardera et se souviendra, ou plutôt elle verra qu'elle est coupable, et elle s'accusera elle-même, selon ces paroles de saint Paul : *Inter se invicem cum cogitationibus accusantibus.* (Rom. II, 15.) Le Seigneur prendra ses œuvres de péché et les mettra dans la balance; quelques vertus stériles serviront vainement de contrepoids, le mal l'emporte, et la voix terrible du juge se faisant alors entendre, dira comme autrefois à Balthazar : MANE, THECEL, PHARES (Daniel, V, 26.) *J'ai compté, j'ai pesé, j'ai condamné.* Ecris, dira-t-elle à l'ange : Maudit pour jamais : *Maledictus in æternum!* C'est la sentence qui s'exécute à l'heure même; car le démon prenant sa victime, l'emporte dans ces gouffres où, selon les effrayantes expressions de l'Ecriture rendues avec cette force par Bossuet (Sermon sur la joie du chrétien, p. 610), il y a « des feux dévorants, grincements de dents, un pleur éternel, un feu qui ne s'éteint pas, un ver qui ne meurt pas. » *Igne devorante, fletus, stridor dentium; igne inextinguibili; ubi vermis non moritur.* (Marc., IX, 43.)

Voila la fin du méchant, voilà le terme de sa vie de péché; sa mort fut pleine d'angoisse, son jugement sans espérance; sa destinée est le malheur éternel.

« O formidable tribunal, s'écrie saint Jean Chrysostôme! paroles ter-

ribles qui glacent d'épouvante le cœur le plus insensible ! S'il est impossible de les entendre sans effroi, que sera-ce quand on les verra s'exécuter? »

Nous paraîtrons tous devant le tribunal de Jésus-Christ, nous dit l'Apôtre, pour y rendre compte de nos œuvres (II Cor., v, 10.) « Que deviendrons-nous donc, continue le même saint Jean Chrysostôme, ô nous tous qui n'aurons à y porter que des péchés? Quelle grâce aurons-nous à espérer? Comment parviendrons-nous à fléchir le redoutable juge? » (*Hom. de Adventu Domini.*) Hélas! c'est à quoi nous ne pensons même pas.

# INSTRUCTION

SUR

# L'ENVIE, LA MÉDISANCE ET LA CALOMNIE

PAR M. L'ABBÉ C. MARTIN, CHANOINE.

## PLAN

1er POINT. — DE L'ENVIE. | 2e POINT. — DE LA MÉDISANCE.
3e POINT. — DE LA CALOMNIE.

Trois péchés communs aux enfants du siècle : l'ENVIE, la MÉDISANCE et la CALOMNIE : *Et hic diffamatus est.* (Luc., XVI, 1.)

### Ier POINT. — DE L'ENVIE.

1° L'inégalité des conditions a fait naître l'envie. Nous ne savons pas être généreusement témoins de la prospérité d'autrui; le bonheur dont jouit un autre nous semble un larcin fait à nous-mêmes, et nous le réclamons aigrement au fond de notre cœur.

L'envie est une pensée de haine et une pensée de vol : c'est pour cela que ce vice est honteux et qu'il se cache dans le plus intime de notre âme. Alexandre, qui avait conquis l'empire de Darius dans deux ou trois coups d'épée, en perdit la tête et résolut de monter dans l'Olympe; c'est pourquoi reniant Philippe, qui n'était qu'un misérable roi de Macédoine, il alla en triomphe, suivi de ses trente mille Grecs, au temple d'Ammon, faire déclarer à Jupiter qu'il était son père.

Tibère, jaloux des Germains, jaloux du sénat, jaloux de quelques vertus qui restaient encore à Rome, quitta le palais des Césars et alla vivre sans témoins à Caprée. Non-seulement nous voudrions céler aux autres nos désirs de convoitise, mais nous tentons de nous les dissimuler, lors même que nous outrageons notre dignité. Nous éprouvons de la honte des bassesses, et c'en est une bien grande de porter envie au mérite.

Outre qu'il est honteux, ce vice ne rapporte rien. L'homme vain jouit de

lui-même; l'homme de plaisir se repaît des émotions des sens; la vengeance a son salaire dans ses victimes; l'envie est une passion ingrate dont vous ne retirez aucun fruit. Que faites-vous à ce riche qui passe avec faste devant votre porte et dont vous convoitez le brillant équipage? et que vous revient-il de votre désir immodéré? Le favori de la fortune continue sa marche bruyante et rentre triomphant dans son palais sans qu'il se soit donné le loisir de soupçonner votre jalousie. Pour votre désir ambitieux, il descend dans votre cœur et le ronge tout à son aise; de telle sorte que tout l'avantage que vous retirez de l'envie c'est d'en être la cruelle victime.

L'inégalité des conditions naît de l'inégalité des talents et des vertus. Les hommes sortent tous de la main de Dieu, mais en sortent avec des formes diverses : l'un a le génie de la science, l'autre celui du commandement; un autre celui des arts ou de l'industrie; puis, il y en a beaucoup qui, au lieu de génie, n'ont que des aptitudes communes pour les emplois les plus ordinaires de la vie; cette variété de capacités et de goûts était nécessaire à la conservation de l'espèce; que ferions-nous si nous ne voulions tous que d'une profession? car elle implique les diverses situations sociales. Quiconque est bien marqué, quant à l'âme, avancera sans peine et se fera sa place dans le monde; c'est pourquoi on voit des soldats devenir princes, des roturiers passer nobles et des misérables arriver à être grands seigneurs. Qu'avons-nous à faire avec un pareil état de choses? à l'accepter tel qu'il est, parce que nous ne le changerons pas. Au lieu de nous avilir en passant nos jours à envier ce qui ne nous appartient pas, nous devons travailler à acquérir du mérite et de la vertu, puisque c'est par ces moyens que nous obtiendrons ici-bas la part qui nous convient.

Aigrir son âme, concentrer une plainte amère dans son cœur, et se tourmenter vainement parce que nous sommes éclipsés, tantôt par le luxe, tantôt par la science, tantôt par la vertu d'autrui, n'est ni honnête ni sage. La terre est assez large pour nous contenir tous; notre place s'y trouve; ce n'est pas de quoi nous devons nous inquiéter; l'important est de savoir la prendre. Personne ne nous a rien dérobé, n'en ayons pas peur; c'est un excès d'égoïsme qui nous porte à penser que ce qu'un autre a de plus que nous est un vol fait à un bien auquel nous avions des droits. Si tout ce qui est du domaine commun peut nous appartenir, nous n'avons plus à y prétendre dès que le mérite se l'approprie.

Ayons du mérite à notre tour, et les honneurs, et la fortune, et les titres et toutes ces choses que nous désirons avec tant de passion viendront vers nous. Dieu, pour compenser la plupart des hommes du mauvais sort que leur fait l'inégalité des conditions, a mis beaucoup d'instabilité dans les choses de ce monde; il les laisse flotter au vent, les fait dépendre des événements, des hasards et des circonstances, afin que chacun en prenne selon la mesure de sa vertu ou de ses forces. Les riches d'aujourd'hui sont les pauvres d'autrefois; et ces pauvres auxquels vous refusez parfois l'aumône sur les chemins, auront un jour des descendants qui feront l'aumône aux vôtres. Réfléchissez à tout cela, M. F., et chassez l'envie de vos cœurs.

2° Il y a encore d'autres considérations à faire pour nous guérir de l'envie. Ce vice nourrit en nous les sentiments du plus vil égoïsme et nous rend injustes à l'égard d'autrui; l'envieux va jusqu'à nier la vertu là même où tout le monde avoue qu'elle existe. Les éloges lui coûtent, il ne les accorde qu'à regret. Il est plein de lui-même et ne songe qu'à sa réputation; il s'étonne

de voir dans le monde d'autres talents que les siens, et s'exclame de rencontrer des hommes qui aient ceux dont lui-même se fait gloire; aussi est-il sans pitié pour eux, et il ne les épargne ni dans ses propos, ni dans ses satires.

M. F., soyons contents des biens que Dieu nous donne, et s'ils ne nous suffisent pas, cherchons à en acquérir par des moyens légitimes. Au fond, il n'y a rien de sérieusement enviable en ce monde, à part la vertu, seule chose que peut-être nous n'envions pas. Les richesses rendent moins heureux qu'une honnête aisance; les plaisirs ne valent jamais ce qu'ils ont coûté, et ceux qui en ont eu nous disent que les honneurs sont un vain prestige dont le propre est de nous fasciner un instant. Les palais des grands nous plaisent, l'éclat qui les environne, le bruit de leur nom, le spectacle de leurs divertissements et de leurs fêtes nous émeuvent et nous font pousser des plaintes; si, moins occupés des dehors, nous pénétrions plus avant pour nous rendre témoins de leurs chagrins secrets; oh! nous regretterions probablement nos chaumières!

Ne portons point envie au bonheur des méchants, il n'est qu'apparent, et le trouble est au fond de leur cœur; l'aiguillon de la conscience les tourmente; ils rient devant les hommes, mais en secret ils gémissent et se lamentent. Les nuits de Néron étaient longues et cruelles.

Ne portons point envie au bonheur du juste; s'il a trouvé la paix, c'est qu'il l'a cherchée et qu'il en suit la voie; il est en exemple aux hommes, afin que tous fassent comme lui le bien. Soyons vertueux, M. F., nous n'aurons rien à lui envier.

## IIe POINT. — DE LA MÉDISANCE.

Voici le portrait que Massillon nous trace de la médisance :

« C'est un feu dévorant qui brûle tout ce qu'il touche, qui exerce sa fureur sur le bon grain comme sur la paille, sur le profane comme sur le sacré, qui ne laisse partout où il a passé que la ruine et la désolation, qui creuse dans les entrailles de la terre et va s'attacher aux choses les plus cachées, qui change en viles cendres ce qui nous avait paru, il n'y a qu'un moment, si précieux et si brillant; qui, dans le temps même qu'il paraît couvert et éteint, agit avec plus de violence et de danger que jamais, qui noircit ce qu'il ne peut consumer, et qui sait plaire et briller quelquefois avant que de nuire.

« C'est un orgueil secret qui nous découvre la paille dans l'œil de notre frère, et nous cache la poutre qui est dans le nôtre; une envie basse qui, blessée des talents ou de la prospérité d'autrui, en fait le sujet de sa censure, et s'étudie à obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface; une haine déguisée qui répand dans ses paroles l'amertume cachée dans le cœur; une duplicité indigne qui loue en face et déchire en secret, une légèreté honteuse qui ne sait pas se vaincre ni se retenir sur un mot, et qui sacrifie souvent sa fortune et son repos à l'impudence d'une censure qui sait plaire; une barbarie de sang froid qui va percer notre frère absent.

« La médisance est un mal inquiet qui trouble la société, qui jette la désunion dans les cités, qui désunit les amitiés les plus étroites, qui est la source des haines et des vengeances, qui remplit tous les lieux où elle entre, de désordre et de confusion, partout ennemie de la paix, de la douceur et

de la politesse; enfin, c'est une source pleine d'un venin mortel! tout ce qui en part est infecté et infecte tout ce qui l'environne; ses louanges mêmes sont empoisonnées, les applaudissements malins, son silence criminel; ses gestes, ses mouvements, ses regards, tout a son poison et le répand à sa manière. »

Quand on réfléchit à ce qu'il en coûte d'acquérir une honnête réputation, on doit prendre garde de se flétrir par des incontinences de langue. Si nous étions sévères à l'égard des médisants, si ce n'était qu'avec la plus grande circonspection que nous ajoutions foi à leurs paroles, le mal serait peu à craindre; mais nous prêtons toujours une oreille favorable à celui dont le langage est mordant, et nous le croyons sans serment. Or, avec de pareilles dispositions, la médisance devient dans la société un fléau cruel contre lequel chacun a besoin de se mettre en garde.

Les mots dits à l'oreille entrent bien plus avant que ceux criés sur les places; on est sans défiance, on écoute un parent, un ami, un visiteur qui raconte un événement, qui parle d'un tiers que nous connaissons, nous fait le portrait de sa famille, le tableau de ses mœurs, l'histoire de sa vie, et mêle avec art l'épigramme à l'éloge; mais ce qui reste de la conversation confidentielle, c'est le *mot à flèche* qui a été dit tout bas et s'est empreint dans notre cœur. Il y a des paroles qui abattent, d'autres qui foudroient: celle du médisant est un feu dévorant qui brûle; partout où elle passe, elle fait des blessures inguérissables, car son venin est mortel.

L'Evangile condamne la médisance; nos mœurs la réprouvent et s'offensent qu'on maltraite un absent. Eh bien! qui le croira? ce défaut est le plus commun. La moitié du genre humain parle de l'autre moitié, non à son honneur, non pour exalter ses vertus, tout au contraire, pour la dénigrer et lui nuire. L'on médit aujourd'hui des ancêtres, des vieux peuples, des hommes les plus vénérables. N'étant point satisfaits de deverser notre malignité sur les vivants, nous remuons la cendre des morts, nous appelons devant le siècle leur ombre pour les flageller, nous scrutons le secret de leur vie, nous rapportons avec un certain plaisir les accusations de leurs ennemis; après leur avoir fait le plus déloyal procès, nous osons les condamner tandis que leur siècle les avait absous. Médire des vivants est une coupable effronterie; médire des morts est une insigne lâcheté. Quand vous réveillez quelqu'un de la tombe, que ce soit pour la justice; il y a de l'inhumanité à être cruel envers ceux qui dorment et ne nous font point de mal.

Il n'est pas en ce moment un homme public en France, qui n'ait été flétri par quelque méchante critique. Nos institutions permettent le contrôle des actes politiques; nous devons être heureux d'avoir en main une si précieuse garantie de nos libertés; mais l'abus en est terrible, et pour les responsables qu'il déshonore, et pour le peuple qu'il scandalise. Est-il bon de révéler une petite scène de vie privée d'un homme, parce qu'il sera arrivé au pouvoir? Vous n'avez qu'à lui demander compte de vos affaires, ce me semble, et non pas des siennes; un citoyen n'est pas un ministre, un bourgeois n'est pas un homme d'Etat. Maintenant qu'il a aliéné sa vie, veillez sur lui afin qu'il demeure digne de son œuvre; vous le pouvez; mais laissez-lui les jours passés, ils lui appartiennent; c'est chose sacrée, vous n'avez pas à y toucher.

## IIIe POINT. — DE LA CALOMNIE.

Si la médisance est commune, du moins, pour notre honneur, la calomnie est rare. On ne craint pas de révéler les défauts d'autrui; mais l'on est encore circonspect quand il s'agit de nuire par le mensonge. La conscience de l'honnête homme répugne à flétrir au moyen de l'imposture. Toutefois, ce grand crime n'est pas inconnu, il y a des âmes assez malfaisantes pour le commettre.

Pour inventer la calomnie et l'employer jusqu'au bout de sang-froid, il faut être profondément dépravé. Toute âme est naturellement honnête; elle a en elle, à un haut degré, le sentiment du juste et de l'injuste. Calomnier, c'est mentir pour faire du mal; or, il n'est pas possible que nous apportions en naissant un penchant si monstrueux.

C'est pourquoi la calomnie est le vice des cours : c'est dans ces lieux où règne une ambition effrénée, qu'elle se montre avec tous ses raffinements. S'agit-il de plaire au prince, de supplanter un rival, d'écarter un ennemi, d'enlever un poste, on invente deux paroles et le triomphe est assuré. La politique de Séjan auprès de Tibère, celle de Tristan et des courtisans de Louis XI était toute dans cet infernal secret.

On parle des maux que produit la médisance; ils sont grands en vérité, mais du moins ils sont quelque peu mérités; car si votre vie était sans tache, on n'aurait aucune révélation honteuse à faire; pour la calomnie, elle est une iniquité flagrante. C'est un innocent qu'on met en accusation, en imaginant contre lui des faits déshonorants afin de le perdre. Sa vie est pure, ses actes ne donnent aucune prise à la critique, il est bon père, il est bon fils, bon époux, bon citoyen; mais voilà que tout d'un coup on jette dans le public des soupçons sur la sincérité de sa vertu; on fait prendre à ces soupçons un caractère de verité qui séduit la foule, et le saint est conduit aux gémonies. N'est-ce point de cette manière que les pharisiens firent mourir le juste par excellence? N'est-ce pas cet inique moyen qu'employèrent les ennemis de Socrate pour le perdre? Que d'hommes dans tous les temps ont été victimes d'une accusation perfide! Que d'hommes dont on a versé le sang au moyen d'un mensonge!

Ce crime est infâme et atroce; il n'en est pas dont l'humanité ait plus à rougir; car à l'imposture il joint le vol, non sur le chemin, ce serait encore loyal, puisqu'on pourrait se défendre, mais sous la protectiou des lois et à l'aide de l'opinion publique.

Que jamais la médisance ne souille vos lèvres, M. F., et surtout ayez de l'horreur pour la calomnie. Les hommes ont déjà assez du mal qu'ils se font eux-mêmes sans que nous inventions pour leur en faire encore. Les paroles sont légères comme le vent; dès qu'elles sont sorties de la bouche, elles s'envolent sans que nous ne puissions plus les retenir. Elles vont dans la cité, dans la bourgade; elles parcourent la province, et malheur à celui qu'elles poursuivent. Vous avez beau faire pour atténuer leurs funestes effets, les premières impressions sont profondes, et les accents empreints du venin, et la calomnie, s'impriment fortement dans l'âme. Que deviendra votre victime? Elle perdra son honneur, bien le plus précieux de ce monde. Elle aura à porter la flétrissure que vous lui avez faite et à marcher jusqu'à la fin, la tête baissée devant la société qui la regarde et qui est devenue

cruelle pour elle seule. Dieu la voit, lui qui connaît son innocence; il soutient son courage et la console au fond de son cœur; toutefois, il ne s'opérera pas de miracle pour faire éclater sa vertu. Il faudra qu'elle ajourne ses détracteurs au delà du temps, car justice ne lui sera peut-être jamais faite en ce monde. Le malheureux Jacques Molay appela ses accusateurs au tribunal suprême du haut de son bûcher. Les uns et les autres ont comparu devant le grand juge; mais que savons-nous de la sentence? L'ordre du Temple a péri sous le poids d'accusations formidables. Sont-elles vraies, sont-elles fausses? Les générations se succèdent, les postérités se transmettent leurs traditions et demeurent dans le doute. Le temps n'aura jamais la révélation des choses obscures; c'est ainsi que la calomnie, œuvre de ténèbres, devient d'autant plus horrible que nous sommes impuissants à la démasquer.

---

# MATÉRIAUX

SOMMAIRE : I. Sujets principaux de la chaire relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — II. Sujets de cet Évangile les plus appropriés aux besoins actuels. — III. Traits historiques. — IV. Plans divers relatifs à chaque sujet. — V. Prédication des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche. — VI. Esprit religieux de ce dimanche et de la semaine. — VII. Annonce des fêtes de la semaine. — VIII. Auteurs à consulter.

## I. — SUJETS PRINCIPAUX DE LA CHAIRE

relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — Leurs caractères et sources.

I. — JUGEMENT PARTICULIER : *Redde rationem villicationis tuæ.* Beaucoup de prônistes choisissent aujourd'hui ce sujet.

II. — MÉDISANCE, CALOMNIE : *Diffamatus est.* Ce péché si commun doit souvent être flétri. Nous avons donné une instruction ci-dessus.

III. — RICHESSES : *Homo quidam erat dives.* Ricaud fait ici une bonne homélie : 1° sur le danger des richesses; 2° sur l'usage qu'on doit en faire.

IV. — AUMÔNE : *Facite vobis amicos.* Nous traiterons ce sujet spécialement le douzième dimanche ci-après.

## II. — SUJETS DE CET ÉVANGILE LES PLUS APPROPRIÉS AUX BESOINS ACTUELS.

Jugement particulier.

CHOIX DU SUJET. — Nous proposons, avec un grand nombre de prônistes, le *jugement particulier*, sujet important qu'il est nécessaire de traiter au moins une fois dans l'année. Si cette terrible vérité est oubliée des hommes, c'est surtout en notre temps où ils sont complétement absorbés par les choses matérielles, par les soucis des affaires, la soif du gain, l'ambition de s'élever en honneurs et en richesses; faire retentir fortement à leurs oreilles le *Redde rationem villicationis tuæ,* est certainement de la plus grande opportunité.

Après ce sujet, celui qui entre également dans les besoins des esprits est la *médisance*, la *calomnie*, péché devenu si commun qu'il n'inspire plus de remords, quoique ses effets en soient toujours pernicieux.

MANIÈRE DE LE TRAITER. — Avant d'entreprendre sa composition sur l'un ou l'autre des jugements, le *particulier* et le *général,* l'orateur doit examiner leurs points communs et leurs points propres. Cela noté, il fera son plan, puis marquera, non les machines poétiques comme on fait dans l'épopée, mais les parties

oratoires profondes, sombres, caractéristiques. Quand le peintre a son dessin nettement tracé et fortement accentué, il est à la moitié de son œuvre, ainsi de l'orateur.

Les points communs des deux jugements sont la *comparution; l'examen, la sentence;* il y a tant de similitude entre ces trois faits, dans les deux états, surtout dans celui de l'*examen* ou de la *discussion*, que les mêmes idées, quelquefois les mêmes termes peuvent servir aux deux sermons. C'est ainsi que la première partie du sermon de Massillon sur le jugement général est formulée en ces termes :

« Le pécheur montré à lui-même : 1° dans ses omissions; 2° ses abus des grâces; 3° ses œuvres de scandale; 4° ses crimes secrets » peut parfaitement se transporter à une instruction sur le *jugement particulier*. Nous ne conseillons pas ces mélanges parce qu'ils demandent une trop grande habileté dans celui qui les emploie et que souvent ils ne produisent qu'un discours vague entre les deux matières et nullement précisé; mais nous les faisons remarquer pour qu'on y prenne garde; qu'on sache les emprunter discrètement à tant de sermons où on les a mis en usage.

Les points propres à chaque sermon sont pour le *jugement général :* les *préludes,* entièrement différents de ceux du *jugement particulier,* à savoir : 1° le bouleversement de la nature; 2° la résurrection des corps; 3° la descente du souverain Juge; les *suites* également différentes, à savoir : 1° la séparation publique; 2° l'éternité de récompense ou de châtiment. Dans la partie intermédiaire, qui est l'acte même du jugement, il y a également des points spéciaux, qui sont : 1° les accusateurs publics; 2° les nombreux spectateurs, ce qui n'arrive pas dans le jugement particulier, lequel abonde à son tour en caractères propres, tels que pour les *préludes :* 1° la solitude de l'âme après qu'elle a quitté son corps; 2° sa surprise; 3° ses alarmes; pour l'*acte* du jugement : 1° les accusations de sa propre conscience et 2° celles du démon; pour les *suites :* la terrible sentence qui règle pour jamais son sort.

Le plan le plus complet sur le *jugement particulier* est incontestablement celui du sermon cité ci-dessus : I. — Le pécheur cité au jugement de Dieu : 1° sa surprise; 2° ses alarmes; 3° son abandon. II. — Le pécheur accusé devant Dieu : 1° par le démon; 2° par sa conscience. III. — Le pécheur condamné en ce jugement : 1° justement; 2° éternellement. (Voir notre *Cours d'éloquence sacrée appliqué à ce sujet* dans notre *Journal de la Prédication.*)



### III. — TRAITS HISTORIQUES.

#### Sur le jugement particulier.

1. Saint Augustin déclare que rien ne fut plus capable de l'empêcher de retomber dans ses passions que la pensée de la mort et du jugement dont elle est suivie. (*Confess.*, l. XVI, c. 16.)

2. Le pieux abbé Clias, qui vécut pendant soixante-dix ans dans un désert, au milieu de toutes les pratiques de la vertu, avait coutume de dire à ceux qui allaient le visiter : « Il y a trois choses que je redoute : la première, c'est la séparation de mon âme d'avec mon corps; la seconde, ma comparution inévitable devant le tribunal de Dieu, et la troisième, le jugement qui sera porté sur mon compte. » (Pallad., c. 52.)

3. Dieu, voulant préserver toujours davantage ses élus de la corruption du monde, a pris soin d'imprimer dans leurs cœurs la plus vive terreur de ses jugements. Saint Arsène, sur le point de rendre son âme à Dieu, était saisi de crainte; le jugement de Dieu se présenta à lui avec tout son appareil, et il croyait expirer de frayeur. Ses disciples s'approchèrent et lui dirent : « Quoi! Arsène, vous tremblez! » — « Oui, je tremble, répondit-il, et ce n'est pas seulement aujourd'hui que j'ai commencé : depuis plus de quarante ans, je n'ai pas cessé de redouter le ju-

gement. Sachez, mes frères, que le juste sera à peine sauvé, et que deviendra le pécheur? »

4. On raconte aussi d'un saint abbé, nommé Agathon, qu'étant à l'extrémité, il demeurait toujours les yeux ouverts vers le ciel, sans les remuer. Les frères lui dirent donc : « Où croyez-vous être maintenant, notre père? » Il leur répondit : « En la présence de Dieu, dont j'attends le jugement. » — « Mais, ajoutèrent-ils, vous qui avez mené une vie si pure, pendant tant d'années, pouvez-vous le craindre? » — « J'ai toujours tâché, autant que j'ai pu, répondit le saint abbé, d'accomplir les commandements de Dieu; mais sais-je si mes actions lui seront agréables? Les jugements de Dieu sont bien différents de ceux des hommes; et personne ne peut savoir positivement s'il est digne d'amour ou de haine. Je suis certain d'avoir péché, mais je n'ai aucune certitude du pardon. » (Rufin, *Vie des Saints*, l. III.)

## IV. — PLANS DIVERS RELATIFS AU JUGEMENT PARTICULIER.

PLANS SUR LE JUGEMENT PARTICULIER.

1er PLAN.

(S. Bernard).

QUATUOR MALA TERREFACIENT PECCATORES.

1° Mors imminens; — 2° Examen severum; — 3° Condemnatio; — 4° Æternitas supplicii.

—

2e PLAN.

(S. Bonaventure).

JUDICIUM DEI TIMENDUM PROPTER TRIA.

Ex parte : 1° Judicis; — 2° judicii; — 3° rei.

—

3e PLAN.

(Bretteville).

1° Paraître seul devant Dieu seul; — 2° répondre seul à Dieu, notre accusateur, notre témoin, notre juge.

—

4e PLAN.

(M. l'abbé C. Martin).

I. — VÉRITÉ DU JUGEMENT DE DIEU

D'après : 1° l'Écriture; — 2° la tradition sacrée et profane; — 3° la raison.

II. — NATURE DE CE JUGEMENT :

1° Examen; — 2° sentence.

—

5e PLAN.

(Par le même).

I. — PENSÉE DU JUGEMENT DE DIEU.

1° Effrayante; — 2° salutaire.

II. — NATURE DE CE JUGEMENT.

1° Dans la pénitence; — 2° dans la pratique des bonnes œuvres.

—

## V. — PRÉDICATION

des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche.

Saint Ambroise interprète en entier la parabole de l'économe infidèle. Ce qui lui donne occasion de discourir sur la double tentation : Una de adversitate, altera de prosperitate, ensuite : de miseriis divitum; de misericordia erga pauperes, de eleemosynarum utilitate, de avaritia.

Saint Astère. Cet évêque d'Amasie, qui vivait au commencement du cinquième siècle, a laissé des homélies estimées. On cite principalement celle de l'économe infidèle, une de ses meilleures. Voici les points qu'il traite : 1° Nihil quidquam eorum quæ possidemus vere nostrum est; 2° de inconstantia rerum humanarum; 3° œconomi ac dispensatores sumus bonorum, non domini; 4° omnia bona transitoria in hoc mundo, facultatum possessores histrionum personas gerunt; 5° omnia ad Deum creatorem referre debemus; 6° pauperum necessitatibus subveniendum; 7° impensa, immensa, superflua detestanda; 8° divites avari damnandi; 9° quam sit amara mors diviti hujus mundi homini agglutinato et affixo; 10° dum tempus habemus, operemur bonum.

Cette homélie est féconde en idées et vues toujours vraies, toujours pratiques. En lui donnant de la couleur et une certaine appropriation au temps, on en peut

faire un excellent sermon. Elle a été reproduite en entier dans les *Homélies des Pères de l'Eglise* sur les Evangiles du dimanche, par M. l'abbé Poussin.

Saint P. Chrysologue. Après l'homélie de saint Astère dont nous venons de parler, vient, pour les beautés et l'à-propos, le sermon de saint Pierre Chrysologue, qui est un bon commentaire de la parabole. Le texte est cité à chaque paragraphe, puis l'interprétation et l'application suivent avec méthode et clarté.

Le V. Bède donne son homélie littéralement et moralement comme à son ordinaire. Il n'y a rien de remarquable, sinon l'explication de cette question : Cur divitiæ mammona iniquitatis nuncupantur.

Saint Bernard a fait une homélie toute mystique, ne pouvant être utilisée que dans un ouvrage ou dans un entretien analogue.

Saint Bonaventure a cinq sermons sur cet Evangile. Les deux premiers ont rapport au jugement. Voici un de ses plans assez correct : Reddenda est ratio : 1° de malis peractis; 2° de bonis omissis; 3° de subditis nobis commissis.

## VI. — ESPRIT RELIGIEUX DE CE DIMANCHE ET DE LA SEMAINE.

Colloque pour la congrégation ou la prière du soir.

### LA CONCLUSION DE LA PARABOLE DE CET ÉVANGILE.

Jésus-Christ dit que le maître de l'économe infidèle loua sa prudence; et aussitôt le divin Sauveur se hâte de nous donner une leçon importante qui était le but et la fin de la parabole dont je m'occupe.

Les enfants de ce siècle sont plus prudents que les enfants de lumière.

Entendez-vous cette parole, âme fidèle? Les enfants de lumière sont mis en opposition avec les enfants de ce siècle, parce que ceux-ci sont les enfants de ténèbres. Mais pourqoi donc ces malheureux sont-ils plus prudents que les enfants de lumière? Pourquoi? mais parce que, toujours avides des biens de ce monde, toujours affamés de dignités, de titres et de distinctions, toujours ardents pour les plaisirs de la terre, ils réfléchissent, ils calculent, ils font mille combinaisons, ils inventent des moyens, ils les emploient avec un art qui étonne, pour arriver à leur fin qui est toujours le bonheur ici-bas. Hélas! cette vérité a-t-elle besoin de preuves? Voyez l'agitation continuelle des gens du monde, et dites s'ils oublient quelque chose, quand il s'agit pour eux de parvenir?

Mais les enfants de lumière, c'est-à-dire, les fidèles qui ont la foi, qui croient à l'Evangile, qui sont persuadés que la vie présente n'est rien, et que le bonheur de l'éternité est tout, sont-ils aussi prudents que les enfants du siècle? Pour eux, cette prudence consiste à diriger toutes choses vers une fin unique, leur sanctification et leur salut éternel. Or, les voit-on actifs, empressés dans l'emploi de tous les moyens, ardents pour tout ce qui les conduirait à la perfection de leur état? Enfin, peuvent-ils dire qu'ils font pour le ciel ce que les mondains font pour la terre?

Mais qu'ai-je dit? faire pour le ciel et pour Dieu ce que les hommes du siècle font pour la terre, et pour satisfaire une folle ambition, une cupidité qui ne dit jamais : c'est assez! Hélas! on se fatigue de la moindre souffrance, on murmure à la moindre épreuve, au lieu de penser aux grands mérites qu'on pourrait acquérir pour la vie éternelle; on se plaint avec amertume des difficultés de la vertu, on voudrait se sauver sans sacrifice, sans mortification, sans violence; on ne sait rien supporter. Et cependant, voyez les hommes de ce siècle; que de travaux et de fatigues! quelle persévérance dans la poursuite d'un emploi lucratif, ou d'un bénéfice dans le commerce! que de lâches adulations auprès des grands! que de bassesses pour leur plaire! Le monde ne s'irrite, ne se fâche de rien, pourvu que l'argent ou la gloire soient le prix de plus rudes travaux. O fils de la lumière, étudiez la conduite des enfants de ténèbres, et dites si vous faites pour vous sauver, tout ce qu'ils entreprennent pour se procurer ici-bas une existence agréable!

Mais il y a de vrais enfants de lumière; ce sont les saints et les élus de Dieu.

Ceux-ci sont prudents pour les choses spirituelles, ils estiment et ils ménagent les dons précieux de la grâce ; ils veillent sur eux-mêmes et sur les ennemis de leur salut ; ils courent après les occasions de faire une bonne œuvre, de pratiquer un acte de vertu, d'acquérir quelque mérite pour le ciel ; toute leur vie n'est qu'un travail continuel pour augmenter leurs mérites, et leur plus grande affaire consiste à administrer, dans l'intérêt de Dieu et de sa gloire, tous les biens qu'il leur a confiés, et dont un jour il leur demandera un compte sévère.

C'est à nous à examiner si nous pouvons être appelés de vrais enfants de la lumière.

### VII. — ANNONCE DES FÊTES DE LA SEMAINE.

#### La transfiguration de Notre-Seigneur.

Jésus-Christ étant monté sur le Thabor avec trois de ses disciples, et s'étant mis en prières, fut aussitôt transfiguré devant eux. Son visage devint brillant comme le soleil, ses habits parurent tout éclatants de lumière, et plus blancs que la neige. On vit alors deux hommes qui s'entretenaient avec lui, c'était Moïse et Elie. Ces deux prophètes étaient pleins de majesté et de gloire, il lui parlaient du temps et de la manière dont il devait sortir du monde. Les disciples étaient ensevelis dans un profond sommeil, et en se réveillant, ils virent Jésus dans la gloire avec les deux prophètes. Pierre ravi hors de lui-même, dit : « Seigneur, nous sommes bien ici, faisons-y, s'il vous plaît, trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. » A peine eut-il achevé ces paroles, qu'une nuée lumineuse le couvrit avec ses compagnons, et tous furent saisis de frayeur en voyant Jésus-Christ qui sépara cette même nuée pour y entrer. En même temps on entendit une voix qui prononça ces paroles : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le. » Les disciples encore plus épouvantés qu'auparavant, tombèrent le visage contre terre, mais Jésus s'approchant d'eux, les prit par la main, et leur dit : « Levez-vous, et ne craignez rien. » Alors levant les yeux, et regardant de tous côtés, ils ne virent plus que Jésus-Christ qui était resté seul avec eux. Il leur fit défense en descendant la montagne de parler de cette vision à personne, jusqu'à ce qu'il fût ressuscité.

Le mystère de la transfiguration s'est accompli en présence des disciples pour les affermir dans la foi, les convaincre de la divinité de Jésus-Christ, leur donner une idée de ce qu'ils doivent être après leur résurrection, et leur faire connaître la gloire dont ils devaient jouir après les travaux de cette vie.

Il s'est accompli aussi pour notre instruction particulière ; Jésus-Christ, qui jusque-là avait caché sa gloire, pour nous donner l'exemple d'une vie humble et retirée, veut bien nous découvrir quelques rayons de cette même gloire, afin de nous encourager, nous fortifier, nous animer au combat, en voyant un échantillon des récompenses qu'il nous promet. Jésus-Christ n'a resté que quelques moments sur le Thabor, pendant qu'il a été trois heures en croix sur le Calvaire, et trente-quatre ans dans les humiliations sur la terre, pour nous apprendre que ce n'est point ici le lieu de notre repos et de notre béatitude, mais au contraire, un séjour d'afflictions, de peines et de fatigues.

Cette transfiguration glorieuse s'est faite dans la prière, pour nous faire sentir que ce n'est que par l'exercice de l'oraison, que nous pouvons mériter les dons surnaturels, pour la transformation intérieure de notre âme.

La demande que fait saint Pierre à Notre-Seigneur de rester sur le Thabor, est un avant-goût des joies et des délices, dont Dieu comblera ceux qui le servent fidèlement. Cette voix qui retentit du milieu des nuées, pour rendre témoignage de l'amour que Dieu le Père porte à son Fils, nous apprend que nous ne devons chercher en cette vie d'autres lumières et d'autres consolations qu'auprès de Jésus-Christ, et que c'est vers lui seul que nous devons diriger toutes les affections de notre cœur.

Faisons donc tous nos efforts pour opérer en nous une transfiguration spirituelle et un changement salutaire; adonnons-nous sans relâche à la prière et aux bonnes œuvres, surtout approchons souvent de ces fontaines de grâce, de ce divin Sacrement de nos autels, où Jésus-Christ se transfigure si souvent par amour pour nous; afin que nous puissions à notre tour nous transformer tout-à-fait, et nous changer en lui. Prions ce divin Sauveur de tout notre cœur, de nous donner la force et les vertus nécessaires, pour venir à bout d'une si sainte entreprise; prions-le de nous rendre doux, patients, humbles, obéissants, charitables comme lui, et de nous faire tels que nous ne puissions à l'avenir plus rien voir, plus rien goûter, plus rien aimer que lui. C'est par là que nous mériterons de le contempler éternellement dans le séjour de sa gloire, dans la plénitude de sa clarté et de sa lumière.

### VIII. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. Cyrille, de Exitu animæ. — S. J. Chrysostôme, serm. 77. — S. Ambroise, in Luc., c. xvi. — S. Jérome, in Joel.; epist. ad Algas. — S. Augustin, quæst. Evang., l. II, q. 34; serm. 1, 2, 41, 93. — S. Astère, hom. in Ev. — S. Bernard, serm. 27 in Cant. — S. Thomas, de Adventu.

PRONISTES.

La Colombière, Joly, Texier, Monmorel, Lambert, Chevassu.

---

NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

# INSTRUCTION

SUR

# LE RESPECT DANS LES ÉGLISES

Par M. l'abbé C. MARTIN, chanoine.

## PLAN

1er point. — Ce que sont les églises par rapport a Dieu.

Subdivisions.

1. Le lieu de sa résidence.
2. De ses libéralités.

2e point. — Ce qu'elles sont pour l'homme.

Subdivisions.

1. Un lieu de recueillement.
2. Une maison de prière.
3. La porte du ciel.

Texte : *Et ingressus in templum, cœpit ejicere vendentes in illo et ementes.* (Luc., xix, 46.)

Etant entré dans le temple il en chassa les vendeurs et les acheteurs. Saint Jean ajoute : *Et cum fecisset quasi flagullum de funiculis, omnes ejecit de templo.* (Joan., ii, 15.) Il les chassa un fouet à la main. Les saints Pères nous font remarquer cette manière extraordinaire du Sauveur, pour nous faire entendre que la profanation du saint lieu est un grand crime. Voyez son courroux, disent-ils,

voyez son indignation. Il vient d'entrer dans la cité comme un roi pacifique : *Rex mansuetus.* Il a accueilli l'hosanna de la foule. Il vient même, tant son cœur est tendre et compatissant, de verser des larmes sur les malheurs qui menacent Jérusalem, la ville coupable, qui lapide les prophètes. Naguère il a pardonné à Madeleine, à la femme adultère, à Zachée, au publicain, il s'asseyait à la table des pécheurs ; et voici que son visage s'enflamme d'un zèle ardent qui nous étonne, que ses mains débonnaires s'arment de la verge de sa justice : c'est que l'on déshonore la maison de son Père, on la convertit en des usages profanes, on change le lieu de prière en un lieu de négoce, de trafic et d'avarice.

Sans doute il y avait dans Jérusalem d'autres crimes qui devaient susciter sa colère : il y avait l'hypocrisie des pharisiens, la corruption des scribes, l'impiété des sadducéens, le scandale d'Hérode, l'idolâtrie des gouverneurs romains ; mais comme si la gloire de son Père en eût été moins blessée, il semble les dissimuler pour un temps et en différer la punition, tandis qu'il laisse éclater aussitôt tout le feu de son courroux pour ce qui concerne l'honneur de la maison de son Père.

Apprenons de là que nos églises méritent tout notre respect, et que la profanation des temples est un grand crime. Pour fixer votre foi sur ce grand objet de la religion, je me propose d'envisager la maison du Seigneur dans toute son étendue en vous montrant : 1° *Ce que sont les temples par rapport à Dieu;* 2° *ce qu'ils sont par rapport aux hommes.*

---

## Ier POINT. — CE QUE SONT LES TEMPLES PAR RAPPORT A DIEU.

Par rapport a Dieu, les temples sont : 1° les lieux de sa résidence ; 2° les lieux de ses libéralités.

### 1re *subdivision. — Lieux de sa résidence.*

Que Dieu habite spécialement dans nos temples, c'est ce qui est expressément déclaré dans les saintes Ecritures : *Dominus in templo sancto suo*, disait David. (Ps. x, 5.)

Après la dédicace du temple, le seigneur apparut à Salomon et lui dit : « J'ai sanctifié cette maison que tu as bâtie, afin que mon nom y demeure à jamais, et mes yeux et mon cœur seront toujours là : « *Et erunt oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus.* (III Reg., IX, 3.)

Il y a une expression frappante et souvent répétée dans les Ecritures et que Dieu emploie presque toujours pour désigner les temples qui lui sont consacrés : c'est *Domus mea*, ma maison ; or, de même que nos maisons sont les lieux de notre résidence spéciale, de même les lieux que le Seigneur appelle sa *maison*, sont ceux où il habite d'une manière particulière.

Saint Ambroise expliquant ces paroles que je viens de citer : *Dominus in templo sancto suo*, s'exprime en ces termes : « Qu'avons-nous prétendu faire en construisant des temples au Dieu du ciel? était-ce pour lui adresser nos prières? mais à la rigueur nous pouvons remplir ce devoir partout, nos maisons peuvent aussi être un sanctuaire pour prier ; était-ce pour nous rappeler le souvenir de l'Etre suprême? mais toute la nature nous le montre. L'univers est lui-même un assez grand temple pour nous rappeler le souvenir de l'Etre puissant qui l'a produit. C'est pour avoir un lieu où la présence de Dieu est plus sensible, comme il arrivait pour le Saint des saints des anciens; c'est pour nous y montrer ce Dieu encore plus près de nous, demeurant avec nous dans le lieu qu'il s'est choisi.

Aussi, frappé de cette idée de la résidence permanente de Dieu dans les

temples, saint Chrysostôme va jusqu'à les appeler la cour royale céleste, le ciel même, un ciel réduit : *Ecclesia est regia cœli, cœlum ipsum; Ecclesia cœlum est in angustum reductum.* (*Hom. in I Cor.*)

Ainsi, et d'après les saintes Ecritures, et d'après les témoignages de la tradition, nos églises sont la demeure de Dieu, sa maison, le lieu de sa résidence particulière sur la terre.

Le temple, l'autel sont donc les lieux où Dieu se tient en permanence pour communiquer avec les hommes.

La voilà donc cette présence de Dieu notre maître, notre ami, notre père que nous recherchons avec avidité : *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus.* Elle est partout, comme a dit saint Paul : *In ipso vivimus.* Elle est au firmament, sur les eaux et dans les œuvres créées ; qu'y a-t-il que le Seigneur n'ait fait et qu'il ne gouverne? mais elle est plus particulièment ici. La majesté du Très-Haut s'abaissant du sommet des cieux vient siéger dans son sanctuaire ; ici le Seigneur est grand comme dans le ciel où il est sur son trône. Que cette pensée est consolante et que nous devons remercier Dieu de s'être ainsi rapproché de nous! L'enfant est fort auprès de son père; que nous devons nous sentir forts et appuyés quand nous entrons dans la maison de Dieu? Nous cessons pour ainsi dire alors d'être en pèlerinage, en exil, parce que nous y sommes avec notre prince, et que nous conversons avec lui de la patrie qu'il nous montre et où il nous attend. Nous sentons tellement la présence de Dieu dans son temple, que c'est là que nous courons dans notre abondante joie comme dans notre détresse sachant que nous y venons répandre notre âme devant le Seigneur, qu'il nous voit et nous entend.

### 2e *subdivision. — Lieu de ses libéralités.*

Qu'est-ce que Dieu fait dans son temple? Il y opère, comme dans tout l'univers ; car la vie de Dieu c'est l'action.

Trois sortes d'opérations de Dieu dans ses temples, toutes trois ayant le même but, la sanctification de l'âme.

1° Il la purifie ; 2° il l'éclaire ; 3° il la sanctifie.

1° Il la purifie. — Deux grandes souillures dans l'homme : la lèpre héréditaire que se transmettent les générations et que chacun de nous apporte en naissant ; en second lieu, le péché que commet notre faible nature durant ses jours d'erreur, de tentation et de misère. Or, le Seigneur bon et compatissant nous a tenu prêt un double remède pour ce double mal. Il a établi à la porte de son temple une première piscine pour l'enfant qui vient de naître ; puis une seconde pour le fidèle qui, comme le paralytique de l'Evangile, demande lui-même avec instance à être purifié par l'onde salutaire.

Ce que Dieu fait dans son temple, c'est donc premièrement d'avoir pitié de nous, de nous ouvrir ses bras, de changer notre nom d'enfants de colère : *Filii iræ*, selon l'expression de saint Augustin, en celui d'enfants d'amour. C'est un père tendre qui est debout sur la porte de sa demeure attendant, comme le père de l'enfant prodigue, le retour de son fils qui l'a abandonné. La maison est ouverte à toute heure du jour ; il ne tient qu'à vous d'y entrer. C'est un juge qui du haut de son tribunal fait remise de sa faute au criminel; c'est le pasteur qui remet dans le bercail la brebis égarée ; c'est

le maître qui pardonne à ses serviteurs sept fois et jusqu'à septante-sept fois sept fois.

Quel ministère de miséricorde le Seigneur exerce ainsi envers nous dans sa maison ! qu'il est donc avantageux pour nous d'en obtenir l'entrée et de nous baigner dans ces eaux de la double piscine du salut ! aucun de nous n'a été conçu sans péché : *Ecce in iniquitatibus concepti;* aucun de nous n'est venu au monde sans la souillure originelle ; eh bien, c'est là que vous avez été régénérés de l'*eau* et de l'*esprit;* c'est là que vous avez été dépouillés des haillons du péché pour être revêtus de la robe d'innocence, robe nuptiale qui vous méritera un jour d'être admis au festin de l'Époux. Ensuite, peu parmi nous ont passé la mer Rouge à pied sec ; je veux dire peu ont traversé la vie sans orage, peu ont passé dans Babylone sans détourner la tête. Qui de nous est sans péché, M. F.? car, hélas ! l'homme est peccable, *mendax*, et sa nature est infirme. D'un autre côté, « rien de souillé n'entrera dans le ciel : » *Non intrabit in eam aliquid coinquinatum.* (Apoc., XXI, 27.) Mais entrez dans la maison de Dieu, dans son temple, là est le remède à votre péché, là est la main qui vous déchargera de vos chaînes, là est la voix qui vous déliera de vos iniquités.

Le tribunal que Dieu a dressé dans son temple est pour la rémission plutôt que pour la justice, à l'opposé de celui de l'avenir qui sera pour la justice plus que pour la rémission.

Dieu ayant dans son temple rétabli notre âme dans la justice, par la remise qu'il lui fait de sa faute, lui montre la voie qu'elle a à suivre pour s'y maintenir.

2° Il l'éclaire. — C'est ici, M. F., c'est à l'Eglise que vous apprenez tout ce qu'il vous importe de connaître relativement au salut.

Le Sauveur allait prêchant l'Evangile, c'est-à-dire la parole du salut, de ville en ville, de bourgade en bourgade. C'est ainsi qu'il fit durant l'exercice de son apostolat. Comment prêche-t-il maintenant? comment annonce-t-il son Evangile ? d'où nous vient sa parole de vie et de salut ? Le temple est le lieu où se font continuellement entendre ses oracles : c'est ici qu'il vous parle, c'est d'ici que sa voix retentira jusqu'à la fin.

La parole que vous entendez à l'église n'est pas la parole du prêtre ; il n'est lui que l'organe. Il fait ici l'office de l'ange qui parla sur le mont Sinaï, qui parla à la Vierge. Il fait comme les prophètes qui disaient ce qu'ils avaient entendu ou ce que l'inspiration divine leur avait suggéré. Et que faisons-nous dans cette chaire? nous redisons l'Evangile que nous avons lu sur l'autel ; nous en rapportons la doctrine, les similitudes, les paraboles. Ce qui nous appartient, c'est la forme, le fond est à Dieu. Nous fournissons l'accident, mais l'essence, mais la matière nous vient du Maître ; car ce n'est pas nous qui sommes docteurs, c'est Jésus-Christ. Le Seigneur emprunte de nous le son, les formes de la langue ; mais la parole, mais la doctrine qui fait le thème de la parole est à lui.

Ainsi nous prêchons la pénitence, mais la pénitence de l'Evangile, l'amour de Dieu, le pardon des injures, l'honneur, la probité, le détachement, vertus que Jésus-Christ a prêchées durant son apostolat et qu'il prêche par nous.

Un signe que l'enseignement qui se fait dans le temple est divin, c'est qu'il est invariable. Et il est invariable parce que c'est le même livre qui le fournit, la même Eglise qui le dirige parce qu'il est continuellement le

souffle, l'inspiration de Dieu ou mieux la transmission de sa propre parole.

Que l'enfant vienne à l'église, il y entendra les paroles que Jésus adressait à ces enfants de la Judée qu'il laissait approcher de lui : ils s'entendront dire comme si le Christ leur parlait lui-même, que les vertus de leur âge sont la soumission, l'obéissance, la crainte de Dieu.

A vous, qui oubliez qu'il y a un Dieu bon, mais juste, mais rémunérateur.

A vous que les passions tourmentent, il dira que le royaume des cieux souffre violence.

A vous qui hésitez dans la voie du salut, que celui qui regarde en arrière n'est pas digne du ciel.

A vous qui êtes comme le prodigue, qu'il vous pardonne.

A vous de la onzième heure, que vous auriez encore droit au salaire. Voilà ce que nous prêchons; or, cela est-il de Dieu ou de nous? à qui est cette parole, d'où vient cet enseignement? N'est-ce pas Jésus-Christ qui vous éclaire dans son temple pour montrer à votre âme la voie du salut.

3° Il sanctifie. Enfin Dieu nous sanctifie dans son temple. — La sainteté, but de la vertu, couronnement si souhaité de la vie chrétienne, peut être atteinte de diverses manières. Les martyrs mirent le sceau à leur sainteté par l'effusion généreuse de leur sang; les anachorètes par la pratique scrupuleuse des conseils évangéliques; les apôtres par la prédication de l'Evangile : voilà pour la vocation extraordinaire. Mais dans la voie ordinaire, comment arrive-t-on à la sainteté? au *moyen de la foi et des œuvres.*

Or, le moyen sûr et efficace d'accroître sa foi et de la soutenir par les œuvres, c'est pour nous, chrétiens de la voie ordinaire, de visiter Dieu dans son temple.

Ici est l'enseignement de la doctrine, nous l'avons dit; or, cet enseignement crée et nourrit la foi; ici s'offre le sacrifice, œuvre de foi par excellence; ici sont administrés les sacrements, sources d'une vie jaillissante jusqu'à la vie éternelle.

Nous avons un autel, dit saint Paul, dont ceux qui servent au tabernacle n'ont pas le pouvoir de se nourrir : *Habemus altare de quo edere non habent potestatem qui tabernaculum deserviunt* (Hebr., XIII, 10.), et la nourriture que nous prenons sur cet autel que nous avons le bonheur d'approcher, est une nourriture sainte : c'est la manne du désert, et plus que cette manne, car ceux qui en mangèrent, dit Jésus-Christ, ne furent pas garantis de la mort, et ceux qui mangent de celle-ci ne mourront pas. C'est le pain de proposition qui ne se corrompt pas; c'est un vin généreux, selon une expression de Bossuet, imitée d'un prophète, qui répare les forces et donne à l'âme toute l'énergie non pour marcher, mais pour courir, selon la manière de dire de David, dans la voie des commandements de Dieu : *In via mandatorum tuorum currimus.*

Si la foi s'accroît par tout ce qui se passe dans le temple, c'est à l'autel que le fidèle puise l'énergie pour pratiquer l'œuvre; c'est la participation aux sacrements qui rend charitable, bon, chaste, probe, en un mot vertueux et saint.

Que dire de ceux 1° qui profanent nos temples par une attitude arrogante, irrévérencieuse, immodeste, par des pensées coupables, qui viennent ici pour voir et être vus comme à un spectacle? Qu'ils outragent Dieu présent...

Que dire de ceux 2° qui les désertent..., qui n'y abordent jamais, comme

si cet édifice sacré leur était étranger... ? Qu'ils n'ont aucune part aux libéralités que Dieu y fait ; ils sont pécheurs, ils sont ignorants, ils ont besoin de sainteté pour entrer au ciel ; qu'ils doivent venir ici pour s'avancer dans la perfection.

### IIe POINT. — CE QUE SONT LES ÉGLISES POUR LES FIDÈLES.

Elles sont des lieux : 1° de *recueillement ;* 2° de *prière ;* 3° la *porte du ciel.*

#### 1re *subdivision. — Lieu de recueillement.*

La maison de Dieu est une maison de recueillement, parce que Dieu est grand. Ce ne sont plus des dieux d'or ou d'argent, ouvrages de la main des hommes, que nous adorons dans ce temple ; c'est le créateur et le conservateur de cet univers ; c'est la plénitude de la Divinité qui y habite. Il semble que ce Dieu, pour qui les bornes de cet univers sont trop étroites, ait voulu resserrer l'immensité de son être pour en remplir cette enceinte : *Majestas Domini replevit domum.* Cette majesté, quoique voilée par amour pour l'homme, n'en est pas moins réelle. Vous ne voyez ici, il est vrai, ni l'éclat des éclairs ni le sillonnement de la foudre, vous n'entendez pas le bruit sourd du tonnerre, comme les enfants d'Israël au pied du Sinaï ; mais c'est le même législateur qui, du haut de cet autel, proclame une loi d'amour comme il leur donna une loi de crainte. Vous n'êtes plus, ô mon Dieu ! sur ce Thabor glorieux où votre visage devint plus resplendissant que le soleil, et d'où votre apôtre n'aurait jamais voulu descendre ; mais n'est-ce pas ici que les âmes saintes qui vous aiment, comblées de vos délices, peuvent s'écrier, comme lui : Qu'il est doux d'être ici ! *Bonum est hic esse !*

Aussi quand nous entrons dans un temple pour rendre nos hommages à celui qui l'habite, devons-nous faire, par l'oubli des créatures, comme une solitude dans notre cœur, et là, seul à seul avec lui, nous pourrons être éclairés de sa lumière, entendre sa voix et goûter la douceur de ces entretiens.

Cependant bien peu de chrétiens entendent cette voix aimable du Sauveur, parce qu'on vient dans le temple avec l'esprit dissipé et préoccupé par de vaines pensées; parce qu'au lieu de l'absorber en Dieu, on le laisse absorber par les créatures; et tandis que les esprits célestes s'anéantissent devant la majesté divine, nous dont les regards s'égarent nous voyons tout, nous pensons à tout excepté à celui qui remplit ce lieu de sa présence.

#### 2e *subdivision. — Maison de prière.*

La maison de Dieu est encore une maison de prière, car s'il est grand, il n'est pas moins miséricordieux : aussi, nous dit-il lui-même, que sa maison sera appelée maison de prière. Il avait promis à Salomon d'exaucer d'une manière plus spéciale les prières qui lui seraient adressées dans le temple qu'il lui avait bâti. Mes oreilles, lui avait-il dit, seront attentives et mes yeux fixés sur celui qui viendra me prier en ce lieu. Il promit à son peuple que son bras vengeur serait désarmé, qu'il rendrait à la terre sa fertilité, à l'air sa salubrité, si, revenu de ses égarements et abandonnant la voie de l'iniquité, il venait dans ce lieu implorer sa clémence. Or, ce qu'il

avait promis en faveur du temple de Salomon, le refuse-t-il aux nôtres? Non, sans doute, car dans le premier on ne faisait couler que le sang des boucs et de taureaux, tandis qu'ici c'est le sang même d'un Dieu fait homme qui coule mystiquement sur cet autel.

Il est vrai que, dans quelque endroit de la terre que nous nous trouvions, nous pouvons nous adresser à Dieu avec l'espoir d'être exaucés, c'est ainsi que Moïse fut écouté favorablement sur la montagne; Ezéchias sur son lit de douleur; Jonas fit entendre sa voix à Dieu des entrailles d'un monstre, et Job sur la paille où il était étendu. Mais la promesse formelle que Dieu nous a faite de nous exaucer dans son temple doit nous inspirer plus de confiance. C'est ici la maison de prière par excellence : *Domus orationis.* Or, si Dieu a promis de se trouver au milieu de deux ou trois personnes réunies en son nom, quelle force n'auront pas tant de voix suppliantes, tant de mains levées vers le trône du Tout-Puissant, et quand même nos iniquités auraient rendu le Ciel aussi insensible que l'airain, les concours de tant de suppliants feraient à Dieu, dit Tertullien, une sainte violence qui plairait à son cœur : *Hæc vis Deo grata est;* la prière du pécheur monte plus haut lorsqu'elle est accompagnée de celle du juste.

N'oublions donc jamais, M. F., que nous sommes ici dans la maison de Dieu, maison de sainteté, de recueillement et de prière; venons-y toujours avec des dispositions saintes, nous rappelant la présence d'un Dieu terrible envers les profanateurs; ne soyons pas un sujet de scandale et que l'impie ou l'hérétique, à la vue de nos irrévérences, ne nous demande pas où est notre Dieu; montrons au contraire notre foi par nos œuvres, et alors, ce lieu qui est la maison de Dieu deviendra aussi pour nous la porte du ciel.

3e *subdivision. — Porte du ciel.*

J'ai dit enfin que le temple était encore la porte du ciel par les aumônes que vous y faites! Vous n'ignorez pas combien l'attachement aux richesses met obstacle au salut. Vous savez aussi que la charité est un moyen sûr pour arriver au ciel, mais pour vaincre l'attachement irrésistible que nous avons pour les biens de ce monde, des grâces puissantes sont indispensables. Or, ces grâces, vous les trouvez ici. Quand est-ce, en effet, que votre cœur a été plus généreux? N'est-ce pas lorsque cette chaire, comme un écho du jugement, a retenti de la malédiction terrible que le souverain Juge lancera contre les cœurs endurcis par l'avarice? N'est-ce pas lorsque votre âme rassasiée à cette sainte table a compris que c'était là le véritable trésor? N'est-ce pas lorsque, appréciant les biens éternels, vous avez réduit les biens périssables à leur juste valeur? Tout dans ce temple doit porter votre âme à la générosité.

Après le soulagement de l'indigence, vous ne pouvez faire un meilleur usage de votre superflu qu'en l'employant à la décoration de nos églises. Quoi de plus naturel en effet que de consacrer à Dieu ces métaux précieux qui sont l'ouvrage de ses mains! Ne devrions-nous pas rougir de voir la maison du Seigneur dans le dénuement et la pauvreté, tandis que tout respire chez nous le luxe et l'élégance? Voyez combien les peuples païens ont été magnifiques dans la construction des temples qu'ils ont érigés à leurs dieux de pierre; leurs débris excitent encore l'admiration des voyageurs. Les fausses divinités, direz-vous peut-être, avaient besoin de cet éclat emprunté pour s'attirer un respect qu'elles ne méritaient pas, mais Jésus-

Christ, né dans une étable, ne demande pas des temples somptueux. Vain sophisme! Sans doute, le divin Sauveur désire plus l'offrande de vos cœurs que celle de votre or; mais l'une n'est-elle pas le gage de l'autre? Comment témoignez-vous de votre dévouement, si ce n'est par le sacrifice de ce que vous aimez le plus? Sans doute, les pauvres bergers furent accueillis avec autant de bonté que les riches mages de l'orient; mais direz-vous que ceux-ci sont blâmables d'avoir ajouté l'or à l'hommage de leur cœur? Blâmerez-vous nos pères d'avoir élevé ces superbes monuments qui nous rappellent leur piété; la religion d'un peuple se manifeste par la beauté des temples qu'il bâtit en l'honneur de Dieu. Aussi quelle magnificence, quelle grandeur ne déploya-t-on pas dans la construction et l'ornement du temple de Jérusalem. Les marbres de la Grèce, les cèdres du Liban, les étoffes de Phénicie y furent pour ainsi dire prodigués. L'or y brillait de toutes parts, il y était en si grande quantité, qu'au rapport des historiens, lorsqu'il fut détruit par Titus, ce métal devint d'un usage aussi commun que le fer, et que quand le roi de Macédoine, dans le cours de ses conquêtes, entra dans ce temple, il fut saisi d'admiration à la vue de cette magnificence et voulut y laisser des traces de sa libéralité.

Cependant, M. F., ce n'est pas pour exciter en vous une stérile admiration que nous désirons que nos temples soient décorés; mais c'est afin que l'éclat extérieur vous rappelle plus vivement la majesté de celui qui les habite, car il est certain que les impressions que reçoivent les sens réagissent sur l'âme et produisent quelquefois de salutaires effets. Aux yeux de la foi, la plus pauvre église de village mérite autant de respect et de vénération que le plus somptueux des temples, puisque c'est le même Dieu qui en fait sa demeure.

Disparaissez donc, superbes monuments qui servez de demeure aux princes de la terre, disparaissez! l'éclat de vos lambris, le luxe de vos ameublements, la richesse de vos décorations ne sauraient faire oublier que vous n'êtes après tout que la demeure d'un homme. Combien de fois déjà la mort n'a-t-elle pas pénétré dans votre enceinte? Que de sceptres brisés! que de gloire éclipsée! que d'illusions détruites. Si vous avez retenti quelquefois à des chants de victoire, à des cris de joie et de bonheur, n'avez-vous pas entendu aussi les soupirs de la tristesse et de l'ennui, l'accent du désespoir et de la douleur, les chants lugubres de la mort. Ceux que vous abritiez sous vos lambris dorés étaient réputés les plus heureux des mortels, et on les a vus prendre le chemin de l'exil et même quelquefois monter les marches de l'échafaud. Il semble que vous n'êtes debout que pour nous rappeler la fragilité des choses de la terre. Il n'en est pas ainsi de nos temples, tout y inspire la confiance, tout y rappelle l'immortalité. Dans ce tabernacle est un Dieu, l'éternité est son âge, l'univers entier son domaine. Sur cet autel s'immole une victime; mais loin d'être l'esclave de la mort, elle s'écrie, en s'immolant : O mort! où est ta victoire; à cette table on distribue un pain, mais c'est un pain qui donne l'immortalité. Il est ici des ossements; ce sont les restes des saints qui sont déjà dans le séjour de la gloire, et lorsque vos dépouilles mortelles seront apportées dans ce temple, ce sera pour rappeler à vos proches, que malgré la mort vous n'avez pas cessé de vivre! Oui, M. F., votre assiduité, votre respect et votre piété dans ce temple saint vous mériteront, par les grâces que vous y recevrez, l'entrée du temple éternel que le Tout-Puissant a bâti pour le bonheur sans fin de ses élus.

# HOMÉLIE

SUR

# L'AVEUGLEMENT ET L'ENDURCISSEMENT

PAR UN CONTEMPORAIN.

## PLAN

1er POINT. — DE L'AVEUGLEMENT. | 2e POINT. — DE L'ENDURCISSEMENT.

3e POINT. — LEURS SUITES.

TEXTE : *Flevit super illam.* (LUC., XIX, 41.)

Le spectacle que le saint Evangile met aujourd'hui sous nos yeux est aussi instructif qu'il est touchant ; il est capable d'émouvoir une âme dont la foi n'est point encore éteinte. Le divin Maître est reçu en triomphe dans la ville de Jérusalem, au milieu des acclamations d'une grande foule de peuple qui salue, dans sa personne, le Fils de David et l'envoyé du Très-Haut ; or, c'est dans le moment où sa gloire est reconnue, publiée par les enfants d'Israël, que Jésus-Christ, en approchant de la ville, en l'apercevant, laisse couler ses larmes et pleure sur cette malheureuse cité. Jésus-Christ s'oublie en quelque sorte lui-même, pour ne s'occuper que du peuple et de la ville dont il connaît l'ingratitude; il voit les suites du grand crime que Jérusalem va commettre dans quelques jours; il sait la vengeance éclatante que la justice divine fera tomber sur cette ville infortunée, il en est vivement touché, et ses larmes coulent en abondance.

C'est donc le Fils de Dieu qui pleure, et la cause de sa douleur, le principe de ses larmes, c'est l'infidélité de Jérusalem, ce sont les conséquences et les suites de cette même infidélité.

Eh bien ! l'histoire de Jérusalem est l'image de la vie et du sort malheureux d'un grand nombre d'âmes. Il n'y a rien, dans les actions comme dans les paroles du divin Maître, prononcées à la vue de Jérusalem, qui ne soit applicable à une âme infidèle. Celui qui repousse la grâce du Seigneur, qui résiste à sa parole, qui ne veut pas la vérité apportée sur la terre par Jésus-Christ, celui-là fait pleurer de pitié et de compassion l'Homme-Dieu qui voulait le sauver, et qui le voit périr de la manière la plus déplorable.

Méditons aujourd'hui toutes les paroles de notre Evangile : c'est examiner les caractères et suites terribles de l'aveuglement et de l'endurcissement.

## Ier POINT. — L'AVEUGLEMENT.

Jésus-Christ est venu exercer dans ce monde un jugement terrible, et c'est le peuple juif, c'est l'ingrate Jérusalem qui a été l'objet de ce jugement. Ceux qui ne voient pas verront, voilà pour les gentils appelés à la connaissance de l'Evangile. Quant à ceux qui voient, ils deviendront aveu-

gles ; ce sera le sort de Jérusalem peuplée de pharisiens et de docteurs qui, dans leur orgueil insensé, ont rejeté le Messie, parce qu'ils voulaient être seuls les guides et les maîtres du peuple.

Voyez l'histoire de cette ville coupable, depuis la naissance du divin Sauveur. Comment a-t-elle agi, quand les mages venus de loin ont obligé les prêtres à préciser, le livre des prophètes à la main, le lieu de la naissance du Rédempteur? Qu'a-t-elle fait pour le connaître? Quelle froideur! quelle stupide indifférence! Déjà la lumière brillait dans les ténèbres, et les ténèbres ne comprenaient pas la lumière.

A l'âge de trente ans, Jésus paraît en public; les prodiges commencent avec le baptême que le Sauveur reçoit dans le Jourdain. Bientôt les miracles se multiplient : les aveugles voient, les sourds entendent, les muets parlent, les lépreux sont guéris, les démons sont chassés, les morts ressuscitent; toute la Judée, toute la Galilée publient les actions divines du grand prophète puissant en œuvres et en paroles. Alors Jérusalem se déclare contre l'Homme-Dieu; la pauvreté de sa naissance temporelle, les doctrines d'abnégation, de renoncement, de sacrifice, de douceur et d'humilité, révoltent l'orgueil des savants et des riches, des prêtres et des docteurs. Pendant trois ans, Jésus-Christ confond ses adversaires, autant par la sagesse de ses discours que par la sainteté de sa vie. La haine et l'irritation de ses ennemis vont en croissant; ils ne sauraient voir le Messie dans le Fils de Marie, dans un homme simple dont les disciples sont des artisans et des pauvres. Jésus mourra, et sa mort, meurtre exécrable, alors même que Jésus n'eût été qu'un homme juste, sera le fruit de cet aveuglement spirituel, volontaire dans sa cause, et si affreux dans ses dernières conséquences.

L'aveuglement spirituel! Oh! quel mot effrayant! Qui nous dira tout ce qu'il renferme de terrible? Qui nous dira les maux incalculables qui en deviennent la suite? Jésus-Christ est la lumière de l'âme; mais pour voir la lumière, il faut des yeux, et surtout il faut les ouvrir et regarder les objets que la lumière éclaire. C'est en vain que vous allumez des flambeaux dans une salle où l'on ne trouve que des aveugles. Multipliez ces flambeaux à l'infini, vous n'arriverez pas à faire voir ceux qui ne jouissent plus du sens de la vue. J'ajoute que la lumière est aussi inutile pour un homme qui a des yeux, mais qui refuse de s'en servir, et qui demeure dans la ferme résolution de ne rien voir.

Or, l'âme humaine est propre à recevoir la lumière surnaturelle qui vient d'en haut; mais elle est libre de fermer les yeux, de repousser la clarté et de vivre dans les ténèbres. Voilà ce qui explique la différence qui existe entre les justes qui voient Dieu dans une seule parole de l'Evangile, et les mondains qui, après de nombreux discours, n'ont rien compris à la doctrine du salut. Les premiers jouissent du sens de la vue spirituelle, les seconds l'ont perdue par leur faute, aprés s'être obstinés longtemps à repousser la lumière.

Ici Jésus-Christ pleure, et on l'entend qui s'écrie ; Ah! si toi aussi, en ce jour qui t'est encore donné, tu connaissais ce qui ferait ta paix! Mais maintenant ces choses sont cachées à tes yeux!

En entendant ces terribles et bien douloureuses paroles que mon Sauveur prononce, les yeux remplis de larmes, je me demande à moi-même si je ne dois pas les recueillir précieusement et les regarder comme un avertissement salutaire. Hélas! il ne suffit pas de dire : Je vois, pour prouver

qu'on n'est pas aveugle! Les pharisiens croyaient voir bien mieux que ces disciples de Jésus, objet de leur mépris; et néanmoins ils étaient aveugles et conducteurs d'aveugles.

Mon Dieu! que de réflexions tristes et bien amères se présentent à mon esprit! Combien n'y a-t-il pas d'aveugles dans tous les états, dans tous les rangs de la société! Mais c'est de nous qu'il s'agit en ce moment. Sommes-nous aveugles, ou bien notre âme apprécie-t-elle le jour, la lumière que Jésus-Christ lui présente en la visitant?

## IIe POINT. — L'ENDURCISSEMENT.

L'aveuglement de l'esprit conduit à l'endurcissement du cœur; ou plutôt il le suppose; car c'est par la volonté que l'homme se perd; le cœur mauvais, ennemi de la lumière et de la vérité, fait monter vers l'esprit des vapeurs épaisses qui finissent par empêcher la lumière de pénétrer jusqu'à lui.

Qui dira l'endurcissement des Juifs de Jérusalem? Il est si épouvantable, qu'il arrache des larmes abondantes au Fils de Dieu: *Flevit super illam.* Quoi de plus touchant que les discours du Sauveur! Un homme parla-t-il jamais comme cet homme? Quelles scènes admirables nous présente la vie de Jésus-Christ, surtout dans les moments où Jérusalem était honorée de sa divine présence! Les prêtres, les pharisiens, les docteurs de la loi n'ont-ils pas connu la conversion de Madeleine et les circonstances qui l'ont accompagnée? La résurrection de Lazare ne devait-elle pas les convertir, si leur âme n'eût été déjà livrée à toutes les fureurs de l'enfer? Que dirai-je des discours, des paraboles si touchantes de Jésus-Christ? Le bon pasteur et la brebis égarée, mille paroles du divin Maître devaient les attendrir, les toucher, en faire des disciples fervents de la doctrine du salut.

Avez-vous entendu le Sauveur quand il s'écrie: Jérusalem, Jérusalem, combien de fois j'ai voulu réunir tes enfants autour de moi, comme une poule ses poussins, et tu ne l'as pas voulu? Quel style doux, tendre, capable de toucher des cœurs moins endurcis!

Mais Jérusalem n'a pas voulu; c'est Jésus-Christ qui le dit, et voilà la cause de sa perte. Le cœur de ces infortunés était mauvais, et les paroles de la vie éternelle qui tombaient de la bouche d'un Dieu n'ont fait que l'endurcir davantage.

L'endurcissement du cœur est produit par la haine de la vérité, et la haine de la vérité vient de l'orgueil et de l'amour de soi. Quand cette âme était encore pure, simple, sans malice, la vérité entrait dans elle, et son cœur en était pénétré. Il fut un temps où chaque goutte de cette rosée céleste qui donne la vie à notre âme, arrivait jusqu'à notre cœur, le rafraîchissait délicieusement, et préparait pour le ciel une moisson abondante. Epoque précieuse de ma vie, dont le souvenir devrait me faire répandre des larmes bien douces; alors toute grâce reçue faisait germer une vertu. Oh! si j'avais persévéré, à quel degré de sainteté je serais parvenu!

Mais, aujourd'hui, des torrents de grâce passent sur cette terre autrefois si fertile, et la laissent dans une affreuse stérilité. Son sein ne s'ouvre plus; je n'en suis pas surpris, car le feu brûlant des passions l'a calcinée. Semblables à une armée ennemie qui ravage une terre autrefois fertile, l'orgueil, le sensualisme, la jalousie, l'amour de l'argent, l'idolâtrie de soi-

même, tous ces vices opposés à l'esprit de l'Evangile ont envahi le cœur, en ont fait une terre de malédiction, l'ont foulée sous leurs pieds et l'ont endurcie. Que fera maintenant la grâce? que produira la parole de Dieu? Hélas! nous pourrions le dire, en faisant l'histoire de beaucoup de chrétiens constamment froids, insensibles, toujours mondains, sensuels, dissipés, pleins d'eux-mêmes, après une retraite, une mission, des sermons nombreux qui ont passé sur leur âme comme ces vents brûlants du midi qui dessèchent la feuille des arbres, et produisent un mal souvent irréparable.

O pauvres chrétiens! vous oubliez ce qui a été écrit : Ma parole ne retournera pas en vain vers moi. Non, ce qui ne touche plus, finit tôt ou tard par endurcir une âme, en la rendant plus criminelle.

L'endurcissement du cœur est toujours coupable, parce qu'il est volontaire, au moins dans la cause qui le produit. Donc le remède à ce mal affreux doit se trouver dans la volonté de l'homme prévenue, aidée, soutenue par la grâce.

### IIIe POINT. — LES SUITES DE L'AVEUGLEMENT ET DE L'ENDURCISSEMENT.

J'écoute avec une attention religieuse et un respect profond le divin Maître qui parle à Jérusalem, la cité infidèle, et voici les paroles divines qui viennent frapper mes oreilles : « Des jours viendront sur toi où tes ennemis t'environneront de tranchées; ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts. Ils te renverseront jusqu'à terre, et tes enfants qui sont au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as point connu le temps où tu as été visitée. »

Cette menace d'un Dieu ne fut point vaine. Il y avait soixante et dix ans que le Christ était mort, lorsqu'une armée de Romains entreprit le siége de Jérusalem. Ce siége fut long et terrible, et les détails de tous les malheurs qui fondirent alors sur le peuple déïcide nous sont fournis par des historiens de sa nation. Pauvre Jérusalem! qui dira sa désolation? La guerre, la famine, les divisions intestines en firent un spectacle d'horreur. On ne peut lire sans frémir l'histoire de tant de massacres, et celle de la dure captivité réservée aux malheureux Juifs qui échappèrent à la mort. L'incendie du temple, la destruction de la ville entière, justifièrent la prophétie de l'Homme-Dieu.

Ici, qui pourrait s'empêcher de rappeler à son souvenir les paroles de Jérémie : Comment est-elle assise dans la solitude, cette ville autrefois pleine de peuple? Comment l'or s'est-il obscurci? Comment les pierres du sanctuaire ont-elles été dispersées? La dominatrice des nations est veuve; la reine des provinces est sujette au tribut. Les rues de Sion pleurent, car personne ne vient plus à ses solennités. Les portes sont détruites, les prêtres gémissent, les vierges sont désolées ; ô race de Juda, vous avez été traitée comme un vase d'argile! Jérusalem, Jérusalem, dans un moment, tu as vu tomber l'orgueil de tes tours, et tes ennemis ont planté leur tente à l'endroit même où le Juste pleurant sur toi avait prédit ta ruine. Ainsi ton exécrable vœu a-t-il été exaucé : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants!

Voilà le terme où est venu aboutir l'aveuglement et l'endurcissement de Jérusalem.

Demandez maintenant au grand pape saint Grégoire, s'il n'y a rien qui vous concerne dans ces terribles menaces du Sauveur, et il vous répondra

que tous les malheurs de Jérusalem détruite, livrée aux flammes, renversée de fond en comble, menacent une âme qui s'obstine à repousser Dieu, en méprisant les avis, les exhortations charitables de ceux qui voient sa misère et qui sont chargés de l'avertir des dangers qu'elle court en demeurant infidèle à la grâce.

Oh! combien d'âmes ne connaissent pas le temps de la visite de Jésus! Ce temps, quelquefois court, arrive pour toutes, et Jésus passe sans s'arrêter.

Rebuté, méprisé par des cœurs ingrats, il se retire; or, que devient une âme dont Jésus s'éloigne? Voyez venir ses ennemis; ils l'assiégent, ils la renversent, ils la réduisent à la famine; tout ce qu'il y avait de bon en elle disparaît; bonnes pensées, pieux désirs, saintes habitudes, qu'êtes-vous devenus! Hélas! tout est détruit, et il ne reste plus pierre sur pierre.

Combien de fois ce malheur n'est-il pas arrivé à des personnes qui, après une éducation chrétienne, sont entrées dans le monde, où la vanité et l'amour du plaisir les ont fait tomber insensiblement dans l'ingratitude et l'oubli de Dieu. Mais la destruction de tout bien n'a lieu qu'après la mort; pendant notre vie, il nous reste l'espérance de la divine miséricorde, et la prière pour la faire descendre sur nous. Pourquoi refuserions-nous d'employer ce puissant moyen de salut?

---

# MATÉRIAUX

Sommaire : I. Sujets principaux de la chaire relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — II. Sujets de cet Évangile les plus appropriés au texte et aux besoins actuels. — III. Traits historiques relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — IV. Plans relatifs à chaque sujet. — V. Prédication des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche. — VI. Esprit religieux de ce dimanche et de la semaine. — VII. Annonce des fêtes de la semaine. — VIII. Auteurs à consulter.

## I. — SUJETS PRINCIPAUX DE LA CHAIRE

relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — Leurs caractères et sources.

1. Respect du aux Eglises. *Et ingressus in templum cœpit ejicere in illo, ementes et vendentes, dicens illis : scriptum est : quia domus mea domus orationis est. Vos autem fecistis illam speluncam latronum.*

2. Mort du pécheur. *Videns civitatem flevit super illam.*

3. Endurcissement, Impénitence finale. (Même texte.)

4. Sur les larmes de Notre-Seigneur : *Flevit.* Matthias Faber a, *in concione* III, une excellente instruction sur cette matière. En voici le fonds : *Quid doceant nos Christi lacrymæ?* 1° *malitiam peccati;* 2° *modum eludendi peccata;* 3° *misericordiam et justitiam.*

## II. — SUJETS DE CET ÉVANGILE LES PLUS APPROPRIÉS AUX BESOINS ACTUELS.

Respect des temples. — Mort du pécheur.

Choix du sujet. — Les deux textes saillants de cet Evangile sont : *Videns civitatem, flevit super illam* et *domus mea domus orationis est,* d'où les deux sujets naturels : 1° Mort du pécheur, qui résume ceux d'endurcissement et d'impénitence finale; 2° respect dû aux églises. On ne peut sortir de ces deux thèmes, qui du reste conviennent l'un et l'autre aux besoins actuels des fidèles. Nous en avons donné ci-dessus des modèles.

MANIÈRE DE LE TRAITER. — 1° Le P. La Rue a deux bons sermons sur la mort du pécheur. On peut aisément les imiter et les réduire en instructions familières.

1er SERMON. — 1° Dieu n'a point garanti au pécheur mourant, quel qu'il soit, la grâce de la pénitence ; — 2° état du pécheur mourant : 1° ténèbres de son esprit ; 2° trouble de son cœur.

2e SERMON. — 1° Etat du pécheur mourant : 1° il est abandonné de tout en ce monde ; 2° il est de plus abandonné de Dieu ; — 2° état du pécheur mort : 1° son jugement commence dans sa conscience ; 2° il va se terminer devant Dieu. Ce second sermon, tenu dans ses limites, afin de ne pas toucher trop à celui du jugement particulier, présente des vues terribles, des descriptions sombres, des tableaux désolants devant lesquels l'âme saisie de stupeur, s'arrête, réfléchit et souvent revient à résipiscence.

2° Le plan que nous avons suivi ci-dessus, sur les temples, nous a paru vaste et complet : 1° Ce que sont les temples par rapport à Dieu ; 2° ce qu'ils sont par rapport aux hommes. On peut y disserter sur tout ce qui a rapport aux églises, s'appliquant particulièrement à relever ce qui en marque la sainteté, afin de porter au respect. Le pasteur aura soin d'élaguer de ce cadre ce qui lui semble inutile et hors de propos, comme aussi d'y ajouter des détails, des circonstances locales de profanation que lui et ses paroissiens connaissent. C'est sur ces endroits qu'il devra insister afin que son instruction produise les résultats désirés.

### III. — TRAITS HISTORIQUES. — EXEMPLES.

Sur le respect des temples.

1. Le roi Philippe II chassa un jour de l'église deux jeunes hommes, nés de famille illustre, qui s'étaient permis de causer à côté de lui. — S'il en est ainsi, quelle frayeur n'éprouverons-nous pas en face de Celui dans la maison duquel nous nous laissons aller à la dissipation, lorsqu'un jour il viendra pour juger les vivants et les morts?

2. Saint Charles Borromée et saint François Xavier nous fournissent de beaux exemples sur la manière dont nous devons nous comporter à l'église.

3. L'empereur Justinien, qui avait fait construire l'église de Sainte-Sophie, s'écriait en la contemplant lorsqu'elle fut achevée : Salomon, je t'ai vaincu !

4. Les plus grands rois ont toujours eu un profond respect pour la maison de Dieu.

5. Marie Egyptienne, qui menait une vie dissolue, s'étant rendue à Jérusalem, alla à l'église de la Sainte-Croix, non pour y prier mais pour s'y faire admirer. Cependant la vue de ce lieu sacré la toucha tellement, qu'on peut lui appliquer ces paroles du Psalmiste : Nous avons trouvé votre miséricorde au milieu de votre temple.

### IV. — PLANS DIVERS.

SUR LES TEMPLES.

1er PLAN.

(M. l'abbé C. Martin).

I. — SAINTETÉ DE NOS ÉGLISES.

1° Par leur consécration ; — 2° Par les mystères qui s'y célèbrent ; — 3° Les grâces qu'on y obtient.

II. — PROFANATION DES ÉGLISES.

1° Par les paroles ; — 2° Les immodesties ; — 3° Les dissipations et irrévérences.

—

2e PLAN.

(Par de Paris).

I. Le temple est une maison de respect.
II. Il est une maison de prière.

—

3e PLAN.

(Elisée).

I. — CE QUE DIEU EST POUR NOUS DANS LES ÉGLISES.

Il est : 1° Présent ; — 2° président ; — 3° sanctificateur.

II. — CE QUE NOUS DEVONS ÊTRE POUR LUI.

Des hommes : 1° de respect ; — 2° de sainteté ; — 3° de prière.

—

### V. — PRÉDICATION

des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche.

ORIGÈNE a une petite homélie sur cet Evangile, rapportée dans le *Recueil des Homélies* de M. l'abbé Poussin.

SAINT GRÉGOIRE LE GRAND en a une longue, composée de neuf parties ou paragraphes, dont quelques-unes sont très-instructives, comme les visites que Dieu fait à l'âme, — le jour de punition des méchants ; — la conscience souillée des chrétiens comparée à la *spelunca latronum* ; — les fins de l'homme ; — l'exhortation à l'amour de Dieu.

LE V. BÈDE. — Evangelicam lectionem juxta historiam et moralem intellectum explicat.

SAINT ANTOINE DE PADOUE dit ce qu'on doit entendre par *domus Dei*, puis il trace sex conditiones orationis in ea faciendæ : 1° Odor internæ devotionis ; 2° delectatio tribulationis externæ ; 3° lacrymæ cumpunctionis ; 4° mortificatio carnis ; 5° vitæ munditia ; 6° eleemosyna.

SAINT BONAVENTURE a quatre sermons. Le premier, qui est le meilleur, est sur les larmes de Notre-Seigneur : *Flevit super illam.* Il marque ainsi son plan : Exemplo Christi flendum : pro culpa ut ignoscatur ; — pro gratia, ut obtineatur ; — pro miseria, ut evadatur ; — pro patria, ut ad eam veniatur. Son quatrième traite du respect dû aux églises qui sont : 1° locus desiderabilis propitiationis, purgantis affectum a sordibus peccati ; 2° locus salutaris eruditionis, illuminantis et dirigentis ab errore in Deum ; 3° locus sacramentalis refectionis perficientis et quietantis appetitum.

### VI. — ESPRIT RELIGIEUX DE CE DIMANCHE ET DE LA SEMAINE.

Colloque pour la congrégation ou la prière du soir.

VISITES DE NOTRE-SEIGNEUR. — PRIÈRES DANS SON TEMPLE.

1° *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.* « Tu seras détruite parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée. » La grande visite de Dieu, c'est son incarnation. Mais il ne s'agit pas seulement pour nous, chrétiens, de ne point contester cet adorable mystère ; il faut y reconnaître tout l'amour de Dieu pour sa créature et le payer de retour, en se conformant toujours et partout à l'esprit de l'Evangile, aux lois de l'Eglise ; en un mot, il faut mériter l'honneur d'être l'hôte de Dieu ; il faut mériter ces titres de noblesse qu'il nous a conférés en descendant au sein d'une femme ; il faut les mériter en profitant des lumières qu'il nous a apportées, de ces divines semences qu'il a arrosées de son sang.

Le Sauveur renouvelle ses visites dans l'Eucharistie. Nous pouvons la recevoir quand nous le voulons. Ne méconnaissons point cette visite permanente, ce séjour du Dieu de bonté parmi nous. N'abusons pas de cette patience avec laquelle Dieu supporte nos stupides dédains. Après avoir revêtu notre chair, il nous offre sa chair et son sang ; il reste là, sur l'autel, en instances pour entrer dans nos cœurs, et nous ne lui ouvririons pas !

M. F., après cette grâce il en est d'autres par lesquelles Jésus-Christ nous visite aussi. Ne les méconnaissons point. Le Sauveur nous visite dans nos bonnes résolutions. Gardons-nous bien de nous en attribuer le mérite et surtout de ne point y persévérer ; ce serait ne point voir Dieu là où il se révèle particulièrement à nous. Jésus-Christ nous visite dans nos afflictions : n'oublions pas qu'il a dit : « Heureux ceux qui pleurent ; » or, le bonheur n'est pas là où n'est pas Jésus-Christ. Le divin Sauveur nous visite par les lumières qu'il nous envoie, par les conversions qu'il opère. Et tant qu'il demeure en nous, l'ennemi intérieur est

absent ou silencieux, et, avec ce divin appui, nous pouvons braver l'ennemi du dehors : nous vivons en paix.

Et maintenant, M. F., comment conservons-nous Jésus-Christ dans nos cœurs, et comment l'y ferons-nous descendre, dans ces moments où nous sentons qu'il nous manque? C'est encore lui qui nous l'apprendra.

2° *Domus mea domus orationis :* « Ma maison est un lieu de prière. » Partout donc où Notre-Seigneur veut descendre, partout où il établit sa maison, la prière doit fêter sa bien-venue. Partout où nous désirons qu'il se trouve et qu'il demeure, et que sa visite donne la paix, il faut que la prière le sollicite. La prière a comme un suave parfum qui l'attire, et quand ce parfum monte vers lui, il dit : Là j'ai une habitation, là j'ai un cœur prêt à me recevoir dignement ; là est une église, là est une famille, là est une âme qui a faim et soif de ma présence ; j'irai les mains pleines de mes dons les plus précieux.

Je ne veux point vous quitter, M. F., sans vous rappeler que le lieu le plus particulièrement consacré à Dieu, c'est l'église. Le temple catholique est, par excellence, la maison de Dieu, par conséquent une maison de prière. Là, *terra sanctorum,* se réunissent les membres de la grande Eglise ; là retentit pour eux la parole de Dieu ; là tombent les aveux dans l'oubli du pardon ; là s'accomplissent les mystères de la grâce dans les sacrements ; là se résument toutes les choses sensibles de la religion. Ah ! cette maison, M. F., est bien une maison de prière, puisque la prière est le signe certain de la religion au cœur de l'homme, et puisque, ainsi que l'a dit un saint, plus vous priez, plus vous valez.

## VII. — ANNONCE DES FÊTES DE LA SEMAINE.

### Fête de saint Laurent.

Saint Laurent était disciple de saint Sixte, aussi pauvre des biens de la terre, dit saint Pierre Chrysologue, que riche de ceux du ciel. Saint Sixte parvenu au pontificat, le fit diacre et le chargea de distribuer aux pauvres les richesses de son Eglise. L'empereur Valérius, qui pour lors persécutait les chrétiens, ayant condamné au supplice ce vertueux pontife, son disciple également animé du désir de donner sa vie pour Jésus-Christ, lui dit en fondant en larmes : « Où allez-vous, mon père, sans votre fils? Prêtre saint, où allez-vous sans votre ministre? Saint Xiste lui répondit : « Je ne vous abandonne pas, mon fils, mais un plus grand combat vous est réservé ; vous me suivrez dans trois jours. » Saint Laurent consolé par ces paroles se prépara au martyre, et distribua tout l'argent de l'Eglise qu'il avait entre les mains. Le préfet en étant informé, crut que les chrétiens avaient en réserve de grands trésors ; il lui fit les plus terribles menaces pour l'obliger de les découvrir. Saint Laurent le lui promit, et ayant rassemblé tous les pauvres qu'il nourrissait, les aveugles, les boiteux, les estropiés, il les lui montra comme les vases les plus précieux et les plus grands trésors de l'Eglise, dont il faisait plus de cas, disait-il, que de toutes les richesses de la terre. Le préfet trompé dans son attente, et devenu furieux, ordonna qu'on le mît dans une noire prison pour lui déchirer le corps à coups de fouet, et qu'on le fît étendre sur un gril tout rouge exposé sur des charbons à demi-éteints afin que son tourment pût durer davantage. Mais saint Laurent, au milieu de ces cruelles douleurs, possédait son âme dans une si grande paix, qu'après avoir été grillé l'espace d'une nuit toute entière, il dit tranquillement au tyran : « Je suis assez rôti de ce côté, faites-moi retourner pour rôtir de l'autre. » Il y resta quelque temps, après quoi il ajouta : « Que son corps était assez cuit, qu'on le donnât au tyran pour s'en rassasier. » Il fixa ensuite ses regards vers le ciel, et rempli de l'amour divin il rendit l'esprit entre les mains de son créateur.

Si nous ne pouvons imiter saint Laurent dans son martyre, efforçons-nous du moins de l'imiter dans ses vertus. Tâchons d'acquérir cet amour ardent qui le porta à se dépouiller de tout ce qu'il possédait en ce monde, qui lui fit mépriser

les tourments jusqu'à le rendre insensible aux feux et aux flammes qui brûlaient son corps, et par là nous éteindrons les ardeurs de la concupiscence, nous nous détacherons du penchant que nous avons aux créatures et aux vains plaisirs d'ici-bas.

Agissons comme lui en toutes nos actions pour la gloire de Jésus-Christ, aimons cette pauvreté chrétienne qui le fit renoncer à tout pour son salut; apprenons de lui à ne juger des choses que par la foi; au lieu de traiter les pauvres comme des personnes viles et méprisables, regardons-les au contraire comme nos richesses et nos trésors les plus précieux.

Les saints Pères attribuent la fermeté invincible du saint martyr au bon usage qu'il avait fait de la sainte Eucharistie. Cela doit nous engager à approcher souvent et dignement de la sainte table, pour nous revêtir de force contre nos ennemis invisibles, contre les tentations et la fougue de nos passions.

### VIII. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. AUGUSTIN, serm. 36, 115, 290, 351; Enarrat. in Ps. XXXI. — S. GRÉGOIRE, hom. in Evang. — LE V. BÈDE, id. — S. BERNARD, serm. in Asc; serm. 34 in Cant.; serm. 20 de Humil. — S. BONAVENTURE, 4 serm. in hoc Evang.

PRONISTES.

TEXIER, 1 serm. — GIROUST, id. — Le P. LEJEUNE, id. — LA COLOMBIÈRE, id. — LAFONT, id. — REGUIS, id.

DIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

# SERMON SUR L'ORGUEIL

PAR M. L'ABBÉ C. MARTIN, CHANOINE.

## PLAN

1re CONSIDÉRATION. — DE L'ORGUEIL.

2e CONSIDÉRATION. — CONDUITE ORGUEILLEUSE DU PHARISIEN APPLIQUÉE AU CHRÉTIEN.

TEXTE : *Qui se exaltat, humiliabitur.* (Luc., XXIII, 14.)

## Ire CONSIDÉRATION. — DE L'ORGUEIL.

L'orgueil a toujours été le vice de l'homme par excellence; il entre dans l'esprit de chacun de se croire plus qu'un autre; et il n'est pas jusqu'au manant allant nu-pieds et tendant la main, qui ne mette quelqu'un au-dessous de lui. Les anciens avaient leurs grands et leurs sages qui s'estimaient beaucoup. Socrate interrogé sur le sort qu'il méritait, répondit : « que les Athéniens devaient lui ouvrir le Prytanée. » César disait : « qu'il aimerait mieux être le premier dans une bicoque que le second au Capitole. » Aussi

l'esclavage qui est une création de l'orgueil, remonte-t-il fort haut dans l'antiquité. Les plus forts se séparèrent des faibles, disant qu'ils valaient beaucoup mieux qu'eux; ils prirent rang de suite après les dieux et condamnèrent les petits à les servir.

L'Evangile invita les hommes à devenir doux et humbles de cœur, comme l'avait été le bon Maître. C'est de sa promulgation que date l'origine de l'humilité. Cette vertu, auparavant, était tout à fait inconnue et n'avait pas même de nom. L'orgueil, qui n'est qu'un amour effréné de soi, arrêtait au seuil tous les généreux sentiments du cœur et empêchait toute fraternité parmi les hommes. La doctrine chrétienne, en nous prescrivant d'aimer le prochain comme nous-mêmes, a opéré la diffusion de l'amour; de cette sorte, le grand vice se trouva en lutte avec deux puissantes vertus qui tentèrent de l'extirper jusque dans ses racines.

Le protestantisme a prêté main forte à l'orgueil et l'a remis au rang qu'il occupait chez les anciens. Dans les contrées où il domine, on retrouve la vaine suffisance des Grecs et la morgue romaine. Les Allemands se croient le premier peuple du monde ; l'aristocratie anglaise foule la terre avec dédain; et n'allez pas dire aux Génevois qu'ils ne sont que les citoyens d'un petit canton helvétique.

A voir ce qui se passe, on ne peut s'empêcher d'avouer que, parmi nous aussi, l'orgueil a vaincu la charité et l'humilité sous le nom d'égoïsme. Il règne dans la société en maître; il commande chez les grands comme chez le peuple; il est au palais comme aux chaumières, tous le caressent et aucun ne songe à s'en défendre. La noblesse d'autrefois était fière, elle vénérait ses titres, et malheur à qui aurait osé y toucher; notre bourgeoisie, qui maintenant est aux affaires, est encore plus orgueilleuse. Craignant qu'on ne lui reprenne ce qu'elle a pris, se ressouvenant qu'hier elle était sur le chemin, à côté du peuple, étant sans prestige d'antiquité ni d'ancêtres, n'ayant pour titres que ceux qu'elle se fait faire à la hâte, non parce qu'elle a été sur un champ de bataille, mais parce qu'elle a bien mené une intrigue électorale, n'ayant, pour nous commander, pas plus de droits que n'en avaient les seigneurs, sachant très-bien qu'elle n'a fait que s'asseoir à une place vide, sans qu'au préalable elle se soit enquise de la question de propriété; elle se rehausse, s'enfle, fait la grande pour qu'on ne l'attaque pas; elle se sépare de plus en plus de nous avec des airs de dédain que n'affectaient pas les habitants des châteaux. Ceux-ci, et le châtiment leur est bien venu, nous appelaient tout haut *vilains;* elle commence de le dire tout bas à l'oreille; puis d'une main elle nous caresse, de l'autre elle nous prend notre bien; toutes choses d'ailleurs qu'elle fait à l'italienne, car elle est disciple du grand Machiavel.

On veut aujourd'hui moins que jamais être l'égal de son semblable. L'inégalité par caste et par titre, qui ne peut plus être dans nos mœurs, quoi qu'on fasse, s'est traduite, pour le grand nombre, en une inégalité de personnes dont ils sont arrogants. Si, pour se glorifier, ils ne peuvent plus s'appuyer sur la naissance ni sur les richesses, ils font bruit de leur mérite personnel; ils parlent avec emphase de leurs talents, de leurs exquises qualités, de leur immense science, de leur habileté et de leur savoir faire, même quelquefois de leurs incomparables vertus. Or, quand ils passent, ils veulent que la nature humaine se soit rehaussée en eux, tandis qu'elle se serait rapetissée dans leurs semblables. Quel excès d'orgueil!

Où irons-nous avec une pareille déification de nous-mêmes? Dans quelle mesure prodiguerons-nous l'encens que nous nous prostituons? Qu'il serait beau de se connaître et de rester homme!

Loin d'être altière, la classe que Dieu a fait monter au pouvoir devrait être modeste dans son triomphe et en user pour le bonheur de tous. Les événements l'ont servie, qu'elle en rende grâces à Dieu qui les mène, et qu'elle ne s'attribue point une chance de succès qu'il ne lui appartient pas de fixer! Le peuple sera modeste à son tour, et nous reviendrons peu à peu aux généreux sentiments d'humilité et de fraternité.

Tirer vanité de notre mérite, serait comme tirer vanité de notre taille, de notre beauté ou de notre force, dons gratuits que nous recevons de Dieu et où nous avons été pour rien. Or, il est ridicule de s'enorgueillir d'une œuvre à laquelle nous n'avons pas coopéré. Celui qui nous a gratifiés de ces biens peut nous les ôter.

Nous n'avons qu'à nous considérer pour concevoir de nous les sentiments les plus humbles. Que sommes-nous? des créatures qui n'ont en grandeur que ce que Dieu a voulu leur concéder; mais chétives, faibles, misérables pour tout ce qui vient d'elles-mêmes. Notre vie n'est qu'un emprunt; nous venons sans le savoir, et nous sommes emportés vers l'avenir, bon gré malgré nous-mêmes. Nous recherchons continuellement le bonheur sans jamais l'atteindre; les maux qui nous accablent sont innombrables. Les riches en pleurent au fond de leurs palais, les pauvres se lamentent sur les chemins, de telle sorte que nous n'avons qu'une voix pour déplorer notre commune misère. La science que nous acquérons avec tant de peine nous laisse dans les ténèbres; ce n'est qu'avec de grands efforts que nous parvenons à avoir quelques vertus, et souvent nous ne savons pas même les conserver. Pour quelques honneurs, pour quelques richesses accordées à un très-petit nombre, que de mépris, que de dégoûts déversés sur tous!

Hélas! nous avons beau faire, mais nous simulons mal la grandeur partout! Devant Dieu, nous ne sommes qu'une chétive créature; devant le temps, une ombre qu'il chasse; devant les hommes, un mortel comme eux, et nous sommes moins encore devant nous-mêmes; car en nous regardant, nous tremblons, pressentant que dans quelques jours nous serons en ruines, et qu'on se demandera si nous avons été.

« Et puis l'homme peut-il être vain, s'écrie un écrivain célèbre, quand il jette un coup d'œil sur ses imperfections naturelles et morales? Il est impossible d'y réfléchir un seul instant sans sentir son cœur plein de la plus humble conviction, sans entendre du fond de ce sanctuaire une voix qui répète : ô Dieu! qu'est-ce que l'homme? Rien et toujours rien; c'est un malheureux, un infirme, un être de quelques jours qui passe comme une ombre.

« Il tombe tout à coup du théâtre avec ses titres, ses distinctions scéniques, dépouillé de ses habits dramatiques et du masque que l'orgueil a soutenu un instant sur son visage; et il reste nu comme son esclave. Arrêtez votre imagination sur la dernière scène que l'homme puissant et orgueilleux donne au monde qu'il a tenu dans la crainte et le respect; voyez cette vaine vapeur disparaître; la flèche de la mort pénètre lentement dans son sein; elle glace son sang et dissipe ses esprits.

« Ne le craignez plus : approchez-vous de son lit de mort; ouvrez les rideaux, contemplez-le un instant en silence; il ne reste donc à celui que son

orgueil et ses flatteurs ont mis au rang des dieux, que ses traits flétris et ses mains décolorées. »

S'il était permis de se vanter, ce pourrait être de sa vertu ou de ses belles œuvres; mais la vertu se cache et craint le grand jour; c'est la perdre que de la divulguer sur les toits. Quant aux œuvres, avons-nous vraiment accompli notre tâche? Qui pourrait jamais dire qu'il a fait tout ce qu'il devait, et que Dieu ne lui demandera pas un compte plus sévère?

Les orgueilleux ne sont jamais aimés de personne; on s'éloigne à son tour de ceux qui n'ont que du dédain et du mépris pour leurs semblables; qu'aurait-on à attendre d'hommes qui n'ont pour idoles qu'eux-mêmes, qui, semblables aux pharisiens, veulent les premières places dans les festins, qui affectent les dehors de la justice, qui se font les protecteurs des droits de tous afin de mieux dominer et de frustrer le faible?

Mais on estime l'homme modeste qui se recueille en lui-même et passe sa vie sans bruit et en faisant du bien à tous ceux qui l'entourent. On l'aborde avec confiance; le pauvre lui tend la main sans craindre le mépris; car, dit Manzoni, « s'il est un sentiment qui détruise le mépris insultant pour les autres, c'est certainement l'humilité. Le mépris naît de la comparaison avec les autres et de la préférence qu'on se donne à soi-même. Or, de quelle manière un tel sentiment pourrait-il jamais prendre racine dans un cœur formé à considérer et à déplorer ses propres misères, à reconnaître que de Dieu lui vient tout son mérite, à reconnaître que si Dieu ne le retenait, il pourrait se porter à toutes sortes de méfaits. »

Le bonheur n'est pas dans les délires de l'orgueil, M. F.; cette passion de vouloir être partout le premier, de dominer, de refouler les autres sous ses pieds, de sacrifier tout à soi-même, est difficile à satisfaire. Il en coûte de se faire un nom, de prendre le pas sur un rival, d'atteindre aux honneurs, de parvenir à la fortune. Or, l'homme vain veut toutes ces choses; il n'est content de rien si un seul objet lui manque. Quels tourments n'éprouvera-t-il pas à la recherche de tous ces biens qu'on lui conteste! que d'humiliations auxquelles il faut qu'il se condamne, que de jougs il faut qu'il subisse pour la moindre des faveurs qu'il poursuit! La vie de celui qui cultive son champ est monotone et obscure, il est vrai, mais elle n'a point les orages de celle de l'orgueil qui s'élance le plus souvent vers les hauteurs où il ne peut atteindre. L'humilité est une vertu sans gloire mondaine, nous en convenons, mais les gloires achetées par l'ambition sont chères; elles coûtent des ennuis cruels, des amertumes cuisantes, des sueurs de sang; puis, si on vient à les obtenir, elles ne donnent pas la paix à notre âme, parce qu'elle n'est jamais rassasiée. La tête est comme le cœur, il y a aussi en elle un vide immense. Il n'est pas plus aisé de satisfaire à l'orgueil qu'à la volupté.

Pourquoi donc nous croirions-nous plus qu'un autre? Est-ce que nous sommes plus près de Dieu que lui? Avons-nous le secret de nos destinées? sommes-nous réservés à quelque rôle sublime dans un avenir lointain? Pour ce monde d'abord, nous n'avons rien qui nous discerne, même vie douloureuse, même chair caduque. Notre nature n'est ni plus impassible ni plus imparfaite. Nous courons le même but, nous allons à la même fin, la tombe.

Ah! M. F., reconnaissons-nous et ne nous traitons pas en étrangers. Donnons-nous la main et vivons en frères; n'ambitionnons point les dons

que Dieu a faits à autrui; calmons cette fièvre d'orgueil qui nous dévore, nous contentant du sort qui nous a été fait, cherchant la paix dans nous-mêmes plutôt que dans la satisfaction de nos insatiables désirs.

Il y a dans le renoncement à ses passions, et surtout dans l'abnégation de soi-même, une victoire qui nous assure le repos. Nous trouvons dans la vie de ces hommes qui, n'appelant autour d'eux ni bruit, ni faste, s'éloignant du monde pour vaquer à la prière et à la pratique de la religion, un calme et un bonheur inexprimables que nous ne pouvons nous empêcher de leur envier. C'est à l'humilité qu'ils le doivent; ils ont maîtrisé les passions tumultueuses et ils ont conquis la paix. Faisons comme eux, restons dans notre maison avec le peu de bien que Dieu nous y donne. Modérons nos désirs et soyons comme notre bon Sauveur : *Doux et humbles de cœur.*

## IIe CONSIDÉRATION. — CONDUITE ORGUEILLEUSE DU PHARISIEN APPLIQUÉE AU CHRÉTIEN.

L'Evangile de ce jour, M. F., nous donne l'exemple et le précepte de l'humilité.

« Quiconque s'élèvera sera abaissé. » Remarquez bien que le divin Maître n'établit pas de distinction, ne fait point de catégories; il ne dit point; quiconque s'élèvera injustement; car, en parlant ainsi, il eût laissé supposer que l'homme, dans certains cas, pouvait, sans péché, s'abandonner à l'orgueil. Et, pour rendre sa pensée, la vérité même, encore plus claire, plus formelle, il choisit l'orgueilleux parmi les rigides observateurs de la loi. Le pharisien, en effet, ne faisait point parade de ses vices et ne s'enorgueillissait point de mauvaises actions. Il y a même plus : sa superbe s'exprimait en actions de grâces rendues au Seigneur : « Je vous remercie, ô mon Dieu, de ce que je ne suis point comme le reste des hommes. »

Ainsi, même dans les meilleures conditions que l'on puisse imaginer, l'orgueil est un détestable péché et s'oppose invinciblement à la justification.

Pourquoi? Je vais vous le dire. Premièrement, l'orgueilleux est ingrat envers Dieu, et souvent hypocrite; secondement, il est enclin à manquer de charité envers ses semblables; troisièmement, il s'arrête lui-même et se pose une barrière infranchissable dans la carrière spirituelle.

1° L'orgueilleux est ingrat envers Dieu. Il y a, M. F., deux manières d'être ingrat, ou, pour mieux dire, l'ingratitude se revêt de deux formes également odieuses. L'ingrat méconnaît ou feint de méconnaître le bienfait, ou bien, le reconnaissant en paroles, il arrête son cœur sur le chemin du retour, de la réciprocité, parce que l'absence d'un élan intime, d'une vraie reconnaissance, ne peut donner lieu aux actes de la charité.

Le pharisien, donc, rendant grâces à Dieu et méprisant son frère, n'observait pas la loi de Dieu dans son esprit et, par conséquent, négligeait la preuve d'amour la plus certaine : l'obéissance qui demande l'effort. Vertus extérieures, vertus faciles que de payer le dîme et de jeûner deux fois par semaine! Il est, M. F., plus difficile et plus méritoire de fermer son cœur aux suggestions de l'orgueil, de se rendre à soi-même une exacte justice et de moins songer au mal qu'on ne fait point qu'à celui dont on se rend coupable.

Oui, M. F., l'action de grâces du pharisien n'est point montée comme

l'encens vers Dieu, et cela pour les trois motifs que j'ai déjà énoncés : parce qu'elle n'était pas sincère, que, tout au contraire, elle partait d'un cœur désobéissant et ingrat; parce qu'elle était accompagnée d'un mouvement de malveillance envers le prochain, et parce qu'elle établissait une barrière dans la carrière spirituelle.

2° En second lieu, l'orgueilleux manque de charité envers ses semblables.

Cela doit être nécessairement. Ingrat envers Dieu, comment aimerait-il ses frères? L'orgueil est l'exagération du sentiment de la personnalité; c'est la rapacité de l'esprit qui s'attribue ce qui ne lui appartient pas; l'orgueilleux, par l'intention, est véritablement un voleur, un usurpateur; il ne tient compte que de lui-même; s'il veut bien croire qu'en dehors de lui quelque chose existe, c'est à la condition d'en retirer de la gloire, au moins en lui-même. Dès lors, si on ne lui rend pas hommage, il se chargera bien de se payer le tribut d'admiration qui lui est dû. Mais comment? on n'admire que par comparaison. Donc, pour s'admirer, l'orgueilleux se compare à ses frères, ou pour mieux dire, il compare ce qu'il croit avoir de moins mauvais avec ce que ses frères ont de moins bon, et il s'élève en son cœur; et, tout naturellement, afin de s'élever davantage, il recherche minutieusement ce qui peut abaisser encore cet autre terme de comparaison, qui est le prochain. De telle sorte enfin qu'il met son intérêt dans la ruine morale d'autrui, et qu'il trouve une satisfaction égoïste à compter les maux dont il ne se croit pas atteint. « Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis point comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes et adultères, ni même comme ce publicain. » Cela veut dire, M. F.; Je suis heureux de ce qu'il y a tant de voleurs, tant d'hommes injustes, tant d'adultères, car sans cela je serais comme le vulgaire.

3° Cela bien compris, vous allez voir, M. F., que l'orgueil n'est pas seulement un vice du cœur, mais aussi un vice de l'intelligence; et que ce péché capital va de front avec une maîtresse erreur, je devrais dire une insigne folie.

Que fait l'orgueilleux? Il se juge favorablement. Tout jugement suppose une loi : on compare l'action à la loi et l'on juge d'après la conformité ou la différence. A quelle loi donc l'orgueilleux compare-t-il ses actes, ou devant quel modèle se place-t-il pour se modifier ou s'approuver, en se comparant à lui?

Vous comprenez donc que, dans la voie du progrès spirituel dont la béatitude est le terme, dont l'Evangile est la loi, dont Jésus-Christ est le modèle ou la loi vivante, il y a un immense danger à se satisfaire à si bon marché : content de soi, on ne travaille pas à s'améliorer; on se trouve suffisamment beau, et l'on ne s'embellit pas; et, en fin de compte, on reste fort laid parce que, en travaillant à son âme, comme le peintre à son tableau, au lieu de considérer le divin modèle, on a considéré l'homme, et l'homme pervers. Assurément, il peut se faire que l'orgueilleux soit, sous certains rapports, moins laid que le pécheur sur la difformité duquel il a établi sa gloire; mais cela ne prouve pas qu'il soit beau. Devant Jésus-Christ et même devant les saints, ce serait un monstre.

Voulez-vous vous élever en vérité, M. F., regardez en haut; voulez-vous paraître petits à vos propres yeux, afin d'avoir le désir de la vraie grandeur, regardez les géants et non pas les nains. Reconnaissant alors votre faiblesse, comme le publicain, vous demanderez le secours de Dieu : *Pro-*

*pitius esto mihi peccatori*, et vous serez élevés, c'est-à-dire justifiés, rendus dignes de la gloire immortelle des cieux : *Descendit hic justificatus ab illo.* Et qu'est-ce donc qui donnait à cet homme la sainte humilité? C'était la contemplation des perfections de Dieu et la connaissance de la loi dans son esprit. S'il se jugeait si petit, c'est qu'il contemplait intérieurement de grandes choses. Et, bien probablement, ce n'était point un théologien, un docteur de la loi; il n'avait sans doute cherché à approfondir ni les mystères de l'infini, ni le sens mystique des saintes Ecritures. Non ; Dieu se révèle à tout homme qui l'écoute sincèrement dans son cœur et qui d'ailleurs ne fuit point les renseignements de ses représentants. Et vous voyez, au contraire, le pharisien, qui doit connaître la loi et les prophètes, qui mainte et mainte fois, dans la lecture des saints livres, s'est trouvé face à face avec Dieu ; le pharisien qui, peut-être, a conféré avec les docteurs, qui s'est incliné devant les prophètes et qui porte la loi sur ses lèvres, sinon dans son cœur ; vous le voyez passer à côté de Dieu sans le contempler et sans songer à le prendre pour modèle; à côté des prophètes, sans lire sur leur front inspiré non pas seulement les faits à venir, mais la moralité toujours actuelle; à côté de la loi, sans y reconnaître autre chose que le règlement de l'extérieur. Tout ce qui est divinement élevé échappe à ses regards, et voilà pourquoi il se trouve si grand... et voilà pourquoi il sera abaissé, selon les paroles du Sauveur : *Qui se exaltat, humiliabitur.*

---

# HOMÉLIE

SUR

# L'ÉVANGILE DU DIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

PAR UN CONTEMPORAIN.

---

Texte : *Duo homines ascenderunt in templum.*
(Luc., xviii, 10.)

Cette parabole nous présente deux hommes qui vont à la même heure et dans le même temple, offrir au même Dieu leurs hommages et leurs prières. Le premier de ces deux hommes est un pharisien, c'est-à-dire un de ces Juifs qui faisaient profession de piété, qui étaient scrupuleux observateurs des observances légales et des traditions nationales, en livrant à la censure et au mépris les pécheurs reconnus pour tels, et quiconque refusait d'avoir recours à leurs lumières, ou de les saluer avec respect pour honorer leur vertu. Le second était un publicain, c'est-à-dire un de ces hommes qui, étant chargés de lever les impôts, se rendaient quelquefois coupables de dureté et d'exaction, ce qui attirait sur eux la haine et le mépris du peuple. Or, nous allons voir ces deux hommes dans le temple et dans l'exercice de la prière. Comme la prière s'adresse à Dieu, et que les hommes ne l'entendent pas, on y révèle ses vrais sentiments, on y met à découvert son esprit et son cœur; c'est ce que nous allons considérer, en suivant le récit de notre adorable Sauveur.

---

## Ier POINT. — LA PRIÈRE DU PHARISIEN.

Le pharisien, debout, priait ainsi en lui-même : Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni tel aussi que ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède.

Dans le temple, on voyait des Israélites à genoux, prosternés devant le Saint des saints; d'autres priaient debout. Pourquoi notre divin Sauveur nous fait-il remarquer cette circonstance de la prière du pharisien : il se tenait debout? C'est que l'attitude extérieure de cet homme nous prépare déjà à ce que nous devons entendre. Il est debout, parce qu'il vient à Dieu avec un sentiment d'arrogance ; il est debout, les yeux élevés vers le ciel, parce qu'il est fier, content de lui-même, et sans aucune crainte de la justice de Dieu. Que redouterait-il, en effet ? Il est plein de confiance en ses propres mérites, il se compte parmi les justes; Dieu ne doit avoir que des éloges à lui donner.

Je sais que l'attitude du corps n'est pas toujours un signe de la prière humble et fervente, ou de la prière orgueilleuse. Mille raisons peuvent obliger les fidèles à s'asseoir ou à rester debout devant Dieu ; ne jugeons personne. Cependant, il faut bien l'avouer, un ton fier, une attitude arrogante, sont de bien mauvais signes, et très-souvent on scandalise les vrais fidèles en refusant de fléchir les genoux devant la Majesté divine. Oh ! que de chrétiens coupables de ce scandale, lorsque, en assistant à l'adorable sacrifice, ils s'obstinent à rester debout, et ne se prosternent jamais devant l'adorable Victime.

Mais voici la prière du pharisien ; il la fait en lui-même, dit Jésus-Christ. Ce sont, par conséquent, ses plus secrètes pensées et ses véritables sentiments que nous allons connaître. Ecoutons-les : Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni comme ce publicain.

Ici, étudions le cœur d'un dévot livré à l'orgueil. Ce malheureux ne voit rien de répréhensible en lui-même; il ne s'occupe jamais de ce qui pourrait lui manquer en fait de vertu; il est content et satisfait; il n'a qu'à bénir Dieu et le remercier. Et de quoi remercie-t-il le Seigneur? De ce qu'il n'est pas comme les autres hommes. Le voilà qui se met au premier rang, car il n'*est pas comme les autres*! Ceux-ci sont des voleurs, des hommes injustes et corrompus; lui n'est rien de tout cela, et il en remercie Dieu avec vanité et avec une complaisance coupable.

Ainsi, se comparer aux autres, et conclure de cette comparaison, qu'on est bien meilleur qu'eux; alors les mépriser, en se servant à leur égard de termes qui impliquent l'injure et renferment la haine, voilà les premiers effets de cet orgueil satanique dont abonde le cœur de nos pharisiens modernes, aussi bien que du pharisien de notre Evangile.

Ce malheureux qui prie avec une si révoltante vanité, ne se contente pas de mépriser les autres hommes d'une manière générale. Il lui faut un terme de comparaison plus rapproché pour satisfaire son amour-propre. Or, il a vu le publicain à la porte du temple, il a passé à ses côtés sans le regarder ; il le méprise, et c'est en se comparant à lui qu'il dit dans son cœur : Je ne suis pas comme ce publicain !

Pauvre orgueilleux ! quel mépris ! quel dégoût ! quel affreux dédain ! O mon Dieu, tous les jours on pense comme ce pharisien, on parle comme lui, et le publicain gagne le ciel par une conversion sincère, tandis que le dévot livré à la plus monstrueuse vanité, vit dans l'aveuglement et marche, malgré ses prétendus mérites, dans la voie qui conduit à la perte éternelle.

Mais le pharisien n'est pas satisfait ; il lui faut encore nourrir son cœur de flatteries et d'éloges ; il se les adresse à lui-même, sous prétexte de parler à Dieu. Le voici qui fait son panégyrique ; écoutons-le : Je jeûne deux fois la semaine ; je paye la dîme de tout ce que je possède. Telles sont les vertus de cet homme, celles dont il tire vanité, et qu'il fait valoir devant Dieu ; vertus extérieures dont il se glorifie devant les hommes, et dont il cherche la rétribution dans l'estime et dans les louanges des créatures.

Hélas ! ce triste langage, nous le connaissons, et on le tient assez souvent devant nous, comme pour nous rappeler la parabole du pharisien et du publicain. Combien de dévots occupés à publier, à manifester leurs prétendus mérites ! On fait de bonnes œuvres, mais on s'en glorifie ; on ne craint rien tant que l'oubli et l'indifférence des hommes. On ne dit plus dans notre siècle : Je jeûne deux fois la semaine, mais on dit volontiers : Je communie deux fois la semaine. Que de moyens employés pour le faire savoir ! Que de circonlocutions, que de finesses dans le discours qui n'ont pas d'autre but que de faire savoir le nombre de communions que l'on fait !

M. F., prenez-y garde ! ce que Jésus-Christ vous demandera un jour, ce ne sera pas si vous avez communié toutes les semaines, une ou deux fois de plus que les autres; non, certes, le nombre des communions ne prouve rien en fait de vertu. Il vous sera demandé si vous avez été doux et humbles de cœur, si vous avez renoncé à vous-mêmes, si vous avez porté la croix tous les jours de votre vie, si vous avez pardonné sincèrement toutes les injures, si votre cœur a été exempt de jalousie et de colère, si votre bouche n'a pas distillé le venin de la médisance ; voici la matière de l'examen que subiront vos âmes dès qu'elles arriveront devant Dieu. Oh ! encore une fois, prenez-y garde ; avec vos prétendues vertus, avec beaucoup de bonnes œuvres matérielles, vous pourriez bien n'avoir pas l'esprit de Jésus-Christ, n'être pas de lui ; et alors que seriez-vous ? Des aveugles, des pharisiens orgueilleux et hypocrites. Or, il n'y a pas de salut pour l'orgueilleux.

## II[e] POINT. — LA PRIÈRE DU PUBLICAIN.

Le divin Sauveur m'a fait connaître l'attitude fière et hautaine du pharisien, et j'ai entendu le langage superbe de ce dévot dont l'orgueil remplissait l'âme tout entière. Maintenant, voici la conduite et la prière du publicain. Ecoutons Jésus-Christ :

« Le publicain, se tenant loin, n'osait pas même lever les yeux au ciel. »

Pourquoi cet homme se tient-il loin de l'autel, loin du sanctuaire où réside le Saint des saints ? Evidemment c'est par un principe d'humilité ; couvert de confusion, à la seule pensée de ses fautes, il se regarde comme indigne de voir la majesté de Dieu ; il craindrait de souiller, par sa seule présence, le sanctuaire et l'autel où réside la Divinité, où elle rend ses oracles. Pécheur et bien coupable à ses propres yeux, il n'a pas besoin qu'on

l'éloigne et qu'on le renvoie à la porte du temple; il s'y place lui-même, parce qu'il reconnaît son indignité et qu'il ne se permettrait pas de venir occuper la place de ceux qu'il regarde comme des justes et des amis de Dieu. Mais, dit saint Augustin, si le cri de sa conscience l'obligeait à se tenir loin, sa piété le rapprochait beaucoup de Dieu, dont il venait implorer la miséricorde.

Hélas! il faut en convenir, dans nos assemblées et nos réunions de piété, il en est peu qui cherchent les dernières places. Aujourd'hui, tout le monde se croit digne des choses les plus élevées, et l'on monterait volontiers jusqu'à l'autel pour y toucher le saint tabernacle, si des barrières matérielles ou la défense de l'Eglise ne venaient s'opposer à la témérité et à l'audace de certaines personnes pieuses qui se croient tout permis, et dont la familiarité avec Dieu atteste une seule chose, l'orgueil et l'estime de soi, l'absence de toute humilité.

Le publicain n'osait lever les yeux vers le ciel. La confusion, qui est la suite du péché et le premier pas dans la voie du pardon, porte toujours le pécheur à baisser les yeux vers la terre. Le regard de l'impie et du dévot orgueilleux est élevé, plein de fierté et d'audace; mais le regard du pécheur converti est humble, modeste, craintif, abaissé vers la terre. Le publicain, dit encore le grand docteur déjà cité, en n'osant pas regarder Dieu, méritait que Dieu abaissât sur lui son regard. Il avait offensé le ciel, où résident les anges et les élus de Dieu; il le sait, il en est confus, et il n'ose pas regarder le ciel; mais le sentiment qu'il éprouve de son indignité attire sur lui le regard des anges et des saints qui se réjouissent toujours de la conversion d'un pécheur et de son retour sincère à la vertu.

Eh bien! ce publicain est-il notre modèle?

Cet homme qui avait péché et qui le savait bien, frappe sa poitrine et s'écrie : Seigneur, ayez pitié de moi qui suis un pécheur. En frappant sa poitrine, il indique le principe et la source du mal, je veux dire son cœur. C'est le cœur qui pèche, c'est le cœur que le repentir doit atteindre, c'est le cœur qu'il faut humilier et punir. Voilà ce que Jésus-Christ veut m'apprendre, en me faisant remarquer ce signe extérieur de la contrition du publicain : il frappait sa poitrine, c'est-à-dire son cœur.

Mais que dira le publicain, et quel discours adresse-t-il à Dieu, pour obtenir sa miséricorde? Seigneur, s'écrie-t-il, ayez compassion de moi qui suis un pécheur. Oh! quel admirable langage! Il exprime la foi, l'espérance, l'humilité, la douleur! Quel aveu franc et sincère : Je suis un pécheur! C'est à ce titre qu'il demande miséricorde; la miséricorde ne lui sera pas refusée.

O mon Dieu, pourquoi faut-il que, dans ce siècle où le péché est compté pour rien chez un grand nombre de coupables, nous ayons si rarement l'occasion de voir des publicains à nos pieds? Des coupables, nous en connaissons, mais des pécheurs vraiment humiliés, qui frappent avec sincérité une poitrine criminelle, qui disent naïvement : Je ne suis qu'un pécheur, il s'en trouve peu, même au tribunal de la pénitence. Hélas! plusieurs y viennent avec fierté, pleins d'orgueil et d'amour pour leur propre personne; ils ne cherchent qu'a jeter un voile sur les plus honteuses turpitudes; ils ne peuvent pas supporter une parole forte, destinée à faire entrer la confusion la plus salutaire dans leur âme ; ils se justifient, ils plaident en faveur de leurs plus déplorables faiblesses, et on voit bien que la conversion vraie, humble

et sincère n'existe pas encore dans leur cœur. Combien de fois n'a-t-on pas répondu à un confesseur plein de zèle contre le mal : Je ne vois pas, mon père, en quoi vous pouvez me trouver si coupable !

O aveuglement insensé ! Non, les sentiments du publicain de notre Evangile ne se trouvent pas dans ces âmes qui, loin de s'humilier profondément devant Dieu, semblent croire que leur présence au sacré tribunal et à la table sainte est un honneur pour la religion qui doit être fière de les voir parmi les fidèles et dans l'assemblée des saints.

Inspirez, Seigneur, à tous les coupables, les sentiments du publicain de l'Evangile ; mais, surtout, je vous en conjure, inspirez-les à chacun de nous qui vous avons si souvent offensé.

## IIe POINT. — L'EFFET DES DEUX PRIÈRES.

Ecoutons Jésus-Christ :

« Je vous le dis, celui-ci s'en retourna justifié dans sa maison, et l'autre, non. »

Voilà donc le précieux effet de la prière du publicain; il retourna chez lui déchargé du poids de ses iniquités, il était justifié, ami de Dieu, compté parmi les saints. O puissance de l'humilité ! Elle détruit, elle anéantit le mal; elle fait descendre dans l'âme la plus criminelle tous les trésors de la divine miséricorde.

Quant au pharisien, sa fierté devant Dieu, le panégyrique de ses prétendues vertus qu'il avait fait avec une vanité diabolique, le mépris des autres hommes, et surtout l'insulte jetée à la face du publicain, voilà ce qui le rendit plus coupable, ce qui éloigna davantage pour lui la divine miséricorde. Qui sait si la prière de cet homme n'a pas été le dernier signal de la colère de Dieu qui ait fondu sur lui, en le frappant pour toujours d'aveuglement et d'endurcissement?

Les interprètes et les commentateurs de l'Evangile s'écrient : Celui qui s'était justifié lui-même fut condamné de Dieu. L'un devint son propre accusateur par une contrition vraie qui affligeait son âme, et son humilité lui obtint le pardon des fautes qu'il confessa ; l'autre, saint à l'extérieur comme l'étaient ceux de sa secte, retourna chez lui avec toute la charge de ses péchés, à cause de la jactance de sa vertu.

Ne vous étonnez pas, nous dit encore saint Augustin, si Dieu pardonne à celui qui reconnaît sa faute ; il se tenait loin du Seigneur, et le Seigneur s'approchait de lui, car il est écrit : Dieu regarde les humbles. Cet homme frappait sa poitrine et se disait pécheur, en confessant la vérité, et Dieu pardonnait à cette confession humble et sincère. L'humilité avec le péché, ajoute saint Jean Chrysostôme, est bien supérieure à la sainteté orgueilleuse ; car l'orgueil détruit la vertu, et l'humilité s'élève devant Dieu bien plus haut qu'un amas de crimes.

En méditant ces choses, quelqu'un osera-t-il encore se préférer à ses frères, sous le prétexte trompeur que ceux-ci ne vivent pas dans la pratique du bien? Prenons-y garde. *Amen.*

# MATÉRIAUX

SOMMAIRE : I. Sujets principaux de la chaire relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — II. Sujets de cet Évangile les plus appropriés aux besoins actuels. — III. Traits historiques. — IV. Plans divers. — V. Prédication des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche. — VI. Esprit religieux de ce dimanche et de la semaine. — VII. Annonces pour la semaine. — VIII. Auteurs à consulter.

## I. — SUJETS PRINCIPAUX DE LA CHAIRE

relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — Leurs caractères et sources.

I. — EXPLICATION de la parabole de pharisien et du publicain : *Duo homines ascenderunt in templum.*

II. — ORGUEIL. *Omnis qui se exaltat humiliabitur.*

III. — HUMILITÉ. *Qui se humiliat exaltabitur.* — Nous avons donné un sermon sur l'humilité au troisième dimanche de l'Avent, dans cet ouvrage. On en trouvera d'autres : 1° dans notre *Panorama des Prédicateurs*, et 2° dans notre *Journal de la Prédication*, lettre H.

IV. — PRIÈRE : *Hœc orabat.* — Matth. Faber a un seul sermon sur ce thème : De variis orandi ritibus, id est : 1° clara voce; 2° capite nudo; 3° manibus junctis; 4° flectis genibus; 5° prostrato corpore; 6° capite inclinato. (*Voir* un sermon sur la prière, au t. I[er] pour le cinquième dimanche après Pâques.)

## II. — SUJETS DE CET ÉVANGILE LES PLUS APPROPRIÉS AUX BESOINS ACTUELS.

I. Vaine confiance. — II. Orgueil.

CHOIX DU SUJET. — On appelle ce dimanche le dimanche de l'humilité, à cause de l'Evangile, dont le but principal est d'inspirer aux fidèles la pratique de cette vertu. Notre-Seigneur exposa cette parabole pour confondre ceux qui, ayant trop bonne opinion d'eux-mêmes, méprisaient les autres. Il y trace les caractères opposés des orgueilleux et des humbles, montre le châtiment des premiers et la récompense des derniers. On doit donc aujourd'hui traiter ou de l'orgueil ou de l'humilité ou des deux ensemble. Un autre sujet que nous proposons est celui de la *vaine confiance* que nous avons en nous-mêmes. C'est surtout le défaut de la jeunesse de nos jours et même de beaucoup d'hommes de notre temps, que les progrès de l'époque ont fascinés à ce point qu'ils croient tout possible à leur audace.

MANIÈRE DE LE TRAITER. — I. Le sujet plein d'actualité de la *vaine confiance* des hommes en eux-mêmes aujourd'hui plus que jamais, peut se développer d'après ce plan fort simple, mais net et progressif : 1° aveuglement de beaucoup d'hommes de notre temps, qui tous se croient quelque chose; 2° leur injustice de croire qu'ils sont plus que les autres; 3° leur impiété de croire qu'il n'y a rien au-dessus d'eux.

Cet aveuglement, cette injustice et cette impiété proviennent de plusieurs causes actuelles qu'il importe d'énumérer : 1° les découvertes modernes qui ont accru leurs moyens d'action ; 2° l'accès des honneurs, des charges, de la fortune abordable et facile pour tous. Or ces causes, toutes excellentes en elles-mêmes, puisqu'elles augmentent la somme de bien-être des masses doivent nous porter à la reconnaissance envers la religion chrétienne qui les a introduites peu à peu dans les lois et les mœurs, et non à un sot esprit d'orgueil, de folle présomption de notre valeur personnelle, car nous ne sommes, pas plus que précédemment, ni quelque chose d'important, ni plus que les autres, ni au-dessus des autres. Ici, on prendra l'individu isolément pour lui montrer sa nudité, sa misère, son néant : 1° devant Dieu ; 2° même devant la société.

II. Par rapport à l'orgueil, on peut suivre ce plan : 1° injustice de l'orgueilleux de s'attribuer une gloire qui ne lui appartient pas ; 2° son infidélité de se révolter contre une autorité à laquelle il doit être soumis ; 3° son ingratitude de vouloir jouir des biens qu'il a reçus, comme s'ils lui étaient propres.

III. Un plan plus analogue à l'Evangile de ce jour consisterait à traiter parallèlement de l'orgueil et de l'humilité, en ce sens :

1. Condamnation de l'orgueil ; éloges et invitation à l'humilité d'après l'Ecriture, les exemples de Notre-Seigneur Jésus-Christ et des saints.

2. L'humilité est la base de toutes les vertus, l'orgueil en est la ruine. Cette seconde partie a été traitée dans notre sermon sur l'humilité au troisième dimanche de l'Avent.

## III. — TRAITS HISTORIQUES. — EXEMPLES.

### L'orgueil.

1. Le premier homme pécha par orgueil ; l'orgueil est le plus ancien péché sur la terre.

2. David s'écriait : Je ne serai jamais ébranlé ! Et, plus tard, il faisait cette prière : Seigneur, vous avez détourné de moi votre face, et j'ai été troublé. (S. Ambr.)

3. Origène, l'un des hommes les plus distingués de l'Eglise, n'avait cependant pas la force de résister à son orgueil, aussi s'éloigna-t-il de la pure doctrine de l'Eglise.

4. Agar était orgueilleuse ; c'est pourquoi Abraham la chassa de sa maison.

5. David fit par orgueil le dénombrement de son peuple, et il en fut puni par la peste.

6. Nabuchodonosor était rempli d'arrogance et d'orgueil, et Dieu le réduisit à la condition des animaux.

7. Le superbe Antiochus fut dévoré tout vivant par les vers.

8. Les anges péchèrent par orgueil, et Dieu les précipita en enfer.

9. L'orgueil le plus ridicule, c'est celui qui a sa source dans la gloire des ancêtres ; celui qui en est possédé prouve qu'il n'a pas même en lui de quoi fournir matière à ce vice, et qu'il est obligé de recourir à ses aïeux.

10. Pharaon disait dans son orgueil : Qui est ce Seigneur, pour que je sois obligé d'écouter sa voix, et que je laisse sortir Israël ?

11. Dioclétien voulut se faire passer pour un Dieu.

12. Non moins grand était l'orgueil d'Alexandre, qui s'appelait le fils de Jupiter.

## IV. — PLANS DIVERS.

### SUR L'ORGUEIL.

#### 1er PLAN.

(S. J. Chrysostôme).

I. — SOURCES DE L'ORGUEIL.

Ignorance : 1° De Dieu ; — 2° De soi-même ; — 3° Du monde.

II. — MAUX DE L'ORGUEIL.

Ce péché nous fait perdre : 1° Nos biens temporels ; — 2° Notre bonne renommée ; — 3° L'amour du prochain ; — 4° La grâce divine ; — 5° Notre salut.

—

#### 2e PLAN.

(Grisot).

I. — MALICE DU PÉCHÉ D'ORGUEIL.

1° Il est opposé à l'esprit de Jésus-Christ ; — 2° Il occasionne la ruine des vertus et notre perte éternelle.

II. — SES REMÈDES.

En considérant : 1° Les grandeurs de Dieu ; — 2° Les misères humaines ; — 3° Les peines de l'enfer.

—

#### 3e PLAN.

(*Tertullianus prædicans*).

1° Humiles sublimantur ad gratiam ; superbi labuntur in peccatum ; — 2° Humiles ad filiationem Dei elevantur ; superbi in Dœmonis servitutem prosternuntur ; — 3° Humiles in cœlum eveluntur ; superbi in infernum projiciuntur.

—

### V. — PRÉDICATION

des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche.

SAINT BASILE a une oraison *(Oratio* 35) sur le publicain et le pharisien où il traite de l'*orgueil* dont il énumère les funestes effets, de l'*humilité* dont il fait l'éloge. Puis il analyse chaque circonstance de la parabole.

SAINT JEAN CHRYSOSTÔME dit du pharisien : *Arrogantia quam pecuniis ditior fuit ille.* Il prend de là occasion de flétrir cette arrogante vanité et de faire un pompeux éloge de l'humilité du publicain.

SAINT EPHREM a un discursus ad eversionem superbiæ. Il pose ce principe : Virtutes humilitate destitutæ vanæ sunt, attaque fortement l'orgueil et invite à l'humilité par l'exemple qu'il cite des saints qui l'ont pratiquée.

SAINT AUGUSTIN. Le sermon 115 de ce docteur est tout entier sur cette parabole. Il commence par faire remarquer la différence de la prière de l'un et de l'autre, il s'arrête ensuite sur le jugement que Dieu en porte, puis il dit à ceux qui se confient à leurs propres forces qu'ils sont pires que le pharisien.

LE V. BÈDE fait une homélie simple et très-courte cette fois. Il y a quelques bons passages.

SAINT THOMAS D'AQUIN a deux sermons sur cet Evangile, le second est sur la miséricorde de Dieu : *Propitius esto mihi peccatori.* Le premier, fort régulier, traite : 1° de magna pharisæi superbia; de vera publicani humilitate; 3° de Dei justitia.

### VI. — ESPRIT RELIGIEUX DE CE DIMANCHE ET DE LA SEMAINE.

Colloque familier pour la congrégation ou la prière du soir.

Voici d'un côté le pharisien, c'est-à-dire l'homme de famille honorable, qui était instruit dans la loi du Seigneur, qui faisait profession publique de l'observer en tout, l'homme qui jouissait d'une grande réputation de bonnes œuvres, l'homme qui défiait la calomnie, la médisance, de trouver une tache dans sa vie, l'homme que tous honoraient, que tous saluaient, qui occupait les premières places, l'homme enfin qui passait pour un homme d'honneur, de probité, de religion, de bienfaisance. Telle était, en effet, la réputation des pharisiens dont il est si souvent parlé dans l'Evangile.

D'un autre côté, c'est le publicain, c'est-à-dire l'homme sorti de la classe la plus abjecte, l'homme abdiquant toot sentiment d'honneur et se mettant dans la classe la plus méprisée, la plus tarée qui fut jamais, l'homme se livrant à toutes les injustices, à toutes les cruautés qu'inspire l'amour effréné de l'argent, l'homme enfin qui s'est plongé dans tous les crimes, qui s'est affiché comme un pécheur et s'est moqué publiquement de la vertu, se riant et de Dieu et des hommes. Car telle était l'idée qu'on se faisait d'un publicain chez les Juifs, où ces publicains exerçaient les fonctions de banquiers et de collecteurs des deniers publics.

Or, ces deux hommes si différents aux yeux du monde, si différents à leurs propres yeux, les voilà qui montent au temple, c'est-à-dire les voilà qui vont au sanctuaire de la justice éternelle, les voilà qui vont se présenter au tribunal du juge infaillible et suprême, les voilà qui vont converser avec Dieu, lui demander sa faveur et lui exposer les titres qu'ils croient avoir à sa bienveillance; ils vont prier!

« Le pharisien debout, nous dit notre Evangile, priait ainsi en lui-même : Mon « Dieu, je vous rends grâces de ce qui je ne suis pas comme les autres hommes, « qui sont voleurs, injustes, adultères; ni comme ce publicain. Je jeûne deux fois « la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède. »

Entendez-vous la prière étonnante de cet orgueilleux pharisien! Il s'avance avec

audace, il va se placer devant le sanctuaire, car il n'a rien à craindre de la justice infinie, dont il n'attend, dans sa confiance superbe, que des faveurs et des éloges. Il se tient debout, il ne se gêne pas avec un Dieu qu'il sert si bien et dont il a plutôt à exiger les récompenses, loin d'avoir à craindre les châtiments. Il se tient debout, car cette attitude convient à son mérite, à sa vertu, à l'estime que chacun doit en faire. Pourquoi courberait-il sa tête et ses genoux, lui qui ne se sent humilié par le poids d'aucune faute? Il s'adresse à Dieu sans crainte, car il n'a point de pardon à lui demander, il n'a qu'à lui réciter la longue liste de ses vertus et de ses bonnes œuvres. Il ne lui dit pas : Je vous rends grâces de ce qu'étant comme les autres hommes, aveugle, faible, plein d'infirmités, d'imperfections, de péchés sans nombre, vous voulez bien m'écouter, me consoler et me pardonner! Non, je vous rends grâces, dit-il, de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, comme ce publicain. Je suis un être à part, un être supérieur et d'un mérite incomparable. Tous les hommes s'éclipsent devant moi, car ce sont tous de vils pécheurs, tandis que moi je suis un homme vertueux et poussant la vertu jusqu'à ses plus extrêmes limites. Voyez plutôt : j'observe à la lettre toutes les pratiques de la religion, je paye la dîme de tout ce que je possède; j'ajoute même à la pratique de la loi des dévotions extraordinaires : je jeûne deux fois la semaine. Que peut-on me demander davantage? Aussi, je ne crains rien, je ne puis que gagner à la comparaison que l'on fera de moi avec les autres, et j'attends avec sécurité ce que Dieu va me répondre.

Chrétiens, ce langage, ces pensées doivent exciter votre horreur comme elles excitent celle de Dieu même; vous appelez la condamnation, la foudre vengeresse sur cet orgueil insolent, et vous avez raison, car cet orgueil appelle une éclatante humiliation. Mais prenez garde, ce pharisien, n'est-ce pas vous-mêmes? N'est-ce pas ainsi que vous parlez à Dieu, que vous jugez les autres et que vous appréciez votre conduite? Cette horreur que vous éprouvez à l'égard du pharisien, tournez-la donc contre votre orgueil et écoutez dans ces sentiments d'humilité le langage du pauvre publicain.

« Et le publicain, continue l'Evangile, se tenant loin, n'osait pas même lever les « yeux au ciel; mais il frappait sa poitrine, disant : Mon Dieu, prenez pitié de « moi, qui suis un pécheur! »

Ah! que voici bien l'attitude, les sentiments, le langage de l'humilité et de la vraie conversion du cœur! Le voyez-vous, ce pauvre publicain! il ose à peine franchir les portes du temple, car il se sent indigne d'y entrer. C'est loin, bien loin du sanctuaire, tout près de la porte qu'il s'arrête; il veut par cet éloignement témoigner aux yeux de tous combien il se croit loin de son Dieu, loin de la vertu, loin de la justice. Il n'ose se mêler au peuple fidèle, à ceux qui prient dans le temple, car il les met bien au-dessus de lui, et craint même de se comparer à eux, de peur que le découragement ne l'écrase, tant il se sent au-dessous de tous. Il n'ose affronter le sanctuaire où son Dieu repose, il a peur de blesser ses regards, d'exciter sa colère et de souiller par sa respiration impure la sainteté du lieu que le Seigneur habite. Il n'ose même lever les yeux vers ce ciel qu'il a outragé, vers ce ciel que lui avait préparé la bonté divine, vers ce ciel qu'il a perdu tant de fois par ses crimes. Mais, s'abandonnant aux émotions de sa douleur profonde, il frappait sa poitrine coupable, il frappait ce cœur si longtemps endurci, si longtemps le séjour du crime, ce cœur avide de jouissances mauvaises et qui s'en était rassasié tant de fois. Enfin, ne pouvant contenir le repentir qui le presse, sa bouche laisse échapper un cri : Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. O parole humble et touchante, expression fidèle d'un cœur vraiment contrit qui s'ouvre à la miséricorde infinie! Mon Dieu! oui, vous êtes toujours mon Dieu, je le sens, vous me le dites, vous m'encouragez à le dire moi-même : Mon Dieu! Oui, vous êtes le Dieu des pauvres, le Dieu des égarés, le Dieu de ceux qui pleurent, de ceux qui souffrent, le Dieu de tous les pauvres pécheurs; c'est à eux surtout que vous appartenez, c'est à eux à vous dire : Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi! Je ne viens point vous demander votre justice, elle m'écraserait; non, je ne veux pas

de cette justice, oubliez-la, je vous prie. Mais je viens vous demander grâce, je vous apporte le coupable, je vous montre les plaies du malade; ayez pitié, c'est de la pitié dont j'ai besoin, c'est de la pitié que je vous demande. Ayez pitié de moi, qui suis un pécheur! Voilà mon titre auprès de vous, je n'en ai pas d'autre; je suis un pécheur, et c'est parce que je suis un pécheur que je vous demande compassion et que j'attends ma grâce. Je m'humilie, je m'abaisse, je m'accuse, comment pourrez-vous frapper un néant, comment vous armer contre un rien! Je m'humilie et j'attends votre sentence!

Chrétiens, voilà notre modèle; chrétiens, attendons aussi quelle sera la sentence, car nous y sommes intéressés tous, étant tous, comme ce publicain, de pauvres pécheurs, au tribunal de Dieu. Mais cette sentence qui est déjà dans vos cœurs, que votre bouche murmure déjà, la voici telle qu'elle est sortie et du cœur et de la bouche de Jésus.

« Je vous le dis, celui-ci s'en retourna justifié dans sa maison, et l'autre non; « car quiconque s'élève sera abaissé et quiconque s'abaisse sera élevé. »

Que pouvons-nous ajouter à ces paroles de justice et de miséricorde, à ces paroles qui brisent la fausse et orgueilleuse vertu du pharisien et qui consolent, réjouissent l'humilité du publicain. Ce jugement est vraiment le jugement de la bonté, de la sagesse infinie; c'est vraiment le jugement de notre Dieu. Cette sentence, il la rend encore tous les jours au milieu de nous. Tous les jours il repousse, il condamne, il abandonne des âmes qui méprisent leurs frères, qui se mettent au-dessus des autres et se confient dans leurs pratiques de dévotion, dans leurs bonnes œuvres pour juger sévèrement leurs frères; tous les jours il écoute, il accueille, il pardonne des âmes humiliées, repentantes, qui viennent se jeter dans son sein, lui faire l'aveu de leurs fautes et recevoir ses consolations divines. Imitons ces âmes humbles et fidèles, repoussons l'orgueil de nos cœurs, tombons comme le publicain aux pieds de notre Dieu, abaissons-nous pour être relevés, et nous sortirons du temple consolés, pardonnés d'avance; nous rentrerons dans notre demeure, rapportant les douceurs de la paix, gage assuré des récompenses éternelles.

## VII. — ANNONCE DES FÊTES DE LA SEMAINE.

### Fête solennelle de l'Assomption de Notre-Dame.

L'Eglise célèbre en ce jour trois mystères à l'honneur de la très-sainte Vierge, sa bienheureuse mort, sa glorieuse résurrection et sa triomphante assomption dans le ciel. Quant à sa mort, qui arriva vingt-deux ans après l'ascension du Sauveur, nous reconnaissons avec joie que jamais les douleurs de la maladie, tristes filles du péché, n'approchèrent du lit de Marie; mais que l'amour en elle plus fort que la mort, fut le glaive qui termina sa carrière dans cette terre d'exil; et quoique sur ce point nous ne lisions rien de formel dans l'Evangile, nous devons pourtant être persuadés que ce n'est ni une simple conjecture, ni une opinion nouvelle, mais une vérité qui nous vient de tradition immémoriale, et d'une tradition soutenue par la plupart des premiers Pères de l'Eglise. « Non, dit admirablement saint Pierre Chrysologue, ce n'est point la nécessité de mourir, qui sépare aujourd'hui l'âme de Marie d'avec son corps, mais seulement l'ardeur de son amour. Et comment, dit encore saint Jean Damascène, comment Marie, qui était la mère de la vie, eût-elle pu être sujette à l'empire de la mort. Comment celle qui en toute autre chose, avait choisi la meilleure part pendant sa vie, ne l'eût-elle pas choisi à la mort! Elle l'a fait, continue ce Père, elle l'a choisie, cette meilleure part, puisque sa mort est l'effet du tendre amour qu'elle portait à son fils. »

A l'égard de la résurrection glorieuse de Marie et de son assomption dans le ciel, nous n'en pouvons douter, n'étant pas possible que le très-sacré corps où Jésus-Christ a pris sa chair ait pu être livré aux vers même un seul instant; en effet, comment peut-on croire qu'un corps qui a toujours été exempt de la corruption

du péché ait été sujet à la corruption du tombeau ; que la chair de Jésus-Christ et celle de Marie étant la même, les priviléges de la chair du fils n'aient pas dû s'étendre sur la chair de la mère. La croyance de l'Eglise est si précise en ce point, qu'il est peu de fêtes plus solennelles que celle de l'Assomption ; on fait ce jour-là une procession générale à l'issue des vêpres, pour renouveler le vœu de Louis XIII, qui se mit lui et son royaume sous la protection de la très-sainte Vierge.

La distinction que l'on doit faire entre l'assomption et l'ascension, est que la sainte Vierge a été enlevée au ciel par le ministère des anges au lieu que Jésus-Christ y est monté par sa propre vertu.

Admirons ce triomphe de Marie, regardons-le comme le jour de ses grandeurs, rendons-lui nos respects avec toute l'Eglise, réjouissons-nous avec les anges de son pouvoir, recourons à ses puissantes intercessions, et demandons-lui sa protection à l'heure de notre mort.

Marie, quoique exempte de la sentence de mort portée contre tous les hommes, parce qu'elle était sans tache, veut néanmoins payer ce tribut à la nature, pour nous apprendre à mourir au péché, et à faire un sacrifice volontaire de la mort à laquelle nous sommes condamnés, afin de rendre hommage à celle de son fils. Sa résurrection glorieuse et sa triomphante assomption, sont des gages assurés, que si nous participons comme elle aux souffrances et aux abaissements de Jésus, il nous fera part de sa gloire, de son royaume et de son bonheur.

Concevons donc un désir ardent d'imiter cette Vierge sainte, et de servir Dieu avec la même ferveur qu'elle l'a servi toute sa vie. Réjouissons-nous de la voir ainsi couronnée ; bénissons le Seigneur de nous avoir donné dans le ciel une mère si puissante qui veut bien remédier par son intercession aux maux que nous souffrons ; une mère si éclairée, qui connaît et pourvoit à tous nos besoins ; enfin une mère si charitable, qui souhaite plus que nous-mêmes l'accomplissement de nos saints désirs. Supplions cette tendre médiatrice de nous protéger auprès de son fils, de prendre en main nos intérêts et notre défense au jour du jugement ; invoquons-la souvent pour cet effet, en lui disant avec dévotion cette prière de l'Eglise : « Sainte Marie, mère de Dieu, etc. » Honorons-la comme la reine du ciel, la fille du Père éternel, la mère du Fils et l'épouse du Saint-Esprit. Pratiquons plus particulièrement pendant l'octave quelques-unes de ses vertus et récitons le chapelet en méditant ses mystères.

## VIII. — AUTEURS A CONSULTER.

### SS. PÈRES.

S. Basile, Orat. 35. — S. Ephrem, Orat. contr. superb. — S. J. Chrysostôme, hom. in Public. et Pharis. — S. Augustin, serm. 10 et 38 de verb. Dom. — S. Grégoire, hom. 7 in Evang. — Le V. Bède, hom. in Evang. — S. Bernard, serm. in Evang.

### PRONISTES.

Biroat, sur l'orgueil. — Texier, la vaine gloire. — L'abbé de La Trappe, 2 conférences sur cet Evangile. — Monmorel, 2 homélies, ibid. — Joly, prône sur l'orgueil. — Lambert, Année évangélique, 1 homélie. — Lafont, entretien pour le dixième dimanche après la Pentecôte. — Damascène, id.

ONZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

# INSTRUCTION SUR LE CHATIMENT DU PÉCHÉ

PAR M. L'ABBÉ C. MARTIN, CHANOINE.

## PLAN

1er CHATIMENT DU PÉCHÉ :

Peine du dam ou privation de Dieu, de sa grâce, de nos mérites.

2e CHATIMENT DU PÉCHÉ :

Peine du sens ou afflictions morales, temporelles et éternelles.

TEXTE : *Adducunt ei surdum et mutum.*
(Marc., VII, 32.)

Le péché est comme une énorme pierre que l'homme lance vers les cieux : la pierre ne va pas frapper au trône de Dieu qui est inviolable ; elle retombe sur sa tête. Le mal du péché revient à son auteur. S'il offense le ciel, s'il blesse la majesté souveraine, ses ravages restent sur la terre, c'est pourquoi si nous voulons comprendre sa gravité c'est dans le châtiment qu'il mérite à l'homme qu'il faut le considérer.

Ce châtiment est terrible, il n'a épargné ni notre âme, ni notre corps, ni nos biens, ni notre avenir ; il est comme un fléau qui infecte la vie humaine du berceau à la tombe, et jusque dans un autre séjour, il s'exerce de deux manières différentes, par la *privation* et la *douleur;* privation de Dieu, de la grâce, de nos mérites, du salut, ce que nous pouvons appeler quoique sur la terre comme on l'appelle dans l'enfer, *peine du dam; douleur* de l'âme et du corps, souffrances de toute sorte, *peine du sens.*

## Ier POINT. — PEINE DU DAM.

Le péché étant l'offense de Dieu, est avant tout un acte de séparation. La créature se déclare ennemie de son Créateur, et celui-ci à son tour abandonne la créature et lui retire tout ce qu'il lui avait donné. La privation de Dieu et de ses dons est donc le premier châtiment du péché. Ce châtiment affecte surtout l'âme. Qu'est-ce que notre âme ?

Notre âme est fille de bonne maison, a dit un maître de la vie spirituelle ; elle vient du ciel, et avant de l'envoyer, Dieu l'a richement dotée ; il lui donne son amitié, lui transmet sa grâce, lui laisse la faculté d'acquérir des mérites. Durant le temps qu'elle passe sur la terre, elle a sa vie propre, la vie des esprits, s'élevant jusqu'aux cieux par ses pensées, s'unissant à son Créateur par sa prière et se réjouissant dans ses magnifiques espérances de

l'avenir. Elle est donc riche, notre âme, cette belle image de Dieu, cette œuvre la plus parfaite qui soit sortie de ses mains? Qu'a-t-elle à craindre dans cet état de prospérité où elle se trouve? Une seule chose, M. F., le péché. Le péché est son plus grand ennemi; c'est le ravisseur qui en un instant lui enlève tous ses biens. Vient-elle à le commettre, tout aussitôt est changé pour elle. Elle avait l'amitié de Dieu; par le péché, cette amitié se convertit en haine : *Deus illorum odit iniquitatem.* (Judith, v, 21,) Elle était soutenue et comme nourrie par la grâce divine; cette grâce lui est retirée : *Evacuati estis a Christo*, dit saint Paul, *a gratia excidistis.* (Galat., v, 4.) Vous vous êtes séparés de Jésus-Christ, vous êtes déchus de sa grâce. Elle avait acquis des mérites, ils sont oubliés dans la pensée de Dieu : *Si averterit se justus a justitia sua, omnes justitiæ ejus quas fecerat non recordabuntur.* (Ezech., XVIII, 22.) Elle comptait sur son salut éternel, ce salut est ruiné : *Longe a peccatoribus salus.* (Ps. CXVIII, 155.) Que lui reste-t-il? Ses mérites sont perdus, ses dons retirés, sa beauté effacée, son innocence s'est évanouie, et notre fille de bonne maison est réduite à la plus profonde misère.

Voyez, dit saint Cyprien, les ravages que causent la grêle dans nos campagnes, une maladie pestilentielle parmi nos troupeaux, la tempête sur les navires, ce n'est qu'une faible image des désastres que cause le péché dans notre âme; il détruit les fruits des bonnes œuvres, corrompt toutes ses puissances et conduit l'homme à une mort certaine : *Hoc sunt peccata lapsis, quod grando frugibus, quod turbidum fœdus arboribus, quod armentis pestilens vastitas, quod navigiis sæva tempestas : omnes scilicet bonorum operum fruges destruit, animæ facultates corrumpit, totum hominem ad interitum ducit.* (S. Cypr., *Serm.* 5 *de Lapsis.*)

Vous êtes-vous quelquefois représenté le sac d'une ville? C'est le spectacle d'un horrible ravage; le fer et le feu portent partout la mort et la ruine; les palais sont incendiés, les citadelles renversées, les places inondées de sang, les vaincus foulés aux pieds; le soldat, ne songeant qu'au butin, enlève tout ce qu'il découvre de précieux et de riche. Voilà une image empruntée aux Ecritures de la dévastation de notre âme par le péché : *Et relinquetur filia Sion*, dit le prophète Isaïe, *sicut civitas quæ vastatur vastitate hostili.* (I, 8.) Tout lui est enlevé à cette fille de Sion qui est notre âme, et ses mérites et ses œuvres, et les bénédictions et les faveurs de Dieu, elle est réduite à une désolation affreuse, abandonnée sans pitié de la part de Dieu.

Dans la vie de la grâce, Dieu et l'homme marchent ensemble comme deux princes en temps de paix, comme le père et les fils dans la famille vertueuse; le Très-Haut répand ses faveurs, l'âme les reçoit; le Seigneur abaisse sur son serviteur des regards de complaisance, celui-ci élève vers lui ses mains reconnaissantes et les soupirs de sa prière; il y a une communion perpétuelle entre la créature et son créateur. Un péché est commis, voilà l'harmonie qui cesse et l'alliance qui est rompue. Saül, après sa désobéissance, n'est plus connaissable pour Dieu. Sa voix ne se fait plus entendre dans le tabernacle, il n'exauce plus sa prière, il ne lui envoie plus son prophète, il l'abandonne au vertige de ses pensées et le laisse périr sous les coups des Philistins ses ennemis. L'âme pécheresse est ainsi traitée devant Dieu, le Seigneur détourne d'elle sa face, il l'abandonne à sa passion, à sa folie et la laisse mourir : *Anima quæ peccaverit ipsa morietur.* (Ezech., XVIII, 24.)

Vous avez reçu le baptême, vous êtes enfants de Jésus-Christ, vous vous êtes purifiés par la pénitence, vous vous êtes sanctifiés en mangeant la chair de l'Agneau, vous avez fait humblement votre prière à la porte du temple, vous avez accompli les commandements de Dieu, vous avez jeûné et fait l'aumône; peut-être vos austérités égalent-elles celles de plusieurs saints. Que de grâces! que de richesses! que de mérites et de garanties de salut! Mais que venez-vous de faire, infortunés? votre âme s'est tout à coup souillée d'un péché mortel, vous voilà les mains vides, les larrons sont venus et vous ont enlevé vos trésors. C'est un cruel larron que le péché, il fait maison nette et ne nous laisse pas un débris de notre fortune. Si vous venez à mourir dans cet état, il ne vous sera tenu aucun compte de vos œuvres, la pénitence seule pourra les faire revivre; mais tels que vous a laissés le péché, tout est mort pour vous, le présent comme le passé.

Le péché est comme un mur de divorce entre Dieu et l'homme : *Iniquitates vestræ diviserunt inter vos et Deum vestrum.* (Is., LIX, 2.) Sa puissance est une puissance de mort. Il frappe et renverse comme la foudre et tue son propre auteur. Il lui ôte non pas cette vie apparente que nous reconnaissent nos semblables, mais la vie réelle. Le corps, dit saint Augustin, meurt par la perte l'âme, et l'âme par la perte de Dieu : *Anima amissa mors est corporis, Deus amissus mors est animæ.* Comment ne voulez-vous pas que l'âme soit morte, lorsque Dieu la repousse, qu'il lui refuse sa nourriture, qu'elle n'acquiert plus de mérite, que ses œuvres passées sont perdues, que son salut est ruiné : *Anima quæ peccaverit ipsa morietur; Deus amissus mors est animæ.*

Le premier châtiment du péché dans ce monde c'est donc la peine du *dam*, c'est-à-dire la privation; privation de Dieu qu'on a offensé, de la grâce qu'on a profanée, de ses mérites qu'on a perdus, de son salut qu'on a compromis, de la vie spirituelle qui s'est éteinte, puisque l'âme a été frappée de mort : *Peccatum cum consummatum fuerit generat mortem.* Quel état affreux, M. F., que celui d'une âme en rupture avec Dieu, d'être ainsi ravagée et livrée à la mort. Cette situation déplorable est pleine d'épouvante; avoir perdu sa fortune spirituelle, avoir joué son sort, n'avoir pas une œuvre, un mérite, une grâce, un espoir de salut si se présentait soudainement le trépas; porter une âme morte tandis qu'on paraît vivant : *Nomen habes quod vivas sed mortuus es* (Apoc., III, 1); être comme des sépulcres qui se promènent, se faire à soi-même ses funérailles, quelle horreur! Or, je n'exagère pas ici la pensée de saint Cyprien lorsqu'il s'écrie : « Misérables pécheurs, vous avez perdu votre âme, vous êtes morts, vous assistez à vos *propres funérailles*, et vous ne pleurez pas, vous n'éclatez pas en gémissements et en sanglots continuels : *Ipse ambulans funus tuum portare cœpisti et non acriter plangis.* (6. *Serm. de Laps.*)

Homicide, dit Tertullien, celui qui commet le péché : *Homicida est qui admissit peccatum.* Et de qui, continue ce Père; ce n'est ni d'un étranger, ni d'un ennemi, mais de lui-même. Ses erreurs sont le piége qu'il s'est tendu, et l'offense de Dieu est le glaive malheureux qui le tue. (Tertul., *de Idol.*, c. I.) *O tempestatem, a Deo dissociari!* (S. Cyrill.)

C'est sur le châtiment que nous jugeons ici de l'énormité du péché; mais si nous le comprenons, ce châtiment, M. F., cette peine du *dam*, cette privation de Dieu, de sa grâce, de nos mérites et de la vie de notre âme, nous sera-t-il difficile d'avouer qu'il est pour nous le plus grand de tous les maux? Sache, Israël, disait le prophète Jérémie au peuple, qu'il est amer d'avoir

abandonné le Seigneur son Dieu : *Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum.* (Jerem., II, 10.) C'est le plus grand des malheurs, puisque par là on a tout perdu. Insensés que nous sommes, ce n'est pas cependant de cela que nous nous inquiétons. Nous pleurons un corps qui a perdu son âme, s'écrie saint Augustin, et nous ne pleurons pas une âme de laquelle s'est séparé Dieu : *Luges corpus a quo recessit anima, non luges animam a quo recessit Deus.* (S. August., *Serm.* 9.) Nous nous lamentons sur la perte de nos biens, sur la mort de nos amis ou de nos proches, nous sommes inconsolables de voir nos corps de jour en jour menacer ruine et aller vers le tombeau, et nous ne déplorons pas la perte de nos richesses spirituelles; nous sommes indifférents à l'enseignement de Dieu, et nous ne faisons aucun deuil à notre âme, nous n'avons pas une larme à verser sur son funeste sort? Profond aveuglement de l'homme? Nous ne sommes attentifs qu'aux choses visibles, et ce qui échappe à nos sens est comme n'étant pas. Nous ne voyons pas notre âme, moins encore le mal que lui fait le péché, et pour cela nous y demeurons insensibles; il vous faudrait donc des faits palpables et évidents pour croire à l'énormité de vos crimes; ah! ne le regrettez pas, Dieu ne vous a que trop accordé ce que vous demandez; venez les examiner ces faits, ils sont dans le châtiment que j'appellerai la *peine du sens* dont il me reste à vous entretenir.

## IIe POINT. — PEINE DU SENS.

Le châtiment de douleur, ou la *peine du sens*, s'applique non-seulement à notre âme, mais à toute notre nature, à notre corps, à notre existence présente et future, à tout ce qui nous appartient et nous constitue. Pour le rendre sensible, il n'est pas besoin de raisonnement; nous n'avons qu'à nous regarder, à assister à un spectacle que nous nous donnons à nous-mêmes, c'est la logique formidable des faits qui nous convaincra.

Que sommes-nous? Des être profondément malheureux. Ecoutez Job parlant au nom de l'humanité : *Homo natus de muliere... repletur multis miseriis*, l'homme est plein de misère. La philosophie de tous les temps gémit sur ces infirmités de l'homme; chaque créature, durant son pèlerinage en ce monde, se plaint d'avoir à souffrir; avant de mourir nous laissons tous aux vivants ce témoignage que l'existence sur la terre est semée de douleurs.

D'où nous viennent nos maux? assurément nous ne les tenons pas de Dieu, il est trop bon pour nous avoir créés sous le poids d'un châtiment. Adam sortit des mains du Créateur avec la justice originelle, la rectitude parfaite de l'âme et doté de l'immortalité. Dans la pensée de Dieu, nous avons été créés avec la même perfection, puisque nos destinées étaient liées à celle de notre premier père. Pourquoi ne sommes-nous plus les mêmes? comment sommes-nous déchus de notre premier état? par le fait d'un péché. Telle est l'origine de nos malheurs; vous avez beau chercher, vous n'en trouverez point d'autre. Adam désobéit à Dieu, et aussitôt il est avec sa postérité précipité dans un abîme : *Stipendia peccati mors*, a dit saint Paul. Les apanages du péché c'est la mort, c'est-à-dire les douleurs et les afflictions de toute sorte. Pour bien connaître notre état, racontons-nous notre lamentable histoire.

1° Il y a en moi deux substances, une âme et un corps. Cette âme, me disent la raison et la foi, est une image de Dieu, et ce corps il l'a créé de ses pro-

pres mains pour être une digne demeure de cette âme. Je suis donc bien fait. Je l'ai été, oui, mais je ne le suis plus. Depuis le péché de mon premier père, le désordre et le malheur règnent dans ma nature ; je porte partout en moi des traces de calamité. Quand je me considère, c'est à peine si je découvre en moi-même une œuvre de Dieu ; mais telle qu'elle est devenue, mon âme est trop difforme pour descendre de ses mains, et mon corps est trop ruineux pour être l'édifice du divin Architecte.

Cette âme s'est comme divisée en deux âmes, l'une bonne, l'autre mauvaise ; l'une qui semble se souvenir du ciel et qui demande à y retourner, l'autre qui se mêle à la matière et qui cherche ses jouissances sur la terre, l'une qui fait ses délices de la vertu, l'autre qui se complaît dans le vice. Ces deux principes se font en moi une guerre à mort dont j'ai cruellement à souffrir. L'image de Dieu s'est altérée dans mon être, elle n'a plus sa beauté ni sa perfection. Mon âme a perdu son principal caractère qui est la force ; elle est malheureuse parce que les chagrins la dévorent, les ennuis la consument, les amertumes la détruisent et qu'elle succombe de faiblesse sous de pareils maux. Oh ! quel désordre dans un pareil état ! mais s'il y a désordre, il y a souffrance, il y a malheur, l'un implique l'autre : *Stipendia peccati mors.*

Et mon corps? Mon corps est aussi à plaindre que mon âme. Dieu chassant Adam du paradis terrestre l'accabla de sa malédiction. Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, dit-il : *In sudore vultus tui vesceris pane.* Dès cet instant le travail le plus rude est devenu notre loi, la terre ne se féconde que par nos sueurs, notre pain n'est dû qu'à nos fatigues et à nos larmes. L'inégalité des conditions naît de la loi du travail ; car si nous n'étions obligés de travailler pour vivre, nous serions tous égaux. Cette inégalité engendre la pauvreté, autre malheur que nous portons avec peine, il est si dur de n'avoir pas de pain. Puis viennent les maladies, ces fléaux de tous les âges et de toutes les conditions : et ces désastres des sociétés comme des familles, les divisions, les guerres, les ravages par la faim, par le fer, par le feu qui désolent le monde. Au bout de ces calamités et pour comble de misères, la mort, qui les engloutit et les comprend toutes : *Stipendia peccati mors.* C'est un enchaînement de malheurs, c'est une décadence continuelle que notre vie. Dès le jour de notre naissance nous nous précipitons d'abîme en abîme jusqu'à ce que nous arrivions à la tombe. O épouvantable désastre ! est-ce la fin ? Non. Notre mauvais sort n'a pas ici-bas son terme ; plus loin, des destinées plus fatales nous attendent, un avenir ténébreux, le jugement de Dieu, l'éternité où l'arbre tombe pour ne plus se redresser, et peut-être l'enfer avec ses gouffres de flammes.

Voilà l'homme, voilà sa nature, son âme et son corps, voilà l'histoire de son affreuse situation telle que le péché la lui a faite. N'est-elle pas lamentable? Oh ! il y a de quoi s'abattre de désespoir et fondre nuit et jour en larmes de se trouver dans un pareil état ! Cherchez dans l'univers quelqu'un plus malheureux que vous-mêmes, imaginez une créature plus maudite, plus châtiée, elle n'existe pas, vous ne la concevrez pas. Dieu semble avoir épuisé sur nous son courroux : *Ignis succensus est in via ejus et ardebis usque ad inferni novissima*, « le feu de sa colère s'est allumé et il nous consumera jusque dans les profondeurs de l'abîme. » (Deut., XXXII, 22.) Il y a six mille ans que sa vengeance nous poursuit, et elle n'est point apaisée : *Stillavit super nos maledictio.* (Dan., IX, 5.) La race

humaine porte une malédiction dont aucun n'est exempt. Nous sommes venus prendre la place de nos pères et nous n'y avons trouvé qu'un héritage de deuil que nos fils recueilleront après nous. La souffrance tourmente notre âme, le travail accable nos membres, la pauvreté est à notre porte, l'inégalité des conditions pèse sur tous, la maladie détruit nos corps, la mort les enlève, le tribunal de Dieu nous menace, et l'enfer peut devenir le comble de ces épouvantables calamités. Horreur!! oh! qui donc nous a réduits à de pareilles extrémités! qui nous a précipités dans cet abîme de misères! Le péché, un seul péché : *Stipendia peccati mors.*

Le prophète Jonas, loin d'aller à Ninive, s'embarqua pour une autre région et s'enfuit devant la face du Seigneur; mais tout d'un coup une furieuse tempête s'élève, les vents s'agitent, les flots s'entrechoquent, et le navire est sur le point d'être englouti. On abaissa les voiles, on jeta à la mer la cargaison, on surveilla la manœuvre et les mariniers faisaient tous leurs efforts pour mettre le vaisseau à couvert de l'orage. C'est en vain. Les eaux n'en devenaient que plus menaçantes et le naufrage plus imminent. Le coupable prophète qui était cause de l'orage était caché au fond du navire.

Notre péché, ô hommes, voilà le Jonas qui a soulevé contre nous les tempêtes, le vent de la colère céleste : il est enseveli, il est caché au plus profond de la nature humaine, il s'est implanté dans nos âmes, nous nous le transmettons avec le sang et la vie, et c'est pour cela que Dieu le poursuit à outrance de génération en génération. Le péché, c'est le mot qui explique toutes les infirmités humaines; c'est la raison fatale de tous nos malheurs.

Mais si un seul péché nous a réduits à cet état, n'est-ce pas démontrer par la plus terrible évidence que tout péché mortel est le mal le plus énorme et la plus grande calamité que nous puissions imaginer? Leur caractère de malice étant le même, leur châtiment doit être égal. Celui d'Adam a été puni dans tous en ce monde, les nôtres le seront aussi durement dans chacun en l'autre, sans espérance d'y échapper autrement que par la pénitence. Ce sont là, M. F., des vérités sévères, mais incontestables.

2° Le péché est l'ennemi juré de Dieu et auquel il ne pardonne pas. Outre celles prises en nous-mêmes, voici d'autres preuves. Les anges sont devenus des démons à cause du péché; l'univers a été submergé par le déluge à cause du péché; Sodome et Gomorrhe ont été consumées par les flammes célestes à cause du péché; cette victime, le Christ, mon Dieu, a été attaché à la croix à cause du péché; les damnés sont torturés dans l'enfer à cause du péché. Le théâtre de ses malédictions est partout; du ciel au Golgotha, du paradis terrestre à l'enfer, la vengeance divine s'épuise sur lui partout où elle le rencontre. Le péché est donc le mal par excellence, le mal de Dieu et de l'humanité. En êtes-vous convaincus, M. F.? si vous ne l'êtes pas après de semblables preuves, de quoi donc pouvez-vous jamais l'être? chaque vérité a son genre de démonstration, mais il en est peu d'aussi fortement appuyée sur les faits que celle dont je vous parle. Nous avons pris le châtiment pour mesure de la gravité du péché. Mais est-il un châtiment plus terrible que celui que je viens de décrire?

*Peine du dam*, privation de Dieu, de sa grâce, de nos mérites, de la vie de l'âme, de son salut.

*Peine du sens*, le travail, la maladie, la pauvreté, les désastres, la mort

et l'enfer. Je ne comprends rien au delà de ces peines. Dieu, dans sa vengeance, ne pouvait pas nous accabler davantage. Et s'il est vrai, si nous sommes profondément convaincus que le péché est le plus grand de nos maux, qu'avons-nous à faire? nous en préserver! c'est le conseil de la prudence la plus vulgaire. Ce n'est cependant pas ce que nous faisons; hélas! que nous sommes faciles à le commettre! l'acte entaché de crime est celui qui se mêle le plus aux actes de notre vie. Nous offensons Dieu comme nous le bénissons, nous blasphémons son saint nom comme nous le glorifions, nous violons ses commandements sans scrupule, nous nous affranchissons de nos devoirs sans remords. Le péché, le plus grand des maux, est devenu pour nous la plus commune des choses. Fuyez le péché comme on fuit le serpent, disent nos saints Livres : *Quasi a facie colubri fuge peccatum.* Et loin de le fuir, ce serpent, nous allons au-devant de lui, nous le caressons et nous le recueillons dans notre sein pour qu'il nous donne la mort. Les hommes avalent l'iniquité comme l'eau, dit le prophète; ils marchent avec allégresse dans les voies du mal et s'égarent dans les sentiers de perdition. Quel aveuglement! quelle insigne folie! Ah! chrétiens, soyons plus sages!

Oh! par votre bonheur! par l'amour que vous avez de vous-mêmes, par le salut de votre âme, par vos intérêts les plus chers, évitez le péché; évitez l'offense de Dieu afin que vous ne soyez jamais privés de son amour et de sa grâce, et que ayant déjà à subir les malheurs de ce monde par le fait du crime de votre premier père, il ne vous arrive pas d'être accablés de ceux autrement formidables de l'avenir par le fait des vôtres.

---

# INSTRUCTION FAMILIÈRE SUR LES CONVERSATIONS

Par M. l'abbé DUQUESNAY, curé de Saint-Laurent, a Paris.

## PLAN

1re réflexion. — Sermo vester semper sale conditus sit.

2e réflexion. — Sermo vester semper sit in gratia.

Texte : *Solutum est vinculum linguæ ejus.*
(Marc., vii, 35.)

Les conversations, M. F., entrent pour beaucoup dans notre vie. La conversation, c'est notre vie sociale, c'est notre existence presque tout entière. Les défauts qui s'y glissent se reproduisent donc tous les jours, plusieurs fois par jour; ils minent la conscience, et d'une manière d'autant plus dangereuse qu'ils sont imperceptibles et qu'on prend moins de soin de s'y opposer. Ces défauts ont une portée immense pour le salut de nos âmes. Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a dit : « Vous serez condamnés par vos paroles, vous serez justifiés par vos paroles. » Pensée terrible! Quel est celui d'entre nous qui pourra se rappeler toutes les paroles qu'il a prononcées? Le tourbillon du temps les emporte, le moment qui les voit naître les voit aussi mourir; et cependant toutes elles sont enregistrées dans une mémoire fidèle, dans la mémoire de Dieu; elles sont écrites dans un livre; elles se-

ront rappelées à notre souvenir pour être pesées dans la balance du sanctuaire. Elles seront décisives dans la question de notre salut éternel : « Par vos paroles vous serez condamnés, par vos paroles vous serez justifiés. »

Que Dieu, M. F., qui m'a inspiré la pensée de vous parler aujourd'hui de ce grand devoir de vos conversations, m'accorde la grâce de le faire dignement : qu'il daigne permettre que ce modeste et familier entretien que je vais avoir avec vous vous serve tout à la fois et de leçon et de modèle ; qu'il daigne permettre que les paroles qui sortiront de ma bouche soient assaisonnées de sel et accompagnées de grâce ; de sel afin que je ne dise rien que de grave, rien qui ne convienne à la sainteté de mon ministère : de grâce afin que je me concilie votre attention et que je m'insinue doucement dans vos cœurs.

Implorons les lumières du Saint-Esprit, *Ave, Maria !*

Je ne vous ai pas indiqué la division de mon entretien, parce qu'elle ressort tout naturellement du texte que j'ai emprunté à l'Apôtre. Je vous montrerai donc d'abord comment vos conversations doivent être assaisonnées de sel, ensuite comment elles doivent être accompagnées de grâce : *Sermo vester semper in gratia, sale conditus sit.*

---

## Ire RÉFLEXION. — SERMO VESTER SEMPER SALE CONDITUS SIT.

Il est peut-être inutile, M. F., de vous faire remarquer que l'expression de l'Apôtre est métaphorique et figurée. Quand il vous dit que vos discours doivent être assaisonnés de sel, il entend que le sel est le symbole de la sagesse ; c'est comme s'il vous disait : qu'il ne sorte jamais de votre bouche des paroles qui ne soient dignes du respect que vous devez au Dieu que vous adorez, à la religion que vous professez et au titre de chrétien que vous avez l'honneur de porter.

Quatre défauts s'opposent en général, dans nos conversations, à ce premier conseil de l'Apôtre. Ce sont d'abord les *paroles trop libres ;* en second lieu, les *médisances ;* troisièmement, ces *paroles pusillanimes*, complaisantes à l'excès, lâches, et enfin les *paroles vaines* et inutiles. Ou je me trompe, M. F., ou il n'y a personne ici qui n'ait besoin d'une leçon sur quelqu'un de ces points.

1° Paroles trop libres. — Quand je signale les paroles trop libres comme opposées au conseil de l'Apôtre, je n'entends pas parler de ces discours ouvertement licencieux et opposés non-seulement à la morale chrétienne, mais encore aux convenances et aux bienséances mondaines. Je ne vous ferai pas l'injure de croire qu'il se trouve ici une seule personne qui ait tenu de semblables discours. D'ailleurs ces conversations ne sont pas les plus dangereuses : elles portent avec elles des caractères si évidents de réprobation, qu'il n'y a que des gens sans aveu, des gens malhonnêtes qui parlent de la sorte. Mais il y a un art de déguiser le mal, il y a un art d'infiltrer le venin, il y a un art d'envelopper le mal d'un voile assez épais pour ménager la candeur de ceux à qui on le présente, mais assez transparent encore pour qu'ils l'aperçoivent, pour qu'ils le sentent et pour qu'ils le goûtent. Ainsi une allusion fine et délicate, un tour vif et original, une équivoque ingénieuse, une anecdote, une parole à double sens, un sourire, un silence, un geste affecté, voilà, M. F., ces voiles, voilà cet art détestable, voilà ces voies détournées et qui cependant aboutissent au mal. Si c'est un crime de parler de cette manière, c'est aussi un crime de la même sorte que d'écouter ces discours. Vous ne persuaderez jamais à ceux qui connaissent le cœur hu-

main que vous aimez sincèrement la vertu quand vous entendez, quand vous écoutez avec désir des discours aussi opposés à la vertu. On dira de vous que vous n'avez que l'écorce, que vous êtes vertueux tout juste ce qu'il faut pour ne pas trop vous compromettre. On dira cela, M. F., et on aura raison.

Je regarde encore comme discours trop libres ces chants, ces romances si communes aujourd'hui et dans lesquelles, sous prétexte de montrer le charme de la voix et de la musique, on débite mille maximes relâchées, on éveille mille sentiments mauvais. Et cependant, M. F., on n'en a nul scrupule, on s'applique à chanter ces romances avec goût, avec sentiment, disons le mot, avec passion. Ces chants sont indignes d'un chrétien, sont indignes d'une personne faisant profession de la piété : c'est souiller sa voix, c'est corrompre son cœur, c'est corrompre aussi ceux qui écoutent.

2° Médisance. — Le second défaut opposé à ce sel de la sagesse dont l'Apôtre voudrait voir nos discours assaisonnés, c'est la médisance. Oh! M. F., je voudrais avoir l'art de dire sur cet article, d'amasser ici autant de matière qu'il en faudrait pour faire plusieurs discours; je voudrais pouvoir vous faire un portrait de la médisance que vous eussiez toujours sous les yeux et qui vous en inspirât l'horreur. Considérez d'abord les sources de ce vice affreux. Ce vice vient de la pauvreté de l'esprit : on est si dépourvu de connaissances qu'on ne peut fournir à la conversation ; elle languit, elle s'éteint; alors, pour remplir ce vide, on entre dans le détail des imperfections réelles de son frère, ou de celles qu'on lui attribue malicieusement. Ce défaut, ce vice vient encore de l'orgueil : on veut dominer ses frères; alors on les abaisse, on les dénigre. Ou bien il vient d'une noire hypocrisie : on s'applique à détourner les regards des hommes de ses propres défauts, et, pour cela, on se fait le censeur de la conduite de son frère, on en parle avec une vertueuse indignation.

Après avoir étudié les principes de ce vice, voyons-en les suites. A peine la médisance s'est-elle fait entendre, que mille échos s'apprêtent à lui répondre. De toutes parts on proclame les défauts, les imperfections que votre manque de charité ou de justice a attribués à votre frère. Et ce qu'il y a de plus funeste, M. F. en Jésus-Christ, c'est que le médisant trouve presque tous les esprits disposés à le croire. Ainsi, parce qu'on a eu trop de facilité d'un côté à dire du mal, parce qu'on a eu trop de facilité d'un autre à croire ce mal, le prochain demeure déprimé dans l'estime de ses frères.

Les prétextes, les raisons qu'on allègue pour se dissimuler à soi-même ce vice sont innombrables : celui-ci s'excuse en disant que le mal qu'il rapporte de son frère est vrai, comme si la charité ne nous ordonnait pas de cacher les fautes réelles de notre frère. Cet autre allègue comme justification que ce n'est pas un principe de haine, mais un principe de vertu qui le fait parler, comms si Dieu avait chargé quelqu'un en particulier de distribuer le châtiment et la vengeance, comme si ce n'était même pas pécher contre cette vertu de justice dont on se fait le champion que de ne faire connaître son prochain que sous des rapports désavantageux, en faisant toujours des réticences pour ses vertus. Enfin, celui-ci prétend qu'il n'a fait connaître cette faute qu'à ceux qui la savaient, comme si la charité n'interdisait pas le plaisir que nous goûtons à entretenir des fautes de nos frères ceux qui les connaissent déjà.

Les formes de la médisance sont aussi variées que les prétextes qu'on al-

lègue. Ce n'est pas toujours par des discours suivis qu'on porte atteinte au prochain. Une longue conversation n'est pas nécessaire pour cela : un mot, un regard, un geste, un silence affecté, voilà les traits qu'on décoche, voilà les voies détournées qu'on prend et par lesquelles cependant on arrive sûrement à son but.

Or, M. F., et nous parlons ici de choses graves et sérieuses, pour vous inspirer une crainte salutaire et une juste horreur de ce péché, qu'il vous suffise de réfléchir deux minutes seulement sur les obligations que contracte celui qui s'en est rendu coupable, et sur le châtiment dont l'Ecriture le menace. M. F., ces devoirs que l'on contracte par la médisance sont si pénibles que, pour ne pas les remplir, on ne craint pas d'exposer son salut éternel; et cependant ils sont si indispensables et si sacrés qu'il n'y a pas de pardon, qu'il n'y a pas de grâce, qu'il n'y a pas de salut éternel à attendre pour quiconque les néglige. Quand un homme a ravi le bien d'autrui, que doit-il faire? le restituer, n'est-il pas vrai? La première chose que vous ayez à faire quand vous avez flétri la réputation de votre prochain, c'est de la lui restituer. Or, M. F., il y a une restitution d'honneur comme il y a une restitution d'argent. Et quel est celui d'entre vous qui se sentira le courage, après avoir flétri son frère, d'aller de maison en maison, d'individu à individu, publier la rétractation? Les peines dont la sainte Ecriture menace les détracteurs sont terribles. Voici, M. F., deux passages de saint Paul sur lesquels il n'est pas possible d'incidenter : « Si quelqu'un d'entre vous est avare, idolâtre, impur, médisant, ne mangez même pas avec lui... Ni les abominables, ni les impurs, ni les médisants, ni les ravisseurs, n'hériteront du royaume de Dieu. » M. F., c'est un saint, c'est un apôtre, c'est un homme inspiré qui a dit cela. Je ne sache pas qu'il ait jamais été dit quelque chose de plus formidable contre la médisance. Je n'insisterai pas M. F.; je prie seulement le Seigneur de vous inspirer l'horreur de ce vice, de vous rappeler sans cesse les paroles de l'Apôtre, et je crois que vous n'avez pas de meilleure et de plus essentielle résolution à prendre que celle de ne jamais blesser la réputation du prochain ni directement, ni indirectement.

3° PAROLES TROP COMPLAISANTES. — Le troisième défaut qui est opposé à cette sagesse dont nous parle l'Apôtre, est ce que j'ai appelé des paroles complaisantes à l'excès, pusillanimes, lâches. Voudrions-nous nous faire ici l'oracle de ces esprits contradicteurs qui tiennent tête à tout le monde, qui se rendent ridicules à force de vouloir se rendre réguliers en représentant la religion avec un visage si affreux qu'on ne la connaît plus et qu'on ne saurait guère l'aimer? Assurément non, M. F.; mais nous déplorons en ce moment un vice, hélas! trop commun même chez les chrétiens, même chez les personnes pieuses. On est dans un salon, on entend blasphémer la religion, outrager nos saintes croyances, blesser la morale; ces discours inspirent l'horreur; mais on renferme soigneusement sa piété, sa foi et son indignation; quelquefois même on approuve ces discours par pusillanimité et par un lâche respect humain. M. F., il y a des circonstances dans la vie où tout chrétien doit savoir lever et tenir haut, porter ferme l'étendard de Jésus-Christ. De même que dans les persécutions on était coupable d'idolâtrie quand on usait de réticence, quand on avait honte de sa foi, quand on laissait tomber seulement un grain d'encens dans le feu idolâtre; de même, quand les prédicateurs de l'impiété et du désordre viennent outrager nos saintes croyances, se taire, c'est fraterniser avec eux. Il y a des cas où il

faut dire avec l'apôtre saint Paul : Je suis chrétien! je ne rougis pas, moi, de l'Evangile de Jésus-Christ : *Non erubesco Evangelium Christi.*

4° Paroles vaines et inutiles. — En quatrième lieu, les paroles vaines et inutiles. Il faut ici, M. F., pour avoir la complète intelligence de cet oracle divin, se tenir en garde contre deux extrémités opposées; il faut se prémunir contre un sens trop rigoureux et aussi contre une interprétation trop relâchée. Quand Notre-Seigneur condamne les paroles inutiles, quand il dit qu'elles seront la matière de notre jugement, il ne prétend pas blâmer ces discours, ces conversations dont on ne voit pas tout d'abord l'utilité, mais qui sont inévitables dans le commerce des hommes et qui contribuent à l'agrément de la vie. Mais cette explication même que je vous donne doit vous tenir en garde contre le sens trop relâché. Notre-Seigneur ne nous permet ces discours vagues et superficiels que comme il nous permet le repos, l'agrément, le divertissement, seulement par intervalles. Permettez-moi, M. F., de vous donner ici un modèle et l'idée de ces conversations utiles qui devraient s'établir entre vous, et qui sont, hélas! si rares. Vous venez d'entendre le sermon, la parole de Dieu. Eh bien ! pourquoi ne pas vous entretenir ensemble, pourquoi ne pas vous aider à mieux graver dans votre esprit les vérités qu'on vous a prouvées, et à mieux graver dans votre cœur les préceptes qu'on vous a rappelés? Vous avez été témoins de la mort d'un de vos frères : pourquoi craindre tant de parler des réflexions qu'inspire si naturellement ce grand événement? Vous avez fait une bonne lecture, vous avez appris quelque trait édifiant : pourquoi ne pas le raconter à ceux qui vivent avec vous? Croyez-vous, M. F., croyez-vous que ces entretiens solides, utiles, seraient moins agréables que vos conversations, dont les phénomènes les plus communs de la nature sont la matière ordinaire ? Quoi! ces visites qui sont souvent aussi à charge à ceux qui les rendent qu'à ceux qui les reçoivent, quoi! cela serait plus agréable que ces entretiens sérieux? Oh! erreur, erreur, M. F.; la solidité ne nuit point à l'agrément, au charme du discours. Essayez-en, M. F. Voyons maintenant comment nos conversations, nos discours, nos entretiens doivent être accompagnés de grâce et de douceur : sujet d'une seconde réflexion.

## IIe RÉFLEXION. — SERMO VESTER SIT SEMPER IN GRATIA.

Je signale à votre vigilance quatre défauts qui sont opposés à cette grâce et à cette douceur que nous conseilla l'apôtre saint Paul : premièrement les *railleries outrées;* en second lieu, un *ton tranchant et orgueilleux;* en troisième lieu, les *contestations aigres et opiniâtres*, et enfin l'*indiscrétion dans les questions.* Un mot sur chacun de ces défauts.

1° Railleries outrées. — Quand nous blâmons les railleries, M. F., nous n'entendons pas proscrire ici ces aimables et innocents combats de paroles qui ont lieu quelquefois entre les meilleurs amis, ces sages reproches que l'on se fait parfois. Saint François de Sales les permet, les autorise, et il va même jusqu'à en faire une sorte de vertu de société, de bonne compagnie, qu'il appelle *Eutrapélie.* Nous ne voulons parler ici que de ces railleries outrées qui ont pour objet d'humilier le prochain, et de longues réflexions ne sont pas nécessaires pour vous faire comprendre tout ce qu'elles ont d'opposé à l'esprit de charité. M. F., personne n'aime à se voir tourner en ri-

dicule, chacun tient à ce qu'on le respecte. Pourquoi vous-même qui êtes si porté à la raillerie, pourquoi supportez-vous si mal ce qu'on dit de vous? aux reproches que l'on vous fait, d'où vient ce morne silence? d'où vient que votre vivacité s'éteint, que la pointe de votre esprit s'émousse? sinon, comme je le disais tout à l'heure, parce qu'il y a en nous certaines misères, certaines faiblesses, certains côtés désavantageux, certaines souffrances même, certaines infirmités physiques que nous n'aimons pas à voir sans cesse attaqués, sans cesse ridiculisés. Et quel principe de ce défaut, M. F.? C'est un principe d'orgueil. On veut à temps ou à contre-temps faire montre de la vivacité de son esprit. Ou bien on agit par un secret sentiment de jalousie : c'est un rival ou une rivale qu'on poursuit ainsi, qu'on abaisse de la sorte. Oh! M. F., combien l'Evangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ et même le savoir-vivre, la politesse, l'urbanité du monde, nous enseignent une méthode différente! Voyez, dans le monde, les personnes qui ont intérêt à se ménager la protection d'un grand, comme elles sont habiles à mettre en relief ses qualités, à pallier ses défauts. Voyez comme elles sont courageuses à soutenir de longues conversations sur des matières qui leur sont étrangères mais qui intéressent le protecteur qu'elles sollicitent. Quoi! M. F., la charité de Jésus-Christ serait-elle moins forte que la politesse mondaine? La loi de l'Evangile a-t-elle moins d'action sur vous que l'égoïsme et l'ambition n'en ont sur ceux qui veulent parvenir dans le monde?

2° Ton tranchant et orgueilleux. — Un ton tranchant et orgueilleux, second défaut opposé à cette douceur, à cette grâce qui doit accompagner toutes nos conversations. Connaissez-vous un être plus insupportable que cette personne qui, dans un salon, veut toujours produire sa capacité, qui se pose comme un principe, qui veut qu'on accepte ses paroles comme une règle infaillible, comme des jugements qui ne souffrent pas contradiction? M. F., il n'y a que les ignorants qui ont un ton décisif, affirmatif et absolu. Ce ton est d'un petit génie qui n'a jamais étudié à fond une question, qui ne sait pas douter, qui croit que le doute est la marque de l'ignorance, tandis que, M. F., savoir douter à propos est la marque sûre d'un excellent esprit. Mais ce travers est surtout insupportable quand c'est à des matières religieuses qu'il s'applique. Permettez-moi ce détail, mesdames : il y a des femmes qui se donnent comme théologiennes, qui se posent comme jugeuses, passez-moi ce mot qui rend bien la chose, comme jugeuses en matières de religion. Elles parleront de la doctrine d'un prédicateur, de sa manière de dire; elles le censureront ou elles l'exalteront à l'excès; elles parleront de la direction d'un confesseur, de l'administration paroissiale d'un curé, de l'administration diocésaine d'un évêque; elles censureront tel genre de piété; elles approuveront ou repousseront certaines pratiques de dévotion. C'est-à-dire qu'on parle de tout, qu'on juge tout, même ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré. Oh! tenez-vous bien en garde, mes chères sœurs, contre ce travers d'esprit et de cœur. Un ton humble et modeste et même un peu de timidité vous conviennent parfaitement. Vous pouvez avoir des convictions sincères et droites, vous pouvez être dans le vrai en envisageant telle chose sous tel point de vue; mais ayez toujours de la modération dans vos discours. Gardez-vous de ces éclats de voix, de ce ton brusque, affirmatif : la cause que vous défendez n'y perdra rien, elle y gagnera au contraire beaucoup et vous aurez pratiqué cette douceur et cette grâce que nous conseille l'Apôtre.

3° Disputes aigres. — Les disputes aigres et opiniâtres ne sont pas autre chose, M. F., que ce ton hautain et orgueilleux devenu plus tranchant et plus orgueilleux encore. Le sage et pieux auteur de l'*Imitation* nous donne quelque part un avis excellent et que nous oublions trop souvent dans la pratique : « Si quelqu'un, dit-il, après avoir été averti par vous une fois, deux fois, ne veut pas se rendre, ne contestez pas, abandonnez la chose à Dieu qui saura tirer le bien du mal. » La raison de ce conseil est évidente, M. C. F. Votre prochain ne se rend pas? Ah! ce n'est pas par un défaut de lumière, par une faiblesse d'esprit, c'est par une enflure de cœur; donc vous l'éloignerez davantage à mesure que vous le presserez davantage. Et si vous vous obstinez à lui montrer son tort, vous froisserez son orgueil, vous l'irriterez ; tandis que si vous laissez à la passion le temps de se calmer, il reviendra tout seul, il aura honte de lui-même, de son erreur. Jugez-en par vous-mêmes, M. F.; ne vous est-il pas arrivé cent fois, mille fois, de soutenir une proposition uniquement parce que vous l'aviez avancée et parce que vous étiez attaqués, contredits avec trop d'acharnement? Dans ces circonstances, vous avez entassé absurdités sur absurdités, erreurs sur erreurs, plutôt que de vous rétracter, plutôt que de dire : c'est vrai, j'ai tort, j'en conviens. Pourtant c'est une chose honorable que d'ouvrir les yeux à la lumière de la vérité quand on vient de nous la présenter, que de montrer par sa seule rétractation qu'on ne se proposait qu'une seule chose en développant sa pensée, connaître ce qu'on ignorait et non pas faire prévaloir ses propres pensées. Saint Augustin, M. F., nous donne une règle en trois mots que vous retiendrez et qui deviendront la règle de vos conversations. Voici ce qu'il nous dit : *In dubiis libertas;* dans les choses douteuses, dans ce qui n'est qu'opinion, affaire de goût, pleine et entière liberté. A chacun de penser, de dire, d'agir comme il l'entend. Oh! que de contestations ne s'entameraient même pas, si on était fidèle à cette règle de saint Augustin! Dans les choses douteuses, d'opinion, de goût, liberté pleine et entière : *In necessariis unitas :* dans ce qui est nécessaire, dans ce qui est principe essentiel, vérité essentielle, oh! là, unité. Voilà, M. F., où il est permis d'élever la voix. Il est permis de contester quand les droits de Dieu et du saint Évangile sont attaqués. Non-seulement cela est permis, mais on doit le faire : *In necessariis unitas.* Et encore, M. F., il faut, dans ces circonstances, détremper son langage, son discours, de tendresse et de charité. Oui! dans toutes choses, dans ce qui n'est qu'opinion comme dans ce qui est absolu, dans ce qui nous touche comme dans ce qui regarde l'intérêt de Dieu, dans les grandes affaires comme dans les moindres, en toutes choses, partout, vis-à-vis de toute espèce de personne, *in omnibus caritas :* dans toutes circonstances, avec tout le monde, bonté, bienveillance fraternelle. Oh! excellente règle que cette parole! Elle est toute d'or, elle coupe court à toute contestation : *In dubiis libertas, in necessariis unitas, in omnibus caritas.*

4° Indiscrétion. — L'indiscrétion dans les questions, voilà le quatrième défaut qui s'oppose à cette grâce que nous commande l'Apôtre. Pourquoi faut-il l'éviter, M. B. C. F.? Parce qu'elle met dans la gêne celui à qui vous adressez ces questions indiscrètes; elle le met dans l'alternative ou de ne pas vous répondre, ce qui serait peu convenable, ou de ne pas dire la vérité. Mais ensuite ces questions indiscrètes vous sont nuisibles à vous-mêmes, parce que vous demandez, vous cherchez à savoir des choses tout à fait inutiles, ou bien vous cherchez à connaître des choses dangereuses.

Si ces questions que vous faites sont inutiles, pourquoi montrer, M. F., une si grande avidité de connaître leur solution? Eh! que vous importe? que vous importent les projets, les desseins de vos frères, ce qu'ils disent et ce qu'ils se proposent de faire? Que vous importent la négligence ou la recherche dans la parure de telle ou telle personne, le chiffre plus ou moins élevé de ses dépenses? Car dans quelles misères la curiosité ne descend-elle pas parfois! Ah! vous me direz peut-être : Mais quel mal y a-t-il là? Quel mal? répondez vous-mêmes. A la suite de vos conversations oiseuses, quand vous avez voulu recueillir votre âme dans la prière et dans la méditation, avez-vous facilement trouvé le calme dont vous aviez besoin? La voix de Dieu s'est-elle fait entendre dans votre âme au milieu de tous les bruits que faisaient ces preoccupations? Mais si ces questions ne sont pas seulement inutiles, si elles sont dangereuses ou coupables, comme cela arrive trop souvent, quel préjudice ne peuvent-elles pas apporter à votre âme! Qu'il est rare, M. F., qu'il est rare que la sainte charité ne soit pas blessée dans ces entretiens fréquents et prolongés; qu'il est rare que le pauvre cœur ne reçoive pas quelques blessures et qu'il n'arrive pas ce qui est malheureusement arrivé à nos premiers parents! Ils voulaient connaître, avoir la science du bien et du mal, et ils n'ont eu que la science du mal. Oh! que d'âmes ont à se repentir, comme autrefois Eve, d'avoir trop parlé!

Voilà, M. F., les défauts que vous pouvez éviter dans vos conversations. Mais je n'aurais pas complété ma mission auprès de vous aujourd'hui si, après vous avoir signalé ces défauts, je ne vous indiquais pas un moyen pour sanctifier et régler vos conversations.

Le meilleur moyen, c'est de choisir votre société. Ce sont les sociétés qui donnent ordinairement aux conversations tel ou tel caractère. Il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de fréquenter une personne médisante sans devenir soi-même médisant. Il y a un vieux proverbe français : Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es! Eh bien! choisissez donc vos sociétés, choisissez les personnes dont les habitudes, dont le langage, dont les mœurs sont avoués par la religion. Et encore, malgré ce choix, il vous sera bien difficile de ne pas pécher si vous causez beaucoup; car les créatures, si bonnes, si parfaites qu'elles soient, nuisent toujours. Les hommes même excellents se surprennent parfois à dire des choses qui deviendront un jour pour eux matière à jugement. Ainsi voilà la seconde règle : l'art d'avancer dans les bonnes conversations, c'est d'avoir l'art de peu parler; parler beaucoup et ne pas pécher sont deux choses incompatibles, l'apôtre saint Jacques nous l'a dit : « Si quelqu'un pense être religieux, être pieux, et s'il ne sait pas mettre un frein à sa langue, la religion de celui-là est vaine. » Nous remarquons dans la vie des Pères le discours d'un anachorète qui, ayant entendu ces paroles du Psalmiste : « Je vais mettre un frein à ma bouche afin de ne pas pécher, » s'en alla dans le désert et s'enferma seul. Après dix-neuf ans de silence absolu, comme il allait mourir, ses frères entourèrent sa couche funèbre et lui demandèrent s'il avait enfin appris l'art de se taire. Dix-neuf ans de silence absolu, dit le saint solitaire, m'ont à peine initié à cette grande science de se taire.

Imitons de loin, sans doute, M. F., imitons de loin cette conduite, et, en sachant nous taire quelquefois, même souvent, nous apprendrons à bien parler.

Mais la grande règle pour vous diriger dans vos conversations, c'est de

régler votre cœur. C'est du cœur, disent les saintes Lettres, que procèdent les sources de la vie. « La bouche, a dit le Seigneur, parle de l'abondance du cœur. » C'est en vain que vous voudriez détruire les effets si vous n'avez pas déraciné la cause; c'est en vain que vous voudriez purifier les ruisseaux si vous n'aviez pas sanctifié la source. Sanctifiez donc votre cœur, établissez-y l'amour divin; aimez, aimez la vertu, aimez la piété, et ensuite parlez tant que vous voudrez : vous ne sauriez que bien parler.

---

# MATÉRIAUX

SOMMAIRE : I. Sujets principaux de la chaire. — II. Sujets de cet Évangile les plus appropriés aux besoins actuels. — III. Traits historiques. — IV. Plans divers relatifs à chaque sujet. — V. Prédication des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche. — VI. Esprit religieux de ce dimanche et de la semaine. — VII. Annonces des fêtes de la semaine. — VIII. Auteurs à consulter.

## I. — SUJETS PRINCIPAUX LE LA CHAIRE

relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — Leurs caractères et sources.

PÉCHÉ ou surdité spirituelle. *Adducunt ei surdum et mutum.* C'est le sujet que nous avons traité. Voir une autre instruction toute différente sur le péché, au troisième dimanche après l'Epiphanie ci-dessus au tome premier.

CONVERSATIONS. *Solutum est vinculum linguæ ejus.* Nous avons donné une excellente instruction sur cette matière prise au célèbre M. l'abbé Duquesnay, un des orateurs sacrés les plus populaires de notre temps, ancien supérieur des chapelains de Sainte-Geneviève, actuellement curé de Saint-Laurent, à Paris.

MANIÈRE DE BIEN FAIRE TOUTES NOS ACTIONS. *Bene omnia fecit.* Cette matière toute pratique, convient beaucoup à ce dimanche. Bourdaloue, dans sa retraite, a une bonne instruction sous ce titre : *Perfection de nos actions ordinaires.*

## II. — SUJETS DE CET ÉVANGILE LES PLUS APPROPRIÉS AUX BESOINS ACTUELS.

Péché. — Conversations.

CHOIX DU SUJET. — Les sujets qui découlent le plus naturellement de cet Evangile sont : *Péché* ou surdité spirituelle. — *Conversations.*

L'un et l'autre sont opportuns. Le péché est commun de nos jours et pour les conversations, elles sont plus multipliées, plus dangereuses qu'autrefois.

MANIÈRE DE LE TRAITER. Nous n'avons considéré le péche dans le discours qui précède, que sous le point de vue du *châtiment.* C'est son côté terrible qu'il est nécessaire de bien exposer : 1° châtiment spirituel ou privation de la grâce de Dieu, séparation de l'âme d'avec son Créateur, son Maître, son Père, son Sauveur, perte de ses mérites, sa mort enfin devant Dieu; voilà par où doit commencer le sermon; puis par un *crescendo* fortement marqué on passe au châtiment non plus de privation mais d'application qui est le travail : *In sudore vultus tui vesceris pane;* la maladie, l'inégalité, la pauvreté, les souffrances de toute sorte, la mort et l'enfer. C'est une série de tableaux lugubres, profonds, effrayants; d'autant plus saisissants qu'ils sont vrais, que malheureusement on touche du bout de son doigt les abîmes qu'ils montrent. Or, aujourd'hui qu'on aime les peintures à effet, les vues sombres de Rembrandt, les descriptions non du vaporeux mais prises sur nature, dites s'il y a mieux à faire que ce grand cadre de l'humanité en déchéance dans son âme, dans son corps, dans ses destinées et sa fin. Quel orateur ne sera noble

en ces sublimes matières, et quel auditoire ne les écoutera avec le plus vif intérêt!

Le sujet *Conversations* ne comporte pas tant d'éloquence, il ne peut être autre chose que son titre, c'est-à-dire une causerie facile, claire et concluante, touchant à tous les points de pratique, comme dans le discours précité de M. l'abbé Duquesnay, qui est un excellent modèle.

### III. — TRAITS HISTORIQUES.

1. Jésus-Christ endura toutes les injures, et même le reproche d'avoir auprès de lui un démon; mais quand on lui reprocha d'avoir commis un péché, il s'en défendit solennellement en disant : Quel est celui d'entre vous qui peut me reprendre d'un péché? Ainsi Jésus-Christ croyait que c'était chose moins grave d'être possédé du démon que de commettre un péché.

2. Suzanne préférait souffrir tous les maux sur cette terre, plutôt que de commettre le péché.

3. Rien ne put porter le vieillard Eléazar à transgresser la loi du Seigneur.

4. Saint Chrysostôme ne craignait rien que le péché; aussi un courtisan disait à l'impératrice Eudoxie, qui persécutait le saint : Tous vos efforts sont inutiles, Chrysostôme ne craint que le péché.

5. Saint Edouard disait : J'aimerais mieux me précipiter dans un bûcher ardent que de consentir à un péché.

6. Saint Louis demandant à un de ses maréchaux lequel des deux il préférerait, ou d'être infecté de la lèpre, ou de commettre un péché mortel, et ce dernier lui ayant répondu qu'il préférerait le péché, saint Louis lui dit : Vous êtes dans l'erreur; la lèpre ne nuit qu'au corps, tandis que le péché nuit au corps et à l'âme.

7. Ce qui nous fait le mieux comprendre l'affreux dommage que le péché nous cause, c'est la faute de nos premiers parents.

8. Chaque fois que le peuple d'Israël commettait un péché, il en était sévèrement puni par le Seigneur.

9. Moïse, pour avoir douté que l'eau jaillît du rocher, en fut puni et ne put entrer dans la terre promise.

10. L'histoire nous offre une foule d'exemples d'hommes qui se sont signalés ou par leurs vertus, ou par leurs crimes.

### IV. — PLANS DIVERS.

#### 1. — PLAN SUR LA SURDITÉ AUX GRACES.

(Le P. Houdry).

I. — RIEN N'EST PLUS DANGEREREUX QUE RÉSISTER AUX GRACES DE DIEU.

Parce que : 1° Elles sont passagères; — 2° Dieu souvent les refuse ou ne les réitère pas.

II. — RIEN DE PLUS ORDINAIRE QUE CETTE RÉSISTANCE.

1° Conduite du monde; — 2° Conduite des pécheurs.

—

#### 2. — PLAN SUR LE PÉCHÉ.

(Mac-Carthy).

(Ce plan est un des plus complets qui existent).

I. — SUITES IMMÉDIATES DU PÉCHÉ.

1° La honte; — 2° La crainte; — 3° Le remords; — 4° La stérilité pour le bien; — 5° La laideur de l'âme; — 6° La mort de l'âme.

II. — CHATIMENTS DU PÉCHÉ.

1° Au ciel contre les anges rebelles; — 2° Sur la terre; — 3° En enfer.

Le R. P. de Ravignan a trois sermons sur le péché.

PLAN DU PREMIER.

1° Conception; — 2° Enfantement; — 3° Résultats du péché.

PLAN DU DEUXIÈME.

LE PÉCHÉ ET L'ENFER.

1° Ce qu'ils ont de commun; — 2° En quoi ils diffèrent.

PLAN DU TROISIÈME.

DU PÉCHÉ. — DE LA PÉNITENCE.

—

#### 3. — PLAN SUR LES CONVERSATIONS.

(Raynaud, *de Virtut.*)

Loquatur : 1° Pauca; — 2° Bona; — 3° Opportune.

### V. — PRÉDICATION

des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche.

LE V. BÈDE. La meilleure homélie des Pères qu'on ait pour ce dimanche est celle de Bède. Elle est citée dans tous les recueils de ce genre; il y traite de la surdité spirituelle. Par les doigts du Christ il entend les dons du Saint Esprit. A l'occasion de l'*Eppheta,* il parle des cérémonies du baptême, il termine en invitant les fidèles a imiter la modestie de Notre-Seigneur.

ALBERT LE GRAND enseigne que par le sourd-muet on doit entendre le pécheur que le Seigneur guérit aussi de quatre manières : Quæ mystice exponit : 1° de turba seorsim educit; 2° digitos in auriculas mittit; 3° expuens linguam ejus tangit : 4° suspiciens in cœlum ingemuit.

DENIS LE CHARTREUX commente dans le même sens : 1° Christus ponit digitos in auribus surdi, quia nullus curatur ab interiori surditate et mutitate et aliis vitiis nisi per infusionem Spiritus sancti; 2° sputo linguam ejus tangit, homo enim a verbis spiritualibus silens non potest sanari nisi a Christo donum sapientiæ sortiatur; 3° ad cœlum aspexit ut docens nos in omni angustia ad Deum confugere; 4° ingemuit ut cum gemitu intimo invocemus et propter peccata nostra et aliorum ingemiscamus et doleamus.

SAINT BONAVENTURE a quatre sermons sur cet Evangile. Admirez le plan du premier : Texte : *Apertæ sunt aures ejus.* Nous devons ouvrir quatre choses, dit-il, 1° les yeux pour croire fermement ; les oreilles pour obéir humblement; 3° la bouche pour parler à propos; 4° les mains pour opérer miséricordieusement.

### VI. — ESPRIT RELIGIEUX DE CE DIMANCHE ET DE LA SEMAINE.

Colloque familier pour la congrégation ou la prière du soir.

#### CAUSES DE LA SURDITÉ SPIRITUELLE.

1° Ce sont les passions qui rendent sourd à la voix de Dieu, Je dis les passions plus que l'intelligence. Parmi les pharisiens et les docteurs aveugles et sourds, quelques-uns, le plus grand nombre peut-être, avaient reçu les dons de l'esprit et d'une certaine science. Pourquoi donc restaient-ils sourds à la voix de Dieu fait homme, si ce n'est parce que cette voix contrariait leurs passions? Ils interprétaient la loi dans le sens le plus restreint, le plus matériel, afin de ne point y trouver ces obligations morales qui imposent le combat ; et quand Jésus-Christ vint accomplir, développer la loi ancienne et en faire ressortir les grands devoirs de la loi nouvelle, ces hommes se sentirent lâches, incapables d'accepter le combat contre eux-mêmes, et ils se bouchèrent les oreilles pour ne point entendre l'appel aux armes. Et voyez au contraire chez quels hommes la lumière de Dieu trouve d'abord le plus facile accès : les premiers disciples de Jésus-Christ, ce sont des hommes grossiers, c'est la foule, ce sont des publicains; ses apôtres, ce sont des gens à métier, qui assurément se sont fort peu occupés de science et de philosophie, qui n'ont point donné de culture à leur intelligence, mais aussi qui ne l'ont point pervertie en la mettant au service de leurs passions. Ils avaient failli assurément, failli souvent, tous les jours; mais ils n'avaient point, au moyen de sophismes, donné au vice le nom de vertu; ils étaient enfin simples d'esprit et de cœur.

2° Je suis ainsi amené à vous signaler, après les passions, une seconde cause de la surdité morale, qui dépend presque toujours de la première : c'est l'*encombrement* de l'intelligence. De même que tout bruit n'est pas un son appréciable, de même toute clarté n'est point une lumière au moyen de laquelle nous puissions nous diriger; de même aussi toute culture n'est pas féconde ou profitable. Avant

tout, que semez-vous dans votre âme? Quelle est la lumière qui guide votre intelligence, sur quel sujet vous exercez-vous, que confiez-vous à votre mémoire, quelles sont les acquisitions de votre entendement? C'est surtout lorsqu'il s'agit de la nourriture spirituelle que la qualité vaut mieux que la quantité, car tout ce qui n'est point sain, source de vie, est un embarras ou un poison. Il suit de là, M. F., que la simplicité et l'ignorance des sciences vaines est souvent la meilleure condition dans laquelle nous puissions nous trouver pour que la parole de Dieu porte en nous des fruits. N'est-il pas vrai qu'il faut parfois oublier ce qu'on sait pour apprendre plus profondément?

Mais enfin, en quoi ces réflexions sur les causes de la surdité peuvent-elles nous être utiles?

D'abord, ces causes, il faut les éviter pour nous-mêmes s'il en est temps; sinon, il faut les détruire. En second lieu, il faut avoir la sollicitude et la confiance de cette foule qui amena le sourd-muet au Sauveur. Il faut vous adresser à lui, il faut surtout lui confier vos enfants pour qu'il les préserve ou les guérisse.

## VII. — ANNONCES DES FÊTES DE LA SEMAINE.

### Fête de saint Barthélemi, apôtre.

Saint Barthélemi était de Galilée, et fut du nombre des apôtres destinés à annoncer l'Evangile de Jésus Christ. Aussitôt que le Sauveur l'eut appelé, il se rendit docile à sa voix, il quitta tout pour le suivre, il renonça à tout ce qu'il pouvait prétendre dans le monde, et s'appliqua entièrement à étudier la vie de Jésus-Christ, pour l'exprimer en sa personne. Le temps de sa mission étant arrivé, il traversa plusieurs royaumes et provinces, planta partout la foi et la connaissance de Jésus, et y convertit un grand nombre de peuples. Ensuite il vint en Arménie, où après avoir renversé l'empire du démon, terrassé toutes ses idoles par une infinité de miracles, il obtint enfin la couronne du martyre. Son corps fut écorché tout vif, après avoir été fouetté pendant longtemps, et cloué sur un chevalet.

Saint Barthélemi a rassemblé en lui deux éminentes qualités, celle d'apôtre, celle de martyr; par sa qualité d'apôtre, il a été le vicaire de la charité de Jésus-Christ envers les hommes; et par sa qualité de martyr, il a été une victime immolée à sa gloire.

Ses principales vertus furent, sa fidélité à la grâce, le mépris de lui-même, un entier détachement des biens de la terre, et surtout la parfaite conformité de sa vie avec celle du Sauveur.

Ces belles vertus qui l'ont sanctifié, nous sanctifieront de même, si nous avons soin de les mettre en pratique.

Chacun peut comme lui exercer les fonctions de l'apostolat dans sa famille ; en instruisant ses enfants, ses domestiques, en les reprenant, les corrigeant et leur donnant bon exemple.

Nous pouvons renverser l'empire du démon, en terrassant son idole dans nos cœurs, en renonçant à cette passion pour le jeu, à cette liaison criminelle, et à tous ces plaisirs qui nous attachent si fort.

Jésus-Christ ne nous demande point de chercher des bourreaux pour nous faire déchirer à coups de fouets; il nous demande seulement de quitter ce péché favori, de sortir de cette mauvaise habitude et d'en faire pénitence. Il nous demande de détruire en nous ces trois sortes de concupiscence, dont parle saint Jean, qui sont autant de sources de crime : je veux dire, ce désir insatiable des richesses, cet amour désordonné des plaisirs du corps, et cette ambition démesurée, qui nous fait courir après les vains honneurs et la gloire du siècle. Nous les détruirons infailliblement en vivant comme saint Barthélemi, dans la sobriété, la justice et la piété, et en nous dépouillant à son exemple du vieil homme, pour nous revêtir du nouveau. Nous obtiendrons aussi la couronne du martyre, si nous pouvons

faire en sorte de mourir à nous-mêmes, de mortifier continuellement nos sens, et de déclarer une guerre éternelle à nos mauvaises inclinations.

### Fête de saint Louis.

Saint Louis, roi de France, eut pour père Louis VIII, et pour mère Blanche de Castille. Cette vertueuse reine lui inspira dès son enfance le goût de la piété et l'amour de la vertu, lui répétant sans cesse ces belles paroles : « J'aimerais mieux, mon fils, vous voir privé du trône et de la vie, que coupable d'un seul péché mortel. » Aussi ce digne fils eut toujours un grand amour pour Dieu, et une obéissance parfaite aux ordres de sa mère. Sitôt qu'il fut en majorité, il donna des marques de sa piété, en soulageant ses sujets, en poliçant ses Etats, en faisant fleurir la justice, en défendant les duels et en punissant les blasphémateurs. Il entreprit deux voyages pour la conquête de la terre sainte ; dans le premier, le Seigneur voulut éprouver sa fidélité et sa constance; après avoir pris Damiette, et remporté plusieurs victoires sur les Sarrasins, il fut attaqué d'une maladie pestilentielle et fait prisonnier par les infidèles ; dans le second, il eut la gloire d'y donner sa vie pour Jésus-Christ : car à peine fut-il arrivé devant Tunis, qu'il fut atteint de la contagion qui s'était répandue dans son armée. Il employa ses derniers moments à dresser, en forme de testament, une instruction remplie d'excellents avis pour son fils Philippe ; et quelque temps avant que de mourir, il se fit mettre sur un lit couvert de cendres, où les bras croisés sur sa poitrine, les yeux élevés au ciel, il rendit l'esprit entre les mains de son créateur, à l'âge de cinquante-cinq ans.

Ce saint roi est mort avec un sceptre, une épée et une croix ; mais ce qu'il y a de plus glorieux, est que ce grand roi n'a jamais porté le sceptre que pour faire régner la piété, que cet illustre guerrier n'a jamais tiré l'épée que pour les intérêts de son Dieu, et qu'en qualité de chrétien, il n'a jamais porté la croix que pour mortifier sa chair. Il faisait tant de cas de cette dernière prérogative, qu'il disait souvent que la plus grande faveur qu'il avait reçue dans sa vie, n'était pas à Reims, où il avait été couronné, mais à Poissy, où il avait été baptisé. Un des plus beaux monuments de la religion de ce prince, est l'hôpital des Quinze-Vingts, à Paris, qu'il fit bâtir après son premier voyage de terre sainte, pour y loger trois cents gentilshommes de sa suite, à qui les infidèles avaient crevé les yeux.

Nous devons regarder saint Louis, non-seulement comme le modèle des rois et des princes, mais encore comme celui de chacun de nous en particulier.

Il est le modèle des vrais chrétiens, puisqu'il estimait infiniment plus cette qualité que celle de roi qu'il portait.

Il est un modèle d'obéissance, par le respect, la soumission, la déférence qu'il eut toujours pour les avis salutaires de sa vertueuse mère.

Un modèle de piété par sa charité envers les pauvres, ses dons à l'Eglise, les pieux monuments qu'il a fait ériger, et les punitions terribles qu'il a établies contre ceux qui blasphémaient le nom de Dieu.

Un modèle de sagesse, ayant toujours été appliqué à ses devoirs, ami de la vérité, simple dans ses avis, et extrêmement réservé dans ses manières.

Un modèle de justice et de vertu, par la conduite et le bon ordre qu'il mit dans ses Etats et dans sa maison, où il ne prenait souvent ses repas, qu'après avoir servi lui-même un certain nombre de pauvres à sa table.

Enfin un modèle de dévotion, de sainteté et de courage; ce qui a paru non-seulement en portant les armes contre les infidèles, dans sa captivité, dans ses souffrances, dans sa patience, au milieu des plus grandes peines, mais en donnant sa propre vie pour la délivrance des chrétiens et par le désir extrême qu'il eut toujours de recouvrer les lieux saints.

Quel sujet de confusion pour nous, lorsque nous voyons l'étonnante opposition qui se trouve entre notre conduite et celle de ce grand roi? Lorsque nous appercevons la distance qu'il y a de sa continence à nos désordres, de son humilité à notre

fausse gloire, de sa charité à nos froideurs, et de son courage à nos lâchetés. Prions le Seigneur que son exemple nous remplisse d'une sainte honte, nous fasse concevoir des sentiments d'une douleur amère sur notre vie passée, nous inspire une ferme résolution de nous corriger à l'avenir, et une volonté efficace de marcher en toute occasion sur ses traces.

### VIII. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. AMBROISE, de Mysteriis, c. I; de Sacramentis, l. I, c. I. — S. AUGUSTIN, de Miraculis Christi. — Le V. BÈDE, hom. in hoc Evang. — DENIS LE CHARTREUX, serm. in Evang. — S. ANTOINE DE PADOUE, id. — S. BONAVENTURE, 4 serm. in hoc Evang. — S. THOMAS D'AQUIN, 1 serm.

PRONISTES.

MATTHIAS FABER, Concio circa media linguæ refrenandæ quæ sunt : 1° Declinare turbam; 2° præcogitare verba; 3° memorare linguam esse vehiculum Eucharistiæ ; 4° petere gratiam Dei; 5° cogitare perniciem linguæ; 6° custodire linguam. Il a un autre sermon sur : Media ut opera nostra benefiant; scilicet fiant : 1° Juxta Dei voluntatem; 2° bona intentione; 3° in caritate; 4° studiose; 5° fortiter et constanter; 6° quasi in conspectu Dei. — CHEVASSU et BILLOT, sur la Médisance. — REGUIS, sur la Conversation. — THIÉBAUT, sur la Conversion du pécheur.

---

## DOUZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

# ENTRETIEN FAMILIER

OU PETITE CONFÉRENCE

# SUR LE RESPECT ET L'AMOUR DU PROCHAIN

PAR M. L'ABBÉ C. MARTIN, CHANOINE.

## PLAN

1re RÉFLEXION. — RESPECT DE L'HOMME. | 2e RÉFLEXION. — AMOUR DE L'HOMME.

TEXTE : *Videte qualem caritatem dedit nobis Pater, ut filii nominemur et simus.* (I Joan., III, 2.)

### Ire RÉFLEXION. — RESPECT DE L'HOMME.

De même qu'il faut commencer par respecter Dieu pour l'aimer ensuite, de même à l'égard de l'homme il faut commencer par l'estimer pour arriver à l'amour.

1° Il n'y a que la religion chrétienne qui ait eu de la vénération pour l'homme; les autres n'ont jamais fait que l'avilir. Dans les sociétés anciennes, un seul droit constituait tous les rapports, celui de la force brutale. Heureux qui était géant, qui était prince, satrape, patricien, heureux qui était César, le reste de l'humanité était un gros bétail que Verrès faisait fouetter et crucifier par ses esclaves. Depuis que Dieu s'est abaissé vers nous, nous

nous sommes regardés avec un profond respect, nous estimant beaucoup, puisque le roi du ciel recherchait notre alliance.

La philosophie n'a pas plus travaillé à ennoblir l'homme que les mauvaises religions. Chez les anciens, elle l'a laissé dans l'abjection où elle l'a trouvé. Chez les modernes, dans les derniers temps, elle l'a accablé de mépris, lui a dénié toute vertu et toute grandeur; elle l'a représenté comme un type misérable et ignoble, naissant comme la bête, existant sans but et disparaissant niaisement de la scène du monde pour s'anéantir dans la poussière.

Nous sommes si mal faits et d'un orgueil si pervers que nous poursuivons la grandeur jusque dans nous-mêmes. Sans la religion chrétienne qui est venue nous avertir à temps et nous soulever malgré nous vers les hauteurs où nous devons atteindre, nous serions aujourd'hui dans un état à faire verser des larmes.

« L'homme est si grand, a dit Pascal, que sa grandeur paraît même en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable. Il est vrai que c'est être misérable que de se connaître misérable; ainsi toutes ces misères prouvent sa grandeur. Ce sont misères de *grand seigneur*, misères d'un roi dépossédé. » (*Pensées*, XXIII.)

N'eussions-nous donc que des misères de grand seigneur à faire valoir, ce serait assez pour montrer que nous avons droit à l'estime; mais certes il me semble que nous avons aussi des gloires et des royautés de prince.

Oh! depuis six mille ans qu'elle existe, l'humanité n'a pas été uniquement occupée à se déshonorer! Notre dignité s'est au contraire rehaussée dans un grand nombre; il n'est pas de terre qui ne porte les vestiges d'un homme qui l'a sanctifiée, pas de palais ni de chaumière où ne se soit reposé quelqu'un de ceux qui gardent dans leur âme l'image de Dieu. L'histoire n'a pas conservé le nom de tous. Combien dont l'obscurité a recouvert les vertus qui auraient mérité du renom et des statues! Chaque famille n'a-t-elle pas produit au moins un héros?

2° Ce qui doit encore nous porter à estimer l'homme, c'est autant ce qu'il est et ce qu'il peut devenir que ce qu'il a pu faire. Ce roi de la nature appartient à deux mondes : celui-ci où il passe en dominant, et un autre bien meilleur dans l'avenir, où il trouvera la vraie félicité. Si chétif qu'il paraisse avec un corps moindre que celui de beaucoup d'animaux, il n'est inférieur à aucun, et a en lui-même le secret de dompter tout ce qu'il rencontre; si borné qu'on veuille le dire, il s'élève cependant au-dessus du soleil et descend vers des abîmes plus profonds que ceux des mers; sa pensée est une puissance dont Dieu seul connaît l'étendue; sa volonté est si ferme qu'elle peut être sans émotion devant les ruines du monde.

Quand il est ignorant, c'est qu'il veut l'être; car il est doué d'une raison sublime pour concevoir des choses admirables. Quand il est pervers, c'est qu'il s'est laissé gagner; car s'il eût voulu être vertueux, il était le maître. Ce qui doit surtout éveiller à son égard les plus vives sympathies, c'est de voir qu'il éprouve une tendance continuelle vers la perfection infinie; il sait cependant qu'il n'y arrivera pas; il est si court le chemin qu'on fait durant une vie; mais il va toujours; reprochant leur lenteur aux générations passées et pressant celles de l'avenir de hâter leur tâche, lors même qu'il n'y sera plus. Certes, ce désintéressement est sublime, et cette passion instinctive qu'il a d'améliorer son espèce est d'une noblesse qui le divinise.

Il y aura toujours de mauvaises natures; mais avec cette tendance générale vers un progrès indéfini, que l'Evangile a prodigieusement développé et que le christianisme entretiendra sans cesse, qui peut tracer le cercle de Popilius et dire où l'humanité s'arrêtera? Si l'individu souvent nous avilit encore, on peut cependant dire dès aujourd'hui que la société fait honneur à notre race. Les lois brutales et sanguinaires ont disparu du code des nations. Le droit s'est constitué sur des bases solides, la civilisation et l'humanité. La vie du citoyen repose sur des garanties. On a gravé sur toutes les chartes qu'un homme n'est pas une chose, et que désormais, blanc ou noir, aucun n'en fera sa proie pour le fouetter ou le vendre.

La religion qu'on avait chassée comme une institution malfaisante a été rappelée à genoux; on commence de la traiter comme une chose sacrée et à comprendre qu'il lui faut sa liberté ; or, cela est admirable. Etant témoin de ces faits et prévoyant les améliorations de l'avenir, il faut être d'une cruelle tristesse pour rester misanthrope. Caton vivant de notre temps aurait béni Dieu de l'avoir fait homme et lui aurait demandé de prolonger ses jours. Chrétiens auditeurs, soyons justes et ne souhaitons jamais l'impossible. N'est-il point vrai que l'homme est assez grand pour mériter notre respect? Il s'est quelquefois immortalisé par ses œuvres, quelquefois sanctifié par ses vertus; il porte une âme qui vaut plus que le monde; il va vers l'avenir en perfectionnant ses institutions. C'est un crime de railler ce demi-dieu et de le laisser dans le mépris. Pour faire une juste appréciation de ce que je viens de dire, je citerai ces sages paroles de Pascal : « Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes sans lui montrer sa grandeur ; il est encore dangereux de lui faire voir sa grandeur sans bassesse ; il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre.

« Que l'homme donc s'estime son prix. Qu'il s'aime. » (*Pensées*, XXIII.)

## IIe RÉFLEXION. — AMOUR DE L'HOMME.

Notre-Seigneur, dit Bossuet, après avoir établi le précepte d'aimer son prochain, interrogé par un docteur de la loi qui était celui que nous devons tenir pour notre prochain, condamne l'erreur des Juifs qui ne regardaient comme tels que ceux de leur nation ; il leur montre par la parabole du Samaritain qui assiste le voyageur méprisé par un prêtre et par un lévite, que ce n'est pas sur la nation, mais sur l'humanité en général que l'union des hommes doit être fondée.

« Un homme allant de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs qui le dépouillèrent, et après l'avoir blessé, le laissèrent à demi-mort ; il se rencontra qu'un prêtre descendit par ce même chemin, qui ayant vu cet homme passa outre; un lévite qui vint là aussi, l'ayant regardé passa de même. Mais un Samaritain voyageur arrivant près de cet homme et le voyant dans cet état en fut touché de compassion, et s'approchant de lui, il versa de l'huile et du vin dans ses plaies, les lui banda, le mit sur son cheval, le mena dans une hôtellerie et prit soin de lui. Le lendemain, il tira de sa bourse deux deniers qu'il donna à l'hôte, et lui dit : « Ayez soin de cet « homme, et je vous rendrai à mon retour tout ce que vous aurez dépensé « au delà de ce que je vous donne. » Lequel de ces trois vous semble avoir été le prochain de celui qui est tombé entre les mains des voleurs? C'est ce-

lui, répondit le docteur, qui a eu compassion de lui et qui l'a assisté. Jésus lui dit : « Allez et faites de même. »

Cette parabole nous apprend que nul homme n'est étranger à un autre homme, fût-il d'une nation autant haïe de la nôtre que le Samaritain l'était des Juifs.

La première des lois morales, celle dont l'Apôtre et saint Jean disaient au rapport de saint Jérôme qu'elle tient lieu de toutes, c'est l'amour du prochain: *Filioli, diligite invicem.* Nous n'existons qu'en vertu d'une force sympathique qui unit tous les êtres. Otez ce lien mystérieux, et la terre devenant un théâtre de répulsion et de haine, sera le séjour de l'horreur et du brigandage. Chacun y aura à défendre sa vie contre un plus fort que soi. Ce seront chaque jour de nouvelles guerres; l'arène sera ensanglantée à toute heure, et le monde finirait par appartenir à un Goliath qui nous aurait tous exterminés. La doctrine qui aura fait une loi rigoureuse de l'amour de l'homme sera une doctrine éminemment sociale et bienfaisante, puisqu'elle aura sanctionné un principe si nécessaire au maintien de l'ordre et à la conservation de l'existence. Aucune philosophie et aucune religion n'ont mieux établi et développé la loi de l'amour du prochain que la religion chrétienne. C'est un hommage que ses ennemis mêmes n'ont pas manqué de lui rendre toutes les fois qu'ils ont traité cette question. Si nous vivons avec harmonie, si les liens de fraternité se sont accrus dans les sociétés modernes, c'est à la religion chrétienne que nous le devons. Elle a parfaitement entendu l'amour. Loin d'éteindre ce feu sacré comme certaine philosophie hargneuse et misanthrope, elle le nourrit avec soin et le souffle avec énergie dans le cœur de l'homme pour l'enflammer; son vœu serait d'embraser le monde et de le consumer de la plus ardente charité.

Si après Dieu il n'y a point d'acception de personne, et s'il nous élève tous auprès de lui jusqu'au rang d'enfants, pourquoi, dans notre fraternité, y aurait-il acception de race, de royaume ou de famille ? Pourquoi vivrions-nous étrangers tandis que la même nature et les mêmes destinées nous unissent. Aimons notre semblable, il a besoin de notre amour et nous avons besoin du sien; il est des lois dont on peut impunément s'affranchir; celle-ci est générale; malheur à qui la repousse; elle est conservatrice, elle est le sel de la terre; la haine n'engendre que la mort; le roi ne se passe point de l'amour de ses peuples; le maître ne se joue pas sans péril de l'affection de son serviteur; et comment vivront les petits et les faibles si les grands n'amollissent envers eux leur cœur? Il y a en outre un grand bonheur dans ce patronage amical de l'homme à l'égard de l'homme : *Videte qualem caritatem nobis dedit Pater, ut filii Dei nominemur et simus.* (I Joan., III, 2.)

Celui qui donne augmente sa vie, parce qu'il acquiert une place dans le cœur d'autrui; celui qui reçoit augmente ses forces, parce qu'il se sent abrité d'une main tutélaire qui l'aide à marcher, à grandir et à se maintenir dans le petit coin qu'il a au soleil.

Il y a eu des noms bénis dans le monde, et qu'on baise avec amour quand on lit l'histoire. Aristide, Epaminondas et Philopœmen ont été les idoles des Grecs, Les Romains ont toujours vénéré les Fabius, les Fabricius et les Scipions. Louis XII, Fénelon et Vincent de Paul seront l'éternel amour de la France. Pourquoi cette sympathie durable et universelle à l'égard des hommes? Pourquoi toutes les générations les saluent-elles avec bonheur et reconnaissance? C'est parce que, eux les premiers, nous ont

beaucoup aimés; c'est parce que leur grande âme s'est ouverte durant leur vie à tous les généreux sentiments. Ces héros de la vertu et de la philanthropie ont honoré l'humanité dans leur nature en ennoblissant notre dignité; puis, se répandant au dehors, ils ont deversé leur âme sur l'humanité tout entière, lui enseignant la sagesse, l'aidant dans ses malheurs, l'entraînant avec eux par leur exemple vers l'honnête et le sublime sentiment du devoir. L'amour de l'humanité n'est donc à notre tour qu'un acte de reconnaissance, puisque ses plus dignes représentants nous avaient déjà porté dans leur cœur.

Il y a eu peu d'hommes comme ceux que je viens de nommer; nous trouverons parmi nos semblables plus de bassesse que de grandeur, plus de vices que de vertus, et plus d'ignorance que de savoir; mais ces misères n'excuseront jamais notre haine. Quand il est dans cet état, l'homme est à plaindre et jamais à mépriser. Les ignorants ont la faculté de développer leur intelligence; les vicieux, celle de se tourner vers le bien; les avilis et les dégradés, celle de s'élever jusqu'aux vertus sociales les plus sublimes, le courage, la compassion, la gratitude et la justice. De bâtard et chef de brigands, Jephté ne devînt-il pas à la voix de Dieu, Sauveur et juge d'Israël?

Mais, M. F., si nous voulons efficacement aimer les hommes, inspirons-nous aux maximes de la religion chrétienne, et allons près d'elle réchauffer notre cœur. Son sanctuaire est depuis dix-huit siècles le sanctuaire de la vraie charité pour tout le genre humain. Là sont accourus rois et nations; peuples civilisés, peuples barbares, hommes libres, hommes esclaves, grands et petits, s'inclinant devant le même autel, écoutant la même parole, participant à la même fraction du même pain, se donnant le baiser de paix après l'offrande, mangeant les agapes dans une effusion de charité céleste, n'étant plus qu'une seule famille, adorant le roi qui est dans le ciel. Le temple catholique a été et sera toujours le centre de la fraternité réelle, parce qu'à son seuil les grands s'abaissent et les petits s'élèvent pour se trouver égaux, parce que la voix de l'amour y éclate à toute heure du haut des tribunes apostoliques, des siéges de justice, de l'ex-voto du miracle, du banquet de l'Agneau et surtout de l'autel où s'offre en holocauste le Dieu-homme qui a aimé le monde jusqu'à verser pour lui son sang. Quel théâtre de charité; que de liens de communion dans cet admirable culte! L'humanité, en dehors du christianisme, est respectable, parce qu'elle est l'œuvre de Dieu et qu'elle a quelques vertus; dans le christianisme, elle mérite la vénération et l'amour, parce qu'elle est sainte; sainte dans ses pauvres, sainte dans ses prophètes, sainte dans ses martyrs et dans tous ces hommes à miracles qui ont étonné l'univers par leurs vertus; sainte par-dessus tout dans son Christ-Sauveur, type inimitable de dignité et de perfection, l'homme fort par excellence et l'homme doux qui bénit les enfants, l'ennemi de l'oppression et de l'hypocrisie, le philanthrope qui prend la défense du pauvre, soulage le malheur et pardonne tout, excepté la méchanceté opiniâtre, l'ami surtout du pauvre, sans toutefois maudire le riche quand il est humble et s'abaisse vers les petits; le philosophe qui sait ce que vaut l'homme, qui ne l'apprécie pas par le savoir ou la fortune, mais par son cœur et ses actions. Que tu es sublime, ô homme, dans le temple chrétien! Que tu es parfaite et aimable, ô humanité! dans l'image du Rédempteur, où a été la plénitude de la grandeur et de l'amour!

---

# INSTRUCTION SUR L'AUMONE

PAR M. L'ABBÉ CHAUVEL, VICAIRE GÉNÉRAL DE VERSAILLES.

## PLAN

1er POINT. — OBLIGATION DE L'AUMONE.

2e POINT. — GRANDEUR ET AVANTAGES DE CETTE VERTU.

TEXTE : *Alligavit vulnera ejus infundens oleum et vinum.* (Luc., x, 34.)

Telles sont, M. F., les magnifiques promesses que l'Esprit saint fait entendre aux âmes charitables : leurs bonnes œuvres, leur désintéressement, et je dirai aussi leur justice, les délivrent de la mort ; les trésors qui s'échappent de leurs mains, et qui sont recueillis dans le sein des pauvres, les purifient de leurs péchés, les rendent dignes de grâce et de miséricorde, et les prédestinent à la vie éternelle.

Cependant, malgré ces promesses divines, le devoir de l'aumône, l'obligation où nous sommes de mettre en pratique le précepte de la charité en contribuant aux bonnes œuvres, peut rencontrer en plusieurs d'immenses obstacles : accoutumés à jouir en toute liberté des biens que la Providence leur a départis, il leur est difficile de comprendre ce qu'il y a de rigeureux et d'inflexible dans la loi de la charité ; disposés à juger les choses d'après leur apparence, il en coûte à leur orgueil d'envisager les pauvres du point de vue de l'Evangile ; enfin, portés à la recherche des jouissances, ennemis de toute gêne et de toute privation, il leur est pénible de reconnaître que pour être vraiment charitables, ils doivent exercer la charité en esprit de pénitence, et comme moyen de mériter le pardon de leurs fautes, d'arriver à la justification.

Ce sont ces illusions et ces préjugés que je me propose aujourd'hui de combattre, chrétiens, M. F., en établissant d'abord que le précepte de la charité est formel, et que c'est un devoir pour nous de nous y soumettre ; et en rappelant ensuite combien l'aumône est précieuse aux yeux du Seigneur, puisque toute la substance de l'Evangile, qui est la loi suprême du chrétien, se résume dans cette vérité, que ceux-là seuls qui pratiquent l'aumône sont les imitateurs de Jésus-Christ, les serviteurs et les amis de Dieu.

Ainsi 1° la *nécessité*, et 2° la *grandeur* de l'aumône, tel est tout le sujet de cette courte instruction.

### Ier POINT. — OBLIGATION DE L'AUMÔNE.

Il faut bien le reconnaître, chrétiens, il n'y a pas de devoir plus étroit, d'obligation plus positive, que le devoir de la charité, que l'obligation de la mettre en pratique ; et si les grandes promesses attachées à cette vertu semblent la placer dans un ordre à part, la distinguer et l'élever au-dessus des autres, cette prééminence ne fait qu'établir davantage la nécessité pour

nous tous de la connaître et de la pratiquer : non, la charité n'est pas une vertu de simple conseil; non, ce n'est pas une œuvre de perfection, mais une œuvre de justice que nous accomplissons lorsque nous contribuons aux bonnes œuvres; non, nous ne sommes pas libres devant Dieu d'être charitables ou égoïstes, insensibles ou compatissants, sourds aux plaintes de nos semblables, ou disposés à la miséricorde.

1. Précepte. — Nous ne sommes pas libres, et pourquoi, M. F.? Parce que le Seigneur a parlé, et que son commandement est clair et formel. Ecoutez-le : Je vous ordonne, nous dit-il dans le Deutéronome, *ego præcipio tibi...* je vous ordonne d'avoir toujours la main ouverte pour les besoins de votre frère pauvre et sans secours... Assistez le pauvre à cause du commandement qui vous en a été fait, a dit l'Ecclésiastique.

Malgré la clarté et la précision de ces paroles, combien de chrétiens s'imaginent cependant que l'aumône est une œuvre de perfection, et que chaque fois qu'ils ont donné à un de leurs semblables une parcelle de leurs biens, ils ont fait une action méritoire, surtout parce qu'ils n'étaient pas obligés de la faire. D'où vient cette erreur? Elle provient de l'attachement désordonné que l'on éprouve pour les biens de la terre; on se personnifie dans ses richesses, on s'identifie avec ce que l'on possède, et on oublie que c'est Dieu même qui est le véritable possesseur, que c'est lui qui donne ou plutôt qui confie les richesses : il les donne et il les retire, il les confie et il les enlève, et cela, dans la plénitude da sa liberté et de sa suprême domination. Et remarquez-le, M. F., c'est pour cela que la propriété est inviolable, c'est parce qu'elle est confiée par Dieu! Voilà pourquoi les crimes, les attentats contre la propriété sont de si grands crimes, c'est qu'ils s'attaquent à l'ordre même que Dieu a établi sur la terre, et qu'ils tendent au bouleversement de la société.

Mais remarquez aussi que si Dieu vous a confié ce dépôt, s'il l'a rendu sacré entre vos mains, s'il a garanti vos droits ici-bas par un commandement spécial : « Le bien d'autrui tu ne prendras, » remarquez, dis-je, que Dieu se réserve de vous demander compte un jour de ce dépôt qu'il vous a confié, et qu'en vous le confiant, il ne vous laisse pas ignorer l'usage que vous devez en faire. Cet usage est clairement défini par ce précepte de la charité : vous aimerez le Seigneur votre Dieu, et vous aimerez votre prochain. Il n'y a ici qu'une seule loi, il ne peut y avoir qu'une seule manière de l'accomplir.

Dieu, qui est tout amour, a voulu que l'homme formé à son image fût éternellement uni à lui par l'esprit et par le cœur; c'est pourquoi il lui a donné une intelligence pour le connaître, et un cœur pour l'aimer; et tout homme qui oublie ou qui méprise cette première loi, cette première condition de son existence, tout homme qui use son intelligence dans la contemplation des choses qui l'éloignent de son Dieu; tout homme qui prostitue ses affections dans des liens illégitimes, refuse à Dieu le tribut qu'il lui doit, tribut d'adoration et d'amour. Dépositaire infidèle, il oublie que l'intelligence et le cœur lui ont été donnés, non pour la satisfaction de ses désirs d'un jour, mais uniquement pour comprendre et pour aimer son Dieu!

Or, il en est de même, M. F., de celui qui ne considère pas la volonté de Dieu dans l'usage de ses biens; c'est le même précepte qu'il oublie, c'est à la même vertu de charité qu'il se montre infidèle; car si Dieu a donné l'abondance et la force aux uns, et aux autres la privation et la faiblesse, c'est

afin de rendre possible ici-bas par l'aumône le règne de la charité, de cette vertu qui a commencé avec Dieu, qui doit sur la terre vivifier ses créatures, et qui doit éternellement les unir et les confondre dans son sein.

Pourquoi possédez-vous les biens de ce monde, tandis que votre semblable est dans la souffrance et la pénurie ? Pourquoi cette distinction, cette inégalité dans les fortunes, dans les situations et même dans les dons de l'esprit, dans les facultés de l'âme, dans les ressources du corps ? Cette inégalité existe, M. F., et nous ne pouvons la comprendre qu'en nous appuyant sur la parole de Dieu ; les hommes qui ont essayé de résoudre cette question en se séparant de l'enseignement divin, qu'ont-ils fait ? Hélas ! vous le savez, M. F., ils ont ajouté aux misères matérielles du pauvre des misères encore plus lamentables ; ils ont mis le doute et le désespoir dans son cœur, le doute sur la légitimité des richesses, sur la justice de Dieu, une ardeur inquiète et jalouse, une soif insatiable de posséder et de jouir ; et du pauvre, de ce membre si précieux de l'Eglise de Jésus-Christ, de ce frère que nous devons tous aimer et secourir, ils se sont exposés à faire un instrument de désunion et de ruine, sans adoucir une seule de ses douleurs.

Que les leçons de la sagesse humaine sont impuissantes ! que les leçons de la sagesse divine sont fortes et fécondes ! Cette sagesse éternelle, en renfermant dans un seul et même précepte le double devoir de l'amour de Dieu et du prochain, n'a-t-elle pas résolu depuis longtemps le mystérieux problème ? n'a-t-elle pas confondu toutes les fausses utopies, et condamné d'avance tous les systèmes de l'orgueil humain ?... Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, et vous aimerez votre prochain. Si vous aimez Dieu véritablement, vous lui donnerez votre intelligence et votre cœur, car ce sont là les richesses spirituelles seules dignes de lui, elle sont une émanation de sa propre essence, elles doivent retourner à lui ; si vous aimez votre prochain, vous lui donnerez aussi ce qu'il a droit d'attendre de vous, ce qui peut soutenir sa faiblesse, diminuer ses douleurs, relever ses espérances, le réconcilier avec la vie : si vous refusez à Dieu les facultés de votre intelligence, les affections de votre cœur, vous le comprenez, vous êtes des serviteurs injustes, des dépositaires infidèles, vous n'aimez pas Dieu, vous n'avez pas la charité ; si vous refusez au pauvre, à votre frère, le pain et le vêtement qu'il espère de vous, vous êtes encore des serviteurs injustes et des dépositaires infidèles.

Et ces deux obligations sont tellement unies ensemble que l'une ne va pas sans l'autre ; cette loi suprême de la charité est une et indivisible, car il est écrit : Si quelqu'un n'aime pas son frère, il n'a pas le droit de dire qu'il aime son Dieu. Si quelqu'un a des biens de ce monde, nous dit saint Jean, et que, voyant son frère dans la nécessité, il lui ferme son cœur et ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui ? *Quomodo caritas Dei manet in eo ?*

II. Nature. — Et d'ailleurs, M. F., cette union si étroite des deux obligations de la charité n'est-elle pas établie dans notre propre cœur ? Et de même que par une certaine loi de notre nature, nous nous sentons disposés à adorer et à aimer Dieu, une impulsion naturelle ne nous conduit-elle pas aussi à aimer et à secourir nos semblables ? Et le souverain législateur en nous ordonnant d'avoir soin du pauvre et d'alléger ses souffrances, fait-il autre chose que de sanctionner une loi qu'il a eu soin de graver lui-même au fond de nos cœurs ? Oui, le Créateur de l'univers, en plaçant l'homme

au-dessus de tous les êtres, en lui donnant le domaine sur toutes choses, lui a fait un présent plus riche que toutes ces prérogatives. Il a mis en lui ce sentiment de piété, de commisération qui le porte à sympathiser avec la détresse qu'il voit, avec les douleurs qu'il apprend, et il faudrait un égoïsme impossible à supposer pour étouffer en lui ce noble sentiment. Le paganisme même, malgré tous les débordements, tous les despotismes, toutes les misères qu'il enfanta, n'effaça pas complétement dans l'homme cette trace de sa noble origine. Il faut que l'homme ait pitié de l'homme, c'est une loi de la nature, ou plutôt de la Providence; et du jour où il ne connaîtrait plus cette loi, où il ne la sentirait plus écrite dans son cœur, il cesserait d'être un homme, il n'en aurait plus les nobles instincts, il n'en éprouverait plus les consolations.

Ainsi, M. F., tout nous rappelle la nécessité de l'aumône : la parole de Dieu, la situation de nos frères, l'économie de la Providence, la religion et les lois les plus précises et les plus fondamentales, la nature et les sentiments les plus impérieux et les plus sublimes, tout nous dit que nous devons pratiquer la charité, et notre glorieuse prérogative de chrétiens nous apprend en même temps dans quel esprit nous devons la pratiquer, et combien cette vertu est grande aux yeux de Dieu, et avantageuse à notre salut : c'est la seconde réflexion.

## IIe POINT. — GRANDEUR ET AVANTAGES DE CETTE VERTU.

Si Dieu, M. F., n'avait pas fait de la charité pratique un précepte formel, nous devrions encore aimer et secourir les pauvres, pour devenir les imitateurs de Jésus-Christ, les serviteurs et les amis de Dieu. Je lis dans saint Grégoire de Nysse que le christianisme est l'imitation de la nature divine : *Christianismus est imitatio divinæ naturæ.* Or, M. F., la nature divine que nous devons imiter, puisque nous sommes chrétiens, se révèle à nous par l'évidence de la charité. En effet, si nous voulons découvrir le principal, l'unique motif des mystères consolants de l'Evangile, nous voyons que la charité seule a fait d'un Dieu le sauveur du monde, et que la compassion pour les pauvres a rempli sa vie entière. Jésus-Christ est venu dans ce monde, pourquoi?... pour faire l'aumône; qui est-il venu chercher sur la terre?... les pauvres; qui a-t-il choisi pour ses confidents, pour ses amis les plus chers? des pauvres; quelle était sa société la plus habituelle? celle des pauvres; à qui s'empressait-il surtout d'adresser des paroles de réconciliation, d'espérance, d'amour? à des pauvres; en faveur de qui a-t-il opéré de grands miracles? en faveur des pauvres. De quel œil considérait-il la triste humanité exposée ici-bas à toutes les misères, à toutes les erreurs et privée de son Dieu ! Il la considérait comme une pauvre abandonnée, et il quittait les splendeurs du ciel pour la secourir et la sauver; quelle aumône lui a-t-il faite? Il lui a donné ses douces paroles, les trésors de sa divinité, et toute la substance de sa vie !

Que faire donc, M. C. F.? Ah! faut-il simplement nous rappeler que nous sommes chrétiens, c'est-à-dire imitateurs de Jésus-Christ. Comme lui, il faut pratiquer la charité, toujours, envers tous, et partout où sa providence nous appelle; et quoique chacun de nous peut-être affectionne plus spécialement telle ou telle œuvre de charité, n'oublions pas, M. F., que nous ne formons pourtant qu'une seule et même association, qu'une seule et même

famille, la famille des imitateurs de Jésus-Christ. Nous l'imitons, ce divin Maître, toutes les fois que nous approchons avec un cœur compatissant des pauvres qu'il aimait, des affligés qu'il consolait, des malades qu'il guérissait; nous l'imitons surtout lorsqu'en adoucissant les douceurs du corps, nous faisons pénétrer jusqu'à l'âme des malheureux quelques-unes de ces bonnes paroles inspirées par la foi, qui réveillent dans notre frère accablé par la souffrance l'espoir d'un monde meilleur.

Admirable mission! sublime ministère de la charité! y a-t-il un spectacle plus consolant pour l'Eglise, plus digne des regards des anges et des hommes, que celui d'une âme chrétienne qui, s'abandonnant aux divines impulsions de la charité,. ne recula devant aucune misère, ne se laissa abattre par aucune difficulté, et qui au milieu des exemples si communs d'indifférence et d'égoïsme, ne cherche et ne trouve de véritables consolations sur la terre qu'en essuyant les larmes des affligés, qu'en donnant le pain et le vêtement aux membres souffrants de Jésus-Christ, et qu'en ranimant en eux, par le langage de la foi, les saintes espérances du bonheur céleste. Cette âme n'accomplit-elle pas l'œuvre même du divin Sauveur, puisque les paroles de l'Evangile, en expliquant le but charitable de sa mission, confondent dans la même miséricorde les besoins du corps et ceux de l'âme : Ma mission, nous dit Jésus-Christ, est d'annoncer la bonne nouvelle aux pauvres, de guérir les cœurs brisés, de délivrer les captifs, de rendre la vue aux aveugles et de publier le jour favorable du Seigneur.

Tel est aussi le caractère de la charité chrétienne, M. F. : elle dispose les cœurs à la conversion, en même temps qu'elle leur révèle, par des secours sensibles, toute la bonté, toute la sympathie pour leurs souffrances, tout l'amour que l'Evangile inspire à ceux qui veulent être les disciples et les imitateurs de Jésus-Christ; et voilà donc ce que vous-êtes, lorsque vous accomplissez les préceptes de l'aumône, vous êtes les imitateurs de Jésus-Christ, vous faites son œuvre; comme lui, vous annoncez la bonne nouvelle aux pauvres; comme lui, vous guérissez les cœurs brisés, vous rendez la vue aux aveugles; comme lui, vous publiez le jour favorable du Seigneur.

Et non-seulement vous êtes ses imitateurs, mais vous êtes aussi ses serviteurs et ses amis : et c'est ici qu'il nous est donné de comprendre toute la grandeur de la charité et toute la pureté des sentiments avec lesquels nous devons en pratiquer les œuvres : c'est une vérité, M. F., que comprennent difficilement les âmes étrangères aux divines leçons de l'Evangile, et pourtant, c'est une vérité incontestable, que le service de Dieu consiste surtout à servir les pauvres, qu'il n'y a pas de vraie religion sans charité pratique, et que refuser au pauvre ce qu'il a droit d'espérer de nous, c'est le refuser à Jésus-Christ même.

Et d'abord, n'est-il pas évident que Jésus-Christ fait consister toute sa loi dans la charité? et que, pour lui, le service de Dieu n'est pas autre chose que le service des pauvres? Un jour, il condamne l'orgueil, la superstition, l'hypocrisie des pharisiens, et il termine ses anathèmes en leur promettant la rémission de leurs péchés s'ils veulent répandre dans le sein du pauvre des aumônes abondantes; dans d'autres circonstances, ou bien il vous montre le mauvais riche privé de toute miséricorde, ou bien le Samaritain charitable, plus précieux aux yeux de Dieu, malgré l'imperfection de sa loi, que le docteur et le lévite.

Mais c'est dans un sens plus sublime encore que vous êtes les serviteurs de Dieu, lorsque vous êtes les serviteurs des pauvres. Jésus-Christ, nous dit l'Eglise, est dans la personne des pauvres. Il y est, dit saint Thomas, par l'étroite union qui existe entre les membres du corps avec leur chef; il y est comme dans ses images qui nous en font garder le souvenir; de sorte, M. F., que l'aumône est comme une espèce de sacrement où les yeux du corps aperçoivent une chose, où les yeux de la foi en montrent une autre. Vous voyez ce pauvre à qui vous faites le bien, et c'est une vérité de notre foi, que c'est à Jésus-Christ même que vous le faites. Voilà ce qui constitue la sublimité de l'aumône : c'est la volonté bien connue de Jésus-Christ, mille fois exprimée par l'Evangile, de vivre, de respirer dans les pauvres; voilà ce qui nous fait comprendre pourquoi le service de Dieu consiste principalement dans la pratique de la charité : Jésus-Christ se présente sans cesse à ses fidèles disciples sous le symbole de la faiblesse et de la souffrance, afin de leur donner à tout instant l'occasion de le servir et de pratiquer sa loi, afin de graver dans leur souvenir que toute sa loi, toutes ses volontés, tous ses préceptes sont accomplis par la charité; que la mission confiée à l'Eglise, que toute son autorité, toutes ses promesses, toutes ses espérances, tous ses enseignements, tous les sacrifices qu'elle impose, deviennent inutiles, si Jésus-Christ, le Dieu et le père de cette Eglise, se trouve méprisé dans les pauvres!

O vous, hommes vains et superbes qui faites consister le mérite et la grandeur dans le luxe, dans les richesses et l'éclat, écoutez ces paroles de l'Evangile : Lorsque vous avez fait du bien à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait, *mihi fecisti!* Lorsque vous avez endurci votre cœur, que vous avez repoussé la voix suppliante du pauvre, c'est moi-même que vous avez repoussé, *mihi fecisti!* Lorsque votre main s'est ouverte pour apporter votre généreuse offrande à une œuvre qui devait consoler et nourrir, c'est moi-même que vous avez consolé et nourri, *mihi fecisti!* Lorsque vous avez fermé la porte de votre maison et de votre cœur pour n'être pas importuné par la vue et les gémissements du pauvre, c'est moi-même que vous avez délaissé, *mihi fecisti!* Oui. j'étais dans ce pauvre dont vous avez entendu les bénédictions, ô âmes sensibles et compatissantes, et ces bénédictions du pauvre qui effacent des multiiudes de péchés, c'est moi qui les faisais entendre; oui, quand le pauvre vous disait : Que Dieu vous récompense, c'est moi qui vous promettais l'éternelle récompense.

J'étais dans ce pauvre que le mauvais riche a laissé mourir de faim à sa porte, dans ce pauvre que Martin, mon serviteur, a couvert de son manteau, dans ces pauvres que saint Louis, que sainte Elisabeth de Hongrie recevaient à leur table et servaient de leurs mains. Et pour accoutumer vos yeux et vos cœurs à cette similitude, n'ai-je pas été toute ma vie pauvre et errant dans ce monde, n'ayant pas où reposer ma tête? Et après être né, après avoir vécu dans la misère et l'abandon, ne suis je pas mort dans l'opprobre et l'ignominie? Et ne suis-je pas encore caché parmi vous, comme un pauvre, sous les humbles symboles du sacrement de mon amour?

O prévoyance admirable! ô céleste lumière de la vérité, comme votre splendeur éblouissante fait évanouir le faux éclat de la raison humaine! Que sont devant ces principes divins de la fraternité évangélique les systèmes de la philanthropie qui laisse au riche tout son orgueil, et au pauvre toute

son humiliation ? Que deviennent devant cette base fondamentale de la société chrétienne les maximes humanitaires, les vues profondes de nos sages sur l'amélioration des classes pauvres, sur les progrès de toutes sortes à imprimer à la société pour la débarrasser du paupérisme ? La société, hélas ! qu'est-elle devenue depuis le triomphe de la raison humaine ? Les classes pauvres, comme ils disent, quel progrès, quel bonheur ont-elles connu depuis le jour où l'on a substitué les droits de l'homme aux droits de Dieu et aux devoirs du chrétien ?... Il faut aimer et secourir le pauvre, parce que ses droits sont les droits mêmes de Dieu ; il faut aimer, secourir et servir le pauvre, parce que le devoir de l'homme consiste à aimer et à servir Dieu, et que l'on n'aime pas Dieu, que l'on n'est pas le serviteur de Dieu, si l'on n'est pas l'ami, le serviteur des images, des frères, des membres de Dieu !

Voilà la sagesse de la loi évangélique, M. F., c'est ainsi qu'elle stipule les conditions essentielles de la société. Elle fait de la charité un principe inviolable, de sa pratique une œuvre divine, car elle fait de la société une famille dont les enfants les plus faibles, les plus chétifs, sont aussi les plus chéris du père ; elle les couvre de toute la dignité d'un Dieu, et elle dit aux autres, aux forts, aux puissants, aux riches : aimez-les et vous m'aimerez, servez-les et vous me servirez ; qu'ils vous aiment, et je vous aimerai ; qu'ils vous bénissent, et je vous bénirai !

O vous, âmes charitables qui m'écoutez en ce moment, persévérez dans vos pieux efforts, que jamais le découragement ne vienne refroidir vos cœurs et stériliser vos désirs. Oui, il y aura toujours des pauvres ; oui, toujours de nouvelles misères ; oui, des œuvres de toutes sortes solliciteront sans cesse votre concours et compteront sur vos sacrifices ; oui, le zèle et la charité de vos pasteurs exciteront longtemps encore votre zèle et votre charité ; mais souvenez-vous aussi que longtemps, que toujours vous aurez besoin de la grâce et de la miséricorde de Dieu. Car, comme je le rappelais en commençant ce discours, c'est l'aumône qui efface nos péchés, *ipsa est quæ purgat peccata*, qui nous fait trouver grâce et miséricorde, *facit invenire misericordiam ;* c'est elle qui nous prédestine à la vie éternelle, en nous conservant la foi, au milieu du dépérissement de la foi, nos désirs purs et célestes au milieu des dissolutions du monde.

Je vous le demande, M. F., pourquoi dans ce siècle troublé, dans ces jours d'une foi si chancelante et si rare, avez-vous conservé la pure tradition, la vivifiante doctrine ? n'est-ce pas parce que vos cœurs ont senti que le principe et la fin de cette doctrine étaient la charité, et que, fidèles à ce sentiment dominateur, voulant imiter Jésus-Christ et servir Dieu dans les pauvres, vous êtes devenus par vos œuvres les amis de Dieu ? Cette amitié de Dieu veille sur vous, elle vous protégera d'autant plus que vous aurez été charitables, et vous sauvera. *Amen.*

---

# MATÉRIAUX

**Sommaire** : I. Sujets principaux de la chaire. — II. Sujets de cet Évangile les plus appropriés aux besoins actuels. — III. Traits historiques. — IV. Plans divers. — V. Prédication des saints Pères et des saints sur l'Evangile de ce dimanche. — VI. Esprit religieux de ce dimanche et de la semaine. — VII. Annonces des fêtes de la semaine. — VIII. Auteurs à consulter.

## I. — SUJETS PRINCIPAUX DE LA CHAIRE

relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — Leurs caractères et sources.

I. — Bonheur des chrétiens : *Beati oculi qui vident quæ vos videtis.* Grisot propose ce sujet pour ce dimanche. Voici son plan : 1° Bonheur de ceux qui vivent dans la religion catholique. — Comparez leur état à celui des peuples infidèles, sous le rapport religieux, moral et éternel.

2° Malheur des mauvais chrétiens : 1° combien ils sont coupables; 2° à quelles peines ils sont réservés.

II. — Amour de Dieu ou devoirs envers Dieu : *Diliges Dominum, Deum tuum.* Nous traitons ce sujet au second point de vue, au treizième dimanche ci-après. Ceux de l'amour de Dieu abondent, on en trouvera dans tous les sermonnaires.

III. — Amour du prochain : *Diliges proximum tuum sicut teipsum.* Outre le sujet que nous donnons ici sur le respect et l'amour de l'homme, nous donnons deux autres sermons ci-après, au dix-septième dimanche, sur la *charité envers le prochain.*

IV. — Aumône : *Alligavit vulnera ejus infundens oleum et vinum.* (*Voir* d'autres sermons sur cette matière outre celui que nous donnons, 1° dans notre *Panorama des Prédicateurs;* 2° dans notre *Journal de la Prédication,* à la lettre A.)

## II. — SUJETS DE CET ÉVANGILE LES PLUS APPROPRIÉS AU TEXTE ET AUX BESOINS ACTUELS.

Aumône. — Amour du prochain.

Choix du sujet. Tout l'Evangile est sur l'amour du prochain. Aussi avons-nous traité deux sujets qui s'y rapportent : 1° le *respect et l'amour de l'homme*; 2° *l'aumône.*

Manière de le traiter. Nous renvoyons pour le sujet *amour du prochain* au dix-septième dimanche ci-après, pour ne nous occuper ici que du sujet : aumône.

M. l'abbé Mullois s'exprime ainsi sur les sermona de charité : « La miséricorde, les bienfaits de la religion, la beauté de l'Evangile, la sainte Vierge et la charité, voilà certainement une partie des beaux côtés de la religion. C'est donc sous ce point de vue-là qu'il faut commencer par la montrer. Aujourd'hui surtout la charité est populaire. Comme l'a dit notre bienheureux pontife, le pape Pie IX, « il est beaucoup d'hommes qui repoussent la religion, mais qui acceptent la charité. »

« Il faut donc faire de temps en temps des sermons de charité, en faire aux riches et au peuple, même au peuple des campagnes... non pas à cause des aumônes qu'il donnera, mais à cause du bien qu'il en retirera.

« Je ne sais si je suis dans le vrai, mais il me semble que ce côté-là a été trop négligé. »

(M. l'abbé Mullois, *Cours d'éloquence sacrée populaire,* IIe partie.)

Le sujet AUMÔNE comprend l'aumône *en général* et l'aumône sous toutes ses formes, c'est-à-dire les *bonnes œuvres* ou les *œuvres de miséricorde.* Nous traiterons plus loin cette seconde partie. Le prédicateur doit y prendre garde, sinon il manquerait de méthode, ferait un sermon trop long, trop surchargé, par conséquent sans fruit.

Pour faire un bon discours, soit sermon ou prône sur l'*aumône en général,* il faut se borner à en démontrer ou la *nécessité*, ou l'*excellence*, ou les *avantages.* C'est assez pour un entretien. Une autre instruction devra être faite sur les *prétextes* qu'apportent les riches pour la différer ou ne pas la faire. Enfin une troisième montrera de *quelle manière* on doit faire l'aumône pour la rendre méritoire, c'est exposer ses qualités essentielles, ses règles, ses caractères propres. On conclut, par quelques sorties vives, contre l'égoïsme et l'avarice, et par une chaleureuse péroraison qui, faisant battre tous les cœurs, les porte à l'amour des pauvres et à leur efficace soulagement.

### III. — TRAITS HISTORIQUES. — EXEMPLES.

Sur l'aumône.

1. Jésus-Christ s'est toujours montré le bienfaiteur des hommes, tant sous le rapport temporel que spirituel.
2. Le martyr saint Laurent distribua entièrement aux pauvres l'héritage qu'il avait reçu du pape Sixte. Comme ses bourreaux le pressaient de leur découvrir ses trésors, il leur montra les pauvres auxquels il les avait distribués.
3. On connaît l'art touchant que savait employer saint Nicolas en donnant; cet art, les parents l'emploient encore de nos jours pour faire plaisir à leurs enfants.
4. Le vertueux Job disait : La compassion est avec moi dès mon enfance, et elle est sortie avec moi du sein de ma mère.
5. Si j'ai négligé de couvrir celui qui, n'ayant point d'habits, mourait de froid, et le pauvre qui était sans vêtements; si les membres de son corps ne m'ont pas béni lorsqu'ils ont été échauffés par les toisons de mes brebis; si j'ai levé la main sur la pupille, lors même que je me voyais le plus fort dans l'assemblée des juges, que mon épaule tombe de sa jointure, et que mon bras se brise avec tous ses os. (Job, XXXI, 18.)
6. Nous pouvons en dire autant de saint Ambroise, saint Augustin, saint Césaire et saint Gal.
7. Sainte Elisabeth, comtesse de Thuringe, nous offre un éloquent exemple de miséricorde envers les pauvres.
8. Il faut citer également : saint Thomas de Villeneuve, le pape Alexandre V, Grégoire XIII, saint Charles Borromée.
9. Il suffit de jeter un regard dans la vie des saints pour se convaincre que la miséricorde envers le prochain a été l'une de leurs principales occupations.

### IV. — PLANS DIVERS RELATIFS A L'ÉVANGILE DE CE DIMANCHE.

#### 1. — PLAN SUR L'AMOUR DE DIEU.

TEXTE : *Diliges Dominum Deum tuum.*

I. — MOTIFS DE L'AMOUR DE DIEU.

*Subdivisions :* 1° Ses perfections; — 2° Son mour pour nous.

II. — AVANTAGES DE CET AMOUR.

*Subdivisions :* L'amour de Dieu fait : 1° Notre bonheur sur la terre; — 2° Notre mérite; — 3° Notre sainteté.

#### 2. — PLAN SUR L'AMOUR DU PROCHAIN.

TEXTE : *Diliges proximum sicut teipsum.*

I. — PRESCRIPTIONS DE CET AMOUR.

*Subdivisions :* 1° Par la religion; — 2° Par la nature.

II. — MANIÈRE DE LES REMPLIR.

1° En vue de Jésus-Christ; — 2° Avec dévouement et persévérance.

3. — PLAN SUR L'AUMÔNE.

TEXTE : *Curam ejus egit.*

I. — OBLIGATION DE L'AUMÔNE.

*Subdivisions :* Comme : 1° Chrétiens; — 2° Hommes; — 3° Pécheurs.

II. — SES AVANTAGES.

*Subdivisions :* 1° Temporels; — 2° Spirituels.

III. — MANIÈRE DE LA FAIRE.

*Subdivisions :* 1° Généreusement; — 2° Chrétiennement.

—

4. — PLAN SUR LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE.

TEXTE : *Misericordia motus.*

I. — TRIA DEBEMUS AFFLICTIS ET ÆGRIS.

1° Condolere *corde;* — 2° Consolari *ore;* — 3° Adjuvare *opere.*

## V. — PRÉDICATION

des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche.

ORIGÈNE a une petite homélie sur la parabole du Samaritain, citée par M. l'abbé Poussin. On peut y prendre quelques idées.

SAINT AUGUSTIN fait un sermon sur ce texte : *Diliges proximum tuum sicut teipsum.* Il passe en revue tous les degrés d'amour, depuis ceux de la famille jusqu'à ceux des ennemis, et il termine en exhortant les fidèles à aimer le prochain : *Propter vitam æternam.*

LE V. BÈDE est cité pour son *Homélie* de ce jour, par M. l'abbé Méry, de Canorgue.

SAINT BONAVENTURE a quatre sermons sur cet Evangile. Voici le plan du second qui est le plus remarquable : Deus diligendus propter tria : 1° nobis pater est creatione; 2° amicus redemptione; 3° sponsus amore; 4° vita glorificatione.

SAINT THOMAS D'AQUIN est cité en ce jour par M. l'abbé Poussin, dans ses *Homélies des Pères*, pour son grand discours sur l'amour de Dieu et du prochain. Après des considérations théologiques, ce docteur trace ainsi les effets de l'amour divin : 1° cet amour donne à l'homme la vie spirituelle; 2° il le porte à observer les commandements; 3° il offre un refuge à l'adversité; 4° il conduit au suprême bonheur.

Mais il ne se borne pas à indiquer ces premiers effets, il en marque encore quatre qui sont : 1° de nous obtenir de Dieu la rémission de nos péchés; 2° d'éclairer notre cœur; 3° de produire le contentement parfait, une paix complète; 4° d'ennoblir notre nature et de nous faire enfants de Dieu.

Tout cela bien exposé, il s'applique à nous enseigner trois moyens d'obtenir l'amour divin : 1° l'assiduité à entendre la parole de Dieu; 2° nourrir son esprit de bonnes pensées; 3° une patience inébranlable dans l'adversité.

Il lui reste à marquer la manière d'accomplir le précepte de l'amour divin ; il le fait en ces termes : « Quatre conditions sont nécessaires : 1° la reconnaissance profonde des bienfaits de Dieu ; 2° un profond respect pour la Majesté divine; 3° le renoncement aux vanités du monde et aux affections terrestres; 4° l'horreur du péché. » Comme on le voit, il y a matière à puiser dans ce solide sermon.

SAINT BERNARDIN DE SIENNE fait ce beau plan : 1° Actus est nobilissimus diligere Deum; 2° Deus est objectu dignissimus ratione potentiæ, sapientiæ, clementiæ; 3° modus diligendi Deum : 1° ex tota anima; 2° toto corde; 3° totis viribus.

### VI. — ESPRIT RELIGIEUX DE CE DIMANCHE ET DE LA SEMAINE.

Colloque pour la congrégation ou la prière du soir.

Je dois, M. F., insister sur un point important : nous aimons notre prochain si nous aimons Dieu, nous aimons Dieu si nous aimons notre prochain; nous ne pouvons aimer l'un sans aimer l'autre. Donc, les œuvres de notre charité envers nos frères sont la preuve de notre amour de Dieu.

Comment aimer le prochain sans aimer Dieu? Comment aimer la créature sans aimer le créateur, qui nous donne les douces joies de cette charité? Comment aimer les imparfaits, les ingrats, les méchants, sans adorer l'infiniment bon, l'infiniment généreux, l'infiniment dévoué? Ah! si nous pouvions concevoir la créature sans créateur, nous serions réduits à choisir parmi les moins méchants de nos semblables l'objet le moins indigne de notre affection; mais la vraie charité ne choisit pas. Elle choisit si peu que son zèle trouve à s'exercer davantage sur les âmes les plus rebelles, sur celles pour lesquelles nous éprouvons le moins de sympathie. Tous les hommes sont égaux devant la charité, et cette égalité prouve assez que ce n'est point en eux qu'est le mobile de notre affection chrétienne, si souvent en contradiction avec les tendances de notre nature.

Qui aime Dieu aime ses frères, non pas seulement pour obéir à Dieu, car je ne parle point de la charité extérieure, qui seule se commande; mais il aime ses frères parce qu'ils sont comme lui enfants de Dieu. Comme tout ce dont se compose l'homme, la sympathie, dans la religion, se transforme, se spiritualise. Devenue charité, elle trouve plus haut et plus loin ses motifs; et ces motifs, M. F., ce sont : la consanguinité spirituelle, la parité des destinées, le même baptême dans le sang de Jésus-Christ. Voilà les grandes similitudes qui nous relient les uns aux autres en nous rattachant au centre commun, qui est Dieu.

La charité est donc une. La théorie entraîne la pratique, et comme nous ne pouvons pratiquer que sur nous et sur nos semblables, il s'ensuit que l'amour de Dieu ne peut être purement spéculatif et improductif. L'adoration des perfections divines dans la contemplation ne peut être que passagère, parce que nous ne tardons pas à être rappelés à notre corps, à nos besoins, à nos désirs d'état, à nos rapports avec nos semblables. Eh bien, M. F., c'est dans ces rapports, c'est dans l'accomplissement de ces devoirs que nous pratiquons l'amour de Dieu et l'amour du prochain; c'est dans les exercices de piété intérieurs, mais en même temps extérieurs auxquels nous oblige notre double nature, que nous pratiquons l'amour de Dieu et l'amour de nous-mêmes.

### VII. — ANNONCES DES FÊTES DE LA SEMAINE.

Fête de la Nativité de la sainte Vierge.

La sainte Vierge était fille de saint Joachim et de sainte Anne, de la famille royale de David. Elle fut annoncée par les prophètes longtemps avant de naître. Dès la chute d'Adam Dieu dit au serpent : « Je mettrai entre toi et la femme une inimitié irréconciliable, et elle t'écrasera la tête. » Cette femme n'est autre que Marie, laquelle a effectivement écrasé la tête du serpent en donnant un Sauveur aux hommes. Sa naissance fut un prodige, puisqu'elle naquit d'une mère stérile; le beau nom de Marie qu'on lui donna, n'est pas moins mystérieux. « Le nom de *Marie,* dit saint Bonaventure, signifie l'*étoile de mer*, celle qui est élevée en dignité, celle qui est éclairée et qui éclaire tous les autres, la maîtresse et la reine des peuples. » Marie se trouva donc entre les enfants d'Adam, comme un lis entre les épines, remplie des plus chères bénédictions du Ciel. Dès le premier moment de sa vie, son corps et son âme devinrent le temple de la Sagesse éternelle, temple qui fut orné de toutes les vertus capables de l'embellir, et de le rendre précieux aux yeux du Tout-Puissant.

Ce qui doit faire en cette fête un des principaux sujets de notre joie, c'est que Marie naît aujourd'hui, non-seulement pour être la mère du Fils de Dieu; mais pour nous procurer à tous la vie surnaturelle de la grâce. Eve en naissant, dit un Père de l'Eglise, a donné sujet à tous les hommes de se lamenter, à cause de la disgrâce du péché où elle les a précipités; Marie, au contraire, nous donne lieu de nous réjouir aujourd'hui, parce qu'en venant au monde, elle nous annonce le salut et la délivrance. Celle-là nous a engagés misérablement dans la peine, et celle-ci, en nous donnant le Sauveur du monde, nous en a garantis. Eve a été l'auteur et la cause du péché, Marie nous a ouvert la porte à la grâce et au mérite. Eve nous a donné le coup de lo mort, Marie nous a rendu la vie; en un mot, celle-là nous avait blessé dangereusement, mais celle-ci nous a entièrement guéri.

« Ayons, dit saint Bernard, les yeux continuellement fixés sur cet astre nouveau; Marie naissante est l'étoile qui doit nous conduire sur la mer orageuse de ce monde. » Si les tempêtes de la tribulation s'élèvent contre nous, si l'écueil de l'adversité nous menace, regardons cette étoile. Si nos passions nous dominent, si la colère, la haine, la vengeance, l'impureté, nous mettent en danger de succomber, invoquons Marie. Dans les périls et les embarras de cette vie, pensons à elle; que le nom de Marie soit toujours en notre bouche, qu'il ne sorte jamais de notre cœur; en la suivant, nous ne nous égarerons point; en la priant, nous ne désespérerons point; et en y pensant, nous ne pécherons jamais.

Pour nous attirer plus particulièrement la protection de cette Reine du ciel, célébrons ses fêtes, surtout celle de sa naissance, avec une singulière dévotion, soit en jeûnant la veille, soit en nous approchant des sacrements. Allons de temps en temps à l'église prier devant quelques-unes de ses images, ou quelques-uns de ses autels. Le samedi est un jour où l'Eglise l'honore spécialement; faisons ce jour quelques mortifications, quelques prières, quelques aumônes: Saluons-la, dit saint Bernard, comme la Reine des anges et des hommes; révérons-la en toutes les manières que nous le pouvons selon Dieu, que nous le devons selon ses grandeurs, et que son Fils veut qu'elle soit honorée. Supplions-la de nous soutenir en cette vallée de larmes et de nous obtenir les grâces nécessaires pour opérer notre salut.

### VIII. — AUTEURS A CONSULTER.

#### SS. PÈRES.

. AMBROISE, in Ps. CXVIII, Octon. 4 et 21 ; — l. VII Evang. Luc., c. x; — de Fide, l. II; — de Pœnitentia. — S. AUGUSTIN, Quæst. evang., l. II, q. 19; — in Ps. CXXXV; — serm. 131, 191. — S. LÉON, serm. de Ingratitud. lepros. — Le V. BÈDE, hom. Æstival. — S. BONAVENT., 4 serm. in hoc Evang. — S. THOMAS, 1 id.

#### PRONISTES.

GRISOT, sur le Bonheur des chrétiens ; — sur l'Amour du prochain. — BILLOT, CHEVASSU, THIÉBAUT, sur l'Amour du prochain. — REGUIS, sur l'Amour de Dieu.

TREIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

# INSTRUCTION

SUR NOS

# DEVOIRS ENVERS DIEU COMME CRÉATURES ET COMME CHRÉTIENS

PAR M. L'ABBÉ C. MARTIN, CHANOINE.

## PLAN

1re CONSIDÉRATION. — DE NOS DEVOIRS ENVERS DIEU COMME CRÉATURES.

Subdivisions.

1. Dieu nous a créés.
2. Dieu nous conserve.

2e CONSIDÉRATION. — DE NOS DEVOIRS ENVERS DIEU COMME CHRÉTIENS.

Subdivisions.

1. Promesses de fidélité.
2. Nature de nos devoirs de chrétien.
3. Application.

TEXTE : *Cum magna voce maguificans Deum.* (Luc., VII, 15.)

Quel que soit notre état, notre dignité, notre emploi, partout nous trouvons au-dessus de nous la loi du devoir. Elle est écrite sur l'épée, sur la robe, sur la tiare, à l'atelier, aux champs, au sanctuaire de toutes les professions.

Ces devoirs sont divers. Les premiers et les plus impérieux sont ceux qui résultent de nos rapports avec la Divinité, puis ceux de la société, et ceux qui se rapportent à nous-mêmes. Je ne veux vous parler aujourd'hui que des devoirs religieux.

## Ire CONSIDÉRATION. — DE NOS DEVOIRS ENVERS DIEU COMME CRÉATURES.

### 1re *subdivision. — Dieu nous a créés.*

L'obligation de rendre nos devoirs à Dieu s'établit par ce raisonnement fort simple. Qui êtes-vous? Je suis une créature humaine. D'où émanez-vous? De la terre, de vous-même ou d'un être plus puissant. Je ne viens ni de la terre ni de moi-même, la terre n'est point assez active pour me produire et je ne puis moi-même me créer quand je n'existe pas, j'émane du souverain Créateur de toute chose, je suis sorti des mains de Dieu. Vous devez donc à Dieu votre création; si vous lui devez votre création, vous lui devez également votre conservation, elle ne peut dépendre que de lui, vous lui devez par conséquent les éléments de cette conservation c'est-à-dire la santé, le pain de chaque jour, les fruits de la terre, les jours, les nuits, le temps, les biens de votre âme, votre tranquillité, votre repos, tout ce qui enfin regarde votre vie. Devant tout cela à Dieu, vous lui avez des

obligations immenses, vous avez à remplir envers lui de nombreux devoirs : ceux d'amour, de reconnaissance, de respect, dans les devoirs de créature à créateur.

Je demande ce que l'on aurait à répondre à cela. Puis m'adressant à ceux qui s'affranchissent si facilement de tout devoir envers Dieu, je leur dirai : Que songez-vous? quelles raisons avez-vous pour renier à Dieu votre dette. Êtes-vous ses créatures ou avez-vous une autre raison de votre existence? Si vous êtes ses créatures, payez la dette de votre création, rendez hommage à celui qui vous a faits, qui a fait ce monde pour vous, qui vous conserve, qui soutient votre vie et vous prodigue ses biens pour votre bonheur; si vous avez d'autres raisons de votre existence, dites-les nous, afin que nous les sachions et qu'alors nous vous imitions sans regret. Là-dessus vous ne savez rien nous dire, vous ne savez rien répondre; depuis six mille ans il s'est rencontré de siècle en siècle des hommes qui, trouvant trop noble de descendre de Dieu ont cherché la solution de leur existence sur la terre en dehors du souverain Etre ; ces gens-là n'ont bâti que des systêmes, n'ont établi que des suppositions, se sont arrêtés sur des doutes et ne nous ont pas enseigné autre chose; vous ne nous en direz pas davantage vous-mêmes, car nous doutons que votre intelligence soit assez forte pour nous découvrir un autre créateur du ciel et de la terre et de nous que notre Dieu, être souverain et puissant de qui tout relève et qui nous a faits avec une de ses paroles.

2e *subdivision. — Dieu nous conserve.*

Nous sommes créatures de Dieu, nous sommes conservés par lui, nourris, vêtus, sustentés, préservés de mal par lui ; il nous a préparé la terre pour demeure; il y fait croître des moissons et des fruits, il y fait briller son soleil qui nous réchauffe; il donne à notre corps les proportions nécessaires pour subvenir selon les temps aux difficultés de la vie, le faisant grandir dans sa jeunesse, le laissant vieillir lentement dès l'âge mûr; nous sommes créatures de Dieu, par conséquent il est notre maître, notre roi, notre père; il a toutes les prérogatives qui ressortent du titre de créateur : or cela n'implique-t-il pas devoir et obligation de notre part; cela n'implique-t-il pas nécessité de lui être soumis, d'observer sa loi, de l'aimer, de le respecter, de lui rendre mille actions de grâces pour ce qu'il est à notre égard et pour tous les biens qu'il nous accorde. Oui, nous avons envers Dieu des devoirs à remplir, et ces devoirs sont incontestables parce qu'il est notre créateur et qu'il nous conserve; hormis d'être ingrats, perfides, profondément mauvais, nous ne pouvons les lui refuser. Ces devoirs, les accomplissons-nous, sommes-nous fidèles à ces obligations? Interrogez votre âme, ou plutôt examinez vos actes de chaque jour; ils parlent assez haut, ils sont l'expression de votre âme, l'expression de votre conscience. Eh bien, dans ces actes de chaque jour, vous ne trouverez pas l'accomplissement du devoir à l'égard de Dieu.

J'ai dit que nos devoirs envers Dieu, en ne nous considérant que comme des êtres émanés de sa puissance, et non encore comme chrétiens, consistent en des témoignages de reconnaissance, de respect, d'amour et de fidélité. Lui donnons-nous ces témoignages chaque jour de notre vie depuis qu'ayant notre raison nous avons pu comprendre ses bienfaits. Ceci veut simplement dire : le matin, quand nous nous levons, après avoir passé la

nuit dans le sommeil, élevons-nous notre cœur vers Dieu qui nous a conservés sains et saufs durant la nuit écoulée et qui nous promet dans sa bonté un nouveau jour pour augmenter encore ceux de notre vie. Faisons-nous, à cette heure de notre lever, notre prière, devoir sacré que toute belle âme n'oublie jamais; et dans cette prière qui est un des premiers actes de nos devoirs envers Dieu, témoignons-nous de notre respect pour celui qui est notre Maître, notre souverain Seigneur; témoignons-nous de notre fidélité envers celui qui est notre roi, nous humilions-nous devant cet Etre puissant qui d'une parole a fécondé le chaos; bénissons-nous ce Dieu qui est notre père et qui ne veut de nous pour tout tribut que l'amour de ses enfants? Ce que nous devions faire à notre lever, le faisons-nous le soir quand une nouvelle nuit approche, le faisons-nous le jour ou durant nos insomnies, laissons-nous notre âme s'échapper librement de ses liens et aller dans le vol de ses pensées jusqu'à cette demeure de Dieu que nos sens ne peuvent atteindre, pour s'y impressionner d'amour, pour s'y confondre dans son néant et glorifier selon sa puissance celui dont elle est l'image.

Je sais que dans ces derniers temps, par fait d'impiété, d'indépendance et de mode, on est allé jusqu'à réputer le devoir religieux comme une servitude nulle, et qu'aujourd'hui beaucoup s'en mettent peu en peine. Je sais que, suivant ce torrent d'un funeste exemple, beaucoup parmi vous pensent et agissent de même. Est-ce que ceci prouve quelque chose? Est-ce parce qu'on ne l'accomplit plus, que le devoir n'existe plus. Nos vérités éternelles ne sont pas comme les opinions humaines qui flottent à tout vent, changent, disparaissent, ressuscitent ou meurent pour jamais. Dieu n'est pas une opinion; l'homme n'est pas une opinion. Les rapports entre ce Dieu et cet homme, rapports de création, de conservation et d'existence, ne sont pas une opinion. C'est la vérité de la nature, c'est la vérité immuable de tous les temps. Cela ne change pas, cela ne passe pas, cela ne se détruit pas.

Affranchissez-vous, ô hommes! de vos devoirs envers Dieu. C'est plus commode, c'est plus doux de ne pas servir, je l'avoue. Mais cela ne fait pas que vous cessiez d'être créatures de Dieu, par conséquent ses sujets; cela n'anéantit pas vos obligations. Révoltez-vous contre votre père, affranchissez-vous de vos devoirs envers lui, vous serez un mauvais fils, voilà tout; cela ne change aucun de vos devoirs à son égard. Les révolutions sur la terre ont quelquefois élevé les sujets au niveau de leur roi; vous avez beau vous révolter contre le devoir à l'égard du Seigneur, Dieu, loin de vous élever à l'égal de son bras, vous abaissera jusqu'au fond de l'abîme, il vous écrasera comme l'escabeau de ses pieds; il peut vous détruire, lui, mais vous ne détruirez jamais les rapports qui vous lient avec sa nature, mais vous n'anéantirez jamais vos devoirs à l'égard de sa majesté souveraine.

Pour moi, je vous le dis, accomplissez vos devoirs religieux; ils existent, ils sont les mêmes dans tous les temps; les hommes de notre époque ne les ont pas changés. Et Dieu, vous voyant fidèles à sa loi dans ces jours difficiles, vous aidera de sa grâce à la remplir. J'ai encore à vous parler de vos devoirs religieux, non plus seulement comme hommes, mais comme chrétiens.

## IIe RÉFLEXION. — DE NOS DEVOIRS ENVERS DIEU COMME CHRÉTIENS.

### 1re *subdivision.* — *Nos promesses.*

Le Seigneur ne nous a pas laissés simplement à l'état de créature vis-à-vis de lui, il ne s'est pas borné à notre égard à ces rapports de production et de conservation qui constituent la loi naturelle dédaignant pour ainsi dire d'être pour nous un roi et un maître; il a voulu être un père et un jour il aima le monde à ce point qu'il envoya son Fils unique pour le sauver: *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret.* Jésus, fils de Dieu vint vivre parmi les hommes, et cette fois ce ne fut plus par des prophètes, ce fut par lui-même qu'il leur enseigna sa doctrine: *Novissimis diebus locutus est nobis in Filio;* il les constitua héritiers de son royaume céleste, il les appela ses amis, ses enfants, ses frères. Nous devînmes chrétiens à cette apparition du Fils de Dieu parmi nous, c'est-à-dire nous devînmes ses disciples; il s'établit entre lui et nous de nouveaux rapports; il promulgua une loi plus pure et plus sublime que celle qui avait existé jusque là; cette loi nous l'avons acceptée avec amour, et nous avons juré mille fois de lui être fidèles. Le jour de notre naissance, ce premier jour de notre vie en ce monde, l'Eglise de Dieu en sollicitude pour notre salut s'est empressée de nous accueillir dans son sein. Le prêtre, mandataire de Dieu, est venu nous attendre sur le seuil de son temple, et c'est là que, par l'organe de nos proches, nous sommes venus demander humblement à être faits chrétiens. Le prêtre, nous voyant près de lui, nous a interrogés au nom de Jésus-Christ et de son Eglise, disant: « Jeune enfant qui viens de naître, que demandes-tu de l'Eglise de Dieu? » *Quid petis ab Ecclesia Dei?* « Je demande la foi: *fidem*, avez-vous répondu. « La foi, que te vaut-elle? » a continué le prêtre. « La vie éternelle. » *Fides quid tibi præstat? Vitam æternam.* « Si tu veux entrer dans la vie éternelle, a répliqué le ministre du Seigneur, garde les commandements. » *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* Tel est le colloque qui s'est établi entre vous et l'Eglise en ce jour d'initiation; vous êtes venus vous-mêmes lui demander d'être reçus dans son sein, vous lui avez demandé sa foi et ses maximes pour pouvoir entrer dans la vie éternelle; cette foi, elle vous l'a promise, c'est-à-dire elle vous a promis qu'elle vous révélerait tout son enseignement concernant Dieu et ses mystères, qu'elle vous apprendrait toute la science religieuse dont elle a elle seule le vrai dépôt. Elle vous a promis de vous agréger à la société des fidèles, mais à une condition essentielle, à une condition forcée que vous n'avez pu ne pas accepter et qu'elle n'a pu ne pas vous soumettre. C'est à la condition qu'il y eût entre vous et Dieu de nouveaux rapports, de nouveaux liens, liens plus étroits que ceux de la loi naturelle, liens de chrétien et de fidèle qui vous attachent à Jésus-Christ, chef de l'Eglise, d'une manière irrévocable; c'est à la condition de vous soumettre à de nouvelles charges, à des obligations absolument nécessaires pour entrer dans la vie éternelle. Quelles sont ces obligations? la foi et l'observance des commandements: *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* Vous avez souscrit à ces conditions; c'est quand vous avez dit en face de Dieu et de l'Eglise, en présence de son ministre: « Je crois, » *credo*; c'est quand vous avez eu dit: Je renonce aux pompes et aux œuvres de Satan pour garder les commandements que le

prêtre, versant sur votre front l'eau sainte du baptême vous a faits chrétiens, vous a admis dans son Eglise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

2e *subdivision. — Nature de nos devoirs de chrétien.*

Nos devoirs de chrétien ne sont point autres que nos promesses de baptême. C'est la foi, *credo*, je crois; c'est l'observance des commandements de Dieu, *serva mandata*. Nos devoirs de chrétien consistent dans la foi et les œuvres : *Docentes servare quæcumque mandavi vobis.*

En quoi consiste cette foi?

1° La foi que nous avons demandée à notre baptême est ce don de Dieu par lequel nous croyons tout ce qu'il a révélé à son Eglise. La foi, devoir du chrétien, consiste à croire à l'existence de Dieu, à la rédemption des hommes, à la résurrection dans le siècle à venir : *Credere oportet*, dit saint Paul, *quia Deus est et quod remunerator sit;* à croire les articles du Symbole des apôtres, qui est le résumé de toute notre foi ; à croire les mystères incompréhensibles de l'enseignement catholique, l'adorable trinité, l'incarnation du Verbe, la rémission des péchés, la présence réelle, l'infaillibilité de l'Eglise; à croire enfin tout ce qui a été révélé de Dieu même, et tout ce que l'Eglise soumet à notre foi.

Voilà le premier de nos devoirs, celui dont l'Apôtre nous fait une loi expresse : *credere oportet*, celui d'abord à l'accomplissement duquel est attaché le salut: *qui crediderit salvabitur*, celui qui *croira sera sauvé;* celui que nous avons promis d'accomplir à notre entrée dans le sein de l'Eglise de Dieu, disant en face du ciel et des hommes : « Oui, Seigneur, je crois; » *credo.*

2° Ainsi *croire*, premier devoir du chrétien. Le second n'est qu'une conséquence de celui-ci, il consiste dans l'observance des commandements : *Serva mandata.* Ces commandements sont ceux que Dieu promulgua autrefois par l'organe de Moïse et qui demeurent avec la même autorité dans la loi chrétienne parce qu'ils sont l'expression de ces rapports naturels entre Dieu et nous qui ne peuvent jamais changer. Ce sont ceux de l'Eglise, commandements revêtus de la même autorité, de la même authenticité que les premiers parce qu'ils ne sont que l'expression des nouveaux devoirs que nous impose le christianisme ; ils ne sont qu'un formulaire abrégé de préceptes enjoints dans l'Evangile. A cette observance des commandements de Dieu et de l'Eglise se joint la pratique envers les sacrements et toute espèce de bonnes œuvres. *Croire* et *pratiquer* compose toute l'économie de la religion chrétienne : croire à ce qui est révélé et pratiquer tout ce qui est déduit de cette révélation, tout ce qui découle du précepte, tout ce qui est ordonné ayant pour fin la vie éternelle. Ce devoir de pratique est comme celui de la croyance de nécessité absolue pour le salut. Le Sauveur dit dans l'Evangile concernant cette pratique : *Docentes servare quæcumque mandavi vobis* : «Apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai *ordonné;* et en un autre endroit, liant ces deux préceptes parce qu'ils ne peuvent être séparés, il ajoute : celui qui croira et qui persévèrera jusqu'à la fin sera sauvé; ceci veut dire : Celui qui croira et qui, accomplissant tout ce qui concerne cette croyance, par conséquent les devoirs de pratique, car l'un implique nécessairement l'autre, persévérer dans cette foi et dans l'observance de ce qu'ordonne cette foi, celui-là sera sauvé. La foi sans les œuvres est morte : *Fides sine operibus mortua est*, dit un saint Père, mais

les œuvres sans la foi sont aussi des actes inutiles, des choses mortes pour le salut; ce sont des actes humains d'une certaine moralité parmi nous, mais étant faits sans but pour l'autre vie, sans intention ni croyance envers Dieu, ils deviennent nuls pour une fin surnaturelle. D'où, *foi* et *œuvres*, deux devoirs absolument nécessaires pour tout homme qui se dit chrétien; devoirs dont il a contracté l'obligation à son baptême, devoirs dont l'accomplissement seul peut sauver son âme.

### 3e *subdivision. — Application.*

1° Vous êtes chrétiens, vous tous qui m'entendez, vous êtes venus humblement demander ce titre à la porte de nos temples le jour de votre naissance, vous avez fait un pacte solennel avec Jésus-Christ le jour de votre baptême. Qu'avez-vous promis? de croire, *credo*, et d'observer ses commandements, *serva mandata.* Voilà le vœu que vous avez fait, voilà le serment par lequel vous vous êtes liés, non avec les hommes, les hommes n'ont été témoins que de votre acte, mais avec Dieu. Je veux aujourd'hui vous interroger solennellement en présence des lieux de votre consécration sur les objets de votre promesse. Il est bon, M. T. C. F., il est bon de s'interroger par intervalles sur ses titres et sur ses promesses durant le cours de sa vie, nous avons si tôt oublié nos vœux, nous avons si tôt fait trêve avec nos plus étroites obligations. Dites-moi donc, je vous prie, où en êtes-vous de vos promesses avec le Seigneur? En devenant chrétien, vous avez juré de croire et de pratiquer la loi de Dieu. Votre titre de chrétien vous l'avez conservé ; il est beau en effet de demeurer enfant de l'Eglise et disciple de Jésus-Christ; mais les obligations qu'il implique, mais les devoirs qu'il consacre, y êtes-vous demeuré fidèle. Croyez-vous à cet enseignement invariable de l'Église catholique, le même au jour de votre baptême qu'en ce jour ou avec les lumières de votre raison vous pouvez l'étudier et en découvrir les sublimes profondeurs? Croyez-vous aux mystères chrétiens quelque innaccessibles qu'ils soient à votre intelligence? Avez-vous une foi vraie et sincère, une foi entière, cette foi dont parle saint Paul, qui doit être le fondement de l'édifice spirituel que doit élever chaque fidèle, *in fide fundati* (Colos., 1, 23); puis, comme conséquence de cette foi, pratiquez-vous ce que la loi exige, observez-vous les commandements de Dieu, ceux de l'Eglise; fréquentez-vous les sacrements et faites-vous de bonnes œuvres? Prenez-y garde, ce n'est qu'à ce signe que je vous reconnais chrétiens. Eh bien, je vous le dis au nom de Jésus-Christ, au nom de votre titre, non vous ne l'êtes pas. Que d'hommes ont trébuché ici lorsqu'ils ont essayé de marcher sur les eaux! Que d'hommes que leurs doutes ont précipités dans l'abîme et à qui le Sauveur du monde aurait pu dire comme à l'Apôtre : *Modicæ fidei*, disciple de peu de foi.

Oui, disciple de peu de foi, parce que la vôtre aussi est pleine de doutes, il n'y a pas en vous cette conviction ardente qui opère les prodiges, qui transporterait les montagnes, qui faisait les martyrs et qui peuplait jadis les solitudes. Etrange froideur que la nôtre! déplorable indifférence que celle de ces derniers temps! Le nom de chrétien est venu jusqu'à nous, et il ira jusqu'à la fin des siècles; mais ce qui fait le chrétien, ce qui le constitue tel devant Dieu, l'accomplissement du devoir, existe-t-il bien de nos jours, existera-t-il encore à la fin des temps? Oui, parce que le Seigneur a ses élus; mais comptez-en le petit nombre? comptez combien sont rares

ceux qui croient et qui pratiquent? Pour un grand nombre, la foi, qu'est-ce autre chose qu'une vaine promesse qu'on fit pour eux au jour de leur baptême, qu'ils ont renouvelée au jour solennel de leur première communion, mais dont ils ne gardent plus de souvenir, dont ils ne s'occupent plus jusqu'à leur lit de mort. Pour d'autres, la foi est un formulaire de prières qu'ils récitent le matin ou le soir avec la plus grande distraction. Et vous, intelligences d'élite, vous hommes qui, par vos lumières, vous placez si volontiers au-dessus de la foule, vous dirai-je comment vous croyez? Vous croyez quand cela plaît à votre raison, quand vos idées trouvent dans le mystère je ne sais quelle hauteur de contemplation qui élève votre âme et revient à l'exaltation de votre sentiment; vous croyez avec restriction, vous adoptez un article et vous en contestez un autre; vous trouvez le catholicisme beau, sublime, et vous ne le croyez pas assez divin; votre foi est humaine, par conséquent inactive et mourante. Qui sait même si vous n'appartenez pas à cette école progressive de nos jours, qui en exaltant la croyance chrétienne veut la modifier, qui demande à l'Eglise de changer sa discipline, d'abandonner certains mystères, d'abolir des préceptes afin qu'elle soit en harmonie avec les idées du temps, comme si la vérité n'était pas en harmonie avec les lumières de tous les âges, comme si la vérité pouvait jamais être mise en progrès. Folles théories, absurdes conceptions!

Triste chrétien celui dont la foi est chancelante, parce que, s'il fait des œuvres, elles sont sans base, sans conviction et n'auront aucun fruit.

2° Mais si la foi est rare de nos jours, combien le sont davantage les œuvres. Où sont ces chrétiens qui, se souvenant de ce qu'ils ont promis, agissent dans la pratique? Mon Dieu, que sont devenus vos commandements? Les peuples chrétiens les ont en oubli plus encore que votre peuple de Judée. Il y en a pour qui les commandements de l'Eglise n'ont plus de signification. Et nos sacrements? ne sont-ils pas désertés comme s'ils ne portaient plus de fruit, comme si Dieu n'y appliquait plus ses grâces et son amour?

Parmi ceux qui ont le nom de chrétien, il y en a que leurs proches ont apportés dans nos temples à leur naissance, et dont on apportera les dépouilles après leur mort. Où avez-vous été durant toute votre vie, pauvres catholiques, nos chers frères, nous ne vous avons jamais vus près de nous à nos cérémonies saintes; vous n'êtes jamais venus à nos sacrements.

Et vous, qui, plus fidèles, venez prendre votre part au sacrifice, à la prière, à la parole divine qui est distribuée, pourquoi faites-vous défaut à la table du Seigneur? pourquoi ne voulez-vous pas être jugés au tribunal du prêtre? Mon Dieu, les deux sacrements les plus efficaces, les plus nécessaires à notre rédemption, sont ceux que l'on délaisse! Qui donc vous sauvera, si ce n'est la pénitence? Qui donc vous nourrira, pauvres chrétiens qui avez faim, si ce n'est la chair et le sang du Fils de Dieu?

Nous sommes chrétiens, s'écriaient les martyrs dans leur interrogatoire. — Qu'est-ce à dire, répliquait le proconsul, adorez les idoles et jurez par le nom de César. — Nous t'avons dit que nous sommes chrétiens; nous croyons en Jésus-Christ, nous n'adorerons que lui seul et nous observerons sa loi; fais-nous mourir, nous sommes prêts et sans défense.

Et, en vertu de cette foi ardente et de ce dévouement à la loi du Sauveur Jésus, ils se laissaient brûler sur des bûchers ou égorger dans les prisons. Voilà, M. F., comment il faut croire; voilà comment il faut rem-

plir son devoir ; ne savez-vous pas que les martyrs ont été nos pères dans la foi, et que Dieu les a mis ainsi en exemple, afin que nous les imitions. Nous aussi, nous sommes chrétiens, M. F., beau nom, glorieux titre, permis à cette misérable philosophie du dernier siècle, aujourd'hui en agonie, permis aux Juifs et aux gentils de le railler, pour nous, c'est un nom d'honneur. Mais si nous sommes chrétiens, ne le soyons pas seulement en vertu d'une cérémonie de l'Eglise, sachons l'être par nous-mêmes, par l'accomplissement de notre devoir. Il faut être chrétien comme on devient héros, par soi-même, par sa vertu. Ne nous bornons pas à porter un beau nom et à être marqués d'un glorieux caractère. Dieu attend de nous d'autres choses : c'est aux œuvres qu'il nous appelle, c'est au devoir qu'il nous demande ; croyons et observons les commandements ; c'est à ces deux actes qu'est due la vie éternelle. Celui qui croira et qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. Si vous voulez entrer dans la vie éternelle, gardez les commandements. *Qui crediderit... Si vis ad vitam...* Belle récompense, digne du devoir qui nous est imposé ; c'est celle qui vous sera accordée si vous avez été de vrais chrétiens, et je vous la souhaite. *Amen.*

---

# MATÉRIAUX

Sommaire : I. Sujets principaux de la chaire relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — II. Sujets de cet Évangile les plus appropriés au texte et aux besoins actuels. — III. Traits historiques. — IV. Plans sur les sujets de l'Évangile de ce dimanche. — V. Prédication des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche. — VI. Esprit religieux de ce dimanche et de la semaine. — VII. Annonce des fêtes de la semaine. — VIII. Auteurs à consulter.

## I. — SUJETS PRINCIPAUX DE LA CHAIRE

relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — Leurs caractères et sources.

I. — Devoirs envers Dieu : *Cum magna voce magnificans Deum.* Nous avons donné un sermon sur ce sujet.

II. — Chasteté ou contre l'Impureté : *Occurrerunt ei decem viri leprosi, qui steterunt ei longe.* M. l'abbé Combalot a un bon sermon sur ce sujet. Matthias Faber, pour ce dimanche, a deux *conciones* sur cette matière : 1° peccata carnis quam cavenda sunt ; 2° incentiva et remedia luxuriæ. Chevassu et plusieurs autres prônistes traitent aussi de l'impureté.

III. — Confession. *Ite, ostendite vos sacerdotibus.* Quelques-uns, comme Billot et Thiébaut, font aujourd'hui leur prône sur la *confession.* Nous avons exposé ce sujet au dimanche de la Passion, dans le t. Ier. Voir encore : 1° notre *Panorama des Prédicateurs ;* 2° notre *Journal de la Prédication ;* 3° notre *Répertoire de la Doctrine chrétienne*, t. III, des *Sacrements*, où cette matière est amplement traitée.

IV. — Foi ou Confiance en Dieu : *Surge, vade, quia fides tua te salvum fecit.* (*Voir* notre petite homélie ci-dessus au t. Ier, p. 140, et les règles tracées à la p. 144.)

## II. — SUJETS DE CET ÉVANGILE LES PLUS APPROPRIÉS AU TEXTE ET AUX BESOINS ACTUELS.

Devoirs envers Dieu. — Amour de Dieu. — Chasteté.

Choix du sujet. Quelques-uns choisissent pour ce jour le sujet : *Chasteté*, d'après ce passage de l'Evangile : *Occurrerunt ei decem viri leprosi.* On trouvera dans notre *Journal de la Prédication*, à la lette Luxure, d'excellents sermons et d'abondants matériaux sur cette question fort délicate.

Le sujet : *Devoirs envers Dieu* comprend ceux de : *Amour de Dieu, Service de Dieu*, etc. Il revient plusieurs fois dans l'Evangile, surtout aux passages de *Diliges Dominum Deum tuum*.

MANIÈRE DE LE TRAITER. — Deux points capitaux à exposer : 1° *motifs* d'aimer Dieu, de se vir Dieu ; 2° *manière*. Ce plan naturel et fort régulier donne lieu à un excellent sermon. Le champ est vaste, on n'a qu'à y puiser et développer noblement, chaleureusement, pieusement.

## III. — TRAITS HISTORIQUES.

Sur l'amour de Dieu.

Modèles d'amour de Dieu dans l'ancienne loi : Moïse, Abraham, Judith, Job, David. — Dans la nouvelle loi : sainte Marie-Madeleine, saint Jean-Baptiste, saint Jean l'évangéliste, saint Pierre, saint Paul, les apôtres, les premiers chrétiens, les martyrs.

Parmi les saints : saint Augustin, saint Bernard, saint Ignace de Loyola, saint Philippe de Néri, sainte Thérèse, sainte Gertrude, saint François de Sales, saint Louis de Gonzague, sainte Catherine de Gênes, saint Jean de la Croix.

## IV. — PLANS SUR LES SUJETS DE L'ÉVANGILE DE CE DIMANCHE.

PLAN SUR NOS DEVOIRS ENVERS DIEU.

(M. l'abbé C. Martin).

I. — OBLIGATION DE CES DEVOIRS.

*Subdivisions :* 1° Comme êtres créés ; — 2° Comme êtres rachetés.

II. — INGRATITUDE DES IMPIES.

*Subdivisions :* 1° Ils oublient ces devoirs ; — 2° Ils les refusent à leur Créateur et Sauveur.

—

PLAN SUR LES EFFETS DE LA CONFESSION.

(Tiré de Reyna).

*Domin.* III *Quadrag.*

Confessio quinque stupendas operatur mutationes Mutat : 1° Peccatorem in pœnitentem ; — 2° Peccatum in virtutem ; — 3° Deum iratum in benignum ; — 4° Cœlum clausum in apertum ; 5° infernum in cœlum.

—

PLAN SUR LA CHASTETÉ.

(Par M. l'abbé C. Martin).

I. — DES DEUX SORTES DE CHASTETÉ.

*Subdivisions :* 1° Intérieure ; — 2° Extérieure.

II. — LEUR OBLIGATION.

*Subdivisions :* 1° D'après l'Ecriture ; — 2° L'exemple des saints ; — 3° Le sentiment public ; — 4° La perfection où elles élèvent l'âme.

—

PLANS SUR LA LUXURE OU VOLUPTÉ.

Comme on aime le nouveau et l'actuel, nous ne pouvons mieux donner sur cette matière que les plans : 1° Du R. P. Félix, et 2° de M. l'abbé Combalot, dont nous avons reproduit les sermons dans notre *Journal de la Prédication.*

1. — PLAN SUR LA VOLUPTÉ.

(Par le R. P. Félix).

I. — ELLE EST LA CAUSE PRINCIPALE DE LA PERTE ÉTERNELLE DES HOMMES.

II. — ELLE EST LA CAUSE PRINCIPALE DE TOUTES LES CALAMITÉS PHYSIQUES ET MORALES.

2. — PLAN SUR LE SENSUALISME.

(Par M. l'abbé Combalot).

I. — RAVAGES DU SENSUALISME DANS LE MONDE.

II. — SES RAVAGES DANS LES INDIVIDUS.

—

## V. — PRÉDICATION

des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche.

SAINT AUGUSTIN a un excellent sermon tiré de cet Evangile, sur la *Reconnaissance des bienfaits de Dieu.* Il est rapporté dans le *Recueil des Homélies des Pères*, de M. l'abbé Poussin, et dans celui de M. l'abbé Méry.

LE V. BÈDE entend par les lépreux les hérétiques. A l'occasion du : *Ostendite sacerdotibus*, il parle de la dignité sacerdotale. Il s'applique particulièrement à

montrer l'ingratitude des hommes envers Dieu. Son homélie courte, simple, facile, pas trop mystique, peut servir à l'imitation. Elle est citée toute entière par M. l'abbé Poussin, comme un modèle, pour ce dimanche.

Saint Antoine de Padoue a deux bonnes pensées dans son sermon de ce jour : 1° peccator est leprosus, qui ad Deum debet accedere ut salutem et misericordiam petendo obtineat ; 2° ingratitudo condemnenda est, nam omnia non nobis sed Deo tribuenda sunt.

Saint Bonaventure a quatre sermons sur cet Evangile. Voici le plan du premier, qui est le meilleur : 1° Contrahitur lepra spiritualis quatuor modis : corde, ore, opere, consuetudine ; 2° sanatur vero baptismali regeneratione, compunctione, confessione, satisfactione.

### VI. — ESPRIT RELIGIEUX DE CE DIMANCHE ET DE LA SEMAINE.

Colloque familier pour la congrégation ou la prière du soir.

#### DE LA RECONNAISSANCE ENVERS DIEU.

La chose que je veux vous faire considérer dans notre Evangile, c'est l'ingratitude dont les Hébreux nous donnent aujourd'hui l'exemple. Sur les dix lépreux guéris, un seul, un Samaritain, vient rendre grâces à Dieu ; les neuf autres ne viennent point le remercier, parce que ces hommes, qui avaient si bien commencé leur prière, ne persévérèrent pas. Ils attribuaient sans doute à la pratique de la loi de Moïse la guérison qui était un acte évident de la puissance de Jésus-Christ ; et le Samaritain a compris que c'était par une vertu divine que sa lèpre venait d'être guérie ; il se hâte de revenir pour remercier le Sauveur, pour s'humilier devant le Maître, et glorifier enfin la puissance de Dieu.

N'imitons point l'ingratitude de ces malheureux ; ayons le sentiment de reconnaissance de ce pauvre Samaritain. Aussi bien, comme dit saint Pierre, dans toute nation, celui qui craint Dieu et l'honore lui est agréable, car, devant Dieu, il n'y a pas d'acception de nation. Si nous n'avions pas le sentiment de reconnaissance, nous serions perdus à tout jamais. La reconnaissance, cette inclination du cœur qui nous porte à rendre au bienfaiteur l'équivalent du bienfait qu'il nous a donné, c'est un acte de justice, M. F. Il faut bien pourtant qu'il y ait au fond du cœur un souvenir affectueux pour celui qui nous a enrichis, et qu'il y ait dans notre esprit une appréciation de la grandeur du don reçu. Reconnaître, M. F., c'est connaître deux fois ; c'est connaître par l'esprit, par l'intelligence, c'est pénétrer dans la nature du don reçu ; c'est connaître toute la grandeur de celui qui nous a donné, sa générosité infinie ; et connaître par le cœur, c'est conserver un affectueux souvenir des biens dont nous avons été comblés. Or, qui nous a plus enrichis que Dieu ? Qu'avons-nous, que nous n'ayons reçu, dit saint Paul (I Cor., IV, 7) ? Est-ce l'être que nous nous sommes donné nous-mêmes ? Non ! nous l'avons reçu. Est-ce la vie temporelle ? C'est Dieu qui nous l'a donnée. Est-ce la raison, la lumière intellectuelle, que nous devons à nous-mêmes ? C'est un don de Dieu. Est-ce le sentiment, la sensibilité, en un mot, tous les dons naturels ? Ils viennent de Dieu, vous le savez. Donc, il faut s'en servir pour Dieu. Et, quant aux dons surnaturels, quant à la grâce, quant à la foi, quant à l'illumination de notre âme, quant à la promesse de la béatitude, ce sont des dons tout gratuits du Seigneur. Il nous en a comblés tous, M. F. ; sachons apprécier la grandeur de tous ces dons et conservons-en dans notre cœur un affectueux souvenir.

### VII. — ANNONCE DES FÊTES DE LA SEMAINE.

L'Exaltation de la Sainte-Croix.

Cette fête est extrêmement ancienne dans l'Eglise ; et ce qui l'a rendue célèbre, sont les deux batailles que Constantin et Héraclius remportèrent contre les infidèles.

Constantin, le premier des empereurs chrétiens, étant prêt de livrer bataille contre Maxence, aperçut une croix dans le ciel, alentour de laquelle étaient écrites ces paroles : « Tu vaincras en ce signe. » Ce grand prince, rempli de confiance, attaqua le tyran, le défit, et passa toutes ses troupes au fil de l'épée. En reconnaissance, il ordonna qu'on ôterait les aigles des bannières impériales pour y mettre la croix, qu'on la graverait sur toutes les monnaies, jusque dans les portraits qu'on ferait de sa personne; il voulut qu'on le représentât tenant dans la main droite un globe surmonté d'une croix, pour faire connaître qu'il était redevable à ce signe sacré de la conquête du monde. Il la fit honorer ensuite par tout son Empire, avec défense qu'on s'en servît jamais pour punir aucun malfaiteur.

A l'égard de l'empereur Héraclius, il était en guerre avec Chosroës, roi de Perse, dont les forces étaient infiniment supérieures aux siennes; car ce roi infidèle ayant pris la ville de Jérusalem, y tua quatre-vingt mille hommes, fit prisonnier le patriarche Zacharie et enleva la croix sacrée de Jésus-Christ, que sainte Hélène, mère de Constantin, avait fait mettre dans cette ville.

Héraclius au désespoir de cet enlèvement, rassembla toutes ses forces pour marcher contre Chosroës; et avant que de l'attaquer, il ordonna dans tous ses Etats des jeûnes et des prières publiques. Les troupes de ces deux princes étant en présence, Héraclius implora le secours de la très-sainte Vierge, et prit en main une de ses images, après quoi il attaqua l'armée de Chosroës, la battit et la mit en fuite. Chosroës étant mort, il fit la paix avec Siroës son successeur, et entre les principaux articles, il l'obligea de rendre la sainte croix et de donner la liberté au patriarche Zacharie.

Après cette victoire, Héraclius rentra à Jérusalem revêtu de ses habits royaux, et portant sur ses épaules la croix du Sauveur. Mais comme il voulut passer par la porte qui conduit au Calvaire, il fut arrêté par une main invisible, sans pouvoir aller plus loin. Le patriarche Zacharie, qui l'accompagnait, prit la liberté de lui dire que ce n'était pas dans cette pompe que Jésus-Christ porta sa croix, et qu'il n'avancerait pas chargé du bois précieux, s'il ne quittait tous ces ornements. L'empereur ayant déposé ses habits royaux, sa couronne, et s'étant mis nu-pieds, passa sans peine et remit la sainte croix à l'endroit même, d'où Chrosroës l'avait ôtée. Cette précieuse croix ne fut pas plutôt exaltée, que quantité de paralytiques et d'aveugles furent guéris.

Ce que nous devons admirer dans ces traits miraculeux, c'est l'honneur et le respect infini que ces grands empereurs ont porté à la croix du Sauveur. Ils l'ont honorée, parce que Jésus-Christ l'a choisie pour son trône, pour ses armes et pour le lit d'honneur sur lequel il a voulu mourir.

Ils l'ont honorée, à cause des grands mystères qu'elle nous rappelle, comme la sainte Trinité, l'Incarnation, la Passion et le grand ouvrage de notre Rédemption.

Ils l'ont honorée, parce qu'elle est la source des grâces et des bénédictions, l'instrument de notre salut, la clef du paradis, la marque des chrétiens et des prédestinés.

Imitons ces vertueux empereurs, exaltons la croix du Sauveur dans nos actions et dans nos cœurs. Exaltons-la dans nos actions, en nous prosternant devant elle, en la saluant, en la baisant et en nous munissant souvent de ce signe sacré.

Exaltons-la dans notre cœur par la mortification, par la patience dans les tentations, dans les tribulations, les maladies, les traverses, les injures, les mépris et les calomnies.

Exaltons-la, en faisant un bon usage de la grâce et des sacrements, en nous en approchant souvent et dignement; c'est par le moyen de la croix qu'ils nous ont été mérités; c'est le pressoir sacré, d'où l'huile et l'onction de la grâce ont découlé.

Exaltons cette sainte croix, en vivant en vrais chrétiens, et ne rougissant jamais de confesser le nom de celui qui nous a mérité ce titre.

Aimons, adorons et embrassons cette croix, afin d'avoir part au salut que le Sauveur nous a acquis par elle.

N'oublions jamais que c'est une nécessité pour nous de souffrir, tant que nous serons dans ce monde, que le Sauveur a prononcé pour tous cet oracle : « Que celui qui veut venir après moi porte sa croix et me suive. » Souffrons avec une patience persévérante, inaltérable, humble et soumise ; regardons notre chef ; et touchés de son exemple, disons-nous : « Si le bois vert a été ainsi traité, que sera-t-il fait au bois sec ? » Si un Dieu a enduré de la sorte, que doivent endurer des hommes criminels ? C'est en souffrant aussi avec Jésus-Christ que nous exalterons sa sainte croix, et que nous mériterons de régner avec lui.

On fait en ce jour la bénédiction des semences pour deux raisons : la première, pour prier le Seigneur de répandre ses miséricordes, tant sur les travaux de ceux qui cultivent la terre, que sur les grains, afin qu'étant jetés dans le sein de la terre, ils puissent croître et multiplier.

La seconde, pour nous inviter, après avoir recueilli ces mêmes grains, à remercier le Seigneur et adorer sa providence, qui malgré nos offenses continuelles, prend un si grand soin de nous procurer la nourriture et les nécessités de la vie.

### VIII. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. Augustin, Quæst. evang., l. II, q. 40 ; — serm. 177. — Le V. Bède, homil. Æstival. — S. Bernard, serm. 1 in Capite jejun. ; — serm. 51 in Cant. ; — serm. in Dom. IV post Pentec. — S. Bonaventure, 4 serm. in hoc Evang. — S. Thomas, serm. 1 in id.

PRONISTES.

Sur la Luxure, voir : S. Bonaventure, serm. 4 in Pentec. — S. Thomas de Villeneuve, serm. in S. Idelph. — Le P. Lejeune, La Colombière, La Rue, Lafiteau, Dufay, Chevassu.

Voyez : 1° Notre *Journal de la Prédication*, lettre L ; 2° notre *Panorama des Prédicateurs*, et 3° notre volume du *Décalogue*, qui fait le tome II du *Répertoire de la Doctrine chrétienne*, où tout ce qui a rapport à l'impureté a été complétement exposé.

---

QUATORZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

# SERMON SUR LE SALUT

Par M. l'abbé C. MARTIN, chanoine.

## PLAN

| 1er point. — Motifs pour faire son salut. | 2e point. — Négligence du salut. |
| --- | --- |
| Subdivisions. | Subdivisions. |
| C'est une affaire : | On la regarde comme une affaire : |
| 1° Importante ; 2° nécessaire ; 3° à perte irréparable. | 1° Sans grandeur ; 2° secondaire ; 3° de circonstance. |

Texte : *Quærite primum regnum Dei.* (Luc., xii, 31.)

« Le croira-t-on, disait Bossuet, le croira-t-on si je le dis : la nature humaine est comme endormie au milieu de cette action si vive et si empressée qui paraît ; la plupart des hommes languissent au-dedans de leur cœur dans une mor-

telle léthargie. » Nous pouvons l'en croire, l'orateur chrétien disait vrai. Voyez ce qui se passe : Des hommes sont à la peine, leur activité se déploie, leur génie invente, leurs forces exécutent, ils sont infatigables, ils ne s'arrêtent pas un instant ; à voir cette nature humaine, elle ne dort pas, elle est debout qui veille. mais si vous descendez dans les profondeurs du cœur de l'homme, c'est là qu'il dort d'une mortelle léthargie. Qui pense à Dieu? qui veille à son âme? qui songe au salut éternel? On pense à ses plaisirs, on veille à ses intérêts, on songe à ses affaires. Quelles affaires? celles de la terre; et comme si celle du salut n'en était pas une, on la dédaigne, on la laisse dans l'oubli. Mais le Seigneur ne vous laissera pas dans ce coupable assoupissement; vous parlant par la bouche de son apôtre : Levez-vous, dit-il, c'est l'heure de sortir de votre sommeil : *Hora est jam nos de somno surgere.*

Eveillez-vous donc, secouez votre torpeur et cherchez le royaume de Dieu : *Quærite primum regnum Dei.* Vous n'avez cherché jusqu'ici que les biens de ce monde, vous vous êtes arrêtés aux choses viles de la terre, il est temps de vous détromper, d'être prudents, d'être sages; cherchez donc avec ardeur le royaume de Dieu comme un trésor : *Sicut thesaurum absconditum;* cherchez-le comme une perle de haut prix, parce qu'il n'y a rien qui soit d'une plus grande valeur pour vous. Le royaume de Dieu, c'est le salut de votre âme; c'est votre gloire et votre récompense dans l'autre vie. En vérité, est-il rien qui mérite plus notre vigilance et nos soins?

Chrétiens, ne soyons point sourds à cette parole du Seigneur qui retentit aujourd'hui à nos oreilles. Si nous sommes dans le sommeil, éveillons-nous et méditons sur la sérieuse vérité du salut de notre âme; au moins méditons si nous n'agissons pas, au moins réfléchissons pour nous confondre si nous sommes indifférents quant à nos œuvres.

Je me propose, dans cet entretien, d'arrêter votre pensée : 1° sur les *motifs du salut ;* 2° sur la *négligence générale du salut.*

---

## Ier POINT. — MOTIFS POUR FAIRE SON SALUT.

### 1re *subdivision. — Premier motif. — C'est une affaire importante.*

L'importance d'une œuvre se mesure sur ses conséquences. Une guerre entre deux Etats est jugée une affaire importante, parce que l'existence, ou tout au moins l'indépendance de l'un ou de l'autre est en question. Une maladie grave est considérée comme une chose importante, parce qu'on touche aux limites de la vie ou de la mort. Un établissement, un long voyage, une entreprise grave, sont des affaires importantes, parce que l'avenir y est engagé. Jugeons le salut sur les mêmes principes. De quoi s'agit-il ici? Non pas seulement d'une guerre, d'un voyage, d'une entreprise, d'une maladie, mais bien de la destinée de notre âme. Où irai-je après mon pèlerinage terrestre? Monterai-je dans les cieux pour m'y reposer dans des félicités inénarrables, au sein de la Divinité, où serai-je précipité dans les abîmes d'un enfer éternel? Telle est ma situation pleine de perplexité, de cruelles angoisses à toute heure de ma vie. Faire échapper mon âme à cet épouvantable malheur, lui assurer la possession du ciel, voilà en quoi consiste l'affaire de mon salut ; car ces deux conséquences sont inévitables : un bonheur ou un malheur suprêmes. Dites-moi, M. F., ainsi considérée, existe-t'il d'affaire plus sérieuse, plus importante que celle du salut?

*2e subdivision. — Deuxième motif. — C'est une affaire indispensable.*

A l'importance de l'affaire du salut se joint un motif plus impérieux, celui de sa nécessité.

Est absolument nécessaire, ce dont on ne peut se passer. Or, le salut est notre fin, le but de notre création, celui de notre existence. Le Seigneur, dans sa mystérieuse sagesse, nous a faits pour deux mondes, l'un terrestre, que nous ne devons habiter qu'en passant, l'autre céleste, où nous devrons vivre éternellement; d'où il résulte qu'il y a pour nous double fin, fin particulière ou prochaine qui se rapporte à ce monde, fin ultérieure ou dernière qui se rapporte à l'éternité; mais la première de ces fins n'est qu'un moyen pour atteindre la seconde, et on peut dire avec exactitude que l'homme n'a qu'une fin, qui est la véritable, la fin nécessaire, indispensable, l'acquisition du bonheur céleste par l'œuvre du salut: *Porro unum est necessarium.*

Il ne faut pas vous imaginer, par exemple, si vous êtes d'auguste race, que Dieu vous ait envoyé au monde spécialement pour perpétuer votre maison. Si vous êtes savant, que ce soit pour agrandir la science; ce but est le but prochain de la vie, mais ce n'est pas le but principal; celui-ci est unique, il est à part, il n'a rien de comparable.

Si donc je vous demande: où allez-vous? vous ne devez pas dire: je vais faire fortune, je m'établis, j'élève une famille, je fais des découvertes, je fais la guerre, je vaque à l'industrie; ce n'est pas là que vous allez, ce que vous faites n'est pas essentiel; vous allez à l'éternité. Voilà le terme sûr, principal et important que vous atteindrez.

Suis-je forcé de tendre à ce but?

Le soleil ne pourra jamais s'empêcher d'échauffer; les plantes et les animaux ne pourront cesser d'être utiles à l'homme. Plutôt que de violer la loi finale de leur existence, ces créatures cesseraient d'être. L'homme, au contraire, par un rare privilége, en vertu de sa liberté, peut violer cette loi; mais de même que pour les animaux et les plantes leur existence cesserait si elles violaient leurs lois finales, de même tout est détruit pour l'homme, tout est perdu pour lui s'il voile les siennes. Que restera-t-il à l'homme qui ne va pas à son terme, qui ne se sauve pas? Rien. Rien, c'est mal dire, pire que le rien. Le désespoir de n'avoir point acquis le bonheur qui lui était promis, le désespoir de ne plus pouvoir le recouvrer, le malheur du châtiment, la malédiction de Dieu. Que doit-il arriver à celui qui reste en c[illegible]min et n'atteint pas son but? De se damner, d'aller droit aux abîmes de l'enfer avec les démons.

*3e subdivision — Troisième motif. — C'est une affaire dont la perte est irréparable.*

On dit de beaucoup de choses de ce monde qu'elles sont irréparables. Le temps le devient par sa fuite, la santé le devient à l'égard de certaines maladies; un grand revers de fortune, une défaite dans une guerre sérieuse, sont des événements que l'on croit désespérés pour toujours, et on regarde une flétrissure faite à l'honneur comme un cachet de honte qui ne s'efface plus à l'égard d'un individu comme d'une famille. Donc, l'on conclut qu'il faut mettre à profit le temps, qu'il faut veiller à sa santé, qu'il faut conserver avec soin son honneur et prendre garde d'avoir un mauvais sort dans

ces événements, dont le résultat ne se répare plus. Cette conclusion est juste et pour tous nécessairement raisonnable. Mais je puis dire sans nuire à l'exacte vérité, qu'ici-bas il n'y a rien d'absolument irréparable. Les jours peuvent rigoureusement être réparés par les jours qui suivent, les années par les années : combien d'hommes ont racheté leur temps? combien qui ont racheté leur folle jeunesse par l'utile emploi des jours qui l'ont suivie; et saint Paul ne dit-il pas aux Ephésiens : Rachetez le temps, parce que les jours sont mauvais; le père et le maître ne disent-ils pas à tout instant à l'enfant qui dissipe ses heures : Soyez à l'œuvre et réparez le temps qui n'est plus. Les événements malheureux se réparent par des succès et des prospérités; et l'honneur, s'il a eu quelque atteinte, ne reparaît-il pas avec son éclat dans l'homme redevenu sincèrement probe et vertueux.

Mais, qu'est-ce encore que cette irréparabilité des choses terrestres, quand j'accorderais qu'elle est réelle, elles ont si peu de valeur, elles sont si passagères, on peut si aisément y suppléer. Cependant, on ne s'y expose pas; on met tout à profit pour éviter ces fâcheux résultats que l'on trouve humainement irréparables: on est circonspect, vigilant, plein de prudence de sagesse dans ses projets, dans ses actes comme dans l'usage de ce qui pourrait être dangereux. Si donc l'on est plein de prudence dans les choses humaines, si l'on conclut à la nécessité de ne rien négliger dans le concours aux événements dont le résultat peut être irréparable, malgré qu'au fond cette irréparabilité n'existe pas, malgré que ces objets soient d'une si mince valeur, que pourrons-nous dire, nous, de l'irréparabilité du salut? Ne devons-nous pas, pour de plus justes motifs, conclure que nous devons l'empêcher, que c'est d'une absolue nécessité de l'éviter; car enfin elle a d'infinies conséquences et elle n'est, hélas! que trop réelle. Dieu n'agit pas arbitrairement comme les hommes, et il ne change rien à ses desseins ni aux lois générales qu'il a établies; mais il ne nous placera pas dans deux situations différentes pour acquérir le ciel; il ne nous a pas fait deux vies d'épreuve pour mériter le bonheur de la dernière; c'était assez d'une de ces vies, et certes nous la trouvons assez mauvaise et assez périlleuse, relativement à ce que nous devons y chercher, pour ne pas désirer qu'une seconde qui lui soit semblable lui succède. Ainsi notre vie terrestre écoulée, une autre la remplacera incessamment, qui sera la bonne, la véritable, celle de la récompense. Mais nos mérites nous venant de la première, unique pour l'épreuve, le sort qu'ils nous feront dans l'autre sera irrévocable, nous devrons l'accepter tel qu'il sera, sans espérer d'y apporter le moindre changement. « La mort, dit Bossuet, n'est pas la destruction de ce qui s'est passé dans celle-ci; elle en est au contraire la confirmation et la ratification dernière. » (*Fragment d'un discours sur la Toussaint*, page 33.) « C'est pourquoi, continue le même docteur, nous lisons ces paroles dans l'Ecclésiaste : Où l'arbre sera tombé, il y demeurera pour toujours : *Ubi ceciderit urbor, ibi erit*, » c'est-à-dire que cet arbre ne se redressera plus, qu'il ne prendra plus racine, qu'il ne pourra plus porter de bons comme de mauvais fruits; il est tombé, il demeurera là où il est, *ibi erit*. Appelez les morts, invitez-les à venir une seconde fois partager votre vie. Non, c'est fait pour jamais, ils ne vous entendent pas. Cependant, ils se réveilleront, ces morts, et un jour ils demanderont leurs dépouilles vivantes au sépulcre. Oui, ils ressusciteront pour le jugement, ils ressusciteront pour la gloire et l'opprobre : *Evigilabunt alii in vitam æternam, et alii in opprobrium.* (Daniel,

xii, 12); mais à la vie de ce monde, il n'en reviendra pas un seul; mais l'existence d'ici-bas, aucun ne la recouvrera, parce que cette existence une fois prise ne se rend point, et que le temps avare et inexorable ne se met pas deux fois à votre usage pour recommencer à vivre, *et tempus non erit amplius*. Quand arrive la fin de cette vie, arrive aussi pour chacun de nous la confirmation et la ratification dernière du choix que nous avons fait pour l'autre, soit du bonheur, soit du malheur. Mais nous ne reviendrons pas sur ce choix, ne l'espérez pas; la loi est inexorable. : *Si pauci sunt qui salvantur ?* Seigneur, y aura-t-il peu d'hommes de sauvés? demandait un Juif au Sauveur. — Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, répondit le divin Maître, parce que, je vous le dis, beaucoup chercheront à entrer et ne le pourront pas. « Quand le père de famille sera entré et qu'il aura fermé la porte, vous qui êtes dehors vous frapperez à cette porte, disant : Seigneur, ouvrez-nous, et il vous répondra : je ne sais d'où vous êtes : » *Incipietis pulsare ostium, dicentes... aperi nobis ; et respondens dicet vobis : Nescio vos unde sitis.* A cette réponse, vous continuerez à frapper en disant : Seigneur, nous avons mangé et bu devant vous, nous avons écouté vos leçons sur les places publiques : *Et in plateis nostris docuisti.* — Je ne sais qui vous êtes : loin d'ici, ouvriers d'iniquité, répliquera-t-il une seconde fois avec vigueur : *Discedite a me, omnes operarii iniquitatis.* L'affaire est perdue, perte irréparable.

Dix vierges prenant leurs lampes allèrent au devant de l'époux et de l'épouse. C'est la parabole de l'Evangile.

Cinq de ces vierges étaient folles, et elles ne portèrent point d'huile avec elles; mais les cinq autres qui étaient sages, mirent de l'huile dans leurs vases. L'époux tardant de venir, le sommeil les surprit à la porte de la salle du festin, et toutes dormirent.

Mais tout à coup, au milieu de la nuit, retentit autour d'elles cette clameur : Voici l'époux, hâtez-vous, accourez au-devant de lui : *Ecce sponsus, exite obviam ei.* Alors les dix vierges se levèrent et préparèrent leurs lampes. Mais les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, parce que nos lampes s'éteignent. Non, dirent celles-ci, de peur que nous n'en ayons ni pour vous ni pour nous ; allez plutôt en acheter chez le vendeur. Pendant qu'elles allèrent acheter leur huile, l'époux arriva. Celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui à la noce, et la porte fut fermée : *Et clausa est janua.* En peu d'instants revinrent les autres vierges, et elles crièrent devant cette porte : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Mais le Seigneur répondit : En vérité, je vous le dis, je ne vous connais pas : *Amen dico vobis : Nescio vos.* (Matth., xxv, 12.) La porte était fermée, elle l'était pour jamais, *clausa est janua* ; et tandis que dans l'intérieur du palais les vierges qui avaient pu suivre l'époux prenaient part aux réjouissances nuptiales, les autres, qui avaient été moins sages et moins prudentes, se lamentaient au dehors sans espoir d'être admises à ce banquet de délices. Cette parabole est gracieuse et touchante; mais la fin en est terrible. Eh bien ! cette fin n'est que l'effrayante réalité de la nôtre.

Comme les dix vierges, nous passons notre vie en courses, en veilles, en sommeil pour surprendre l'arrivée de l'époux, et les mêmes incertitudes nous attendent pour être admis au festin. Quand arrivera le Seigneur et qu'il nous ouvrira ses tabernacles, nous accourrons à lui tenant en main nos lampes, qui sont nos âmes, dit un saint Père. Mais si nous ne sommes

prêts à le suivre, si nos vases ne sont pleins d'huile, c'est-à-dire si cette âme que nous présenterons à Dieu n'est point ornée de vertus, nous n'entrerons pas à sa suite, la porte se fermera sur nous, et il répondra à nos cris : « En vérité, je ne vous connais pas : *Nescio vos.* Nous aurons beau nous lamenter, nous aurons beau demander grâce, nous ne serons plus écoutés. La prière n'est exaucée qu'en ce monde ; en l'autre, Dieu la repousse. Le pardon n'est accordé qu'en cette vie ; en l'autre, c'est la justice, la rigoureuse, l'inexorable justice. Le salut, s'il est réparable, ne l'est qu'en ce monde ; en l'autre, il n'y a plus d'espérance. Destinées humaines, vous êtes immuables dès que la mort vous a fixées ! Votre sort dans l'autre vie, chrétiens, demeurera éternellement ce qu'il sera dès le premier instant. Eh bien ! en présence d'une semblable rigueur, en présence de cette absolue irréparabilité dans le salut, M. F., ne trouvez-vous point qu'il est non-seulement important, mais de la dernière nécessité de regarder cette affaire comme l'affaire essentielle, d'y veiller et de la traiter jusqu'à ce que nous l'ayons fixée ? Quelle folie de penser et plus encore d'agir autrement ! Voyons cependant comment les hommes négligent une affaire aussi essentielle.

## IIe POINT. — NÉGLIGENCE GÉNÉRALE DU SALUT.

On considère cette œuvre comme étant : 1° sans grandeur ; 2° secondaire, et 3° de circonstance.

### 1re *subdivision. — On la regarde comme une affaire sans grandeur.*

Je demanderai d'abord en quoi consiste la grandeur d'une œuvre ? où sont les gloires qui la couvrent d'un ineffaçable éclat ? La grandeur d'une œuvre est assurément dans sa fin et sa durée plutôt que dans les dehors qui la décorent. Le monde jugeant les formes et non le fond, appelle grandeur ce qui brille d'un éclat passager, et dédaigne ce qui est de nulle apparence.

Un homme est revêtu de la pourpre, un capitaine revient de la conquête du monde, un sage dicte des lois à des peuples qui l'on consulté. Voilà la grandeur et la gloire, a dit le monde. C'est pourquoi vous qui voulez de la gloire, ambitionnez le titre de guerrier, étudiez, aimez la science pour être un jour l'oracle de votre patrie, amoncelez une immense fortune sur votre patrimoine obscur. Vous étiez au village, vous n'aviez point de nom dans votre province, allez à la ville et appelez à votre aide l'intrigue. Vous êtes petit, devenez haut et puissant ; votre carrière est oubliée, suivez celle des armes, prenez la robe, montez aux premiers emplois. Voilà la grandeur et la gloire, a dit le monde. Pour le salut de l'âme, il n'a pas un mot, il ne peut mériter auprès de lui aucun honneur, aucune estime. Mais qu'est-ce que le salut ? J'ai à vous dire, moi, M. F., que c'est un acte plus glorieux que tout ce que vous pouvez imaginer de plus brillant sur la terre, et que si l'opinion lui refuse son estime, c'est qu'elle ne le connaît pas. Le salut, c'est la conquête d'un bien qui ne périt pas, c'est l'acquisition d'un bonheur souverain et immortel. Sa nature est donc infiniment supérieure à tout ce que vous pouvez imaginer ; sa fin, c'est l'immortalité, c'est le couronnement des œuvres du juste, ce qui est grand et ce qui ne passe pas. Que sont les honneurs et les richesses terrestres ? des biens aussi ; je ne veux pas leur

ôter leur caractère ; mais ils manquent de la qualité qui en fait des grandeurs; ils n'ont pas de durée, ils n'ont pas une fin propre; ils ont de l'éclat, mais ce faux éclat éblouit un instant pour se ternir aussitôt. Le salut est seul une œuvre grande et glorieuse, parce que seul il en a les caractères.

Celui donc qui, dédaignant les honneurs du monde, demeure fidèle à Dieu, accomplit modestement ses devoirs et sauve son âme, celui-là seul fait une œuvre grande, une œuvre digne d'estime, pleine de gloire. Le monde l'oublie, son opinion peut le flétrir, qu'importe? quelqu'un qui vaut plus que le monde lui applaudit; il a dans sa conscience un meilleur juge que l'opinion qui l'encourage à son labeur et qui l'aidera à arriver à sa fin. L'ermite Paul vivait au désert, habitait une cellule de quatre pieds, adorait Dieu, et se plaignait le matin au soleil de ce que ses rayons le détournaient de la prière. L'empereur romain fulminait dans l'univers des édits de proscription contre les chrétiens, remportait des victoires sur les Parthes, et montait en triomphe au Capitole. Où est la gloire et la grandeur de l'acte? J'aime mieux la grotte de Paul que le char de triomphe; j'aime mieux la victoire du salut que la victoire sur les Parthes.

L'opinion mondaine était pour l'empereur cependant; qui n'eût envié sa pourpre? mais le ciel était pour l'ermite. La conscience, la philosophie, la raison lui applaudissaient dans son cœur. Et aujourd'hui, qui osera dire que la vie du solitaire, qui était d'obtenir à tout prix le salut de son âme, ne soit au-dessus des actes les plus brillants du chef de l'empire romain?

2e *subdivision. — On regarde le salut comme une œuvre secondaire.*

Je ne parlerai point ici de ces malheureux chrétiens qui, ayant abjuré leur croyance, ont par là même abjuré l'espérance dans l'avenir, et qui, honteux d'une origine céleste, désirent s'ensevelir tout entiers dans le tombeau. Qu'est le salut pour ces hommes qui le repoussent? il n'est plus seulement une œuvre secondaire, il est un souvenir importun qu'ils veulent éloigner de leur esprit. Celui qui a dit à Dieu avec blasphème : Je ne te servirai pas : *Non serviam*, a aussi dit à son âme : je ne te sauverai point. Seigneur, il n'y a ici devant vos autels aucun de ces infortunés qui n'a plus le souvenir de vous et pitié pour son âme : chrétiens, vos œuvres sont coupables, mais au moins vous croyez encore, et vous méditez par intervalles la grande affaire du salut.

Le salut, avons-nous dit, est une œuvre nécessaire : *Porro unum est necessarium.* Le caractère d'irréparabilité dont elle est marquée nous a fait comprendre son importance et le soin qu'elle mérite de notre part. Dire que le salut est l'affaire nécessaire par excellence, qu'elle ne se répare pas, c'est dire qu'elle doit occuper le premier rang dans nos différents travaux de ce monde. Rien de plus rigoureux; et certes, il ne faut pas un effort de raison pour le comprendre; or, nous la mettons à la seconde place.

Commençons par ce monde, dit-on souvent, nous serons à temps de songer à l'autre. A quoi bon tant d'inquiétudes; Dieu est bon, et il ne nous a pas faits pour nous perdre. Sur ces maximes de votre sagesse, votre âme se rassure et vous voilà en paix; vous vous bâtissez de belles demeures : *Sicut enim erant in diebus ante diluvium, comedentes et bibentes, nubentes et nuptiis tradentes ad eum diem quo intravit Noe in arca.* (Matth., XXIV, 38.) Vous mangez, vous buvez, vous mariez vos fils et vos filles, comme faisaient

les hommes avant le déluge; *manducemus et bibamus;* vous recherchez les emplois, vous vous avancez dans le monde, vous acquérez des richesses, vous vous faites remarquer parmi vos semblables. Le matin, vous vous levez joyeux, et le soir, vous vous livrez avec bonheur au sommeil. La pensée du salut se présente quelquefois à votre âme; certes, vous avez beau faire, l'âme pense, et elle pense à l'avenir; l'âme est comme vous, sur un champ de bataille, elle veut se sauver; cette pensée, mais vous la repoussez, ce n'est point sa place. Je suis jeune, j'ai de sérieuses études à faire pour l'avenir, j'ai un emploi à couver et il faut que je l'enlève, j'ai une famille, et il faut du pain, j'ai une haute fonction, et il faut mon plus beau temps; j'ai des fêtes, il me faut des délassements. Le salut n'a pas ici sa place; j'ai vingt ans, laissez-moi me divertir; j'ai quarante ans, laissez-moi songer à mes enfants; j'ai quatre-vingt dix ans, laissez-moi vieillir; on ne meurt qu'à cent ans dans une famille. Où est le rang du salut, de l'âme dans les affaires de la vie? Il n'y en a point; où est sa place? il n'y en a point? Où trouvez-vous les hommes s'en occuper? Jamais.

Vous avez fait du salut une œuvre secondaire, ou plutôt une œuvre qui n'en est pas une pour vous, puisque dans vos jours vous ne lui assignez aucune place, puisque vous ne lui laissez aucun rang, puisque vous en éloignez le souvenir de votre pensée lorsqu'il se présente. Je dis plus encore : vous avez fait du salut une œuvre de circonstance et de hasard.

3^e^ *subdivision. — On le regarde comme une affaire de circonstance.*

Vous comptez sur une conversion sincère au lit de mort, vous calculez sur un retour aux approches du tombeau. Vous vous attendez à une maladie bénigne qui vous laissera à l'aise appeler Dieu et son prêtre. Vous estimez que la grâce de Dieu un jour vous saisira, et que votre cœur aidant, vous appaiserez le Seigneur; je vous le souhaite; mais vous ne faites pas moins du salut une affaire de hasard. Vous jouez, malheureux; vous jouez, et si c'etait de l'or, si c'était des champs, des titres, des royaumes même, si c'était votre corps, ce ne serait rien; vous jouez votre âme. « Les grands joueurs, dit saint Ambroise, ont beaucoup de hardiesse; ils jouent toute leur fortune : il y en a même qui ont joué leur vie. » C'est à ces hommes que les chrétiens d'aujourd'hui ressemblent; « ils jouent leur âme de sang-froid, dit Bossuet; ils ne la jouent pas seulement, ils la perdent très-assurément d'une manière encore plus hardie et plus impassible qu'ils ne feraient de tous leurs biens. Quelle horreur! » Or, c'est ainsi maintenant que les hommes font leur salut. Ils suivent l'opinion et l'exemple; l'exemple est nul, car de quel côté viennent aujourd'hui les grands exemples du christianisme. L'opinion est erronée, elle est opposée à la foi, comment peut-elle nous diriger vers elle? Mais aussi quelle inconséquence; pour toute autre matière, vous étudiez l'opinion, vous la respectez; et pour le salut, le plus grave de vos intérêts, vous vous y livrez avec un excès d'abandon. Suivez-vous l'opinion et l'exemple d'autrui dans vos affaires de fortune, abandonnez vous vos intérêts aux chances du hasard, aux discussions de la foule, aux passe-temps des oisifs et des insensés?

Ecoutez donc la doctrine et non pas l'opinion, écoutez la raison, écoutez les leçons de la sagesse, et laissez faire le monde. La doctrine dit que le salut est la chose nécessaire : *unum est necessarium.* Elle dit que cette affaire exposée, tout sera perdu à jamais pour nous : *Et clausa est janua.*

Laissez les hommes s'étourdir, demeurer dans leur indifférence, et ne suivez pas leurs maximes. Si vous avez des exemples à suivre, ne croyez pas que ce soient ceux de nos jours que vous deviez choisir. Il y a eu des hommes pendant les premiers temps de notre Eglise, qui méritaient bien d'être nos modèles; il y en a eu à toutes les époques. Qui ne sait que Dieu ne laisse jamais son Eglise sans vase d'élection? Il y en a aussi de nos jours, de ces élus du Seigneur; ce sont ces âmes chrétiennes qu'il faut imiter, et vous verrez qu'elles ne se laissent pas conduire par la folle opinion du siècle : c'est la doctrine et la raison qui sont leur règle de conduite.

Le salut est l'affaire essentielle de ce monde, c'est l'affaire irréparable, et l'homme la met au dernier rang; il ne s'en occupe pas. Je sais que la religion est vraie, dites-vous, que si je la néglige je perdrai mon âme. Vous le savez et vous restez là; vous le savez et vous ne faites rien, et vous suivez stupidement cette foule insensée qui danserait devant les flammes de l'enfer. Vous le savez, et vous livrez votre sort à l'aventure, aux évenements, aux hasards d'une conversion, d'une bonne mort. Vous le savez, et vous concluez de votre science que vous devez passer follement votre vie sans songer sérieusement à sa fin, que vous n'avez qu'à suivre vos goûts, vos instincts, sans inquiétude, et faire tout à fait ce qu'il faut pour vous perdre. Qui pourra comprendre votre folie? Vous regardez donc le salut comme une question oiseuse et indifférente. Eh mon Dieu! qu'y aurait-il donc de sérieux dans la vie? Vos biens, votre honneur, votre famille, sont des choses sérieuses; je les respecte; mais valent-elles votre âme, votre âme, le seul objet de grand prix qui vous appartienne. Or, c'est d'elle qu'il s'agit dans le salut, c'est de sa garde, de sa sûreté, de sa vie, de son éternité qu'il va dans cette œuvre, et vous trouveriez la question oiseuse, indifférente? Qu'est-ce donc maintenant qui aura de la valeur, si on conteste celle-ci? Allez, vous prenez pour sérieux ce qui est bien frivole; allez, vous prenez pour chose sérieuse vos projets de jeunesse, vos plaisirs de vingt ans, votre emploi, vos talents, votre avenir sur la terre. Eh! que peut-il donc y avoir de sérieux dans ce qui n'est pas durable et ne servira de rien un jour? Votre âme seule dure; son salut seul est donc une œuvre grave. Que sert à Alexandre d'avoir ravagé le monde, que sert à David, berger, d'avoir été roi? que vous servira d'avoir été quelqu'un en ce monde, d'avoir vécu largement, d'avoir eu des fêtes, des honneurs, d'avoir marqué votre trace par quelque chose sur la terre? Cela ne servira de rien : *quid prodest?* Toutes ces œuvres auront été des œuvres vaines, insensées. L'œuvre sérieuse est restée celle du salut : *quid prodest?* « Grand roi, s'écriait Bossuet, parlant à son célèbre monarque, grand roi, qui surpassez de si loin tant de prédécesseurs, que vous servira d'avoir porté à un si haut point la gloire de notre France, de l'avoir rendue si puissante par mer et par terre, et d'avoir fait par vos armes et vos conseils que le plus ancien, le plus célèbre, le plus noble royaume de l'univers, soit aussi en toute manière le plus redoutable, si après avoir rempli le monde du bruit de votre nom et toutes les histoires de vos faits, vous ne travaillez encore à des œuvres qui soient comptées devant Dieu, et qui méritent d'être écrites au livre de vie. » (Page 51, *sur le Salut.*)

« Chrétiens, continuait le grand évêque, Dieu fait un journal de notre vie; une main divine écrit ce que nous avons fait et ce que nous avons manqué de faire, écrit notre histoire qui nous sera un jour représentée, et

sera représentée à tout l'univers. Songeons donc à la faire belle. » Oui, songeons à embellir cette histoire de notre âme par l'accomplissement des préceptes de Dieu et la pratique de la vertu. Souvenons-nous que notre salut est toujours plus proche : *Propior est nostra salus quam credidimus.* (Rom., XIII.); aujourd'hui plus proche qu'hier, et demain plus proche qu'aujourd'hui. Songeons à cette affaire uniquement nécessaire, irréparable, glorieuse, de premier ordre, et le Seigneur bénira nos efforts. Ainsi soit-il.

---

# MATÉRIAUX

Sommaire : I. Sujets principaux de la chaire relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — II. Sujets de cet Évangile les plus appropriés au texte et aux besoins actuels. — III. Traits historiques relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — IV. Plans relatifs à chaque sujet. — V. Prédication des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche. — VI. Esprit religieux de ce dimanche et de la semaine. — VII. Annonce des fêtes de la semaine. — VIII. Auteurs à consulter.

## I. — SUJETS PRINCIPAUX DE LA CHAIRE

relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — Leurs caractères et sources.

1. Service de Dieu ou du Monde : *Nemo potest duobus dominis servire.* Texier, Duneau et Poulle ont bien traité ce sujet.
2. Richesse : *Nemo potest Deo servire et mammonæ.* Ricaud a une bonne homélie sur les richesses, sur ce plan : 1° danger des richesses ; 2° usage qu'on doit en faire. Mat. Faber donne encore plus de développement dans son *Concio VI,* pour ce dimanche. Thème : Quomodo divitiæ haberi absque peccato queant? *subdiv.* : 1° Si non quærantur cupide ; 2° si non valde lœteris, acquisitis ; 3° si in ipsis non confidas vel extollaris ; 4° si non ames, sed spernas ; 5° si non servas, sed domineris illis ; 6° si non valde afficiaris erga eas, cum perdis ; 7° si moderate iis utaris ad necessitatem.
3. Providence : *Scit enim Pater vester quia omnibus indigetis.* Nous avons traité ce sujet ci-dessus au sixième dimanche après la Pentecôte.
4. Salut : *Quærite primum regnum Dei.* Nous traitons cet important sujet.

## II. — SUJETS DE CET ÉVANGILE LES PLUS APPROPRIÉS AUX BESOINS ACTUELS.

Salut. — Richesses.

Choix du sujet. — Trois sujets de cet Evangile sont particulièrement réclamés par les besoins actuels : 1° le salut ; 2° le service de Dieu, qui est un de ses analogues ; et 3° les richesses.

Nous choisissons le *Salut* pour son importance et sa prééminence sur les autres.

Manière de les traiter. « Comme le sujet du *Salut*, dit Grisot, est le plus important de la morale, on pourrait le partager en plusieurs prônes, car il est impossible de le traiter à fond dans un seul entretien. Après en avoir exposé l'importance et la nécessité, on en montrerait la possibilité et en même temps la difficulté ; la possibilité, par le grand nombre de moyens que l'on a pour réussir ; la difficulté, par le grand nombre d'obstacles qui en empêchent le succès et qui sont cause qu'un si grand nombre malheureusement y échouent. »

Le plan que nous avons adopté pour le discours qui précède entame la question au vif ; il met en lumière les deux côtés fondamentaux : 1° nécessité, irréparabilité du salut ; 2° négligence de l'homme envers le salut. Ces deux parties sont entière-

ment distinctes, la manière de les traiter toute différente, ce qui repose, puis ravive l'attention de l'auditeur. Après l'avoir saisi par des raisonnements solides, des pensées graves, profondes, vous le prenez à partie par l'interrogation et confondez victorieusement sa coupable négligence, son oubli ou même son mépris du salut.

Cette thèse peut être élargie, mais alors le sermon s'allonge, l'attention se porte sur trop de faces, l'effet produit est faible. C'est le défaut que je remarque dans la première partie du sermon d'une de nos célébrités contemporaines, M. l'abbé Combalot, sermon du reste magnifique, et que nous avons analysé dans notre *Panorama des Prédicateurs.*

Plan : Ier *point.* — Rien de plus grand que notre destinée suprême. — *Subdivisions :* 1° le salut d'une âme est quelque chose de plus parfait en soi que la création ; 2° le salut de notre âme doit être l'œuvre la plus importante de notre vie ; 3° le salut est le principe de tous les dévouements. La première subdivision embrasserait à elle seule toute une partie d'un discours si on veut en faire l'exposition ; c'est en effet la place qu'elle occupe dans le sermon de Ch. de Neuville : Ce qu'a fait pour le salut : 1° un Dieu créateur ; 2° un Dieu sanctificateur ; 3° un Dieu sauveur. Les deux subdivisions suivantes lui sont bien préférables, surtout la seconde qui est *in visceribus rei ;* or l'attention déjà surprise par l'exposé tout théologique de la première, ne se prend que modérément pour ce qui suit, et l'effet n'est plus que secondaire. En outre, la partie de l'irréparabilité du salut, si importante et si efficace, est omise en entier, à cause du cadre déjà trop large.

Le sujet *Richesses* a aujourd'hui beaucoup d'actualité, vu la passion de l'or qui s'est emparée de toutes les classes. Aussi les grands prédicateurs des conférences de Notre-Dame de Paris n'ont-ils pas négligé cette thèse. Voici le plan de deux *Conférences* du P. Félix à ce sujet. (Année 1853.)

1° Le grand mal de notre époque est une tendance immodérée vers la richesse, tendance professée par la science, la littérature, la pratique, comme le meilleur moyen de progrès social ; or cette tendance immodérée est contraire au légitime progrès qui doit être ascendant, expansif, harmonieux ; elle pousse le peuple aux révolutions.

2° Le siècle a-t-il une solution à la question de la richesse, comme moyen de bonheur? Non, mais nous la trouvons dans le christianisme qui donne une ample compensation aux pauvres de la terre.

Nous citons ces plans non pour servir de modèle dans les auditoires de campagne, mais comme spécimen de la manière dont cette question est exposée dans les hautes sphères. Aux pasteurs de l'abaisser au niveau de leur auditoire ou de la traiter tout autrement, comme on peut le faire d'après ce plan bien vrai et bien simple.

Les richesses que l'on recherche avec tant d'avidité font-elles le bonheur de l'homme ?

Non : 1° d'après l'Ecriture ; 2° les paroles et les exemples des saints ; 3° l'expérience de tous les temps et du nôtre.

## III. — TRAITS HISTORIQUES.

### I. — Sur le salut.

1. Tobie. — Filii sanctorum sumus, et vitam illam expectamus quam Deus daturus est nobis. (ii, 18.)

2. Job. — Animam meam porto in manibus meis. (xiii, 14.)

3. David disait : J'ai toujours porté mon âme dans mes mains. Ce qui signifie : J'ai toujours veillé sur mon âme comme étant quelque chose de très-précieux que l'on tient toujours dans ses mains, que l'on a continuellement devant les yeux.

4. Les saints de l'ancienne loi : Operati sunt justitiam. (Hebr., xi, 33.)

5. C'est l'œuvre de la rédemption accomplie par Jésus-Christ, le Fils de Dieu, qui nous fait le mieux connaître l'immense valeur de notre âme.

6. Marthe. — Martha, Martha sollicita es, et turbaris erga plurima; porro unum est necessarium. (Luc., x, 41.)

7. Ce qu'ont fait pour leur salut : les apôtres, les martyrs, les anachorètes, les religieux de tous les ordres.

8. Saint Bernard. — Bernarde, ad quid venisti?

9. Thérèse nous offre un bel exemple de la manière dont nous devons veiller sur notre âme, et travailler dans ses intérêts. Elle désirait avec tant d'ardeur le salut des âmes qu'elle disait que pour en sauver une seule, elle endurerait de tout son cœur la plus cruelle mort, et même les peines du purgatoire jusqu'au jugement dernier.

10. Saint Charles Borromée, malgré les nombreux travaux de sa charge épiscopale et de sa dignité de cardinal, ne laissait pas de considérer le soin des âmes comme sa principale affaire.

II. — Sur les richesses.

1. Si jamais je me suis réjoui dans mes richesses et dans tout ce que ma main a trouvé et acquis, je désire que les ronces croissent pour moi au lieu du blé, les épines au lieu du froment, disait David.

2. On conseillait à l'empereur Frédéric de mettre à mort le jeune roi de Hongrie, Ladislas, qui se trouvait chez lui dans son enfance pour y être élevé, afin de s'emparer de ses richesses : Je n'aime pas assez les richesses, répondit Frédéric, pour les acheter à un tel prix.

3. L'empereur Maximilien ne pouvait jamais se résoudre à garder de l'argent : Je suis destiné à gouverner l'argent, disait-il, et non à le garder; car celui qui est épris de cette passion en devient l'esclave.

4. Les chrétiens ont donné à toutes les époques de magnifiques exemples de l'estime et du mépris qu'il faut faire des richesses.

## IV. — PLANS DIVERS SUR LES SUJETS DE CET ÉVANGILE.

1. — PLAN SUR LE SERVICE DE DIEU ET DU MONDE.

(Ex diversis).

I. — DU SERVICE DE DIEU ET DU MONDE.

1° Le service de Dieu est : Doux, fructueux, glorieux; — 2° Le service du monde est : Dur, stérile, honteux.

II. — MANIÈRE DE SERVIR DIEU.

1° Avec joie; — 2° Piété, et 3° Persévérance.

—

2. — PLAN SUR LES RICHESSES.

I. — PEINES QU'ELLES DONNENT A LES ACQUÉRIR.

1° Peines de corps; — 2° D'esprit; — 3° De réputation.

II. — LEURS RÉSULTATS QUAND ON LES POSSÈDE.

1° Elles engendrent l'orgueil, la luxure, la paresse; 2° Elles sont impuissantes au bonheur véritable.

III. — MANIÈRE D'EN USER.

—

PLAN SUR LE SALUT.

(Par M. l'abbé Breton, missionnaire).

I. — IMPORTANCE DU SALUT, PAR RAPPORT A DIEU, QUI A TOUT FAIT POUR L'OPÉRER.

II. — IMPORTANCE DU SALUT, PAR RAPPORT A L'HOMME, QUI DOIT LE REGARDER COMME SON UNIQUE AFFAIRE ET SA DERNIÈRE FIN.

—

## V. — PRÉDICATION

des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche.

Saint Hilaire a une petite homélie excellente sur cet Evangile; il suit pas à pas le texte qu'il commente moralement et pratiquement. On la trouve dans le *Recueil* de M. l'abbé Poussin; lequel recueil contient encore pour ce jour un bon discours de saint Basile sur l'*Avarice*.

SAINT AMBROISE s'applique à montrer ici que les richesses nous rendent esclaves et nous invite à les mépriser.

SAINT AUGUSTIN fournit une belle homélie dans son *Commentaire* du sermon de Notre-Seigneur, *in Monte*, l. II, c. 14. Elle est reproduite par M. l'abbé Méry.

SAINT P. CHRYSOLOGUE fait tout son sermon sur ce thème : De cura terrenorum despicienda; il y montre d'un côté la paix de ceux qui avant tout se confient en Dieu, et l'autre les soucis et chagrins de ceux qui mettent leurs espérances dans les richesses et les choses mondaines.

SAINT BONAVENTURE développe cette belle pensée dans son quatrième sermon sur cet Evangile : Regnum Dei a nobis quærendum est : 1° fide, spe et caritate; 2° bonis desideriis; 3° conversationibus sanctis.

## VI. — ESPRIT RELIGIEUX DE CE DIMANCHE ET DE LA SEMAINE.

Colloque familier pour la congrégation ou la prière du soir.

### I. — PERSONNE NE PEUT SERVIR DEUX MAITRES.

La grande erreur, l'erreur capitale de notre époque, l'erreur presque universelle, surtout dans les grandes villes, l'erreur soutenue, enseignée non-seulement par les actes, mais encore par les discours de certains docteurs, c'est qu'on sauve son âme et qu'on gagne le ciel : en servant deux maîtres, Jésus-Christ et le monde; en alliant le bien au mal, en sacrifiant le matin au Dieu qui réside sur nos autels, et le soir au démon dont on adopte l'esprit et les maximes perverses.

C'est inutilement que, du haut de la chaire, on continue à proclamer la nécessité de choisir entre le bien et le mal, entre la vertu et le vice, l'exemple des saints et la vie des pécheurs; ce langage fatigue certaines oreilles accoutumées à des paroles douces qui flattent agréablement, ce langage est réputé sévère, exagéré, empreint d'un certain esprit de jansénisme, et contraire par là même à la vérité.

Aujourd'hui ce n'est pas un prédicateur isolé et que le monde déteste, ce n'est pas un docteur imbu des faux principes de la morale sévère, qui parle, en s'adressant à un auditoire particulier; non, c'est Jésus-Christ, dont le langage est dans toutes les bouches, se fait entendre du haut de toutes les chaires, est répété dans le monde entier, dans toutes les églises, par tous les prêtres chargés de l'instruction des peuples. On pourra bien, après avoir rapporté les paroles du divin Maître, en détourner le sens naturel, renoncer à l'enseignement des Pères de l'Eglise, des docteurs et des saints de tous les siècles, et substituer à l'interprétation universelle, constante, des textes du saint Evangile, les idées de l'homme qui craint de déplaire aux riches et aux puissants de la terre; mais la vérité ne sera pas cachée pour les consciences droites, elle aura toujours ses disciples; la loi demeurera ce qu'elle est, parce que Jésus-Christ a dit : Le ciel et la terre passeront avant qu'un seul *iota* disparaisse de la loi.

Avec ces pensées, je puis commencer ma méditation, et me livrer à l'examen attentif des divines leçons que l'Eglise m'adresse aujourd'hui, au nom et par l'autorité de son fondateur qui est Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme, la vérité immuable, éternelle, infinie.

### II. — QU'EST-CE QUE SERVIR DEUX MAITRES?

Quand Jésus-Christ parle, ce qu'il dit a un sens profond. Malheur à l'homme téméraire qui traite légèrement les discours de Dieu! Malheur au chrétien qui refuse d'en scruter le vrai sens, et d'y chercher la lumière qui doit éclairer toutes ses voies.

Or, puisque le divin Sauveur s'élève contre la prétention de servir deux mai-

res, il faut bien que sa volonté soit d'éclairer un certain nombre d'hommes qui voudraient ce double service, déclaré impossible par le Fils de Dieu.

Il y a donc des hommes qui veulent servir deux maîtres; et ces hommes se trouvent parmi nous! Oui, sans doute. Mais où sont ces hommes, et comment les reconnaît-on? A quels signes parvient-on à les distinguer? Il faut bien que je le sache, puisque je dois éviter de ressembler à ces infortunés, maudits par Jésus-Christ.

Il y a des chrétiens faibles, lâches et entraînés par leurs goûts, par tous leurs instincts, vers les choses sensibles. Le monde présent leur plaît; ils consentiraient volontiers à ne le quitter jamais. Néanmoins ces mêmes chrétiens ont la foi; on leur a donné une certaine éducation religieuse; ils n'ont pas oublié les vérités fondamentales du christianisme. Ces chrétiens ont une volonté assez bonne, ils ne consentent pas à vivre en impies et à perdre le ciel. Ils voudraient bien sauver leur âme, mais il y a une morale qui les effraye, parce qu'elle contrarie tous leurs penchants. Ils accuseraient volontiers Jésus-Christ de trop de sévérité, s'ils n'avaient trouvé un autre moyen de mépriser ses maximes, en disant que les saints ont été des hommes exagérés, et que plusieurs prédicateurs, condamnés par d'autres qui voient mieux les choses, ne sont propres qu'à troubler les consciences et à dégoûter de la dévotion.

Les chrétiens dont je parle ont trouvé l'art de tout accorder, leurs devoirs religieux avec leurs plaisirs, la piété avec l'esprit du monde, la fréquentation des sacrements avec la haine, ou au moins l'oubli très-volontaire des maximes de l'Evangile. Pour eux, le christianisme est tout dans certains actes qui coûtent fort peu, et qui procurent même une distraction agréable; la piété est un ensemble de pratiques auxquelles on ne manque jamais, pratiques purement matérielles qui occupent le corps sans captiver l'esprit, et qui, surtout, laissent au cœur toute sa liberté pour aimer les choses du temps, et se procurer les jouissances les plus douces.

Ces chrétiens vont à l'église, au confessionnal, ils communient souvent : voilà le tribut qu'ils payent à Dieu. Mais, à d'autres heures, dans certains jours, à des époques plus ou moins rapprochées, on les voit avec toutes les livrées du monde, briller parmi les pécheurs et les plus grands ennemis de Dieu. Le monde leur plaît beaucoup; son langage est leur langage, ses plaisirs, ses amusements les passionnent.

## III. JÉSUS-CHRIST COMBAT LA PRINCIPALE CAUSE DU SERVICE DES DEUX MAITRES.

Après avoir posé le principe, Jésus-Christ en fait lui-même l'application. Le divin Maître nous découvre la source de tous les désordres, et la cause principale de nos erreurs touchant le service de Dieu. Ce qui s'oppose à ce service, c'est l'argent, ce sont les biens de ce monde; on leur sacrifie tout, jusqu'à la conscience. Voilà pourquoi le Sauveur nous déclare qu'on ne peut servir Dieu et la fortune.

Remarquons bien ce mot, servir la fortune. Jésus-Christ ne dit pas posséder, mais servir. Le chrétien peut posséder, mais il ne sert pas; servir, c'est être esclave; si donc on est l'esclave d'un objet, on le sert, on est dominé par lui. Or, quiconque est dominé par l'argent, par les biens de ce monde, en est par là même l'esclave; il ne sert plus Dieu.

L'amour de la fortune est une conséquence de l'orgueil et de la sensualité. Avec l'argent on voit venir les distinctions, les louanges et les honneurs; avec l'argent accourent les plaisirs et les jouissances matérielles. Or, que désire de plus l'homme terrestre et charnel?

Pour modérer en nous cet amour de la fortune, Jésus-Christ veut que nous soyons sans inquiétude relativement aux biens de ce monde. Il ne nous défend pas de travailler pour nous procurer le nécessaire, il condamne seulement l'inquiétude. Hélas! les prédicateurs auront beaucoup à dire aujourd'hui. Cette in-

quiétude, ce souci de la fortune consume tous les cœurs; il éteint l'amour des choses d'en haut chez la plupart des chrétiens; il en a fait des hommes de la terre. Amasser, amasser encore, c'est l'unique occupation, c'est l'unique désir du grand nombre. Pauvres frères, où allez-vous? Lisez l'Evangile, et dites si vous servez Dieu. Non, vous servez la fortune : toutes vos pensées, tous les mouvements de votre cœur lui appartiennent; donc vous en êtes les esclaves!

Quant au fidèle ami de Jésus, il lit avec délices ces belles paroles de son Maître : « Ne vous inquiétez pas sur ce que vous mangerez, ou sur les vêtements dont vous couvrirez votre corps. L'âme n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? Considérez les oiseaux du ciel : ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, ils n'amassent point dans les greniers, et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas plus qu'eux? Voyez les lis des champs, comme ils croissent! Ils ne travaillent pas, ils ne filent pas, cependant je vous déclare que Salomon, même dans toute sa gloire, n'a pas été aussi bien vêtu que l'un d'eux. Or, si Dieu revêt de la sorte une plante des champs qui est aujourd'hui, et qui demain sera jetée au feu, quel soin n'aura-t-il pas de vous, hommes de peu de foi?

« Ne soyez donc pas inquiets en disant : Que mangerons-nous? que boirons-nous? comment nous vêtirons-nous? Voilà toutes les choses dont s'occupent les gentils; votre Père sait bien que vous avez besoin de toutes ces choses. Cherchez donc d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît. »

Quel admirable langage! Comme il est divin! Comme il va droit au cœur! Le fidèle travaille, sans doute, mais il ne s'inquiète pas; il compte bien plus sur les soins paternels de Dieu que sur sa propre industrie. Pour lui, le royaume de Dieu avant tout; la fortune, les biens de ce monde, c'est ce reste que Dieu donne par surcroît, s'il le juge bon, si ce surcroît doit servir au salut de ses enfants. Alors plus de murmures, plus de chagrins cuisants, plus de sollicitude trop vives, plus de culte pour la fortune; elle n'est pas nécessaire pour gagner le ciel.

O mon Jésus, soyez éternellement béni pour vos douces et touchantes paroles! Non, je ne servirai pas la fortune, je ne m'en ferai pas l'esclave; c'est vous, c'est vous seul que je veux servir; vous serez mon unique Maître. Je chercherai votre règne sur moi et sur mes frères, et puis, le reste, si vous le trouvez bon et utile pour mon salut, vous me le donnerez par surcroît.

## VII. — ANNONCE DES FÊTES DE LA SEMAINE.

### Fête de saint Matthieu, apôtre et évangéliste.

Saint Matthieu était de Galilée, et publicain de profession; c'est-à-dire, receveur des droits que les Juifs payaient aux empereurs romains. Jésus-Christ le voyant assis à son bureau, le regarda et lui dit de le suivre; aussitôt il quitta sa banque, sa maison et ses parents. Quelque temps après il fit un festin où le Sauveur se trouva avec ses disciples et quantité de publicains, ce qui donna occasion aux pharisiens et aux scribes de murmurer; mais Jésus qui les entendit prit la parole et leur dit : « Que les médecins étaient nécessaires aux malades et non à ceux qui étaient en santé; qu'il n'était point venu pour appeler les justes à la pénitence, mais les pécheurs. » Saint Matthieu fut élevé à l'apostolat l'année même de sa conversion. Ayant prêché quelque temps dans la Judée, après la descente du Saint-Esprit, il écrivit en hébreu à Jérusalem l'Evangile qui porte son nom; après quoi il partit pour ses missions apostoliques. Tandis qu'il prêchait en Ethiopie, il ressuscita le fils du roi, qui était mort depuis plusieurs jours. Ce miracle convertit le roi et toute sa cour; il persuada à Iphigénie, fille de ce prince, de garder une virginité perpétuelle; mais Hirtace s'étant emparé du royaume, voulut l'épouser, et s'adressa à saint Matthieu pour l'y engager. Ce glorieux apôtre ne se servit de cette

conjoncture que pour résoudre Iphigénie à souffrir plutôt la mort que de manquer à son vœu, ce qui déplut si fort au roi Hirtace qu'il le fit égorger à l'autel. Saint Clément d'Alexandrie dit que saint Matthieu mena jusqu'à la mort un genre de vie des plus austères; qu'il ne vécut que d'herbes, de fruits et de légumes. Ce saint apôtre a imité en sa vie celle de Jésus, de laquelle il a décrit amplement les mystères; entre les animaux d'Ezéchiel qui figurent les Evangélistes, la face de l'homme lui est attribuée; parce qu'il a regardé Jésus-Christ, spécialement en son humanité, comme saint Jean en sa divinité.

Saint Matthieu est révéré en qualité d'apôtre, en qualité d'évangéliste, et en qualité de martyr. Mais ce qui lui est particulier, c'est qu'entre les douze apôtres, l'office de publicain le rendait le plus difficile à convertir; qu'entre les quatre évangélistes, il est le premier qui ait écrit la vie de Notre-Seigneur, et qu'entre tous les martyrs, il mourut le premier pour la défense des vierges.

Nous voyons dans la vocation de ce saint apôtre, combien il est important d'être attentif et fidèle aux moments de la grâce, soit qu'elle nous touche le cœur par quelques bons mouvements, soit qu'elle éclaire notre esprit par quelques grandes vérités. Un regard passager du Sauveur suffit pour le convertir, une rencontre, une seule parole suffit pour l'engager à le suivre. Ce qui nous fait voir que souvent un hasard, un chose indifférente est un moyen préparé de Dieu, un instrument qu'il veut faire servir à notre justification.

Si nous cherchons avec sincérité de cœur la véritable route du salut, rappelons-nous souvent, et surtout en ce jour, les maximes salutaires que saint Matthieu nous a tracées dans l'Evangile. Le Saint-Esprit nous dit par sa bouche que pour arriver au royaume des cieux, il faut être doux, humble de cœur, juste, miséricordieux, pur, pacifique, et souffrir même la persécution; que notre lumière doit luire devant les hommes, afin qu'ils voient nos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient notre Père céleste qui est dans les cieux; mais qu'il faut bien prendre garde d'en tirer vanité, parce que dès lors tout le mérite en est perdu. Il nous dit qu'il faut vivre en union et en bonne intelligence avec le prochain, fuir les occasions du péché, nous fussent-elles aussi chères que notre œil et notre pied, qu'il faut nous en séparer et les jeter loin de nous; il nous exhorte à pardonner aux hommes les fautes qu'ils ont commises contre nous, afin que le Père céleste nous pardonne aussi nos péchés; à ne point amasser des trésors sur la terre, que les vers et la rouille mangent, ou qui peuvent être dérobés par des voleurs; mais d'en amasser dans le ciel, où l'on ne peut nous les enlever. Il nous répète sans cesse qu'il faut se confier entièrement à la Providence, qu'il ne faut jamais juger désavantageusement de personne; qu'enfin pour se sauver, il faut marcher par le chemin étroit, et exécuter ponctuellement la volonté du Seigneur, c'est-à-dire accomplir en tout point sa loi et ses commandements.

### VIII. — AUTEURS A CONSULTER.

#### SS. PÈRES.

S. Basile, de Avaritia. — S. J. Chrysostôme, serm. 21 et 22 in c. vi Matth. — S. Hilaire, homil. in hoc Evang. — S. Augustin, de Serm. Dom. in Monte, l. II; de opere monachorum contra Adinantum. — S. P. Chrysologue, serm. in Evang. — Le V. Bède, hom. Æstiv. — S. Bernard, serm. 5 in Ps. *Qui habitat*, de Dignit. animæ. — S. Bonaventure, 4 serm. in illud Evang. — S. Thomas, 1 id.

#### PRONISTES.

La Colombière, Marolles, Monmorel, Joly, Lambert, Grisot, sur le Salut. — Chevassu, sur l'Avarice. — Billot, Reguis, sur le Service de Dieu.

## QUINZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

# PREMIER SERMON SUR LA MORT

PAR M. L'ABBÉ C. MARTIN, CHANOINE.

## PLAN

1er POINT. — NOUS MOURRONS ET CE SERA BIENTÔT.

Subdivisions.

1. Nous mourrons.
2. Nous mourrons bientôt.

2e POINT. — QUAND ET COMMENT MOURRONS-NOUS ?

Subdivisions.

1. Quand mourrons-nous?
2. En quel état mourrons-nous ?

TEXTE : *Pulvis es et in pulverem reverteris.* (Gen., III, 19.)

Tel fut l'arrêt que le Maître de la vie et de la mort prononça contre l'homme après son péché. Notre nature en fut contristée, dit saint Augustin ; nous avions été créés pour la vie, et il fallut nous résigner à avoir désormais des jour mesurables : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos* (Ps. XXXVIII, 6), une existence bornée, une durée qui se compte. La terre ne fut plus dès lors pour le genre humain qu'un théâtre où il ne fait qu'apparaître. Les enfants naissent, les familles se constituent, les postérités se multiplient, mais ce n'est que pour mourir. Nous allons par générations nous ensevelir dans des tombeaux, laissant la place à d'autres qui viennent après nous et qui auront le même sort. Aucun n'est épargné, ni le peuple, ni le savant, ni le prince ; chacun va vers le sépulcre, notre fin commune, chacun paye son tribut à la loi suprême et irrévocable qui s'exécute avec une inexorable rigueur depuis six mille ans.

Naître et vivre quelques jours pour descendre dans l'éternité ! une pareille situation est sérieuse et pleine d'épouvante ; elle est digne d'occuper nos esprits. Arrêtez-vous un moment dans votre course, ô hommes, pour méditer sur la grande pensée de la mort ! Chrétiens, l'Eglise, en couvrant vos fronts de cendres, vous avertit de réfléchir sur vos destinées futures et vous invite à vous rendre dociles aux grands enseignements de vos fins dernières.

Pour le faire avec fruit, nous nous arrêterons à ces deux pensées :

1° *Nous mourrons, et ce sera bientôt;*

2° *Nous ne savons de quelle manière ni en quel état nous mourrons;*

D'où pour conclusion : *Nécessité de nous préparer à la mort.*

## Ier POINT. — NOUS MOURRONS ET CE SERA BIENTÔT.

Nous mourrons, et ce sera bientôt. Encore quelques années, et notre vie touchera à sa fin ; encore quelques jours, et nous serons arrivés à notre heure suprême.

Il ne paraît pas à nous voir, ni que nous devions mourir, ni que ce der-

nier moment soit proche. Notre amour pour la vie est si grand que nous rêvons à une immortalité terrestre; notre jeunesse est si belle, notre santé si ferme, que la mort nous semble une chimère, ou tout au moins une ennemie avec laquelle nous n'aurons pas à traiter de longtemps. Ne comptons point sur ces vaines apparences; il est d'autres signes qui nous avertissent de notre fin prochaine et qui nous montrent avec évidence le sort qui nous attend. La mort est partout; ses traces sont empreintes sur tout ce qui nous entoure, sur les choses et les événements du monde, sur la nature, sur nous-mêmes.

1re *subdivision. — Nous mourrons.*

J'ouvre un livre, le plus ancien de tous, le livre de Dieu; il m'avertit que je dois mourir : *Pulvis es.* C'est le décret du Maître qui s'exécute depuis des siècles, et qui a été le premier signal de notre mortalité.

Je regarde dans la nature : ce qu'elle me montre de plus frappant, ce sont des images de la mort : des saisons qui se succèdent comme les années de notre vie, des nuits profondes dévolues au sommeil, frère de la mort; des plantes qui se dessèchent sur leur tige, des animaux qui tombent de vieillesse, une stérilité, une infécondité habituelle, vaincue avec peine par la sueur et le travail incessant de l'homme.

Je me regarde moi-même. Que suis-je? Un être d'une organisation frêle, souffrante, menacé de tous côtés par des accidents, des dangers invisibles, assiégé par des maladies sans nombre, marchant à toute heure côte à côte avec la mort toujours prête à me frapper.

Je regarde derrière moi pour juger de l'avenir par le passé. Que vois-je à travers les temps qui ne sont plus? Des générations nombreuses comme les grains de sable des mers, éteintes; des familles incalculables comme les étoiles du ciel, ensevelies; des empires écroulés, de grands noms perdus, les plus magnifiques choses renversées. C'est la mort qui règne parmi tout ce qui a été.

Le spectacle lamentable d'un passé qui est en ruines est hélas ! une fidèle image de notre avenir ; la mort nous dominera comme elle domine ce qui est écoulé.

Il ne reste au passé que l'histoire, histoire lugubre de la destruction, de la mort. Que sont devenus Jérusalem et son temple? Qu'est le peuple de Dieu? Que sont devenues Babylone, la cité reine de l'Orient, et Ninive sa rivale, où Jonas alla prêcher la pénitence ? Les quatre grands empires dont avait parlé le prophète sont tombés : plus d'Assyriens, plus de Perses, plus de Grecs, plus de Romains; ces peuples et d'autres encore dorment dans les sépulcres sans avoir laissé autre chose après eux qu'un souvenir.

La terre est un vaste tombeau des générations passées; elle est un ossuaire déjà prêt à recouvrir nos restes.

Là où vous marchez, il y a un cercueil; là où vous vous tenez debout, un autre a mis son pied avant vous. Les places que vous occupez à cette heure dans ce temple ont été tenues par d'autres qui adorent maintenant dans l'éternité. La maison que vous habitez a été cent fois dépeuplée par la mort. Vous dites qu'elle est à vous, cette maison ! Non, elle est à la mort, qui par grâce vous en laisse la ferme. Elle en est la souveraine propriétaire, puisqu'elle en transfère le domaine selon son bon plaisir.

Ce règne absolu de la mort dans le passé nous montre le sort qui nous

attend, car le présent nous échappe. Nous mourrons, que nous ayons fait du bruit dans le monde ou que notre vie ait été silencieuse ; que notre nom ait marqué dans les arts, dans les batailles, ou qu'il soit resté inconnu ; que nous ayons élevé une famille, porté le fardeau des magistratures, ou que nous soyons restés seuls et petits : nous mourrons comme les générations passées, comme nos aïeux, comme les peuples : tel est le décret de Dieu, telle est notre destinée.

2e *subdivision. — Nous mourrons bientôt.*

Nous sommes fiers d'occuper le monde, de posséder la terre, d'avoir sous le soleil la place de ceux qui ne sont plus. Ce privilége est beau en vérité. Est-il rien de préférable à la vie et à la jouissance des bienfaits de la création ?

Mais ne nous hâtons pas de nous glorifier; ce privilége n'est que celui bien triste de nous mettre aussitôt aux prises avec la mort. Si notre tour est venu de vivre, notre tour est venu de mourir. Les anciens ont payé leur dette, à nous de payer la nôtre ; car c'est nous qui sommes maintenant sur la scène, c'est nous qui sommes en ce temps justiciables du décret de Dieu; c'est nous qui à cette heure sommes les misérables fils d'Adam auxquels il a été dit : Vous mourrez : *Morte morieris*. Ne regardons plus dans le passé, ne gémissons plus sur nos aïeux, sur le désastre des générations emportées; gémissons sur nous parce que c'est à nous de mourir. L'échafaud séculaire est dressé pour ceux de notre temps, à nous et à ceux de notre saison à lui fournir des victimes.

Aussi voyez comme notre voyage avance, comme nous sommes précipités vers l'abîme. Voyez comme tout passe et nous emporte vers le tombeau. Nous sommes nés hier, oui, hier, selon nos souvenirs, selon ce qui en reste ; et nous voilà avec des cheveux blancs. Notre jeunesse s'est évanouie. Jeunesse éphémère ! hélas ! Malheur à qui a commencé sa vie; il est déjà aux gages de la mort. Qui de nous peut suspendre un moment le cours de ses années et dire au temps : Arrête, que je respire ! comme autrefois ce pasteur du peuple de Dieu qui dit au soleil : Arrête, que je finisse cette bataille? Le soleil s'arrêta, et les hommes d'alors eurent quelques moments de plus à vivre ; mais nous ne ferons jamais un pareil miracle.

Votre existence est commencée, marchez; il n'y a plus de station en votre chemin ; plus vous êtes jeunes, plus vous dévorez vos années, plus vous y puisez avec avidité, semblables à un prodigue qui a les mains sur un trésor. Vous êtes à un jeu de course, vous êtes emportés avec la vitesse de l'athlète des anciens, vous allez comme des géants ; regardez, vous venez de partir et vous touchez déjà au terme.

Considérons l'état présent : ne suffit-il pas de ce qui se passe pour nous montrer que nous mourrons bientôt? Quel spectacle avons-nous devant les yeux? celui que nous donne la mort. Elle fait chaque jour des victimes; elle moissonne à grande force à nos côtés; elle prend nos amis, nos proches, sans distinction d'âge ; elle visite nos maisons, celles de nos voisins ; elle étend ses ravages dans le monde entier. A mesure que nous avançons, nos rangs s'éclaircissent, nos compagnons de voyage restent en chemin. La plupart cependant étaient partis pleins d'ardeur et de courage ; il y en avait qui avaient des forces pour cent ans, ce sont ceux-là qui sont tombés au début de la carrière. Comptez vos amis d'enfance, vos compagnons de jeunesse,

combien en reste-t-il ? Jeunes hommes, jeunes filles pleins d'espérances, ils sont morts en saluant l'avenir de leurs jours; ils sont morts, tristes convives, après s'être assis un seul jour au banquet; c'est en vain que vous les cherchez autour de vous, il y a longtemps qu'ils vous ont quittés.

Ce qui leur est arrivé aujourd'hui vous arrivera à vous demain; leur existence a été courte, la vôtre le sera aussi : vous êtes comme eux fils de la femme, ayant peu de temps à vivre, selon l'expression de Job.

Seriez-vous parvenus à une extrême vieillesse, votre vie vous paraîtra encore courte. Mais n'y comptez pas, d'ailleurs, sur la vieillesse, car elle n'est point un droit commun. Elle est la conquête de quelques natures énergiques et favorisées et non le lot du vulgaire. Vous n'y arriverez pas, vous succomberez en chemin. Qui sait si la maladie qui doit vous emporter n'est pas déjà dans votre corps; si l'accident où vous devez périr n'est pas déjà combiné ? Il y en a ici qui mourront cette année, d'autres iront à une autre; mais pour le grand nombre ce sera bientôt. La cognée est à la racine de l'arbre, la faux se balance sur nos têtes, l'ange exterminateur passe; soyez saisis de terreur, car votre heure dernière est proche : encore quelques jours et vous allez mourir !

Sommes-nous pénétrés de cette vérité, M. F. ? l'avons-nous méditée dans le silence? Nous sommes-nous dit, en assistant à des funérailles : Demain on fera peut-être les miennes? Nous sommes-nous dit, en marchant sur les tombes du cimetière : Dans quelques jours le fossoyeur sera peut-être occupé à creuser la mienne; mes parents sont morts, mes amis m'ont quitté; quoique toujours peuplée, la terre est pour moi déserte, tous ceux de mon temps commencent à devenir rares ?

Nous sommes-nous dit encore : Dans peu de temps tout sera fini pour moi; j'aurai perdu mes amis, mes biens, mes plaisirs; il ne me restera rien de ce que j'ai tant aimé, rien de ce que j'ai tant recherché?

En faisant ces considérations nous arriverons à cette conclusion : Puisque la mort est pour moi certaine, puisqu'elle est très-proche, je dois y penser; puisque tout s'en va, je dois rechercher ce qui demeure et me disposer à une sainte mort pour entrer dans l'éternité des élus.

Une autre considération tout aussi grave nous portera également à nous préparer à la mort, c'est l'incertitude de sa venue.

## II^e POINT. — QUAND ET COMMENT MOURRONS-NOUS ?

### 1^re *subdivision — Quand mourrons-nous ?*

Veillez et priez, dit le Sauveur dans l'Evangile, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure de ma venue : *Vigilate et orate quia nescitis diem neque horam.* (Matth., XV, 13.) Vous savez, écrivait saint Paul aux Thessaloniciens, que le jour du Seigneur viendra comme un voleur pendant la nuit : *Scitis quia dies Domini, sicut fur in nocte, ita veniet.* (I Thess., V, 2.) *Latet ultimus dies*, s'écrie saint Augustin : Notre dernier jour nous est inconnu !

« La mort ne viendra pas de loin avec un grand bruit pour nous assaillir, ajoute Bossuet. Elle s'insinue avec la nourriture que nous prenons, avec l'air que nous respirons, avec les remèdes mêmes par lesquels nous tâchons de nous défendre. Elle est dans notre sang et dans nos veines, c'est là qu'elle a mis ses secrètes et inévitables embûches, dans les sources mêmes

de la vie; c'est de là qu'elle sortira tantôt soudaine, tantôt à la suite d'une maladie déclarée, mais toujours surprenante et trop peu prévue, » (*Serm. sur la Mort.*)

La surprise, tel est le caractère propre de la mort dans sa venue : surprise pour le *temps*, le *lieu*, l'*âge* et l'*état* de chacun.

Méditons sur l'incertitude de notre vie par rapport à ces diverses circonstances.

1° Temps. — Loin d'être sûrs de notre existence pour plusieurs années, nous ne le sommes pas même pour un jour. A chaque moment la vie peut nous échapper. Le matin, à notre réveil, nous ne pouvons nous promettre d'aller à la fin du jour; et le soir, quand nous allons nous livrer au sommeil, nous sommes dans l'incertitude si nous nous réveillerons en ce monde : *De die autem illa et hora nemo scit, sed solus Pater.* ((Matth., xxiv, 36.) Le Père céleste connaît seul l'heure de votre fin, dit le Sauveur. Pour les hommes, ils l'ignorent et même les anges du ciel : *Neque angeli cœlorum.* (Id., *ibid.*) Et nous-mêmes nous n'en avons aucune révélation, aucun pressentiment.

Entre les hommes, les uns ne font que paraître, d'autres s'éteignent à leur jeunesse, ceux-ci poussent jusqu'à un âge avancé, ceux-là s'arrêtent au milieu de leur carrière : mais qui sait jusqu'où il s'arrêtera? c'est le secret de Dieu : *Nemo scit, sed solus Pater.* « L'humanité, dit Bossuet, ressemble à un grand arbre battu des vents; à chaque moment il tombe des feuilles : les unes résistent plus longtemps, d'autres se détachent sans peine, et pour celles qui échappent à l'orage, l'hiver viendra bientôt pour les flétrir et en occasionner la chute. Ainsi chacun aura son tour, la mort est pour tous certaine; mais quand viendra ce tour, quand s'opérera sur l'arbre la chute de chaque feuille? Je ne sais plus rien en cela, c'est le mystère qui m'est caché : *Latet ultimus dies.* » (*Serm. sur la Mort.*)

Lorsque vos amis où vos proches se sont tout d'un coup trouvés aux portes du trépas, savaient-ils qu'ils allaient mourir? avaient-ils calculé leur temps, compté leurs jours, trouvaient-ils leur nombre fait? pas plus que vous ne trouverez le vôtre. La mort a été pour eux une surprise; c'est son caractère, c'est ainsi que Dieu l'a faite; elle est comme un glaive qui frappe impitoyablement de tous côtés; mais vous ne savez jamais au juste quand il frappe ni où il frappe, parce que la main qui le tient se cache dans l'ombre.

Demandez à Alexandre quand il devra mourir : à soixante ans quand il aura achevé la conquête du monde? Non, ce sera à trente ans, quand à peine il l'a commencée. Demandez-lui encore en quel lieu il recevra l'adieu de ses Macédoniens et leur donnera sa main défaillante à baiser? à la suite d'une bataille fameuse, comme celles d'Arbelles et Issus? Non, ce sera à Babylone en temps de paix, au milieu des fêtes. Quelle bizarrerie, quelles incertitudes du sort!

Holopherne ne s'attendait pas à ce qu'une femme lui coupât la tête avec sa propre épée. Antiochus comptait détruire Jérusalem avant de mourir. Balthazar ne croyait pas que la mort viendrait le prendre dans un festin. Ah! mort, tu nous joues cruellement, tu nous traites en perfide ennemie !

2. Lieu. — Quel lieu peut vous être un abri? Un célèbre amiral avait fait trois fois le tour du monde, bravant les flots, bravant le naufrage, il est venu périr misérablement il y a quelques années, sur la terre ferme, dans son pays, à trois pas de la capitale. Le sol de la patrie ne garde donc pas mieux que la mer.

Quel âge peut nous défendre? Absalon et Jonathas étaient dans la fleur de leur jeunesse et il leur fallut mourir : *Ecce morior.*

Ainsi, surprise quant au temps, quant au lieu, quant à l'âge : voyons maintenant la manière.

3. Manière. — La mort nous saisit en chemin ou nous attend en ambuscade; elle nous prend dans notre lit ou arrive quand nous sommes à table, nous enlève à vingt ans ou nous ajourne à soixante. Elle y viendra, elle y sera toujours et vous ne le saurez jamais; elle est toujours sûre de sa victime et vous êtes toujours incertain de sa venue. Elle a tant de moyens de nous atteindre, pauvres créatures! elle a tant de manières de nous perdre! Un homme est mort, où? sur les montagnes; un homme a péri? comment? dans un fleuve. Un autre est tombé d'une tour, un autre s'est renversé d'un char, un autre a fait naufrage, un autre est resté sur un champ de bataille. Un autre a été frappé de la foudre, un autre a été frappé d'apoplexie, un autre enfin a expiré paisiblement dans son lit. Que de genres de mort! Que de moyens d'arriver au terme! Or, dites-moi, avez-vous des garanties contre quelqu'un d'eux? Qui vous préservera? Le palais ni la chaumière ne protégent personne, et si vous espérez éviter une fin tragique, du moins vous serez saisis sous votre toit; en vérité c'est bien là qu'ont fini vos pères et ils sont bien morts. Aveugles, nous allons en avant sans prévoyance, sans remarquer que c'est à nos côtés que se tient la mort, toujours dressée, toujours railleuse, toujours perfide, levant ou baissant sa faux sur notre tête selon son bon plaisir!

Vous comptez sur une santé florissante. Qu'est la santé la mieux soutenue en présence de tant de chances de mortalité? N'avons-nous pas vu la mort se défaire de constitutions colossales plus aisément que d'enfants à la mamelle? On dirait que c'est en cet endroit qu'elle triomphe, et en vérité l'apoplexie foudroie toujours de préférence les belles races, les vies qu'on croyait séculaires.

Voilà notre condition : nous sommes condamnés à la mort et pour seconde calamité nous sommes soumis à l'arbitraire de cette mort. Nous ne savons quand elle approche, par conséquent nous ne pouvons la fuir. Nous ne savons quand elle frappe, par conséquent nous ne pouvons arrêter ses coups. Notre sort est de marcher dans l'ombre, de voyager dans la nuit. Il y a des dangers, nous écrions-nous, il y a des précipices, on ne les voit pas dans les ténèbres? N'importe, allez toujours : on ne sait où l'on va, mais on ne s'arrête pas dans son chemin. Que l'humanité est bien représentée par ces victimes antiques qu'on couvrait d'un voile en les menant au sacrifice. Un voile épais est sur notre tête, un large bandeau couvre nos yeux et c'est ainsi que dès notre enfance nous traversons le monde. Or, sur cela réjouissez-vous, folâtrez, organisez des fêtes : insensés! qui chantez quand vous devriez pleurer, qui dansez quand vous devriez vous lamenter. Réjouissez-vous, allez au festin, étourdissez-vous dans l'ivresse, quand vous ne savez pas si c'est là que la mort vous attend pour tracer son décret sur la muraille, pour glacer vos genoux tremblants, pour poser sa main sur votre front couvert de sueur. Est-ce donc ainsi que vous comprenez la vie? Ce sort incertain qui vous menace ne vous effraye pas? Que feriez-vous donc de plus si la mort n'était pas, ou si vous pouviez douter de ses continuelles surprises?

3e *subdivision. — En quel état mourrons-nous ?*

Il y a encore une incertitude dont je n'ai pas parlé, et c'est la plus terrible : c'est celle qui a rapport à l'état de notre âme.

Ne savoir quand on va mourir, ignorer l'heure, le lieu, l'âge, la manière dont s'opérera cet événement, est une situation qui inspire l'effroi. Toutefois, disait saint Augustin, qu'importe au fond au chrétien de mourir entouré de ses proches ou seul sur une terre étrangère, dans son lit ou dans les eaux, jeune ou avancé en âge, s'il est sûr de mourir dans la piété et la justice? Mais, ajoute ce Père, ce qu'il y a de terrible, c'est qu'il est incertain, si vous mourrez dans le Seigneur ou dans votre péché : c'est que vous ignorez si l'heure fatale vous surprendra quand vos préparatifs seront faits, quand votre moisson sera cueillie, quand vos greniers seront pleins, ou si au contraire le voleur viendra ouvrir furtivement votre porte quand vous n'y veillerez pas; si l'époux vous conviera à la noce au moment où votre lampe sera éteinte, si le Père de famille vous signifiera de rendre compte de votre gestion quand vos mains seront vides.

Allons, lève-toi, voici ton heure et je suis venue, dira la mort. Quelle détresse! Elle n'a pas regardé si vous étiez en prière, si vous veniez de confesser vos fautes, si vous étiez dans l'innocence, ou si vous l'aviez recouvrée par le repentir. Quand elle se présenta à Hérode, il blasphémait et laissait dire à ses flatteurs qu'il était dieu. Quand Sodome et Gomorrhe furent surprises, elles se livraient à la débauche. Quand elle frappa Ananie et Saphire, ils mentaient. Allons, lève-toi et prends ton âme pour la présenter à Dieu ou au démon! Quelle extrémité! s'il s'agissait d'une course, d'un voyage dont on revient : non, il s'agit d'un départ sans retour. S'il s'agissait d'une affaire commune : non, il s'agit de l'affaire la plus grave, d'un sort irrévocable, d'une destinée éternelle. Or, rien ne l'arrête; dans cette perplexité, il faut subir ses coups ; que l'heure soit bonne ou mauvaise, il faut céder et aller au ciel ou en enfer.

Cet état est lamentable, il épouvante quand on y réfléchit; c'est bien à ces incertitudes relatives à notre fin dernière, et aux hasards qui environnent alors notre sort que l'Esprit saint applique ces paroles : « Souviens-toi de tes fins dernières et tu ne pécheras pas : *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis*, parce qu'en effet on ne peut pas pécher quand on songe qu'à tout instant on peut être justiciable de Dieu et subir la peine due à son crime.

Méditons sur ces fins dernières et nous deviendrons meilleurs. Suivons le bon conseil que le Sauveur nous donne dans l'Evangile : « Veillez et priez, dit-il, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. » Soyez prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure où vous y penserez le moins. Songeons au décret de Dieu qui pèse sur notre tête, songeons aux incertitudes qui environnent la mort. Ne soyons pas de ceux qui ne pensent qu'à vivre et jamais à mourir, qui ne veulent supporter le souvenir de la mort ni dans leurs pensées, ni dans leurs paroles, ni dans les livres, ni dans leurs œuvres, qui cherchent à se tromper ou se couronnent de fleurs en se voilant la face, en détournant leur regard de l'avenir.

Soyons envers l'événement qui terminera nos jours au moins aussi sages que nous le sommes pour les choses terrestres. Celles-ci occupent notre pensée, sont l'objet de nos soins; qu'il en soit de même de l'affaire sérieuse.

Soyons prêts, c'est-à-dire ne renvoyons pas notre conversion, faisons nos œuvres comme nous voudrions les avoir faites à l'heure de notre mort.

Cherchons Dieu tandis que nous pouvons le trouver : *Quœrite Dominum, dum inveniri potest.*

Jetons-nous dans ses bras afin qu'il nous ouvre les siens quand nous quitterons ce monde. Ainsi soit-il.

# DEUXIÈME SERMON SUR LA MORT

PAR M. L'ABBÉ C. MARTIN, CHANOINE.

## PLAN

1er POINT. — ÉTAT OU NOUS RÉDUIT LA MORT.

2e POINT. — SOUVENIR DE LA MORT.

TEXTE : *Ecce defunctus efferebatur.* (Luc., VII, 12.)

Le premier homme avait péché ; Dieu le condamna lui et sa postérité. Au lieu d'une vie de bonheur dans le paradis terrestre, il lui inflige le travail, les maladies, les souffrances, puis la mort.

Le Seigneur descendit lui-même du ciel pour le châtier : « Tu mourras, lui dit-il : *Morte morieris;* tu es poussière et tu retourneras en poussière. Tel fut l'arrêt de mort du genre humain, arrêt terrible que Dieu a prononcé, arrêt irrévocable qui aura son exécution jusqu'à la fin avec une inexorable rigueur. Les enfants naissent, les postérités se multiplient, mais ce n'est que pour mourir. Cette loi s'est étendue à toutes les générations, elle pèse sur les individus, les familles et les peuples, sur tout ce qui respire ; elle demeure invariable pour tous les temps.

Nous mourrons aussi, nous : cet événement a déjà son jour et son heure marqués dans le temps ; nous marchons vers notre fin à grands pas ; mais, aveuglement inexplicable ! nous détournons nos regards de cette fin. Nous vivons sur la terre avec l'imprévoyance et l'assurance d'être immortels.

Oh ! réveillons-nous de notre sommeil ! Arrêtons-nous dans notre course emportée et interrogeons-nous sur nos destinées futures. L'Eglise nous convoque aujourd'hui dans ses temples pour nous parler de la mort ; que ce soit le sujet de notre entretien : il est triste, il est lugubre ; mais son enseignement est salutaire.

Il y a donc lieu ici à deux considérations : 1° *sur l'état où nous réduit la mort;* 2° *sur les dispositions où nous devons être en pensant à la mort.*

## Ier POINT. — ÉTAT OU LA MORT NOUS RÉDUIT.

Après un cercle d'années que Dieu a comptées, après une suite de jours que Dieu a calculés, arrivera infailliblement pour chacun de nous une année qui sera la dernière, un jour qui sera le dernier de tous. Nous serons tristes, abattus ; car il faudra mourir.

Notre âme sera dans une anxiété cruelle, se trouvant placée entre un passé évanoui, un présent qui lui échappe et un avenir plein de ténèbres. Plus rien de stable autour du mourant; ses richesses demeurent; sa maison, ses propriétés restent, mais il va être emporté loin d'elles, la mort l'oblige de s'en séparer. Ses amis, sa famille s'empressent autour de lui; mais il n'a plus même le temps de leur dire adieu; il faut qu'il entreprenne son voyage, voyage dans un monde inconnu, entrée dans un avenir mystérieux. Où va notre âme en quittant cette terre? à Dieu. Oui, à Dieu; mais comment se présentera-t-elle à ce Dieu redoutable? comment soutiendra-t-elle sa justice? comment subira-t-elle son jugement? perplexité terrible! situation pleine d'épouvante!

1° Cependant le mal fait des progrès : il est incurable; il a gagné toutes les parties du corps; les forces se perdent, la nature s'altère, les organes s'affaiblissent, les douleurs vont en augmentant, les sueurs froides glacent les membres et l'agonie monte à la poitrine. A ce moment suprême que se passera-t-il à nos côtés? Notre famille accourra éplorée; nos amis viendront; ils seront peut-être tristes : les hommes de l'art découragés se consulteront, avouant leur impuissance contre les progrès du mal. Notre demeure n'est plus un lieu ordinaire, elle devient comme un temple où l'homme placé entre deux mondes attend la visite de Dieu; notre maison devient comme un sanctuaire où l'on garde le silence; où des enfants pleurent, où une épouse se lamente, où un prêtre prie, où des assistants sont mornes, où on va allumer une lampe pour veiller près d'un cadavre.

Au dehors, dans les chemins, ceux qui se rencontrent se demandent : est-il mort? est-il en agonie? il était pourtant jeune, fort; comment a-t-il succombé? Puis chacun fait l'histoire de votre vie, raconte vos vertus ou vos fautes; car vous appartenez déjà à la mort et la postérité a, dès cette heure, le droit de vous juger; *O mors! bonum est judicium tuum :* ô mort! ton jugement est équitable. (Eccli., XLI, 3.) Ce jugement est celui du Seigneur sur toute chair : *Hoc judicium a Domino omni carni.* (*Ibid.*, 5.)

On vous regrette ou on vous maudit; on se réjouit ou on pleure; on vous abandonne à Dieu ou au démon. La mort en vous prenant livre aux vivants votre renommée; le jugement des hommes se prononce tandis que vous allez entendre celui de Dieu : *Judicium mortis est viro huic.* Le jugement de la mort est sur cet homme. (Jerem., XXXVI, 11.)

Mais l'heure avance, la douleur livre ses derniers assauts. Le corps lutte contre sa ruine, l'âme l'aide dans ses derniers combats; car elle voudrait soutenir l'édifice; « en voyant tomber sa maison, dit Bossuet, elle appréhende d'être sans retraite. » (*Serm. sur la mort*, p. 398.) Mais c'est en vain que tous deux joignent leurs efforts : ce qui a été uni doit être disjoint; ce qui a vécu ensemble doit faire divorce : *Morte morieris.* Il faut que le nœud se brise, ce nœud réputé si fort et invincible, par lequel se tenaient très-étroitement liées jusque là deux substances. Ame! prends ton parti, il te faut quitter ta demeure; et toi, corps, tu vas tomber pièce à pièce comme un bâtiment ruiné qui, comme dit encore Bossuet, n'est plus soutenu par ses colonnes.

2° Il est mort : cette parole passe de bouche en bouche et tout est dit.

Maintenant de la couche du mourant allons à son sépulcre. Bossuet nous y invite en ces termes : « Mortels, venez contempler le spectacle des choses

mortelles; hommes, venez apprendre ce que c'est que l'homme; voyez dans le tombeau ce que c'est que l'humanité. » (*Ibid.*)

Un homme est mort : que va-t-on faire? D'abord ne l'appelez plus homme, car il vient de perdre ce nom; il prend dès cette heure celui de cadavre qu'il ne gardera pas longtemps, parce qu'il deviendra, dit Bossuet, après Tertullien, *un je ne sais quoi qui n'a plus de nom en aucune langue ;* tant il est vrai que tout meurt en lui jusqu'à ces expressions funèbres par lesquelles on dénommait ses malheureux restes : *Post totum ignobilitatis elogium caducæ in originem terram ei cadaveris nomen : et de isto quoque nomine perituræ in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem.* » (Tertull., *de Resurr.*)

On l'enveloppe d'un suaire; on ajuste quelques planches dont on fait un cercueil; on descend cette prison mobile dans une fosse qu'on recouvre, et tout est fini! A qui appartient-il? à la terre : *Ecce nunc in pulvere dormiam;* aux habitants des sépulcres : *Putredini dixi : Pater meus es, mater mea et soror mea, vermibus* (Job, XVII, 14) : J'ai dit à la corruption : Tu es mon père, et aux vers, vous êtes ma mère et mes sœurs. Quelle horrible parenté! quelle effroyable alliance! Sont-ce donc là les nœuds que nous avons à former quand nous sommes rejetés de la société des hommes? *Putredini dixi...* et cette corruption me dévorera comme la teigne dévore un vêtement : *Qui quasi putredo consumendus sum et quasi vestimentum quod comeditur a tinea.* (Job, XIII, 28.)

Mais ne nous arrêtons pas sur le sol avec notre mort; descendons avec lui jusque dans les profondeurs du tombeau : *Veni, vide.* (Joan., XXXI, 34.) Venez voir la désorganisation de notre nature s'opérant d'elle-même : venez voir le travail de la mort. Les chairs tombent par lambeaux; les formes humaines s'effacent, et de tout ce corps il ne restera bientôt plus qu'une fange fétide, où des vers avides et rongeurs achèvent la destruction dans ce cercueil maintenant leur domaine; et de cet homme il ne restera bientôt plus de traces.

Saladin, sur le point de rendre le dernier soupir, ordōnna à un de ses soldats de parcourir la ville avec un drap mortuaire fixé au haut d'une pique, en criant : Voilà tout ce qui reste du grand Saladin. Il restait cependant encore un cadavre et un suaire : or, venez voir dans les profondeurs du tombeau, il ne reste plus de traces; le creux de votre main est trop grand pour en contenir les débris.

Une grande reine, Isabelle d'Espagne, mourut; elle était remarquable par sa beauté. François de Borgia, un des premiers dignitaires de la couronne, accompagna ses restes jusqu'à la tombe royale. Avant de déposer sous le cénotaphe le cercueil qui lui était confié, il le fit ouvrir une dernière fois pour constater l'identité des restes de la royale défunte. La reine n'était plus reconnaissable, sa face était défaite; son cadavre exhalait une odeur fétide; celle qui avait fait l'admiration de la cour d'Espagne était maintenant quelque chose de hideux et de repoussant; mais qu'eût-il vu dans les profondeurs du sépulcre, là où il n'y a plus de face, plus de formes, plus rien que le squelette et où la magnifique reine, corrodée par les vers, devait se résoudre en des débris infects, et enfin en une poussière qu'un souffle emporte.

Fils de mortels, mortels vous-mêmes, voilà la lamentable histoire de votre fin sur la terre : une agonie, un trépas, un cercueil, une tombe et des

vers qui vous dévorent· Telle est l'humanité dans sa dernière misère, et nul n'échappe à ce sort. Ceux qui sont assis sur des trônes en descendent au terme marqué pour se coucher dans des sépulcres et y subir les métamorphoses de la mort. Le conquérant en ce jour tremble et laisse tomber ses armes pour s'affaisser sous la main puissante qui seule l'a dompté. Ainsi firent Alexandre et César : ils tombèrent, furent vaincus et ils gisent dans la poussière depuis bien des siècles, l'un avec ses Macédoniens, l'autre avec ses Romains.

Le tribut est personnel ; chacun le paye à son tour, chacun descend dans les entrailles de la terre pour y redevenir poussière ; et le savant qui étonne le monde, et le riche qui vit dans l'opulence, et la femme fière de sa beauté, et le pauvre lui-même qui pleure ; car ni les grandeurs ni les abaissements n'affranchissent de la mort.

Ah ! le Seigneur nous a profondément humiliés ; c'est dans la mort qu'il nous montre notre bassesse, qu'il confond notre orgueil. Efforçons-nous de rendre ce grand châtiment profitable à notre âme en gardant continuellement en nous son souvenir.

## IIe POINT. — SOUVENIR DE LA MORT.

1° La mort est pour nous la chose la plus certaine. Dieu nous la montre sous mille formes diverses, dans le renversement des empires, dans la disparition des anciens peuples, dans l'extinction des familles, dans l'enlèvement de nos amis et de nos proches, et, pour ainsi dire, de plus près encore dans les dangers qui nous menaçent, dans notre frêle organisation et dans les maladies nombreuses qui nous assiégent. Son souvenir devrait en vérité être profondément gravé dans nos esprits, et nous devrions marcher en tremblant sur la terre en pensant à notre inévitable et très-prochaine destruction. Cependant il n'en est point ainsi. L'homme sait qu'il meurt et il en perd à chaque instant le souvenir. L'homme voit que le tombeau l'attend à son tour, puisque chaque jour quelqu'un y descend en sa présence, et il vit comme s'il était immortel. Que faisons-nous? à quoi nous occupons-nous? uniquement de choses terrestres, d'affaires du temps, de nouvelles, d'événements, de spéculation, de plaisirs, de propriétés, d'augmentation de ce que nous possédons ; et notre préoccupation est en cela si grande que notre esprit y est absorbé tout entier et qu'il ne se porte plus vers les pensées, vers les soins d'une autre vie.

Qu'est pour nous la mort? une idée vague, une triste image qui nous apparaît à certains intervalles, mais que nous aimons à tenir dans un immense lointain.

L'homme, cet immortel de quelques jours, dit saint Cyprien, vit folâtre, se livre au plaisir, s'inquiète des intérêts de ce monde et songe à tout sinon à son trépas.

Quelle impression fait sur lui l'instabilité de tout ce qui se passe? Il ne s'y arrête pas ; il pense à jouir et à profiter des heures pour la vie de ce monde. Que lui fait la mort de ses amis ou de ses proches? Elle le consterne pour quelques heures, l'épouvante pour quelques moments ; mais le lendemain il est remis de son effroi et vit comme les jours précédents. La cloche des funérailles est lugubre ; le convoi qui passe devant votre porte inspire de salutaires terreurs ; les dernières paroles d'un père mourant, les adieux

d'une épouse attendrissent notre âme et nous reportent par la pensée vers cette heure suprême où ce sera notre tour; mais laissez passer quelques jours, et le bruit du monde, et le spectacle de ses fêtes, et la séduction de ses plaisirs auront promptement effacé ces pieuses impressions.

Il y a plus encore : la mort, loin de les éteindre, aiguise même nos appétits terrestres. Quand un de nos parents meurt, nos pensées se portent plutôt sur la fortune qu'il nous laisse que sur le néant des biens de ce monde. Conduisant des funérailles, vous songez quelquefois moins au sort du défunt qu'à celui que vous fait son héritage. Je ne veux point outrager la nature humaine; je sais qu'un fils aime son père et qu'il pleure en allant l'ensevelir, mais je sais aussi que ses larmes sont trop tôt séchées; que les souvenirs de mort s'effacent trop promptement de son âme pour faire place à des idées mondaines, à des attaches plus fortes aux biens d'ici-bas, attendu que le domaine est passé dans ses mains, qu'il est libre, qu'il est maître et que lui seul maintenant commande dans sa maison.

Un dignitaire meurt : de quoi s'occupe-t-on? de celui qui doit le remplacer. Les prétendants se remuent, sollicitent, fatiguent le pouvoir et rivalisent d'efforts pour enlever le poste. Réfléchissent-ils sur les destinées humaines, sur leur terme si borné, sur notre sort à tous? Non, ils songent à l'emploi, Ainsi la mort, loin d'éteindre l'ambition des hommes et leurs insatiables désirs, les allume encore et rend plus forts les liens qui déjà les retenaient attachés à ce monde.

2° Ce n'est point assez de ne point penser à la mort, nous faisons plus encore : ce rare souvenir, nous le repoussons avec effort dès qu'il se présente : nous le fuyons comme une pensée funeste partout où il nous apparaît.

« Que représente ce tableau dont les couleurs sombres contrastent avec celles des autres peintures? — Une scène de mort. — Otez-le; je ne veux pas ce sujet dans ma galerie. — De quoi traite ce livre que vous me présentez? — De nos fins dernières et des jugements de Dieu. — Je le lirai en d'autres temps; ces terribles vérités ne se supportent pas dans la jeunesse au milieu des fêtes. — Sur quoi nous entretiendra le prédicateur aujourd'hui? — Sur la mort. — Alors je n'irai pas au sermon. — Depuis la mort de ma mère, de mon époux, de mon fils, de ma fille, je n'ai plus ouvert cet appartement; je n'ai plus passé par ce chemin; je ne suis plus allé au cimetière : si je l'avais pu, je serais allé jusqu'à quitter cette ville, ma maison et mes biens pour passer dans un pays où aucune pensée lugubre ne vînt m'attrister. »

Ainsi ce que vous voulez c'est la vie, de la mort jamais, ni dans les pensées, ni dans les paroles, ni dans les livres, ni dans les peintures, ni dans les lieux que vous habitez ou que vous parcourez : vous la repoussez avec inquiétude, vous la chassez devant vous avec emportement.

Il est donc vrai : vous avez perdu le souvenir de la mort par vos préoccupations et plus encore parce que vous le repoussez. Or, dites-moi, est-ce ainsi que vous traitez les choses sérieuses de ce monde? vous voulez marier votre fille; n'y pensez-vous pas? vous voulez acheter un bien; n'y pensez-vous pas? vous voulez obtenir une place; n'y pensez-vous pas? Si vous n'y pensez-pas!... vous y songez à toute heure; c'est votre méditation de chaque instant; vous y rêvez jour et nuit; et avec la mort qui est l'événement le plus grave, le plus certain, vous vivez dans l'oubli. On peut presque dire

que entre toutes les choses de ce monde c'est de la mort seule que vous avez dit qu'il ne fallait pas y songer.

Ah! ce n'est point ainsi qu'agissaient les saints : ils quittaient le monde, se retiraient dans de profondes solitudes pour y méditer loin du bruit sur leurs fins dernières. Saint Hilarion, qui avait passé sa vie dans une cellule de la Thébaïde, tremblait à son dernier jour et interpellait ainsi son âme épouvantée : « Sors de ta prison, âme du solitaire; qu'aurais-tu à redouter? il y a soixante et dix ans que tu sers le Christ et tu craindrais la mort : *Septuaginta prope annis servisti Christo et mortem times?* » (*Brev. rom.*; — *Hortus pastorum*, p. 164.)

Saint Arsène était saisi de terreur à la vue de la mort : ses disciples étonnés à cette vue s'écrièrent : Eh quoi! mon père, vous tremblez! *Tu, pater, trepidas!* Le saint vieillard leur répondit : Cette crainte n'est pas d'aujourd'hui, mes enfants; durant toute ma vie j'ai redouté le moment suprême où je me trouve : *Non est novus hic timor, o filii! quandiu vixi, hunc diem timui.* (*In Vita Patrum.*)

Les religieux de la Trappe vont chaque jour s'agenouiller devant un tombeau entr'ouvert, et quand ils se rencontrent il se disent : *Frère, il faut mourir.* Pourquoi tant de préparatifs d'un côté et tant d'oubli de l'autre? Pourquoi ces hommes sont-ils journellement occupés à méditer sur leurs destinées et nous, au contraire, appliqués à en repousser le souvenir? Ils n'ont cependant comme nous qu'une âme à sauver; la mort ne sera pas autre pour eux que pour nous; elle n'aura pas à leur égard de plus grandes rigueurs? C'est qu'ils ont compris que la véritable sagesse consiste à prévoir le lendemain, et que le lendemain c'est la mort; ils ont compris que la véritable sagesse consiste à se tenir prêt pour le départ et que le départ peut être à toute heure.

Ah! soyons prêts, nous aussi : *Estote parati* : travaillons pour nos âmes tandis que nous en avons le temps : *Dum tempus habetis* : assurons notre salut; fixons nos destinées maintenant que nous le pouvons; n'attendons pas qu'une mort inopinée vienne nous enlever comme Balthazar, Hérode, Antiochus : *Estote parati.* Cherchons le Seigneur tandis que nous pouvons le trouver : *Quærite Dominum dum inveniri potest* : si vous l'outragez par un continuel oubli durant votre vie, à l'heure de votre trépas il voilera sa face. Le caractère de la mort est la surprise; qu'il n'y ait pour nous aucune surprise possible à cause de notre vigilance : *Estote parati.* C'est ainsi qu'ayant vécu comme les saints, la mort nous sera une visite d'allégresse, un baiser de l'ange de Dieu qui nous prendra dans ses bras pour nous porter dans le sein d'Abraham. *Amen.*

# MATÉRIAUX

SOMMAIRE : I. Sujets principaux de la chaire relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — II. Sujets de cet Évangile les plus appropriés aux besoins actuels. — III. Traits historiques. — IV. Plans divers. — V. Prédication des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche. — VI. Esprit religieux de ce dimanche et de la semaine. — VII. Annonces pour la semaine. — VIII. Auteurs à consulter.

## I. — SUJETS PRINCIPAUX DE LA CHAIRE

relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — Leurs caractères et sources.

MORT : *Ecce defunctus efferebatur*. C'est le sujet propre de ce jour choisi par la plupart des prônistes, des sermonnaires et des homélistes; nous avons fait de même.

PRÉPARATION A LA MORT. — Grisot a traité ce sujet en ces termes : I. Il faut nous préparer à la mort : 1° danger d'être surpris sans préparation par la mort; 2° consolation qu'on éprouve en s'y disposant sans cesse. II. Comment devons-nous nous y préparer? 1° par la vigilance; 2° par la fuite du péché et la pratique des bonnes œuvres.

VICES qui abrègent la vie de la jeunesse : *Filius unicus matris suæ*. Ce sujet fort rare a été aussi traité par le célèbre prôniste Matthias Faber : Quæ potissimum vitia juvenibus vitam abrumpunt : 1° ebrietas; 2° libido; 3° iracundia; 4° inobedientia; 5° prava societas; 6° otium. On peut y ajouter d'autres écarts particuliers aux lieux qu'on habite.

ART DE BIEN MOURIR. *Resedit, qui erat mortuus et cœpit loqui*. Le même auteur expose ainsi ce sujet : Ars bene moriendi : 1° memorare novissima tua; 2° conde testamentum si opus; 3° muni te sacramentis; 4° provide tibi arma etiam offensiva; 5° adorna lectum tuum virtutum floribus.

MANIÈRE DE PLEURER LES MORTS. *Noli flere*. Ce sujet, que l'on ne prêche jamais, est un des plus touchants de la chaire. Il viendrait fort bien au jour lugubre de la *Commémoraison des Morts*, le lendemain de la Toussaint, où après avoir fait une récapitulation des morts de la paroisse durant l'année écoulée, on consolerait les survivants chrétiennement.

Le plan à suivre est facile et naturel : Devons-nous pleurer nos morts? Oui : 1° en notre qualité d'hommes qui comprenons, et ut testemur nos non esse insanos aut beluinos; 2° pour montrer envers eux notre affection; 3° pour déplorer la perte qui a été faite en eux par l'Eglise, par la société, par leur famille; 4° pour nous humilier et nous disposer à la même fin : *Hodie mihi, cras tibi*. Comment devons-nous les pleurer? 1° ni comme les gentils : *Non contristemur sicut et cœteri qui spem non habent*, dit saint Paul (I Thess., IV, 12); 2° ni comme les enfants et les femmes, qui pleurent les premiers vainement, les secondes immodérément; mais 3° modérément et chrétiennement, parce que la mort est une loi de Dieu universelle, que la douleur n'obvie à rien, que la mort des chrétiens est un sommeil : *dormit*; que celle de nos proches qui en ont été visités leur a été avantageuse en leur ouvrant le ciel.

CIMETIÈRES. — *Ecce defunctus efferebatur*. Nous avons donné deux instructions sur le *Respect des cimetières*, dans le t. III du *Panorama des Prédicateurs*, p. 173 et 174. — Voici un plan de Faber, assez bon : Institutæ sunt sepulturæ christianorum : 1° ut debitus honor christianis habeatur; 2° ut memoria mortis versetur in mente nostra; 3° ut terra in terram revertatur; 4° propter fidem resurrectionis; 5° propter meritum viventium.

CRAINTE DE DIEU. — *Accepit autem omnes timor*. Nous avons traité ce sujet au jour de la Pentecôte ci-dessus. Voici un plan différent : Tout doit nous inspirer la crainte de Dieu dans notre situation, car nous avons : 1° au-dessus de nous, Dieu;

2° au-dessous, l'enfer et le purgatoire; 3° derrière, nos péchés passés; 4° devant, le danger d'en commettre d'autres; 5° en nous, une nature corrompue; 6° hors de nous et autour de nous, des ennemis de toute sorte.

RÉSURRECTION SPIRITUELLE. — *Resedit qui erat mortuus.* Nous avons traité ce sujet au jour de Pâques, dans le tome premier.

## II. — SUJETS DE CET ÉVANGILE LES PLUS APPROPRIÉS AU TEXTE ET AUX BESOINS ACTUELS.

### Mort.

CHOIX DU SUJET. L'Evangile de ce dimanche étant tout au récit sur la mort et la résurrection du fils de la veuve de Naïm, invite naturellement les prédicateurs à prêcher sur la *mort* ou sur tout autre sujet analogue, comme : *préparation* à la mort, — *art* de bien mourir; — *mort* par le péché; — *résurrection* spirituelle; — *causes* qui accélèrent la mort dans la jeunesse et dans l'âge mûr; — *Manière* de pleurer les morts; — *respect dû aux cimetières.* Au pasteur de choisir celui qu'il trouvera le plus opportun.

MANIÈRE DE LE TRAITER. Nous venons de donner des indications sur plusieurs de ces sujets, dans le paragraphe qui précède. Elles serviront à guider dans ces matières, trop rarement exposées.

Nous avons puisé dans un prôniste ancien et beaucoup oublié, il est vrai, Matthias Faber, mais un des plus féconds, des plus simples, des plus variés, car il n'a pas moins de dix *conciones* pour l'Evangile de chaque dimanche, ce qui le met à l'aise pour toucher à toutes sortes de thèmes, dont souvent on ne trouve nulle trace dans les autres auteurs.

Pour ce qui est du sujet propre de la *mort,* on remarquera que les deux sermons que nous avons donnés ont été faits tout exprès pour les masses. Le plan en est simple, sans étude, sans recherche : 1° nous mourrons, et bientôt; 2° quand et comment mourrons-nous? voilà le premier. Le second est composé d'un tableau et d'une leçon de catéchisme : 1° état où la mort nous réduit; 2° nous ne pensons pas à la mort, même nous en repoussons le souvenir. Libre à chacun d'y mettre le style, la voix, l'attitude qu'il veut; mais pour ces idées élémentaires *in visceribus rei,* que l'enfant, que la femme, que le paysan comme le citadin voient de leurs yeux et touchent tout-à-fait de leurs mains, si on peut ainsi dire, il faut et il faudra toujours les exposer au village comme à la ville, au dernier des hameaux comme à la chapelle des Tuileries, comme à Notre-Dame de Paris; elles sont le domaine de tous et portent dans chacun leur impression.

Il n'en est point ainsi de ces thèmes hauts et trop étudiés qu'on ne peut prêcher qu'aux grands ou aux lettrés.

Exemple tiré de Neuville : I. — La pensée de la mort forme l'homme qui ne tient à rien dans le temps : 1° en éclairant son esprit; 2° en touchant son cœur. — II. La pensée de la mort forme l'homme qui a droit de tout espérer dans l'éternité : 1° en inspirant la vigilance; 2° la ferveur.

Exemple tiré de Mgr Cœur : 1° la pensée de la mort rappelle au plan divin; 2° ramène au conseil de Dieu; 3° fait comprendre la vie et l'importance de la religion.

## III. — TRAITS HISTORIQUES.

### Sur la mort.

1. Morts saintes : les apôtres, les martyrs, les saints.

2. Morts édifiantes de saint Augustin, saint Grégoire le Grand, saint Basile, saint Athanase, saint Vincent de Paul.

3. Un ancien a très-bien caractérisé la vie, en l'appelant non pas une ombre, mais *la rêverie d'une ombre.* Le maréchal de Saxe, tant de fois couronné des

mains de la victoire, dit à ceux qui étaient rassemblés à son lit de mort : « Mes amis, j'ai fait un beau rêve. » — « J'ai été tout, disait aussi l'empereur Sévère, parvenu des derniers rangs de l'armée au trône des Césars ; j'ai été tout et j'ai vu que tout ne sert à rien. » Voilà le mot, qui termine trente années de travaux et d'ambition heureuse. (Lamennais, *Essai*.)

4. Philippe II, roi d'Espagne, étendu sur le lit où il expira, appela son fils, découvrit sa poitrine, la lui montra toute rongée de vers, et lui dit : « Prince, voyez comme s'évanouissent et se terminent les grandeurs du monde. » Au même instant, il se fit attacher au cou une corde, à laquelle on suspendit une croix de bois, et disposa tout pour ses derniers moments. Il ajouta : « J'ai voulu, mon fils, que vous fussiez présent à ce spectacle, pour vous faire voir comment le monde traite les rois mourants. Leur mort ne diffère en rien de celle du dernier de leurs sujets. En somme, celui qui mène une vie plus chrétienne, aura une meilleure place près de Dieu. » (Saint Liguori.)

5. François de Borgia, étant duc de Candie et vice-roi de la Catalogne, accompagnait à Grenade le corps de l'impératrice Isabelle, qui venait de mourir. Quand on ouvrit son tombeau, l'horreur qu'inspire naturellement un cadavre, la puanteur qu'il exhalait, firent reculer d'effroi tous les spectateurs; mais François, éclairé d'une lumière toute divine, resta pour contempler, dans ces dépouilles de la mort, la vanité du monde. Frappé alors de cet affligeant spectacle, il s'écria : « Est-ce vous, dona Isabelle? Est-ce vous l'impératrice, ma souveraine? Où sont ces yeux si brillants? Qu'est devenue cette majesté, cette beauté qui brillait en vous d'un si vif éclat? » Il passa la nuit suivante sans dormir. Prosterné dans sa chambre et fondant en larmes, il se disait à lui même : « O mon âme, que puis-je chercher dans ce monde? Jusqu'à quand poursuivrai-je une ombre vaine? La mort qui a traité de la sorte le diadème impérial, est toute prête à me frapper. N'est-il pas de la sagesse de prévenir ses coups, en mourant au monde dès ce moment, afin qu'à ma mort je puisse vivre en Dieu? » Dès lors, il se consacra tout entier à l'amour de Jésus crucifié, et fit vœu, s'il survivait à sa femme, d'entrer dans quelque ordre religieux. Il tint parole ; la duchesse de Candie étant morte, il s'engagea dans la Compagnie de Jésus, où il parvint à la sainteté la plus éminente. (*Vies des Saints*.)

6. Un jour, Casimir, roi de Pologne, se mit à table avec les grands de sa cour ; il mourut en portant le verre à la bouche. — Ladislas, roi de Bohême, âgé de dix-huit ans, attendait l'arrivée de son épouse, fille du roi de France ; on faisait d'immenses préparatifs pour des fêtes brillantes ; mais, un matin, des douleurs le saisissent et il meurt. Il fallut aussitôt expédier un courrier, pour avertir la princesse de reprendre le chemin de France. — Henri II, roi de France, périt dans un tournoi, au milieu des jeux et de l'allégresse générale, atteint à l'œil d'un éclat de lance, d'une manière si violente qu'il expira peu de temps après.

7. Citerai-je encore des traits? Ils sont innombrables dans les archives de la mort. Terminons par le suivant. Un jour, le célèbre musicien Mozart fut prié par un inconnu, qui se présenta chez lui, en habit de deuil, de composer un *Requiem* pour un homme très-considérable qui ne voulait pas être connu, ajoutant que cet homme était un excellent connaisseur en musique. Mozart se mit à l'ouvrage avec tant d'ardeur, qu'il en tomba malade, et le *Requiem*, qu'il avait composé, servit à ses funérailles.

« Que retire donc l'homme de tout le travail qui l'occupe sous le soleil ? » demande le Sage. Ah ! répétons avec lui : « Vanité des vanités, et tout n'est que vanité ! » Mais quittons ce monde de mensonge, pour devenir une nouvelle créature en Jésus-Christ ; craignons Dieu, observons ses commandements, et, une fois entrés dans cette voie sainte, nous pourrons dire : « Vérités des vérités, et tout est vérité. »

## IV. — PLANS DIVERS.

Sur la mort.

1er PLAN SUR LA CRAINTE RAISONNABLE ET SALUTAIRE DE LA MORT.

(Segaud).

I. — CRAINTE RAISONNABLE, CAR LA MORT EST :

1° Inévitable; — 2° incertaine; — 3° irréparable dnns ses suites.

II. — CRAINTE SALUTAIRE.

1° Elle nous désabuse des erreurs du monde; 2° nous en détache; — 3° nous élève au-dessus des terreurs de cette vie.

—

2e PLAN SUR LES CARACTÈRES DE LA MORT.

(Giroust).

LA MORT EST :

1° Inévitable; — 2° incertaine; — 3° ses suites sont irréparables.

—

3e PLAN.

(Par M. l'abbé Saint-Arromand).

VIE ET MORT.

1° Il faut bien vivre pour bien mourir; — 2° bien mourir pour bien vivre; — 3° la mort est le triomphe de la vie.

—

4e PLAN.

(Par Mgr Salmon).

1° Oubli général de la mort; — 2° suites funestes de cet oubli.

—

5e PLAN.

(M. l'abbé C. Martin).

RÉSIGNATION A LA LOI SUPRÊME DE LA MORT :

1° A l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ et des saints; — 2° dans la ferme espérance du bonheur de la vie future.

—

## V. — PRÉDICATION

des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche.

SAINT AMBROISE a un bon sermon sur les avantages de la mort. Il distingue trois sortes de mort : celle que donne le péché, celle par laquelle on meurt au péché, qu'il appelle mort mystique, celle qui termine notre vie. Les avantages de celle-ci sont : 1° de nous délivrer des peines innombrables de cette vie; 2° de nous affranchir du péché que nous cessons dès lors de commettre; 3° de nous mettre en possession de la félicité céleste. Il termine en nous invitant à ne pas craindre la mort, mais à l'accepter avec courage, même avec joie quand l'heure en sera venue.

SAINT AUGUSTIN. La meilleure homélie des Pères sur cet Evangile est celle de ce docteur. Elle est citée dans tous les recueils de ce genre. C'est là qu'on trouve ce beau parallèle entre les trois résurrections qu'opéra Notre-Seigneur : celle de la fille du chef de la synagogue, celle du fils de la veuve de Naïm, celle de Lazare, d'où il tire cet enseignement : « Ces trois sortes de morts nous représentent trois sortes de pécheurs que Jésus-Christ ressuscite encore tous les jours. La fille du chef de la synagogue était morte, mais elle était encore dans l'intérieur de la maison et fut ressuscitée en cet endroit même. Le fils de la veuve de Naïm n'était plus dans la maison, mais il n'était pas encore dans le sépulcre. Pour Lazare, il était enseveli depuis trois jours. Il y a, M. F., des pécheurs qui répondent à ces trois sortes de mort. Il en est dont le péché n'est encore que dans le cœur. Aussitôt il entend la voix de Dieu : « Levez-vous, ouvrez les yeux. » Il se lève. Voilà un pécheur mort qui ressuscite dans la maison même, D'autres pécheurs vont du consentement à l'action. Ce sont des morts qu'on porte en terre, lorsque ce qui était caché dedans vient à paraître au dehors.

N'y a-t-il donc plus d'espérance pour eux? Ils ont exécuté le péché dont ils

avaient conçu le dessein. Mais Jésus-Christ ne dit-il pas à ce jeune homme, qui non-seulement était mort, mais déjà porté en terre : « Levez-vous, je vous l'ordonne. » Enfin, il y a une troisième espèce de pécheurs; ce sont ceux qui, à force de faire le mal, en contractent une habitude tyrannique; bientôt elle ne leur permet plus même de reconnaître le péché. Les hommes que l'habitude du mal domine à ce point sont, à proprement parler, des morts dans le sépulcre et si bien dans le sépulcre que, comme on l'a dit de Lazare, l'infection et la pourriture les accompagnent déjà. Ces morts de quatre jours sont pour ainsi dire désespérés; aussi le Sauveur semble-t-il éprouver de la difficulté à ressusciter un pareil mort; il frémit au-dedans de lui-même, il l'appelle d'une voix forte, faisant entendre que pour retirer de la mort ces âmes endurcies, il faut employer toute la force des exhortations les plus vives et les plus énergiques. Mais enfin à la voix du Seigneur les liens de la mort se brisent, les puissances de l'enfer tremblent, Lazare revient du trépas à la vie. »

Saint Bonaventure a quatre sermons sur cet Evangile. Le plan du second est imitable : Quatuor sunt genera mortis : 1° mors naturæ; 2° culpæ; 3° gratiæ; 4° gehennæ.

Plusieurs autres, comme Albert le Grand, Denis le Chartreux, saint Antoine de Padoue, Guillaume de Paris, J. Thaulère traitent de la mort de l'âme par le péché.

## VI. — ESPRIT RELIGIEUX DE CE DIMANCHE ET DE LA SEMAINE.

Colloque pour la congrégation ou la prière du soir.

### SUR LA MORT SPIRITUELLE.

1° Il est triste de mourir, comme ce jeune homme, à la fleur de l'âge; je connais néanmoins quelque chose de plus triste, de plus digne de larmes : c'est de subir la mort spirituelle, par le péché; la mort de l'âme, elle arrive quand la prière ou la vigilance viennent à manquer.

Vous savez tous que la mort naturelle établit un grand désordre dans notre corps : après qu'elle a passé, on ne nous reconnaît plus; cette force, cette souplesse, ces fraîches couleurs, cette beauté dont nous avions peut-être été follement idolâtres, qui était devenue un piége pour plusieurs, il n'en reste aucune trace.

Eh bien, le péché mortel produit sur notre âme des ravages incomparablement plus affreux. Nous n'en sommes pas touchés parce qu'ils ne sont pas sensibles. Pour les comprendre, il faudrait que le voile de la foi fût déchiré, que nous pussions voir notre âme avec tous les charmes que lui donne la grâce sanctifiante; il faudrait que nous pussions la voir unie étroitement à Dieu, c'est-à-dire à la beauté parfaite, et puis repoussée tout à coup avec indignation, devenue un objet d'horreur, que les démons se disputent.

Dieu accorda à une sainte personne, qui n'avait à se reprocher que des fautes légères, la grâce de voir son âme; elle faillit en mourir de surprise et de chagrin. Que fût-il arrivé si, au lieu de blessures causées par des imperfections, elle eût aperçu les ravages du blasphème, de l'ivrognerie, de l'impureté, une de ses taches que les feux de l'enfer n'effaceront jamais? Sans doute elle n'eût pas survécu un seul instant.

2° L'Evangile donne à entendre que si Notre-Seigneur ressuscita le jeune homme qu'on portait en terre, ce fut par égard pour sa mère : la voyant si désolée, verser tant de larmes, il se dit : Pauvre mère, rendons-lui ce qu'elle aime !

Aujourd'hui comme autrefois la mort naturelle arrache aux mères bien des sanglots; la mort spirituelle leur en arrache-t-elle autant? Oui, presque autant, quand elles ont une foi éclairée, une foi vive. La pensée que leur enfant est mort à la grâce, qu'il s'achemine vers une éternité malheureuse, cette pensée les préoc-

cupe, les fait frémir, les met en prières, non une fois seulement, tous les jours. Aussi nous leur donnons l'assurance que le même Jésus qui s'attendrit aux portes de Naïm s'attendrira encore, qu'elles seront exaucées.

A côté des mères pieusement sensibles, il y a celles qui ne le sont guère, qui ne le sont pas. Ces dernières vous diront froidement : Mon fils n'approche ni de l'église, ni des sacrements; il se livre à des excès dont plusieurs seraient effrayés: en cela il fait comme les autres! ma fille se permet des paroles, des démarches, des familiarités désavouées par l'honneur; elle a la confession et ce qui s'ensuit en grand mépris; mais, voyez-vous, à son âge, il est pardonnable de n'y pas regarder de trop près!

Est-il croyable qu'une mère de famille soit désaffectionnée à ce point-là? Oui, M. F., cela n'existe pas ici, mais cela existe ailleurs, et cela s'explique facilement : Quand on est mort soi-même, (et il y a des mères qui sont mortes!) quelle compassion peut-on porter aux autres morts, lors même qu'ils sont de proches parents, des enfants qu'on a nourris de son lait? aucune compassion. L'impie, dit l'Esprit saint, a perdu toute la sensibilité de ses entrailles : *Viscera impiorum crudelia.*

Après que Notre-Seigneur eut prononcé la parole qui rendit la vie au jeune homme, les assistants poussèrent un cri d'admiration : Oh! dirent-ils, oh! quel grand prophète nous avons-là!

La mort de l'âme, M. F., demande aussi un miracle, ne peut cesser que par un miracle : ce miracle s'opère sous nos yeux chaque fois qu'un prêtre ouvre la bouche pour absoudre. Jésus est là dans son ministre s'attendrissant sur les misères humaines, guérissant, ressuscitant tous ceux qui viennent en appeler à sa miséricorde. Si vous comprenez la sublime grandeur du sacrement de pénitence, de la confession, vous ne vous permettrez jamais ces fades réflexions que se permettent les ignorants, les petits esprits. Voyant approcher votre épouse, votre enfant, approchant vous-même, rapportant de si douces consolations, la vie! vous vous écrierez : Oh! qu'il est grand, qu'il mérite de reconnaissance celui qui eut la pensée de ressusciter ainsi les âmes, d'en confier le soin à un prêtre! *Amen!*

## VII. — ANNONCE DES FÊTES DE LA SEMAINE.

### Fête des saints Anges Gardiens.

Nous avons tous un ange gardien qui veille sur chacun de nous en particulier, nous garde, nous défend, nous protége. C'est pour le remercier de tant de bienfaits que l'Eglise a institué une fête particulière à son honneur. Nous voyons ces saints anges tutélaires, pour ainsi dire, depuis la création du monde, toujours occupés à combler les hommes de leurs faveurs; nous les voyons chez Abraham, à qui ils découvrent les secrets du Seigneur, et à qui ils font de sa part les promesses les plus magnifiques; ils arrêtent la main de ce patriarche, prêt à égorger son fils.

Jacob invoque son ange gardien, pour attirer sa bénédiction sur son petit-fils. « Je souhaite, lui dit-il, que l'ange qui m'a préservé d'un nombre infini de malheurs pendant ma vie, vous bénisse présentement. »

Judith, qui coupa la tête à Holopherne, publie partout qu'elle est redevable de la victoire à son bon ange, qui la soutint, qui la défendit, pendant qu'elle était entre les mains de ses ennemis, et qui lui fournit le moyen d'en sortir.

L'ange de Tobie le conduit dans son voyage, le préserve des mains du démon, qui avait déjà étranglé les sept premiers maris de Sara, son épouse, et le ramène sans aucun accident dans la maison de son père.

Agar est consolée par son ange gardien lorsqu'elle est chassée de la maison d'Abraham avec son fils Ismaël; et dans le désert, où elle manque d'eau, ce même ange lui découvre un puits pour sauver la vie à son enfant.

Daniel est conservé de même dans la fosse aux lions. C'est l'ange de saint Pierre qui lui ouvre les prisons, lui ôte les chaînes dont il est garroté, et le conduit dans la maison où se tient l'assemblée des fidèles.

Jésus-Christ lui-même nous avertit « que quiconque fait du mal au plus petit d'entre nous, s'attaque directement à leurs anges tutélaires, qu'ils demandent vengeance au Père céleste, devant le trône duquel ils résident continuellement. »

Comprenons aujourd'hui combien nous sommes redevables à des protecteurs aussi zélés, qui sont sans cesse avec nous pour nous conduire, pour éclairer nos démarches, nous garantir des dangers auxquels nous exposent la faiblesse de notre nature, la corruption du monde et la malice du démon.

La plupart des bonnes actions que nous faisons, ne s'accomplissent, pour l'ordinaire, que par l'inspiration de notre bon ange; c'est une inspiration de cet esprit bienheureux, lorsque nous sommes tentés de colère, de vengeance, et que nous pardonnons; c'en est une, lorsque nous avons la pensée d'approcher du sacré tribunal pour y faire pénitence de nos fautes; lorsque nous avons envie de quitter cette mauvaise habitude, de dire ouvertement tels et tels péchés que nous avons célés jusqu'ici.

Ces saints anges sont comme autant de soldats de l'armée de Dieu, qui nous défendent et combattent sans cesse pour nous; ils sont comme les lampes du Tout-Puissant, qui nous éclairent en nos doutes, qui nous enseignent et qui nous conduisent dans ses voies; ils lui présentent nos prières, et c'est par leur sacré ministère que nous recevons ses grâces les plus abondantes.

1° Honorons-les en ce jour, et remercions-les de toute l'étendue de notre cœur, tâchons de leur plaire en les imitant; comme eux obéissons à Dieu promptement, fidèlement et avec joie; comme eux ne faisons que sa volonté; marchons toujours en sa présence, et entrons dans toutes ses vues; comme eux chantons les louanges du Seigneur, non-seulement en priant avec un cœur pur, mais dans toutes nos œuvres, en les faisant uniquement pour lui. Ayons un grand respect pour ces esprits bienheureux, invoquons-les souvent avec foi pendant la journée, et souvenons-nous de ne les contrister jamais, en tombant volontairement dans aucun péché mortel; car ils veillent sans cesse autour de nous, et sont témoins de nos actions les plus secrètes.

## VIII. — AUTEURS A CONSULTER.

### SS. PÈRES.

(SUR L'ÉVANGILE.)

S. AMBROISE, in Evang. Luc., c. VII, l. V. — S. AUGUSTIN, serm. 98. — S. P. CHRYSOLOGUE, serm. 103. — Le V. BÈDE, hom. Æstiv.

### PRONISTES.

MATTHIAS FABER a tiré de cet évangile cinq sujets tous excellents et pleins d'à-propos : 1° Sur l'art de bien mourir; 2° sur la manière de pleurer les morts; 3° sur les vices qui accélèrent la mort de la jeunesse; — 4° sur les cimetières; — 5° sur la crainte de Dieu. — GIROUST, BIROAT, TEXIER, CHEVASSU, THIÉBAUT, PIOGER, sur la mort. — REGUIS, Délai de la conversion.

## SEIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

# SERMON

SUR LA

# VIOLATION DE LA LOI DU DIMANCHE

PAR M. L'ABBÉ DUQUESNAY, CURÉ DE SAINT-LAURENT, A PARIS.

## PLAN

1er POINT. — FUNESTES EFFETS DE LA VIOLATION DE LA LOI DU DIMANCHE.

Subdivisions.

1. Elle porte atteinte au principe d'autorité.
2. Au dogme, à la morale et au culte.

2e POINT. — HEUREUX FRUITS DE L'OBSERVATION DE CETTE LOI.

Subdivisions.

1. Elle fortifie l'esprit national.
2. Elle ressuscite l'esprit de famille.
3. Elle détruit le matérialisme industriel.

TEXTE : *Si licet sabbato curare.* (Luc., XIV, 3.)

Voici, M. F., les propositions que nous allons développer et méditer ensemble : La loi du dimanche est tellement nécessaire au maintien de la religion parmi nous, que sa transgression creuse un abîme dans le catholicisme; la religion chancelle, elle meurt dans nos contrées, pour peu que cette violation s'étende encore. En second lieu, de tous les moyens de civilisation, de toutes les lois morales, de toutes les mesures prises pour améliorer l'état du peuple, la loi du repos chrétien va le plus directement au but; elle seule l'atteint efficacement. O Marie, auguste patronne de la France, votre héritage est en péril; nous voulons contribuer pour notre chétive part à la sauver des malheurs qui la menacent de tous côtés. Venez-nous donc en aide, apprenez-nous à toucher le cœur de nos frères. *Ave, Maria!*

### Ier POINT. — FUNESTES EFFETS DE LA VIOLATION DE LA LOI DU DIMANCHE.

La transgression de la loi du dimanche renferme une attaque indirecte et déjà bien menaçante contre la religion ; beaucoup plus, elle tend à l'anéantir directement dans ses dogmes, dans sa morale et son culte. C'en est fait de la religion, pour peu que cette transgression s'étende encore.

Je dis d'abord, M. F., que la violation du repos chrétien compromet indirectement la religion, et voici comment : c'est que cette loi est tellement appuyée en autorité, se présente à nous avec un caractère si auguste et si imposant, qu'on ne peut la violer sans porter une atteinte grave et menaçante contre l'autorité, contre le principe de l'autorité, et partant sans renier

la religion, puisque l'une de ses bases fondamentales est ce principe même d'autorité.

1^re^ *subdivision.* — *Cette violation est une atteinte au principe d'autorité..*

1° Remarquez, je vous prie, M. F., les caractères tout particuliers de cette loi : Elle tient d'abord au droit naturel, c'est-à-dire que, indépendamment de toute prescription positive faite par le pouvoir religieux ou par le pouvoir civil, cette loi existe et elle nous oblige. C'est la doctrine de saint Thomas d'Aquin et de tous les docteurs catholiques qui l'enseignent unanimement. A ne considérer que le droit naturel, c'est une obligation pour l'homme de consacrer au culte de la Divinité un jour déterminé, revenant dans un court espace de temps révolu, c'est-à-dire un jour sur sept ou à peu près. Et d'ailleurs, si vous remontez l'histoire des siècles, et avant toute loi écrite et chez tous les peuples, vous trouverez des jours saints et sacrés revenant périodiquement, et ce qui est très-remarquable, c'est que, chez la plupart des peuples, ce jour est le septième. Ainsi, c'était l'usage des anciens peuples de la Chine, de la Chaldée, des Perses ; on le retrouve aussi chez les peuples du Nord, et, là où la division septenaire n'est pas adoptée, il y a au moins un jour de repos. Ce jour-là, il y a des assemblées religieuses, des sacrifices, des prières publiques. Cet usage, M. F., à cause de son ancienneté et de son universalité, nous donne le droit de conclure que, indépendamment de toute loi, c'est une obligation pour l'homme de consacrer un jour au culte de la Divinité. Or ce caractère de droit naturel rehausse singulièrement une loi. Une loi qui a sa racine dans la conscience, dans le cœur et dans la nature même des hommes, a une force d'autorité que rien n'égale au monde ; c'est la révélation même de Dieu que ce droit naturel, c'est l'essence même des choses, c'est l'image et la ressemblance de Dieu en nous, c'est ce qui fait l'homme moral, c'est ce qui le constitue ce qu'il est. Voilà donc un premier titre qui imprime à la loi du dimanche un caractère inviolable et sacré. Elle tient au droit naturel, elle tient aussi au droit divin.

2° Souvenez-vous, dit Dieu, souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat. Vous donnerez six jours, voyez comme il est large, vous donnerez six jours au travail et aux affaires, mais le septième est le jour du repos, le jour du Seigneur ; vous ne ferez ce jour-là aucun ouvrage, ni vous, ni vos fils, ni vos filles, ni votre serviteur, ni l'animal qui vous appartient, ni l'étranger qui se trouve dans l'enceinte de vos cités. M. F., c'est Dieu qui vous parle ainsi, Dieu qui a sur vous des droits semblables à ceux du potier sur l'argile qu'il a pétrie de ses mains. Car enfin, n'est-ce pas lui qui vous a faits tout ce que vous êtes ; n'est-ce pas lui qui vous a donné tout ce que vous possédez : l'air que vous respirez, la lumière qui vous investit, la terre qui vous porte, le champ qui vous nourrit, tous les dons, toutes les facultés de votre être? Dieu, M. F., pourrait nous obliger à lui consacrer notre vie tout entière, sans relâche, sans repos, fût-elle d'un ou de plusieurs siècles. Il y aurait encore là un accomplissement d'une dette rigoureuse. Mais il abandonne généreusement ses droits, il nous laisse le libre emploi de six jours, et il revendique le septième. Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat. Il nous en fait une loi qu'il nous intime, que nous connaissons parfaitement bien. De quel droit, je vous le demande, nous affranchissons-nous de cette prescription de Dieu qui est si légitime et si raisonnable? Vous ne

voulez pas, vous ne pouvez pas nier l'autorité de Dieu sur vous, vous ne pouvez pas non plus contester la loi que je vous cite en ce moment : donc elle vous oblige, elle vous lie; la violer, c'est repousser, c'est même méconnaître le principe de l'autorité divine.

3° La société chrétienne a fait aussi de la loi du repos chrétien un des articles de sa législation; elle n'a pas aboli le repos du sabbat; elle l'a différé d'un jour. On trouve dans les écrits des apôtres des traces de l'observation du dimanche; les écrivains des premiers siècles, saint Clément d'Alexandrie, Tertullien, saint Cyprien, saint Ambroise et mille autres nous parlent de la consécration du dimanche. Ecoutez la ravissante description de saint Grégoire de Nysse : « C'est un jour que le Seigneur a fait. Le genre humain, semblable à une seule et grande famille, se réunit dans une seule pensée, se rencontre dans un même sentiment; on dirait un signal répété en tous lieux; les voies publiques sont silencieuses par l'absence des voyageurs, le nautonier et le matelot ont quitté la mer, le laboureur en habit de fête n'est plus à sa charrue, les hôtelleries sont désertes. Comme on voit l'hiver s'évanouir à l'approche du printemps, ainsi tout bruit cesse à l'approche de ce beau jour. Le pauvre s'est trouvé des ornements et le riche ajoute encore aux siens pour prendre part à la joie commune; le vieillard rivalise d'agilité avec le jeune homme; le malade fait violence à son infirmité; l'enfant est revêtu d'un costume plus gracieux; et la jeune vierge chrétienne tressaille en voyant tous les honneurs rendus à ce mystère, gage de son immortelle espérance, et la mère de famille entourée de son mari, de ses enfants et de ses serviteurs, célèbre ce jour avec joie. »

Hélas! M. F., en vous citant ces paroles, nous sentons la tristesse envahir notre cœur et la rougeur nous monter au front. Où est cette piété des temps primitifs? Où est cette fête universelle? cette joie de tous les cœurs et de toutes les familles. Hélas! M. F., les joies de l'Eglise se sont changées en larmes et ses honneurs en opprobres. L'Eglise pourtant a veillé avec soin à l'exécution de ses décrets, elle a engagé toute son autorité dans cette loi : institution des apôtres, autorité des conciles, menaces, peines sévères, sollicitations pressantes, l'Eglise a tout employé pour faire observer cette loi. Et le grand, l'immortel pontife qui règne aujourd'hui sur l'Eglise, n'est-ce pas là, M. F., l'un des premiers avertissements qu'il nous a donnés? debout sur la chaire pontificale et aux premiers jours s'adressant à tout l'univers catholique, il nous a rappelé à l'observation de la loi du dimanche. Et chaque année, dans leurs touchantes lettres pastorales, nos évêques nous pressent d'observer la loi du Seigneur. En vérité, je ne sais plus, je ne comprends plus comment vous pourrez justifier votre titre de catholique si vous rejetez cette loi. Les lois civiles elles-mêmes l'ont confirmée; elle était écrite dans les édits des empereurs chrétiens, elle l'est encore dans les codes de toutes les nations chrétiennes, quelles que soient leurs dissidences dogmatiques; elle est dans notre Code français, et ce n'est pas, M. F., une loi surannée, elle est d'une origine toute récente, elle a été discutée et approuvée dans nos parlements. La jurisprudence des premières cours de la patrie l'a solennellement maintenue; c'est une loi au même titre que toutes les autres lois. La violer, cette loi du dimanche, c'est violer la légalité stricte, c'est faire acte de mauvais citoyen.

Vous le comprenez, le droit naturel, le droit divin, le droit ecclésiastique, le droit civil s'accordent pour proclamer la loi du dimanche : quand vous

la violez, vous vous attaquez à tous ces pouvoirs à la fois, vous méconnaissez ce qu'il y a au monde de plus élevé, de plus auguste; la religion ne tient plus à rien, elle s'en va en morceaux.

2e *subdivision. — Cette violation porte atteinte au dogme, à la morale, au culte.*

En effet, M. F., je vous l'ai dit, la violation du dimanche tend directement à anéantir la religion dans les trois parties qui la constituent : dans son dogme, dans sa morale, dans son culte.

1° Dans son dogme, et voici comment : nos idées chrétiennes, nos vérités religieuses sont tellement élevées au-dessus de l'ordre de nos connaissances, leurs notions demandent une telle précision de langage qu'il faut en maintenir l'enseignement permanent et nécessaire, mais nécessaire à ce point que si cet enseignement permanent venait à cesser même pendant un temps, ah! alors vous verriez les masses du peuple perdre jusqu'à l'énoncé de nos vérités chrétiennes. Hélas! M. F., nous avons fait cette triste et douloureuse expérience : lorsque la religion revint de son exil qui pourtant n'avait duré que dix ans, elle trouva la France qu'elle avait laissée si belle, si riche de science, si favorisée des dons du ciel, elle la trouva déchue jusqu'à l'état de barbarie. Les pères et les mères avaient oublié le peu qu'ils savaient, les enfants avaient grandi dans leur ignorance native, il fallut traiter ce pays comme un pays idolâtre. Nos prêtres d'alors se firent missionnaires, catéchistes du haut de la chaire, pour multiplier les enseignements élémentaires du christianisme. M. F., le mal était tellement profond qu'il n'est pas encore bien guéri aujourd'hui, car le nombre de ceux qui ignorent les premières et les plus essentielles vérités de leur religion est encore incalculable. Un homme qui resterait quelques années sans parler ni entendre sa langue maternelle l'oublierait; l'artisan qui resterait un certain temps sans exercer son métier; le savant qui n'entretiendrait pas ses connaissances spéciales oublierait ce qu'il sait; et l'on voudrait, sans études, conserver pure et intacte la religion dans ce qu'elle a de positif? Cela, M. F., est impossible. Et je dis hardiment, parce que l'expérience est là pour confirmer nos paroles, que, pour une intelligence vulgaire, une année de complète indifférence suffit pour obscurcir notablement en elle la connaissance des vérités religieuses; et je dis que les têtes les plus fortes et les plus solides ne peuvent aller au-delà de dix années d'indifférence sans s'engager dans des erreurs capitales en matière de religion. Donc, M. F.. un enseignement permanent, continuel est nécessaire. Or, c'est le dimanche que cet enseignement vous est donné; le dimanche est autant le jour de l'enseignement qu'il est le jour de la prière; ceux qui profanent le dimanche et ne l'observent pas tombent fatalement dans l'ignorance religieuse. Direz-vous, M. F., que vous y suppléez en particulier par des lectures faites dans les livres chrétiens. Mais si le temps vous manque pour venir à l'église, le temps et le courage vous manqueront aussi pour lire dans les livres chrétiens. Peut-être, M. F., n'avez-vous pas en votre pouvoir un livre de prières traditionnelles dans vos familles. Il y a deux choses qui manquent aujourd'hui dans la plupart des maisons. On voit des meubles somptueux, des tableaux, des tapis de prix, des bibliothèques choisies, et, entre tous ces meubles, vous ne trouverez pas un crucifix, et, entre tous ces livres, vous ne trouverez pas un livre de doctrine chrétienne. Nous ne reviendrons sincèrement à la reli-

gion que par l'enseignement paroissial qui se donne chaque dimanche ; que lorsque les peuples seront fidèles à venir entendre la parole des pasteurs.

2° Ce que nous avons dit de la partie dogmatique de la religion, nous devons le dire également de la partie morale. Elle se conserve par l'observation du dimanche ; elle s'énerve, elle est perdue par la transgression de cette loi. En effet, c'est le dimanche, c'est le prône paroissial qui vous rappelle à la loi de Dieu, qui vous presse, qui vous exhorte, qui dissipe les illusions et les préjugés ; c'est le dimanche, dans l'église paroissiale, qu'on vous fait connaître les prescriptions du jeûne et de l'abstinence que l'Eglise a le droit de vous imposer ; or, si vous n'assistez pas aux offices du dimanche, ne perdrez-vous pas le souvenir de la loi de Dieu ? On oublie si facilement son devoir ! Ces prescriptions de l'Eglise, comment les connaîtrez-vous si vous n'assistez à l'assemblée où on les promulgue ? Vous dites : la religion consiste dans l'amour de Dieu et du prochain. Eh bien, sans doute ; mais aimez-vous Dieu sincèrement, vous qui ne voulez même pas lui accorder un seul jour qu'il vous demande ? Aimez-vous vos frères, vous qui n'avez avec eux aucun lien, aucune sympathie religieuse ? Vous aimez-vous vous-mêmes ? Votre âme, quel soin lui donnez-vous ? Vous la laissez périr faute de l'arroser par la prière, par la grâce des sacrements et la rosée céleste de la parole divine. Votre cœur, vous le tuez à force de travail, vous l'énervez par le plaisir. Profanateurs du dimanche, vous mettez en pièces les tables de la loi. C'est encore devant cet infâme veau d'or que tout Israël se prosterne : plus de miséricorde, plus de sacrifices ; l'Evangile, la religion tout entière a péri, car après les dogmes, après la morale périt aussi le culte.

3° En effet, M. F., c'est le dimanche que le culte catholique se déploie et exerce sur nous toute son influence. Dès le matin du dimanche, nos cloches catholiques envoyant dans les airs leurs joyeuses volées, annoncent la solennité et convient les fidèles et répandent la joie par toute la cité. Le dimanche, le temple est dans toute sa magnificence : à l'autel, vous voyez les prêtres et les lévites revêtus de leurs vêtements d'or et d'argent, ils exercent leurs belles fonctions ; toute la hiérarchie du sacerdoce est là. Le dimanche, le sacrifice a vraiment le caractère de prières publiques ; les autres jours, c'est bien au nom du peuple qu'il est offert, mais quelques âmes pieuses seulement y sont présentes, tandis que le dimanche le peuple y prend part par ses chants, par ses acclamations, par sa belle attitude ; tantôt il est debout et tantôt prosterné et puis il adore. Rien ne manque à la pompe du sacrifice : l'encens enveloppe l'autel d'un nuage mystérieux, on entend de suaves accords imitant la voix des anges, le bruit de la foudre, les supplications de l'âme pénitente et les joyeux transports des saints. Le dimanche, l'Eglise sanctifie son peuple par l'aspersion de l'eau consacrée, elle partage entre tous le même pain mémorial touchant des agapes d'autrefois. Le dimanche nous voyons dans nos temples ces processions solennelles, marches saintes où tour à tour se déploient le symbole de la croix d'abord, et, après la croix, l'image de la Vierge et des saints, protecteurs de la paroisse, puis après la bannière, les prêtres et les lévites, apparaît enchâssé dans l'or et les pierreries, abrité sous la soie, escorté par une foule pieuse recueillie, apparait Jésus-Christ dans la divine Eucharistie, Dieu lui-même parcourant tous les rangs de l'église, distribuant aux pères, aux mères, aux enfants, à tous, ses grâces, ses consolations et ses faveurs. Le dimanche,

M. F., mais c'est un goût anticipé des joies du ciel; ce jour-là l'Eglise militante se confond avec l'Eglise triomphante. Vous ne pouvez toucher au culte catholique sans toucher en même temps à la religion tout entière. Vous ne pouvez être indifférent au culte sans être indifférent à l'ensemble de la religion. Or vous, M. F., qui n'observez pas la loi du dimanche, vous êtes à l'égard du culte dans un état d'indifférence complet. Il n'y a que deux ou trois parties du culte catholique dont vous ayez quelque idée : la cérémonie du baptême, celle du mariage et celles des funérailles, parce que une certaine loi de convenance civile, de déférence humaine vous amène dans les églises en ces occasions. Vous voyez nos cérémonies, vous regardez, mais, on le voit bien, avec un œil distrait et inintelligent, parce que vous n'avez pas l'idée de ces choses. Voilà vos idées, votre langage, vos sentiments à l'égard du culte et à l'égard de la religion tout entière. O religion ! que devenez-vous? O hommes, vous vous perdez ! et pour ne pas donner une heure chaque semaine à l'étude de la loi de Dieu, à son amour, vous vous préparez une éternité de regrets et de désespoir. Et le mal se propage, M. F., et ce péché devient le péché de la France tout entière. L'Eglise chrétienne a des promesses d'immortalité, mais nous autres, qu'avons-nous? Sans doute la foi ne s'éteindra pas dans le monde, mais c'est un flambeau que Dieu déplace à volonté selon la justice ou l'injustice des peuples. Voulons-nous, M. F., voulons-nous arrêter la colère de Dieu ? Eh bien ! revenons à l'observation de la loi du dimanche.

De toutes les lois morales, de tous les moyens de civilisation, la loi du repos chrétien va le plus directement au but, ells seule l'atteint efficacement : sujet d'une seconde et courte considération.

## IIe POINT. — HEUREUX FRUITS DE L'OBSERVATION DE CETTE LOI.

Voyez ce qui se passe au milieu de nous, M. F.; tout s'agite, tout se remue dans un doute irrémédiable. Notre vie de peuple, notre vie de nation est livrée aux essais et aux expériences comme ces vies de vil prix qu'on sacrifie au progrès des sciences. Après une révolution, une autre révolution, après un système un autre système, et l'on n'entend plus que le bruit des ardentes cupidités qui s'entrechoquent, et l'on ne voit plus que le flux et le reflux des ambitions qui se poussent. Le trouble est dans les esprits et la confusion dans les conseils, la guerre au sein de la paix, la misère au milieu de l'abondance. Le patriotisme, l'esprit national, la beauté des mœurs et des caractères, les vertus publiques et privées, tout manque à la fois : c'est un dépérissement sans remède, c'est une décadence sans fin. Ah ! Bossuet, ce grand politique, l'a dit : c'est que, au-dessus des hommes, il y a une force nécessaire, il y a un conseil plus fort que le gouvernement des hommes, il y a une Providence dont la règle inflexible et invariable est la fidélité des peuples ou le mépris avec lequel ils violent les lois de Dieu. Or, M. F., la loi du dimanche, qui est la loi de Dieu par excellence, est universellement violée parmi nous : Dieu n'a plus en France de culte. Soyons sincères, la France ne prie plus Dieu, alors Dieu s'en va de nous; et, pour cela, M. F., il n'a qu'à retirer sa main et nous laisser aller à notre pente fatale. Eh bien ! voulons-nous, comme je le disais tout à l'heure, prévenir sa colère? Revenons à l'observation du dimanche; la loi du dimanche ressuscitera l'esprit national; la loi du dimanche fortifiera l'esprit de famille qui n'est

plus parmi nous, la loi du dimanche s'opposera à ce matérialisme honteux et dégradant qui envahit nos mœurs publiques et privées.

1re *subdivision. — Elle fortifie l'esprit national.*

Et d'abord je dis que la loi du dimanche fortifiera l'esprit national. En effet, si cette loi était observée, chaque dimanche et sur tous les points du pays, il y aurait donc des centres de réunion où les habitants des mêmes lieux se verraient, se mêleraient; et, en se voyant, s'uniraient entre eux par une association d'idées et d'intérêts; une fois chaque semaine et sur tous les points du pays, une salutaire leçon d'égalité serait donnée à tous ces citoyens réunis par la présence du Dieu de l'Eucharistie. Là comme en face de Dieu qui nous jugera, il n'y a que la vertu qui soit une distinction, la fidélité a observer la loi une qualité, et la sainteté une noblesse. Une fois par semaine et sur tous les points, dans toute l'étendue du pays, on dirait à tous ces citoyens réunis : vous êtes frères, aimez-vous les uns les autres, et ils prieraient pour la patrie, pour la prospérité de ses armes, pour la fécondité de son sol, pour le progrès de son industrie. Dites-moi, l'institution du dimanche ainsi comprise n'est-elle pas éminemment patriotique? Le lien paroissial ne fortifierait-il pas singulièrement le lien de la commune et de la patrie? Cet autel, cette chaire, ce temple, ne serait-ce pas comme d'ardents foyers de patriotisme? Pourquoi, M. F., les anciennes républiques de Rome, d'Athènes et de Sparte ont-elles jeté des racines immortelles dans l'histoire? Pourquoi, quand on veut parler d'un grand peuple, d'un peuple modèle, invoque-t-on leur souvenir? C'est que Rome, Sparte et Athènes étaient des peuples religieux. Chez eux les représentations du théâtre, les jeux du cirque, les réunions savantes avaient un caractère religieux, étaient des assemblées religieuses : or, il n'y a rien comme les assemblées religieuses pour mêler, pour fondre les peuples, pour inspirer l'amour de la chose publique, de la patrie!

Direz-vous qu'en dehors de nos assemblées religieuses nous avons, comme foyer de patriotisme, des théâtres, des fêtes nationales! Des théâtres! mais d'abord l'entrée n'en est pas libre. Des théâtres, M. F., et comme foyer de patriotisme! Mais, pour ne dire encore que la moitié de ma pensée, dans les théâtres l'orgueil des riches est flatté, ménagé, la distinction des conditions y est bien tranchée. A ceux qui sont riches, à ceux qui ont beaucoup d'argent à donner à la porte, des siéges de velours et de soie; à ceux qui sont pauvres, les dernières places; on les relègue au dernier rang, on les entasse pêle-mêle. Dans l'église, au contraire, tout le monde est assis sur une même chaise de bois, vous passeriez un niveau sur toutes ces têtes. Le théâtre est un grand foyer de patriotisme, oui! peut-être si le théâtre n'étalait à vos regards que des sujets irréprochables, s'il éveillait des sentiments généreux, foudroyant le vice et faisant triompher la vertu. Mais maintenant que je vous dise toute ma pensée. Les théâtres d'aujourd'hui, la plupart au moins, sont des foyers de corruption, des écoles d'immoralité, des mauvais lieux où s'active la décomposition des mœurs publiques. Sur les théâtres, aujourd'hui, on salit toutes nos gloires, on couvre de sang et de boue les héros les plus illustres. C'est le côté honteux de l'histoire qu'on exploite, et encore, quand la chronique n'est pas assez scandaleuse, on appelle le mensonge en aide, on multiplie les incidents. On prend quelque personnage bien effronté, bien aguerri contre la honte, on le pousse sur la scène, c'est le héros du drame;

il raconte ses scandales; et vous et vos femmes, vos filles et vous, pauvres victimes, vous applaudissez avec frénésie, vous couronnez de roses ce héros. Voilà, M. F., ce que sont nos théâtres aujourd'hui; et vous-mêmes vous dites comme moi, plus énergiquement que moi... sont-ce donc là des écoles, des foyers de patriotisme?

Vos fêtes nationales! nous en parlerons bien autrement et les gouvernements font bien en les multipliant. Mais outre qu'elles sont rares, nos orages politiques ont tellement scindé les opinions et les intérêts que ce qui enthousiasme l'un fait frémir l'autre. Et puis le souvenir et la vue de ces fêtes passent avec le feu de joie qui les termine. Nos assemblées religieuses peuvent confondre et réunir tous les sentiments et toutes les pensées, parce que Dieu qui en est l'objet, confond tous les hommes dans un même amour. La religion, M. F., la religion ne fait acception de personne; elle ne vous demande jamais compte de vos opinions politiques, pourvu qu'elles soient franches et sincères. M. F., l'unité religieuse est possible parmi nous; et quand l'unité religieuse serait faite, l'unité politique se ferait, et, au lieu de combattre les uns contre les autres, nous nous embrasserions là où la réunion est possible, en Dieu, en Jésus-Christ, au pied des saints autels, là, auprès de la divine Eucharistie.

2e *subdivision. — Elle ressuscite l'esprit de famille.*

En second lieu, la loi du dimanche ressusciterait l'esprit de famille, M. F., cette vie à deux ou à trois, c'est le même Dieu, la même table, un même feu: cette vie où l'on pense de même, où l'on aime la même chose, était autrefois universelle. Mais qu'est-elle devenue? C'est elle qui prêtait aux mœurs de nos pères ce charme et cette naïveté que nous nous prenons quelquefois à regretter quand nous lisons notre ancienne histoire. Aujourd'hui, il est bien vrai de dire que les pères et les mères et les enfants ne sont plus comme les pères et les mères et les enfants d'autrefois. On ne s'aime plus, on ne se parle plus comme on s'aimait, comme on se parlait il y a deux cents ans, cent ans. Or, M. F., c'est la violation de la loi du dimanche, soyez-en bien sûrs, qui affaiblit cet esprit de famille; et si nous revenions à l'observation de cette loi, l'esprit de famille nous reviendrait aussi: nous goûterions de nouveau cette joie, parce que, indépendamment des leçons qui seraient données ce jour-là à chacun et qui, en rendant chacun plus exact à ses devoirs resserreraient les liens de l'amitié: le dimanche est presque l'unique jour où l'on puisse se voir. Voyez l'ouvrier de la grande cité, suivez-le dans sa vie: le matin, à l'aube du jour, il part travailler, lorsque ses enfants prennent encore le repos; le soir, il revient accablé de fatigue, il a à peine le temps de prendre à la hâte un chétif repas et il va reposer ses membres fatigués. Mais quand donc, je vous le demande, quand donc aura-t-il le temps, cet homme, de prendre ses petits enfants sur ses genoux, de les embrasser, de les caresser, de leur faire sentir qu'il est leur père et qu'il les aime? Jamais, si vous ne lui laissez le dimanche. Il n'a que le dimanche, cet homme du peuple, pour se reposer des fatigues de la semaine, et vous le lui enlevez; il n'a que le chaste amour de la famille, sa femme et ses petits enfants pour se consoler de toutes les privations de la vie, et vous ne leur laissez pas le temps de s'aimer. Vous-mêmes qui travaillez le dimanche, vous vous privez de mille joies qui vous sont inconnues. Votre maison n'a jamais un air de fête; vos réunions de famille

sont rares : c'est tout un côté de la vie que vous ne connaissez pas. Essayez, et venez donc avec vos enfants, vos serviteurs, assister d'abord à l'office paroissial, et puis livrez-vous à la joie, partagez les jeux innocents de vos enfants, et vous verrez bientôt que votre famille vous paraîtra plus belle, que vos enfants vous aimeront davantage, que vous les aimerez-vous mêmes avec plus de tendresse.

3e *subdivision. — Elle détruit le matérialisme industriel.*

Enfin, M. F., et c'est par cette considération que je termine, la loi du dimanche, si elle était observée, s'opposerait énergiquement à ce matérialisme honteux qui envahit nos mœurs publiques et privées.

Que résulte-t-il de la continuité de travail? La terre et tout ce qui vient d'elle comme le bois, les métaux, les plantes, le cuivre, l'or qui n'a rien de plus relevé que le reste, la terre et tout ce qui vient d'elle a je ne sais quoi d'impur et de grossier qui souille les mains et le cœur de celui qui la touche trop souvent. Il se dégage de cette atmosphère je ne sais quels miasmes pestilentiels qui attaquent l'intelligence. Eh bien! le dimanche revient au secours de l'intelligence et la fait sortir de son atmosphère inférieure qui ne lui convient pas. Il l'applique à des idées au-dessus de son travail. Voyez comme l'homme que le travail du dimanche a matérialisé a souffert du repos. Il lui en faut; mais, au lieu de venir dans nos temples prier et s'instruire, il ira dans un autre sanctuaire, il ira sacrifier sur d'autres autels son salaire, sa santé, sa raison même. Le voyez-vous, ce malheureux, non pas avec sa femme et ses petits enfants, mais avec ses compagnons de travail; ils s'excitent à l'envi, puis vient un moment où la raison est égarée. Alors ce sont des rixes brutales, des cris sauvages, des scènes dégoûtantes; et quand on revient au logis, ah! qui peut dire le sort de la pauvre femme? Quel spectacle pour les pauvres enfants! Sans doute cet homme est coupable, mais ce n'est pas lui qui est le plus coupable; c'est vous qui l'enchaînez à vos mécaniques; son âme se meurt étouffée par l'air épais de vos usines. Le samedi, il serait sorti de chez vous pour venir le lendemain à l'église, il en sort le dimanche au soir pour aller le lendemain à l'orgie. Et pourquoi, M. F., ce scandale? C'est la soif du gain. On travaille le dimanche pour s'enrichir plus vite, pour faire plus promptement et plus sûrement sa fortune. Eh bien! on se trompera, et, par cela même qu'on a travaillé le dimanche, on ne fera pas sa fortune.

Je sais bien que le Dieu de l'Evangile n'est pas comme le Dieu de la loi mosaïque et qu'il n'a pas besoin de mettre cette sanction temporelle à sa loi; mais je sais qu'il sait la mettre quand cela lui plaît. Voyez! pourquoi ces bouleversements de fortunes, cette misère, cette inquiétude qui nous envahit tous? Ne voyez-vous pas avec quelle aisance Dieu nous frappe dans nos intérêts matériels; c'est par là qu'il nous prend, qu'il nous saisit. Ah! c'est que le Dieu du dimanche est le Dieu de la nature, et qu'il sait venger l'absence de son septième jour.

Nous nous préoccupons aujourd'hui de tous les moyens à prendre pour sortir de cet état d'inquiétude, plein de périls, de menaces, dans lequel nous sommes. Eh bien! croyez-moi, Dieu vous a déjà donné une grande et terrible leçon. nous ne reviendrons au calme, à la prospérité, que lorsque nous reviendrons sincèrement à l'observation des préceptes de la religion et

lorsque nous reviendrons à la religion de nos pères, et nous ne reviendrons chrétiens que par l'observation de la loi du dimanche.

Oh! je vous en conjure, M. F., rentrons en nous-mêmes, réfléchissons et comprenons enfin que nous avons besoin de Dieu, que nous devons lui faire une petite place dans notre vie, que c'est lui qui nous a mis au monde, qu'il y a un lien quelconque entre lui et nous, et qu'il faut en tenir compte. N'hésitez jamais, le dimanche, à venir assister à nos offices paroissiaux. Alors que tous nous serons réunis dans l'église du Seigneur, quand tous nous pratiquerons enfin cette religion si douce, si sage et si propre à relever notre dignité, ah! nous comprendrons la suavité du service de Dieu, et nous goûterons ici-bas, par anticipation, le bonheur du ciel que je vous souhaite.

---

# MATÉRIAUX

SOMMAIRE : I. Sujets principaux de la chaire. — II. Sujets de cet Évangile les plus appropriés au texte. — III. Traits historiques. — IV. Plans divers sur les sujets de cet Évangile. — V. Prédication des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche. — VI. Esprit religieux de ce dimanche et de la semaine. — VII. Annonces des fêtes de la semaine. — VIII. Auteurs à consulter.

## I. — SUJETS PRINCIPAUX DE LA CHAIRE

relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — Leurs caractères et sources.

DIMANCHES, FÊTES : *Si licet sabbato curare.* — Nous avons donné ci-dessus un excellent sermon sur la violation du dimanche, par M. Duquesnay, dont la parole est très-populaire. Voir ce même sujet traité : 1° dans notre *Panorama des Prédicateurs;* 2° dans notre volume du *Décalogue;* 3° dans notre *Journal de la Prédication* à la lettre D, où on trouvera deux sermons remarquables de deux de nos orateurs contemporains fort célèbres : les RR. PP. Félix et Lavigne.

AMOUR DE L'OBSCURITÉ ET DE SA CONDITION : *Intendens quomodo primos accubitus eligerent.* — Ce sujet, trop rarement exposé, est pratique et d'une grande utilité.

AVARICE : *Quidam hydropicus erat ante illum.* — Nous avons donné dans notre *Journal de la Prédication* trois instructions sur l'*Avarice* ou *cupidité*, ou *amour de l'or et des richesses.* Ce sujet ne doit plus être traité aujourd'hui comme autrefois uniquement sous le point de vue de l'*avarice* qui est l'amour de l'or lui-même. Ce vice n'existe plus, à quelques rares exceptions près qui étonnent le monde quand on les révèle, tant cela paraît monstrueux et absurde; mais un autre a pris sa place dans les âmes : c'est l'amour de l'or pour s'élever, pour s'énorgueillir, et surtout pour se procurer des jouissances; ce qu'on peut appeler : *cupidité,* voilà proprement le sujet à traiter. Un petit sermon du P. Loriot, inséré dans notre *Journal de la Prédication,* au titre *avarice,* peut servir de modèle. Il est sur ce plan : 1° Rien de si commun dans le monde que d'aimer l'argent; 2° rien de plus dangereux que cet amour.

REPAS DES CHRÉTIENS : *Dicebat ad invitatos parabolam hanc.* — Nous trouvons sur ce bon petit sujet, qui a bien son à-propos, et qui serait fort écouté et très-fructueux, un excellent *concio* dans Matthias Faber, pour ce dimanche. Thema : Qualia esse debeant convivia christianorum : 1° Convivium a Dei laude inchoandum; 2° moderamen in cibo potuque servandum; 3° attendat quisque sibi; 4° moderanda hilaritas; 5° sinceritas et concordia servandæ; 6° colloquium honestum et decus adhibendum; 7° ambitio absit; 8° gratias agendæ Deo et hospiti.

HUMILITÉ : *Qui se exaltat humiliabitur.* — Ce texte est le même que celui qui termine ci-dessus l'Evangile du 10e dimanche. Voir ce que nous avons indiqué.

## II. — SUJETS DE CET ÉVANGILE LES PLUS APPROPRIÉS AU TEXTE ET AUX BESOINS ACTUELS.

### Dimanche. — Aimer sa condition et l'obscurité.

CHOIX DU SUJET. — Deux sujets se présentent naturellement à la lecture de cet Evangile : 1° observation du dimanche : *Si licet sabatbo curare;* 2° aimer sa condition et l'obscurité : *intendens quomodo primos accubitus eligerent.* Pour le premier, qui a une portée plus grande, nous indiquons les règles suivantes :

1. PLAN. — Les plans des anciens prédicateurs ne portent le plus souvent que sur deux idées : 1° prescriptions du troisième précepte; 2° ses défenses. Ils avaient peu à attaquer la profanation du dimanche et moins encore à réfuter des objections. Qui aurait osé en imaginer en leur temps sur ce devoir sacré? Pour ce qui regarde les prescriptions, ils les considéraient comme si naturelles qu'ils se bornaient à citer le *Memento ut diem sabbati sanctifices.* Aussi un sermon sur ce sujet embrassait-il à peu près toute la matière. Il n'est plus possible de faire ainsi aujourd'hui. Chacune des idées générales indiquées plus haut doit être exposée séparément; elle peut même suffire à plusieurs entretiens. C'est pourquoi on divisera largement sa matière, et on fera une solide instruction : sur les *Motifs de l institution du dimanche;* une autre sur les *œuvres défendues et les œuvres prescrites;* une autre sur la *manière de sanctifier le dimanche;* une autre sur la *réfutation des objections*, etc. Deux grands maîtres qui illustrent aujourd'hui la chaire, le R. P. Félix et le R. P. Lavigne se sont bornés, dans les deux éloquents sermons cités, à traiter des funestes effets de la violation du dimanche. Dans notre *Journal de la Prédication,* M. Duquesnay, cité ci-dessus, fait de même et à des points de vue tout à fait actuels.

2. CONFIRMATION. — Ce sujet paraît d'abord facile à traiter, mais il n'en est rien ; il exige : 1° de l'*érudition*, pour retracer les pratiques des peuples relativement à la célébration du septième jour, leur législation sur ce point et leur fidélité à l'observer; 2° une *grande connaissance* des usages des peuples modernes, hérétiques, schismatiques, infidèles sur le même point, afin de les citer pour confondre les profanateurs du saint jour; 3° *une étude approfondie* des besoins religieux, moraux et sociaux de notre époque, pour montrer que le retour à la sanctification du dimanche sera une satisfaction à ses besoins. (Le célèbre rapport de M. de Montalembert, fait à l'Assemblée nationale le 12 décembre 1850, est un excellent modèle de pareille étude) ; 4° la *science étendue* du théologien ; 5° la *dialectique* vigoureuse du casuiste; 6° la *clarté*, la *méthode* et la *simplicité* du catéchiste; 7° et, pour couronnement, la noble *éloquence* de l'orateur chrétien.

## III. — TRAITS HISTORIQUES.

### Sur la sanctification du dimanche.

1. MANIÈRE DONT LES PREMIERS CHRÉTIENS CÉLÉBRAIENT LE DIMANCHE. — Rien de plus édifiant que les assemblées des premiers chrétiens, pour célébrer le dimanche, que les païens nommaient le jour du soleil; ils se réunissaient, dans le principe, dans des habitations particulières. Dans ces réunions, après quelques prières on lisait les saintes Ecritures, premièrement l'Ancien Testament, puis le Nouveau. L'évêque expliquait l'Evangile, y ajoutant quelque exhortation convenable au besoin de son troupeau. Puis, ils se levaient tous, et se tournant vers l'orient, les mains élevées au ciel, ils faisaient des prières pour toute sorte de personnes, chrétiens, infidèles, grands et petits, particulièrement pour les affligés, les malades, et les autres qui souffraient. Ensuite on offrait les dons, c'est-à-dire le pain et le vin mêlé d'eau, qui devaient être la matière du sacrifice.

2. *Travail du dimanche n'a jamais enrichi,* vieux proverbe qui se justifie tous

les jours. C'est un travail que Dieu ne bénit pas. Les corps d'ouvriers qui, à Paris, travaillent obstinément ce jour-là, sont perpétuellement ceux qui s'enrichissent le moins. Les chefs d'atelier, qui repoussent les jours de repos prescrits pour atteindre plus vite la fortune et l'oisiveté, cet autre excès, n'y parviennent pas plus que ces esprits à rebours pour qui le dimanche est par contre-sens le jour le plus occupé.

3. Magasins fermés le dimanche. — On remarque à Paris une certaine quantité de magasins sur la porte desquels on voit écrit cet avertissement : *Ici on ne vend pas le dimanche; ce magasin n'est pas ouvert le dimanche.* Veut-on savoir par qui ces maisons sont habitées, par qui ces boutiques et ces magasins sont tenus? Eh bien, c'est par des étrangers, par des Allemands, des Suisses, dont plusieurs même sont de la religion de Luther et de Calvin. Ce sont eux qui viennent nous donner cette leçon de pudeur, cette leçon de respect pour le jour de sanctification et de prières. (Guillois. *Catéch.*).

4. Sanctification du dimanche a Londres. — Ce n'est qu'en France qu'on oublie qu'il y a dans la semaine un jour consacré au repos et au culte de la Divinité; c'est une situation qui nous est particulière ; car si quelqu'un s'avisait d'aller s'établir en boutique ou en magasin dans des villes telles que Londres, Amsterdam, Hambourg, Philadelphie et autres, et de faire mettre sur son enseigne : *Ici on vend le dimanche; ce magasin est ouvert le dimanche;* si une telle envie venait à quelque marchand français ou autre, il verrait de quelle manière sa porte et ses fenêtres seraient arrangées par les passants, et dans quel état on lui mettrait sa boutique. (Le même.)

## IV. — PLANS DIVERS SUR LES SUJETS DE CET ÉVANGILE.

### 1er PLAN SUR LA SANCTIFICATION DU DIMANCHE.

(Par M. l'abbé C. Martin).

I. — QUATRE CHOSES REQUISES POUR LA SANCTIFICATION DU DIMANCHE :

1° Assister à la messe et aux offices ; — 2° entendre la parole de Dieu ; — 3° pratiquer des exercices de piété ; — 4° vaquer aux œuvres de miséricorde.

II. — TROIS CHOSES DÉFENDUES :

1° Le travail ; — 2° la dissipation ; — 3° le péché.

—

### 2e PLAN SUR L'AMOUR DE SA CONDITION.

(Par le même).

I. — PEINES DE CEUX QUI VEULENT SORTIR DE LEUR CONDITION.

1° Peines d'esprit ; — 2° peines de corps ; — 3° le plus souvent déceptions cruelles.

II. — PAIX ET BONHEUR DE CEUX QUI SAVENT AIMER LEUR CONDITION.

1° Bonheur intérieur ; — 2° estime autour de soi.

—

### 3e PLAN SUR L'AMOUR DÉSORDONNÉ DES RICHESSES.

(Par le même).

I. — TOURMENTS :

1° Pour les acquérir ; — 2° pour les conserver.

II. — VIDE QUE L'AME TROUVE :

1° Dans leur possession ; — 2° dans les vaines satisfactions qu'elles procurent.

— Pour le sujet : *Repas des chrétiens,* voyez le plan de Faber cité ci-dessus. — Pour *l'Humilité*, voyez au dixième dimanche après la Pentecôte et au troisième de l'Avent.

—

## V. — PRÉDICATION

des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche.

Saint Ambroise nous fournit une petite homélie sur cet Evangile. Elle est citée par M. l'abbé Méry.

Le V. Bède en a une meilleure. Elle est très-simple et littérale. On y remarque

ces bons passages : « L'on compare justement aux hydropiques ces voluptueux qui se livrent de plus en plus aux plaisirs charnels; ces avares opulents qui, plus ils possèdent de richesses dont ils font un mauvais usage, plus ils désirent ardemment en posséder de nouvelles.

« ..... Le sens de la parabole des invités est bien clair et peut s'entendre à la lettre. Le Sauveur enseigne par là combien l'humilité est louable, non-seulement aux yeux de Dieu, mais encore aux yeux des hommes. »

ALBERT LE GRAND dit au sujet de l'hydropique : Tria requiri ad curationem hydropici : 1° ut a Jesu respiciatur; 2° ut duplici ab eo manu misericordiæ et justitiæ apprehendatur; 3° ut sanet eum et dimittat.

SAINT ANTOINE DE PADOUE a cette belle pensée : 1° Apprehendit Christus manu misericordiæ ut educeret a profundo vitiorum; 2° sanavit, peccata remittens; 3° dimisit a vinculis culpæ et pœnæ et tentationis ad gaudium.

DENIS LE CHARTREUX fait deux sermons sur cet Evangile. Le premier est un parallèle entre l'hydropique et le pécheur. Il trouve entre eux sept points de comparaison plus ou moins exacts.

Son second sermon est meilleur. Il y traite : 1° à l'occasion de l'hypocrisie des pharisiens, de la malice du cœur humain, et 2° à l'occasion de leur goût pour les premières places dans les festins de l'ambition et de l'orgueil.

SAINT THOMAS D'AQUIN a deux bons sermons. Dans le premier il parle : 1° de la luxure, l'orgueil et l'avarice représentés par l'hydropique; 2° de la clémence de Notre Seigneur qui guérit l'hydropique et le pécheur; 3° des réponses pleines de sagesse de Jésus-Christ aux pharisiens.

Le second sermon est sur l'humilité.

SAINT BONAVENTURE a quatre sermons. Le meilleur est le troisième qui est sur l'humilité. On y remarque ces belles pensées : Qualitas humilitatis est ut procedat a corde, ore et opere; tres sunt fructus humilitatis : 1° a malo nos liberare; 2° in bono auxilium esse; 3° in cœlum nos exaltare.

## VI. — ESPRIT RELIGIEUX DE CE DIMANCHE ET DE LA SEMAINE.

Colloque familier pour la congrégation ou la prière du soir.

### SANCTIFICATION DU DIMANCHE.

1° Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front, a dit le Seigneur au premier homme coupable. Mais en même temps, il lui a promis un sauveur. C'est-à-dire que Dieu, dès les premiers jours a posé dans notre cœur la crainte et l'espérance : il a prononcé sur notre berceau deux paroles qui nous le montre juge et père, ou, pour mieux dire, père juste et père miséricordieux. Et depuis six mille ans l'humanité accomplit la prophétie de la justice, et depuis six mille ans aussi, le Seigneur accomplit la prophétie de la miséricorde; car si le Sauveur est né longtemps après la promesse, cette promesse a longtemps soutenu le monde, et d'ailleurs la miséricorde s'est manifestée sous l'Ancien Testament par des grâces promises et réalisées qui confirmaient les hommes dans la foi en la parole de Dieu, Eh bien ! M. F., encore aujourd'hui nous travaillons six jours en vertu de la justice, et nous consacrons le septième à un religieux repos en vertu de l'amour et pour rendre gloire à la miséricorde : Dieu n'a pas voulu nous laisser sous l'obsession de la pensée de la chute, puisqu'il nous a relevés. Ce dessein apparaît manifestement dès la loi de Moïse. En effet, après avoir dit : *Sex diebus operoberis*, « tu travailleras pendant six jours, » Dieu rattache le repos du septième jour, d'abord à l'exemple qu'il en a donné : *Requies Domini Dei tui*, puis remarquez-le bien, au souvenir de la sortie d'Egypte, de la délivrance par le bras de Dieu, le sabbat était donc le jour de la reconnaissance. Ainsi doit-il en être du dimanche, qui nous rappelle la création, la résurection du Sauveur et la nôtre.

2° Il ne s'agit donc pas seulement de se reposer, mais de sanctifier particulière-

ment ce jour du Seigneur : *Observa diem sabbati, ut sanctifices eum.* Et c'est sous ce rapport, M. C. F., que le dimanche est le jour de l'âme, le jour de l'esprit, le jour du cœur, le jour de la dignité, le jour de l'élévation, et, pour tout dire, le jour du culte. En appelant spécialement vers lui toutes nos pensées, ce jour-là, Dieu nous élève, nous rétablit périodiquement dans la possession de l'Eden, où le travail principal de l'homme eut été l'adoration. En vertu de la condamnation, courbés pendant six jours sous l'accomplissement de notre tâche d'hommes déchus, nous nous relevons le dimanche, dans la joie, la force, la dignité de l'homme réhabilité. Nous oublions les intérêts de la terre pour venir entendre les promesses du Ciel et nous retremper dans les réalités du sacrifice. Nous venons nous incliner devant le calvaire de l'autel, pour y comprendre de nouveau ce que nous avions mérité et ce que Dieu nous a remis, pour y mesurer le poids du péché qui a pu mettre un Dieu aux prises avec la mort, et le poids de ce pardon qui a tout comblé. Le dimanche, en nous rappelant notre dignité, réprime notre orgueil, et nous nous élevons en nous abaissant devant Dieu. Le dimanche et les fêtes sont aussi spécialement les jours de la parole. Après la sainte messe, l'instruction; après les offices, encore l'instruction, où nous recevons l'enseignement de toutes les vertus.

## VII. — ANNONCE DES FÊTES DE LA SEMAINE.

### La solennité du saint Rosaire.

Le rosaire est une pratique de piété en l'honneur de la sainte Vierge, que l'Eglise approuve et recommande avec empressement à ses enfants. Il est composé des deux plus excellentes prières de la religion, je veux dire de l'Oraison dominicale et de la Salutation angélique. Les cent cinquante *Ave, Maria !* qu'il renferme, répondent aux cent cinquante psaumes que David a composés en l'honneur de Dieu, et les quinze *Pater noster* sont comme les quinze psaumes graduels qu'on chantait en montant les quinze degrés du temple : on les récite en mémoire de celle qui est le temple de la Divinité, et qui par ses vertus, comme par autant de degrés, est arrivée au comble de la perfection. Le chapelet est un abrégé du rosaire, il est composé de soixante-trois *Ave, Maria !* pour honorer les soixante-trois années que la sainte Vierge a vécu sur la terre.

Pour le rosaire, il est divisé en quinze dizaines, afin de pouvoir honorer les quinze principaux mystères du salut, distribués en trois ordres : savoir les mystères joyeux, les mystères douloureux et les mystères glorieux. Les cinq mystères joyeux sont : l'Annonciation, la Visitation, la Naissance de Jésus, l'adoration des mages et la rencontre de ce saint Enfant dans le temple. Les cinq mystères douloureux sont : l'agonie de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers, sa flagellation, son couronnement d'épines, le port de sa croix et son crucifiement. Les cinq mystères glorieux sont : sa Résurrection, son Ascension, la Pentecôte, l'Assomption et le couronnement de Marie dans le ciel.

Au commencement de chaque dizaine il est bon d'avoir en vue un de ces mystères, de remarquer ce que Jésus et Marie y font, ce qu'ils y souffrent; combien grande est leur joie, leur douleur ou leur gloire; quel avantage il en revient à tous les hommes en général, et à nous en particulier ; quelles raisons nous avons de nous en réjouir ou de nous en affliger; on peut employer à cette méditation plus ou moins de temps, suivant qu'on a plus ou moins de dévotion et de loisir.

Du reste, pendant le cours de cette prière, gardons-nous bien de nous laisser aller à l'ennui, que cause ordinairement aux âmes peu dévotes, une répétition si fréquente des mots : *Pater* et *Ave;* finissons-la, en suppliant la sainte Vierge de recevoir avec bonté les hommages que nous lui offrons, de nous faire part des grâces et des grandes indulgences qui y sont attachées, de nous obtenir auprès de son Fils une vie pure, une sainte mort, et la participation à son bonheur éternel.

On célèbre cette fête le premier dimanche d'octobre, en reconnaissance de la fameuse victoire que les chrétiens remportèrent autrefois à pareil jour sur les Turcs. Voici l'histoire en peu de mots : En 1571, les armées des Turcs et des chrétiens s'étant trouvées en présence sur le golfe de Lépante, on se prépara de part et d'autre au combat ; il semblait d'abord que la fortune voulût se déclarer pour les Turcs, car ils avaient le vent en poupe, et le soleil donnait dans la vue des chrétiens ; mais ceux-ci ayant levé les yeux au ciel pour lui demander du secours, le vent cessa tout à coup, la mer devint calme et un gros nuage alla couvrir les rayons du soleil. Un prodige de cette nature étonna d'abord les Turcs ; mais leur général ne le regardant que comme un effet naturel, fit attaquer sans hésiter : ce combat fut un des plus sanglants que l'histoire ait enregistrés ; dans la seconde charge, le général ottoman fut tué, sa tête mise au bout d'une pique et l'enseigne des chrétiens arborée sur la galère impériale des Turcs ; on donna ensuite sur l'aile droite et l'aile gauche, qui furent mises en pièces ; de sorte que sans la nuit qui survint, il n'en eût pas resté un seul ; on y tua trente mille Turcs, on recouvra douze mille captifs et on leur prit cent soixante-dix galères.

Cette bataille mémorable fut gagnée le premier dimanche d'octobre ; les chrétiens s'étaient adressés à la Mère de Dieu, dont ils furent visiblement secourus par l'interposition de la nue et le calme du vent. C'était une grâce extraordinaire, qui méritait de s'en souvenir à jamais ; c'est pour cette raison que Grégoire XIII ordonna que la solennité du Rosaire se ferait toujours à l'avenir le premier dimanche d'octobre, et qu'on ajouterait aux litanies de la très-sainte Vierge ces paroles : *Auxilium christianorum.*

Un bienfait si signalé, obtenu par le secours de Marie, doit nous engager à recourir à elle dans nos plus pressants besoins, à mettre toute notre confiance en cette Vierge sainte dont il est impossible, dit saint Bernard, qu'aucun vrai serviteur puisse jamais périr.

Point de dévotion plus solide ni plus avantageuse que celle de Marie ; en l'honorant, nous nous rendons agréables à son Fils, nous accomplissons la volonté de Dieu qui désire être loué dans ses saints, et nous remplissons notre âme de joie et de consolation.

Prions le Seigneur en ce jour de vouloir par ses mérites conserver les justes en grâce, de convertir les pécheurs, consoler les affligés, soulager les âmes du purgatoire et d'avoir pitié de chacun de nous en particulier.

## VIII. — AUTEURS A CONSULTER.

### SS. PÈRES.

S. Ambroise, in Luc., xiv. — S. Augustin, quæst. evang., l. II, q. 29 ; — serm. 13, de Temp. — S. Grégoire, in Job, xvi, 23 ; — hom. 7 in Evang. — Bède, in Luc., l. IV. — S. Bonaventure, 4 serm. in Evang. — S. Thomas, 2 id.

### PRONISTES.

Sur le Dimanche, S. Bernardin, Mat. Faber, le P. Lejeune, A. Terrasson, La Luzerne, Reguis, Chevassu, le P. Lavigne, l'abbé C. Martin, au volume : *Décalogue*, du *Répertoire de la Doctrine chrétienne*, t. II.

## DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

# SERMON SUR LA CHARITÉ

PAR M. L'ABBÉ C. MARTIN, CHANOINE.

## PLAN

1er POINT. — L'ESPRIT DE CHARITÉ A TOUJOURS ÉTÉ L'ESPRIT DE JÉSUS-CHRIST.

Subdivisions.

1. Ses paroles de charité.
2. Ses actes.

2e POINT. — L'ESPRIT DE CHARITÉ A TOUJOURS ÉTÉ L'ESPRIT DE L'ÉGLISE.

Subdivisions.

1. Zèle des conversions.
2. Charité des apôtres.
3. Charité des saints Pères. — Monuments de charité.

TEXTE : *Diliges proximum tuum sicut teipsum.*
(Matth., v, 43.)

Saint Paul dit dans une de ses épîtres qu'il viendrait un temps où l'iniquité abonderait sur la terre et où la charité serait refroidie. Dire que ce temps soit celui où nous vivons, c'est exagérer le mal, car on voit de nos jours, de toutes parts, de prodigieuses manifestations de charité, des actes de dévouement sans nombre. Les malheurs publics deviennent moins alarmants parce que une prompte générosité les répare. Le riche donne de l'or, le pauvre offre son obole; toutes les classes de la société, dans les grands besoins, rivalisent de désintéressement et de charité.

Mais nous pouvons dire de notre charité ce que l'on dit avec raison de notre foi; il faut qu'on la mette à l'épreuve pour qu'elle ressuscite. Si on voulait nous ravir la foi, nous y rendre parjures, nous la rappellerions en nous avec toute son énergie; tant qu'on n'y touche pas, tant qu'on ne va pas à son égard à des extrémités, nous demeurons indifférents, lâches, froids, et tel qui serait un martyr en persécution est un triste fidèle laissé en repos. C'est en ce sens que je dis que notre charité s'est refroidie; dans les grandes calamités nous la retrouvons, mais dans les besoins ordinaires de la vie elle nous fait souvent défaut.

L'égoïsme s'efface quelques instants de nous pour faire place aux nobles instincts, aux sublimes vertus qui constituent la fraternité chrétienne, puis il reprend toute sa puissance dans les jours ordinaires. Ainsi nous sommes bons, nous sommes charitables, dévoués, généreux par circonstance, par exception et par habitude nous sommes égoïstes, nous n'avons que nous, nous uniquement pour fin de notre amour. En effet, il ne faut pas nous le dissimuler, nous n'avons pas pour nos semblables la vraie charité chrétienne, nous n'aimons pas notre prochain comme nous-mêmes; nous ne sommes pas avec lui en parfaite harmonie, comme ces premiers chrétiens qui n'avaient qu'un cœur et qu'une âme : *Cor unum et anima una.* Et cependant c'est à ce signe que le Seigneur veut que nous soyons discernés; c'est à cette marque qu'il veut que nous soyons reconnus ses disciples :

*In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis si dilectionem habueritis ad invicem.*

Pour ne pas laisser refroidir votre charité, pour l'exciter en vous, pour la rendre ardente et vous engager à conserver ce précieux caractère qui vous signalera toujours comme les vrais disciples de Jésus-Christ, je veux aujourd'hui vous montrer les principaux motifs qui doivent nous porter à aimer notre prochain : 1° l'*esprit de charité a toujours été l'esprit de Jésus-Christ;* 2° l'*esprit de charité a toujours été l'esprit de l'Eglise.*

---

## Ier POINT. — L'ESPRIT DE CHARITÉ A TOUJOURS ÉTÉ L'ESPRIT DE JÉSUS-CHRIST.

Quand on lit le livre sacré de l'Evangile, quand on y étudie la vie de Jésus-Christ dans toute son étendue et dans ses détails, on voit que cette vie n'a rien de commun avec celle des hommes. On aperçoit partout le prodige. On voit cet Homme-Dieu dans sa parole se jouer pour ainsi dire du mystère, le révéler sans effort, et nous dévoiler les secrets de Dieu; il parle de la gloire et du royaume céleste comme de la maison de son Père; toutes les grandeurs qui nous étonnent lui sont naturelles; son enseignement sublime, au-dessus des conceptions de toute philosophie, étonne les sages de tous les pays, de toutes les époques; sa morale pure, douce, appropriée à toutes les conditions, à tous les besoins, vous ravit par sa perfection; mais ce n'est point là tout, et si vous avez lu ce livre dont je vous parle, si vous avez lu l'Evangile, M. F., ce livre de Dieu, ce livre du prêtre, du fidèle, de tous les hommes, le vôtre donc, puisque c'est là qu'est tout enseignement et toute doctrine, vous aurez remarqué dans cette vie de Jésus-Christ un autre caractère, caractère qui se mêle à tous les autres, qui se mêle au prodige, qui se mêle à la doctrine, à la révélation du mystère, à la morale, et par-dessus tout qui est l'élément des actions, des paroles, des exemples de ce Dieu-Homme parmi nous, ce caractère c'est la *charité*.

Saint Jean dit dans la première de ses épîtres : « Dieu est charité » : *Deus caritas est.* C'est pourquoi ce Dieu venant vivre avec nous n'a voulu se montrer qu'avec son attribut essentiel, sa charité; il n'a voulu laisser voir le plus souvent de toutes ses perfections que la plus belle, la plus aimable, la plus consolante, et c'est pour cela que nous voyons les traces de cette charité dans ses paroles, ses exemples et toutes les actions de sa vie. Il a voulu ne nous apparaître que pour mieux nous attirer à lui qu'avec sa souveraine bonté, son ineffable dilection, sa souveraine charité : *Deus caritas est.*

Cette charité s'est manifestée par ses paroles et ses exemples, c'est-à-dire dans les principaux actes de sa vie.

### 1re *subdivision. — Paroles de charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

On peut dire du Sauveur que sa bouche ne s'ouvrait que pour bénir l'humanité dont il avait pris la nature, et que pour apprendre à ses apôtres, à ses disciples à bénir à leur tour. La bénédiction, n'est-ce pas l'amour, n'est-ce pas ce qui fait le bonheur des créatures? C'est pourquoi il leur disait : *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem sicut dilexi vos.* Mon précepte

est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés; que ce soit à cette marque qu'on vous reconnaisse pour mes disciples. Personne n'a une plus grande dilection pour ses amis que celui qui donne sa vie pour eux... Mais ce que je vous ordonne par-dessus tout, c'est l'amour les uns pour les autres : *Hæc mando vobis ut diligatis invicem.* (Joan., XV, 17.) Quelles paroles touchantes! quelle bonté!

Un jour un pharisien lui demandait : Maître, quel est le plus grand et le premier des commandements? « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout con cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, répondit le Seigneur. » (Matth., XXII, 36.) Voilà le premier et le plus grand des commandements; puis il ajouta : « Le second est semblable au premier; tu aimeras ton prochain comme toi-même; » ces deux commandements, dit-il, renferment tous les enseignements de la loi et des prophètes. Oh! il ne nous a pas laissé ignorer ce second commandement; partout où ses apôtres, où les scribes, où les pharisiens l'interrogeaient, il revient sur ce précepte et leur montre combien il importe de l'observer.

Dans ce fameux discours où du haut d'une montagne il s'adressait à une foule immense debout à ses pieds, il disait : « « Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point; celui qui tue sera soumis au jugement. Pour moi, je vous dis : Tout homme qui se courroucera contre son frère méritera le jugement; tout homme qui dira à son frère *raca*, méritera le conseil; celui qui aura dit fou, méritera le supplice du feu. Si donc apportant ton offrande à l'autel, il te souvient que ton frère a quelque colère contre toi, laisse ton offrande devant l'autel, va auparavant te reconcilier avec ton frère, après tu viendras présenter ton offrande. Il en sera de même quand tu seras en chemin, partout, sois en paix, sois en bons rapports avec ton frère : *Esto consentiens.* » (Matth., V, 25.)

« Malheur à vous, scribes et pharisiens, s'écrie-t-il en un autre endroit : parce que vous avez violé tous les préceptes de la charité fraternelle, vous fermez aux hommes le royaume des cieux, vous dissipez le patrimoine des veuves, vous ne pratiquez de la loi que ce qu'il vous plaît, et vous imposez aux autres les plus durs fardeaux, vous vous prétendez meilleurs que vos pères, et pour cela vous les méprisez : *Væ vobis, scribæ et pharisæi, quia comedetis domos viduarum!* (Matth., XXIII, 14.)

Mais c'est surtout dans cette prière touchante et sublime qu'il adresse à son Père la veille de sa passion, qu'il laisse échapper tous les feux de son ardent amour pour les hommes; il souhaite à ses disciples avant de les quitter cette union, cette fraternité sainte qui est le seul vrai lien de la vie, le seul vrai bonheur puisqu'il est celui de Dieu même. « Mon Père, disait-il, c'est pour les miens que je vous adresse une prière; faites qu'ils soient un comme vous et moi ne sommes qu'un : *Ut sint unum sicut et nos sumus*, afin que le monde croie à ce signe que vous m'avez envoyé. Je leur ai fait connaître votre nom, et je le leur enseignerai encore afin que cet amour par lequel vous m'avez aimé soit en eux et que je leur sois uni à jamais : » *Ut dilectio qua dilexisti me in ipsis sit et ego in ipsis.*

Ainsi le Sauveur dans ses leçons à ses disciples, dans ses discours à la foule, dans ses interpellations aux pharisiens prescrit partout l'amour à l'égard du prochain, partout il ordonne l'accomplissement du précepte de la charité envers les hommes nos frères; c'est à cette marque qu'il veut qu'on nous reconnaisse pour ses disciples.

Je vous ai cité quelques-unes des paroles du Sauveur, paroles de bonté, de dilection, de la plus ardente charité; ses actions ont toutes la même empreinte.

2[e] *subdivision. — Exemples de charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

Oh! il a aimé le monde le Sauveur Jésus, puisqu'il est mort pour le sauver; il a aimé souverainement les hommes, il a voulu qu'ils s'aimassent entre eux, et pour les porter à l'accomplissement de ce devoir, il le leur a ordonné par ses paroles, il le leur a tracé par ses exemples. Son amour s'est manifesté à l'égard de tous les âges, de tous les états, de toutes les conditions; il n'a rien dédaigné, rien repoussé, il n'a rien excepté de son immense charité; il a aimé le riche, le pauvre; il aimé l'enfance, l'âge mûr, la vieillesse.

Un jour, comme il parlait encore et qu'il expliquait la loi de Moïse, on amena devant lui des enfants afin qu'il leur imposât les mains et qu'il priât sur eux : *Ut manus eis imponeret et oraret* (Matth., XIX, 18), et ses disciples éloignaient ces enfants et leur défendait de l'aborder. « Laissez ces enfants, leur dit Jésus, ne les empêchez pas de venir jusqu'à moi; c'est à eux et à ceux qui leur ressemblent qu'appartient le royaume du ciel : » *Sinite parvulos* (Id., *ibid.*), et il leur imposa les mains et les bénit.

Un autre jour, se trouvant dans une ville appelée Naïm, un convoi funèbre vint à passer devant lui; derrière ce convoi suivait une veuve désolée, pleurant son unique fils qu'on portait en terre; ému de pitié sur cette pauvre mère qui restait sans espérance, attendri sur le fils que la mort avait ravi si prématurément à ce monde, il fait signe au convoi de s'arrêter, s'approche du cercueil, et prenant par la main le défunt lui ordonne de se lever.

Le jeune homme se dresse, s'assied sur son cerceuil au milieu de l'effroi et de la stupeur publique, et Jésus le présente à sa mère. (Luc., VII, 12.)

Si Jésus a béni l'enfance, il a exaucé l'âge mûr; il rend la vue à l'aveugle-né; il ressuscite Lazare, il pardonne à Madeleine pécheresse, il pardonne à la femme adultère que la foule veut lapider. Il a eu compassion de la vieillesse; ce vieux paralytique, paralytique depuis trente-huit ans, il lui ordonne de se lever et de porter son grabat; il laisse sortir de lui une vertu lorsqu'une pauvre femme déjà courbée par l'âge et atteinte d'une cruelle maladie, touche le bord de son manteau et se cache au milieu de la foule.

Il passait en faisant le bien, comme le dit l'écrivrain sacré : *Transiit benefaciendo*, prenant à intérêt les différents âges des hommes, donnant son appui et son amour à tout les états de la vie; riche, pauvre, savant, ignorant, pharisien, scribe, publicain et pécheur, tous ont été compris dans son immense charité. Le centurion romain et le chef de la synagogue ont eu une égale part à ses bienfaits; la femme de Chana obtint la guérison de sa fille; la Samaritaine qui lui refusait de l'eau du puits de Jacob, reçoit de sa main l'eau de la vie éternelle qui étanche pour jamais la soif; il mange dans la maison de Zachée le publicain; il donne du pain et du poisson à sept mille hommes qui mouraient de faim dans le désert; il pardonne à Samarie qui refuse de lui ouvrir sa porte, et reproche à ses apôtres leur dureté pour avoir demandé qu'il fît descendre le feu du ciel sur elle. Voyez s'il y a un aveugle dans les rues de Jéricho, un paralytique sur les bords de la piscine, un boiteux aux portes du temple de Jérusalem, un pos-

sédé du démon sur les places publiques, un lépreux dans les lieux déserts de la Judée qui n'ait été guéri. Voyez s'il y a une douleur qu'il n'ait consolée, une bonté qu'il n'ait prodiguée. Voyez s'il y a un amour, un amour céleste, un amour surhumain, un amour d'un Dieu qu'il n'ait manifesté.

Chrétiens, voilà ce qu'a été votre chef, voilà l'esprit de sa vie.

### II[e] POINT. — L'ESPRIT DE CHARITÉ A TOUJOURS ÉTÉ L'ESPRIT DE L'ÉGLISE.

La charité a été le précepte de prédilection du Maître; elle a été la vertu dont il a voulu en mille circonstances diverses être lui-même un exemple. L'Eglise qui garde si fidèlement la doctrine du Sauveur, a fait aussi de la charité sa vertu par excellence; elle lui a donné la première place dans ses enseignements; elle la fait briller avec tout son éclat dans la pratique. La charité, M. F., c'est l'élément du christianisme, c'est l'esprit propre de l'Eglise dans tous les temps; il n'y a en ceci qu'à connaître son histoire.

#### 1[re] *subdivision. — Zèle des conversions.*

Quand le Saint-Esprit descendit sur les apôtres, il éclaira leurs intelligences pour leur faire comprendre les grands desseins du Seigneur; il réchauffa ensuite leurs cœurs des feux du plus ardent amour pour les hommes. « Allez, avait dit Jésus-Christ, et enseignez toutes les nations. » *Ite, docete omnes gentes.*

Sous l'impression de l'Esprit saint, leurs âmes, jusque là froides et sans intelligence pour le sens de ces paroles, s'émurent de générosité et de dévouement; ils virent alors des milliers d'hommes qui de leurs ténèbres levant les mains vers eux les appelaient pour leur annoncer la vérité; ils virent des peuples qu'il fallait sauver et des générations innombrables qu'il fallait arracher à la captivité du démon pour les rendre à Dieu. C'est pourquoi se partageant le monde, ils quittèrent leur patrie, leur famille, tout ce qui leur était cher, bravèrent tous les obstacles, allèrent au devant de la mort pour sauver leurs frères, pour leur procurer le bonheur de cette vie en proclamant partout la vérité, et pour leur apprendre à avoir part aux mérites du Fils de Dieu qui venait de leur ouvrir le ciel.

La première manifestation de l'esprit de l'Eglise fut donc l'esprit de conversion; ce fut l'esprit de propagation de la doctrine qui est la parole de Dieu, et cette manifestation se reproduit dans tous les actes de la vie des apôtres; mais l'esprit de conversion est éminemment un esprit de charité. Convertir, dans le sens catholique, qu'est-ce autre chose que d'amener à la vérité, que d'attacher fidèlement à Dieu, que de sauver les hommes et pour cette vie et pour celle de l'avenir. Ainsi, dès que l'Eglise se montre, elle se montre avec la charité de conversion.

Ce sublime esprit évangélique, je dois dire cette charité, s'est toujours perpétuée dans l'Eglise; et qui ne sait que de nos jours l'apostolat est en vigueur comme dans les premiers temps; que ses fruits sont si abondants chez l'infidèle et l'hérétique, qu'ils nous donnent à tous de saintes consolations?

#### 2[e] *subdivision. — Charité des apôtres.*

Les apôtres donnèrent au monde l'exemple de la plus ardente charité en scellant de leur sang la vérité de la doctrine du salut, et nous voyons que

leur prédication était conforme aux actes de leur vie par ce qui nous a été transmis des mœurs et de la discipline de la primitive Eglise. C'est là que fut inaugurée la pratique de la charité dans toute sa pureté et dans toute sa perfection.

L'on entendait pour la première fois au monde des hommes qui n'appartenaient ni à la même famille, ni à la même patrie, ni à la même cité, s'appeler du nom de frères; l'on voyait, chose étrange et inconnue, le riche vendre ses biens et en donner le prix au profit de tous les membres de la nouvelle société ; les diacres veillaient aux besoins des veuves, secouraient les orphelins, distribuaient chaque jour les offrandes aux pauvres; plus de distinction d'homme à homme, plus de distinction de noms, d'honneurs ni de fortune, plus aucun qui fût étranger, plus aucun qui n'appartînt tout entier à la famille ; car on eût dit une famille qui participait aux mêmes biens, aux mêmes richesses, aux mêmes prospérités à la même joie et au même bonheur. Telle était l'Eglise à sa naissance. Etait-ce autre chose que la charité, non plus en image, en paroles, mais dans toute sa réalité, dans la forme visible la plus parfaite qu'elle puisse prendre ici-bas.

Le chef des apôtres disait aux fidèles dans sa première épître : « Mortifiez vos âmes par l'amour de l'obéissance, par l'amour de vos frères; aimez-vous les uns les autres dans toute la simplicité de votre cœur : » *Animas vestras castificantes in obedientia caritatis, in fraternitatis amore, simplici ex corde invicem diligite attentius.* (*I Epist. Petri*, c. II, 23.)

Saint Paul écrivant aux Colossiens, leur parle ainsi : « Revêtez-vous comme des élus de Dieu : de la pitié, de la bonté, de l'humilité, de la modestie et de la patience ; mais entre toutes ces vertus, possédez surtout la charité qui est le lien de la perfection : *Super omnia autem hæc, caritatem habete, quod est vinculum perfectionis.* (Col., III, 14.)

En un autre endroit, après avoir fait l'éloge de la charité, après avoir montré que c'est une vertu douce, généreuse, noble, qui nous aide à supporter tous les maux de la vie, qui nous rend bons, aimables, heureux, il termine en la comparant à la foi et à l'espérance, vertus essentielles qui nous portent directement à Dieu, et qu'ainsi nous avons appelées théologales : *Fides, spes et caritas, major autem trium, caritas;* et s'écrie : « La plus grande des trois, c'est la charité ; » et ailleurs : *Si caritatem non habuero, nihil sum.*

L'apôtre bien-aimé ne parle que de la charité dans ses épîtres, et saint Jérôme nous apprend que dans sa vieillesse, se faisant transporter dans son église de Smyrne, au milieu de ses fidèles, tout son enseignement était dans ces paroles : « Mes enfants, aimez-vous les uns les autres : *Filioli diligite invicem.*

Ainsi, l'enseignement des apôtres comme celui de leur Maître est la charité ; ainsi leur exemple, ainsi les actes de leur vie, comme ceux du Sauveur, se résument dans la charité ; ainsi l'Eglise à sa naissance se montre par la pratique la plus parfaite de la charité.

J'ai dit qu'il en avait été ainsi à tous les temps dans l'Eglise.

3e *subdivision. — Charité des Pères de l'Eglise. — Monuments.*

Les saints Pères qui succèdent aux apôtres, les martyrs, les anachorètes, sont des hommes qui exercent partout la charité. Les martyrs meurent pour montrer à leurs frères la voie du salut ; les solitaires quittent souvent les dé-

serts pour venir combattre l'hérésie ; ils vendent leurs biens, se dépouillent de tout ce qu'ils possèdent, font vœu de vivre dans l'indigence et donnent leurs biens aux pauvres. Saint Ambroise vendit jusqu'aux vases sacrés pour subvenir aux besoins de son peuple dans une famine; saint Augustin, durant le siége d'Hippone, donna tout ce qu'il possédait à ses malheureux fidèles pressés de toute part par l'ennemi; qui peut dire les libéralités de saint Léon et de saint Grégoire à Rome, et en Orient celles de saint Jean Chrysostôme, de saint Cyrille, et surtout de saint Jean Damascène, dont la vie est pleine de traits de la plus étonnante charité?

Mais voulez-vous avoir une preuve visible de l'esprit de charité de l'Eglise? Regardez vos monuments, parcourez les villes chrétiennes, remarquez dans l'enceinte de ces villes quel est le plus bel édifice, le plus riche, le plus majestueux, n'est-ce point la demeure du pauvre? l'hospice du vieillard, de l'enfant, de l'infirme; car il y a là un asile pour toutes les misères, un asile pour toutes les douleurs, un refuge pour toutes les grandes souffrances; le paganisme n'a rien produit de semblable, le mahométisme n'a rien qui soit comparable sur ce point, parce que l'esprit du paganisme n'est pas la charité, non plus celui du mahométisme, et que le christianisme seul est marqué d'un si sublime caractère.

C'est surtout dans les malheurs publics qu'on a vu l'esprit de charité se développer avec éclat. La peste de Milan rappelle les prodiges de dévouement de saint Charles Borromée; celle de Marseille rappelle l'ardente charité de l'évêque Belzunce, et c'est ce même esprit qui suscita le grand Vincent de Paul pour réparer les désastres de nos guerres, pour en faire dans les temps modernes le créateur de toutes les grandes œuvres opérées en faveur de l'humanité. Je m'arrête.

Or, voilà l'esprit de Jésus-Christ et de son Eglise, voyons maintenant le nôtre. (*Voyez le sermon qui suit.*)

---

# SERMON SUR LA CHARITÉ

PAR M. L'ABBÉ C. MARTIN, CHANOINE

(*N. B.* Ce Sermon fait suite à celui qui précède.)

## PLAN

1er POINT. — NOUS N'AVONS PAS L'ESPRIT DE CHARITÉ EN NOUS-MÊMES.

2e POINT. — NOUS N'AVONS PAS CET ESPRIT HORS DE NOUS.

TEXTE : *Diliges proximum tuum sicut teipsum.*
(Matth., v, 43.)

### Ier POINT. — NOUS N'AVONS PAS L'ESPRIT DE CHARITÉ DANS NOS CŒURS.

Avons-nous cet esprit de charité dont je viens de parler? Est-ce à l'amour que nous avons les uns pour les autres qu'on nous reconnaît pour les disciples de Jésus-Christ? M. F., je ne dis pas que nous ne soyons plus marqués

de ce beau caractère des enfants de Dieu : certes, des faits éclatants démentiraient mes paroles; mais, nous devons l'avouer, cet esprit souffre quelquefois en nous, et à part de grandes circonstances qui nous émeuvent, notre charité est profondément refroidie à l'égard de notre prochain. Un vice qui tue la charité domine dans la société actuelle. Ce vice est celui du siècle présent, celui qui caractérise notre époque, et dont tous se plaignent, et qui est dans le cœur de tous; il a gagné le palais, il s'est étendu jusqu'à la chaumière; les grands le caressent et les pauvres ne s'en défendent pas. On voit que c'est de l'égoïsme que je parle, de cet égoïsme passionné qui pervertit notre nature; qui gâte nos mœurs; qui change notre caractère, qui déprave les maîtres et déprave plus encore les sujets, qui envahit toutes les classes, les rend étrangères les unes aux autres, qui isole les familles, sape les hiérarchies, se prend à tout, dont le mot est : *divisons pour vivre*, et qui tend à substituer à tout l'interêt personnel. Cette plaie est grave, M. F., ce fléau fait du mal dans le monde. L'homme n'est plus aimé pour lui-même, mais à cause de l'intérêt qui lui en revient. Je respecte les liens de famille, non pour elle, mais pour les avantages qu'elle me procure; je soutiens l'Etat, je m'attache à la société uniquement parce que je retire tout d'elle et qu'elle me fait vivre. J'aime. Quoi ? évidemment quelque chose; car l'homme ne vit pas sans amour; mais mon amour, je l'ai recueilli soigneusement dans mon âme pour le déverser sur un seul objet; je l'ai retiré de Dieu, de la nature, de mes semblables pour le concentrer sur ma personne; j'aime et j'aime beaucoup; mais moi seul. Que m'importe ce qui m'entoure; je le regarde comme rien si cela ne me rapporte quelque chose : mes intérêts sont ma vie; le moi personnel a toutes mes affections. Or, comment l'esprit de charité résiderait-il en nous avec un pareil vice.

« L'attache intime que nous avons à nous-mêmes, dit Bossuet, c'est la ligne de séparation, c'est la paroi mitoyenne entre tous cœurs, c'est ce qui fait que chacun de nous se renferme tout entier dans ses intérêts et se cantonne en lui-même, toujours prêt à dire avec Caïn : Qu'ai-je à faire de mon frère : *Num custos fratris mei sum ego?* (Genes., IV, 9.) »

Mais, dit l'apôtre saint Paul, ceux qui n'aiment qu'eux-mêmes sont des hommes sans affection : *Erunt homines seipsos amantes, sine affectione.* (II Timoth., III, 2-3.) Or, voilà les effets de l'égoïsme, voilà son mal; aujourd'hui plus qu'en tout autre temps; il détruit la charité, dénature l'homme et le laisse sans affection : *Sine affectione.*

La société s'est embellie, il est vrai; les formes sont parfaites, les dehors séduisants, et pour quelqu'un qui ne voit que les apparences extérieures de notre civilisation, nous remplissons à la lettre le précepte de Dieu, nous aimons notre prochain. Prenez garde, ne jugez pas sur ce que voient vos yeux, ne vous arrêtez pas aux actions qui vous frappent. Etudiez l'homme dans son intention, dans le secret de son âme, là où il croit être seul. Ouvrez son cœur, venez, lisons-y tous deux ! Je découvre d'étranges mystères dans cet abîme qui m'était caché. Ce beau nom d'ami, que je vois articuler des lèvres, n'est nullement gravé dans l'âme, c'est par ruse ou par intérêt qu'on le prononce. Dans l'usage qu'on en fait, il signifie un commerce politique et de bienséance. A la place de l'amitié est la jalousie qui consume ou la défiance qui rend inquiet. Amour ! fraternité ! beaux noms qui ont remué le monde ! Sondez le cœur, ces noms n'y sont pas; des ambitieux les jettent à la foule pour l'exalter et s'aider de ses bras, afin d'accom-

plir leurs desseins. Ce n'est pas pour elle qu'ils travaillent, ne vous y trompez pas; ils font leurs affaires en se couvrant d'intentions pures et usant de noms sacrés; ils profanent, les hypocrites, ce qu'il y a parmi nous de plus beau et de plus vénérable parmi les hommes. Dans des jours où les principes d'égalité et d'amour ont retenti si haut, l'on veut moins que jamais être l'égal de son semblable; on se place au-dessus de lui, on ne veut point être à son niveau; on veut être plus qu'il n'est, quel qu'il soit. L'inégalité par caste et par titre, qui n'est plus dans nos mœurs, s'est traduite chez nous en une inégalité de personne dont nous sommes arrogants, qui se montre sur nos fronts, sous les dehors d'une morgue insultante. Vous vous idolâtrez, et si ce n'est plus comme autrefois, à cause de votre naissance, de vos immenses domaines, c'est à cause de vos prétendus mérites personnels; de ce que vous appelez vos rares talents, vos exquises qualités, vos incomparables vertus, votre immense science, votre habileté, votre savoir-faire, que sais-je encore? On dirait à vous voir passer que la nature humaine s'est rehaussée en vous, tandis qu'elle se rappetisse dans vos semblables; chétives créatures, selon vous, que vous regardez à peine, qui végètent sur terre, qui sont dépourvues, qui n'ont rien, qui, cela n'est pas possible, ne sont pas vos égales dans votre pensée.

Ce qu'il y a au fond du cœur, et qui s'y cache encore avec soin, c'est la duplicité, ce sont les défiances, c'est la haine invétérée, ce sera une joie secrète sur le malheur d'autrui, un épanouissement d'allégresse sur le renversement d'un rival, sur le désastre d'une famille puissante, sur la flétrissure d'un nom célèbre, sur l'échec de quelqu'un qui vous faisait ombrage. Ah! cœur humain! ah sentiment intime de mon âme, que l'égoïsme t'a dépravé! Mais où est donc notre noblesse? où est donc notre élévation? où est le perfectionnement de notre nature? où est l'esprit de charité chrétienne?

## IIe POINT. — NOUS N'AVONS PAS L'ESPRIT DE CHARITÉ AU DEHORS.

La charité n'est pas dans nos cœurs, l'esprit chrétien n'est pas empreint dans nos âmes, puisque ce sont les passions contraires qui les ont envahis; sera-t-il au dehors? bien moins encore; il n'y a qu'un simulacre qui trompe, mais ce n'est point la vertu du Sauveur.

« Nous habitons au milieu de fraudes et de ruses, s'écriait autrefois un prophète, chacun se défie et chacun trompe; il n'y a plus de droiture, il n'y a plus de sûreté : *Habitatio tua in medio doli.* » (Jerem., IX, 4.)

Quelles paroles! ne dirait-on pas qu'elles ont été dites pour notre temps. En quels jours, en effet, les fraudes furent-elles plus communes? En quels jours insulta-t-on avec plus d'impudeur à la confiance de l'honnête homme? à quelle époque vit-on plus de manœuvres, plus de raffinements pour faire des dupes? à voir les hommes d'aujourd'hui, on dirait qu'ils cherchent mutuellement à se tromper avec adresse. L'art des arts, l'art suprême de la vie, c'est la ruse; c'est de savoir circonvenir, de savoir intriguer, de savoir surprendre. Etouffez vos scrupules, et ne tergiversez pas sur les moyens. Allez à la fin, c'est l'affaire essentielle, vous dira-t-on; il faut médire, médisez; calomnier, calomniez; il faut feindre, feignez; jouez tous les rôles, n'importe, pourvu que vos embûches réussissent et que quelqu'un trébuche dans vos lacets. Ainsi, au lieu d'amour, de fraternité, de dévouement,

guerre à mort d'homme à homme, guerre de paroles, guerre d'actions, guerre de perfidies, rien n'est épargné : c'est le jeu de chacun. Nous agissons avec plus d'habileté, mais au fond nous agissons comme elles; nous sommes comme ces peuplades du désert, qui sont en continuelle agression; elles le sont devant le soleil; nous, nos luttes se passent dans l'ombre ; mais elles n'en sont pas moins réelles et elles sont plus perfides.

« Ne vous fiez point à votre ami, continuait un autre prophète ; car l'homme a pour ennemis ceux de sa propre maison : *Nolite credere amico : et inimici hominis domestici ejus*. Hélas! il n'est que trop vrai : oui, l'amitié ni la famille ne sont exemptes de dissensions ; là aussi sont les troubles, les haines, les violences. Les mauvaises passions qui tuent la charité ont aussi envahi les asiles sacrés du plus pur amour. Que d'Absalons ingrats qui se dressent contre leur père! que d'époux dont les liens sont brisés par les discordes; et l'amitié n'est-elle pas devenue un vain nom que nous répétons par habitude et flatterie. Oh ! que nous sommes loin des principes de notre foi et de l'esprit de notre Eglise ! Non, la charité n'est plus en nous; mais aurions-nous prétendu la remplacer par quelque chose ?

Vous avez beau chercher, vous ne trouverez rien au monde de comparable à cet esprit du christianisme ; c'est bien là qu'est la perfection d'une doctrine, c'est bien là qu'est la touche de sa divinité. Voyez en effet qu'est cet esprit? un immense développement d'amour, une opposition puissante de l'amour public à l'amour individuel. L'homme en naissant apporte en lui le germe d'un grand amour, celui de sa personne. L'égoïsme constitue sa nature; mais Dieu lui a préparé une société où cet amour désordonné se régularise et prend les caractères qu'exigent les lois établies. « Tu aimeras ton prochain comme toi-même, dit le Seigneur. » Que veulent ces paroles? un immense développement d'amour, une opposition puissante de l'amour public à l'amour individuel. Sors donc de toi, homme, que ton amour s'agrandisse, qu'il s'étende vers ce qui t'entoure, aime ton semblable; il a les mêmes droits à ton affection que ta personne. De là l'amour de la famille et l'amour de la société; de là la charité fraternelle qui constitue le christianisme.

Ce qu'il y a de beau, ce qu'il y a de magnifique en ce monde, c'est ce qui y représente Dieu. Or, où se montre Dieu sur la terre? Voyez-vous son image sur la couronne des rois, dans la victoire du conquérant, dans le luxe des riches. Malheur à vous, riches, dit-il dans son Evangile : *Vœ vobis divitibus!* parce que vos biens vous fascinent et que vous vous fermez la porte du royaume du ciel. Son image, M. F., est dans l'amour de deux chétives créatures, dans la charité de deux infortunés qui se donnent la main et ne s'abandonnent qu'au dernier soupir; dans la protection que l'homme de bien accorde à l'orphelin délaissé ; elle est dans l'œuvre de cette veuve de Jérusalem qui dépose son obole dans le tronc du temple : et la Divinité y applaudissait visiblement.

Dieu est charité : *Deus caritas est*, c'est donc l'amour qui est son image sur la terre; et lorsque saint Louis rend la justice sous le chêne de Vincennes, qu'il lave les pieds de douze pauvres dans son palais, il est bien plus grand, il est bien plus l'image de Dieu que lorsqu'à la tête de ses armées il fait trembler l'ennemi.

Voulez-vous comprendre toute la perfection de l'esprit chrétien, supposez un moment la terre sans amour. Quel chaos! chacun s'éloigne pour

vivre seul, la famille se désunit, la société se sépare, le pauvre meurt de faim, le malade languit sans secours; vous n'avez plus d'amis, plus de frère, vous restez seul; c'est une triste chose, un homme qui reste seul; c'est l'effroi de chacun, ceci; c'est l'effroi du père, de l'enfant, surtout du vieillard, de se trouver seul un jour, sans qu'aucun ne s'intéresse plus à lui. Sans l'esprit chrétien, la société tombe dans ce désordre, l'égoïsme l'emporte et le prochain est délaissé. Bénissons Dieu, M. F., et admirons les effets de son infinie bonté. « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. C'est à l'amour qu'ils auront les uns pour les autres que je reconnaîtrai mes disciples; faites, mon Père, qu'ils soient un, comme nous le sommes, nous : » *Ut sint unum sicut et nos.* Ces paroles ont opéré un profond changement dans la nature de l'homme, dans ses mœurs, dans sa conduite. La famille s'est améliorée, la société s'est reconstituée, les hommes se sont appelés des frères; le roi a cessé d'être un tyran, le père d'être un maître. Les droits ont été donnés à tous, l'esclave a été affranchi; nous sommes redevenus semblables, de même nature, de même sang, égaux devant Dieu et égaux devant nous; l'humanité s'est ennoblie, oui, ennoblie, et j'en ai de la gloire; si vous avez aujourd'hui quelque grandeur, si on ne vous avilit pas, si aucun de vous n'a le nom de serf ni la marque d'esclave, si vous avez tous un vêtement, si vous avez tous du pain, si on ne vous laisse pas sur la borne dn chemin, si la loi vous garde, si vous êtes hommes, c'est à l'esprit chrétien que vous le devez.

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même : » *Diliges.* Soyez fiers, soyez heureux d'appartenir à une société qui a un tel esprit. Le paganisme ne l'avait pas; il n'ordonnait pas au frère d'aimer son frère; le mahométisme ne l'a pas; et la philosophie n'a de valeur que par les débris qu'elle a emportés de nos vertus. Sans sa philanthropie, image défigurée de notre charité, qu'aurait-elle dont elle pût s'enorgueillir ? Mais aussi vous avez des devoirs à remplir à l'égard de cet esprit chrétien. Vous devez le rappeler si vous l'avez perdu, le conserver si vous l'avez encore. Oui, M. F., conservons-le avec soin, cet esprit de charité chrétienne, qui a ennobli notre nature, qui a changé le monde, qui a établi sur la terre cette union de sentiments et de cœurs qui doit faire tout notre charme. Plus désormais dans la société chrétienne, parmi les fidèles de Jésus-Christ, de ce levain qui sépare les âmes; plus de dissensions domestiques, plus de discordes entre citoyens, plus de jalousies de négoce, plus de rivalité d'emplois, plus de défiances, de haines secrètes ni de vengeances d'éclat; aimons le pauvre, secourons celui qui souffre, soyons pleins d'affection pour tous.

Souvenons-nous que l'accident seul nous sépare comme une divergence d'opinion, une différence de nom, de vêtement ou de fortune, mais que les liens les plus forts nous unissent pour jamais : la même nature, le même Dieu, le même sort, les mêmes malheurs, les mêmes espérances, le même terme. Où allons-nous ? Passant par la mort, nous allons tous un à un nous asseoir tous à un seul banquet; franchissant les limites de ce monde, nous allons tous prendre part dans une autre existence, à la fraternité céleste. Nous allons dans un lieu où nous ne ferons littéralement qu'une seule famille, n'ayant qu'un père, notre Dieu, et où nous serons tous des frères. Sublimes destinées ! commençons-les en ce monde, M. F. ; comprenons que l'amour, qui constitue le bonheur de Dieu, de l'ange, de l'élu au ciel, peut déjà faire le nôtre ici-bas. Or, conservons dans nos âmes l'esprit chrétien

qui est l'esprit de charité, nous obtiendrons les bénédictions de Dieu, notre félicité, et nous nous préparerons à aller en posséder une plus grande au ciel. *Amen.*

---

# MATÉRIAUX

SOMMAIRE : I. Sujets principaux de la chaire relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — II. Sujets de cet Évangile les plus appropriés au texte et aux besoins actuels. — III. Traits historiques relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — IV. Plans relatifs à chaque sujet. — V. Prédication des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche. — VI. Esprit religieux de ce dimanche et de la semaine. — VII. Auteurs à consulter.

## I. — SUJETS PRINCIPAUX DE LA CHAIRE

relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — Leurs caractères et sources.

AMOUR DE DIEU : *Diliges Dominum Deum tuum.* Tous les prédicateurs ont traité cet important sujet. On le trouvera exposé longuement dans trois de nos ouvrages : 1° le *Panorama des Prédicateurs ;* 2° le *Journal de la Prédication,* lettre A ; 3° le *Décalogue.*

AMOUR DU PROCHAIN : *Diliges proximum tuum sicut teipsum.* Mêmes indications que pour le précédent.

DIVINITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST : *Cujus filius est?* Plusieurs célèbres prédicateurs contemporains ont exposé ce sujet : Le P. Lacordaire, *Conférences* de 1846 et 1849, M. l'abbé Coquereau, M. l'abbé Deplace, M. l'abbé Freppel. On trouvera dans notre ouvrage : *Sermons nouveaux sur les Mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* un excellent sermon sur la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par M. l'abbé David, missionnaire de Lyon, au t. II, p. 316. Un autre sermon, tout différent pour le plan, se trouve dans le premier volume de notre *Panorama des Prédicateurs.*

## II. — SUJETS DE CET ÉVANGILE LES PLUS APPROPRIÉS AU TEXTE ET AUX BESOINS ACTUELS.

Amour de Dieu. — Amour du prochain.

CHOIX DU SUJET. Ce choix est vite fait cette fois; on ne peut sortir de ces deux motifs : *amour de Dieu* ou *amour du prochain ;* l'un et l'autre sont dans les termes et l'esprit de cet Evangile. D'un autre côté est-il des questions plus hautes et plus importantes dans la religion comme dans la morale? Et par rapport à l'opportunité, combien il est besoin aujourd'hui de prêcher sur l'amour du créateur si délaissé pour la créature, sur l'amour du prochain auquel on a substitué l'amour de la matière, de la richesse et du plaisir.

MANIÈRE DE LE TRAITER. — 1. *Amour de Dieu.* Il n'est pas besoin de métaphysique ni de hauts raisonnements dans ce sujet. L'amour se prouve par l'amour. Or, écoutons notre cœur, il nous indiquera deux règles : 1° pour le plan et l'ordonnance : simplicité, clarté, naturel ; 2° pour le langage et les sentiments : ardeur, entraînement, pathétique.

Les plans les plus suivis et dont surtout on ne doit pas s'écarter dans les auditoires de campagne, sont : 1° motifs d'aimer Dieu, — son précepte, ses perfections, ses bienfaits ; 2° manière de l'aimer, — tota mente, toto corde, totis viribus. Ou encore : 1° avantages de l'amour de Dieu, — bonheur dans la vie présente, gage de possession de la vie future ; 2° comment Dieu a été aimé des saints, des âmes sublimes et héroïques.

L'amour aime moins les paroles que les faits ; aussi on ne doit pas négliger les

citations : 1° de l'Ecriture ; 2° de la liturgie ; 3° des saints Pères ; 4° en particulier des saints qui ont excellé dans l'amour divin, tels que saint Augustin, saint Bernard, saint Bonaventure, sainte Thérèse, etc. Ces citations doivent s'étendre à des actes frappants ; ceux du zèle des apôtres, du dévouement des martyrs, du détachement des anachorètes, de la piété de la vie monastique, de celle des familles qui vivent au milieu du monde comme dans un temple.

2. *Amour du prochain.* — Nous ne pouvons mieux faire que de retracer ces indications très-précises de notre *Cours d'éloquence sacrée appliqué à chaque sujet*, du *Journal de la Prédication populaire et contemporaine.*

1. Circonscription du sujet. — La charité envers le prochain comprend plusieurs devoirs, tels que : l'*amour de son semblable*, la *correction fraternelle*, l'*aumône*, l'*amour des ennemis*, et encore les vices opposés à la charité, comme : la *haine*, la *colère*, la *médisance*, les *jugements téméraires ;* il est évident qu'on ne doit point traiter de tout cela dans le sermon sur l'amour du prochain. Chacun de ces différents sujets est la matière de discours particuliers, qui ont leur titre à part et que l'on trouvera en son lieu.

Dans le sujet qui nous occupe on ne doit parler que de la charité prise en général, du commandement formel d'aimer nos frères, et de l'affection sincère que nous devons avoir pour eux.

2. Invention. — Les pensées qui doivent servir de base au discours sur l'amour du prochain sont : 1° les motifs de la charité ; 2° la manière de l'exercer ; 3° ses caractères ; 4° les différences qui existent entre une charité naturelle et une charité chrétienne ; 5° les modèles de notre charité ; 6° les avantages que nous en retirons.

3. Disposition. — Plan. Une de ces propositions suffit à un discours, parce qu'elles prêtent chacune à de grands développements. Exemple : Obligation de l'amour du prochain : 1° en notre qualité d'hommes ; 2° en notre qualité de chrétiens. Voilà la matière d'une excellente instruction.

Autre exemple : Caractères de la charité ; elle doit être : 1° universelle dans son objet ; 2° spirituelle dans son principe ; 3° sensible dans ses effets ; 4° appliquée au salut du prochain. On parlerait plus d'une heure si on voulait quelque peu développer ces quatre subdivisions d'une seule proposition.

Richard l'Avocat, dont les plans sont d'ordinaire bien conçus et simples, a limité ainsi sa matière : Conditions de la charité chrétienne : 1° elle doit être sincère ; 2° universelle ; 3° effective.

La plupart des prédicateurs ont pris des bases plus larges, d'ordinaire celles-ci : 1° Motifs de notre charité ; 2° manière de l'exercer ; 3° avantages que nous en retirons. Ce plan est trop vaste ; aussi de tels sermons sont-ils longs et accablants.

Confirmation. L'argumentation dans ce sujet est facile. Rien de métaphysique. Je dois aimer le prochain, pourquoi ? parce que Dieu me l'ordonne. Ici il n'y a qu'à citer le commandement, le commenter, l'appuyer de passages des Pères ; pourquoi encore ? parce que le prochain, c'est mon semblable ; or, mon semblable c'est un autre moi-même ; donc je dois l'aimer.

Citations. Ce sujet n'a besoin d'aucun témoignage pour lui servir de preuve, puisque tous nos sentiments lui sont en appui et que le commandement divin est si formel. Cependant on y aime des citations comme corollaires, comme richesse, comme confirmation des pensées de son âme. On sait d'avance que les philosophes, dont l'étude spéciale est l'âme humaine, ont dû y trouver profondément gravé le sentiment de l'amour de son semblable, et on aime à les entendre citer, soit les anciens, soit les modernes. On sait que l'histoire a de grands faits sur ce point, et on aime à les entendre rappeler ; on sait que les saints y ont excellé, surtout les premiers chrétiens, et on désire le récit de quelque trait. Aussi avons-nous pour cela fécondé encore les *matériaux*. Qu'on les parcoure ; le seul reproche mérité qu'on pourra y faire, c'est l'exubérance.

4. Elocution. — Le style doit être fort, riche, éclatant. Il y a des tableaux ma-

gnifiques à tracer, surtout ceux d'une société, d'une famille, d'une paroisse où l'on s'aime... du calme d'une âme qui est en paix avec ce qui l'entoure... Ce sujet est essentiellement chrétien, puisque c'est le signe auquel Notre-Seigneur veut qu'on connaisse ses disciples ; il doit donc être traité avec la plus grande dignité et la plus grande noblesse.

5. Action. — Pour le pasteur des âmes, l'action doit être ici particulièrement dans ses habitudes de bonté, de paternité, de charité envers tous ses paroissiens.

Celui qui a le cœur dur prêchera inutilement l'amour du prochain. L'écho de ses paroles reviendra sur lui sans être descendu dans les âmes de ses auditeurs.

Les effets de l'action doivent se concentrer dans la voix, et non dans le geste ou l'attitude. Une voix pénétrante, des accents venant du cœur pour aller au cœur, l'amour partant du foyer de l'amour, c'est ainsi qu'on réchauffera ces natures engourdies, ces cœurs qui ont laissé s'éteindre en eux le feu sacré de la charité chrétienne.

## III. — TRAITS HISTORIQUES.

### Sur l'amour du prochain.

1. Moïse aimait tellement son prochain, qu'il ne cessait de s'adresser à Dieu en lui disant : « Seigneur, pardonnez-leur leurs péchés, ou effacez-moi du livre de vie. » (Exod., II.)

2. Saint Jean l'Evangéliste ne prêchait et ne recommandait que cette vertu ; et lorsqu'on lui demandait pourquoi il ne cessait de répéter ces paroles : Mes enfants, aimez-vous les uns les autres : parce que, répondait-il, celui qui observe ce commandement est assez parfait.

3. Saint Paul voulait être exclu de l'Eglise, si cela était nécessaire pour le salut de ses semblables.

4. Sainte Pauline et saint Paul donnaient non-seulement leur fortune, mais livraient encore leur personne pour la délivrance des prisonniers.

5. La vie des apôtrés nous offre de magnifiques exemples de l'amour du prochain le plus pur et le plus désintéressé.

6. On peut en dire autant de celle des saints de tous les siècles : d'où l'on peut conclure que cette vertu est une des marques caractéristiques des vrais chrétiens.

7. De nos jours les frères de la Miséricorde, les dames de Sainte-Elisabeth et les sœurs de la Miséricorde pratiquent avec un sublime dévouement cette belle vertu de l'amour du prochain.

## IV. — PLANS SUR LES SUJETS DE L'ÉVANGILE DE CE DIMANCHE.

### I. — SUR L'AMOUR DE DIEU.

#### 1er PLAN.

(Le P. Lejeune et Vivien).

I. — MOTIFS.

1° Précepte ; — 2° perfection ; — 3° bienfaits ; — 4° châtiment.

II. — MANIÈRE.

1° Integre, sine divisione ; — 2° constanter, sine cessatione ; — 3° perfecte, sine tepiditate.

III. — AUTRE MANIÈRE.

Per odium : 1° Mundi ; — 2° sui ; — 3° peccati.

#### 2e PLAN.

(Crasset).

1° Dieu mérite d'être aimé ; — 2° il ordonne que nous l'aimions ; — 3° il nous récompense pour cet amour et nous punit si nous ne l'aimons pas.

—

#### 3e PLAN.

(Vivien).

SIGNA AMORIS DIVINI.

1° Peccati fuga ; — 2° frequens de Deo cogitatio et locutio ; — 3° mandatorum Dei exacta observatio.

4e PLAN.

(Mgr Cœur).

INFLUENCE DE L'AMOUR DIVIN.

1° Sur les joies de la terre; — 2° sur les biens de la nature dont il permet de goûter les dons sans inspirer d'alarmes; — 3° sur les plaisirs de la société et surtout de la jeunesse.

—

II. — SUR L'AMOUR DU PROCHAIN.

1er PLAN.

(M. l'abbé C. Martin).

I. — MOTIFS.

1° La nature; — 2° la raison; — 3° le précepte religieux; — 4° les avantages spirituels et temporels.

II. — MANIÈRE.

1° Sincèrement; — 2° activement; — 3° courageusement; — 4° universellement; — 5° constamment.

—

2e PLAN.

(Un contemporain).

1° Frères, il faut nous aimer; — 2° malheureux, il faut nous consoler; — 3° faibles, il faut nous supporter et nous aider.

—

## V. — PRÉDICATION

des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche.

Saint Jean Chrysostôme a une homélie où il traite de l'amour de Dieu, du prochain, de la divinité de Jésus-Christ.

Saint Augustin, dans son homélie pour ce dimanche, s'applique particulièrement au commentaire de ce passage : *Quomodo David in spiritu vocat eum Dominum ?* M. l'abbé Poussin a inséré cette homélie dans son *Recueil des homélies des Pères*, sur les Evangiles de ce dimanche.

Le V. Bède, après une explication littérale de cet Evangile, indique comment le précepte d'aimer Dieu est appelé le premier et le plus grand des commandements.

Albert le Grand fait un bon sermon sur le texte : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo...* qu'il divise en trois parties. Dans la première, il enseigne comment on doit aimer Dieu : ex toto corde, tota anima, tota mente; dans la seconde, il expose les motifs de l'amour de Dieu qu'il met au nombre de cinq, quia : 1° ad imaginem suam nos creavit; 2° peccata nostra dissimulavit; 3° de potestate diaboli nos eripuit; 4° corporalia largitur bona; 5° regnum cœli præparavit; dans la troisième partie, il cite trois marques auxquelles on reconnaît qu'on aime Dieu : 1° si on observe sa loi; 2° si on fait l'aumône; 3° si on ne redoute pas son jugement.

Saint Bonaventure fait tout un sermon sur le texte : *Ex toto corde*. Le Seigneur, dit-il, exige de nous tout notre cœur : 1° ad credendum; 2° ad pœnitendum; 3° ad bene vivendum; 4° ad obediendum; 5° ad orandum; 6° ad diligendum; 7° ad reminiscendum Deum; 8° ad gratias agendum.

Saint Thomas de Villeneuve a trois sermons sur l'amour de Dieu. Le premier est bien tracé : 1° quam suave est mandatum de diligendo Deo; 2° quam justum; 3° est novum et vetus; 4° ingens præmium pro tam levi mandato propositum; 5° excellentia amoris divini.

## VI. — ESPRIT RELIGIEUX DE CE DIMANCHE ET DE LA SEMAINE.

Colloque pour la congrégation ou la prière du soir.

AMOUR DE DIEU ET DU PROCHAIN.

Quelle magnifique leçon je reçois aujourd'hui dans la personne de ce docteur de la loi! L'amour de Dieu et du prochain, voilà le grand commandement de cette loi que le Fils de Dieu n'est pas venu détruire, mais perfectionner. En théorie, qui refusera d'admettre cette importante vérité? Personne. Mais dans la pratique, dans

la conduite ordinaire de la vie, c'est bien autre chose; car rien n'est plus facile à oublier que ce précepte, le plus grand et le plus sublime, puisqu'il renferme tous les autres.

Faut-il le dire? chacun se fait un christianisme à soi; on veut être religieux, mais on veut qu'il n'en coûte rien, ou du moins fort peu de chose à la nature. Aimer Dieu par-dessus tout, lui sacrifier son cœur avec tous ses penchants, toutes ses affections, tous ses désirs; lui sacrifier son esprit, son jugement, sa raison; lui sacrifier toutes les forces de l'intelligence et de la volonté; lui sacrifier sa vie; et puis, aimer le prochain comme soi-même, dans son âme, dans sa réputation, dans ses intérêts les plus chers; tout cela est pénible à la pauvre nature, tout cela exige des violences et des combats, des renoncements nombreux, des sacrifices qui coûtent beaucoup.

Ce qui est plus facile, c'est une pratique de piété, c'est une bonne œuvre toute matérielle, c'est la fréquentation d'une église, l'assiduité aux exercices d'une congrégation; ce qui est plus facile encore, c'est tout ce que l'on peut faire sans humilité, sans obéissance, sans douceur, sans charité; c'est l'acte tout matériel, tout mécanique de la communion fréquente, pour un certain monde. Or, voilà ce que plusieurs choisissent, et, par un effet de la plus déplorable illusion, ils se persuadent qu'ils accomplissent la loi et les prophètes, tandis qu'ils n'aiment ni Dieu, ni le prochain, tandis qu'ils s'aiment eux-mêmes de tout leur cœur, et par-dessus toute chose.

Eh bien! j'ai entendu Jésus-Christ quand il a dit: Faites cela, et vous vivrez! C'est lorsque le docteur de la loi a avoué qu'il fallait aimer Dieu par-dessus tout, et le prochain comme soi-même.

Quel beau sujet de méditation! Heureux le fidèle qui saura l'approfondir aujourd'hui! celui-là retirera de grands avantages de la sublime réponse faite par le Sauveur aux pharisiens qui étaient venus l'interroger pour le surprendre dans ses paroles.

## VII. — AUTEURS A CONSULTER.

### SS. PÈRES.

S. Jean Chrysostôme, hom. 71 in Matth. — S. Augustin, Ep. 155; — serm. 9, 34, 249, 250, 265. — S. Léon, de Caritate. — S. Bernard, de diligendo Deo. — S. Bonaventure, 4 serm. — S. Thomas, 2 id.

### PRONISTES.

S. Thomas de Villeneuve, Mat. Faber, Monmorel, Lambert, Ballet, Reyre, Barret, Zwickempflug. — Le P. Thomas, sur l'amour de Dieu. — Girard, de Lafont, Maugin, Billot, Chevassu, Cossart, Bonardel, Parel, sur l'amour du prochain.

Voir d'autres indications dans notre *Journal de la Prédication populaire et contemporaine*, titres : *Amour de Dieu, Amour du prochain.*

DIX-HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

# ENTRETIEN FAMILIER
SUR LA
# FERMETÉ D'AME CHRÉTIENNE DANS LA VIE ET LA MORT

PAR M. L'ABBÉ C. MARTIN, CHANOINE.

## PLAN

1re CONSIDÉRATION. — NÉCESSITÉ DE LA FERMETÉ D'AME CHRÉTIENNE DANS LES PEINES DE LA VIE.

2e CONSIDÉRATION. — FERMETÉ D'AME DU CHRÉTIEN DEVANT LA MORT.

TEXTE : *Confide, fili.* (Matth., IX, 2.)

## Ire CONSIDÉRATION. — NÉCESSITÉ DE LA FERMETÉ D'AME CHRÉTIENNE DANS LES PEINES DE LA VIE.

La fermeté est réputée si nécessaire au caractère qu'elle est prise pour lui-même lorsqu'on dit : cette personne n'a pas de caractère, voulant faire entendre qu'elle n'en a pas l'essentiel qui est la force. On fait peu de cas des gens qui manquent de cette qualité, pressentant qu'on ne peut s'appuyer sur eux pour rien, et on court vers d'autres, car nous avons surtout besoin de secours en ce monde.

La vie étant mauvaise, la première de nos vertus doit être l'énergie : ceux qui n'en sont pas doués sont bien disgraciés de la nature : que feront-ils contre la pauvreté et les maladies? comment chasseront-ils le chagrin, comment braveront-ils les revers, et quand arrivera la mort, oseront-ils lever les yeux sur elle sans trembler?

J'aime bien le mot d'Anaxagore, quoique un peu sauvage : « O douleur, tu ne me feras jamais avouer que tu sois un mal! » Les stoïciens, en voulant porter le courage jusqu'à l'héroïsme, l'ont porté jusqu'à la barbarie; mais c'est encore de la grandeur. L'homme est toujours beau lorsqu'il s'élève outre mesure, tandis que la moindre lâcheté le déshonore.

Louis XVI, qui n'avait point de fermeté d'âme sur le trône, la retrouva sur l'échafaud. A cause de cela, sans les tambours de Santerre, le peuple l'eût sauvé, et la postérité vénère par d'éternels regrets sa mémoire.

Lutter avec courage contre la douleur est aussi vaillant que de se battre à l'arme blanche en champ clos. Mais celui qui se laisse abattre ressemble à un homme qui, tombé au bas d'un précipice, reste étendu, poussant des cris au lieu de se relever et faire effort pour gravir les bords.

La religion nous vient en aide pour donner de la force à notre âme. *Dieu le veut!* s'écriaient les croisés et les chevaliers partant pour la terre sainte; et quand il tombaient sous le cimeterre des Maures, ils murmuraient encore en expirant : *Dieu le veut!*

Quand il nous arrive quelque malheur, la foi nous met dans la bouche la même parole et nous prenons aussitôt courage. Cette confiance en Dieu, que les impies trouvent pusillanime, est au contraire la source de notre force. Sachant que s'il permet le mal, il fait le bien, nous laissons passer patiemment la tempête, et le lendemain notre fortune peut changer de face. Gardons l'espérance dans notre cœur et notre fermeté ne se démentira pas.

L'habitude de céder à la crainte énerve l'âme et la rend esclave de ses impressions. Elle ne nous rend point timides seulement devant le danger réel, mais elle est cause que nous nous abandonnons à des frayeurs purement imaginaires. On ne rencontre que trop dans le monde de ces hommes qui s'alarment de tout, du bruit d'une feuille, du souffle du vent, de l'aspect des ténèbres. La peur les saisit partout où ils sont seuls, ils croient à la sorcellerie et à la magie, ils voient partout des fantômes qui les poursuivent, et sont la moitié de leur vie en proie aux terreurs. C'est n'être ni Romain ni Français; ces deux peuples, aussi braves l'un que l'autre, doivent s'appliquer l'adage fait pour Caton : *Etsi fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ.*

Nous devons aller vers l'avenir la tête levée pour remarquer le danger; quand nous l'avons prévu et que nous avons vainement tout tenté pour le prévenir, il ne nous reste qu'à l'aborder hardiment sans aucun trouble. C'est un beau spectacle de voir les mariniers faire leur manœuvre avec calme durant la tempête. Un noble maintien en présence d'un imminent péril commande le respect en rehaussant la dignité humaine; aussi n'a-t-on pas vu souvent les bourreaux lier en tremblant les mains à leurs victimes et leur demander pardon d'avoir à les frapper. Le malheur est bien plus horrible quand on le redoute; allons vers lui avec courage, car nous avons pour sublime destinée de le vaincre.

C'est surtout à la vertu que la faiblesse d'âme est funeste. Les mauvaises passions ont une puissance d'entraînement à laquelle on ne résiste qu'en livrant combat; mais comment combattre sans bravoure? que devient-on dans la lutte quand le cœur manque? Louis XV, estimé dans le commencement, devint par la suite un prince méprisable; n'ayant pas assez de fermeté dans l'âme pour résister aux flatteries des courtisans et à l'amour des plaisirs, il céda et se couvrit d'ignominie. On devient vicieux parce que la vertu coûte; on devient malhonnête homme parce qu'il faudrait faire des efforts pour rester homme de bien. La fermeté est nécessaire au pauvre pour pouvoir supporter son état sans se plaindre, elle est nécessaire au riche pour qu'il ne se laisse point amollir; elle est nécessaire à tous parce que tous ont des devoirs à remplir et que le devoir imposant des obligations réitérées et souvent pénibles, il faut avoir du caractère pour ne pas se rebuter. Vous qui commencez la vie, M. F., combien n'avez-vous pas besoin de tremper fortement votre âme, d'acquérir du courage, de la contenance, de l'énergie pour aller hardiment au devant des périlleux hasards qui vous attendent. Exercez-vous de bonne heure à la fermeté, apprenez à être maîtres de vous-mêmes afin que toutes vos actions, pleinement libres et pleinement volontaires, ne soient jamais l'effet d'un entraînement irréfléchi ou d'une influence étrangère. Si nous ne sommes pas destinés à gouverner les hommes, nous le sommes à nous gouverner nous-mêmes : l'œuvre est encore grande; ayons pour l'accomplir la force et la grandeur nécessaires.

## IIe CONSIDÉRATION. — FERMETÉ D'AME DU CHRÉTIEN DEVANT LA MORT.

1° La mort est l'événement le plus grave de ce monde ; c'est un moment redoutable, celui où la terre manque sous les pas et où un homme va finir. C'est pourquoi les uns se voilent la face pour ne le point apercevoir dans le lointain ; les autres s'étourdissent en chantant, en buvant, en dansant sur les tombeaux de leurs pères, et aucun ne songe durant sa vie à acquérir le courage de mourir.

Il va de la sagesse de se rompre à ses destinées et de les accepter de grand cœur quelque effrayantes qu'elles soient. Pensez-vous ne point les subir en éloignant d'elles votre pensée? Ce qui est écrit est écrit et arrivera infailliblement, bon gré, mal gré vous-mêmes. La plupart, quand le moment solennel arrive, s'affaissent dans leur lit en tremblant ; ils ressemblent à Louis XI devant le saint de la Calabre ; ils jettent des regards suppliants sur ceux qui les entourent pour qu'ils leur viennent en aide. Hélas ! nous ne pouvons rien sur l'ombre du cadran. Or c'est une lâcheté de recourir à qui est impuissant et de demander grâce contre les lois de la nature. La grandeur sied à l'homme, mais il faut en avoir jusqu'à la fin, et il y en a beaucoup à savoir mourir. Veut-on avoir le secret de ces hardiesses qui font regarder le cercueil sans frémir? il est dans la foi chrétienne. La philosophie donne de bons conseils pour vivre, mais elle est muette en face du tombeau. Qu'on est à plaindre quand on n'a en aide que ses douteuses maximes pour soutenir les terreurs de l'agonie ! Ce sont les convictions puisées dans la religion qui nous rassurent. La fermeté d'âme nous vient de l'espérance, et l'espérance est toujours dans le cœur d'un chrétien.

Vivre pour mourir est un châtiment et un désordre mais non une destinée. La vraie destinée est de mourir pour revivre. C'est dans ce mot que sont les consolations de la foi. Nous savons que nous ne descendons pas dans la terre, nous n'y ensevelissons que notre enveloppe matérielle ; pour nous, nous passons dans l'avenir. Qu'est-ce alors que la mort? loin d'être un mal, elle est un souverain bien puisqu'elle rompt nos liens afin que nous parvenions à notre véritable fin.

S'il y avait du bonheur dans la vie et qu'on pût le mettre en balance avec celui sur lequel nous comptons pour l'avenir, nos regrets seraient justifiés et on comprendrait nos alarmes à l'approche de la fin ; il n'y a en ce monde que le tourment du bonheur, mais le bonheur n'y est pas. Nous sentons qu'il est quelque part, nous nous tournons de tout côté pour le saisir, après l'avoir réclamé vainement toute notre vie, nous ne sommes point las et nous le recherchons encore dans notre vieillesse. Sachant donc que l'objet de nos vœux est au-delà de la tombe, devons-nous exécrer la mort attendu qu'elle transforme notre existence et nous fait passer dans l'état tant souhaité dès ce bas monde?

L'homme même le plus courageux a toujours un endroit faible dans sa nature, un long malheur finit par l'abattre, un coup imprévu l'étourdit et la mort ne manque pas de l'épouvanter. Quand Alexandre donna sa main à baiser à ses soldats, il éprouvait de la terreur et ne ressemblait plus au héros d'Arbelles. Mais la pensée de l'immortalité donne une incroyable énergie à l'âme et la défend contre l'effroi du tombeau. Celui qui compte sur une place au ciel auprès de Dieu et de ses anges n'a point peur de savoir

qu'on portera son corps en terre. L'heure suprême de la séparation pourra être une heure de cruelles souffrances; on ne meurt guère sans agonie, mais il l'endurera sans faiblesse. Il n'en est point qui soient morts avec tant de magnanimité que les martyrs; ils allaient à l'échafaud non en victimes mais en héros, portant des fleurs, des couronnes et des habits de fête. Ils priaient Dieu comme de coutume, ils embrassaient leurs frères en souriant et bénissaient la foule comme si elle était accourue pour les proclamer rois. « Mon logement est tombé par terre, disait Bossuet, mais j'ai une autre maison dans le ciel qui n'est point bâtie de mains d'hommes, dont la durée est éternelle. » Ces paroles sont la devise du chrétien de tous les siècles, il regarde en haut quand ici-bas la nature lui manque et que son corps lui fait défaut.

2° La vertu qui nous soutient dans les tribulations de la vie, nous donne d'étonnantes forces vis-à-vis de la mort. Quand on ne rapporte du passé que des souvenirs dont l'âme n'est point attristée, lorsqu'on a devant soi une longue suite de bonnes actions, dont le poids sera grand devant la souveraine justice, on prend courage et on n'a pas horreur du trépas. Si le méchant pousse des cris de désespoir, le juste en mourant ne donne jamais le spectacle d'une vile lâcheté; il porte déjà gravé dans sa conscience la sentence du Juge suprême et il s'avance avec calme, assuré d'aller recueillir les récompenses dues à ses mérites.

Il fait bon mourir avec la foi chrétienne dans le cœur et les mains pleines d'œuvres sublimes. Combien font ce souhait à leur heure dernière! Mais c'est pendant la vie qu'il fallait y songer, car la chose en vaut la peine. Les affaires du temps ont leur importance puisqu'il faut vivre, nous ne pouvons les négliger sans péril pour nos biens, notre famille ou nous-mêmes. Mais que dire de cette affaire qui est la dernière de toutes! Est-il sage de la mettre en oubli, d'aller en avant les yeux bandés et de se trouver tout à coup devant l'abîme? il vaudra toujours mieux compter avec la mort que de vouloir faire sans elle. La hideuse hôtesse est bien plus traitable en lui ouvrant notre porte que lorsque nous la chassons en détournant la tête. Si nous pensions quelquefois à notre fin, nous serions bientôt recommandables par nos vertus. Les meilleures leçons de morale sont celles que nous puisons dans nous-mêmes en examinant les infirmités de notre nature, les malheurs de notre situation et le spectacle de nos destinées. A quoi bon le plaisir, dirions-nous, puisqu'il dure si peu? pourquoi nous complaire dans le mal puisqu'il doit nous nuire? Que sont toutes ces choses que nous appelons magnifiques, attendu qu'elles cesseront de nous appartenir et qu'elles ne nous serviront de rien?

L'art des arts est de savoir user de la vie pour apprendre à mourir. O mes enfants, plaise à Dieu que nous ayons assez d'intelligence pour comprendre les misères du temps!

Il y a peu de jours que nous avons commencé notre course, mais en quelques bonds nous arriverons à la barrière redoutable. Venus-là, nous ne nous tiendrons plus par la main, il faudra nous séparer. Afin de ne point pâlir de terreur, puisons dans l'espérance chrétienne une force indomptable contre les horreurs de notre destruction; loin de nous affliger d'avoir à mourir, remercions Dieu au contraire de ce qu'il nous a préparé un refuge dans un monde meilleur après avoir passé par les tribulations de celui-ci. Ce n'est point payer trop cher l'immortalité que de l'acheter par la mort.

# PETIT SERMON

SUR LA

# NÉCESSITÉ ET LA SANCTIFICATION DU TRAVAIL

PAR M. L'ABBÉ C. MARTIN, CHANOINE

## PLAN

1er POINT. — NÉCESSITÉ DU TRAVAIL.

Subdivisions.

1. D'après la nature et l'ordre établi.
2. D'après l'Écriture.
3. Applicalion.

2e POINT. — SANCTIFICATION DU TRAVAIL.

Subdivisions.

1. En esprit de pénitence.
2. En union avec Jésus-Christ.

TEXTE : *Surge, et ambula.* (Matth., IX, 5.)

Saint Paul exhortait souvent les fidèles au travail. Dans son épitre aux Thessaloniciens, il s'exprime ainsi : *Rogamus vos, fratres, ut vestrum negotium agatis et operemini manibus vestris, sicut præcepimus vobis.* (I Thess., IV, 11.)

Cette prescription de saint Paul, nous vous la rappelons à notre tour au nom de l'Eglise et au nom du Seigneur, qui en a fait une loi.

Oui, appliquez-vous chacun à ce que vous avez à faire, livrez-vous au travail; c'est le devoir de tous. L'obligation de tout homme sur la terre est de vivre à la sueur de son front et de sanctifier son âme dans les exercices d'une vie laborieuse. Bien aveugles ceux qui ne comprenant pas ce devoir, passent leur vie dans l'oisiveté, perdent par là les mérites de leurs jours inutilement écoulés, et se préparent à recueillir des châtiments pour leurs vices, au lieu d'attendre et de rechercher par la peine les récompenses que Dieu donne au serviteur laborieux. Je veux aujourd'hui vous parler 1° de la *nécessité du travail;* 2° de *sa sanctification.*

### Ier POINT. — NÉCESSITÉ DU TRAVAIL.

#### 1re *subdivision. — D'après la nature et l'ordre établi.*

Une grande occupation a été créée pour tous les hommes, dit l'Écriture : *Occupatio magna creata est omnibus hominibus.* (Eccl., XL, 1.) Un joug pesant est sur les enfants d'Adam, depuis le jour où ils sont sortis du sein de leur mère jusqu'au jour de la sépulture dans le sein de la mère commune à tous; depuis celui qui s'assied sur un trône de gloire jusqu'à celui qui est couché sur la terre et dans la cendre : *A residente super sedem gloriosam, usque ad humiliatum et in terra et in cinere.* (*Ibid.*) Depuis celui qui est vêtu de pourpre et qui porte une couronne, jusqu'à celui qui n'est couvert que

d'un lin grossier : *Ab eo qui portat coronam, usque ad eum qui operitur lino crudo.* (*Ibid.*, 4.) Cette occupation, ce joug pesant, c'est le travail journalier auquel la condition de chacun le condamne. Ainsi les hommes dans la maturité de l'âge, dans la société civile, seront chargés du poids des affaires, en auront la direction ; la jeunesse, à cause de sa vigueur, en aura l'exécution. L'administration de la justice, les fonctions sacerdotales, les offices militaires, appartiendront à l'homme, les soins domestiques à la femme. Le père sera chargé de l'exploitation de ses biens, de l'éducation de ses enfants ; la mère, des ouvrages intérieurs ; le fils, de son instruction. L'homme des champs fera fructifier la terre ; celui des villes exercera le négoce, développera l'industrie ; le savant fera fleurir les lettres, les arts, avancera les connaissances ; le politique s'essayera dans l'art difficile de gouverner les hommes. A chacun un lot, à chacun un office, c'est-à-dire, à chacun un travail ; car toute fonction impose des devoirs, et l'accomplissement du devoir, c'est le travail. Ainsi est organisée la société. Voilà sa première condition d'existence, et voilà aussi la vôtre à chacun. Tel est l'ordre établi, ordre auquel on ne dérogera pas, parce qu'il est l'élément constitutif de toute société.

### 2e *subdivision. — D'après l'Ecriture.*

L'Ecriture appuyant cet ordre, nous invite au travail par des paroles et des images frappantes. « Va vers la fourmi, dit-elle au paresseux, considère ses voies et deviens sage : *Vade ad formicam, o piger! et considera vias ejus et disce sapientiam.* » (Prov., VI, 6.) « Jusques à quand seras-tu couché ? quand te réveilleras-tu de ton sommeil?... » « La pauvreté fondra sur toi comme un homme armé, et la misère comme un ravisseur : » *Veniet tibi quasi viator, egestas et paupertas quasi vir armatus.* (Id., VI, 11.)

Le Sauveur ordonne « de couper l'arbre stérile et de le jeter au feu. » Il dit du serviteur négligent : « qu'il sera précipité dans les ténèbres extérieures. » Il « ôte le talent à celui qui l'avait enfoui pour le donner à celui qui les fait fructifier. » Il fait plus, il donne lui-même durant tout le cours de sa vie, l'exemple du travail, dès sa jeunesse même, comme dit le prophète : *In laboribus a juventute mea.* (Ps., LXXXVII, 16.) Saint Justin dit expressément que Notre-Seigneur a vécu pendant plusieurs années du travail de ses mains, en exerçant le métier de saint Joseph. (Justin, *Dialog. cum Tiph.*, p. 136.). Je n'ai pas besoin de vous dire que les trois années de sa vie apostolique furent des années de peine ; il en était de ses jours comme de celui où nous le voyons s'asseoir fatigué du chemin, sur les bords du puits de Jacob, à Samarie, et demander à boire à la Samaritaine ; il allait de ville en ville, de bourgade en bourgade, annonçant le royaume de Dieu, et le soir il n'avait pas où reposer sa tête. Il choisit pour apôtres, non les oisifs des places publiques, mais de laborieux bateliers ; il dit à ceux qui veulent le suivre qu'ils aient à porter leur croix, c'est-à-dire à être mortifiés et à supporter avec courage le joug imposé à tous les enfants d'Adam, le travail. Saint Paul, tout occupé qu'il était de la prédication, ne laissait pas de travailler de ses mains pour se conformer à l'ordre établi, pour n'être à charge à personne ; il ne se contente pas d'en donner l'exemple, il prescrit le travail à ceux qu'il a gagnés à Jésus-Christ. Nous avons cité ce qu'il dit dans sa première aux Thessaloniciens.

Nous vous exhortons, dit-il dans sa seconde, il ajoute : « Nous avons appris qu'il y a parmi vous des gens inquiets qui ne travaillent point; nous leur ordonnons et nous les conjurons par Notre-Seigneur Jésus-Christ de manger leur pain en travaillant en silence : *Obsecramus in Domino Jesu Christo ut cum silentio operantes suum panem manducent.* (II Thess., III, 12.)

Ecoutez encore ce que dit Tertullien de la vie laborieuse des premiers chrétiens :

« Nous naviguons, nous portons les armes, nous cultivons la terre, nous administrons la justice, nous mêlons nos fonctions aux vôtres; nous faisons une profession ouverte de nous employer généreusement à votre service. » (*Apol.*)

3e *subdivision. — Application pratique.*

Nous sommes obligés de travailler, et en notre qualité d'hommes, et en notre qualité de chrétiens. Comme hommes et comme membres de la société, nous ne pouvons vivre ni nous maintenir que par cette source unique de production; comme chrétiens, nous devons accomplir nos devoirs, ce qui veut dire, exécuter tous les travaux auxquels notre condition nous condamne. Ces principes sont incontestables. Or, y sommes-nous fidèles? Interrogeons-nous aujourd'hui sur ce point. Que faisons-nous du temps? Il y en a qui le divisent en deux parts : celle employée à la distraction, à l'étourdissement, aux nouvelles, aux visites, aux vains discours, et celle donnée au repos. Que reste-t-il pour le travail? à peine quelques heures, souvent pas un instant. Il y en a qui le passent tout entier à table, au jeu, aux parties de plaisir; ceux-là sont les serviteurs inutiles qui seront jetés dans les ténèbres extérieures. Enfin beaucoup travaillent, parce que beaucoup ont des besoins; mais parmi ces derniers, les uns s'occupent à des objets futiles; d'autres sont indolents, mettent un jour à faire ce qui se fait en quelques heures; d'autres murmurent et font à contre cœur, et ayant la main à la charrue, tournent la tête en arrière comme le mauvais ouvrier de l'Evangile; de sorte que c'est le petit nombre qui accomplit rigoureusement la loi.

Que résulte-t-il de cela, M. F.? de grands maux. L'exemple de tant d'oisifs en augmente encore le nombre ; le dégoût du travail, l'indolence amoindrissant la production engendrent la pauvreté.

Est-il étonnant qu'il s'élève de toutes parts tant de plaintes? que les souffrances des hommes s'accroissent, que leurs besoins se multiplient; que la misère s'étende et menace les multitudes? Vous avez faim; mais ne seriez-vous pas un enfant prodigue, qui a dissipé la substance héréditaire pour vivre voluptueusement? ne seriez-vous pas un ouvrier de la onzième heure, ouvrier paresseux, qui a passé sa journée sur la place publique, refusant l'ouvrage qui lui était offert: vous êtes nu; mais n'êtes-vous pas le serviteur inutile qui est allé enfouir son talent au lieu de le faire fructifier? Ne dites pas que la terre est étroite, qu'elle a trop de monde et qu'il n'y a pas eu de place pour vous; elle a été assez grande pour les anciens peuples, plus nombreux encore que les nôtres; on l'a supputé, elle nourrirait dix fois, vingt fois plus d'hommes qu'il n'y en a aujourd'hui sous le soleil; mais elle ne nourrit pas celui qui ne veut rien faire. Le festin du père de famille fut ouvert à tous sinon à celui qui n'avait pas la robe nuptiale, c'est-à-dire à celui qui n'avait pas porté le poids du jour. Ne dites pas non plus que

les richesses sont le partage de quelques-uns : elles vont et viennent, selon que le travail les déplace : si vous n'avez rien, c'est que vous n'avez rien fait.

La pauvreté peut être produite par mille causes, par des revers de fortune, des morts de parents, des maladies, des disettes, des incendies, des guerres, des accidents imprévus, j'en conviens; mais ce qu'on ne me contestera pas, ce que l'expérience démontre, c'est qu'elle est très-souvent la fille de l'oisiveté.

Pères et mères laborieux, qui aviez laissé un si bel héritage acquis avec réputation, vos fils et vos filles ont vendu votre bien, parce qu'ils ont trouvé trop dur de le cultiver. Nous sommes pauvres, parce que nous épargnons trop nos sueurs, parce que nous voulons vivre sans peine, recueillir sans avoir semé, jouir sans avoir souffert.

Appliquez-vous à l'observation de la loi qui, comme un joug, il est vrai, pèse sur vos têtes, mais qui, comme la source de tout bien, peut donner satisfaction à tous vos besoins; vous serez bénis de Dieu, en harmonie avec la société, heureux dans vos familles et dans votre cœur. Travaillez donc et prenez de la peine: ce n'est ni le fond qui manque, ni la rosée du ciel, ni la chaleur du soleil, ni les bénédictions de Dieu.

## IIe POINT. — SANCTIFICATION DU TRAVAIL.

### 1re *subdivision. — En esprit de pénitence.*

Nous sommes pécheurs, nous naissons avec la souillure originelle, et durant notre vie, nous offensons Dieu de mille manières. Or, n'est-il point juste d'employer une partie de notre temps à expier nos fautes. Que fit Adam, notre malheureux père, lorsque il fut chassé du paradis terrestre; il employa deux moyens efficaces pour obtenir la rémission de sa faute : la prière et le travail. Il gémissait devant le Seigneur, il lui demandait grâce en élevant vers lui ses mains suppliantes; mais en même temps il travaillait afin d'accomplir l'arrêt de sa condamnation qui devait devenir le principe de sa justification : *In laboribus comedes.* Or, pécheurs, voilà votre modèle; vous devez aussi supplier comme lui pour obtenir miséricorde et travailler en même temps en cette vie qui, selon la parole du prophète, est composée de jours de misère et d'affliction : *In die tribulationis meæ Deum exquisivi manibus meis.* (Ps. LXXVI, 2.)

Le moyen de prendre notre travail en esprit de pénitence, est d'avoir de saintes pensées dans l'esprit, de bonnes paroles dans la bouche et la patience dans le cœur.

1. Penser à Dieu qui nous voit, qui compte nos sueurs, qui nous prépare une récompense proportionnée à nos fatigues; au péché qui est la cause de tous nos maux, c'est ce que saint Bernard disait aux religieux de Clairvaux: *Causam laboris cogitet in labore, ut ipsa ei pœna quam patitur, culpam pro qua patitur repræsentet.* Enfin, penser a notre travail pour bien le faire.

2. Avoir de bonnes paroles dans la bouche, des paroles édifiantes, des réflexions saintes. Nous pouvons nous aider et nous consoler dans nos fatigues, non de chants profanes, comme beaucoup font, ce que les saints appellent des cantiques du démon, mais de chants religieux, de psaumes, d'hymnes, de cantiques, à l'exemple des premiers chrétiens dans les pri-

sons : *Loquentes vobismetipsis in psalmis et hymnis et canticis spiritualibus, cantantes et psallentes in cordibus vestris Domino.* (Eph., v, 19.)

3. Patience dans le cœur : afin de souffrir, de supporter le poids du jour avec soumission à la volonté de Dieu. Loin de nous la colère, l'emporte-ment, les brutalités, les blasphèmes, les malédictions. Oh ! le malheur vient assez de lui-même, ne l'invoquons pas ! Le travail est un effet de la malédiction qui pèse sur nos têtes ; n'appelons pas de nouveau la malédiction en accomplissant notre œuvre d'expiation. Au lieu de vous impatienter quand les choses ne vont pas à votre gré, recourez à Dieu et attendez de lui le succès de votre travail : *Subditus esto Domino et ora eum.* (Ps. xxxvi, 7.) *Unde veniet auxilium mihi.*

2e *subdivision. — En union avec Jésus-Christ.*

Jésus-Christ est notre chef et notre modèle. Or, ce chef a rudement travaillé : 1° durant les trois ans de sa vie apostolique ; 2° durant sa douloureuse passion. Nous devons donc souffrir pour lui et avec lui comme il a souffert pour nous. Les premiers chrétiens offraient chacun de leurs travaux à Jésus-Christ, en faisant le signe de la croix, au dire de Tertullien : *Quæcumque nos conversatio exercet, frontem crucis signo ferimus* (*L. de Coron. milit.*, civ.) Les martyrs condamnés aux mines offraient leur travail au Sauveur avant d'aller lui offrir leur sang. Les solitaires de la Thébaïde louaient Dieu et lui consacraient en même temps leur travail journalier. Dieu qui voit nos œuvres agrée volontiers l'hommage que nous lui en faisons.

Nos actions n'ont de valeur que par les mérites de Jésus-Christ ; c'est donc une obligation de les lui offrir, de les faire passer pour ainsi dire par ses mains, afin qu'elles acquièrent quelque importance auprès de Dieu. O hommes ! ô chrétiens ! qui êtes-vous sans Jésus-Christ travaillant sur la croix : rude labeur où il verse son sang pour fermer l'enfer et vous ouvrir le ciel? De quoi vous aura servi d'avoir gémi, pleuré, succombé à la peine en cultivant vos champs, bâtissant vos demeures, si vous n'avez gémi et pleuré avec Jésus-Christ.

Eussiez-vous souffert autant que les Israélites sous la main des Égyptiens, lorsque ceux-ci les employaient à bâtir leurs villes, vos fatigues seront perdues, si vous ne criez comme eux vers le Seigneur, en le conjurant de regarder vos douleurs et de les accepter pour l'expiation de vos fautes.

# MATÉRIAUX

SOMMAIRE : I. Sujets principaux de la chaire. — II. Sujets de cet Évangile les plus appropriés aux besoins actuels. — III. Traits historiques. — IV. Plans divers. — V. Prédication des saints Pères et des saints sur l'Evangile de ce dimanche. — VI. Esprit religieux de ce dimanche et de la semaine. — VII. Annonce des fêtes de la semaine. — VIII. Auteurs à consulter.

## I. — SUJETS PRINCIPAUX DE LA CHAIRE

relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — Leurs caractères et sources.

1. FERMETÉ D'AME pour vivre et pour mourir : *Confide fili.* Nous avons donné ce sujet moral si utile dans notre époque où trop de déceptions découragent.

2. TRAVAIL : *Surge.* Ce sujet ne se rapporte qu'indirectement à cet Evangile. On pourra le placer ailleurs, à sa convenance. Ce sermon fait suite à celui du dimanche de la Septuagésime, t. I.

3. CHARITÉ envers les malades : *Dixit paralytico : Confide fili.* C'est un sujet très-intéressant qu'il faut prêcher quelquefois. (*Voir* au t. III du *Panorama des Prédicateurs*, p. 245 et 246.)

4. L'Eglise a placé au second dimanche d'octobre qui correspond d'ordinaire au dix-huitième dimanche après la Pentecôte, la fête de la *Maternité de la sainte Vierge.* Voir ce sujet traité dans notre *Mois de Marie des Prédicateurs*, pour le 9 mai. On y trouve deux excellents sermons, l'un sur les *Gloires de la Maternité divine*, par Latour ; l'autre sur les *Grandeurs de Marie dans sa dignité, fonction et puissance de mère*, par le R. P. Félix.

## II. — SUJETS DE CET ÉVANGILE LES PLUS APPROPRIÉS AUX BESOINS ACTUELS.

Fermeté d'âme dans la vie et la mort.

CHOIX DU SUJET. Nous conseillons ce sujet, qui n'a de singulier que son titre, mais qui est très-actuel, vu la tendance trop marquée vers le bien-être qui occasionne des plaintes dans toutes les classes sur les maux de la vie. On supportait mieux autrefois les malaises, les adversités, les privations, les fléaux, tant on y était accoutumé. Aujourd'hui que le bien-être se généralise, on devient difficile, morose. Le caractère s'affaiblit et on s'abat dans le découragement ou la plainte.

MANIÈRE DE LE TRAITER. Nous avons touché à deux points : 1° fermeté d'âme pour vivre ; 2° pour mourir. Il y a là un vaste champ quant au plan ; et, pour le remplir, bien des tableaux saisissants auxquels nous renvoyons.

## III. — TRAITS HISTORIQUES.

Sur la force chrétienne.

1. Moïse, en présence de Pharaon, montra un courage ferme et inébranlable, et lui adressa des reproches de ce qu'il ne voulait pas laisser partir le peuple d'Israël.

2. David vainquit Goliath, parce que l'espérance qu'il avait mise en Dieu avait fortifié son courage.

3. Judith fit preuve d'un courage héroïque.

4. Eléazar endura avec courage et fermeté tous les tourments du martyre, et demeura fidèle à son Seigneur et à son Dieu.

5. La mère des Machabées fit preuve d'une force digne de la plus haute admiration.

6. Saint Etienne faisait une foule de prodiges et de signes parmi le peuple, et il était plein de grâce et de force.

7. Saint Jean Chrysostôme disait : « Ce que le monde a d'effroyable, je le méprise; ce qu'il a d'agréable, je le trouve ridicule; je ne désire pas de richesses; je n'ai pas en horreur la pauvreté; je ne crains pas la mort. » Aussi son courage grandissait-il dans les persécutions.

8. Les exemples de force chrétienne sont aussi nombreux que les martyrs. Les tourments les plus raffinés ne pouvaient les détourner de leur foi.

## IV. — PLANS DIVERS RELATIFS A L'ÉVANGILE DE CE DIMANCHE.

### 1er PLAN SUR LA FORCE CHRÉTIENNE.

(M. l'abbé C. Martin).

I. — NÉCESSITÉ DE LA FORCE ET FERMETÉ D'AME, PARTICULIÈREMENT :

Dans le jeune homme : 1° pour vaincre ses passions; — 2° pour surmonter les obstacles à son avenir;

Dans le père de famille, pour maintenir cette famille dans la dignité : 1° matérielle; — 2° morale; — 3° chrétienne.

II. — NÉCESSITÉ DE LA FERMETÉ D'AME A LA MORT

Pour : 1° Renoncer généreusement à la vie; — 2° entrer avec courage dans l'éternité.

—

### 2e PLAN SUR NOS FINS DERNIÈRES.

(Le même).

1. Vérité de nos fins dernières.
2. Terme très-rapproché de ces redoutables fins.
3. Moyens pour nous les rendre douces et saintes.

—

### 3e PLAN SUR LA CHARITÉ ENVERS LES MALADES.

(Grisot).

I. — OBLIGATION DE SECOURIR LES MALADES

D'après : 1° L'Écriture; — 2° l'exemple de Notre-Seigneur et des saints; — 3° la nature.

II. — MANIÈRE :

1° Soigner le corps; — 2° sauver l'âme.

## V. — PRÉDICATION

des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche.

SAINT JEAN CHRYSOSTÔME dans son homélie sur cet Evangile fait d'abord remarquer que ce paralytique n'est pas le même que celui dont parle saint Jean. « L'un, dit-il, était à la piscine de Jérusalem et l'autre à Capharnaüm; l'un n'avait que trente-huit ans, et l'âge de l'autre n'est nullement mentionné, l'un n'avait personne pour le secourir, l'autre était assisté de ses amis, qui le portaient à Jésus. » Il passe ensuite à l'éloge que le Sauveur fait de leur foi : *Videns Jesus fidem eorum.* Toute la suite est un excellent commentaire où on trouve les plus belles pensées.

SAINT P. CHRYSOLOGUE nous fournit un excellent sermon sur cet Evangile, rapporté dans les *Recueils* de M. l'abbé Méry, de la Canorgue, et de M. l'abbé Poussin comme un modèle. Il explique ainsi ce passage : *Ascendens Jesus in naviculam.* « Le Christ est monté sur le vaisseau de son Eglise, toujours prêt à apaiser les flots du siècle, afin de conduire, après une paisible navigation, ceux qui croient en lui au port de la céleste patrie, et de faire entrer comme citoyens dans sa cité sainte, ceux à qui il a fait partager son humanité. Jésus-Christ n'a donc pas besoin du navire, mais le navire a besoin de lui; car, privé de ce céleste pilote, le navire de l'Eglise, au milieu des nombreux dangers qui viennent l'assaillir sur l'océan du monde, ne pourrait parvenir au céleste port. »

Il montre ensuite comment Jésus est non-seulement le médecin de nos corps, mais encore de nos âmes.

Saint Antoine de Padoue dit que la guérison du paralytique est l'emblème de la conversion du pécheur, qui se lève et marche au moment où la vie semblait devoir l'abandonner pour jamais.

Saint Bonaventure a quatre sermons : le premier, sur les offrandes dues au Seigneur : *Offerebant ei paralyticum ;* le second sur la puissance de Jésus-Christ : *Filius hominis habet potestatem;* quatre sortes de puissances du Fils de Dieu, dit-il : 1° justificandi in mundo ; 2° judicandi in judicio ; 3° regnandi in cœlo, 4° puniendi in inferno.

Le troisième est sur ces paroles : *Tolle lectum tuum.* Quatre sortes de lits, dit-il : 1° concupiscentiæ ; 2° conscientiæ ; 3° pœnitentiæ ; 4° sapientiæ.

Le quatrième est sur les maux du pécheur et sur sa guérison semblable à celle du paralytique : *Surge, tolle et vade.*

Saint Thomas d'Aquin a un beau sermon dont voici le fond : 1° Per naviculam vitæ sanctitas intelligenda; 2° per civitatem vero patria cœlestis ad quam quis homo festinare debet propter; 1° securitatem ; 2° amenitatem ; 3° copiositatem.

Gerson ne s'applique qu'à ce texte : *Vade in domum tuam*, dont il tire quatre sermons : l'un sur la maison, habitation de l'homme ; le second sur l'Eglise, maison de Dieu ; le troisième sur la conscience, maison de l'âme ; le quatrième sur le ciel, maison de gloire.

## VI. — ESPRIT RELIGIEUX DE CE DIMANCHE ET DE LA SEMAINE.

Colloque familier pour la congrégation ou la prière du soir.

### TROIS ENSEIGNEMENTS PRATIQUES DE CET ÉVANGILE.

1. Trois sortes de personnes concourent à m'instruire, dans la grande scène dont je viens d'être le témoin : les pharisiens, le paralytique, et les témoins nombreux du grand miracle opéré par Jésus-Christ.

Pour ce qui est des pharisiens, je dois voir dans eux le type de certaines âmes que la grâce poursuit, qui résistent à cette grâce, et qui continuent à faire le mal, en présence des plus éloquentes manifestations de la vérité. Or, les leçons que donnent les méchants sont très-utiles; il ne faut pas les négliger. J'en reçois une aujourd'hui qui est des plus sérieuses, car je dois comprendre le crime d'une résistance opiniâtre à la grâce, le danger de l'aversion contre la vérité, la nécessité d'une grande droiture dans le cœur, d'une méfiance continuelle de moi-même et de mon orgueil, l'indispensabla nécessité de devenir docile, pour éviter la moindre opposition à la lumière qui me vient du ciel.

2. Le paralytique guéri, et retournant dans sa maison en rendant à Dieu des actions de grâces publiques dont tout le peuple est témoin, est proposé pour modèle aux âmes qui sont devenues l'objet de la divine miséricorde. Allez, âmes heureusement délivrées et guéries par la grâce du Rédempteur, allez dans votre maison, et n'oubliez pas que cette maison qui est bien la vôtre, c'est l'Eglise. Allez-y pleines de reconnaissance ; allez-y louer, adorer et bénir votre souverain bienfaiteur. La reconnaissance est désormais votre premier devoir ; oublier le don de Dieu, c'est une disposition fâcheuse qui n'annonce rien de bon pour l'avenir. Rien n'est pénible au cœur de Dieu, comme l'ingratitude ; craignez ce vice par-dessus tout.

3. Quant à la multitude qui avait vu le prodige accompli par le Sauveur, nous savons qu'elle fut remplie d'une crainte respectueuse, d'une admiration vive et sincère, et qu'elle rendit gloire à Dieu de ce qu'il avait donné une si grande puissance aux hommes ; nous savons que beaucoup s'écrièrent : Nous n'avons jamais vu de semblables merveilles.

Heureux les peuples auxquels on sait faire apprécier les œuvres de la grâce ! Heureux ceux qui admirent encore ces merveilles, et qui savent louer et bénir le Seigneur, quand sa puissance se manifeste !

Le grand mal de notre époque, c'est que l'admiration est réservée uniquement pour ce qui est humain. Les choses divines, surnaturelles, sont vues avec indifférence, si toutefois on n'en détourne pas les yeux. Cet état est mauvais, il annonce et il prouve l'affaiblissement, peut-être même la perte de la foi. Quand les œuvres de Dieu ne font plus d'impression, le peuple est bien près de la mort.

Pour moi, Seigneur, je veux avoir les yeux constamment ouverts sur vous, et sur les œuvres qui manifestent vos perfections adorables. Que m'importent les hommes, et tout ce qu'on appelle leurs merveilles? Hélas! dans ces merveilles, je vois le règne de l'orgueil et la perte d'un grand nombre d'âmes! Je consens à les ignorer, pourvu que j'avance tous les jours davantage dans la connaissance de vous-même et de toutes les œuvres par lesquelles, en manifestant votre gloire, vous avez opéré la rédemption du monde.

### VII. — ANNONCE DES FÊTES DE LA SEMAINE.

#### Saint Luc, évangéliste.

Saint Luc était originaire d'Antioche, en Syrie, éloquent, habile dans la peinture et dans la médecine. Sitôt qu'il eut embrassé le christianisme, il consacra ses talents et sa vie à la religion sainte dans laquelle il était entré. Il apprit avec soin des apôtres ce qu'il devait prêcher un jour avec zèle. Il était si convaincu de cette vérité fondamentale, que la foi sans les œuvres est une foi morte, qu'il mit toute son application à pratiquer ce qu'il avait appris, et à devenir encore plus disciple de Jésus-Christ par la ressemblance des mœurs, que par la profession de la doctrine. Il s'attacha particulièrement à saint Paul et fut le fidèle compagnon de ses travaux et de ses voyages. Etant en Achaïe, il fut inspiré par l'Esprit saint d'écrire l'Evangile; c'est-à-dire, l'exposé des actions et de la doctrine de Jésus-Christ, dont il rapporte bien des faits qui ne sont point marqués dans les autres évangélistes. Quelques années après il écrivit l'histoire des principales actions des apôtres, et de ce qui s'est passé de plus merveilleux et de plus édifiant dans la naissance de l'Eglise. Saint Chrysostôme dit que saint Luc intitula cet ouvrage, *les Actes des Apôtres*, afin que nous y cherchions, non les miracles qu'ils ont faits et qu'il n'est pas donné à tous de faire, mais leurs actions pour les imiter. Il porta la lumière de l'Evangile dans différentes contrées de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique; et après avoir passé quatre-vingt-quatre ans dans le célibat, il finit sa vie par le martyre à Patras, ville d'Achaïe, où il fut pendu à un olivier, suivant Nicéphore et Cédrénus.

Saint Luc est représenté avec un bœuf à son côté, parce qu'il s'est attaché principalement au sacerdoce et au sacrifice de Jésus-Christ, et que le bœuf était la victime ordinaire qu'on immolait dans l'ancienne loi. Pendant sa vie, il employa toute son adresse à guérir les plaies des âmes avec encore plus de soin que celles du corps. Il fit le portrait de la sainte Vierge; de façon qu'il est regardé comme l'historien des apôtres, le peintre de Marie et le médecin de l'Eglise.

Pour imiter saint Luc, nous devons commencer par écouter attentivement la parole de Dieu, la graver dans nos cœurs et nous y conformer en toutes nos actions; nous devons souhaiter ardemment sa gloire, la procurer autant qu'il est possible, et faire briller par la sainteté de nos mœurs, la doctrine de Jésus-Christ que nous professons. Les principales maximes que ce grand saint nous propose dans l'Evangile, de la part du Saint-Esprit, sont que : Malheureux ceux qui cherchent à se donner toutes leurs aises en ce monde, qui ne sont attentifs qu'à se procurer de folles joies, et qui vivent dans la joie et les plaisirs; heureux au contraire ceux qui répandent actuellement des larmes, parce qu'un jour ils seront abondamment consolés. Ces maximes sont de bénir ceux qui font des imprécations contre nous, de ne point répondre injure pour injure, mais si l'on nous frappe sur une joue, de tendre l'autre; de traiter son prochain de la même manière qu'on

voudrait être traité soi-même, d'être plein de miséricorde envers les pauvres ; il nous dit que si nous donnons, on nous donnera, et qu'on versera dans notre sein une mesure pressée et entassée ; que heureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui en profitent, et qu'un grand moyen pour obtenir de Dieu la rémission de ses fautes, c'est de l'aimer beaucoup. Il nous crie, ce grand saint, toujours comme organe du même Esprit divin, qu'il faut aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, de tout son esprit, et son prochain comme soi-même ; qu'une seule chose est nécessaire, d'abord de servir Dieu et de sauver son âme ; il nous dit de demander et qu'on nous donnera ; de chercher, et que nous trouverons ; de frapper, et qu'on nous ouvrira ; que le péché de rechute est extrêmement à craindre ; que le démon qui rentre dans une âme, y prend un empire beaucoup plus grand, et que cet état devient pire et infiniment plus dangereux que le premier. Il nous dit que malheur à ceux qui ont le cœur pharisien, c'est-à-dire, qui se font gloire de paraître justes devant les hommes, et qui en cachette commettent toutes sortes de mauvaises actions : que ceux-là ressemblent à des sépulcres blanchis, qu'ils sont en horreur aux yeux de Dieu, et qu'ils le seront tôt ou tard aux yeux des hommes ; qu'il n'y a rien de si caché qui ne doive paraître un jour à découvert, ni de si secret qui ne doive être connu ; que quiconque s'élève, sera abaissé, et quiconque s'abaisse, sera élevé ; qu'il faut employer les richesses à nous faire des amis dans la personne des pauvres, afin que lorsque nous viendrons à manquer, ils nous reçoivent dans les tabernacles éternels ; que nul serviteur ne peut servir deux maîtres, Dieu et l'argent, et qu'ainsi il faut nécessairement abandonner l'un ou l'autre ; que malheur à celui par qui les scandales arrivent ; et qu'enfin si l'on veut acquérir le ciel, il faut souffrir avec patience les adversités de la vie, et observer la loi du Seigneur avec la dernière ponctualité.

### VIII. — AUTEURS A CONSULTER.

#### SS. PÈRES.

S. J. Chrysostôme, hom. 29 in Matth.—S. P. Chrysologue, serm. 50.—Le V. Bède, Hom. Æstiv. — Albert le Grand, serm. in Evang. — S. Bonaventure, 4 serm. id. — S. Thomas, 1 id.

#### PRONISTES.

Gerson, 4 sermons sur cet Evangile. — Grisot, sermon sur la paresse spirituelle ; — sur la charité envers les malades. — Reguis, sur le bon usage des maladies. — Chevassu, sur le péché d'envie. — Thiébaut, sur la foi.

## DIX-NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

# INSTRUCTION SUR LES FINS DERNIÈRES

Par M. l'abbé C. MARTIN, chanoine.

## PLAN

1re réflexion. — De la mort, première de nos quatre fins.

Subdivisions.

1. Loi inexorable de la mort. — 2. Heureux fruits de la pensée de la mort:

2e réflexion. — Du jugement, deuxième de nos quatre fins.

Subdivisions.

1. Vérité du jugement particulier. — 2. Efficacité de la pensée du jugement pour nous porter au bien.

3e réflexion. — L'enfer ou le paradis, dernières de nos fins.

Subdivisions.

1. Alternative de l'enfer ou du paradis. — 2. Souverain remède au péché.

Texte : *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis?* (Eccli., vii, 40.)

Si notre penchant au mal est si violent qu'il nous entraîne, si la voix des passions est souvent si forte qu'elle étouffe celle de la raison et que l'homme, alors laissé sans frein et sans guide, s'égare dans les voies du péché, nous trouvons à ce penchant au mal un remède, et nous pouvons opposer à cette voix des passions une autre voix plus puissante encore qui les terrifie et les écrase.

Souvenez-vous de vos fins dernières, a dit l'Esprit saint. Souvenez-vous de ce que vous serez un jour, du terme où vous allez aboutir. Il y a dans cette pensée de quoi vous préserver du péché : *et in æternum non peccabis.* Qui d'entre vous, M. F., a jamais médité sur la fin de ses jours sans frémir, qui s'est jamais arrêté à la contemplation de ses destinées dernières sans aussitôt avoir en horreur le péché, sans prendre soudainement la résolution de devenir meilleur. La pensée de la mort avec son lugubre cortége, la pensée du jugement de Dieu avec son effrayant appareil, la pensée d'une éternité qui s'ouvre avec son épouvantable alternative; cette pensée, chrétiens, arrête le pécheur dans la consommation de son crime; elle glace d'effroi le coupable qui se souvient alors qu'il aura un jour à rendre compte de ses actes. Cette pensée rend l'homme meilleur en lui rappelant qu'il est poussière, qu'il est tributaire de Dieu et que la peine ou la récompense l'attendent. Arrêtons-nous aujourd'hui à la méditation de nos fins dernières. Il y en a ici qui sont pécheurs et qui ont besoin qu'on leur indique un remède pour sortir de la voie du mal; il y en a qui sont vertueux, mais qui ont besoin par intervalle de nouvelles forces pour s'encourager dans la voie du bien. Pécheurs, la pensée de la mort vous arrachera à vos crimes; âmes vertueuses, la pensée de la mort vous empêchera de tomber, vous soutiendra dans la pratique de la loi de Dieu, et vous rendra meilleures encore.

### Ire RÉFLEXION. — DE LA MORT; PREMIÈRE DE NOS QUATRE FINS.

#### 1re *subdivision. — Loi inexorable de la mort.*

N'accusons pas Dieu de notre sort, M. F., il nous avait fait de belles destinées. Le jour de la création fut un jour de puissance et de vie; nous sortîmes de ses mains pour le glorifier et le bénir, pour l'aimer avec bonheur durant un long séjour sur la terre sans douleurs, sans inquiétudes, sans souffrances, et pour monter ensuite dans les cieux, afin de continuer cette glorification éternelle de son saint nom durant les siècles des siècles.

La mort n'est venue qu'après coup, la mort n'appartient pas à la création, à l'œuvre de Dieu, elle n'était pas notre fin. « Elle est pour nous un état contre nature, dit saint Augustin; c'est pour cela qu'elle nous est en horreur, parce que nous avons été faits pour la vie et pour une de ces vies qui ne finissent pas. »

La mort est un châtiment que nous nous sommes imposés par le péché : *Per peccatum mors;* elle est une malédiction, un fléau de Dieu sur notre race en punition d'un crime.

Le jugement de Dieu qui nous attend après cette vie et cette éternité de malheur qui nous menace, sont aussi un châtiment de Dieu qu'a provoqué le péché. Notre première fin était de vivre, et de toujours vivre avec notre corps et notre âme, soit sur la terre, soit dans le royaume de Dieu, sans passer par le jugement, sans crainte de l'enfer; la mort, le jugement, l'alternative des deux éternités est maintenant une fin secondaire par où il nous faut passer pour arriver à notre fin véritable. En punition d'un crime, il nous faut mourir pour aller en cet autre monde où sont nos espérances; il nous faut mourir en vertu d'un immuable décret, par le fait de notre descendance, de notre qualité d'hommes; il nous faut passer devant le tribunal de Dieu, affronter l'abîme de l'éternité. Telle est notre loi, telle est notre fin après notre existence de ce monde.

Il nous faut mourir, M. C. F. *Voilà la première de nos quatre fins.*

#### 2e *subdivision. — Heureux fruits de la pensée de la mort.*

Qu'en conclure, M. F.? Que si nous méditions sur la nécessité d'une pareille fin, si nous avions toujours présente en nous la pensée de la mort, du jugement, de l'éternité, nous éviterions le mal, nous deviendrions meilleurs, nous n'offenserions jamais Dieu.

La mort, première de nos quatre fins, a pour nous de profonds enseignements. En y réfléchissant, nous apprenons que nous sommes des êtres de mince valeur, que nous ne nous appartenons pas, que, malgré nous, nous serons détruits. La pensée de la mort écrase notre orgueil, nous anéantit devant cette puissance de qui nous relevons. La pensée de la mort nous révèle à nous-mêmes tels que nous sommes, et tels que nous devrons être un jour. Elle nous montre Dieu debout à la fin de notre vie, attendant ce moment fatal pour nous demander compte de nos actes; et en nous apprenant ainsi ce que nous sommes, en nous rappelant qu'un jour nous arriverons près de Dieu, elle nous éloigne du mal et nous force à devenir meilleurs. La pensée de la mort est inconciliable avec le péché; elle est son ennemie, elle est son remède. En effet, réfléchissez quelques instants à ce que vous

devrez être un jour; méditez sur votre sort, sur cette destinée terrible qui vous séparera de tout ce que vous aimez, qui vous arrachera à ce monde malgré vos efforts, malgré votre résistance, et voyez si vous ne deviendrez pas meilleurs? voyez si vous ne vous détacherez pas du péché, si vous n'aimerez pas la vertu, si vous ne ferez pas tous vos efforts pour marcher dans la voie du bien. Etudions donc cette fin qu'on appelle la mort, arrêtons-y notre pensée, interrogeons-nous sur cette destinée terrible que nous repoussons de nous parce qu'elle nous effraye; c'est là que l'Esprit saint veut que nous aillions pour trouver un remède à nos crimes, pour apprendre à devenir vertueux.

Un jour, chrétiens, et cela est bien vrai, car c'est le décret de Dieu, un jour, après un certain nombre d'années sur la terre, vous arriverez au terme fatal où on s'arrête; vos années auront été comptées, votre course sera finie, le temps vous sera refusé : *Et tempus non erit amplius.* Un jour nous arriverons au bout du chemin de notre vie sans pouvoir l'allonger ni reculer. Devant nous, un tombeau où il nous faudra descendre, derrière nous, le passé qui s'est évanoui sans laisser de trace. Etrange situation! Placés entre deux mondes sans appartenir à aucun, nous nous trouverons tout à coup dans un délaissement complet de toute chose. Nos honneurs et nos richesses ne nous serviront à rien, nos proches et nos amis ne nous seront d'aucun secours; de toute notre vie passée il ne nous restera qu'une chose capable de tempérer nos alarmes, nos œuvres, nos vertus et nos vices, tout le reste demeurera sur la terre et ne nous appartiendra plus. Oh! M. C. F., si nous méditons sur ces terribles vérités, nous ne commettrons pas le mal : *Non peccabis*, nous n'offenserons pas Dieu, nous deviendrons d'excellents chrétiens.

## II[e] RÉFLEXION. — DU JUGEMENT, DEUXIÈME DE NOS FINS DERNIÈRES.

Tout l'enseignement de nos fins dernières n'est pas dans la mort : *Statutum est omnibus hominibus semel mori, post hoc autem judicium.* (Hebr., IX, 27.) Il a été décrété, dit saint Paul, que tous doivent une fois mourir, et après cette mort vient le jugement.

### 1[re] *subdivision. — Vérité du jugement particulier.*

Le jugement de Dieu, M. F., est la seconde de *nos fins dernières*, et la pensée de cette fin est encore plus capable que la première de nous faire éviter le mal et de nous porter au bien.

Quand la mort aura rempli sa mission, quand, nous ayant détaché de nos biens terrestres, elle aura livré notre corps à la tombe, notre âme, jusque là captive, s'élèvera vers les cieux et ira d'elle-même se présenter au tribunal du juge souverain. Elle ira là avec ses œuvres comme je viens de le dire, et il lui sera demandé, avec la dernière rigueur, compte de l'usage qu'elle a fait de sa vie sur la terre. Dieu l'avait envoyée ici-bas en pèlerinage; il l'avait associée à un corps pour vivre quelques années dans l'accomplissement de sa loi, dans la soumission aux inspirations de sa conscience, dans la pratique des commandements de Dieu et de son Eglise. Oui, âme humaine, tu monteras devant Dieu pour y être interrogée sévèrement sur tes actes, sur tes vertus, sur tes crimes, sur tout ce qui tient

à tes rapports avec le souverain Etre ; il te sera rendu selon tes œuvres, il te sera accordé selon tes mérites : *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi ut accipiat unusquisque... sive bonum, sive malum.* (II Cor., v, 10.)

2e *subdivision. — Efficacité de la pensée du jugement pour nous porter au bien.*

Que vous semble-t-il de cette seconde fin, M. F. ? N'est-elle pas effrayante? n'est-il pas vrai que si nous la méditions, si nous en occupions souvent notre esprit, nous ne commettrions point le péché, nous songerions à vivre avec réserve, à devenir vertueux et à nous sanctifier.

Un jour, quand je serai mort, il me faudra comparaître devant le Dieu vivant et lui rendre compte de mes œuvres. Un jour, moi chétive créature, j'irai devant mon souverain Maître, pour être interrogé sur ma vie, sur mes actes, sur mes vertus. En vérité, il y a de quoi glacer d'effroi ; si je pensais à un pareil événement, si j'avais la conviction d'une semblable réalité, je ne pourrais commettre le moindre péché, puisque de ce péché que je commets j'aurai à en rendre le compte le plus rigoureux. Devant le tribunal de Dieu, la vertu seule obtiendra grâce, c'est donc la vertu qu'il nous faut aimer, c'est donc la vertu que je dois pratiquer. Songez-y, chrétiens, à ce tribunal de votre Dieu, parce que votre tour va venir d'y comparaître. Songez-y pour vous préserver du péché, vous encourager à la vertu et hâter la sanctification de vos âmes.

### IIIe RÉFLEXION. — L'ENFER OU LE PARADIS, DERNIÈRES DE NOS FINS.

1re *subdivision. — Alternative de l'enfer ou du paradis.*

L'éternité, M. F., sera le résultat du jugement de Dieu. Les sentences du Seigneur ont de terribles effets, et, bien plus encore, elles sont irrécusables. Quand il aura pesé nos œuvres dans sa balance, il statuera sur ces œuvres, nous donnant pour prix son royaume, si elles sont dignes de récompense, et nous vouant à l'enfer si nous méritons châtiment. Deux éternités seront devant nous, sans qu'il ne nous soit plus possible de choisir : ce sera uniquement au jugement de Dieu à décider de notre sort. Effrayante alternative ! ou la vie, ou la mort, ou le plus ineffable des bonheurs, ou la malédiction éternelle.

2e *subdivision. — Remède au péché.*

Je puis donc dire, après le Saint-Esprit, que la méditation de ces redoutables vérités excite en nous l'horreur du péché : *In æternum non peccabis.* Avec ces vérités implantées dans les âmes, avec ces vérités crues, méditées, approfondies, je voudrais changer le monde, extirper le mal et établir partout le règne de la vertu. On parle aujourd'hui plus que jamais de régénérer les hommes, de réformer la génération, de les tirer du vice, de les remettre dans la voie du bien; mais s'étudie-t-on à en trouver les moyens? Cependant ces moyens, pauvres aveugles, sont sous notre main ; le Saint-Esprit les révèle à notre ignorance. Méditez sur vos fins dernières, sur votre nature infirme, condamnée à la mort ; méditez sur ce jugement du Seigneur qui sera rigoureux, qui demandera raison de l'accomplissement

de vos devoirs ; méditez sur cette alternative d'éternité, qui ne sera pas laissée à votre choix et que Dieu seul fixera pour vous avec son irrévocable arrêt ; et dites-moi si, après de sérieuses réflexions sur ces vérités, vous serez encore tentés de faire le mal ; si, en pensant à de pareilles fins, vous ne vous déciderez pas spontanément à devenir meilleurs.

Le péché d'Adam a perverti notre race ; depuis nous sommes profondément mauvais et portés au mal d'une manière violente ; mais remarquez ceci, chrétiens, que Dieu a mis le remède dans le mal lui-même ; car si le péché a dénaturé notre être, il a aussi créé la mort ; il a créé le jugement de Dieu ; il a créé l'éternité de l'enfer ; et ces trois créations lui sont, il me semble, un assez suffisant remède. Oui ! grand remède : parce que, quand l'on songe à la mort, au jugement et à l'enfer, on n'est plus pécheur, on ne veut plus le devenir. « La nature humaine est pervertie, dit le prophète, parce que personne ne réfléchit dans son cœur : *Desolatione desolata est terra, quia nemo est qui recogitet corde.* (Jerem., XII, 11.) Voilà la raison de nos péchés. Celui qui médite sur son sort, qui réfléchit sur son avenir, sur les fins qui l'attendent, celui-là sera bon, il évitera le mal, parce qu'il comprend qu'un jour Dieu le punira ; il deviendra vertueux, parce qu'il comprend que la vertu est le seul bien de la fin de la vie, le seul trésor du mourant, le seul poids qui fera baisser de son côté le plateau de la balance, le seul prix de l'éternité bienheureuse.

Les fins de l'homme sont lugubres, dramatiques, désolantes : la *mort* avec son tombeau, ses suaires, ses funérailles et ses adieux ; le *jugement* avec ses effroyables rigueurs ; l'*éternité* malheureuse que l'on appréhende et qui vous menace ; mais elles ne doivent nous effrayer que pour nous corriger, nous rendre saints et non pour en détourner notre pensée. Nous avons beau les oublier, insensés que nous sommes, nous ne les changerons pas, elles sont les mêmes pour tous les hommes. Chrétiens, un jour vous mourrez comme vos ancêtres, comme ceux qui ont vécu avant vous sur cette terre ; un jour vous serez présentés au tribunal de Dieu ; un jour l'éternité vous sera ouverte, songez-y, cela vous arrivera infailliblement. En gardant soigneusement dans votre âme le souvenir de ce qui doit vous arriver, vous ne manquerez pas de vous préparer à ces événements, c'est-à-dire que vous vous tiendrez en garde contre le péché, que vous pratiquerez la vertu, que vous chercherez à devenir plus saints, afin que la *mort*, le *jugement* de Dieu et l'*éternité*, loin d'être pour vous des objets d'alarme, soient des objets de consolation et d'espérance, puisque vous y trouverez le bonheur : *Memorare novissima tua.* Amen.

# ENTRETIEN FAMILIER

SUR

# TROIS GRANDS BIENS SPIRITUELS

## 1° L'ADVERSITÉ; 2° LA PAIX INTÉRIEURE; 3° LA BONNE CONSCIENCE.

PAR M. L'ABBÉ C. MARTIN, CHANOINE.

## PLAN

1re RÉFLEXION. — DE L'ADVERSITÉ. | 2e RÉFLEXION. — DE LA PAIX INTÉRIEURE.
3e RÉFLEXION. — DU TÉMOIGNAGE D'UNE BONNE CONSCIENCE.

### Ire CONSIDÉRATION. — AVANTAGES DE L'ADVERSITÉ.

1° Celui qui n'a pas été éprouvé, que sait-il? dit le Sage dans l'*Ecclésiaste ;* il ne saura rien, parce qu'il n'a rien appris solidement.

C'est dans l'adversité que chacun de nous apprend à connaître ce qu'il est réellement et ce que sont les choses de cette vie.

Pourquoi la jeunesse est-elle si entreprenante, si hasardeuse, si imprudente, parce qu'elle n'a encore rien expérimenté. Pourquoi est-elle si pleine d'estime d'elle-même, pourquoi met-elle toutes ses espérances dans l'avenir de ce monde? parce qu'elle ne se connaît pas et qu'elle connaît moins encore ce que valent les biens terrestres. On trouve des jeunes gens qui ont été élevés avec soin, qui ont beaucoup appris dans des livres et qui n'en demeurent pas moins au terme de leur éducation dans les vaines et trompeuses idées de leur âge sur eux-mêmes et sur les objets d'ici-bas. C'est que à toutes leurs leçons de science il manque encore la véritable, il manque encore celle qui laissera les plus fortes empreintes dans leur souvenir, celle qui bon gré malgré se grave dans l'âme et porte nécessairement des fruits, celle de l'aversité.

L'adversité est une leçon sévère mais bonne ; rien de semblable pour rendre l'homme meilleur, pour le mûrir et le rendre vertueux.

Quand après avoir été au faîte de la fortune, par un bizarre coup du sort on tombe au niveau du peuple ; quand une disgrâce vous frappe dans un poste éminent que l'on occupait dans la société ; quand une maladie mortelle vous atteint à la fleur de l'âge; quand votre famille disparaît ou par la mort, ou par la discorde, ou une catastrophe de fortune; enfin quand il nous arrive un de ces malheurs qui accablent, que faisons-nous? que disons-nous? à quoi réfléchissons-nous?

Alors nous rentrons en nous, nous commençons à comprendre que nous ne sommes pas différents des autres hommes, que nous sommes de chétives créatures, que nous valons beaucoup moins que nous nous estimons, et que

ces choses du monde sur lesquelles nous fondions tant d'espérances sont inconstantes et sujettes à ruine.

Alors nous nous avouons nos torts, nous nous reprochons nos illusions, nos erreurs, nous rectifions nos jugements, et nous prenons une autre sorte de vie meilleure que la première et conforme à la leçon que nous avons reçue.

Ainsi l'adversité nous apprend à nous connaître, nous apprend à connaître les choses de ce monde; nous apprenant à connaître les choses, elle nous rend plus sages, plus réfléchis et meilleurs.

L'adversité a donc pour nous de grands avantages, et si nous savons la supporter, nous pouvons en retirer un grand profit.

2° Dieu a permis qne nous fussions soumis à l'adversité dans l'intérêt de notre salut. Le malheur, M. F., nous isole des créatures; si dans le temps de notre opulence nous comptions beaucoup d'amis; si nous avions au jour de notre puissance un nombreux entourage, au jour de notre misère nous n'avons plus personne, chacun alors se retire, chacun songe à ses affaires et nous restons seuls comme des inconnus.

Les créatures s'éloignent de nous parce que la souffrance et l'adversité les rebutent, et nous, de notre côté, nous sommes presque aises de cet abandon, parce que dans notre douleur qu'avons-nous à faire près de nous de créatures impuissantes pour nous être utiles, pour nous soulager, pour nous remettre dans notre premier état. Mais alors si les créatures nous laissent et si à notre tour nous dédaignons les créatures, nous recourons au Créateur qui est plus puissant; nous nous portons de toute la force de notre âme vers notre Dieu qui peut, lui, venir à notre secours; si les choses de ce monde nous abandonnent, nous ne demeurons pas à contempler oisivement notre dénûment, nous cherchons avec ardeur à nous procurer celles qui n'abandonnent jamais, les choses célestes. Nous ne pouvons pas rester seuls, nous ne pouvons pas rester sans biens, nous sommes faits pour posséder et pour vivre avec l'aide de quelqu'un! C'est pourquoi nous élevons alors nos pensées vers vous, Seigneur; nous vous demandons secours et protection; nous songeons aux biens ineffables d'une autre vie, biens que nous posséderons pour toujours et qui ne nous seront jamais ravis.

3° L'adversité ranime notre foi et nous rattache fortement à Dieu.

Job avait aimé et servi Dieu dans l'opulence, mais sa prière est bien plus ardente quand il est couvert d'un ulcère et couché sur le fumier.

Voyez comme Jonas se repent d'avoir désobéi à Dieu au moment de la tempête, et comme il le conjure de l'épargner dans le sein des eaux.

Les malheurs de la captivité firent comprendre aux Israélites retenus à Babylone, combien ils étaient coupables; et c'est alors que loin de leur patrie, à la merci d'un cruel vainqueur, voyant que le Dieu de leurs pères pouvait seul les sauver de leur infortune, ils se tournèrent vers lui, lui demandèrent grâce, et lui promirent, s'il les ramenait à Jérusalem, de ne plus adorer les idoles.

Croyez-vous que Saul se fût converti si Dieu ne l'avait terrassé sur le chemin de Damas et ne l'avait pour un temps rendu aveugle. Que d'hommes que l'adversité a ramenés à Dieu! que d'hommes dans notre temps que le malheur a ramenés à la religion! Chaque jour le malaise, la souffrance, la satiété de toute chose nous ramènent des frères égarés : nous aimerions

mieux qu'ils n'eussent par eu besoin de cette terrible leçon ; mais béni soit Dieu de ce qu'au moins elle leur profite !

Vous que l'affliction n'a pas encore atteints, faudra-t-il vous souhaiter des épreuves pour raffermir votre vertu? non, nous ne vous les souhaitons pas, parce qu'elles sont difficiles et dures, mais nous vous souhairons d'être moins imprudents, de vous défier de votre inexpérience, de ne point vouloir en tout vous diriger par vous-mêmes et d'écouter ceux que l'adversité a plus savamment instruits.

Mais vous qui avez été en butte au malheur, vous que l'affliction et la souffrance n'ont pas épargnés, et vous êtes en grand nombre, car sur la terre il y a plus de douleurs que de joies, souvenez-vous que l'adversité a pour vous de grands avantages dans l'intérêt de votre salut, et que vous ne devez pas vous en plaindre. Bienheureux ceux qui souffrent, a dit Jésus-Christ ; bienheureux ceux qui pleurent. Oui, bon Sauveur, parce que c'est vous qui les consolerez ; parce que c'est vers vous qu'ils se tourneront, c'est vers vous qu'ils iront chercher des consolations et des espérances. Mon Dieu, si nous n'avions que la terre dans nos jours de malheur, qui pourrait supporter la vie, qui pourrait en certaines heures se souffrir en ce monde? mais vous êtes là à nos côtés pour nous soutenir et nous encourager. A qui irons-nous, Seigneur, quand notre cœur est plein de soupirs ? A vous, toujours à vous, Sauveur, qui êtes si bon que vous venez demeurer dans nos temples pour y entendre à chaque heure du jour la prière de l'âme souffrante; que vous vous donnez à nos âmes pour les nourrir et surtout les reconforter dans leurs souffrances.

O doux Jésus ! attachez-nous à vous par nos adversités de cette vie, afin que nous ayons le bonheur d'aller en paix dans l'autre, où il n'y a plus que le bonheur, la joie et le repos.

## IIe CONSIDÉRATION. — AVANTAGES DE LA PAIX INTÉRIEURE.

1° *Pacem meam relinquo vobis, pacem meam do vobis, non sicut mundus dat ego do vobis :* « Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix, non comme le monde la donne. » (Joan., XIV, 27.)

C'est ainsi que disait Jésus-Christ à ses disciples avant de les quitter ; c'est par de telles promesses et un pareil don qu'il les consolait de ce qu'il allait s'éloigner d'eux. Quelle aimable douceur, quel touchant amour dans de semblables paroles, je vous donne ma paix, et en même temps quelle instruction profonde. Nous nous souhaitons tous mutuellement la paix, le repos, le bonheur, ce sont là les vœux que nous faisons pour nos amis, pour nos familles, pour nos bienfaiteurs, pour tous ceux qui nous sont chers. Oui, la paix, la tranquillité, la félicité, nous en avons tant besoin, notre âme la demande à si grands cris, nous sommes partout si mal quand nous n'avons pas de pareils biens. Mais la paix que Jésus-Christ donne à ses disciples et celle que nous autres hommes nous nous souhaitons, sont deux paix différentes : la paix de Jésus-Christ et celle que nous cherchons, nous, sur la terre, ne se ressemblent pas, elles ne sont point du tout les mêmes; elles vont jusqu'à s'exclure.

Quelle est cette paix dont nous faisons nos délices, après laquelle nous soupirons tant ici-bas. C'est celle que nous promettent nos biens terrestres. Elle semble près de nous, elle nous paraît saisissable comme l'objet qui la

promet; elle se montre de loin avec une frappante réalité au terme de chaque chose, et pour cela nous la poursuivons sans relâche tous les jours de notre vie. L'ambitieux, tourmenté dans son âme par le désir des grandeurs, voit la paix, pressent le repos dont il a besoin dans la possession des honneurs. Le mondain, dont le cœur est plein de convoitise, voit la paix dans les plaisirs. L'avare l'aperçoit dans d'immenses trésors. Trompés, séduits par cette fausse vision, trompés par ces faux pressentiments, chacun d'eux court à sa manière vers l'endroit où il croit avoir découvert ce dont il a besoin.

Les plaisirs, les honneurs et les richesses sont les objets de nos grandes promesses de bonheur sur la terre, c'est là que le monde nous dit que nous trouverons la paix que nous cherchons.

M. F., le monde nous trompe. La paix qu'il faut à notre âme ne se trouve pas là où il nous l'indique. Ces promesses de bonheur et de repos sont des promesses menteuses qui n'auront jamais de réalité. Je sais, il est vrai, qu'au fond les plaisirs sont quelque chose, que les honneurs et les richesses sont aussi quelque peu de chose; car enfin, s'ils n'étaient absolument rien, le monde oserait-il nous vanter leur valeur? s'ils n'étaient absolument rien, si insensés que nous soyons, nous ne le serions peut-être jamais assez pour nous y attacher. N'exagérons rien, laissons à ces biens leur prix.

Mais ce que je sais aussi avec toute certitude, c'est que de pareils biens ne pourront jamais suffisamment satisfaire notre âme ni lui donner le parfait repos dont elle a besoin, parce que notre âme a été faite pour d'autres biens que ceux-là. Elle porte en elle l'empreinte de Dieu et du bonheur du ciel et ne pourra jamais se contenter de ce que lui offre la terre; quelle qu'en soit la valeur, ses promesses de bonheur sont trompeuses; lors donc que le monde nous les indique pour des remèdes à notre mal, il nous égare et nous dupe.

D'ailleurs, M. F., sans ôter aux plaisirs et à la fortune la valeur qu'ils peuvent avoir, il faut cependant nous l'avouer péniblement, cette valeur est très-petite, cette valeur est d'une triste médiocrité.

Que sont après tout des plaisirs qui sont si passagers et dont la vivacité abrége encore la durée; que valent des trésors que nous ne pouvons pas porter avec nous, qui ne peuvent nous sauver des plus grands dangers, des maladies, de la mort; que sont ces honneurs qui se réduisent à faire parler de nous pendant quelques jours? Vous voyez dans la possession de ces biens, du bonheur, de la paix; mais en avez-vous calculé les amertumes? Le plaisir en a des amertumes et de bien grandes. En avez-vous calculé les dégoûts? le plaisir en a et de bien cruels. En avez-vous calculé la tristesse, les soucis, l'inquiétude? Les honneurs en sont pleins. En avez-vous sondé les remords? Les richesses en général en abondent. Nous ne voyons qu'un côté des choses, le côté brillant, le côté qui plaît et enchante. Mais il faut tout regarder pour mieux savoir; il faut tout peser pour apprécier, il faut tout dévoiler pour porter un jugement sain.

Les personnes qui ont vécu dans le faste des cours, dans le brillant de la fortune, dans l'enivrement des plaisirs, à qui tout était bien venu sur cette terre, titres, grandeurs, gloire, richesses, ont avoué qu'elles n'avaient pas été heureuses, qu'elles n'avaient pas trouvé la paix. Salomon a dit que tout est vanité, et que rien de ce monde ne satisfait le cœur. Un empereur romain dit, avant de mourir, qu'il avait été tout et que tout n'était rien. Saint Louis, roi de France, trouvait du bonheur à faire des au-

mônes aux pauvres, et non point à célébrer des fêtes avec les seigneurs de sa cour. L'aveu de ces personnages est d'une assez grande autorité pour que nous n'ayions pas à douter sur ce point. Mais d'ailleurs, nous n'en aurions pas besoin; il me semble que vous pouvez assez le voir et le tenter par vous-mêmes : analysez vos plaisirs, remarquez leur rareté, leur insuffisance; comptez les ennuis des grandeurs, calculez au juste la valeur des choses de la fortune, et vous avouerez aussi sans peine que la paix n'est pas dans de semblables biens, et que nous nous trompons en y faisant les recherches de notre bonheur.

2° C'est pourquoi Jésus-Christ disait à ses disciples : « Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix, non comme le monde la donne : » *Non sicut mundus dat ego do vobis.* Ma paix, celle que je vous laisse, est bien différente; elle consiste à s'abstenir, à se refuser, à triompher de soi-même, à combattre ses désirs, à dompter ses convoitises, à briser ses passions. Que celui qui veut venir après moi se renonce, qu'il prenne sa croix et me suive. M. F., vous ne comprenez guère comment la paix se trouver en de semblables actions, en de pareils sacrifices. Eh bien! c'est là qu'elle est, et c'est uniquement là. La paix deJésus-Christ c'est le calme d'une bonne conscience. Or, un pareil calme n'est que dans la vertu, et la vertu n'est que dans le renoncement. Les biens de ce monde promettent en apparence la paix aux passions, mais ils ne font que les aigrir davantage; la paix du Sauveur consistant dans le renoncement à la satisfaction des passions, les coupe par la racine, et c'est en cela qu'elle est la vraie paix, parce que l'homme délivré de ses passions est en repos. Et cette paix chrétienne que nous a laissée notre Dieu n'est jamais altérée. L'âme qui a le bonheur de la posséder ne la perdra pas. Les peines de la vie, les souffrances, les injustices, les persécutions, rien ne la détruit : voyez saint Paul; c'est elle qui rend heureux; âmes pieuses, c'est elle qui vous donne déjà ici-bas un avant-goût du ciel. C'est pourquoi recherchez-la avec soin, puisque c'est en elle que vous trouverez du repos.

Jusqu'ici vous aurez aimé le monde, vous aurez fait grand cas de ses promesses, vous aurez attaché un grand prix aux biens qu'il nous montre; revenez sur vos jugements, revenez sur votre première appréciation, examinez avec plus de sang-froid : vous vous êtes trompés, vous avez pris le change; c'est pourquoi détachez-vous des richesses qui ne sont pas suffisantes pour satisfaire notre cœur; détachez-vous des plaisirs qui sont pleins d'amertumes, et comprenez que la paix est dans le renoncement, que la paix de Jésus-Christ est dans le combat, dans l'accomplissement de ses devoirs et dans la pratique de la vertu.

### III<sup></sup>e CONSIDÉRATION. — AVANTAGES DU TÉMOIGNAGE D'UNE BONNE CONSCIENCE.

Dieu un jour nous jugera, et ce jugement sera formidable; mais avant que ce temps vienne et afin que nous ne perdions pas le souvenir de sa souveraine justice, il a dressé pour nous sur la terre un tribunal où nous comparaissons chaque jour et où nous rendons un compte fidèle de nos œuvres. Où est ce tribunal? vous vous imaginez peut-être que j'ai bien de la peine à le chercher et qu'il est fort loin de nous; il est là, c'est vous-mêmes qui en êtes le siége. Tribunal sévère, croyez-le, qui vous juge avec rigueur; la conscience, c'est la voix de Dieu sur la terre; or, je vous demande si la

voix de Dieu fait silence sur vos iniquités. La conscience, elle appelle à son contrôle toutes vos œuvres que vous le vouliez, que vous ne le vouliez pas ; elle a les yeux ouverts sur votre vie, et rien n'arrive qu'elle ne le grave en caractères ineffaçables pour vous le jeter en face quand le moment est venu. A peine Pierre, le chef des apôtres, eut-il renié son maître, qu'il fut appelé en jugement; la voix de Dieu gronda dans son âme, sa conscience frémit et se tourmenta, et il n'eut de paix que lorsque subissant la condamnation qu'il prononça sur lui-même, il sortit et *pleura amèrement : Exivit et flevit amare.*

Ah! si les hommes écoutaient cette voix pure et sainte de la conscience, aurions-nous besoin d'autre règle de nos mœurs! s'ils étaient dociles à ses prescriptions, aurions-nous à nous plaindre de la rareté de la vertu sur la terre? Tout irait à merveille, tout se ferait selon la loi éternelle de l'ordre, selon l'inspiration de Dieu; et il y aurait du bonheur parmi les hommes. Ceci, hélas! est bien changé : nous avons tout gâté, M. F., ce qui est hors de nous, et ce qui est en nous-mêmes le sanctuaire le plus sacré de notre âme; ô conscience, voix de Dieu, balance de sa justice sur la terre, nous t'avons profanée, nous avons dénaturé tes jugements! Voyez les hommes, écoutent-ils les inspirations de leur conscience? Ce qui est bien est bien, ce qui est mal est mal, cela ne changera pas. Ils ont changé cela eux, ils trouvent le bien où est le mal, ils commettent ce mal et sont sans alarme. Les uns n'adorent jamais Dieu, d'autres raillent la religion, se moquent de la mort et de l'avenir; d'autres s'abandonnent à tous les excès, et la conscience qui crie ils ne l'écoutent pas, ils l'ont étouffée, ou ils répondent à ses murmures en disant qu'elle les trompe.

Mais moi, je vous le dis, malheur, malheur à ceux qui résistent à leur conscience, qui violent son tribunal : ils n'ont point de bonheur sur la terre, et ils seront un jour condamnés; il n'y a point de paix pour l'impie, dit l'Ecriture: *Non est pax impiis.* Où voulez-vous qu'il la trouve? Les honneurs sont une fumée, les plaisirs passent vite et les jouissances sont mêlées d'amertumes. J'ai vu des hommes, et de ceux-là les uns étaient nos amis; or les amis ne mentent pas, et ils me disaient : Nous ne sommes heureux que dans le bruit, dans la distraction des affaires, hors de là c'est un abattement qui nous tue. Je le crois bien, ils avaient blessé leur conscience, ils étaient sans paix intérieure, et quand ils retombaient sur eux, l'aiguillon les tourmentait.

Avez-vous vu une mauvaise conscience en face de la mort, ou seulement durant une maladie sérieuse? Ah! c'est-là qu'il faut la voir pour dire si elle peut procurer quelque repos. Ceux qui craignent le plus la souffrance et le tombeau sont les mauvais chrétiens, parce qu'ils ont la conscience malade et ils tremblent alors de tous leurs membres, parce que le tribunal de ce monde commençant à les condamner, ils pressentent les jugements terribles du second. Ames chrétiennes, ne souillez jamais votre conscience par le péché mortel si vous voulez n'être point dans un pareil état.

Mais si une mauvaise conscience est une situation de malheur, une bonne conscience aussi est une source de joie, et l'auteur de l'*Imitation* dit à ce sujet : *Gloria boni hominis testimonium bonæ conscientiæ.* C'est là qu'est la vraie paix, la vraie joie, le repos. Vous pouvez être pauvre, si votre conscience est bonne, elle vous aide à supporter la pauvreté, vous pouvez être malade, elle vous donne du courage; il peut vous venir des malheurs et vous vous

écrierez comme Job : « Dieu m'avait tout donné, il m'a tout ôté, que sa volonté soit faite. » Une bonne conscience, Eh! mais c'est notre seul bien véritable en ce monde, c'est notre consolation réelle, c'est ce qui nous aide à mourir, c'est notre seule force, c'est ce qui soutenait les martyrs devant les échafauds : *Testimonium bonæ conscientiæ.* C'est ce qui encourageait les saints. Laissez au monde ses biens et vous, si vous m'en croyez, conservez toujours pure votre conscience, et vous aurez beaucoup fait pour votre salut.

Je finis par cette belle pensée d'un pieux auteur : « Les hommes regardent la face, Dieu regarde le cœur. » Ne vous inquiétez pas de cette face que regardent les hommes; que vous aura servi de l'avoir beaucoup embellie, puisque souvent vous n'aurez pu fixer leur inconstance, et si vous l'avez fait, ils vous récompenseront bien peu, parce qu'ils sont pauvres; embellissez votre cœur puisqu'il est le siége de l'amour de Dieu, il en vaut la peine; ce cœur que Dieu regarde, c'est la bonne conscience, fasse le ciel qu'elle soit telle en vous!

---

# MATÉRIAUX

SOMMAIRE : I. Sujets principaux de la chaire relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — II. Sujets de cet Évangile les plus appropriés au texte et aux besoins actuels. — III. Traits historiques. — IV. Plans sur les sujets de l'Évangile de ce dimanche. — V. Prédication des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche. — VI. Esprit religieux de ce dimanche et de la semaine. — VII. Annonces des fêtes de la semaine. — VIII. Auteurs à consulter.

## I. — SUJETS PRINCIPAUX DE LA CHAIRE

relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — Leurs caractères et sources.

1. FINS DERNIÈRES : *Ibi erit fletus.* Nous avons traité ce sujet.

2. ENFER : *Mittite eum in tenebras exteriores, ibi erit fletus et stridor dentium.* Les quatre sermons qu'on trouvera dans notre *Journal de la Prédication*, lettre E, dont le le premier est du R. P. Caussette, supérieur des missionnaires de Toulouse; le deuxième, de M. Combalot; le troisième, de M. l'abbé David, missionnaire de Lyon; le quatrième, du R. P. Ventura, sont les quatre plus grands et plus beaux sermons qui aient été prêchés à notre époque par les contemporains sur cette matière.

3. SUR LE NOMBRE DES ÉLUS : *Multi enim sunt vocati, pauci vero electi.* On se souvient encore du bruit que fit la fameuse conférence du R. P. Lacordaire, en 1851, sur cette question non définie. Il n'est pas de pasteur qui n'ait sous la main le fameux sermon de Massillon sur le petit nombre des élus, type de ceux de ses devanciers et successeurs; en lisant la conférence du R. P. Lacordaire, qui lui est contradictoire, il pourra méditer avec sagesse sur cette matière scabreuse, qui ne doit être exposée aux fidèles qu'avec mesure dans les principes comme dans les termes, puisque l'Eglise, comme le dit le R. P. Lacordaire : « a laissé cette matière libre et qu'on peut la débattre. »

4. APPELS DE DIEU : *Misit servos suos vocare invitatos ad nuptias.* Matthias Faber a un bon *concio* sur ce sujet. En voici la substance : media ac modi quibus Deus vocat. Vocat : 1° per Scripturas et libros pios; 2° per superiores, concionatores, confessarios, parentes; 3° per exempla bonorum; 4° per prosperitatem et beneficia; 5° per flagella et adversitatem; 6° per remorsum conscientiæ; 7° per internas inspirationes.

5. Avantages de l'adversité, de la paix intérieure, d'une bonne conscience. Ce sujet, quelque peu ascétique, se rapporte au *Vestem nuptialem.* L'instruction que nous avons donnée ci-contre est un commentaire des trois chapitres de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui en traitent. Il est très-pratique et toujours à-propos.

## II. — SUJETS DE CET ÉVANGILE LES PLUS APPROPRIÉS AU TEXTE ET AUX BESOINS ACTUELS.

### Fins dernières. — Nombre des élus.

Choix du sujet. Ce passage de la parabole : *Ibi erit fletus et stridor dentium*, peut s'appliquer à nos fins dernières qui sont lamentables, il indique nettement l'enfer. Ce thème naît donc naturellement du texte. L'opportunité de ce sujet terrible et appréhendé étant rare, on doit la saisir lorsque l'Evangile l'indique par un texte aussi marqué que celui de ce jour.

Quant au sujet : *nombre des élus* ou, si l'on veut, *petit nombre des élus*, il a sa place très-marquée aussi en ce dimanche par le fameux passage : *Multi autem sunt vocati, pauci vero electi.* Nous ne pouvons pas donner des règles pour le traiter puisque depuis la célèbre conférence du R. P. Lacordaire, la manière en est double : *in dubiis libertas.*

Des prédicateurs contemporains prudents exposent ainsi maintenant ce sujet : 1° en quel sens il faut entendre le *petit nombre des élus*, ne pas trop le restreindre; 2° s'efforcer d'entrer par la porte étroite, sans vouloir scruter une vérité que Dieu a voulu nous cacher.

## III. — TRAITS HISTORIQUES.

### Sur l'enfer.

1. Saint Martinien, dans une violente tentation, mit ses pieds sur des charbons ardents, en se disant : Pourras-tu supporter le feu de l'enfer? (*Vie des Pères du désert.*)

2. Saint Eloi se conservait dans la chasteté par la crainte continuelle des jugements de Dieu et par l'horreur du feu de l'enfer. (S. Ouen, *Vie de saint Eloi*, c. 7.)

3. Saint Chrysostôme avait suspendu au mur de sa chambre à coucher un tableau représentant les flammes de l'enfer. Chaque fois qu'il éprouvait quelque tentation quand il se levait et se couchait, il fixait ses regards sur ce tableau affreux et se représentait vivement à la pensée les tourments de l'enfer. (Sturmlern.)

4. Saint François de Borgia avait coutume de dire : « Quand je suis en voyage, je me fais toujours précéder par deux messagers qui sont : le souvenir de mes péchés, et la méditation de l'enfer; aussi trouvé-je toujours excellente l'hospitalité la plus mauvaise. »

5. « Plus je crains l'enfer, dit Guillaume de Paris, plus je suis assuré de l'éviter. »

6. L'abbé Olympe supportait les souffrances corporelles avec résignation. Comment on lui demandait quel était le principe d'une patience si extraordinaire : « La pensée de l'enfer, répondit-il, me rend faciles et supportables toutes les souffrances de la terre. »

## IV. — PLANS DIVERS SUR LES SUJETS DE CET ÉVANGILE.

### 1. PLAN SUR L'ENFER.

(M. l'abbé C. Martin.)

I. — VÉRITÉ DES PEINES DE L'ENFER,

D'après : 1° L'Écriture; — 2° la tradition sacrée et profane; — 3° la raison.

II. — RIGUEUR DE CES PEINES,

Par rapport : 1° Au corps; — 2° à l'âme; — 3° à leur intensité et leur durée.

On trouvera dans notre *Journal de la Prédication*, lettre E, paragraphe : PLANS DIVERS, page 178, seize plans sur l'Enfer, tirés des anciens prédicateurs, des modernes et des contemporains, les uns pour le grand sermon, les autres pour des prônes.

### 2. PLAN SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

(Grisot).

1° Volonté de Dieu de sauver tous les hommes; 2° moyens de salut qu'il leur offre, intérieurs et extérieurs; 3° petit nombre des élus d'après les termes de l'Ecriture et l'enseignement de plusieurs Pères, et surtout d'après la conduite de chacun.

—

### 3. PLAN SUR LE MÊME SUJET.

(Thiébaut).

I. — VÉRITÉ DU PETIT NOMBRE DES ÉLUS DÉMONTRÉE PAR LA CONDUITE DES CHRÉTIENS.

II. — FAUSSETÉ DES RAISONS QUI NOUS RASSURENT CONTRE CETTE REDOUTABLE VÉRITÉ.

## V. — PRÉDICATION

des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche.

SAINT Augustin a un excellent sermon sur les *noces du Fils du Roi*. Il appelle particulièrement l'attention des fidèles sur la robe nuptiale : « Qu'est-ce que cette robe? se demande-t-il, saint Paul va nous l'apprendre en ces termes : La fin de la loi, c'est la charité qui part d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère et véritable. Voilà ce que c'est que la robe nuptiale. » Il prend de là occasion de porter ses auditeurs à la pratique de la foi et de la charité.

SAINT GRÉGOIRE LE GRAND suit pas à pas l'Evangile, en commente chaque paragraphe et en tire les plus utiles enseignements. Comme saint Augustin, par *Vestem nuptialem* il entend la charité.

SAINT BERNARD traite des *noces du Fils du Roi*, c'est-à-dirs du Verbe incarné avec l'Eglise, son épouse.

SAINT THOMAS D'AQUIN s'applique à l'explication de ce texte : *Missis exercitibus suis perdidit homicidas illos*, dont il tire de graves enseignements : circa perditionem malorum.

Les autres saints prédicateurs, comme saint Bonaventure, Denis le Chartreux, Guillaume de Paris, Hugues de Saint-Victor, Jean Thaulère, saint Thomas de Villeneuve traitent ou de l'union de Jésus-Christ avec son Eglise, ou de la rigueur des jugements de Dieu et des peines éternelles.

## VI. — ESPRIT RELIGIEUX DE CE DIMANCHE ET DE LA SEMAINE.

Colloque familier pour la congrégation ou la prière du soir.

### BESOIN DE LA ROBE NUPTIALE.

Voici ce que dit Jésus-Christ : Le roi entra pour voir ceux qui étaient à table; et comme il aperçut un homme qui n'avait pas la robe nuptiale, il lui dit : Mon ami, comment êtes-vous entré dans ce lieu, sans avoir la robe nuptiale? Et cet homme demeura muet.

Saint Jean Chrysostôme, Origène, et plusieurs autres interprètes nous disent

que, par ce moment où le roi entra dans la salle du festin, il faut entendre le jour du jugement où Jésus-Christ viendra examiner son Eglise, c'est-à-dire, tous ceux qu'il avait appelés à sa table, et qui s'y étaient assis, en acceptant le bienfait de leur vocation.

Or, voici ce qui arrivera aux mauvais chrétiens, figurés par cet homme dont Jésus-Christ va prononcer un arrêt de condamnation.

D'abord ce malheureux est accusé de n'avoir pas revêtu la robe nuptiale. Que dois-je entendre par ces paroles, et quelle est la vérité cachée sous cette image?

La robe nuptiale n'est pas la foi, comme l'ont prétendu les hérétiques; car, par là même qu'on est dans l'Eglise, qu'on lui appartient, on a la vraie foi; celui qui ne croit pas comme l'Eglise est sorti de son sein, il a déserté la salle des noces. Ainsi parlent les plus savants commentateurs de l'Evangile. Qu'est-ce donc que la robe nuptiale? Evidemment, répondent les mêmes auteurs, c'est la charité, la sainteté des mœurs et de la conduite. Une vie pure et sainte est comme le manteau brillant dont le Saint-Esprit a couvert les justes et les amis de Dieu. Le grand saint Hilaire nous dit : La robe nuptiale est la grâce du Saint-Esprit, c'est la vie céleste, cette blancheur spirituelle reçue au baptême, et qui doit être conservée jusqu'au jour du jugement. Saint Jérôme ajoute : Les œuvres que nous accomplissons selon la loi évangélique, deviennent le vêtement de l'homme nouveau.

Quand le prêtre dit, après avoir répandu l'eau du baptême sur la tête d'un enfant : Recevez cette robe blanche, et portez-la immaculée jusqu'au tribunal de Jésus-Christ, il parle au nom de l'Eglise, et il nous dit que c'est la robe nuptiale. Quiconque, s'écrie le grand Apôtre, a été baptisé en Jésus-Christ, s'est revêtu de Jésus-Christ; et ailleurs : Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Voir dans la robe nuptiale autre chose que l'esprit de Jésus-Christ, c'est être dans une grave erreur, puisqu'il a été écrit : Si quelqu'un n'a pas l'esprit de Jésus-Christ, il n'est pas de lui!

Eh bien! y a-t-il, dans la salle du festin, dans l'Eglise, un grand nombre d'hommes qui n'ont pas la robe nuptiale?

Le roi dit : Mon ami, pourquoi êtes-vous ici sans être revêtu de la robe nuptiale? Mon ami! Oui, sans doute. Jésus aimait ce malheureux, puisqu'il l'a appelé et qu'il l'a admis à sa table. Quel cruel reproche pour le pécheur! L'infortuné auquel s'adresse cette parole ne répond rien. Silence terrible! Que répondrait le pécheur? Sa conscience est éclairée; il voit ses ingratitudes, ses résistances à la grâce, il est couvert de confusion; il ne trouve pas une parole pour se justifier.

Alors, continue Jesus-Christ, le roi s'adressa à ses ministres et leur dit : Liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres extérieures. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents; car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus.

Quelle affreuse destinée! et le pécheur se l'est faite à lui-même! Plus de pieds pour courir vers le trône de la divine Miséricorde; plus de mains pour entreprendre quelque chose, pour faire le bien, commencer les œuvres de pénitence; plus de lumière salutaire pour connaître Dieu et contempler sa beauté infinie. Je ne vois plus pour le coupable que des ténèbres épaisses, des larmes amères, la douleur, la rage, le désespoir, un avenir sans esperance et un passé sans consolation. C'est le fruit, c'est le résultat, la conséquence d'une foi morte, de l'abus des grâces, de l'obstination dans le mal, d'une vie mondaine et toute païenne, au milieu de l'Eglise, dans la terre des saints.

Mais ai-je bien remarqué ces expressions : Jetez-le dans les ténèbres extérieures? parce que dans Dieu il n'y a point de ténèbres; sa maison, qui est le ciel, est éclairée par le soleil de justice, et ce soleil ravissant de clarté, c'est Jésus-Christ. Les réprouvés sont chassés du sein de Dieu, il les rejette, il les éloigne, il les condamne à vivre éternellement en dehors de sa maison.

## VII. — ANNONCE DES FÊTES DE LA SEMAINE.

Saint Simon et saint Jude, apôtres.

Saint Simon, surnommé le Cananéen, était de Cana, petite ville de Galilée. Saint Jude était frère de saint Jacques le Mineur, et parent de Notre-Seigneur. Il prit le surnom de Thadée, pour être distingué de Judas Iscariote. Ces deux saints ayant accompagné Jésus-Christ dans toutes ses prédications, et s'étant trouvés présents à tous ses miracles, furent choisis pour être du nombre des apôtres. Après la résurrection et l'ascension du Sauveur, ils se disposèrent par la prière à recevoir le Saint-Esprit, et au sortir de cette retraite, ils furent cruellement fouettés dans la synagogue des Juifs, s'estimant heureux de souffrir quelque chose pour la gloire de leur divin Maître. Dans le partage des provinces, saint Simon eut l'Egypte à instruire, et saint Jude la Mésopotamie, ils se réunirent ensuite pour aller travailler en Perse. Le roi de Babylone se convertit avec un grand nombre d'infidèles, ce qui aigrit tellement les sacrificateurs des idoles, qu'ils se jetèrent sur ces deux prédicateurs du vrai Dieu, et les mirent en pièces. Au moment où ils moururent, il s'éleva une grande tempête qui renversa le temple des idoles, dont la chute écrasa beaucoup de monde. Le roi fit apporter leurs corps à Babylone, et fit bâtir une superbe église à leur honneur. On célèbre leur fête le même jour, parce qu'ils furent martyrisés ensemble.

Saint Jude a fait une épître pour l'instruction des fidèles, qui est une des sept catholiques du Nouveau Testament, où il combat fortement l'erreur de ceux qui se contentaient d'une foi stérile et sans œuvres.

La vie de ces saints apôtres a été presque inconnue au monde, et tout ce que nous en savons, c'est qu'ils ont été persécutés. Supportons de même avec courage les humiliations et les épreuves afin de sanctifier notre âme.

## VIII. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. J. Chrysostôme, hom. 24, 25 in Matth.; — hom. 47, 50 et 69. — S. Ambroise, in Luc., c. xiv. — S. Augustin, serm. 31, 90; Quæst. evang., l. I, q. 3. — S. Grégoire, pape, hom. 38 in Evang. — S. Bernard, Parabol. 4. — S. Thomas, serm. in illud Evang. — S. Bonaventure, 4 serm. id.

PRONISTES.

Matthias Faber, Engelgrave, Reyna, Nicole, Joly, Monmorel, Lambert, La Chétardie, Grisot, Bonardel, sur l'enfer.

## VINGTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

# PRONE

SUR LES

# DEVOIRS DES MAITRES ET DES DOMESTIQUES

PAR GIRARD.

## PLAN

| 1er POINT. — DEVOIRS DES MAÎTRES. | 2e POINT. — DEVOIRS DES DOMESTIQUES. |
|---|---|
| Subdivisions. | Subdivisions. |
| 1. Devoirs temporels. | 1. Amour. — 2. Respect. |
| 2. Devoirs spirituels. | 3. Obéissance. — 4. Fidélité. |

TEXTE : *Erat quidam regulus cujus filius infirmabatur.* (Joan., IV, 46.)

Quoique la servitude soit un de ces maux introduits dans le monde par le péché de notre premier père, néanmoins, à considérer les biens qu'elle produit, et surtout depuis que le Sauveur du monde l'a consacrée et sanctifiée en sa personne, d'une manière si admirable, en se rendant volontairement serviteur et esclave pour le salut des hommes, on doit la regarder comme utile, honorable et digne d'être préférée en quelque manière à toute autre condition. En effet, combien de domestiques se sanctifient dans cet état d'abaissement et d'humiliation, qui se perdraient infailliblement parmi les grandeurs du monde? Combien de maîtres, qui voyant la nécessité d'avoir recours à ceux-là mêmes de qui ils se croyaient les plus indépendants, en prennent un juste sujet de s'humilier sous la main toute-puissante de Dieu. Mais afin que les uns et les autres profitent d'un mal, en apparence, qui a été changé en un grand bien par un effet de la sagesse admirable du Seigneur, ils doivent s'acquitter de leurs devoirs mutuels et réciproques, et pour s'en bien acquitter, il faut les connaître. Je me suis proposé d'en parler dans ce prône. Dans la première partie je montrerai les *devoirs des maîtres envers leurs serviteurs;* et dans la seconde je montrerai les *devoirs des serviteurs envers leurs maîtres.* Cette matière mérite toute votre attention.

## Ier POINT. — DEVOIRS DES MAÎTRES.

Entre tous les devoirs des maîtres envers leurs domestiques, il en est qui regardent le corps, et les autres l'âme. Ceux qui regardent le corps ou le temporel, sont la nourriture et le salaire; ceux qui regardent l'âme, sont l'instruction et le bon exemple.

1^re^ *subdivision. — Devoirs temporels.*

1° Le premier de ces devoirs est la nourriture. Les maîtres sont obligés de fournir à leurs domestiques les aliments nécessaires et suffisants pour les entretenir, selon leurs facultés et la coutume des lieux. En ne les nourrissant pas comme il faut, ils les exposent à les voler pour subsister, ils les mettent hors d'état de travailler et de les servir, ils les engagent à aller dépenser ce qu'ils ont au cabaret les dimanches et fêtes pour se dédommager en quelque façon de ce qu'ils souffrent chez leurs maîtres. Si un domestique tombe malade faute d'avoir été nourri suffisamment, son maître est obligé de le faire traiter à ses dépens et de le dédommager entièrement.

Au devoir de la nourriture, il faut joindre le soin que les maîtres doivent avoir de leurs serviteurs malades. Je sais bien qu'un maître n'est pas obligé de garder un domestique qui ne peut pas le servir, à moins qu'il n'ait contracté son infirmité par la faute de son maître. Je dis obligé en rigueur de justice ; mais je dis qu'il ne laisse pas d'y être tenu par un principe de charité, parce que si l'on est obligé par la loi de Dieu de secourir les affligés selon son pouvoir, quels qu'ils soient, amis ou ennemis, étrangers ou connus, combien plus étroitement est-on tenu de soulager ceux qui ont sacrifié leur santé à notre service ? Et ainsi si un domestique est pauvre, s'il n'a pas le moyen de se procurer les remèdes et autres secours nécessaires dans sa maladie, son maître doit par charité, autant qu'il en a le pouvoir, lui procurer ces secours. Maîtres et maîtresses, permettez que je vous cite à ce sujet un bel exemple ; il est tiré de l'Evangile de ce jour (Matth., XVIII), où il est rapporté que le serviteur d'un officier de guerre étant tombé malade dans sa maison, mais attaqué d'un mal des plus incommodes, c'était une paralysie, qui ôte l'usage des membres et qui réduit une personne à ne point s'aider ; ce maître charitable le garda chez lui, en prit tout le soin possible, le fit traiter, n'épargna ni dépense ni peine pour le guérir, et voyant que les remèdes corporels ne réussissaient pas, il eut recours à Jésus-Christ ; il le pria instamment, il le pressa, il le sollicita, il employa le crédit de ses amis pour obtenir la guérison de son cher serviteur. Le Sauveur du monde fut extrêmement touché de la charité de ce centenier, il en témoigna de l'admiration, et accorda miséricordieusement une parfaite guérison au malade. Il loua hautement ce maître et le combla de ses grâces. Que cela est touchant, M. F., que la tendresse de cet officier mérite d'être imitée !

Combien de maîtres cruels tirent de leurs serviteurs tout ce qu'ils peuvent pendant leur santé, et les éloignent de leur maison dès qu'ils sont malades ? Maîtres inhumains ! lorsque vous avez un animal malade, l'abandonnez-vous ; n'en prenez-vous pas soin ? Et vous ne tenez aucun compte d'un pauvre domestique, qui est devenu infirme en vous servant ; quelle miséricorde pouvez-vous attendre de Dieu, puisque vous n'avez point de compassion pour votre prochain ; pour ceux-là mêmes qui devraient vous être plus chers après vos enfants. Ces serviteurs dont vous faites si peu de cas quand ils sont infirmes, ne sont-ils pas les images vivantes du Créateur ; le prix du sang de Jésus-Christ, les héritiers du royaume céleste ? Selon la fortune ils sont au-dessous de vous, mais dans l'état de la grâce, ils sont peut-être incomparablement plus que vous, et ne seront-ils pas, selon toutes

les apparences un jour dans la gloire, tandis que vous serez dans les supplices, puisque vous avez si peu de charité.

2° Le second devoir des maîtres envers les domestiques à l'égard du temporel, c'est de leur payer exactement le salaire dont on est convenu avec eux. On ne peut peindre avec des couleurs plus noires que le fait la sainte Ecriture, l'injustice de ceux qui retiennent le salaire des domestiques et des ouvriers : elle regarde ce crime comme un des plus grands qu'on puisse commettre; elle dit que c'est un péché contre le Saint-Esprit, c'est-à-dire, presque irrémissible. Le salaire de ceux qui ont moissonné vos champs et qui ont travaillé pour vous et que vous retenez injustement, a poussé de grands cris, et sa voix suppliante est montée jusqu'au trône du Dieu des armées; c'est ainsi que s'explique l'apôtre saint Jacques (Jacob., v); et dans l'Ecclésiastique (Eccl., xxxiv) il est écrit que celui qui fraude l'ouvrier et le domestique, et celui qui répand le sang humain, sont frères, c'est-à-dire, que leurs crimes sont semblables en malice et méritent la même punition.

Quel sera donc votre jugement, maîtres injustes, qui refusez de payer les gages de vos domestiques, et qui vous engraissez ainsi de leur substance? Combien en est-il qui sont coupables sur cet article? Les uns ne veulent pas se souvenir de ce qu'ils leur ont promis, et retranchent tout ce qu'ils peuvent de la somme dont ils étaient convenus. Les autres usent d'atermoiement et diffèrent longtemps le payement. Quelques-uns ont assez de mauvaise foi pour opposer la prescription, et amusent par des promesses inutiles leurs domestiques jusqu'à ce qu'elle soit arrivée. Mon Dieu! que de friponneries, que d'injustices criantes à ce sujet? Aussi la malédiction du ciel se fait bientôt sentir; et il ne manque pas d'arriver des pertes de biens et des accidents qui désolent les maisons et qui ruinent les familles.

2e *subdivision. — Devoirs spirituels.*

Passons maintenant aux devoirs des maîtres qui regardent l'état spirituel des domestiques. 1° S'il est vrai; selon la remarque de saint Augustin (S. Aug., *Tract.* 15, *in Joan.*), que les chefs de famille sont comme les curés de leurs maisons, ils sont donc obligés de faire à peu près les mêmes fonctions; ils doivent instruire ceux qui sont sous leur charge, s'ils veulent avoir part au royaume des cieux. Qu'est-ce qu'un pasteur qui n'instruit pas son peuple? et quelle malédiction de Dieu sur les paroisses, lorsqu'il permet dans sa colère qu'on en trouve de semblables! Maîtres et maîtresses, écoutez ce que vous dit le Saint-Esprit par la bouche de saint Paul (*Epist.* I *ad Timoth.*, vi), et tremblez : si quelqu'un n'a pas soin des siens, et particulièrement de ses domestiques, il a renié la foi, et il est pire qu'un infidèle. Vous dites que vous êtes chrétiens, que vous faites profession de la foi de Jésus-Christ; et moi je vous dis que vous êtes apostats, et qu'un Turc et un infidèle sont meilleurs que vous, et pourquoi? parce que vous avez des serviteurs dont vous négligez entièrement le salut. Combien en est-il, peut-être, qui n'ont jamais pensé à l'obligation étroite et indispensable où ils sont de travailler à la sanctification de leurs domestiques, et qui ne les ont regardés jusqu'à présent que comme les instruments de leur fortune temporelle; mais cette ignorance peut-elle être excusable après avoir été avertis tant de fois, et extérieurement par la voix des pasteurs et par celle de votre propre conscience; ne faites-vous pas voir clairement votre

mauvaise foi, lorsque bien loin de les instruire vous ne voulez pas les envoyer aux instructions publiques, et que vous dites que vos affaires sont plus pressantes que tout le reste; montrant par-là que vous préférez un vil intérêt à une âme rachetée par le sang de Jésus-Christ. Vous avez un soin le plus exact de tout ce qui regarde le temporel. Vous voulez que vos terres soient bien cultivées, que vos bâtiments soient bien entretenus, que tout soit dans l'ordre ; mais pour le spirituel, et pour vous-mêmes et pour les autres, vous n'en faites aucun cas. Ah! je tremble pour vous. Ces âmes que vous négligez demanderont vengeance au terrible jugement de Dieu. Si le roi vous avait confié son fils, quelle attention n'auriez-vous pas sur sa personne, et combien craindriez-vous qu'il ne lui arrivât quelque accident? Le Seigneur tout-puissant vous a chargé de l'âme de votre domestique, qui est une princesse destinée à habiter un jour dans la cour céleste ; que devez-vous attendre de sa colère, si vous la laissez périr par votre faute? Remarquez que par l'instruction on doit entendre tous les moyens de procurer l'avancement spirituel et le salut des domestiques, comme de les porter à fréquenter les sacrements, faire exactement leurs prières, matin et soir, de leur faire des lectures spirituelles, de leur donner des avertissements, de les corriger lorsqu'ils s'écartent de leurs devoirs, de les empêcher d'aller dans des assemblées dangereuses, de les éloigner des occasions du péché.

2° A l'égard de la correction. S'il s'agit de quelques fautes qui ne tirent point à conséquence, il est souvent à propos de les dissimuler. Mais s'il est question du salut éternel, si l'on a des domestiques jureurs, ivrognes, impudiques, scandaleux; si par leurs mauvais discours et leur exemple pernicieux ils gâtent leurs compagnons ou les enfants de la maison, il faut les reprendre fortement; il faut être inexorable, et si après deux ou trois réprimandes ils ne se corrigent pas, il faut absolument les congédier. Ce sont les pestes des familles, et l'on ne saurait croire à quel degré peut aller le mal que ces gens-là sont capables de faire. Maîtres et maîtresses, lorsque vous prenez des domestiques, prenez garde à qui vous vous adressez. Rien de plus fatal, rien de plus dangereux qu'un mauvais sujet dans une famille. Il n'en faut pas davantage pour attirer la malédiction de Dieu et pour tout y perdre. Quelqu'un ne manquera pas de dire qu'il est bien difficile de trouver de bons sujets; qu'on se voit souvent réduit à prendre les premiers qui se présentent : et que, quand même ils se trouveraient vicieux, on est obligé de les garder, parce qu'on ne peut en avoir d'autres. Je conviens que les bons sujets ne sont pas communs. Cependant je puis vous dire que si vous êtes de bons maîtres, si vous payez bien, si vous nourrissez bien vos domestiques, si vous êtes en réputation d'en prendre un grand soin dans leurs maladies, si vous êtes doux, patients et raisonnables, et surtout si vous vous adressez au Seigneur pour lui demander de bons serviteurs, il vous les accordera. Mais pour les mauvais domestiques, si vous avez le malheur d'en avoir, j'entends ceux qui sont incorrigibles et qui continuent à vivre dans des désordres considérables, aucune excuse ne peut vous dispenser de vous en défaire, et je n'ai pour vous en convaincre sans réplique, qu'à vous rapporter ce que Jésus-Christ a dit au sujet du scandale (Marc., IX) : « Si votre œil vous scandalise, ce sont les propres paroles de notre Maître, si votre œil vous scandalise, arrachez-le ; si votre main ou votre pied vous sont une occasion de péché, coupez-les, retranchez-les et

jetez-les loin de vous, parce qu'il vaut mieux pour vous être privés des membres les plus nécessaires de votre corps et aller au ciel, que de les avoir entiers et être précipités dans l'enfer. » Quand un domestique vous serait aussi utile que votre œil, votre pied ou votre main, s'il est pour votre famille une occasion de chute et de damnation, éloignez-le, débarrassez-vous-en incessamment, parce que leur salut vous doit être plus cher que tout le reste. Et de quoi vous serviraient tous les biens du monde, suivant la parole sainte (Matth., xvi), si vous veniez à perdre votre âme?

3° Enfin le dernier devoir des maîtres envers leurs domestiques est le bon exemple. Si le scandale en lui-même est un crime si énorme que Jésus-Christ (Matth., xviii) a assuré qu'il vaudrait mieux être jeté au fond de la mer avec une meule de moulin au cou, que de scandaliser un seul enfant, comment doit être regardé un chef de famille qui est chargé de l'âme de ses inférieurs d'une manière si étroite? que faut-il donc juger de ces malheureux maîtres qui engagent leurs serviteurs dans le crime, qui leur commandent le mal, qui leur en donnent continuellement l'exemple, qui les emploient à des choses criminelles, qui les rendent complices de leurs friponneries, de leurs vengeances, de leurs débauches. Peut-être s'en trouve-t-il qui sollicitent à des actions honteuses et infâmes des personnes dont ils devraient conserver l'honneur au péril de leur vie, et les poussent ainsi dans le précipice, tandis qu'ils devraient tout employer pour les en éloigner. Il n'est point de supplice qu'une conduite si exécrable ne mérite. Voilà, M. F., les principaux devoirs des maîtres envers les domestiques. Voyons maintenant ceux des serviteurs envers leurs maîtres. C'est ma seconde partie.

## II^e POINT. — DEVOIRS DES DOMESTIQUES.

Je remarque quatre grands devoirs des domestiques envers leurs maîtres, qui sont l'*amour*, le *respect*, l'*obéissance* et la *fidélité*.

### 1^re *subdivision. — Amour.*

Le premier de ces devoirs est l'amour. C'est l'amour seul d'un serviteur envers son maître qui peut adoucir les peines de sa condition. Rien n'est plus contraire aux inclinations naturelles de l'homme, que d'être assujetti à autrui, parce qu'il est extrêmement jaloux de sa liberté. Mais lorsqu'on est contraint de se soumettre à toutes les volontés d'une personne qu'on n'aime pas et pour laquelle au contraire on se sent une aversion secrète, on ne peut rien imaginer de plus dur et de plus insupportable; et ainsi, serviteurs, voulez-vous rendre votre état moins pénible? voulez-vous diminuer vos chaînes et rendre votre esclavage moins fâcheux? Aimez les maîtres que vous servez, regardez-les comme vos pères, ayez pour eux une tendre affection. C'est ainsi qu'en usaient les serviteurs de Naaman (IV Reg., v), un des premiers princes du royaume de Syrie. Ils ne l'appelaient point monseigneur; ils ne se servaient point du nom de maître; mais, comme remarque le texte sacré, ils ne le traitaient que de *père*. Qu'il serait doux et consolant dans une maison d'y voir des domestiques qui regardassent leurs maîtres comme leurs bons et tendres pères; et des maîtres, qui en agissent avec leurs domestiques comme avec leurs chers enfants. Mais, ô juste sujet de douleur! ne voit-on pas tout le contraire dans plusieurs maîtres et dans

plusieurs domestiques, qui nourrissent souvent une aversion secrète les uns contre les autres, et qui se regardent comme des ennemis; qui se procurent mutuellement mille sujets de chagrins, de colères, d'impatiences, et de toutes sortes de mécontentements. Vous me direz peut-être, serviteurs qui m'entendez, qu'il est des maîtres si mauvais, si fâcheux et si durs, qu'il est impossible de ne les pas haïr, ou du moins d'avoir de l'affection pour eux; des maîtres qui n'ont jamais dans la bouche que des paroles d'aigreur, des reproches, des jurements, des menaces; d'un autre côté les maîtres m'objecteront qu'il est des domestiques si rebelles, si insolents et de si mauvaise humeur qu'on ne saurait les aimer. Je conviens que tout cela n'est que trop véritable; mais il faut que chacun se rende justice et se mette à son devoir. C'est le commandement du Seigneur; il y va de vos intérêts; il s'agit de votre repos, de votre tranquillité, de votre bonheur en cette vie et de votre salut pour l'éternité.

### 2e *subdivision. — Respect.*

Le second devoir des domestiques envers leurs maîtres est le respect; c'est-à-dire, qu'un serviteur est obligé d'honorer son maître, et de le regarder comme tenant à son égard la place de Dieu même. Ce respect doit être intérieur et extérieur. Il doit être intérieur. Un domestique doit avoir pour son maître un fond d'estime; ne pas juger mal de lui; interprêter en bonne part ses intentions et sa conduite. Ce respect doit être extérieur; il faut le témoigner par des paroles et par des actions; il faut répondre avec humilité et douceur, jamais avec dédain et arrogance. Combien voit-on de serviteurs qui perdent le respect; qui répondent avec un orgueil insupportable; qui ne peuvent souffrir la moindre réprimande; à qui on ne peut rien commander sans qu'ils ne fassent paraître leur mauvaise humeur; qui jugent mal leurs maîtres, qui les méprisent dans leurs cœurs; qui sont peut-être assez effrontés pour les insulter et pour leur dire des injures.

### 3e *subdivision. — Obéissance.*

Le troisième devoir d'un domestique envers son maître est l'obéissance. Elle est absolument essentielle à cette condition; mais elle doit avoir plusieurs qualités, qui sont très-mal observées. Elle doit être *prompte*, c'est-à-dire, qu'il faut obéir sans retardement, et ne pas se faire commander plusieurs fois la même chose. Elle doit être *exacte;* il ne faut rien omettre de ce qui a été commandé, il faut le faire dans toutes les circonstances du temps et de la manière qui est ordonnée, autant qu'il se peut. Elle doit être sans *réplique;* il ne faut pas chercher ni alleguer des raisons pour se dispenser d'obéir. Elle doit être *cordiale;* il faut obéir par amour, avec joie et empressement. Elle doit être *juste* et réglée : un domestique doit ne rien faire pour son maître au préjudice de la loi du souverain Seigneur. Et ainsi lorsqu'un maître commande une chose qui paraît mauvaise, ou elle est mauvaise par elle-même, et alors il ne la faut absolument point faire, comme ce serait par exemple de dérober, d'exercer la vengeance, d'aider un maître dans l'exécution de quelque mauvais dessein. Si la chose n'est pas mauvaise en elle-même, comme de travailler les dimanches, et autres semblables choses qui peuvent être permises en certains cas, il ne faut pas facilement condamner les maîtres; on doit obéir pour une première

fois, et à la première occasion il faut consulter le pasteur ou le confesseur. Les saints Pères disent que l'obéissance d'un serviteur envers son maître doit être comme celle de la créature à l'égard de son créateur, comme celle d'un soldat à l'égard de son capitaine; comme celle d'un enfant bien né à l'égard de son père. Ces comparaisons ne sont point outrées: car le prophète-roi voulant faire voir combien doit être grande la soumission que nous devons avoir pour les commandements de Dieu, se sert de l'exemple de celle des domestiques. (Ps. CXXII.) De même, dit-il, que les yeux d'un serviteur sont entre les mains de son maître, et ceux d'une servante entre les mains de sa maîtresse; de même aussi nos yeux doivent être continuellement ouverts sur les préceptes divins, pour les accomplir. Cette manière de parler est bien particulière, et elle exprime avec beaucoup de force la grande soumission que doivent avoir les serviteurs pour leurs maîtres.

### *4e subdivision. — Fidélité.*

Le quatrième devoir des domestiques envers leurs maîtres, est la fidélité. On tolère d'autres défauts dans un domestique, pourvu qu'il soit fidèle; mais on est inexorable sur cet article, et il n'est personne qui puisse se résoudre à garder un serviteur fripon. C'est de là que les lois sont si sévères au sujet des larcins domestiques. Ce qui ne serait puni que faiblement dans un étranger, l'est gravement dans un domestique; et la raison d'une telle conduite est bien naturelle; car ne confie-t-on pas à un domestique tout ce qu'on a de plus cher et de plus précieux au monde? Ne met-on pas entre ses mains et ne laisse-t-on pas à sa discrétion, ses biens, son honneur, sa santé et sa vie même. C'est la fidélité d'un serviteur qui est établie comme la gardienne de tous ses trésors. Si donc il vient à en manquer, et à s'oublier jusqu'à ce point que de devenir un infidèle, peut-on le regarder autrement que comme un objet de l'horreur et de l'exécration publiques. Cette matière est trop importante, pour ne pas mériter un détail. Les domestiques doivent être fidèles de la *langue;* ils doivent garder les secrets des familles, et ne jamais rien rapporter dehors de ce qui se dit, et de ce qui se fait dans la maison de leurs maîtres. Ils doivent être fidèles de leur *bouche;* ils doivent se contenter d'un nécessaire frugal, et ne pas se livrer à la fatale passion de la gourmandise. S'ils prennent au-delà de leur nécessaire, eu égard à leur état et à leurs besoins, ils sont obligés à restitution. Ils doivent être fidèles des *mains.* Ils doivent travailler de tout leur pouvoir, et comme pour eux-mêmes. Ils doivent avoir soin du bien de leurs maîtres, comme si c'était le leur propre. Ils doivent empêcher qu'on ne leur fasse tort, et ils sont obligés de les avertir lorsque cela est nécessaire. Ils doivent se contenter de leurs salaires et ne point se payer de leurs mains, ni rien prendre au-delà de ce qu'on leur a promis, sous quelque prétexte que ce soit. Que s'ils viennent à manquer à ces différents devoirs de fidélité que nous venons d'indiquer, ils sont obligés à restitution. Combien de serviteurs coupables sur cette fidélité si recommandée? Combien en est-il qui vont publier partout ce qu'ils savent des secrets des familles, qui déchirent la réputation de leurs maîtres, qui les noircissent par les médisances les plus atroces, et peut-être par les calomnies les plus noires? Combien d'autres qui prennent de toutes mains, et qui trouvent que tout leur est bon? Combien qui ne font que le moins qu'ils peuvent, et qui, selon la remarque de saint Paul

(*Epist. ad Ephes.*, vi), ne travaillent qu'à mesure qu'on les voit. Combien s'en trouve-t-il qui laissent périr le bien de leurs maîtres; qui permettent et souffrent qu'on les vole, sans empêcher ni sans avertir, et qui ne s'en mettent pas plus en peine que si cela ne les regardait pas? Combien de valets et de servantes, qui ne se font pas de scrupule de prendre pour boire et manger tout ce qui les accommode; qui se régalent entre eux, qui dérobent le pain, le vin, la viande et tout ce qu'ils peuvent attraper, et surtout les servantes, lorsqu'il y a des garçons pour lesquels elles n'ont que trop souvent des affections criminelles; ce sont là autant de voleurs, bien plus dangereux que ceux des bois et des grands chemins, parce qu'on ne s'en défie pas. Obligation par conséquent de restituer, dans tous ces cas et autres semblables. Il ne leur est pas permis de donner l'aumône aux dépens de leur maître sans son consentement. Ah! combien de mauvais domestiques et de serviteurs infidèles, qui, après avoir été condamnés au terrible jugement de Dieu (Marc., xxv), seront jetés pieds et mains liés dans l'abîme de l'enfer.

Je finis par un avis très-important que je dois donner aux domestiques : c'est que de même que les maîtres sont obligés de se défaire des mauvais serviteurs; les domestiques doivent, sous peine de la damnation éternelle, quitter le service des maîtres qui leur sont un sujet de scandale et de chute, de quelle manière que ce puisse être : et dans les cas pressants, ils ne peuvent alléguer aucune raison de nécessité ou autre qui puisse les en dispenser, puisque Jésus-Christ a décidé clairement que quand il s'agit du salut, il faut retrancher les yeux, les mains et les pieds, s'il est nécessaire, plutôt que de s'exposer à périr éternellement. Mais quels reproches n'aurais-je pas ici à faire à ces domestiques, qui sont eux-mêmes des scandaleux? qui sèment la zizanie dans les familles par leurs mauvais rapports, qui mettent la division entre les pères et les enfants, entre les maris et les femmes, entre les frères et les sœurs, entre les voisins, et qui sont capables de déranger une paroisse entière?

Maîtres et domestiques qui m'écoutez, travaillez fidèlement à remplir vos devoirs réciproques. C'est la volonté de Dieu; c'est votre bonheur dès cette vie, et la source de votre félicité éternelle dans l'autre. *Amen.*

---

# MATÉRIAUX

Sommaire : I. Sujets principaux de la chaire. — II. Sujets de cet Évangile les plus appropriés au texte. — III. Traits historiques. — IV. Plans divers sur les sujets de cet Évangile. — V. Prédication des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche. — VI. Esprit religieux de ce dimanche et de la semaine. — VII. Annonces des fêtes de la semaine. — VIII. Auteurs à consulter.

### I. — SUJETS PRINCIPAUX DE LA CHAIRE

relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — Leurs caractères et sources.

1. Famille. — La chaire a ici trois sujets bien marqués : le premier sur les devoirs des parents envers leurs enfants; le deuxième sur les devoirs des enfants envers les parents; le troisième sur les devoirs réciproques des maîtres et des domestiques. Nous avons traité des deux premiers au premier dimanche après l'Epiphanie, t. i, p. 93 et 101. En donnant ici une instruction sur le troisième, nous aurons embrassé toute cette matière.

2. Devoirs envers les domestiques : *Erat quidam regulus cujus filius infirmabatur.* — Plusieurs prônistes choisissent aujourd'hui ce sujet. Nous avons cité l'excellent prône de Girard.

3. Bon usage des maladies : *Rogabat eum ut sanaret filium ejus.* — Reguis a un bon prône sur cette matière.

4. Pureté de la très-sainte Vierge. — On célèbre au troisième dimanche d'octobre qui correspond d'ordinaire au vingtième après la Pentecôte, la fête de la *Pureté de la très-sainte Vierge.* Nous avons donné une instruction spéciale sur ce sujet dans notre *Mois de Marie des Prédicateurs,* t. II., p. 313, sur ce plan. Il y a dans la sainte Vierge le cœur : 1° de la plus pure des vierges ; 2° de la plus tendre des mères ; 3° de la plus fidèle patronne.

## II. — SUJETS DE CET ÉVANGILE LES PLUS APPROPRIÉS AU TEXTE ET AUX BESOINS ACTUELS.

### Devoir envers la famille et les domestiques.

Choix du sujet. — « L'Evangile de ce jour, dit Grisot, nous présente l'image d'un bon père de famille dans la personne de cet officier qui s'adresse à Jésus-Christ pour le prier de rendre la santé à son fils. C'est 1° un *père* rempli de tendresse et de charité ; le danger de son fils le touche et il en prend soin ; il songe à lui procurer tous les soulagements qui sont en son pouvoir, et parce qu'il a entendu parler de la grande puissance de Jésus-Christ qui a en son pouvoir la vie et la mort, il va le chercher, il le supplie humblement de venir chez lui, de voir son fils et de le guérir. C'est 2° un *maître* rempli de religion et de sollicitude pour tous ceux qui lui appartiennent. »

Comme on le voit, les deux sujets principaux de cet Evangile sont : 1° Devoirs envers la famille, ou devoirs réciproques des membres de la famille ; 2° devoirs des maîtres envers leurs domestiques ; ce sont précisément ces thèmes que nous avons choisis dans les prônes du premier dimanche après l'Epiphanie et celui-ci. Je n'ai pas à parler de leur opportunité. Elle est de tous les temps, de tous les lieux ; dans les villes comme dans les plus petits auditoires, car partout la famille existe et ne peut se maintenir que par l'accomplissement des devoirs réciproques de tous ses membres.

Manière de le traiter. — Dans le premier volume de cet ouvrage, au premier dimanche après l'Epiphanie, nous avons traité : 1° des devoirs des parents envers leurs enfants ; et 2° des devoirs des enfants envers les parents. La matière fort étendue a suffi pour cette dominicale à laquelle nous renvoyons pour ces points de vue.

On pourrait cependant y ajouter des considérations différentes : 1° sur la nature de la famille ; 2° sur le respect des aïeux ; 3° sur l'amour fraternel ; 4° sur les égards dus à la vieillesse. Ces faces diverses ont toutes rapport à la famille. L'exposition n'est pas du pur domaine des moralistes ; elle appartient mieux encore aux prédicateurs qui sont les moralistes universels et par excellence. Certains côtés, comme le respect de la vieillesse, des aïeux, l'amour fraternel, ont trop été laissés dans l'ombre jusqu'à ce jour dans le sermon ; on s'est rabattu sur les devoirs des parents et sur ceux des enfants. C'est une lacune. Allez plus avant. Reprenez votre bien à ce moraliste profane qui en fait les plus belles pages de ses livres ; portez-le dans la chaire avec la couleur chrétienne, vous serez écouté avec un vif intérêt, et les fruits de votre instruction seront d'autant plus nombreux qu'elle s'est plus étendue.

C'est dans ce sens qu'a été présenté ce sujet par plusieurs de nos célèbres prédicateurs contemporains, dont voici les plans : 1° origine ; 2° formation ; 3° caractères de la famille, par Mgr Mabille. La famille est : I. 1° Le plus grand des biens créés ; et 2° la plus sainte des institutions. II. Ce qui tend à la détruire est : 1° un grand mal ; 2° un grand crime ; par R. P. Lacordaire, *Conférence* de 1851. Le culte et le respect de la famille ont été recommandés par Jésus-Christ sur la

croix dans ses paroles à sa sainte mère et à saint Jean qui représentait tous les hommes; par Mgr Maret. L'influence chrétienne sur la famille considérée dans sa constitution et son développement est un fait aussi heureux qu'il est bien constaté ; par M. l'abbé David, missionnaire de Lyon.

La question des devoirs des maîtres envers les domestiques est double. Première partie : Devoirs des maîtres envers leurs domestiques; 2° devoirs des domestiques envers leurs maîtres. Ce plan est invariable. Aussi suffit-il de lire un sermon sur cette matière pour les connaître tous et avoir un modèle complet. Le prône de Girard donné ci-dessus remplit parfaitement ce but; c'est un des meilleurs qui existent.

### III. — TRAITS HISTORIQUES.

#### Sur les devoirs dans la famille.

1. Saint Charles Borromée, l'un des pasteurs des âmes les plus distingués du christianisme, a déclaré que la bonne éducation était le fondement du bonheur tant pour les particuliers, que pour la famille et l'Etat.
2. Le saint homme Job nous est représenté comme un excellent père, vivement préoccupé du vrai bonheur de ses enfants.
3. La mère des frères Machabées.
4. David éleva son fils Salomon dans la crainte du Seigneur, et Salomon prouva qu'il avait profité de ses leçons.
5. Le vertueux Tobie.
6. Sainte Monique.
7. La reine Blanche, mère de saint Louis, roi de France.
8. Nous trouvons un exemple d'enfants mal élevés dans ceux qui se moquèrent du prophète Elisée.
9. Les fils du grand prêtre Héli.
10. Lycurgue, dans la partie de sa législation qui concerne la discipline des enfants.
11. Alexandre le Grand déclarait qu'il était plus redevable à son maître qu'à son père.
12. Thomas Morus, au faîte des plus hautes dignités, donnait à ses parents les plus grandes marques de respect.
13. Cornélie, la mère des Gracques, regardait ses enfants comme sa plus grande richesse.

### IV. — PLANS DIVERS.

1er PLAN SUR LES DEVOIRS DU CHEF DE FAMILLE.

(M. Faber).

PRÆSCRIPTA PATRIS-FAMILIAS. — QUALIS ESSE DEBEAT.

1° Erga conjugem; — 2° erga liberos; — 3° erga servos.

—

2e PLAN SUR LES DEVOIRS DES PARENTS.

(Ex diversis).

ILS DOIVENT A LEURS ENFANTS :

1° L'instruction; — 2° la correction; — 3° le bon exemple; — 4° leur secours pour les établir dans le monde.

—

3e PLAN SUR LES DEVOIRS DES ENFANTS.

(M. l'abbé C. Martin).

I. — DEVOIRS MORAUX.

1° Respect; — 2° obéissance; — 3° amour; — 4° contentement.

II. — DEVOIRS

1° Temporels; — 2° spirituels.

—

4e PLAN SUR LES DEVOIRS DES DOMESTIQUES.

ILS DOIVENT A LEURS MAITRES :

1° Travail; — 2° fidélité; — 3° obéissance.

—

5e PLAN SUR LES DEVOIRS RÉCIPROQUES DES MAITRES ET DES SERVITEURS.

(Faber, *in Conc.* I, *Dom.* III, *post. Epiph.*)

QUALES ESSE DEBEANT :

1° Servi erga dominos; — 2° domini erga servos.

1. Heri sint servorum patres; — et servi sint quasi filii.
2. Heri servorum præceptores; — et servi sint discipuli.
3. Heri sint servorum tutores; — servi sint vere servi.

### V. — PRÉDICATION

des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche.

Saint jean Chrysostôme a une petite homélie sur l'Evangile d'aujourd'hui, c'est un commentaire presque littéral et peu développé.

Saint Grégoire le Grand nous offre ici une assez belle homélie. Elle est citée dans M. l'abbé Méry et dans le *Recueil* récent de M. l'abbé Poussin. Après l'exposition littérale, il traite de l'humilité et termine en invitant les fidèles au mépris du monde.

Saint Bonaventure a quatre sermons plus mystiques cette fois que d'ordinaire, et où on trouverait moins à puiser. Il y a à remarquer cette belle pensée dans la dernière partie de son troisième; selon ce texte : *Descende priusquam moriatur filius meus.* Tres descensus Christi, dit il, 1° in carne; 2° in mente; 3° in judicio ad hominem morbo laborantem corroborandum, illuminandum, et glorificandum.

Saint Thomas d'Aquin, dans son sermon de ce jour, considère les deux états de l'homme : 1° infirmitatis; 3° reparatæ sanitatis.

### VI. — ESPRIT RELIGIEUX DE CE DIMANCHE ET DE LA SEMAINE.

Colloque familier pour la congrégation ou la prière du soir.

#### ÊTRE L'APÔTRE DE SA FAMILLE.

Voici d'abord les paroles du saint Evangile : Le père du malade reconnut que celui-ci avait été guéri, à l'heure même et dans le moment où Jésus-Christ lui disait : Votre fils se porte bien. Et il crut, lui et toute sa famille.

La foi, dit le vénérable Bède, a plusieurs degrés; elle a un commencement, un accroissement, et enfin elle arrive à sa perfection. L'officier dont je viens de lire l'histoire, eut un commencement de foi, lorsqu'il s'adressa au Sauveur pour obtenir la guérison de son fils; cette foi devint plus vive, quand il crut à cette parole : Votre fils est plein de vie; enfin sa foi devint parfaite au moment où, d'après le rapport de ses serviteurs, il reconnut que son fils avait été guéri, à l'heure même où Jésus-Christ lui en donnait l'assurance.

Le premier effet de la guérison du jeune homme, fut donc la foi vive, forte, la foi parfaite de son père en la divinité de Jésus-Christ. Cet homme crut fermement que Jésus-Christ était le Messie, l'envoyé de Dieu, qu'il possédait un pouvoir divin ; il l'adora comme fils de Dieu.

Mais les fruits du miracle opéré par Jésus-Christ furent bien plus abondants. L'officier crut en Jésus-Christ ; son fils reçut le même don de la foi, et partagea les faveurs dont son père était l'objet ; il reçut une grâce bien plus précieuse que la guérison de son corps : il crut en Jésus-Christ, il devint son disciple. Ce n'est pas tout encore: car la famille entière de cet officier, ses serviteurs, tous ceux qui l'entouraient, reconnurent la puissance et la divinité de Jésus-Christ. Sur ce point, l'Evangile est précis : il crut, et toute sa maison avec lui.

Comme Dieu fut glorifié par le miracle dont je m'occupe! Combien d'âmes eurent le bonheur d'y trouver le principe de leur salut ! Oh! comme j'aime ce père qui ne se contente pas de croire lui-même, mais qui raconte toutes les circonstances du miracle opéré par le Sauveur, et qui, par la vivacité de sa foi et de son amour reconnaissant, touche les cœurs et les dispose à aimer Jésus! Si tous les pères de famille éprouvaient les sentiments de cet homme, ils deviendraient les apôtres de leur maison, et Dieu serait glorifié par eux. La piété sincère, la foi vive, et l'amour reconnaissant d'un chef de famille est la plus précieuse des grâces, car toute la maison est ramenée à Dieu par l'exemple, par les exhortations et les larmes de celui qui la dirige. Si la plupart des familles sont étrangères à Jésus-Christ, c'est, le plus souvent, par la faute des chefs qui, les premiers, donnent l'exemple d'une vie qui n'est pas chrétienne.

### VII. — ANNONCE DES FÊTES DE LA SEMAINE.

La Toussaint.

La fête que l'Eglise célèbre à l'honneur de tous les saints, tire sa première origine du pape Boniface IV, qui vivait au commencement du septième siècle. Voici quelle en fut l'occasion. Il y avait à Rome un temple nommé *Panthéon*, bâti par Agrippa plusieurs années avant la naissance de Jésus-Christ; c'était un chef-d'œuvre d'architecture, et on l'avait rendu comme le centre de l'idolâtrie, en l'érigeant a tous les dieux. Dans le renversement des idoles et la démolition de leurs temples, celui-ci fut épargné à cause de sa beauté et de sa magnificence; et lorsque la religion chretienne fut affermie, l'Eglise ne fit aucune difficulté de purifier les temples qui restaient encore, et de les consacrer au culte du vrai Dieu. Le Panthéon fut de ce nombre. L'an 607, le pape Boniface IV le bénit sous l'invocation de la sainte Vierge et de tous les martyrs; et en 837, le pape Grégoire IV, étendit la fête qu'on y célébrait généralement à l'honneur de tous les saints, en dédiant une chapelle à l'honneur du Sauveur, de la sainte Vierge, des saints apôtres, de tous les martys et de tous les justes qui sont dans le ciel. Aussitôt Louis le Débonnaire fit un édit qui en ordonna la célébration dans tout son royaume, et la fixa au premier novembre. Il était bien juste, que puisqu'on ne pouvait honorer chaque bienheureux en particulier pendant le cours de l'année, on les honorât du moins tous ensemble par une seule et même solennité.

La fête de la Toussaint est une des plus solennelles, parce qu'elle comprend toutes les autres fêtes, et qu'elle est l'image de la fête éternelle, que Dieu célèbre lui-même dans le ciel avec tous les saints. L'intention de l'Eglise en ce jour, est d'honorer leur mémoire, leur vie et leurs actions, de réparer les abus et profanations qu'on a commis dans les autres fêtes de l'année; de nous exciter plus puissamment à la vertu par tant d'exemples réunis de personnes de tout âge, de tout sexe, de tout pays, de toute condition et par la récompense dont ils jouissent; de nous attirer des grâces plus abondantes en multipliant nos intercesseurs, et de nous engager à remercier Dieu pour toutes les âmes bienheureuses.

Entrons dans l'esprit de l'Eglise en méditant chacune de ces raisons; excitons-nous à suivre l'exemple des saints, en faisant réflexion qu'ils étaient faibles comme nous, sujets aux mêmes tentations, aux mêmes difficultés, et que nous sommes les membres du même corps, animés par le même esprit, fortifiés par les mêmes secours, instruits par le même Maître et appelés à la même récompense.

Commençons par nous humilier beaucoup devant Dieu, et reconnaissons nos fautes; avouons que nous sommes coupables, que nous avons justement mérité l'indignation de Dieu et de ses saints; tâchons d'ôter de devant leurs yeux ce qui leur deplaît en nous, je veux dire le péché, l'ennemi juré de notre bonheur. Appliquons-nous à pratiquer les maximes que les saints ont eues à cœur, et qui ont le plus contribué à leur sainteté. Choisissons parmi ces bienheureux ceux qui ont exercé sur la terre, mêmes charges, mêmes emplois, mêmes fonctions que nous, pour les imiter plus particulièrement et nous y sanctifier comme eux. Prions-les souvent, et surtout en ce jour, de demander a Jésus-Christ qu'il nous fasse porter sa croix en marchant dans la voie qu'il leur a tracée, et par laquelle ils l'ont suivi avec persévérance; de nous faire la grâce de triompher de tous les obstacles qui s'opposent à notre salut, et de nous obtenir les secours qui leur ont mérité la gloire dont ils jouissent.

Nous participerons à cette félicité, si nous sommes du nombre de ceux dont il est parlé dans l'Evangile de ce jour, et qui sont appelés bienheureux; comme les humbles, les doux, les débonnaires, ceux qui pleurent sur leurs péchés, ceux qui ont faim et soif de la justice, les âmes pleines de charité et de miséricorde, celles qui ont le cœur pur et qui souffrent persécution. Car voilà les marques et les différents caractères de ceux qui auront part à l'héritage céleste.

Une pratique salutaire pendant tout le cours de l'année, est de lire ou faire lire

chez soi chaque jour la vie des saints, de réciter souvent et avec dévotion les litanies où leurs noms sont invoqués, pour les engager à être nos intercesseurs et nos protecteurs dans le ciel.

### La Commémoraison des Trépassés.

La Commémoraison des Trépassés est un jour que l'Eglise a choisi spécialement, afin d'exciter les fidèles à prier pour tous ceux qui sont morts avec la grâce du Seigneur, mais dont la vertu ne s'est pas trouvée assez pure, pour entrer tout d'un coup dans le ciel. L'usage de prier pour les morts est de tout temps et nous vient de tradition apostolique ; mais les prières générales qui se font le jour des Trépassés, n'ont commencé que depuis le onzième siècle, et c'est à saint Odilon, abbé de Cluny, que nous sommes redevables de cette pieuse pratique. On sonne les cloches depuis les premières vêpres des morts jusqu'à la nuit, en signe de tristesse, et pour faire souvenir les fidèles que ce temps doit être uniquement consacré a la prière. La Commémoraison des Trépassés se fait le lendemain de la Toussaint pour montrer l'union qu'il y a entre les membres de l'Eglise triomphante dans le purgatoire, et de l'Eglise militante sur la terre.

Les peines du purgatoire sont terribles ; les âmes qui y sont détenues sont plongées, ensevelies, noyées dans un gouffre de feu, où elles souffrent des tourments inconcevables; elles sont enfermées dans le cachot le plus obscur d'où elles ne sortiront point, dit l'Ecriture, qu'elles n'ayent payé jusqu'à la dernière obole. Et comme elles ne peuvent se soulager d'aucune façon, ni se faire entendre des lieux souterrains où elles sont, l'Eglise, vivement touchée de leurs maux, crie pour elles et leur prête sa voix, ce son lugubre des cloches, ces ornements funèbres, ces tristes chants, ces prières multipliées, sont autant de voix que l'Eglise anime pour attendrir nos cœurs.

Au reste, cette bonne mère ne se borne pas en ce jour à exciter notre charité et notre compassion envers les âmes qui souffrent ; elle se sert de cette occasion pour ranimer notre foi et notre piété, et nous rappeler les vérités les plus importantes du salut; elle nous fait sentir la gravité du péché en nous faisant voir qu'une faute même légère qui se trouve dans un juste mourant, mérite de si terribles châtiments après la mort ; elle nous fait souvenir que le temps de cette vie ne nous est donné que pour nous purifier, nous rendre dignes de posséder Dieu, et qu'il est de la dernière importance d'en ménager les moments, de peur que l'ennemi ne nous l'enlève, si nous négligeons de le bien remplir ; elle nous dit que le dernier instant décidera de notre sort pour l'éternité, et qu'alors chacun sera jugé selon ses œuvres et sur l'état de sa conscience; que le juste même, selon saint Pierre, sera sauvé avec peine ; qu'il rendra compte de la moindre attache à la créature et à lui-même, d'une pensée mauvaise, d'une parole oiseuse, d'une action passagère, mais contre la loi de Dieu; et qu'enfin tout ce qui ne sera pas parfaitement pur, passera par le feu, pour être purifié et consommé dans l'ardente fournaise, que la justice de Dieu a allumée.

Tout nous engage à prier pour les âmes qui sont actuellement dans ces flammes dévorantes, la compassion naturelle, les lois de l'amitié, l'impuissance où elles sont de se soulager, la violence, la rigueur de leurs peines, et surtout le besoin que nous aurons un jour d'un secours semblable.

Nous pouvons les aider, en leur appliquant les indulgences qui sont attachées lorsqu'on accompagne le saint Sacrement et celles que l'Eglise a accordées en leur faveur; en faisant dire une messe à leur intention, en jetant de l'eau bénite sur leurs fosses, en récitant au pied d'une croix quelques prières pour leur repos.

Quel mérite devant le Seigneur, si pendant ce saint temps nous pouvions délivrer quelques-unes de ces pauvres âmes! Un chapelet récité à leur intention, un *De profundis* sur la tombe d'un parent ou ami, une injure pardonnée, une affliction, une maladie supportée avec patience, une communion faite pendant le cours de l'année en vue de les soulager, sont des suffrages puissants pour adoucir leur peine.

Réveillons donc nos attentions pour ces justes souffrants, souvenons-nous qu'on nous traitera comme nous aurons traité les autres ; avançons dès ce monde notre purgatoire par la pénitence; tâchons par le jeûne, l'aumône et autres bonnes œuvres, d'en retirer les âmes qui y sont actuellement, afin que tous ensemble nous puissions sans retard aller posséder le royaume qui nous est préparé.

### VIII. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

(SUR CET ÉVANGILE.)

S. JEAN CHRYSOSTÔME, hom. 35 in Joan. — S. AUGUSTIN, tr. 16 in Joan. — S. GRÉGOIRE LE GRAND, hom. 28. — Le V. BÈDE, hom. de Temp. — S. BONAVENTURE, serm. in Evang. — S. THOMAS, id.

SUR LES DEVOIRS DES ENFANTS. — ORIGÈNE, hom. 8 in Gen. — S. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, Stromat., l. V, c. I. — S. JERÔME, Ep. I ad Heliodor.; — in c. VI Ep. ad Eph. — S. AMBROISE, de Offic, c. 12.

SUR LES MAITRES ET LES DOMESTIQUES. — S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE, Orat. 9. — S. CHRYSOSTÔME, hom. 9 in I ad Cor.; — hom. 40; — hom. 10 in Ep. ad Coloss. — S. AUGUSTIN, tr. 51 in Joan.; — de Civit. Dei, l. III. — S. PIERRE CHRYSOLOGUE, serm. 26.

PRONISTES.

SUR LES DEVOIRS DANS LA FAMILLE. — M. FABER, JOLY, RICHARD, le P. LEJEUNE, CAIGNET, CHEVASSU, BILLOT, COCHIN, LA LUZERNE, RICAUD.

SUR LES MAITRES ET LES DOMESTIQUES. — M. FABER, in Dom. III post. Epiphan., conc. 1. — Le P. LEJEUNE, TEXIER, MONMOREL, REGUIS.

---

## VINGT-UNIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

# SERMON SUR LE PARDON DES OFFENSES

PAR M. L'ABBÉ C. MARTIN, CHANOINE.

## PLAN

1er POINT. — L'AUTORITÉ DE DIEU.

**Subdivisions.**

1. Loi ancienne. — 2. Loi évangélique. — 3. Exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — 4. Réfutation des prétextes.

2e POINT. — DROITS DU PROCHAIN.

**Subdivisions.**

1. Il est notre semblable. — 2. Il est notre frère.

3e POINT. — NOTRE INTÉRÊT PROPRE.

**Subdivisions.**

1. Notre repos sur la terre. — 2. Notre bonheur dans l'éternité.

---

TEXTE : *Sic et Pater meus cœlestis faciet vobis, si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris.* (Matth., XVIII, 35.)

Telle est la conclusion de l'Evangile où le Sauveur nous montre comment seront traités ceux qui sont sans pitié pour leur prochain et qui ne veulent pas remettre à leur ennemi ses offenses. Cet enseignement est dans la parabole du roi qui voulut entrer en compte avec ses serviteurs, dont voici l'exposé :

Saint Pierre, s'étant approché du divin Maître, lui avait dit : « Seigneur, com-

bien de fois mon frère péchera-t-il contre moi et le lui remettrai-je? sera-ce jusqu'à sept fois? Jésus lui dit : Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois. »

Admirable perfection de la loi chrétienne, qui ne se contente pas de régler les actes extérieurs, mais qui commande par-dessus tout à l'âme, qui l'élève au-dessus d'elle-même et la force de s'ennoblir, sous peine de péché! Heureux les hommes, heureuses les sociétés chrétiennes, si elles savaient obéir à cette loi qui règle les mouvements impétueux du cœur! Ils vivraient en paix, avec harmonie, ils posséderaient leurs âmes *dans la patience* (Luc., XXI, 19), selon l'expression de l'Evangile, la fraternité ne serait pas un vain mot, et il y aurait parmi eux, sinon la réalité, du moins le calme de la vie céleste. Que voit-on, au contraire? des haines, des dissensions, des sentiments de vengeance, éclater au dehors avec scandale. La société et les familles sont également troublées par des discordes funestes, le pardon des injures est plus que jamais un précepte méconnu ou délaissé. Je veux aujourd'hui vous en montrer toute l'importance, en appuyant sa nécessité sur trois motifs incontestables : 1° *L'autorité de Dieu; 2° les droits du prochain; 3° notre intérêt propre.*

---

## Ier POINT. — NÉCESSITÉ DE PARDONNER FONDÉE SUR L'AUTORITÉ DE DIEU.

### 1re *subdivision. — Loi ancienne.*

Il était écrit dans le Lévitique : *Non oderis fratem tuum in corde tuo* (Lev., XIX, 17.), et dans le Deutéronome : *Mea est ultio, et ego retribuam.* (Deut., XXXII, 35.) L'Esprit saint nous dit, dans le livre des Proverbes, que celui qui se réjouit de la ruine d'un autre en sera puni : *Qui ruina lœtatur alterius non erit impunitus.* (Prov., XXVII, 17.) Plus loin, dans le même livre, il nous dit expressément : Quand ton ennemi chancelle, ne te réjouis point, et quand il se heurte, que ton cœur ne tressaille point de joie, de peur que le Seigneur ne voie que le mal soit en sa présence, et que sa colère ne se détourne de ton ennemi pour tomber sur toi : *Cum ceciderit inimicus tuus ne gaudeas, et in ruina ejus ne exultet cor tuum, ne forte videat Dominus et displiceat ei et auferat ab eo iram suam.* (Id., XXIV, 17.) Dans le livre de l'Ecclésiastique, voici de quoi sont menacés les vindicatifs : Celui qui veut se venger rencontrera la vengeance du Seigneur, et le Seigneur tiendra en réserve ses péchés. Pardonne à ton prochain qui te nuit, et quand tu prieras, tes péchés te seront remis ? *Qui vindicari vult : a Domino inveniet vindictam et peccata illius servans servabit; relinque proximo tuo nocenti tibi, et tunc deprecanti tibi peccata solventur.*

Il y a dans ces citations des livres de l'ancienne loi, la défense formelle de haïr son frère, de se réjouir de sa ruine, de tirer vengeance des injures, et l'injonction de pardonner au prochain, si on veut obtenir la remise de ses fautes.

### 2e *subdivision. — Loi de l'Evangile.*

Le Sauveur Jésus est encore plus explicite dans l'Evangile : il ne se borne pas au précepte négatif, à défendre de haïr, à blâmer la vengeance, à enjoindre de pardonner, il va jusqu'à commander l'amour envers ceux qui nous ont offensés, et c'est en cela qu'est la perfection du nouveau précepte : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros*; il veut que nous leur ren-

dions le bien pour le mal : *Benefacite his qui oderunt vos* : enfin il exige que nous élevions nos mains au ciel pour ceux qui nous persécutent et nous calomnient : *Orate pro persequentibus et calumniantibus vos.* (Matth., v, 44 *et seqq.*) Pourquoi cet excès de générosité? le Seigneur va vous le dire : « Afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants et pleuvoir sur les justes et sur les injustes; car si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous? les publicains ne le font-ils pas aussi! Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous de plus? les païens ne le font-ils pas aussi? Soyez-donc parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Doctrine sainte, véritablement dictée par l'amour divin!

Ce n'est point seulement en cet endroit qu'il est parlé dans l'Evangile du pardon des offenses. Le Sauveur, connaissant le cœur de l'homme, son orgueil, sa constante disposition à se préférer au prochain, ses basses jalousies, ses haines secrètes, ses désirs de vengeance, a voulu répéter plusieurs fois dans ses instructions qu'il n'y aurait point de miséricorde ni de pardon pour celui qui ne pardonnerait pas à son prochain. Dans l'Evangile que nous lisons le premier dimanche de la Pentecôte, il nous dit : Remettez et il vous sera remis! *Dimittite, et dimittemini* (Luc., vi, 37), car on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis : *Eadem quippe mensura qua mensi fueritis remetietur vobis.* (Id., *ibid.*, 38.)

Pour graver ce précepte plus profondément dans nos cœurs, il l'a fait entrer dans l'Oraison dominicale, dans cette prière qu'il apprit à ses apôtres et que nous adressons chaque jour à notre Père qui est dans les cieux : *Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris* (Matth., vi, 12), disons-nous au Seigneur : et plus bas il ajoute : Nous n'obtiendrons la remise de nos fautes qu'à la condition de faire cette remise à notre frère prochain : *Si dimiseritis hominibus peccata eorum, dimittet et vobis Pater vester cœlestis delicta vestra : si autem non dimiseritis hominibus, nec Pater vester dimittet vobis peccata vestra.* (*Ibid.*, 14-15.)

Il y a encore un passage dans l'Evangile relativement au sujet que nous traitons, et que je ne dois pas omettre, tant il est frappant.

Si vous présentez votre offrande à l'autel, dit le Sauveur, et que là vous vous souveniez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez votre offrande, et allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, et alors vous viendrez présenter votre offrande : *Si offers munus tuum ad altare... vade prius reconciliari.* (Matth., v, 23-24.)

« O charité ineffable de Dieu pour les hommes! s'écrie en cet endroit saint Jean Chrysostôme : il néglige l'honneur qui lui est dû pour y substituer la charité envers le prochain!

« Le pardon des offenses et l'amour de nos ennemis est, comme nous venons de le voir par les passages précités, un des préceptes les plus recommandés de l'Evangile. J'ai donc eu raison de dire que ce précepte est fondé sur l'autorité de Dieu.

Ce n'est point encore assez des paroles de Jésus-Christ; voyons ses exemples sur cette matière.

### 3e *subdivision. — Exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

Voulez-vous, dit saint Augustin, connaître toute l'étendue de vos devoirs à l'égard de ceux qui vous offensent? allez à la croix : *Vide pendentem.*

Considérez la victime sur le bois du sacrifice : entendez sa voix : *Audi precantem*, vous instruisant du haut de ce tribunal : *Et tanquam de tribunali præcipientem*. Quel spectacle et quel enseignement! Les méchants triomphent : ils avaient formé des conseils, disant : Détruisons l'arbre et son fruit, retranchons-le de la terre des vivants et que son nom s'efface à jamais : *Eradamus eum de terra viventium*. (Jerem., XI, 19.)

Sur cela, ils ont couru sur le Fils de l'homme avec des glaives et des bâtons; ils l'ont conduit à Caïphe, qui lui a fait cracher au visage; à Hérode, qui l'a fait vêtir de blanc, comme on ferait aux insensés, pour signifier la folie; à Pilate, qui l'a fait flageller et auquel ils arrachèrent une sentence de mort. Ils l'ont mené en tumulte dans les rues de Jérusalem, couronné d'épines, chargé d'une croix, inondé de sang. Ils l'ont crucifié enfin; et, pour achever d'assouvir leur haine, ils passent devant la victime exaltée entre le ciel et la terre, couverte de plaies, entrant dans l'agonie atroce des morts violentes, en branlant la tête de mépris et en la maudissant. Juifs, bourreaux du Christ notre Sauveur! vous avez été pour lui des ennemis tels qu'aucun n'en eut de pires, puisque vous avez demandé son sang et que vous ne vous êtes arrêtés que lorsque, venant pour rompre ses membres, vous avez vu qu'il était mort. Eh bien! voici la vengeance de votre Crucifié! *Pater, dimitte illis!* (Luc., XXIII, 34.) Mon Pére, pardonnez-leur. Entendez-vous cette parole de clémence de votre Maître mourant, chrétiens vindicatifs : *Audi precantem*. Votre âme est pleine de fiel, votre cœur déborde de haine, parce que vous aurez reçu un outrage; mais votre débonnaire Sauveur fut comblé d'opprobres. L'ingratitude vous irrite, parce que ce sont les vôtres qui vous ont offensés : mais ce fut son disciple qui trahit Jésus, ce fut son peuple qui dit : *Nolumus hunc regnare super nos : crucifigatur*. Vous aviez fait du bien à ceux dont vous recevez des injures; le Fils de l'homme était venu sauver ce qui périssait de la maison d'Israël, il instruisait les docteurs et la multitude, il guérissait les malades, il ressuscitait les morts; et la maison d'Israël renia son Messie, les docteurs s'irritèrent, la multitude se souleva, les malades guéris l'abandonnèrent, les morts ressuscités s'enfuirent; et celui qui passait en faisant le bien, ne fut payé de sa bienfaisance que par le honteux supplice de la croix. Malgré cette ingratitude, il n'a que cette parole sur les lèvres, au moment où il rend l'esprit : *Pater, dimitte illis; et tanquam de tribunali præcipientem*. Voilà ce qu'il nous enseigne de ce tribunal où il sauve même ceux qui le font mourir.

Le Sauveur nous avait donné déjà l'exemple du pardon en d'autres circonstances de sa vie; il avait pardonné à Samarie, qui lui avait fermé ses portes; à Nazareth, qui l'avait chassé de ses murs et voulait le précipiter de ses hautes collines; à Capharnaüm, qui avait méprisé sa doctrine; à Jérusalem, qu'il ne cessait de visiter, quoiqu'elle ne le voulût point pour son roi. Il avait pardonné à Madeleine, à Zachée, au publicain, au prodigue, à Pierre même, qui l'avait renié. Mais qu'est-il besoin? il vous a pardonné à vous-mêmes cent fois lorsque vous l'avez offensé : examinez votre vie, énumérez vos iniquités : existeriez-vous, si Dieu vous avait frappés aussitôt après votre péché. Sur ces exemples de votre Sauveur et sur sa conduite si pleine de clémence à votre égard, serez-vous sans pitié pour votre frère prochain, ne lui ferez-vous aucun quartier, en exigerez-vous jusqu'à la dernière obole? *Usque ad novissimum quadrantem*. (Matth., V, 35.) Si vous êtes disciples de Jésus-Christ, conformez-vous à sa doctrine et suivez ses exemples.

4e *subdivision. — Réfutation des prétextes.*

1° Sachant que la loi qui ordonne le pardon et l'amour des ennemis existe, connaissant l'exemple qu'en a donné Jésus-Christ dans sa personne; alléguerez-vous, pour vous y soustraire, qu'elle est trop parfaite, que son accomplissement est au-dessus de vos forces? Je vous répondrai, avec saint Jérôme (*Comment. in* c. 8. *Matth.*) : que Jésus-Christ n'a rien prescrit d'impossible; que cette perfection qui vous étonne a été atteinte par David dans sa conduite envers Saül et Absalon : *Sciendum est Christum impossibilia non jubere, sed perfecta quæ David fecit in Saul et in Absalon*; qu'elle l'a été par saint Etienne, qui priait pour les bourreaux qui le lapidaient; par saint Paul qui souhaitait d'être un anathème pour ses persécuteurs. Dans les autres pratiques de la vie chrétienne, continue le même Père, on pourrait alléguer, ce semble, quelque prétexte : ici on ne le pourra pas. Il y en a qui pourront dire : Je ne puis pas jeûner : mais en trouverez-vous qui puissent dire : Je ne puis pas aimer : *Numquid potest aliquis dicere : non possum amare?* Il s'en rencontrera qui diront : Je ne puis garder la virginité, je ne puis vendre tous mes biens pour les donner aux pauvres : mais y en aura-t-il qui oseront dire : Je ne puis aimer mes ennemis? Pour accomplir ce précepte, les pieds n'ont point besoin de se fatiguer en courant, ni les oreilles en écoutant, ni les mains en opérant : rien de cela ne peut nous servir d'excuse. On ne nous dit pas : Partez pour l'orient à la recherche de la charité; naviguez vers l'occident, et vous y rencontrerez la dilection : *Navigate ad Occidentem et invenietis dilectionem.* Ce trésor est dans nous, dans notre cœur : et c'est là que le prophète nous invite à entrer par cette parole : *Redite prævaricatores ad cor.* Ce que nous recherchons n'est donc pas dans des régions lointaines, puisque nous l'avons dans nous : *Non enim in longinquis regionibus invenitur quod a nobis petitur.*

2° Mais je veux convenir avec vous que ce précepte révolte notre nature orgueilleuse à laquelle il coûte beaucoup de pardonner et plus encore d'aimer quand elle a été humiliée; qu'en résulte-t-il? que sa pratique n'est que plus méritoire. N'avez-vous pas à vous écrier, avec douleur : *Quid retribuam Domino pro innumerabilibus peccatis et offensionibus meis.* (*Litur.*) Que rendrai-je au Seigneur? que ferai-je auprès de Dieu pour atténuer mes fautes, pour en obtenir grâce? Ce que vous ferez, ce sera de pardonner à vos ennemis, c'est le moyen que Dieu vous laisse pour obtenir la remise de vos péchés : *Si dimiseritis..... dimittet et vobis Pater cœlestis.* (Matth., VI, 14.)

Jacob mort, est-il dit dans la Genèse, les frères de Joseph, tremblants, se disaient entre eux : Si par hasard Joseph se souvenait de l'injure qu'il a soufferte, il nous rendrait tout le mal que nous lui avons fait. Et ils envoyèrent vers lui, disant : Votre père nous a commandé, avant qu'il mourût, de vous dire en son nom : Je te prie d'oublier le crime de tes frères et le péché et la malice dont ils ont usé contre toi; et, nous aussi, nous vous supplions de pardonner cette offense aux serviteurs du Dieu de votre père. Joseph, ayant entendu ces parole, pleura : *Quibus auditis, flevit Joseph.* (Gen., L, 17 *et seqq.*) Et ses frères étant venus vers lui, il leur répondit : Ne craignez point, je vous nourrirai vous et vos enfants. Et il les consola et il leur parla avec douceur et avec tendresse.

Dans la religion chrétienne à laquelle vous appartenez, M. F., ceux qui vous ont offensés vous font demander grâce au nom du Seigneur votre

Dieu, comme les frères de Joseph le firent au nom de Jacob leur père. Serez-vous inflexibles ? le nom béni de votre Père qui est dans les cieux, qui vous commande expressément de pardonner à vos ennemis, qui fait lever également son soleil sur les justes et sur les pécheurs, ne touchera-t-il pas votre âme ? Joseph pleura et pardonna au rapport des paroles de son père. Ne serez-vous pas attendris et ne pardonnerez-vous pas au récit des paroles évangéliques qui commandent la miséricorde : *Nonne ergo oportuit et te misereri conservi tui?* (Matth., XVIII, 33), en entendant le précepte du Seigneur : *Dimittite et dimittemini; diligite inimicos vestros.* Ah ! faites pour Dieu ce qu'un fils a fait pour son père ; l'autorité du Seigneur est bien plus grande, plus entière, plus imposante.

Vous avez vu par les citations que j'ai faites de la loi ancienne et de la nouvelle, par l'exemple du Sauveur, que le précepte du pardon et de l'amour des ennemis est fondé sur l'autorité de Dieu : passons maintenant à d'autres considérations, voyons comment il repose également et sur les *droits du prochain* et sur notre *intérêt propre.*

## IIe POINT. — DROITS DU PROCHAIN.

Quoique le prochain ait manqué à ses devoirs en vous offensant, il n'a pas pour cela perdu ses droits à votre pardon et à votre amour ; il est resté ce qu'il était, c'est-à-dire votre semblable, votre frère en Jésus-Christ. Je dis plus ; depuis qu'il s'est tourné contre vous, il est revêtu d'un autre caractère, qui seul suffirait pour le rendre inviolable : il est l'instrument dont Dieu se sert pour vous châtier dans l'intérêt de votre salut.

### Ire *subdivision. — Il est notre semblable.*

En cette qualité, il participe de toute l'infirmité humaine. Il est sujet à erreur, il est faible, inconsidéré ; la passion le gagne quelquefois et couvre sa raison; il souffre comme toute créature venue en ce monde, et il lutte pour s'affranchir. Qui n'a senti que chaque situation a des angoisses poignantes qui aigrissent l'âme ? soucis domestiques, déceptions de l'amitié, difficultés extérieures, ébranlements de fortune : la nature humaine n'est plus assez grande pour être à soi dans le conflit d'états si divers. Devez-vous vous étonner si parfois elle s'emporte? Si vous le remarquez, c'est dans le trouble de la passion, dans l'entraînement du moment, dans l'étourdissement des affaires, que tel homme s'est déclaré contre vous, qu'il a blessé votre réputation, qu'il a suscité une querelle à quelqu'un des vôtres. Quand Saül jura haine à David, il était dominé du démon de la jalousie; il avait entendu les femmes de Jérusalem crier : Saül a tué mille Philistins, mais David en a tué dix mille; et cette préoccupation jetait le trouble dans son âme, au point de lui faire oublier tous ses serments et les droits sacrés de la nature. Or, cet ennemi d'un jour, cet homme qu'un moment d'oubli, d'effervescence, d'irritation occasionnée par mille causes diverses, a rendu coupable envers vous, ne lui pardonnerez-vous plus? n'aura-t-il aucun droit à votre indulgence? Il a autant de droits à être pardonné que vous en avez vous-même à l'égard de ceux que vous avez offensés. Ses motifs d'excuse sont les vôtres : comme vous, il allègue sa passion, son emportement, les misères de sa nature : agissez donc à son égard comme vous voulez que

vos ennemis agissent envers vous. Ce n'est point vous demander un sacrifice héroïque, c'est ne vous demander que de la justice, c'est même ne vous demander que de la pitié : pitié pour son ignorance, pour sa faiblesse, pour son emportement, dont il rougit; pitié pour le bouleversement de ses sens, qu'il n'a pu dominer; pitié pour sa folie; car la colère, la haine violente et la vengeance ne sont que des situations passagères d'une âme en délire. Donc ce semblable, cet être qui vous ressemble en toute chose, petit comme vous, fait comme vous, plein de défauts comme vous, en appelle au souvenir de ce que vous êtes et de ce que vous savez qu'il est lorsqu'il vous a offensé; vous eût-il outragé sept fois ou septante fois sept fois, il aurait encore droit à votre pardon et à votre amour, parce qu'il est homme, et que, comme la vôtre, sa nature est faillible.

2e *subdivision. — Il est notre frère.*

Selon la foi, cet ennemi auquel vous ne voulez pas pardonner est votre frère en Jésus-Christ; son origine, sa vie spirituelle, sa fin, ses destinées sont les mêmes que les vôtres. Il vient de Dieu, il voyage comme vous pour retourner à Dieu. Il a sa part du temple, des sacrements, des tabernacles sacrés, il fait à vos côtés sa prière, il a été régénéré dans les eaux du baptême : après ses péchés, il s'est retrempé dans celles de la pénitence; Dieu lui a pardonné l'offense qu'il vous a faite; et vous, son frère, vous ne la lui pardonnerez pas? On est quelquefois témoin d'un spectacle hideux dans la société : c'est lorsqu'on voit des fils du même père s'entre-déchirer et briser les liens sacrés du sang. Fils et enfants de la même Eglise, disciples de Jésus-Christ, le spectacle que donnent vos dissensions n'est pas moins révoltant; si, depuis la promulgation de l'Evangile, il ne doit plus y avoir de juif, de gentil ni de barbare, mais une seule famille, il doit moins encore y avoir d'Esaü et de Jacob sous le toit du Seigneur. Le Sauveur, en versant son sang sur la croix pour le salut de tous, a établi entre ceux qui croient en lui des liens aussi sacrés que ceux de la nature. Vous vivez tous dans les entrailles de Jésus-Christ : voudrez-vous, sacriléges, faire du sein de votre Rédempteur et père le théâtre de vos combats? Serait-ce apaiser le père d'être sans merci pour le frère? *Quomodo placabit patrem iratus in fratrem* ? dit Tertullien. (*L. de Orat.*, c. V.)

## IIIe POINT. — NOTRE INTÉRÊT PERSONNEL.

Notre propre intérêt, notre intérêt individuel nous commande le pardon des ennemis, *notre repos sur la terre*, *notre bonheur dans l'éternité.*

1re *subdivision. — Notre repos sur la terre.*

1° Je dis *notre repos sur la terre;* représentons-nous ici tout ce qu'un vindicatif se crée à lui-même de chagrins et d'angoisses, de fureurs et de tourments; il se nourrit de fiel et d'absinthe; il trouve sa jouissance dans les malheurs de son semblable; il se forme une couronne d'épines de tous ses succès; l'éclat qui environne son adversaire blesse ses yeux malades; sa prospérité est un feu qui le consume; le bruit de son nom, un coup de tonnerre qui ébranle son entendement; un vautour dévorant s'attache à ses entrailles pour les déchirer sans relâche. Il est à lui-même son propre

bourreau, dit saint Jean Chrysostôme : *Iram sibi uti carnificem opponens.* Il s'enfonce de plein gré dans les ténèbres extérieures, pour y exercer sur lui-même toute la rage des démons, ou, plutôt, il porte l'enfer dans son sein et il en ressent à chaque instant toutes les horreurs. S'il réussit dans ses desseins de vengeance, quel remords il se prépare ! Soudain, la voix de l'opprimé crie contre lui et retentit au fond de sa conscience; s'il vient à échouer, quels reproches ! quels dépits ! quelle honte ! Malheureux par son impuissance, plus malheureux par ses succès, que de dangers à affronter, que d'obstacles à vaincre, pour parvenir à ses fins ! et il n'est pas plutôt venu à bout de ses détestables projets, que de nouvelles peines succèdent aux premières, et qu'il se voit engagé dans un fatal enchaînement de nouveaux embarras dont il est l'artisan, et qu'il ne lui est plus possible de rompre quand il veut. L'image cruelle de la vengeance le poursuit nuit et jour, et ne lui laisse pas une heure de repos : c'est le plus actif des persécuteurs et le compagnon le plus inséparable de son être.

Combien plus heureux celui qui rejette toute pensée de vengeance et qui pardonne à son ennemi ! Quelle plus belle victoire que celle qu'on remporte sur soi et sur son propre cœur ! Quel triomphe plus consolant que celui d'enchaîner, de traîner à son char le penchant le plus violent de la nature et la passion la plus effrénée ! Quelle force pour ne pas se laisser vaincre par le mal, et pour vaincre le mal par le bien, selon le précepte de l'Apôtre : quelle gloire que celle, en trouvant l'occasion d'écraser un faible ennemi, de surmonter toute aversion et de retenir son bras, d'épargner un ingrat !...

O hommes ! vous courez après une chimère qui fuit ; vous poursuivez des fantômes qui s'évanouissent devant vous, et vous dédaignez la gloire solide d'être le maître de vous-mêmes ! Vous visez à la singularité ; la soif d'une vaste renommée vous brûle et vous dévore, et vous ne voulez pas de celle qui est d'autant plus honorable qu'elle est moins commune ! Vous vous plaignez sans cesse qu'il n'est point de félicité sur la terre ; mais que ne vous en prenez-vous à vous-mêmes ? C'est vous qui l'en avez bannie. Il n'est point de félicité sans la paix intérieure, et point de paix intérieure avec un cœur plein d'aigreur et d'animosité. Dissipez, chassez tous ces nuages malfaisants qui s'élèvent de la fange de votre corruption et qui enfantent les orages dans votre âme agitée; et vous sentirez renaître le calme, cette sérénité d'une bonne conscience qui est un avant-goût de la joie céleste.

### 2° *subdivision. — Notre bonheur dans l'éternité.*

Qui est-ce qui est assez étranger dans la lecture des livres saints, pour ne pas savoir que Dieu fait dépendre en partie la rémission de nos péchés du pardon de nos ennemis? « La mesure avec laquelle vous aurez mesuré servira pour vous-mêmes. » (Luc., VI, 38.) Et nous serons traités comme nous aurons traité nos frères. Si nous sommes miséricordieux avec ceux qui nous ont offensés, nous obtiendrons miséricorde du Dieu tout-puissant ; si nous remettons tout ce qu'on nous doit, l'éternel créancier nous remettra de même nos propres dettes jusqu'à la dernière oboie. Si nous consentons à noyer dans le fleuve de l'oubli les injures que nous avons reçues, toutes les injustices dont nous sommes coupables seront effacées dans le sang de l'Agneau : « Un abîme, dit le prophète, attire un autre abîme. » (Psal.,

XLI, 8.) L'abîme de notre indulgence creusera, pour ainsi dire, l'abîme de la clémence divine, et nous y puiserons sans fin. En considération de notre condescendance pour les défauts du prochain, et de notre facilité à excuser les fautes échappées à sa fragilité, Dieu se souviendra que nous ne sommes qu'un souffle qui passe et ne revient plus. Il ne nous traitera pas selon l'énormité de nos offenses, mais selon la grandeur de sa bonté. Il nous reconnaîtra à ce caractère de miséricorde que la grâce de son Fils bien-aimé a gravé dans nos âmes : le pardon de nos ennemis couvrira la multitude de nos péchés.

Au contraire, celui qui ne veut point se relâcher de la rigueur de ses droits envers ses ennemis, perd tous ses droits à la bonté de Dieu : point d'espérance pour le vindicatif. Celui qui ne pardonne pas ne sera jamais pardonné. Celui qui se bouche les oreilles aux supplications de son ennemi, semblable à l'aspic qui n'écoute point la voix de l'enchanteur, se ferme tout accès dans le cœur de son Dieu, et endurcit, en quelque sorte, les entrailles de sa miséricorde.

Combien de fois Dieu n'a-t-il pas détourné sa face des méchants qui ont vu sans compassion le repentir de leurs ennemis? Soyez attentifs à ce trait si connu et si effrayant que nous lisons dans les *Actes des Martyrs*, et instruisez-vous.

Vers la fin du troisième siècle, l'Eglise d'Antioche se glorifiait de compter parmi ses membres deux hommes vertueux, liés depuis longtemps par la plus étroite amitié. L'un se nommait Saprice et il était prêtre ; l'autre Nicéphore, simple laïque : le démon, jaloux de leur union, secoua sur eux les brandons de la discorde, et la haine la plus envenimée succéda au plus parfait accord. Ils se fuyaient avec autant d'ardeur qu'ils en avaient mis autrefois à se rechercher.

Nicéphore revint le premier de son emportement, et résolut de se réconcilier avec Saprice. Il employa, à diverses reprises, des amis communs pour faire agréer son repentir et le désir sincère d'un rapprochement; il se soumit lui-même aux démarches les plus propres à le toucher. Il fit toutes les avances qu'inspire la charité ; il voulait, à quelque prix que ce fût, effacer jusqu'aux traces d'une rupture qui les déshonorait également aux yeux de Dieu et devant les hommes ; vains efforts, tentatives infructueuses ! Saprice fut inexorable : il ne se rendit ni à la douleur de Nicéphore, ni aux plus vives instances, ni à toutes ses raisons.

Tout à coup le feu de la persécution s'allume ; Saprice est arrêté et conduit au tribunal du gouverneur : il confesse généreusement la foi de Jésus-Christ et sort victorieux de la torture. Le gouverneur irrité de ce qu'il qualifie de révolte, le condamne à perdre la tête.

Nicéphore apprend qu'on mène Saprice à la mort; il court au devant de lui et se jette à ses pieds, en lui disant : Martyr de Jésus-Christ, pardonnez-moi parce que j'ai péché contre vous. Saprice ne répond rien ; Nicéphore, se relevant, va l'attendre plus loin sur son passage ; à son approche, il fend la foule, et, se jetant une seconde fois à ses pieds, il lui dit en fondant en larmes : Pardonnez-moi, je vous en conjure, par cette glorieuse confession que vous venez de faire de la divinité de Jésus-Christ. Saprice ne daigne seulement pas le regarder. Nicéphore ne se rebute ni de tant de dureté, ni du dédain de la populace, ni des railleries des soldats : il le suit jusqu'au lieu du supplice, où, étant arrivé, il redouble sa soumission et ses humbles

prières; mais il ne fait qu'endurcir le cœur de Saprice, il ne peut obtenir de lui aucun signe de pardon.

Dieu se lassa d'un si grand endurcissement, et il rejeta le sacrifice de Saprice : au moment où il allait le consommer, ce malheureux abandonna lâchement la foi de Jésus-Christ. Nicéphore, affligé d'une si honteuse désertion, le pressa dans les termes les plus forts de réparer son apostasie et de retourner au vrai Dieu. Saprice fut insensible aux remontrances de Nicéphore comme il l'avait été à l'empressement qu'avait témoigné cet ancien ami de se réconcilier avec lui. Cependant Dieu ne voulut pas laisser sans récompense la charité de son serviteur; il lui inspira le courage de déclarer hautement qu'il était chrétien et de demander à mourir à la place de l'apostat. Sa demande lui fut accordée par le gouverneur, et il obtint ainsi la double couronne du pardon des ennemis et de l'attachement à la foi. Ici mes réflexions seraient inutiles, je vous abandonne aux vôtres.

---

# MATÉRIAUX

Sommaire : I. Sujets principaux de la chaire relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — II. Sujet de cet Évangile les plus approprié au texte sacré. — III. Traits historiques. — IV. Plans divers. — V. Prédication des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche. — VI. Esprit religieux de ce dimanche et de la semaine. — VII. Annonce des fêtes de la semaine. — VIII. Auteurs à consulter.

## I. — SUJETS PRINCIPAUX DE LA CHAIRE

relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — Leurs caractères et sources.

1. Pardon des injures : *Sic et Pater meus cœlestis faciet vobis, si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris.* Nous avons traité ce sujet. Voir dans le t. I de notre *Journal de la Prédication* où il y a cinq sermons ou prônes sur cette matière et d'abondants matériaux.

Grisot ne propose pas d'autre sujet, tant celui-ci comprend l'esprit et la lettre de cet Évangile. Faber y ajoute : *Vengeance*, — *Interrogatoire sévère du jugement de Dieu.*

## II. — SUJET DE CET ÉVANGILE LE PLUS APPROPRIÉ AU TEXTE SACRÉ.

Pardon des injures.

Choix du sujet. — « Le pardon des injures, dit Grisot, est si visiblement la fin de la parabole de l'Evangile de ce jour, qu'y chercher d'autres sujets serait s'écarter de son esprit. La colère que le maître témoigne contre l'inhumanité de ce serviteur, qui, après avoir obtenu la remise d'une somme considérable, exigea avec la dernière rigueur une somme modique qu'un de ses compagnons lui devait, est une condamnation manifeste de ces vindicatifs inexorables qui veulent avoir raison des offenses qu'on leur fait et qui ayant reçu de Dieu le pardon de tant de péchés dont ils se sont rendus coupables, ne peuvent se résoudre à pardonner les moindres injures. »

Manière de le traiter. Le sermon que nous avons donné ci-dessus sur cette matière a été combiné de manière à embrasser tout le sujet. Il comprend en effet deux parties principales, dont on fait souvent deux sermons séparés : 1° motifs de pardonner les offenses; 2° réfutations des prétextes. En y ajoutant : 3° manière

de pardonner, le sujet se trouve complétement exposé. Il faut beaucoup citer dans ce discours : Ecriture, paraboles, similitudes, exemples, maximes. En une matière qui contrarie tant la nature. l'exposition éloquente d'un beau fait, d'un acte héroïque aura plus d'autorité et d'entraînement que tous les raisonnements.

Dans sa *Bibliothèque ecclésiastique*, M. l'abbé Guyon fait cette réflexion très-juste :

« Il me semble, dit-il, que les prédicateurs, en traitant du *pardon des offenses,* ne touchent qu'une partie du sujet et qu'ils oublient l'autre, qui n'est pas moins essentielle, si elle ne l'est davantage. On ne parle qu'à celui qui a reçu l'insulte ou le mal ; on l'exhorte avec les termes et les figures les plus pathétiques à étouffer les cris de l'orgueil, de la nature, qui entretiennent le ressentiment, et on le damne s'il ne va pas faire les premières démarches de la réconciliation. Mais le zèle est muet contre l'agresseur qui a formé l'orage et que la fierté rend immobile.

« Ce n'est pas là suivre la conduite de Jésus-Christ. Pour écarter et prévenir tout ce qui pourrait blesser la charité, et un moment avant que d'imposer la loi du pardon et de la réconciliation, il avait dit : « Celui (Matth., v, 22 *et seqq.*) qui se mettra en colère contre son frère méritera d'être condamné en jugement. Celui qui appellera son frère *raca* méritera d'être condamné par le conseil ; et celui qui lui dira vous êtes *un fou* sera digne du feu de l'enfer. Si donc lorsque vous présentez votre don à l'autel vous vous rappelez que votre frère a quelque chose contre vous (à quoi vous avez donné occasion), laissez là votre don devant l'autel et allez auparavant vous réconcilier avec votre frère ; ensuite vous viendrez offrir votre don. » Sur quoi saint Jean Chrysostôme dit, en expliquant ces paroles : *Igitur qui jussus est non prius offerre quam reconciliaretur*, PROPERABIT AD OFFENSUM FRATREM, *ut inimicitiam solvat. Ideoque Christus omnia emphaticis expressit verbis, terrens illum excitansque.* (S. J. Chrysost., *Homil.* 16 *in Matth.*)

« Jésus-Christ commence donc par reprendre et menacer de la colère et des châtiments du Ciel celui qui se sera rendu coupable envers son frère, et par lui déclarer qu'en l'insultant il a mérité le feu de l'enfer, et que tout ce qu'il offrirait avant de s'être excusé et réconcilié serait rejeté de Dieu. C'est que Jésus-Christ savait que le cœur humain demeurera toujours malade ou sensible tant que celui qui l'a blessé ne versera pas du moins quelques gouttes de baume sur la plaie qu'il a faite. *O bonitatem, o benignitatem! quæ omnem sermonem superat*, dit encore saint Jean Chrysostôme. *Jure radices et fontes inimicitiæ quæ caritatem pessumdant, cum vehementia multa Christus amputat, et tollit. Nihil enim ita curat Deus ut nos mutuis vinculis colligari.*

« Pourquoi donc les ministres de la parole ne suivent-ils pas le même ordre quand ils ont à traiter ce sujet? Pourquoi ne pas commencer, comme Jésus-Christ, par faire voir combien s'est rendu coupable celui qui, sans raison, a péché contre son frère, dont il a tué l'âme? Pourquoi ne lui pas faire sentir qu'il s'est réduit lui-même à l'état de ne pouvoir rien offrir à Dieu, pas même ses prières; et son frère à n'oser rien demander avec confiance, parce que la sensibilité et le trouble régnent peut-être trop dans son cœur? Pourquoi ne pas employer, pour vaincre l'injuste agresseur, tout le zèle et toute la force dont on fait usage pour étouffer les justes ressentiments de celui qui a de vrais sujets de se plaindre? Qui croira que Jésus-Christ n'a voulu sévir que contre celui qui a reçu l'injure, et qu'il a affranchi de toutes démarches celui qui l'a faite? Où seraient sa sagesse, sa justice, son amour de l'ordre? Il aurait autorisé le coupable et opprimé l'innocent. Si l'offensé pardonne et prie comme il le doit, l'agresseur est-il absous devant Dieu? Il ne faudrait le plus souvent qu'une parole de celui qui a offensé, une légère explication de sa part, la plus petite démarche dont il chargerait un ami commun, pour sauver son âme et faire disparaître la blessure de son frère. Et si l'amour-propre de celui qui est offensé résistait encore, on lui prouverait alors plus facilement et avec plus de succès l'obligation du pardon des injures. Un même discours convaincrait et réconcilierait le premier coupable. »

## III. — TRAITS HISTORIQUES.

Sur le pardon des injures.

1. Lorsque Jésus-Christ mourut sur la croix, il prononça cette prière : Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.

2. Telle fut aussi la conduite de saint Etienne pendant qu'on le lapidait. Sans cette prière de saint Etienne, dit saint Augustin, l'Eglise n'aurait pas de saint Paul.

3. L'apôtre saint Jacques pria également pour ceux qui le précipitèrent du toit d'une maison.

4. Saint Paul dit, en parlant de lui-même et des autres apôtres : On nous injurie et nous bénissons; on nous persécute et nous le souffrons; on nous couvre de blasphèmes et nous prions pour ceux qui le font.

5. Joseph fit à ses frères, qui allèrent le visiter en Egypte, l'accueil le plus bienveillant.

6. David épargna Séméi. (II Reg., XVI, 10.)

7. Comme on annonçait à l'abbé Etienne que quelqu'un avait mis le feu à son champ de blé : Malheur, répondit-il, à celui qui l'a fait, car il a offensé Dieu.

8. Sainte Elisabeth, reine de Hongrie, faisait tous les jours à Dieu une prière particulière pour qu'il bénît ses ennemis.

9. La vie des saints, que nous devons prendre constamment pour modèles, abonde sur ce sujet en beaux et touchants exemples.

## IV. — PLANS DIVERS SUR LES SUJETS DE CET ÉVANGILE.

### 1er PLAN SUR LE PARDON DES INJURES.

(M. Faber).

RATIONES ET STIMULI AD INJURIAS REMITTENDAS.

I. Propter Deum, quia : 1° Exemplo præit; — 2° tibi agnoscit; — 3° Christus speciatim jubet.

II. Propter proximum, quia : 1° Modicum offendit; — 2° offensa illa non tam a proximo procedit quam ab ejus peccato et a diabolo.

III. Propter seipsum, quia tibi ipsi longe plus noces quam inimico, si ignoscere non velis.

—

### 2e PLAN.

(Du même).

DILECTIO INIMICORUM SUADETUR EXEMPLIS TOTIUS UNIVERSI.

Exemplo : 1° Cœli; — 2° elementorum; — 3° plantarum; — 4° bestiarum; — 5° ethnicorum; — 6° Hæbreorum, Moysis, Davidis, Joseph; — 7° SS. Angelorum; — 8° Christi; — 9° Dei Patris.

—

### 3e PLAN SUR LA VENGEANCE.

(Du même).

VINDICTA QUAM MULTOS OFFENDAT.

1° Innimicum; — 2° rempublicam christianam; — 3° magistratum; — 4° Christum; — 5° Deum judicem; — 6° seipsum.

(Voir d'autres plans dans notre *Panorama des Prédicateurs* et au tome Ier de notre *Journal de la Prédication*.)

—

## V. — PRÉDICATION

des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche.

SAINT J. CHRYSOSTÔME a une longue homélie sur l'Evangile de ce dimanche. Il y traite : 1° De la charité; 2° du *reddenda ratione in die judicii;* 3° de la nécessité de prier; 4° de la confiance en la miséricorde divine; 5° de l'avantage que nous pouvons retirer du souvenir de nos fautes; 6° de la gravité du péché contre le prochain; 7° de l'obligation du pardon des offenses. Cette homélie se trouve tout entière dans le *Recueil* de M. l'abbé Poussin.

DENIS LE CHARTREUX a deux bons sermons, l'un sur l'amour du prochain, l'autre

sur la correction fraternelle. Le plan du premier peut être imité. *Ad mutuam dilectionem multa nos inducere debent* : 1° *Quia Deus hoc ipsum nobis præcepit, et specialissime id a nobis requirit; 2° consideratio bonitatis et misericordiæ Dei; 3° multiplex fructus quem ex hac dilectione consequimur, id est : peccatorum indulgentiam, gratiæ infusionem et virtutum incrementum; 4° multiplex damnum, non diligendo, incurritur, ex parte Dei, proximi et nostri.*

Saint Thomas d'Aquin a un sermon sur les châtiments que s'attirent les violateurs de la loi de Dieu.

### VI. — ESPRIT RELIGIEUX DE CE DIMANCHE ET DE LA SEMAINE.

Colloque familier pour la congrégation ou la prière du soir.

Le pardon étant donné à tous dans le baptême, nul ne peut se soustraire à la loi de l'Evangile, tous doivent pardonner : « Ne fallait-il pas que vous eussiez pitié de votre compagnon comme j'ai eu pitié de vous? »

L'obligation du pardon existe même indépendamment de l'exemple que nous en a donné Dieu et par le seul fait de l'autorité du Sauveur : « C'est ainsi que mon Père vous traitera si vous ne pardonnez du fond du cœur. »

Qu'il me soit permis d'ajouter que le ressentiment étant une douleur, le pardon n'a pas seulement sa récompense éternelle, mais aussi ses joies présentes. Nous disons, nous : la haine est un fardeau. On dit à côté de nous : la vengeance est le plaisir des dieux. Cela revient au même, car les dieux renversés par le Christ, ce sont les puissances du démon, et lorsque le démon se réjouit en nous, notre âme est tourmentée. La vengeance est le plaisir des dieux du paganisme : c'est là sa condamnation.

Je veux encore vous demander comment vous priez, si vous ne priez que des lèvres ou si votre esprit comprend et si votre cœur sent ce que vous dites à Dieu dans l'Oraison dominicale. Savez-vous bien, M. F., que, si vous ne pardonnez, vous prononcez vous-mêmes votre arrêt? Songez-y : vous avez déclaré devant Dieu que vous renonciez au bonheur éternel, si votre cœur n'était pur de tout ressentiment : « Pardonnez-nous nos offenses *comme* nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Paroles terribles, pleines de menaces ou de consolations. Ah! M. F., je suis bien certain que vous choisirez les consolations et le bonheur éternel qu'il dépend de vous d'obtenir et que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

### VII. — ANNONCE DES FÊTES DE LA SEMAINE.

Saint Martin, évêque de Tours.

Saint Martin naquit à Sabarie, ville de la Pannonie; s'étant trouvé engagé dans la profession des armes, il se comporta toujours en vrai chrétien. Sa charité pour les pauvres était si grande, qu'un jour n'ayant plus rien dans sa bourse, il coupa la moitié de son manteau pour la donner à un mendiant qu'il rencontra près d'Amiens. Cette action ne fut pas longtemps sans récompense : dès la nuit suivante, Jésus-Christ se montra à lui revêtu de cette moitié de manteau et environné d'une multitude d'anges, à qui il dit : « Martin, qui n'est encore que catéchumène, m'a couvert de cet habit. » A l'âge de dix-huit ans, saint Martin reçut le baptême, renonça à l'état militaire, et s'enferma dans un monastère près de Poitiers. Quelque temps après, il fut fait évêque de Tours et devint comme l'apôtre de toute la Gaule. Il dissipa partout l'incrédulité des gentils, renversa les idoles, détruisit les temples et fit bâtir, dans tous les lieux qu'il visita, des églises à l'honneur du vrai Dieu. Il convertit un jour une bourgade entière de païens, par un miracle qu'il fit en leur présence. Il se mit sous un arbre du côté qu'on le coupait; le voyant prêt à tomber, il fit le signe de la croix; aussitôt l'arbre se redressa et tomba de l'autre côté. Il fut toujours chéri et honoré de l'empereur Maxime, de qui il obtint une infinité

de grâces et de pardons pour les malheureux. Il fit paraître à sa mort l'amour excessif qu'il avait pour son troupeau, lorsque étant prêt d'entrer en possession de l'heureuse éternité, il dit : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail. » Il montra aussi la parfaite confiance qu'il avait en Dieu, en disant au démon de se retirer, que le tentateur n'avait rien qui fût à lui dans ses œuvres.

Saint Martin est un de ceux à qui les fidèles aient eu plus de dévotion ; dans les premiers siècles de la monarchie française, on ne l'appelait que le saint et le très-saint, sans autre addition de nom. Sa mémoire était en si grande vénération, que le jour de sa fête était l'époque du renouvellement de toutes les affaires civiles ; nos rois mêmes anciennement portaient toujours à l'armée sa bannière, son casque et ses reliques ; il y avait autrefois un carême de saint Martin, qui durait depuis cette fête jusqu'à Noël ; on en observe encore l'usage parmi plusieurs communautés religieuses.

Les vertus éclatantes de saint Martin furent sa foi, sa résignation, son amour pour la retraite, son zèle, son humilité, sa parfaite confiance en Dieu et sa charité pour le prochain.

Nous imiterons sa foi, si nous reconnaissons Jésus-Christ dans la personne des pauvres, si nous les regardons comme nos frères et comme nos amis. Nous imiterons sa charité, si nous nous dépouillons de nos habits pour en revêtir Jésus-Christ ; c'est-à-dire si nous partageons nos biens avec las pauvres, ou du moins si nous les aidons, si nous les soulageons autant qu'il est en nous.

Nous imiterons son zèle et sa résignation, en supportant avec patience les maux de cette vie, en disant à Dieu du plus profond de notre cœur, que nous sommes prêts à en endurer mille fois davantage s'il le juge à propos. Nous suivrons ce grand saint dans sa retraite si nous nous séparons du monde, de ses pompes et des œuvres de Satan.

## VIII. — AUTEURS A CONSULTER.

### SS. PÈRES.

(SUR CET ÉVANGILE.)

S. JEAN CHRYSOSTÔME, hom. 61 in Matth., et hom. 67 in Gen. — S. JÉRÔME, l. III, Comment. in Matth. — S. AUGUSTIN, serm. 83; Quæst. evang., l. I, q. 25. — S. BONAVENTURE, 4 serm. in Evang. — S. THOMAS, 1 ibid.

SUR LE PARDON DES INJURES. — S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE, Orat. 22. — S. AMBROISE, in Luc. 5. — S. J. CHRYSOSTÔME, hom. de Simultate. — S. BERNARD, serm. 50 in Cant.

### PRONISTES.

SUR LE PARDON DES INJURES. — S. THOMAS DE VILLENEUVE, M. FABER, Le P. LEJEUNE, TEXIER, DE LAFONT, GIROUT, LA COLOMBIÈRE, LA LUZERNE, BORDERIES, BALLET, GRISOT, M. l'abbé MULLOIS.

## VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

# SERMON SUR L'AUTORITÉ

(EX DIVERSIS)

## PLAN

1er POINT. — ORIGINE DIVINE DE LA PUISSANCE SPIRITUELLE ET TEMPORELLE.

2e POINT. — DEVOIRS ENVERS LES SUPÉRIEURS TEMPORELS.

TEXTE : *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo.* (Matth., XXII, 21.)

Toute autorité vient de Dieu ; c'est le principe incontestable de toutes celles dont les hommes portent le joug ; et, en effet, à quel titre un être créé pourrait-il en assujettir un autre, s'il ne tenait de Dieu même cette autorité? Nous ne pouvons disposer que de ce qui nous appartient : il faut être créateur pour avoir le droit de commander. L'être créé le plus parfait n'a de lui-même aucune autorité sur l'être le plus abject et le plus vil. C'est pour cela que Dieu dit à Adam : « Domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tous les animaux qui demeurent sur la terre. » C'est encore pour cela que Dieu dit à Noé : « Que tous les animaux de la terre et que tous les oiseaux du ciel soient frappés de terreur et tremblent devant vous... Nourrissez-vous de tout ce qui a vie et mouvement; je vous ai abandonné tout cela comme les légumes et les herbes des champs. » Sans cette permission, l'homme n'aurait jamais eu le droit de disposer du moindre fruit, de la plus petite plante, d'un grain de sable, d'un atôme; comment aurait-il donc celui de commander à l'être le plus parfait qu'il y ait sur la terre? Pétris du même limon, sortis de la même main, ne tenant rien l'un de l'autre, pouvant exister l'un sans l'autre, n'ayant par conséquent aucune relation essentielle entre eux, Dieu seul a droit de les commander, soit par lui-même, soit par ceux à qui il a confié son autorité.

Bien plus, il n'appartient pas même aux peuples de se donner des maîtres. Enfants du Très-Haut, leur serait-il permis de se rendre les esclaves et les sujets de leurs semblables? « Dieu, dit le Sage, donne un modérateur ou un guide à chaque peuple » (Eccl., XVII, 14.) Car Dieu, dit l'Apôtre, est un Dieu de paix et non de division. (I Cor., XIV, 33.) Sans doute, les diverses formes gouvernementales des Etats manifestent bien ceux à qui Dieu confie son autorité, mais aucun ne peut la donner; cette autorité n'est vraie et légitime qu'autant qu'elle a sa source en Dieu lui-même. Penser autrement, ce serait rapporter à la créature l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible et rendre à l'homme le culte souverain qni n'est dû qu'à Dieu seul. (Rom., I, 23-25.)

Mais afin de jeter un plus grand jour sur cette importante question, entrons dans quelques détails sur la puissance spirituelle et sur la puissance temporelle. La première a mission de nous préparer des couronnes immortelles, et l'autre est chargée de nous donner des jours calmes et tranquilles dans le lieu de notre exil.

Ier POINT. — ORIGINE DIVINE DE LA PUISSANCE SPIRITUELLE ET TEMPORELLE.

S'il est donné à un seul d'être la pierre sur laquelle Jésus-Christ a établi son Eglise, d'être le centre de l'unité, d'affermir ses frères dans la foi, de paître les agneaux et les brebis, est-ce à lui-même qu'il est redevable d'un privilége si éminent, d'une autorité si sublime? N'est-ce pas le Sauveur lui-même qui lui a confié ce pouvoir dans les termes les plus exprès et les plus formels? Existe-t-il ici-bas des titres plus authentiques et plus incontestables?

Si le corps des pasteurs peut enseigner comme ayant autorité, s'il a le droit de dire dans ses décisions sur la doctrine et sur les mœurs : « Il a paru bon au Saint-Esprit et à nous; si ce qu'il lie sur la terre est lié dans le ciel, ce qu'il délie sur la terre est délié dans les cieux, n'est-ce point parce que l'Esprit saint parle par sa bouche et que ses membres sont les coopérateurs de Dieu, les ministres de la réconciliation, les ambassadeurs de Jésus-Christ par qui tout s'accomplit en l'honneur de Dieu? Ce qui fait encore dire au prince des apôtres : « Si quelqu'un exerce un ministère, qu'il s'y emploie comme n'agissant que par la vertu de Dieu. » (I Petr., IV, 11.)

Enfin, si l'Eglise est la colonne de la vérité, la lumière du monde, s'il lui est donné d'enseigner comme en ayant l'autorité, si aucune illusion ne peut la séduire, aucune perte l'appauvrir, aucune persécution la bannir de la terre, n'est-ce pas en vertu de ces paroles de Jésus-Christ? « Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Allez, enseignez toutes les nations, voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Lors donc que l'Eglise assigne à votre raison et à vos penchants des limites qu'il ne leur est pas permis de franchir, ne croyez pas que ce soit une autorisation usurpée à votre détriment par les premiers pasteurs : ils ne nous annoncent que ce qu'il est nécessaire de croire et de pratiquer pour être sauvé, que ce qu'ils sont obligés eux-mêmes de pratiquer et de croire; ils ne sont que les organes de l'Esprit saint.

Lorsque, prosternés aux pieds du prêtre, vous faites l'aveu pénible et humiliant de vos fautes et que vous attendez avec une confiance mêlée de crainte l'arrêt qui vous absout, ne pensez pas que ce soit par sa propre puissance qu'il exerce ce saint et redoutable ministère : car qui peut remettre les péchés si ce n'est Dieu seul? C'est au nom de Jésus-Christ, c'est par ses mérites que vos péchés vous sont remis; lui seul a pu confier ce pouvoir au prêtre.

Lorsque vous assistez aux saints mystères et que vous êtes témoins des honneurs rendus aux ministres des autels, n'allez pas croire qu'on veuille les rendre à leur personne; tous ces honneurs se rapportent à Jésus-Christ qui s'offre comme victime et comme rançon à Dieu son Père. Quand ses ministres seraient revêtus de lumière, plus purs et plus brillants que les astres suspendus à la céleste voûte, ils ne le seraient jamais trop pour annoncer au peuple le Dieu saint et redoutable dont ils sont les représentants. Mais en même temps, selon le langage de l'Apôtre, comme ces ministres sont choisis parmi les hommes et environnés de faiblesses, ils doivent offrir le sacrifice expiatoire aussi bien pour eux-mêmes que pour le peuple.

Ainsi quand ceux qui exercent la puissance spirituelle publient qu'elle ne

leur appartient pas, qu'ils ne sont que les dispensateurs des saints mystères, que Jésus-Christ est le seul pontife, la victime, le sacrificateur de la nouvelle alliance, que c'est lui qui remet les péchés et que les sacrements n'opèrent que par les mérites de ses souffrances et de sa mort ; pendant qu'ils disent comme le prince des apôtres : « Pourquoi avez-vous les yeux fixés sur nous comme si cet homme marchait en vertu de notre propre puissance? » (Act., III, 12) ou comme Paul et Barnabé : « Nous ne sommes que des hommes mortels comme vous, qui vous annonçons que vous devez renoncer aux vanités du siècle pour vous convertir au Dieu vivant » (Act., XIV, 14), pourquoi les dépositaires de la puissance temporelle se croiraient-ils le droit de se l'approprier ? Non, non, elle n'est ni leur ouvrage, ni celui de leurs semblables. Qu'ils en connaissent mieux la noblesse ! Sa source, c'est Dieu lui-même.

A vous seul, Seigneur, disait le prophète-roi, appartiennent la majesté et la puisssance : vous seul avez droit de régner et de commander à tous les princes de la terre ; en votre main sont la force et l'autorité, la grandeur et l'empire. C'est Dieu qui, ayant présent dans sa pensée éternelle toutes les nations, tous les siècles, désigne ceux qu'il destine à être les chefs des peuples. Il nomme un roi à Israël ; il le fait descendre du trône, et il y fait monter David : maître des cœurs et des événements, il donne selon son bon plaisir des maîtres à la terre. Ceux qui doivent régner sont élus de toute éternité dans ses décrets souverains. Les acclamations des peuples, le droit de naissance, les diverses formes de gouvernement ne font que déclarer aux nations ceux que Dieu a choisis pour les gouverner ; elles ne sont que les hérauts chargés de proclamer le choix du Seigneur; mais lui seul fait le choix et donne la puissance.

Sept ans passeront sur vous, dit Daniel à Nabuchodonosor, jusqu'à ce que vous reconnaissiez que le Très-Haut tient sous sa domination les royaumes de ce monde et qu'il les donne à qui il lui plaît. Vous régnerez sur nous, vous et votre fils, disait le peuple de Gédéon. Ni moi, ni mon fils, répondit cet homme illustre, ne régneront sur vous, mais ce sera le Seigneur. Dieu, disait la reine de Saba à Salomon, vous a fait asseoir sur son trône et vous a établi roi pour tenir sa place... Vous êtes digne, Seigneur notre Dieu, de recevoir gloire, honneur et puissance, parce que vous avez créé toutes choses et que c'est par votre volonté qu'elles subsistent. Le prince, dit l'Apôtre, est le ministre de Dieu. Jésus-Christ est le prince des rois de la terre, dit saint Jean. Vous n'auriez aucune autorité sur moi, disait le Sauveur à Pilate, si elle ne vous avait été donnée d'en haut.

O puissance légitime, puissance divine confiée à l'homme, je vous révère et m'incline devant votre sceptre : vous êtes la personnification terrestre de la puissance de Dieu même. L'oubli de cette consolante vérité est la seule cause de la répugnance qu'inspire le joug de l'obéissance ; ce funeste oubli enfante ces hardis systèmes d'indépendance qui sont comme les avant-coureurs de la révolte, des divisions scandaleuses, des révolutions également funestes aux empires et à la religion : car qui oserait résister aux puissances si on savait les considérer comme un reflet de celle du Créateur ?

Le lien sacré de la subordination est la séve féconde qui produit tant de merveilles au sein du monde social : il nous assujettit sans nous avilir, nous élève sans nous enorgueillir. A tous égards il est digne de notre amour. Par

lui, la soumission n'a plus rien d'avilissant, elle est anoblie et élève au rang des plus solides vertus; elle fait taire tous les murmures, triomphe de toutes les répugnances, car c'est obéir à Dieu que de se soumettre à une autorité légitime.

Aussi le chrétien fidèle ne voit-il que Dieu dans ses pasteurs, Dieu seul dans les maîtres du monde. C'est le souverain domaine de Dieu qu'on honore en la personne des dépositaires de l'autorité politique ou religieuse; c'est à Dieu seul qu'on se soumet en obéissant, et c'est alors à obéir qu'on met son bonheur et sa gloire.

Que les femmes soient soumises à leurs maris, dit l'Apôtre, comme au Seigneur; que les serviteurs soient soumis à leurs maîtres, comme le faisant pour le Seigneur; obéissez à vos conducteurs chargés de veiller au salut de vos âmes devant en rendre compte à Dieu. Que tout le monde soit soumis aux puissances supérieures, c'est Dieu qui a établi toutes celles qui sont sur la terre. Celui donc qui résiste aux puissances résiste à l'ordre de Dieu et attire la condamnation sur lui-même. Il est donc nécessaire de vous y soumettre non-seulement par la crainte du châtiment, mais aussi par devoir de conscience. Telle est, M. F., la doctrine de l'Apôtre. (Ephes., v; — Col., III; — Hebr., XLI; — Rom., XIII.)

Il n'appartient qu'à la vraie religion d'établir l'obligation de l'obéissance sur des principes si nobles et si solides. Oh! heureux les pontifes et les rois dont les subordonnés sont intimement persuadés et convaincus que toute autorité vient de Dieu!

### IIe POINT. — DEVOIRS ENVERS LES SUPÉRIEURS TEMPORELS.

L'autorité des souverains et des magistrats civils vient de Dieu : c'est par moi, nous dit-il, que les rois règnent et que les législateurs font des lois justes : *Per me reges regnant, et legum conditores justa decernunt.* (Prov., VIII, 15.) Volà pourquoi le respect et l'obéissance qui leur sont dus, sont appelés par Tertullien *la religion de la seconde majesté.* Ils ont, pour gouverner les peuples, la même autorité que Dieu donne aux pères et aux mères pour gouverner leurs enfants. Nous devons donc :

1° Les respecter comme étant les lieutenants de Dieu et revêtus de sa puissance pour le bonheur et la gloire de la nation. Ils sont, dit saint Paul, les ministres de sa justice pour punir les méchants; car ce n'est pas en vain qu'ils portent le glaive : *Non enim sine causa gladium portat; Dei enim minister est.* (Rom., XIII, 4.)

2° Leur obéir. Nous n'avons sur ce sujet qu'à écouter saint Paul, qui insiste de la manière la plus énergique sur ces devoirs si importants de la vie sociale. Que tout homme, dit ce grand apôtre, sans aucune exception de riche ou de pauvre, d'éclésiastique ou de laïc, soit soumis aux puissances supérieures, car il n'y a pas de puissance, de quelque nature et de quelque espèce qu'elle puisse être, soit d'empereur, de roi, de duc, de prince ou de président, dont Dieu ne soit l'auteur, parce qu'il est l'auteur de l'ordre, qui ne peut se maintenir sans la soumission à l'autorité. Quiconque donc résiste aux puissances, résiste à l'ordre même de Dieu et s'attire une terrible condamnation : *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit... Qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit.* (Rom., XIII, 1-2.) Saint Paul veut qu'on obéisse aux puissances établies, non pas seulement par la

crainte du châtiment, mais par un principe de conscience : *Non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam.* (Rom., XIII, 5.) L'obéissance forcée n'est d'aucun prix aux yeux du Seigneur. Dans nos relations avec nos supérieurs, il faut principalement envisager le Très-Haut, dont ils tiennent la place, l'honorant en leur personne et n'ayant d'autre but que de lui plaire dans les devoirs que nous leur rendons.

Ce que nous disons des puissances supérieures doit s'appliquer par proportion aux magistrats et autres personnes établies en dignité, auxquelles nous devons aussi respect, honneur et soumission, selon leur rang plus ou moins éminent.

Mais faut-il leur obéir aussi, s'ils nous commandent des choses injustes, contraires à la loi de Dieu ? Ah ! non, sans doute. C'est alors le cas de dire, comme les premiers chrétiens : Nous ne pouvons pas nous soumettre à ce que vous exigez, car il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Nous sommes bien dans la disposition de rendre à César ce qui est à César, mais à la condition expresse que César ne nous empêchera pas de rendre à Dieu ce qui est à Dieu. Que le prince porte des lois pour le maintien du bon ordre et la tranquillité de l'Etat ; qu'il exige notre argent et même notre sang pour l'indépendance du territoire, pour l'honneur et l'avantage de la nation, très-bien ; nous sommes prêts à tout ; mais il est une chose que nous ne pouvons sacrifier : ce sont les droits sacrés de la conscience. Il est une loi qui doit passer avant toutes les lois humaines, c'est la loi de Dieu : *Non obedio præcepto regis, sed legis.* (II Mach., VII, 30.) Mais, dans tous les cas, nous ne devons opposer qu'une résistance passive à des ordres injustes et tyranniques ; il n'est jamais permis de prendre les armes et de se révolter.

3° Prier pour eux. « Je vous conjure avant toutes choses, dit toujours le grand Apôtre, de faire des supplications, des prières, des vœux, des actions de grâces pour tous les hommes, pour les rois et pour tous ceux qui sont élevés en dignité, afin que nous menions une vie paisible et tranquille dans la piété et l'honnêteté : *Obsecro igitur primum omnium fieri obsecrationes, orationes,... pro regibus et omnibus qui in sublimitate sunt, ut quietam et tranquillam vitam agamus, in omni pietate et castitate.* » (Rom., II, 1-2.) Chacun doit contribuer pour sa part au bien public, dont l'accroissement dépend surtout des vertus et des lumières de ceux qui nous gouvernent. Nous devons prier le Seigneur d'éclairer les princes et les magistrats dans leurs délibérations, de leur donner la sagesse et la prudence indispensables pour bien administrer, la force pour l'exacte observation des lois et le maintien de la justice, le zèle pour l'honneur de la religion, en un mot, toutes les qualités nécessaires pour faire fleurir l'Etat et le conserver dans une honorable paix.

4° Payer l'impôt. Jésus-Christ lui-même l'a payé ; et saint Paul vous dit expressément : « Rendez à chacun ce qui lui est dû, le tribut à qui vous devez le tribut et l'impôt à qui vous devez l'impôt » : *Cui tributum, tributum, cui vectigal, vectigal.* (Rom., XIII, 7.)

C'est une dette que vous devez à la patrie, et sans l'acquit de laquelle il serait impossible de faire face à tant de services divers, indispensables pour le bon ordre de la société. Vous profitez de ses avantages ; vous devez en porter les charges en proportion de votre fortune.

Voilà les principaux devoirs des inférieurs envers les dépositaires de

l'autorité publique : devoirs que la religion commande, que le simple bon sens dicte et sans l'observation desquels on ne peut être ni bon chrétien ni bon citoyen. Mais ne semble-t-on pas quelquefois s'en jouer, surtout en ces temps de désordre, où tant d'idées folles bouillonnent dans la tête des hommes? On est bien obligé de plier sous la force brutale; mais songe-t-on à se faire un mérite devant Dieu de son obéissance? Que de gens ne rêvent que troubles, révolutions, discordes! Méfiez-vous de ces démagogues qui déversent sans cesse le mépris et la haine sur les riches, sur les puissants, sur toute autorité établie. Il se disent les amis du peuple; et, par le fait, peut-être même à leur insu, car nous ne voulons pas suspecter leur bonne foi, ils en sont les plus cruels ennemis. Soyez bien convaincus que leurs idées, si elles pouvaient se réaliser, ne feraient qu'entasser ruines sur ruines, les ruines de l'autel sur les ruines de tous les pouvoirs publics, et enfin la ruine entière de la patrie.

En parlant ici des devoirs des citoyens, ne devons-nous pas leur recommander celui qui, dans le temps où nous vivons, est de la plus haute importance, et qui peut le plus influer sur l'avenir de notre pays? Personne ne doute qu'il ne faille à la tête des affaires des hommes d'une moralité, d'une probité reconnues. Or, sous un gouvernement tel que le nôtre, c'est principalement par la voie des élections qu'on s'élève aux dignités: ce sont les élections qui ouvrent la porte aux plus honorables fonctions. Que les électeurs, animés de l'esprit de religion et de zèle pour le bonheur de la patrie, ne négligent donc jamais d'user des droits que la loi leur confère. Qu'ils soient exacts à aller, aux jours marqués, déposer avec calme et simplicité dans l'urne du scrutin, les noms des hommes que, dans leur conscience et devant Dieu, ils auront jugés les plus capables et les plus dignes de marcher à la tête du peuple français, ou de les représenter, soit aux assemblées législatives, soit dans les conseils de la commune ou du département. Si on laisse totalement envahir ces assemblées par des impies ou des incrédules, que deviendra parmi nous l'antique foi de nos pères? Comme le bien de la patrie est étroitement lié au bien de la religion, c'est faire à la fois acte de bon chrétien et de bon citoyen, que d'appuyer les candidats dont les antécédents sont un fidèle garant qu'ils ne faibliront jamais, quand il s'agira de défendre la cause sacrée de la foi. Hélas! on a tant d'ardeur pour des intérêts purement matériels; que n'a-t-on le même zèle pour l'honneur de la religion! On voit quelquefois des gens, d'ailleurs bien pensants, se tenir dans une tranquille réserve, sous prétexte qu'ils veulent vivre en paix, et qu'ils ne demandent rien au gouvernement. Mais quoi! n'ont-ils pas à lui demander qu'il améliore le sort du pays, qu'il protége l'Eglise, qu'il défende sa liberté contre d'injustes agressions? Electeurs chrétiens, soyez donc toujours fidèles à votre poste; la religion et la patrie réclament votre concours. Vous pouvez avoir vos sympathies pour tel ou tel parti politique, quand les candidats offrent d'abord les mêmes conditions de moralité et de religion; mais, dans le cas contraire, que vos sympathies soient toujours pour les citoyens les plus honorables. Au lieu de vous laisser circonvenir par des intrigues, par des promesses fallacieuses, consultez votre conscience; dites-vous à vous-mêmes: un tel est solidement chrétien, donc il aura ma voix. Cette obligation de concourir par son vote aux élections est tellement rigoureuse qu'un de nos savants prélats n'a pas craint d'affirmer « que l'omission habituelle des devoirs électoraux, quand elle est

fondée uniquement ou principalement sur la crainte de se gêner, de se déranger de ses propres affaires, de s'attirer des désagréments personnels, est en soi coupable non-seulement devant les hommes dans l'ordre social, mais devant Dieu, dans l'ordre spirituel et surnaturel, et que cette faute peut aller, par sa propre nature, jusqu'à compromettre grièvement le salut éternel. » (Mgr Parisis, *Cas de conscience.*)

---

# SERMON

POUR LA

# DÉDICACE DES ÉGLISES

PAR M. L'ABBÉ C. MARTIN, CHANOINE.

---

## PLAN

1^er^ POINT. — NOUS SOMMES LES TEMPLES DE DIEU.

Subdivisions.

1. Preuves d'après la philosophie et la théologie.
2. Preuves d'après la ressemblance.
3. Preuves d'après l'Ecriture et l'Eglise.

2^e^ POINT. — OBLIGATIONS QUE CETTE QUALITÉ DE TEMPLES DE DIEU NOUS IMPOSE.

Subdivisions.

1. La séparation.
2. La sainteté.

---

TEXTE : *Vos enim estis templum Dei vivi.* (II Cor., VI, 16.)

Saint Paul voulant nous faire connaître notre dignité et nous apprendre ce que nous a fait devenir le christianisme, dit que nous sommes « des temples du Dieu vivant. » Grande et sublime qualification! Est-il, sur la terre, rien de plus auguste que ces édifices sacrés où daigne venir résider le Maître du monde, où il reçoit nos sacrifices, nos louanges, nos prières, pour nous donner en échange ses bénédictions célestes et le gage du salut? Autant l'esprit de ténèbres nous avait abaissés, autant l'esprit de lumière, par Jésus-Christ, nous a élevés et nous a ennoblis. Autant le péché, par Adam, nous avait souillés, autant la justice, par l'Evangile, nous a purifiés et sanctifiés. Citernes desséchées, eaux de pestilence, nous sommes devenus des vases de sanctification, des piscines purifiées. C'est cette nature ainsi régénérée que l'Apôtre appelle un temple : *Vos enim estis templum Dei.* (I Hebr., II, 4.)

Rendons grâces à Dieu de la royauté sacerdotale qu'il nous a donnée dès ce monde, de la sainteté qu'il a communiquée à notre nature en la choisissant pour son sanctuaire. O Seigneur! si nous sommes votre temple, c'est donc que vous résidez en nous, selon ce que vous avez dit dans les Ecritures :

« J'habiterai en eux et je marcherai au milieu d'eux, je serai leur Dieu et ils seront mon peuple : *Quoniam habitabo in illis, et inambulabo inter eos et ero illorum Deus et ipsi erunt mihi populus.* » (II Cor., VI, 16.) Pour mettre nos sentiments en rapport avec cet enseignement, je vais essayer de montrer : 1° *Comment nous sommes les temples de Dieu;* 2° *ce que cette qualité nous impose.*

### Ier POINT. — NOUS SOMMES LES TEMPLES DE DIEU.

*1re subdivision. — Preuve tirée de la philosophie et de la théologie.*

Les philosophes appellent l'univers le grand monde, et l'homme le petit monde. Dieu, disent-ils, fit l'univers pour être le temple de sa majesté, et il mit l'homme au milieu comme un petit monde dans le grand monde, comme un petit temple dans un grand temple. Saint Grégoire de Nazianze, le grand théologien d'Orient, a trouvé cette appréciation injurieuse à la dignité de la nature raisonnable, et il a converti cette proposition en disant, contrairement à la philosophie, que l'homme est un grand monde dans le petit monde : *Alterum quemdam mundum in parvo magnum.* (*Orat.* 38.) Cette belle idée de saint Grégoire, plus juste que celle de la philosophie, va admirablement à mon sujet. En effet, là est le grand monde où il y a plus d'étendue ; là est le grand temple où il y a plus de capacité. Or, la pensée humaine est plus vaste que le ciel et la terre ; elle est donc à juste titre le grand monde, le grand temple. Mais si l'homme est le grand monde, il est aussi à juste titre le grand temple ; il mérite mieux ce nom que l'univers, car toute la nature matérielle, incapable d'intelligence et de parole, se ramasse et s'assemble dans lui qui voit et comprend ; plus encore, il n'est pas seulement le temple, mais il est encore l'adorateur de Dieu pour le reste des créatures qui, dit saint Augustin, n'étant point capables de connaître, se présentent à lui pour l'inviter à rendre à Dieu l'hommage pour elles : *Pro eo quod nosse non possunt, quasi innotescere velle videntur.* (*De Civit. Dei*, l. XI, c. 27.)

Ainsi, et d'après la philosophie et d'après la théologie, dont j'ai cité le premier docteur, par sa création l'homme est le temple de Dieu.

*2e subdivision. — Preuve tirée de la ressemblance.*

Nous reconnaîtrons mieux la vérité de ceci en établissant le parallèle. Qu'est-ce qu'un temple ? La maison du Seigneur ; mais nous avons été dès le commencement la maison que Dieu s'est bâtie. — Le lieu où Dieu réside ; mais Dieu réside tellement en nous que son image y est toujours vivante. — Une maison de prière, *domus orationis ;* mais est-il un plus parfait sanctuaire pour l'oraison que notre cœur ? — L'édifice où est l'autel des holocaustes ; mais c'est surtout notre âme par ses aspirations, notre bouche par ses chants qui offrent à Dieu le sacrifice de louanges : *Sacrificium laudis.* Il y a en nous un autel, notre cœur ; il y a en nous une chaire, un Sinaï d'où le Seigneur annonce sa parole, c'est l'inspiration de la grâce ; il y a en nous un tribunal pour le jugement du péché, c'est la conscience qui le brise par la contrition. Une seule différence entre les deux temples que je compare, c'est que l'un est de pierre morte, et l'autre, au contraire, est construit avec des pierres vivantes, avec nos âmes unies à nos corps, comme le dit l'Eglise dans une de ses hymnes : *vivis ex lapidibus*, en parlant du temple céleste dont celui-ci est l'image.

Mais ce qui surtout a fait de notre nature un temple plus encore que la création, c'est ce qui s'opère en nous dans le cérémonial catholique. Par le baptême, Jésus-Christ, souverain pontife, nous consacre à l'adorable Trinité, au Père, au Fils, au Saint-Esprit. En nous marquant du signe de sa

croix, il met le signe du salut au frontispice. L'huile sainte de la confirmation continue la dédicace. La pénitence purifie ce temple, que les vendeurs ont profané ; l'Eucharistie est déposée religieusement dans le tabernacle. La prière, effusion de l'âme, passe par les lèvres, sanctifiant ainsi notre double substance. Nous sommes devenus l'arche d'alliance ; car les tables de la loi et la manne sont également déposées dans notre cœur. Nous sommes le Saint des saints, où le Seigneur fait entendre ses oracles. Nous sommes le cénacle où l'Esprit divin s'abaisse ; c'est bien ce que veut dire l'Apôtre quand il s'écrie : Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous? *Nescitis quia templum Dei estis, et Spiritus Dei habitat in vobis ?* (I Cor., III, 16.)

3e *subdivision. — Preuve tirée de l'Ecriture et de l'Eglise.*

1° Les Ecritures sont pleines de semblables expressions qui nous rappellent ce que Dieu a fait de nous par la communication de l'Esprit saint, par le don de la foi, par l'effusion de sa grâce, par la réception des sacrements : *Sed abluti estis, sed sanctificati estis, sed justificati estis in nomine Domini nostri Jesu Christi in Spiritu Dei nostri.* (I Cor., VI, II.) Vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par l'Esprit de notre Dieu.

*Unctionem habetis a Sancto*, disait saint Jean. (I Joan., II, 20.) Vous avez reçu l'onction du Saint.

C'est pourquoi, concluait saint Paul, vos membres sont les temples de l'Esprit saint : *Membra vestra templum sunt Spiritus sancti.*

2° Oui, nous sommes les temples du Saint-Esprit, M. F., l'Eglise nous le montre et dans son enseignement et dans sa pratique.

Pourquoi a-t-elle élevé, pourquoi a-t-elle recueilli avec respect le sang des martyrs ? Pourquoi a-t-elle placé sur ses autels leurs ossements en nous commandant la vénération pour ces reliques précieuses ? parce qu'ils ont été les temples du Dieu vivant ; parce qu'ils ont été des vases d'élection sanctifiés par l'Esprit saint.

Pourquoi nous recommande-t-elle tant le respect pour nos personnes ? pourquoi le péché est-il appelé le plus souvent une souillure, *labes*, *macula*, une profanation ? parce que nous sommes le sanctuaire du Dieu saint.

Nous lisons de Léonide, père d'Origène, que durant la nuit, pendant que l'enfant dormait, il allait religieusement appuyer ses lèvres sur sa poitrine, disant qu'elle était le tabernacle de l'Esprit saint. Un saint pontife martyr, la veille de sa mort, dans sa prison, immola l'Agneau sans tache sur son cœur, pensant que cet autel vivant serait digne de l'holocauste. Ne sentez-vous point en vous-mêmes qu'en vérité Dieu est en vous, qu'il réside dans vos âmes, que vous êtes la tente où il repose quand il descend sur la terre, que vous êtes réellement son sanctuaire ?

Saint Bernard, prêchant sur la dédicace des églises, dit que c'est notre fête : *Nostra est, quia de ecclesia nostra* : fête de notre église, c'est-à-dire de notre personne, de nos membres : *Magis autem nostra quia de nobis ipsis.* Quelle sainteté voulez-vous qu'aient les pierres de vos temples, continue-t-il, pour que vous célébriez la solennité en leur honneur? Toute la sainteté qu'elles ont vient de vous ; ce sont vos personnes, vos membres qui la leur communiquent. Mais pour ces membres, qui doutera de leur sainteté, puis-

qu'ils sont les temples du Saint-Esprit. Ainsi vos âmes sont sanctifiées par l'Esprit de Dieu, vos corps par vos âmes, et les temples le sont par vos corps : *Sancta est, etiam propter corpora, domus.*

## IIe POINT. — OBLIGATIONS QUE CETTE QUALITÉ DE TEMPLES DE DIEU NOUS IMPOSE.

Deux obligations naissent de la dignité où Dieu nous a élevés en faisant de nous des temples. La première est *de nous séparer du profane ;* la seconde est *de vivre dans la sainteté.*

### 1re *subdivision. — La séparation.*

Quand une église est construite, le pontife en fait la dédicace. Par cette cérémonie, qui consiste en aspersions, ablutions, onctions, bénédictions, le monument est séparé des édifices profanes, il est revêtu publiquement de son caractère sacré, il entre conplétement dans sa signification; il est dès lors plus qu'une maison vulgaire, qu'un palais, il est la maison de Dieu, l'édifice sacré de la contrée.

Il en est ainsi de nous en devenant chrétiens; nous sommes séparés du profane. Par le baptême, nous renonçons à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, c'est-à-dire au monde et à ses plaisirs : *Nolite diligere mundum neque ea quæ in mundo sunt*, dit saint Jean dans sa première Epître (Joan., II, 15), parce que, continue-t-il plus loin, le monde est sous l'empire de l'esprit malin, c'est-à-dire de l'esprit profane et souillé : *Mundus totus in maligno positus est* (*ibid.*, V, 19), et vous ne lui appartenez plus, comme avait dit le Sauveur : *Vos de mundo non estis.* (Joan., XV, 19.)

Les saints Pères voulant détourner les fidèles des divertissements profanes, ne leur disaient point autre chose sinon que, devenus chrétiens, ils étaient le temple purifié, séparé, sanctifié, leur citant ces paroles de l'Apôtre : *Quæ autem conventio Christi ad Belial? aut quæ pars fideli cum infideli? Quis autem consensus templo Dei cum idolis? Vos enim estis templum Dei* (II Cor., VI, 15-16.) Quel accord peut-il y avoir entre Jésus-Christ et Bélial? Quelle société entre le fidèle et l'infidèle? Quel rapport entre le temple de Dieu et des idoles? Car vous êtes le temple du Dieu vivant. *A theatro separamur*, s'écriait Tertullien : ce mot énergique disait tout aux fidèles ; il tranchait, il faisait la division, il montrait les deux camps, les deux temples, celui des idoles, de la chair, du monde : *theatrum;* et le temple de Dieu, les vases sanctifiés par l'onction du Saint : *Unctionem habetis a Sancto.* (I Joan., II, 20.) Il y a deux sortes de séparations à opérer en nous : la séparation intérieure et la séparation extérieure. La première est une séparation d'esprit et de cœur : elle consiste à retirer son âme du tumulte, à l'entourer d'une haie, comme dit l'Ecriture, afin que le souffle pestilentiel n'arrive pas jusqu'à elle, que les souillures du mal ne puissent point l'atteindre ; à la maintenir dans le détachement des biens présents pour qu'elle ait toujours en vue ceux de l'avenir.

La seconde est une séparation corporelle : elle consiste à s'éloigner du danger, à fuir les occasions, à mettre sa personne à l'abri du péché.

Quand la grâce du christianisme a pu agir efficacement sur les hommes, elle les a portés à ces séparations. Que sont ces retraites que s'imposent

chaque année les âmes occupées de leur salut? des séparations intérieures : *ducam eam in solitudinem*, dit l'Esprit saint : c'est là que, loin du bruit, loin des affaires, loin des hommes, il parle à leur cœur pour le sanctifier.

Qu'a été la Thébaïde? Que sont les monastères? des séparations intérieures, c'est-à-dire spirituelles et corporelles : un Antoine vend ses biens, les donne aux pauvres et s'en va nu au désert; un Arsène quitte la cour pour aller vivre dans la solitude; une Mélanie, une Paule se dépouillent de leurs richesses pour aller vivre loin du monde dans la pauvreté : voilà la séparation. Ces chrétiens et ces chrétiennes mirent ainsi à l'abri de toute profanation le temple de l'Esprit saint, leurs membres sanctifiés; ils laissèrent le monde auquel ils avaient renoncé à leur baptême ; ils portèrent au désert l'arche sainte afin qu'elle ne tombât point aux mains des Philistins.

Quelles sont nos séparations, à nous, chrétiens? Comment gardons-nous notre temple? détachons-nous notre esprit des richesses terrestres, des plaisirs, des vanités? châtions-nous nos membres, leur donnant, en échange de voluptés qu'ils recherchent, des mortifications qu'ils repoussent. Nous renonçons-nous, portons-nous notre croix? Voilà la séparation véritable et efficace, voilà ce que nous impose le nom de chrétien. Ah! profanation! ces temples baptisés sont devenus des temples d'idoles. Baal est sur l'autel et reçoit l'encens. Je vis, dit le prophète, le temple et le sanctuaire, et je m'aperçus, chose abominable, que chacun y érigeait son idole : *Idolum zeli.* (Ezech., VIII, 5.) Ils tournaient le dos à l'autel et adoraient le soleil levant, et d'autres dans l'ombre pleuraient Adonis : *plangentes Adonidem.* (*ibid.*, 14.) N'est-ce pas ce que nous faisons, M. F.! Le Dieu que nous adorons dans notre sanctuaire, n'est-ce pas le soleil levant, c'est-à-dire la fortune naissante, la richesse, l'opulence, la gloire? Ne prostituons-nous pas notre encens à Adonis, c'est-à-dire à l'idole de la chair, aux formes, à la beauté, à la grâce, aux voluptés sensuelles?

Armez-vous de fouets comme votre Maître, que votre voix retentisse comme celle du tonnerre, entrez dans ce temple, il vous appartient, frappez les vendeurs, chassez, renversez leurs tables d'iniquité, séparez l'impur du sacré : *Segregate* (Act., XIII, 2); que Dagon, le Dieu profane, tombe et se brise; que le feu du ciel consume et Adonis et Baal, et que votre sanctuaire soit purifié.

2e *subdivision. — La sainteté.*

La deuxième obligation est de vivre dans la sainteté.

La sainteté est tellement le caractère distinctif du temple, que David ne fait qu'une seule dénomination des deux choses dans ses psaumes : *Adorabo ad templum sanctum tuum* (Ps. v, 8), dit-il : *Dominus in templo sancto suo* (*ibid.*, x, 5); *sanctum est templum tuum* (*ibid.*, LXIV, 5); *polluerunt templum sanctum tuum*, etc. (*Ibid.*, LXXVIII, 18.)

Or, ce caractère doit être le vôtre, chrétiens, puisque d'après la foi vous êtes des temples spirituels. C'est pourquoi saint Paul appelle les fidèles de Corinthe des saints : *Ecclesiæ Dei quæ est Corinthi, vocatis sanctis.* (I Cor., I, 2.) Tout édifice construit en Jésus-Christ, dit-il aux Ephésiens, doit s'élever jusqu'à devenir un temple saint pour le Seigneur : *Crescit in templum sanctum in Domino.* (Eph., II, 21.)

Que si nous apprenons de la foi, dit Bossuet, que nos corps sont les temples du Saint-Esprit, suivons le conseil de l'Apôtre : Possédons en honneur

ce vaisseau fragile et non pas dans les passions d'intempérance comme les Gentils qui n'ont pas de Dieu ; car Dieu ne nous a point appelés pour être impurs, mais pour être saints. (I Thess., iv, 4-7.)

Notre qualité de temples de Dieu exige tellement la sainteté que l'Apôtre parle du châtiment dont Dieu frappera, poursuivra celui qui y manque : Si quelqu'un, dit-il, viole le temple de Dieu, Dieu le perdra sans miséricorde; car le temple de Dieu est saint et c'est vous qui êtes ce temple : *Si quis templum Dei violaverit, disperdet illum Deus.* (I Cor., iii, 17.)

Ainsi, la sainteté doit être notre apanage : sainteté dans notre esprit, c'est-à-dire destination de toutes les facultés de notre âme à un usage plus saint ; sainteté dans notre corps, « en faisant servir nos membres à la justice par notre sanctification, » selon les expressions de saint Paul : *Ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem.* (Rom., vi, 19.)

La sainteté étant le but de notre vie, Dieu a pris soin de nous en entourer, de nous en combler, si je puis ainsi parler; il a établi une religion sainte, un enseignement saint, une Eglise sainte, des sacrements donnant ou restituant la sainteté, et il a fait de nous-mêmes le cénacle de cette sainteté. Admirable vocation !

Faisons nos efforts pour y correspondre. Mettons à notre temple une garde. Ce sera la crainte, la vigilance, qui est la gardienne de l'innocence, dit saint Cyprien : *Sit tantum timor, innocentiæ custos.* (*Ep. ad Donat.*) Que la chasteté en soit la prêtresse, d'après cette expression de Tertullien : *Illato in nos et consecrato Spiritu sancto ejus templi æditua antistita pudicitia est.* (*De Cultu fem.*, l. II.) Ornons-en le dedans et le dehors : le dedans par la tempérance et la mortification de l'esprit; le dehors par la modestie et la macération de la chair; faisons fumer sur son autel un encens céleste, celui d'une prière fervente, des aspirations ardentes, des feux de la charité.

Glorifiez et portez Dieu dans votre corps, dit l'Apôtre : *Glorificate et portate Deum in corpore vestro.* (I Cor., vi, 20.) Soyez son vénérable sanctuaire en cette vie afin que vous soyez trouvés dignes un jour d'entrer dans le temple éternel, où, contrairement à ce qui est en ce monde, vous serez alors le petit temple dans le grand temple, l'homme dans Dieu...

---

## MATÉRIAUX

Sommaire : I. Sujets principaux de la chaire relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — II. Sujet de cet Évangile le plus approprié au texte et aux besoins actuels. — III. Traits historiques. — IV. Plans divers. — V. Prédication des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche — VI. Esprit religieux de ce dimanche et de la semaine. — VII. Annonce des fêtes de la semaine. — VIII. Auteurs à consulter.

### I. — SUJETS PRINCIPAUX DE LA CHAIRE

relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — Leurs caractères et sources.

1. Devoirs envers l'autorité : *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari.* Nous avons donné un sermon excellent sur cette matière. On peut traiter des deux autorités ou puissances, spirituelle et temporelle, ou simplement de l'autorité temporelle comme l'indique le texte.

2. Hypocrisie : *Quid me tentatis hypocritæ?* Matthias Faber fait cette exposition : Hypocritarum nequitia ostenditur : 1° sunt dupliciter mali ; 2° Deum deci-

pere tentant; 3° opera sua bona perdunt; 4° difficile convertuntur; 5° provocant in se iram Dei.

3. Culte des images : *Cujus est imago hæc?* Le même auteur tire de ce texte le plan suivant sur le culte des images : Sanctarum imaginum cultus comprobatur : 1° ex Scriptura; 2° ex usu Ecclesiæ; 3° ex ratione; 4° ex earum varia utilitate; 5° ex odio cacodæmonis in imagines; 6° ex punitione iconoclastarum; 7° ex miraculis in comprobationem earum factis.

4. Restitution : *Reddite ergo.* Quelques-uns traitent aujourd'hui de la restitution. Voici un bon plan de La Selve. (*Conc. 14 in Adventu*) : Aliena sunt restituenda : 1° *necessario;* non enim dimittetur peccatum nisi restituatur ablatum; 2° *cito,* propter lucrum cessans et damnum emergens; 3° *totaliter.*

5. Dédicace. C'est ordinairement en ce dimanche que se célèbre la fête de la *Dédicace.* Pour ce motif nous avons donné un sermon sur ce sujet. (*Voir* ce même sujet traité au *Panorama des Prédicateurs,* t. II, p. 57.)

## II. — SUJET DE CET ÉVANGILE LE PLUS APPROPRIÉ AU TEXTE ET AUX BESOINS ACTUELS.

### Devoirs envers l'autorité.

Choix du sujet. Le texte clair et formel : *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari,* fixe pour ce dimanche le sujet : *Devoirs envers l'autorité*, ou *Devoirs envers les puissances.* Sous le prétexte faux qu'il est politique, ce sujet n'est presque plus exposé publiquement aujourd'hui dans nos chaires. C'est dévier de la bonne tradition qui veut que toute question religieuse et morale soit développée au peuple. L'importance de celle-ci est marquée dans la vie pratique. Les Etats ne subsistent qu'au moyen d'un gouvernement; tout gouvernement implique une autorité qui, d'un côté, a des devoirs à remplir, et de l'autre, en impose aux subordonnés. Le répertoire de la chaire comprenant tous les devoirs, doit maintenir celui-ci à son rang.

Jamais plus d'opportunité pour un pareil thème. Les sociétés actuelles sont en lutte avec l'autorité; il n'y aura de paix que lorsque l'équilibre des droits sera établi par de bonnes lois et que le sentiment des gouvernants et des gouvernés sera avant tout à l'accomplissement de leurs devoirs réciproques. Nul, mieux que le pasteur, ne concourra à amener ce précieux résultat, s'il sait prendre ce sujet en ange de conciliation qui se place entre les deux mondes pour prêcher avec amour la concorde et le respect des principes.

Manière de le traiter. — Dans le sermon qui précède nous avons divisé la matière en deux points : 1° Origine sacrée de l'autorité; 2° devoirs envers l'autorité. On pourrait ne traiter que la seconde partie, qui suffirait à une instruction. Dans un auditoire un peu raisonneur et éclairé la première sert admirablement d'entrée. Elle élève l'esprit vers les principes éternels de commandement et d'ordre qui gouvernent l'univers, comme les Etats et les sociétés.

Cette instruction faite une fois par an sera très-écoutée, car elle a toujours un cachet de nouveauté et d'actualité, tant elle touche aux choses vives du temps. Les autorités locales voyant que leur excellent pasteur leur vient en aide, se prendront pour lui d'une sympathie sincère, les administrés apprenant que l'autorité civile a aussi une origine sainte la vénéreront, s'y soumettront sans murmure, et on verra s'établir la bonne harmonie qui fait les sociétés solides et durables.

## III. — TRAITS HISTORIQUES.

### Sur les devoirs envers l'autorité.

1. Sous le gouvernement de ses rois, le peuple d'Israël fit toujours preuve d'une grande fidélité; il agit encore de même lorsqu'il fut tombé sous la domination des souverains de Rome.

2. Marie et Joseph, vivant à Nazareth, qui était le lieu de leur naissance, furent toujours soumis aux lois de l'empire. Malgré les difficultés du voyage, ils se rendirent à Bethléem pour s'y faire inscrire, conformément aux lois alors en vigueur.

3. Le Fils de Dieu nous donne lui-même cet avertissement : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » (Matth. XXII, 21.) Jésus avait voulu faire entendre que toute puissance vient de Dieu, lorsque, s'adressant à Pilate, il lui dit : « Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous avait été accordé d'en haut. »

4. Les apôtres s'efforcèrent constamment d'inspirer aux chrétiens un grand respect et une profonde vénération ponr les princes et ceux qui tiennent leur place. Saint Pierre écrit à ce sujet (I Petr., II, 13, etc.) : « Soyez soumis pour l'amour de Dieu à tout homme qui a autorité sur vous, soit au roi comme au souverain, soit aux gouverneurs comme à ceux qui sont envoyés de sa part pour punir ceux qui font mal et pour traiter favorablement ceux qui font bien. Rendez à tous l'honneur qui leur est dû : aimez vos frères, craignez Dieu, honorez le roi. » Saint Paul écrit de même dans ses épîtres (Rom., XIII, 1, etc.) : « Que tout le monde se soumette aux puissances supérieures; car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et c'est lui qui a établi toutes celles qui existent. Celui donc qui résiste aux puissances résiste à l'ordre de Dieu, et ceux qui y résistent attirent sur eux une juste condamnation. »

5. Imitant l'exemple des apôtres, leurs disciples s'efforçaient aussi d'inspirer aux chrétiens des sentiments de respect et d'estime pour l'autorité. Saint Ignace, l'un des disciples de saint Jean, écrivait (*Epist. ad Smyrn.*) : « Il est de votre devoir d'honorer l'empereur; que personne ne s'élève au-dessus de lui, que nul ne se croie être son égal. »

6. Tertullien, dans son *Apologie des chrétiens* qu'il envoya au sénat romain, écrit entre autres choses : Je puis dire avec raison que l'empereur nous appartient plus à nous (chrétiens) qu'à vous autres (païens), puisqu'il a été établi par notre Dieu.

## IV. — PLANS DIVERS.

### 1er PLAN SUR LES DEVOIRS ENVERS L'AUTORITÉ.

(Matthias Faber).

DE OFFICIO SUBDITORUM ET MAGISTRATUS ERGA SE MUTUO :

1. Subditi honorent et ament magistratum; — magistratus non contemnat subditos.
2. Subditi magistratum timeant; — magistratus gerat non ut timeatur.
3. Subditi obediant suis superioribus; — magistratus ita præsit ut obediatur.
4. Subditi sint grati superioribus; — magistratus vigilet pro subditis.
5. Subditi subleveut magistratum; — magistratus moderetur exactiones.

—

### 2e PLAN.

(Le même).

DAMNATUR INOBEDIENTIA ET REBELLIO CONTRA SUPERIORES, ET MAGISTRATUS; PER EAM OFFENDITUR :

1° Deus; — 2° magistratus; — 3° proximus; — 4° ipse rebellis.

—

## V. — PRÉDICATION

des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche.

Saint Jean Chrysostôme a une homélie spéciale sur la *Soumission due à la puissance temporelle.* Il y cite les passages propres de saint Paul qui s'y rapportent, puis il passe à une seconde considération en ces termes : « Ce n'est pas assez d'avoir mis l'autorité sous la sauvegarde de la majesté de Dieu lui-même, l'Apôtre en fait voir encore l'utilité. » De l'origine divine et de l'utilité de cette autorité il conclut aux devoirs qui incombent aux subordonnés.

Saint Ambroise et Saint Augustin appliquent le texte *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari* aux exactions, aux rapines et stipendiis militum.

Saint Bonaventure dit sur le *Reddite* que Dieu exigera quatre sortes de comptes du pécheur : 1° recte sibi reddi in hoc mundo dignam satisfactionem ; 2° in extremo suam imaginem ; 3° in judicio rectam rationem ; 4° et in inferno æternam punitionem.

### VI. — ESPRIT RELIGIEUX DE CE DIMANCHE ET DE LA SEMAINE.

Colloque pour la congrégation ou la prière du soir.

DEVOIRS ENVERS L'AUTORITÉ.

« Montrez-moi, leur dit Jésus-Christ, la pièce d'argent qu'on donne pour le tribut ; » et comme on lui présentait un denier, il ajouta : « De qui est cette image et cette inscription ? — De César, lui dirent-ils. Alors Jésus leur répondit : « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Voilà ces malheureux qui se trouvent pris dans le piége qu'ils ont tendu devant Jésus-Christ. Ils sont obligés de convenir que l'empereur romain, dont l'image est empreinte sur la monnaie qui a cours dans leur pays, exerce évidemment son empire sur la Judée ; que, dès-lors, ils sont les sujets de ce prince, et que Dieu qui a permis cette conquête, ordonne de payer le tribut au chef de l'empire. Que répondre à cette parole si simple en apparence, mais qui renferme le précepte divin de la soumission aux puissances de la terre, et la défense de prêcher la révolte contre l'ordre établi par la divine Providence ? En répondant ainsi à ceux qui étaient venus l'interroger, Jésus-Christ ne fournit aucun prétexte à ses ennemis de le décrier parmi le peuple. Les Juifs sont les sujets de César, qu'ils payent le tribut ; les Romains lèveront ce tribut, et ils ne pourront pas accuser Jésus-Christ d'avoir prêché contre le gouvernement de l'empereur.

Mais à cette première leçon, le divin Maître en ajoute une autre qui a la plus grande importance. Comme sujets des rois de la terre, obéissez et payez le tribut ; l'ordre des sociétés civiles exige cette obéissance ; Dieu qui en est l'auteur vous interdit les insurrections, les conspirations et les révoltes, cela est indubitablement vrai. Mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est que vous devez aussi rendre à Dieu ce qui est à Dieu. La société civile est pour les choses du temps, la société religieuse est pour les biens de la grâce, pour le culte de Dieu et pour l'éternité. Or, comme l'âme est au-dessus du corps, la vie future au-dessus de la vie présente, Dieu au-dessus de l'homme, vous n'oublierez pas, tout en obéissant à la loi du prince, que votre conscience est à Dieu, qu'il y a un code divin, l'Evangile, dont les principes sont éternels, et que rien ne saurait abroger. Ainsi l'Eglise étant l'infaillible interprète de la loi sainte dont son divin fondateur l'a rendue seule dépositaire, c'est elle que vous consulterez, c'est elle qui règlera votre conduite.

### VII. — ANNONCE DES FÊTES DE LA SEMAINE.

Fête de la Présentation de la sainte Vierge.

Marie ayant atteint l'âge de trois ans, fut présentée au temple, pour y être dévouée au service du Seigneur, et s'y occuper saintement dans tous les exercices de piété. Saint Joachim et sainte Anne l'y conduisirent, pour la rendre à Dieu de qui ils la tenaient, et pour accomplir le vœu qu'ils avaient fait de la consacrer à sa divine majesté. Elle monta avec une merveilleuse ferveur les quinze degrés du temple, se prosterna et s'offrit en holocauste à son souverain Maître, l'adorant profondément et se consacrant entièrement à lui, par le vœu de virginité perpétuelle. Pendant onze ans qu'elle servit dans le temple, elle n'eut d'autres soins, d'autres pensées, que de devenir de plus en plus agréable à son Créateur, et de

croître sans cesse en justice et en sainteté. Saint Ambroise assure que tous les pas qu'elle faisait étaient autant d'actes de vertu. Elle avait sans cesse devant les yeux cette sentence du Sage : « Faites excellemment toutes vos œuvres ; » car toutes les siennes étaient admirables, et au-dessus de toute imitation. Sa vie était commune au-dehors, mais divine au-dedans. L'amour le plus parfait était l'unique mobile de toutes ses actions ; de sorte que Marie cachée dans le temple, obéissant aux prêtres, travaillant de ses mains, gardant le silence ou conversant avec une humble douceur, méritait plus que tous les saints et que les apôtres mêmes, en convertissant le monde. Elle y multiplie tellement le trésor de ses mérites, que le Roi des rois voyant une créature si accomplie, voulut l'avoir pour sa mère et se revêtit en elle de notre humanité.

Nous devons admirer en cette fête les dispositions du cœur de Marie, et reconnaître combien il est important de nous donner à Dieu de bonne heure, de lui consacrer notre jeunesse ; comme le temps le plus pur, le plus innocent et le plus avantageux pour nous former au bien. Le généreux sacrifice de saint Joachim et de sainte Anne, nous fait voir que nous devons nous arracher à la nature, sacrifier au Seigneur ce que nous chérissons le plus, faire un ferme propos de ne vouloir que ce qu'il veut, de ne désirer que ce qu'il aime, et de ne lui refuser jamais rien de ce qui peut contribuer à sa gloire. L'empressement de Marie à monter les degrés du temple, doit nous engager à entrer promptement dans les voies du salut, et à avancer tous les jours de plus en plus dans le chemin de la perfection. Enfin sa vie retirée et laborieuse doit nous inspirer du goût pour la prière, le silence, la retraite et le travail.

Renouvelons en ce jour la profession que nous avons faite d'être tout à Dieu, promettons-lui d'être fidèles aux engagements de notre vocation, et de lui conserver notre cœur dans la pureté et la charité. Pour cet effet ayons soin de nous munir en toute rencontre, d'humilité, de modestie, de tempérance et de recueillement. Prions la Reine des vierges de purifier elle-même notre cœur de tout penchant aux créatures, et de nous rendre doux et chastes ; de nous faire imiter en ce jour la perfection et la perpétuité de son sacrifice, afin que nous nous donnions à Jésus-Christ avec les mêmes dispositions, et que le feu de son amour brûle et détruise en nous tout ce qui n'est pas de lui et pour lui.

Une excellente pratique pour tous les jours de notre vie est de faire un acte d'offrande d'abord en nous éveillant, de toutes les pensées, paroles et actions que nous pourrons faire pendant la journée, de les mettre sous la protection de Marie, et de renouveler surtout en cette fête les promesses que nous avons faites dans notre baptême.

### VIII. — AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. J. Chrysostôme, hom. 70 in Matth. — S. Ambroise, l. IX, in Luc., c. xx. — S. Hilaire, Comm. in Matth., c. xxiii. — S. Augustin, in Pss. v ; xxxvii ; xciv, cxvi ; — Ep. 127 ; Tr. 41 in Joan ; — serm. 13, 62, 90 ; — Contra Cresconium. — Le V. Bède, hom. de Temp.

PRONISTES.

Matthias Faber, Grisot, Reguis, sur les Devoirs envers l'autorité. — Chevassu, Billot, sur la Restitution. — Thiébaut, sur les Conversations.

## VINGT-TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

# PRONE SUR LA PERSÉVÉRANCE

PAR M. L'ABBÉ C. MARTIN, CHANOINE.

## PLAN

1er POINT. — MOTIFS DE PERSÉVÉRANCE.

Subdivisions.

1. Notre promesse.
2. Grandeur dans l'accomplissement de cette promesse.

2e POINT. — MOYENS DE PERSÉVÉRANCE.

Subdivisions.

1. La prière.
2. Les bonnes compagnies.
3. La communion.
4. La dévotion à la sainte Vierge.

TEXTE : *Impone manum tuam super eum et vivet.* (Matth., IX, 18.)

Quelque étroite et difficile que paraisse la voie du Seigneur, il est peu d'hommes qui, durant le cours de leur vie, ne cherchent à y rentrer quand ils s'en sont écartés. Las de marcher dans les boues du vice; chemins larges et grands en apparence, mais mauvais et pleins d'abîmes, il est peu de chrétiens qui ne désirent revenir au sentier qui mène au royaume de Dieu. Le mal n'a rien de grand et de sublime, il n'est séduisant qu'en un moment de folie; redevenus calmes on en a un profond dégoût. Le mal ne donne aucun bonheur malgré ses libres jouissances, et nous revenons à vous, Seigneur, honteux de nos égarements, indignés de nos faiblesses.

Au reste, le bercail du pasteur est toujours ouvert, et chaque jour il y rentre quelque brebis qui errait sur la montagne; la piscine du salut a toujours des eaux, et chaque jour quelque paralytique, quelque lépreux vient s'y laver pour y recouvrer la santé. Pécheurs, vous vous convertissez encore; chrétiens indifférents et lâches, par intervalle vous revenez à Dieu. Mais que sont ces retours? que sont ces repentirs? Ces conversions sont-elles durables? Ces promesses faites à Dieu de lui demeurer fidèle, les gardons-nous toujours? Les conversions sont rares, et la persévérance dans la voie du salut est encore plus rare. Il y a un perpétuel mouvement dans la maison de Dieu, les uns entrent, d'autres sortent; bien peu demeurent fidèles autour des tabernacles du Seigneur. La société des élus se réjouit avec les anges et la cour céleste du retour d'un pécheur dans son sein; mais plus souvent elle se trouble et s'alarme de la défection de ceux qu'elle croyait fidèles. Oublier ses promesses, faire désertion à Dieu, à l'Eglise, à ses croyances, n'est-ce pas ce qui arrive journellement parmi les chrétiens? Quand est venu le temps de Pâques, vous avez fait trêve avec vos péchés, vous avez promis de sortir des voies du crime, vous êtes allés au pied de l'autel prendre part au festin des enfants de Dieu. Combien y en a-t-il encore parmi vous qui aujourd'hui seraient dignes de manger la pâque? Combien d'entre vous ont conservé la robe nuptiale? Combien d'entre vous sont encore assez purs pour s'asseoir au banquet des anges? Vous vous êtes convertis; où sont les fruits de votre conversion? Vous aviez fait à Dieu des protestations d'amour et de fidélité. Où est votre persévérance?

Ah! la persévérance, cette grande vertu du chrétien, c'est celle qui vous a manqué, c'est celle qui chaque jour vous abandonne.

La persévérance, cette vertu sans laquelle l'homme n'est rien, l'homme ne réussit à rien dans les affaires de ce monde, vous ne l'avez pas gardée avec plus de soin pour des affaires plus importantes.

Il y a là un grand mal, M. F.; ces retours et ces rechutes, cette perpétuelle fluctuation entre le bien et le mal, ces inconstances, ces infidélités à vos promesses offensent Dieu, et il serait temps d'y remédier.

Je veux aujourd'hui vous montrer la nécessité d'une fidèle persévérance durant toute l'année dans vos devoirs de chrétien, en rappelant les *motifs* qui doivent vous y engager.

---

## Ier MOTIF DE PERSÉVÉRANCE. — NOTRE PROMESSE.

Le premier motif de notre persévérance dans nos devoirs de chrétien se prend du côté de nous-mêmes. *C'est notre promesse.*

Nous aimons si peu la contrainte, nous sommes si passionnés pour l'indépendance, que nous allons jusqu'à nous croire libres en des choses où nous ne le sommes pas; et c'est surtout en religion que nous commettons cette erreur. Nous nous imaginons souvent que si nous rendons des hommages à Dieu, si nous observons des pratiques religieuses, cela ne tient qu'à notre volonté, que rien ne nous lie, que nous n'avons aucun engagement à remplir de pareils actes. De telles idées sont fausses : c'est comme si nous disions que nous sommes libres dans l'accomplissement de nos devoirs à l'égard de nos pères et mères, à l'égard de la société. Et ici il y a plus encore : le Sauveur Jésus n'a pas établi une religion d'images, de symboles, une religion spéculative semblable à un système, dont on peut prendre ou laisser à volonté, sans passer par des initiations, par des échanges de promesses, par des consécrations de la part du fidèle. Il a voulu, et il le fallait pour que cette religion fût durable, il a voulu qu'il y eût des liens pour attacher le disciple et le maître, qu'il y eût des actes solennels de soumission et de promesse de la part de celui qui accepterait sa doctrine afin de l'y enchaîner et de l'y rendre fidèle; et c'est aussi à cette fin que les sacrements ont été institués. Les sacrements sont des signes extérieurs et sensibles établis pour sanctifier nos âmes, et de plus, des signes d'alliance entre l'homme et Dieu. Ce sont des contrats sacrés par lesquels Dieu, d'un côté, donne sa grâce et nous garantit la vie éternelle; et l'homme, de son côté, fait une promesse.

Les sacrements sont les liens extérieurs qui nous attachent à la croyance. Quand nous les recevons, nous faisons ou nous renouvelons alliance avec Dieu, nous contractons avec lui des engagements sacrés. « Ainsi le baptême, dit Bossuet, a été l'alliance première et fondamentale. Qu'avons-nous fait là avec Dieu? nous avons fait un traité, traité semblable à celui que fit autrefois tout un peuple, et dont il est parlé au chapitre vingt-neuvième du Deutéronome. »

Moïse assembla Israël au pied de la fameuse montagne, dans le désert, lui proposa les conditions sous lesquelles Dieu le recevait dans son alliance : c'était l'observance de la loi qu'il venait de donner; et il lui demanda si, après tous les prodiges dont il avait été témoin depuis sa sortie d'Egypte, il voulait maintenant se décider sans retour, accepter ces conditions, et choi-

sir le Seigneur pour son unique Dieu. Alors Moïse lui déclare de la part de Dieu, que, comme ils l'avaient choisi pour leur Maître, il les choisissait pour son peuple : *Dominum elegisti hodie ut sit tibi Deus et Dominus elegit te hodie ut sis ei populus.* (Deut., XXII, 5.)

Et l'Ecriture ajoute : Tels sont les termes du traité que Dieu fit avec son peuple par l'intervention de Moïse : *Hæc sunt verba fœderis quod præcepit Dominus Moysi ut feriret cum filiis Israel.* (Deut., XXIX, 1.) Dans le baptême, le catéchumène fait avec Jésus-Christ un pareil traité. L'Eglise plénipotentiaire de Dieu, comme Moïse l'était à l'égard de son peuple, lui demande s'il veut Jésus-Christ pour Sauveur, s'il veut le catholicisme pour religion ; elle lui propose pour conditions d'initiation : la *foi et la pratique de cette foi.* Le catéchumène répond par lui-même ou par ses proches qu'il *veut Jésus-Christ* pour Dieu et Sauveur, qu'il accepte la *foi de l'Eglise* et *promet* d'en accomplir les *œuvres.* Tels sont les termes du traité : *Hæc sunt verba fœderis.* (Id., *ibid.*)

C'est donc avec raison que Bossuet, comme je l'ai dit tout à l'heure, appelle le baptême l'alliance première et fondamentale. Mais le Seigneur voyant que cette première alliance pourrait être brisée de notre côté à cause de nos faiblesses, de nos inconstances et de nos dépravations, *dura cervice*, comme il est encore dit dans l'Ecriture, le Seigneur, par une infinie bonté, nous en a ménagé d'autres en instituant d'autres sacrements, et surtout celui de la pénitence. « Le sacrement de pénitence, dit encore Bossuet, est un second traité, c'est un pacte sacré qui vient au secours de la fragilité humaine. Par ce traité de la pénitence, vous rentrerez, Dieu vous le promet, car il ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, vous rentrerez dans tous les droits de la première alliance, nonobstant vos contraventions. »

Ce second traité fait avec Dieu a, je dirais quelque chose de plus sacré et de plus obligatoire encore que le premier, en ce qu'il se fait sur sa rupture et le renouvelle, en ce que nous le faisons par nous et non par caution, en ce que nous le demandons au Seigneur comme une grâce, et qu'il nous est encore accordé en échange de châtiments très-mérités, puisque nous avions rompu le ban, puisque nous avions trahi nos engagements et failli à nos premières promesses. Ce second traité ressemble à celui que fit le peuple juif au temps d'Esdras (II Esdras, IX, 13.), après la captivité de Babylone. Avouant leurs contraventions à la loi de Moïse, reconnaissant que les châtiments de Dieu ont été justes, implorant de nouveau sa clémence, les Israélites, de retour à Jérusalem, demandèrent au Seigneur de faire avec lui un second traité, et lui engagèrent ainsi une seconde fois leur fidélité : *Nos ipsi percutimus fœdus.* Nous-mêmes, ici présents, disent-ils à Dieu, nous faisons un pacte avec vous et nous l'écrivons, et nos princes et nos lévites, et nos prêtres y souscrivent : *Et scribimus et signant principes nostri, levitæ nostri et sacerdotes nostri.* (*Ibid.*) Vous-mêmes, ici présents, chrétiens, vous, vos princes, vos prêtres et vos lévites, vous avez souscrit à un pacte avec le Seigneur : *percutimus fœdus.* Vous avez fait l'alliance première et fondamentale le jour de votre baptême ; vous avez renouvelé cette alliance plus tard, quand vous étiez en captivité sous les chaînes du péché ; vous l'avez renouvelée dans le sacrement de pénitence ; et c'est là qu'en pleine connaissance de cause, par vous-mêmes, vous avez fait avec Dieu votre contrat. Quel contrat? Vous avez demandé grâce pour vos péchés, vous avez protesté de

votre repentir, vous avez été contrits de vos égarements, vous avez montré une grande douleur d'avoir vous-mêmes brisé la première alliance; vous avez gémi, vous avez pleuré, vous avez échangé des paroles avec Dieu, oui, avec Dieu; car son ministre, au tribunal, tient sa place. Quelles paroles! Vous avez promis à Dieu de conserver sa foi et de faire des œuvres de salut. Dieu vous a promis sa grâce pour accomplir sa loi et la vie éternelle. Humiliés, confus, vous frappant la poitrine, vous disiez comme le publicain à la porte du temple : « Soyez-moi propice, je suis un pécheur. » Sentant votre indignité, entrevoyant la laideur de votre âme, vous disiez avec le centurion : « Je ne suis pas digne, Seigneur, que vous veniez dans ma maison; mais prononcez seulement une parole, et je serai guéri, et je serai purifié. » Comme Madeleine aux pieds du Sauveur, vous vous êtes prosternés au pied du tribunal de miséricorde! et là, versant des larmes, « vous avez beaucoup aimé parce que vous avez beaucoup offensé. » Alors le Sauveur, par la bouche de son prêtre, vous a dit : « Va, ta foi te sauve; qu'il te soit fait selon ta parole; va, que la paix demeure avec toi, et ne commets plus le mal. » Tels sont les termes du traité : *Hœc sunt verba fœderis*. Qu'il vous en souvienne, chrétiens, vous avez parlé, et Dieu a parlé à son tour; il y a eu contrat accepté des deux parties; vous avez fait des promesses, et vous n'êtes plus libres. Comprenez l'énergie et la signification de ce mot : vous n'êtes plus libres, vous qui ne respirez que l'indépendance, le Christ vous a vaincus, le Christ vous a subjugués; que dis-je? non, c'est vous-mêmes qui êtes venus faire votre soumission; c'est vous-mêmes qui êtes venus demander à faire un pacte, à frapper une alliance. Dieu l'a acceptée, vous l'avez souscrite, vous n'êtes plus libres; vous vous êtes engagés, vous avez promis, parce que, après tout, Dieu ne vous reçoit dans son alliance qu'à des conditions, conditions justes et légitimes, conditions nécessaires, l'accomplissement de sa loi, conditions qui tournent toutes à notre profit. Dieu, qu'a-t-il à faire de nous et de nos promesses? Dieu, dans son traité, ne stipule pas pour sa part : que sommes-nous devant lui? Vous avez promis uniquement dans vos intérêts. Qu'avez-vous promis? « d'observer la loi du Seigneur, d'éviter le péché, de pratiquer la vertu, d'aimer Dieu. » d'être chrétiens, voilà la première de vos promesses; d'être chrétiens toujours, non-seulement le jour de votre baptême, non-seulement le jour de Pâques, le jour de l'absolution de vos péchés, tous les jours de votre vie; d'être fidèles, jusqu'à votre dernier soupir, à votre foi, aux pratiques de votre Eglise, aux œuvres de votre croyance.

Vous avez promis de persévérer dans les mêmes convictions religieuses, dans les mêmes actes de piété, dans les mêmes démonstrations de foi.

La persévérance, la fidélité, cette héroïque vertu de tous les jours, de toutes les heures, n'est plus pour vous, à l'égard de Dieu, une vertu libre; elle est forcément pour vous l'accomplissement de votre promesse. Elle n'en est pas moins méritoire, parce qu'elle a été généreuse dans son principe; mais aujourd'hui, mais pour toujours, elle est le résultat d'un engagement qui ne se résilie pas.

Dans une de nos promotions cléricales, celle du sous-diaconat où le lévite va consacrer à Dieu son éternelle chasteté, où il se voue perpétuellement au ministère de l'Eglise et à la récitation journalière des heures canoniales, le pontife, au nom de Dieu et de l'Eglise, avant de le laisser approcher de l'autel, lui adresse ces graves paroles :

« Mon fils chéri, sur le point d'être promu à l'ordre du sous-diaconat, réfléchissez mûrement encore, réflechissez une seconde fois sur le fardeau que vous allez aujourd'hui vous imposer : *Iterum atque iterum considerare debetis*. Réfléchissez, car jusqu'à cette heure vous êtes encore libre : *hactenus enim liberi estis*. Mais dès que vous serez promu à cet ordre, il ne vous sera plus permis de résilier votre vœu : *Amplius non licebit a proposito resilire* : vous serez perpétuellement attaché au service de ce Dieu dont les serviteurs sont de vrais rois ; avec son aide, vous devrez garder la chasteté et vous serez pour toujours consacré au ministère de l'Eglise. Tandis qu'il en est temps, réflechissez encore ; que si vous persévérez dans votre détermination, approchez-vous de moi. »

M. F., avant de prendre place parmi nous, avant d'être agrégés à la société chrétienne, l'Eglise vous a aussi interpelés par de graves paroles, à votre naissance, dans l'alliance du baptême, au sacrement de pénitence, où vous êtes, par vous-mêmes, venus renouveler et raffermir vos vœux à l'autel, au sacrement de l'Eucharistie, où vous avez pris Jésus-Christ à témoin. Elle vous a dit par son ministre, de réfléchir tandis que vous étiez libres. Nous l'avons tous été, libres ; on ne force personne à se faire chrétien. Elle vous a déclaré que vos promesses, une fois faites, il ne vous serait plus permis de les rompre : *Non amplius licebit a proposito resilire*. Vous avez réfléchi, vous avez promis, vous avez accepté. Eh bien, par suite de vos promesses, vous n'êtes pas plus libres que le lévite dans les siennes. S'il les viole, lui, il est traître et parjure ; vous savez que vous ne l'excusez pas ; si vous les violez, vous aussi, vous l'êtes : car moi aussi, prêtre de Dieu, je ne dois pas vous excuser ni vous adoucir la vérité. Les sacrements, comme je l'ai dit plus haut, sont les liens qui nous attachent à la doctrine, ce sont les traités que nous faisons avec Dieu ; chaque fois que nous en approchons, nous raffermissons nos alliances, nous resserrons nos vœux. Eh bien, calculez le nombre de contrats que vous avez déjà faits avec Dieu ; calculez les traités dont vous êtes comptables. Ceci, M. F., ne peut plus être un jeu avec le Seigneur, et il le fait dire à un de ses prophètes : « que lui aussi, rompra, puisque vous ne gardez pas vos serments, » c'est-à-dire qu'il vous laissera faire vos pactes avec qui il vous plaira, mais que, pour lui, il ne les acceptera plus, puisque les premiers, vous les violez chaque jour.

C'est donc à cause de nous-mêmes que nous devons être de fidèles chrétiens, que nous devons persévérer dans nos devoirs religieux ; ce n'est pas à cause d'autrui, c'est par suite de nos engagements. Voilà notre premier motif, motif sacré qui doit nous porter forcément à la pratique des œuvres de notre foi. Or, il me semble qu'un pareil motif pris en nous-mêmes, un motif si puissant, si absolu, devrait être capable à lui seul d'affermir notre persévérance tous les jours de notre vie et nous rendre inébranlables dans l'accomplissement de nos dévoirs.

### IIe MOTIF. — GRANDEUR DANS L'ACCOMPLISSEMENT DE CES PROMESSES.

Mais pensant qu'il y a ici des âmes nobles et gênéreuses qui aiment mieux que je les encourage à la persévérance en leur montrant plutôt ce que cette vertu a de beau et d'héroïque que de servile et de sévèrement obligatoire, je dirai : dignes chrétiens à l'âme élevée, qui vous souvenez de ce que

vous avez fait avec Dieu, ce que vous avez promis à votre naissance, c'était de votre devoir de le promettre, parce que la première alliance que doit faire une créature quand elle vient sur la terre, elle doit la faire avec Dieu. Vous avez rendu hommage au grand roi du ciel et de la terre, vous avez choisi Jésus-Christ pour Sauveur, vous avez accepté ses sacrements, ses mystères, sa morale, sa doctrine, son culte ; chacun de vous s'est déclaré le royal serviteur de celui qui fait régner ceux qui le servent. Cela est grand, cela est magnifique ; mais ce qui ne l'est pas moins, sachez-le, c'est de persévérer dans l'accomplissement de ces promesses ; ce qui ne l'est pas moins, c'est d'être toujours fidèle.

La fidélité à son principe, à ses opinions, à ses promesses, a toujours été une exquise vertu chez les hommes. Cette vertu, ils l'ont honorée dans les temps les plus agités : fidélité à l'amitié, fidélité à la patrie, à la royauté malheureuse ; nous avons toujours respecté et glorifié ces persévérants dévouements. On s'attendrit en voyant l'amour de Jonathas s'accroître pour David, tandis que Saül son père le persécute. Qui n'est ému aux sublimes paroles de ce citoyen qui bénit sa patrie quand elle le proscrit. Lorsque David, sur le point de perdre sa couronne, sortit de Jérusalem, les anciens du peuple et ses serviteurs l'accompagnèrent malgré lui au désert. Cette persévérance dans le dévouement, dans la fidélité est belle, elle est noble, elle est sublime. Y a-t-il moins de grandeur à garder ses serments à l'égard de Dieu qu'à l'égard des hommes? La fidélité à un roi, à un ami, à une patrie, sera-t-elle plus honorée que la fidélité à Dieu, à la foi, à la religion? Oh! non, nos choses mortelles ne se comparent pas à la religion ni à Dieu, et si nous cherchons ici la grandeur et la magnificence, elle est du côté où Dieu se trouve.

Quel est l'homme qui a une valeur? celui qui garde sa parole, celui dont la promesse est sacrée. Pourquoi exaltons-nous tant les martyrs? parce qu'ils ont été fidèles à leurs promesses jusqu'à verser leur sang. Quand on embrasse une carrière, on doit y marcher; quand on est enrôlé sous une bannière, on doit y demeurer. Les transfuges sont honnis au militaire comme au civil ; ils sont la honte d'une armée et d'un peuple. En guerre comme en politique, comme en société, il faut être fidèle, toujours fidèle à l'autorité, au principe, à l'opinion, au devoir. Voilà la gloire, voilà le grand, voilà le beau.

Et en religion, M. F., en religion, n'en serait-il pas de même?

Ici, plus encore qu'ailleurs, la constance est un honneur, et la persévérance une vertu héroïque.

Si le parjure et l'infidélité méritent d'être flétris, c'est surtout en religion, parce que s'il y a de l'infamie à manquer de parole aux hommes, il y en a plus encore à manquer de parole à Dieu.

Il est bien déplorable qu'on en soit venu à prendre le change sur de pareils faits, qu'on en soit venu à honorer la fidélité au devoir, au principe, aux opinions, aux personnes chez les hommes, et que la fidélité à Dieu ne soit plus comptée, qu'elle ait perdu sa place dans nos admirations et nos encouragements. L'oubli de Dieu, l'inconstance dans son service, la violation des promesses saintes, sont devenus aujourd'hui des actes si ordinaires, qu'on n'y prend pas garde, qu'on n'y attache plus de honte, qu'on n'y voit plus son honneur compromis. On devra être fidèle à son pays, on devra tenir sa parole à son ami, on devra ne pas violer sa parole à l'égard d'un

créancier, on devra garder sa promesse dans les affaires, dans les relations civiles, dans les actes avec ses semblables, sous peine de déshonneur ou d'infamie; et on n'est plus compromis, on n'est plus déshonoré dans ses violations avec Dieu!

Dans notre temps, on a beaucoup changé l'opinion publique; on l'a changée en littérature, en histoire, en philosophie, en politique, dans certains arts, et on l'a changée sur plusieurs points en religion, particulièrement sur la vertu dont je parle, sur la persévérance, sur la fidélité à ses principes religieux et à ses croyances. Que prétend-on faire? Croyez-vous qu'en faussant l'opinion publique vous changerez le principe, ou modifierez à votre gré la nature des choses? Vous vous devez à Dieu, vous lui devez votre fidélité, vous lui devez votre parole, votre promesse. Eh bien, vos étranges idées ne changent rien à ce qu'il y a de grand et de beau à remplir de pareilles obligations. Si vous avez déplacé l'opinion, vous n'avez pas déplacé l'honneur; lui ne se déplace pas, ne se crée ni ne s'annule à votre gré. Il y en a toujours eu à être fidèle à Dieu, il y en a toujours eu à conserver ses convictions, à accomplir ses devoirs; il doit y en avoir encore aujourd'hui; il sera toujours beau de garder sa promesse, et surtout de la garder avec ce grand Être dont nous dépendons; il sera toujours sublime de garder sa foi et ses serments, et surtout de les garder avec le Seigneur.

Ces grandes leçons étaient comprises des martyrs et des saints; elles étaient comprises de nos pères, qui étaient si persévérants dans leur foi, si fidèles à leurs pratiques religieuses, qu'en ces heureux temps, l'opinion s'accordant avec la vérité, c'était de gloire humaine de servir Dieu, et de ne jamais violer à son égard sa promesse.

## III^e MOTIF — MOYENS DE PERSÉVÉRANCE.

### 1^re *subdivision. — La prière.*

Le premier moyen de persévérance, c'est la prière ; oui, la prière pour dire à Dieu ce que l'on souffre ; la prière pour porter vers le ciel le cri de toutes ses détresses ; la prière pour exprimer tous les ennuis, toutes les douleurs, et, par conséquent, tous les besoins qui peuvent peser sur notre âme ; la prière pour relier notre existence à l'existence divine ; la prière pour suspendre notre vie à la vie de Dieu. De telle sorte que si elle venait à cesser, par ce seul fait nous serions détachés, pour ainsi dire, de l'auteur de toutes choses, nous serions des êtres isolés, perdus au milieu de la création, et par ce seul fait la vie spirituelle cesserait, puisque nous ne puiserions plus à la source divine.

La prière! vous la regardez comme un devoir pénible, et cependant, quand on se relève, on reprend la vie avec plus de courage ; cependant, quand elle est finie, on se place sous sa croix avec une détermination plus généreuse ; cependant, chaque fois qu'elle vient jeter quelque chose du ciel dans notre cœur, vous comprenez que vos jours sont meilleurs, et vous comprenez que, plus facilement aussi, vous faites des heureux auprès de vous. Oh! ne la négligeons donc pas, nous surtout qui, indignes par nous-mêmes, sommes à portée de la faire passer par les mains de Marie pour la porter jusqu'au ciel. Oh! non, je vous en conjure, vous habitez au milieu

d'un monde que des tourbillons secouent et emportent, d'un monde où l'on pense à tout, excepté à prier. Comme Moïse, étendons souvent nos mains sur la famille et sur la patrie; comme Moïse, ne laissons pas tomber nos bras avant la fin du jour.

2e *subdivision. — Les bonnes compagnies.*

Un moyen pour conserver la vie matérielle, ou plutôt une nécessité, c'est la société. Si nous étions seuls, en effet, notre vie tout entière ne pourrait pas se développer; nous avons besoin du contact fréquent de la société pour arriver à une maturité complète, sous le rapport matériel comme sous le rapport intellectuel. Sans la société, nous serions des êtres tronqués, nous serions des êtres incomplets; il y aurait, entre la nature humaine et l'animalité, des traits de ressemblance déshonorants.

Eh bien! dans l'ordre spirituel aussi, pour vivre il faut une société, il faut des sources où s'alimenter; il faut une intimité pieuse qui restaure quand le mauvais moment est arrivé, il faut des compagnies qui aident; il faut des méditations qui édifient, il faut des cercles qui portent à Dieu, il faut, par conséquent, des réunions qui n'en éloignent jamais. Heureux, M. F., si nous savions habiter toujours un milieu favorable à notre sentiment religieux.

3e *subdivision. — La communion.*

Un autre moyen, pour conserver la vie matérielle, c'est la nourriture; eh bien, dans l'ordre spirituel, il en est ainsi. Une nourriture a été établie, et, si vous avez le malheur de vous en séparer, à l'instant vous comprendrez que vos forces diminuent; à l'instant vous comprendrez que vous ne supportez pas, avec une aussi grande générosité, les difficultés du chemin. Si la nourriture était loin, si, comme la Sunamite, il fallait vous exiler parce qu'il n'y a pas d'eau près de sa maison, je comprendrais la négligence; mais les tables ne manquent pas dans la vaste société que vous habitez; mais la maison de Dieu est près de la vôtre; depuis dix-huit cents ans, cette table est toujours ouverte; vous pouvez manger, manger encore et toujours. Et que pourriez-vous dire au Seigneur pour vous justifier de vos négligences? Hélas! nous nous traînons quelquefois pendant des années entières sans nous rendre compte de notre vie. Les meilleures résolutions s'évanouissent dans la dissipation après quelque temps. Hélas! M. F.. comment vivrions-nous de la vie de morale, quand nous nous éloignons de la table où l'on mange le pain des anges et où l'on boit le vin qui fait germer les vierges?

4e *subdivision. — La dévotion envers la sainte Vierge.*

Enfin, il est une dernière condition d'existence pour la vie matérielle, c'est la maternité; sans la maternité, comment ferait l'homme pour vivre? si une femme n'était pas là pour prêter l'oreille à chacun de nos cris, pour nous comprendre, pour nous interpréter avant que nous puissions parler, pour nous deviner, alors même que nous n'avions que des plaintes; si une femme n'était là, personnifiant la Providence par la délicatesse de ses attentions et par la persévérance de son amour, la vie serait-elle possible?

Dans l'ordre spirituel il en est ainsi. Vous qui êtes enfants encore, vous

qui ne faites que de commencer, souvenez-vous-en bien, si vous n'avez pas soin d'intéresser cette maternité, de la tenir, pour ainsi dire, à vos côtés à chaque instant de la vie, de vous remettre de votre salut et de votre vie spirituelle entièrement entre ses mains, de lui confier toute la sollicitude de votre avenir, non, malgré toutes les autres précautions, vous ne vivrez pas; le Seigneur a voulu qu'il en fût ainsi, afin de vous rendre sa mère plus vénérable; il avait peur que notre sentiment ne répondît pas au sien; il avait peur que le cœur des enfants adoptifs ne ressemblât pas assez au cœur de son enfant selon la nature. Eh bien! il a voulu nous la rendre nécessaire, il a voulu que nous ne puissions pas aller au ciel sans elle; il a voulu nous mettre, pardonnez-moi l'expression, dans l'impossibilité de nous en passer. Et comment se passer de Marie; quand on a eu le bonheur de la connaître? Comment s'en passer? tous nous sommes si pécheurs! Dieu qui est père et qui a des devoirs de justice, serait obligé de frapper. Mais vous, ô Marie! qui êtes mère, oh! non, vous ne frapperiez jamais. Auprès de Dieu vous nous représentez les traits de celle que nos larmes n'imploraient jamais en vain ici-bas. Vous avez voulu conserver cet inépuisable fond de mansuétude que possède la femme envers ses enfants, qui pardonne toujours, sans pouvoir punir presque jamais.

---

# SERMON

SUR

# LE CULTE DES SAINTES RELIQUES

## PLAN

1er POINT. — RÉPONSE AUX HÉRÉTIQUES. | 2e POINT. — RÉPONSE AUX INCRÉDULES.

TEXTE : *Sit memoria illorum in benedictione et ossa eorum pullulent de loco suo.* (Eccl., XLVI, 14.)

Je me propose dans cette instruction, M. F., de venger le culte des saints des accusations de nouveauté, de superstitieuse observance, portées par les hérétiques et les incrédules, contre un culte que la raison avoue, que la religion inspire, que l'autorité consacre, que la tradition confirme et qui n'est pas moins conforme aux principes de la foi qu'au véritable esprit de la piété chrétienne.

### Ier POINT. — RÉPONSE AUX HÉRÉTIQUES.

1° Le concile de Trente déclare que « les corps des martyrs et des autres saints entrés en participation de la vie glorieuse de Jésus-Christ sont dignes du respect et de la vénération des fidèles, et la raison qu'il en donne, c'est

que ces corps ont été les membres vivants de Jésus-Christ et le temple de l'Esprit saint; c'est que le même Dieu doit un jour les ressusciter à une éternelle vie et les doter d'une éternelle gloire, et que par eux enfin il plaît à la divine bonté d'accorder aux hommes de nombreuses faveurs. » *Sanctorum quoque martyrum et aliorum cum Christo viventium sancta corpora, quæ viva membra fuerunt Christi et templum Spiritus sancti, ab ipso ad æternam vitam suscitanda et glorificanda, a fidelibus veneranda esse, per quæ multa beneficia a Deo hominibus præstantur.* (Conc. trident., sess. 25.) Au simple énoncé d'une définition si sage, si motivée, si précise, on comprend déjà la distance immense qui sépare le culte des reliques de toute pratique superstitieuse ou profane. La superstition consiste à attribuer à la pure créature une vertu divine qui lui est propre et inhérente; une vertu opérant par elle-même, sans le concours de la volonté et de l'action de Dieu. Tel est le culte que les païens rendaient autrefois à leurs idoles, que le stupide Africain voue aujourd'hui à ses fétiches. Si donc il s'agissait de reconnaître et de vénérer dans les reliques des saints un mérite et une excellence indépendante de tout rapport à Dieu, auteur de la grâce et sanctificateur des justes, d'espérer de leur protection un secours, une assistance quelconque, sans l'intervention du même Dieu glorificateur de ses élus, un pareil culte, se terminant à la créature, mériterait sans doute d'être flétri comme vain, impie, superstitieux, également injurieux à Dieu et pernicieux à l'homme. Mais telle n'est pas la pensée ni le langage du saint concile. Pesons l'une après l'autre chacune de ses expressions.

A la vérité, les corps des bienheureux sont déclarés *saints*, mais parce que Jésus-Christ les a sanctifiés en habitant en eux par sa grâce. Ils sont *vénérables*, mais parce que, ranimés au souffle du Dieu vivant, ils doivent refleurir et se revêtir, au dernier jour, de gloire et d'immortalité. Leurs pieux clients peuvent se promettre de la confiance qu'ils placent en eux des grâces signalées, « mais c'est Dieu lui-même qui nous confère ces grâces par leur médiation. » Ne faut-il pas se prévenir étrangement, ou plutôt s'aveugler volontairement, pour voir ici autre chose que l'expression et le sentiment légitime de la piété la plus respectable et la plus pure? Eh quoi! la nature toute seule nous rend chers et sacrés les objets qui nous rappellent la mémoire des êtres que nous avons aimés; le sentiment de la patrie nous fait considérer avec respect, chercher avec passion les moindres vestiges des grands citoyens qui l'ont honorée par leurs vertus, éclairée par leur génie, sauvée par leur courage : on veut posséder leurs portraits, on aime à lire les caractères que leur plume a tracés; et la religion ne nous commanderait aucun devoir envers les restes de ces martyrs, de ces confesseurs, de ces vierges généreuses « qui ont glorifié et porté Dieu dans leurs corps, et représenté dans leur chair la mortification de Jésus-Christ; » envers ces sacrés ossements qui jettent une odeur de vie et respirent comme un parfum de vertu; envers cette illustre poussière où l'Eternel a déposé un germe de résurrection et une semence de gloire incorruptible! Il y a un culte domestique pour les souvenirs de la famille; il y a un culte civil pour l'enveloppe terrestre des bons rois, pères de leurs peuples, des grands hommes, bienfaiteurs de l'humanité; et l'on n'admettrait pas un culte religieux pour la sainte dépouille de nos « pères dans la foi, qui ont instruit les peuples des leçons de la véritable sagesse et qui nous transmettent encore les mêmes oracles à travers les ombres du trépas! » Et, ce qui serait, dans toute autre

cause, convenance, devoir, justice, deviendrait ici erreur, vaine observance, crime et impiété! Ah! toute l'âme se soulève et se révolte à une semblable accusation.

Mais peut-être que ce sentiment, pur de toute superstition dans son principe et dans ses motifs, n'est pas exempt du même reproche dans les formes par lesquelles il se manifeste? Il est vrai, nous faisons fumer l'encens devant les reliques des saints, nous les entourons de flambeaux allumés, nous les exposons avec solennité à la vénération des peuples, nous les portons processionnellement dans nos rues et nos places publiques, nous entreprenons en leur honneur de lointains pèlerinages, nous leur apportons avec nos vœux et nos supplications de pieuses offrandes pour l'entretien des sanctuaires où elles reposent. Mais que voyez-vous dans tout cela qui soit digne de blâme? Le culte intérieur appelle le culte extérieur, comme la pensée appelle l'expression, et le culte extérieur ne peut exister sans l'emploi de cérémonies quelconques. Si celles-là ont été choisies de préférence, c'est qu'elles ont paru les plus convenables pour exprimer notre vénération envers les saintes reliques. Indifférents en eux-mêmes, ces rites n'ont de portée et de signification que selon l'intention de ceux qui les emploient. Quoi! la religion véritable ne pourrait-elle réhabiliter ce que le mensonge a souillé! Parce que la superstition païenne a profané quelques-unes de ces observances en les prostituant à de fausses divinités, devons-nous craindre de les faire servir à l'honneur du vrai Dieu, « qui veut être admiré et glorifié dans ses saints? » Il faudra donc interdire à cette mère désolée la consolation de jeter quelques fleurs sur la tombe d'une fille chérie, parce que les païens offraient aussi des fleurs à leurs dieux mânes? Il faudra donc retrancher tout le culte public, les temples, les fêtes, les chants sacrés, les assemblées religieuses, les prières communes; car les infidèles ont fait de toutes ces choses un abus sacrilége!

Le culte des saintes reliques est donc à l'abri de tout reproche fondé de superstition, soit qu'on l'envisage dans ses motifs, soit qu'on le considère dans les formes et les témoignages sensibles qui lui servent d'expression. Nous ne prétendons pas dire pour cela que des abus n'aient pu quelquefois se glisser dans l'application de ces principes; que l'ignorance, la crédulité, la supercherie, la cupidité, n'aient pu faire tourner à la ruine des fidèles ce qui a été sagement établi pour leur édification, quoique ces rares exemples soient loin d'égaler le nombre des anecdotes controuvées, des faits exagérés, des imputations calomnieuses imaginées par les sectaires en haine de notre foi. Et de quoi n'abuse-t-on pas? et l'on abuse surtout des meilleures choses! « Si j'entreprenais de raconter, a dit un philosophe célèbre, tous les maux qu'ont produits les plus respectables institutions, je dirais des choses effroyables. » (Montesquieu, *Esprit des Lois.*) Tout ce qu'on peut raisonnablement demander, c'est que l'Eglise se montre inexorable envers ces abus, qu'elle les prévienne par ses enseignements, qu'elle les réprime par ses censures. Or, l'Eglise, toujours vigilante à préserver de toute atteinte le saint dépôt qui lui est confié, n'a jamais négligé ces sages précautions. Tout en frappant de ses anathèmes les novateurs impies qui osent « affirmer qu'aucun honneur n'est dû aux reliques des saints, que c'est en vain que les fidèles les vénèrent, en vain que leur mémoire est invoquée, dans la confiance d'en obtenir du secours, » le saint concile de Trente ordonne que toute fraude, tout scandale, toute superstition soit écartée avec soin de ces pratiques saintes. Il défend d'admettre et d'exposer aucune nouvelle relique

qui n'ait été reconnue et vérifiée par l'évêque. Il recommande aux premiers pasteurs de veiller religieusement à l'observation de ses décrets, d'éclairer la religion des peuples sur la nature du culte décerné par l'Eglise tant aux reliques qu'aux images des saints. Qu'on ouvre nos catéchismes, qu'on lise nos expositions de foi, qu'on écoute les explications que nous en donnons aux fidèles, on n'entendra pas de notre bouche une autre doctrine. Que si, après d'aussi éclatants témoignages, on persiste encore dans d'odieuses accusations, il faut plaindre ces préjugés de l'éducation qui ferment toutes les avenues à la vérité, ou déplorer plus amèrement encore une mauvaise foi qui s'obstine, malgré l'évidence des preuves contraires, à nous prêter des sentiments, à nous attribuer des pensées que nous désavouons avec horreur.

2° Au reste, nos très-chers frères, par cette déclaration, que les reliques des saints sont dignes d'honneur et de respect, les Pères assemblés à Trente n'ont fait que reconnaître et constater un principe universellement admis et constamment professé dans l'Eglise de Jésus-Christ; et c'est ici qu'il convient d'interroger les traditions et de faire parler les monuments qui attestent la perpétuité de notre foi à l'égard du culte des saintes reliques. Il ne faut que parcourir les annales de l'Eglise, et en particulier celles de l'Eglise de France, pour juger combien ce culte fut cher dans tous les temps à la piété chrétienne. Chose remarquable! plus on remonte les siècles, plus se multiplient les témoignages de cette vénération, de cette confiance dont notre époque ne nous offre plus que de faibles réminiscences. Jérusalem, fière de ses souvenirs et de la possession des lieux consacrés par les mystères de l'Homme-Dieu, Jérusalem, grande relique elle-même des colères et des miséricordes du Seigneur, voyait venir à elle, dès les premiers temps, des multitudes suppliantes, jalouses de visiter une terre de prodiges et d'honorer jusqu'à la poussière où s'étaient imprimées les traces du Sauveur, de sa sainte Mère, de ses premiers martyrs, de ses saints apôtres, de ses illustres prophètes. Antioche gardait comme un trésor les os de l'incomparable Ignace; Smyrne ne se glorifiait pas moins de posséder ceux du grand Polycarpe. Constantinople s'estimait la première ville de l'univers, moins par l'empire du monde qu'elle sentait échapper à ses mains défaillantes, que par le grand nombre des reliques insignes qu'elle avait rassemblées dans ses riches sanctuaires; et cette reine humiliée se consolait de ses grandeurs déchues, en montrant aux étrangers qu'une pieuse curiosité conduisait dans ses murs, la vraie croix, la sainte couronne et autres instruments de la passion; saintes conquêtes, qu'elle n'aurait pas cru payer trop cher par l'abandon de ses plus belles provinces. Rome, mal défendue par ses murailles contre les insultes des barbares, se confiait plus dans les tombeaux de ses martyrs et dans les glorieuses chaînes de Pierre et de Paul, ses bienheureux apôtres, que dans la terreur de son Capitole, désarmé de son tonnerre, et dans la valeur de ses légions, qui avaient oublié la victoire. Les Gaules devenues chrétiennes, ne manifestaient pas un empressement moins vif, soit à honorer les cendres des hommes apostoliques qui leur avaient apporté le don de la foi, soit à se procurer une partie des richesses que possédaient en ce genre les autres nations.

Pour assigner l'époque où le culte des reliques commença à être en honneur chez nos pères, il faut remonter jusqu'à l'établissement du christianisme dans notre belle patrie. Trophime à Arles, Potin et Irénée à Lyon, Exupère à Toulouse, Martial à Limoges, Austremoine à Clermont, Amans à

Rodez, avaient laissé après eux des dépouilles que la religion des peuples évangélisés par leurs soins plaçaient sur les autels. Les plus anciens monastères, les abbayes les plus illustres, durent leur gloire à leurs reliques insignes et à leurs châsses miraculeuses. Attirés par la renommée de ces solitudes aimées du ciel et par le bruit des merveilles dont le Seigneur y glorifiait la mémoire de ses serviteurs, des flots d'étrangers passaient et repassaient dans les cloîtres saints, réveillant de leurs pas retentissants et de leurs cantiques de joie l'écho des voûtes silencieuses. De grands rois et de grandes reines y venaient dans toute la pompe des cours accomplir des vœux ou implorer des grâces. La foi ardente, la confiance naïve de ces heureux temps, multipliaient les prodiges, et les prodiges à leur tour augmentaient la confiance et la foi. De nombreux pèlerins, partis pour les contrées lointaines, s'ils avaient pu obtenir de la générosité de leurs hôtes quelques parcelles du corps d'un martyr, d'une vierge célèbre et d'un saint confesseur, s'en revenaient dans leurs foyers, plus joyeux et plus fiers d'un tel trésor que les triomphateurs de l'ancienne Rome, quand ils montaient les marches du Capitole, chargés des dépouilles des peuples vaincus.

On voyage aujourd'hui daus l'intérêt de la science, dans des vues de fortune ou de renommée. On court les terres et les mers pour gagner un peu d'or, pour étudier les mœurs et les coutumes des nations, pour découvrir de nouveaux astres et contempler de nouveaux horizons, pour compléter les riches collections de nos musées. Pourvu qu'elles n'absorbent pas toutes les pensées de l'homme, nous n'avons garde de blâmer ces explorations scientifiques, ni même ces excursions intéressées qui peuvent ajouter à notre instruction et à nos jouissances, et ouvrir de nouvelles sources de prospérité au profit de la fortune publique ou des existences privées. Mais que le siècle pardonne aussi à nos religieux ancêtres d'avoir pensé qu'il pouvait se trouver, dans des objets sacrés qui ne retracent que des souvenirs de patience, de dévouement, de charité, des plus héroïques vertus, autant et plus de lumières, d'encouragements, de consolations, d'éléments même de bonheur intime, domestique, social, que dans la découverte d'un animal rare, d'une plante curieuse, d'une ruine inexplorée, ou dans la description d'une perspective, d'un site heureux, dont le pinceau du poëte ou de l'artiste reproduit pour la première fois les beautés.

On recourait de toutes parts aux reliques des saints dans les calamités publiques, et lorsqu'elles sortaient processionnellement de leurs mystérieuses retraites, le peuple, plein de confiance, y voyait un présage infaillible de l'apaisement de la colère divine et de la cessation des fléaux. Les sanctuaires où elles reposaient, étaient réputés asiles inviolables, et dans plus d'une circonstance mentionnée par l'histoire, la sainte terreur d'une châsse révérée fit tomber le fer des mains du meurtrier et protégea les jours de l'innocence, à une époque où la violence n'avait de frein que la religion. Quand les hordes du nord s'abattaient comme des oiseaux de proie sur nos provinces consternées, les peuples, réduits au plus affreux dénûment, donnaient moins de larmes et de regrets à leurs maisons dévastées, à leurs champs dévorés par la flamme, à toutes les ruines que le passage des barbares avait amoncelées, qu'à la désolation de leurs saints monuments, dépouillés des reliques qui en faisaient la richesse et la gloire. Un corps saint était-il envoyé de Rome ou de quelque cité célèbre, on se préparait à le recevoir par des prières et des jeûnes solennels. Son passage à travers nos

villes et nos campagnes émues présentait l'image d'un triomphe. Le convoi s'avançait majestueusement sous des voûtes de feuillage, sur un sol inondé de fleurs. Tout s'ébranlait et s'animait à son approche, le clergé, les religieux de tous les ordres, les corporations avec leurs mille bannières; les saintes châsses, sortant de leur repos, se portaient comme d'elles-mêmes au-devant de lui. Toutes les routes se couvraient de foules empressées et ravies; on saluait par mille acclamations d'espérances et de joie le nouveau protecteur dont s'enrichissait la patrie. Voir ses reliques, les toucher, y appliquer des lèvres respectueuses, était un bonheur envié. Les malades, les infirmes se traînaient sur la voie suivie par le cortége, et il n'était pas rare qu'un cri soudain, parti du sein de la multitude, et bientôt répété par mille cris d'admiration et de reconnaissance, vînt attester qu'un éclatant miracle avait récompensé la confiance des serviteure de Dieu.

Qui peut lire de sang-froid, même à notre époque sans enthousiasme, le récit de la translation de la couronne d'épines dans l'oratoire de nos rois? Le saint roi Louis, entouré des princes de sa maison et des grands de sa cour, s'avançant nu-pieds, à plusieurs journées de marche, au-devant du sacré trésor, le recevant à genoux des mains des ambassadenrs de Beaudouin, aussi affligés de se dessaisir de ce gage adorable que s'ils eussent remis à un vainqueur les clefs de Constantinople; ce même roi ne voulant partager qu'avec son frère l'honneur de porter l'insigne relique sur ses épaules, fières de se courber sous un poids si glorieux; les larmes de joie et de componction coulant de tous les yeux; les saints cantiques, les tendres soupirs, les ferventes invocations s'élevant avec les vapeurs de l'encens, comme un concert unanime, du milieu des populations pressées sur les pas du pieux monarque! Faut-il s'étonner que des grâces miraculeuses aient répondu à une foi si vive, à une piété si admirable? « Nous ne voyons plus, dit-on, nos signes d'autrefois; il ne se fait plus de prodiges; il n'est plus de prophètes ni de thaumaturges parmi nous; notre Dieu ne nous connaît plus: » *Signa nostra non vidimus, jam non est propheta, et nos non cognoscet amplius.* (Psal., LXXIII, 10.) Hélas! n'en accusons que nous-mêmes, notre indifférence, notre impiété, nos profanations sacriléges. Nos pères couvraient d'or et de pierreries les cendres des saints. Leurs enfants dégénérés, dans leur avarice et dans leur délire, n'ont su que les jeter aux vents, après les avoir dépouillées des richesses qu'avait accumulées sur elles la pieuse prodigalité des siècles.

Et qu'on ne nous objecte point que cette chaîne de témoignages dont on ne conteste pas d'ailleurs la continuité interrompue dans la suite des âges que nous venons d'interroger, ne se rattache du moins par aucun anneau aux premiers temps de l'Eglise, et que, par conséquent, la coutume de vénérer les reliques des saints a dû s'introduire au commencement du quatrième siècle avec tant d'autres nouveautés qui ont altéré, dit-on, la pureté de la foi primitive. Qui ne voit, en effet, les difficultés, pour ne pas dire les impossibilités morales que présente une telle innovation à une époque où florissait en Orient comme en Occident tant d'illustres docteurs, témoins incorruptibles et gardiens vigilants des traditions apostoliques? Comment supposer que les Cyprien, les Hilaire, les Cyrille d'Alexandrie, et peu après les Jérôme, les Chrysostôme, les Augustin, les Grégoire de Nazianze, sentinelles toujours prêtes à sonner l'alarme dès qu'une erreur osait se montrer,

aient laissé s'établir et se propager sous leurs yeux, sans récclamations, sans résistance, un culte jusqu'alors inconnu dans l'Eglise? Or, loin que leurs écrits nous offrent la moindre trace de cette opposition, nous y trouverions, au contraire, s'il en était besoin, de nouvelles preuves de cette vénération que nous vous demandons pour les reliques des saints. Témoin Ambroise, transmettant à la mémoire des siècles le miracle qu'il vit lui-même s'opérer à Milan, lors de la découverte des corps des saints Gervais et Protais; témoin Jérôme, confondant sur ce point les rêveries de vigilance avec les mêmes armes dont nous nous servons aujourd'hui pour combattre les modernes contempteurs de nos croyances catholiques. Mais, sans nous arrêter à des preuves négatives, à des fins de non-recevoir, nous n'accorderons pas même sur nous, à nos adversaires, le faible avantage du silence de la tradition, qui pourrait toujours naturellement s'expliquer pour les premiers siècles par le secret dont les chrétiens d'alors voilaient leurs cérémonies et leurs mystères aux yeux des profanes. Ne parlons pas, si vous le voulez, de la précaution prise par les persécuteurs du troisième siècle, de faire jeter dans le Tibre ou dans les égoûts de Rome les restes de leurs victimes pour les dérober à la vénération de leurs frères. Renonçons aux inductions que nous pourrions tirer, en faveur du culte des reliques, et de l'empressement que montraient les fidèles, souvent au péril de leur vie, à tremper des linges dans le sang des martyrs, à rechercher, à racheter même à prix d'or leurs cendres, et du soin religieux avec lequel ces précieux débris étaient recueillis et conservés dans les catacombes, asiles de la prière et du sacrifice, où la mémoire de leur immolation sanglante se mêlait chaque jour à la commémoration non sanglante de l'expiation de la grande victime. N'invoquons que des témoignages exprès et formels. Or, pour ne citer entre plusieurs autres que deux faits, parce qu'ils sont plus illustres et plus solennels, nous rappellerons les actes du martyre d'Ignace d'Antioche, consommé dès le commencement du second siècle de l'ère chrétienne, et ceux du martyre de saint Polycarpe, disciple de saint Jean, disciple lui-même de Jésus-Christ. Laissons parler les auteurs de ces actes contemporains des événements qu'ils racontent : « Les saints ossements d'Ignace ont été reportés à Antioche et renfermés dans une châsse comme un trésor inestimable laissé à la sainte Eglise en mémoire de ce glorieux martyr. Nous avons marqué le temps et le jour, afin que, nous assemblant à l'anniversaire de sa mort, nous attestions notre communion avec ce généreux athlète de Jésus-Christ. » (*Act. S. Polyc.*, c. 17-18, *an.* 169.) Et dans les actes du martyre du saint évêque de Smyrne, nous lisons : « Nous avons enlevé les os de Polycarpe, plus précieux que l'or et les pierreries, et nous les avons déposés où il convient. Assemblés dans ce même lieu, Dieu nous fera la grâce de célébrer le jour de sa naissance à la gloire par le martyre, soit pour honorer le souvenir de ceux qui ont souffert, soit pour nous animer nous-mêmes par l'exemple de leur zèle et de leur courage. » (*Hom. in S. Ignat.*, nº 5.) Nous demandons ce qui manque ici pour établir la plus parfaite identité de sentiments et de langage entre la foi des premiers et des derniers temps. « Des os déclarés saints, estimés plus précieux que l'or et les pierreries, renfermés dans une châsse comme un trésor; des reliques portées en procession de Rome à Antioche sur les épaules des pieux fidèles, au témoignage de saint Jean Chrysostôme, et reçues en triomphe par les chrétiens accourus au devant d'elles de toutes les villes par où devait passer

le sacré cortége, le désir de communiquer aux corps des martyrs ; » le soin de s'assembler autour de leurs restes pour célébrer par la prière l'anniversaire de leurs combats, la distinction si précise marquée entre l'adoration due à Jésus-Christ et la pieuse mémoire que l'on conserve de ses saints ; le motif d'émulation tiré de leurs exemples ; si tout cela n'est pas un culte, et, dans la substance comme dans les termes, un culte pareil à celui que nous rendons aux saintes reliques, qu'on veuille bien nous dire ce que c'est ? L'Eglise croit-elle et parle-t-elle aujourd'hui autrement qu'elle ne croyait et ne parlait alors ? Peut-on nier que ces démonstrations de respect et de piété envers les reliques des saints que nous retrouvons aux sources mêmes des traditions apostoliques, n'emportent avec elles une intention, un motif de religion, une relation nécessaire à Dieu et au salut éternel, et qu'elles ne soient par conséquent un véritable hommage religieux ? Que si, d'accord sur les choses, on s'obstine à disputer sur le nom qu'il convient de leur donner, ce sera donc pour une querelle de mots qu'aura été rompu le lien de la grande unité chrétienne !

Et ce culte, en effet, découle si naturellement, sinon de quelques textes exprès de l'Ecriture, du moins de son esprit, de sa tendance, des éloges et des bénédictions dont elle couronne les corps des justes, des prodiges qu'elle attribue à leur vertu et à leur influence, qu'on ne peut raisonnablement supposer que, dès la naissance du christianisme, les reliques des saints n'aient pas été pour tout fidèle un objet de tendre et religieuse vénération. L'esprit de contradiction peut argumenter contre un passage isolé des saints livres, l'interpréter à sa manière, le supposer altéré, interpolé ; il est sans force contre un ensemble de faits et de circonstances d'où ressort évidemment la profession d'une doctrine.

## IIe POINT. — RÉPONSE AUX INCRÉDULES.

Après avoir vengé le culte des reliques des odieuses inculpations de l'erreur, il nous sera plus facile encore d'avoir raison des fiers dédains et des froides plaisanteries des adeptes d'une philosophie sans cœur et sans conscience. A les entendre, le respect que nous professons pour les cendres des saints, les devoirs pieux que nous aimons à leur rendre ne sont que des « momeries, ridicules observances, pitoyable anachronisme dans un siècle éclairé ; » et, chose étonnante, ceux d'entre eux qui croient devoir assaisonner, de quelque semblant de raison et de sérieux, des railleries usées, ne veulent voir dans un culte qui a pour objet de glorifier les triomphes de l'esprit sur la force brutale, et qui est lui-même l'expression la plus haute de la foi à la résurrection et à la vie, qu'un *grossier sensualisme*. Eh ! que nous veulent-ils, ces censeurs chagrins ou moqueurs de nos rites sacrés, de nos pratiques légitimes ? Quel argument peuvent-ils nous opposer que nous ne puissions avec plus d'avantage rétorquer contre eux-mêmes ? Le philosophisme n'a-t-il pas aussi son culte et ses reliques, et Dieu, pour humilier les esprits superbes, n'a-t-il pas permis que la superstition la plus insensée et la plus abjecte vînt remplacer en eux les idées saines, les notions religieuses qu'ils ont abjurées ? Et sans évoquer ici des souvenirs trop amers, sans rappeler ces saints nouveaux, produits monstrueux de leur fausse sagesse et déifiés par elle, ces dieux de sang, ces idoles de volupté qu'elle substituait à nos saints vénérables dépossédés de leurs autels et même de

leurs tombeaux, la *raison pure* n'a-t-elle pas étalé les scènes d'un culte digne d'une universelle risée! Tel qui souriait de pitié à la vue d'un pieux fidèle qui venait honorer les reliques d'un apôtre ou d'un martyr, se prosternait avec respect devant la tombe d'un spectique, meurtrier de lui-même. N'a-t-on pas vu naguère, lorsqu'on ne croyait plus à rien, des flots de pélerins croire aux cendres de Jean-Jacques, se presser au pied de son mausolée avec toute la solennité et toute la ferveur que l'on met à accomplir un vœu, des dévots de Voltaire se disputer quelques lambeaux de sa défroque et acheter au poids de l'or les plus vils meubles de sa maison? Et aujourd'hui même nos *esprits forts* se montrent-ils plus sages? Vit-on jamais le culte des grands hommes, ou prétendus tels, affecter un caractère plus prononcé d'apothéose ou d'adoration? Force est donc aux plus hardis penseurs de croire et d'adorer quelque chose. Depuis qu'ils ne savent plus s'abaisser devant Dieu, les voyez-vous, ces fiers génies, à genoux devant les hommes? Et quels hommes, je vous prie, et quelle moralité peut-on tirer de leur vie pour le perfectionnement de l'humanité? Les uns ont corrompu les générations par le venin de leurs écrits, les autres ont fait couler des rivières de sang et des larmes. N'importe. Il faut des monuments dont le front touche les cieux pour couvrir la cendre de ces héros, fléaux des nations? Honte et dérision sacrilége! Il faut des temples pour recevoir la dépouille de ces sages, corrupteurs de la morale, contempteurs de la religion, détracteurs des institutions de la patrie, dépouille immonde que Rome païenne aurait traînée aux gémonies, aux jours de sa vertu et de sa gloire, alors que l'icorruptible Caton refoulait hors des limites de la République cette écume des sophistes que la Grèce frondeuse et sceptique vomissait sur les rivages de l'Italie!

Et maintenant, philosophes, n'aurez-vous pas enfin pour la pieuse simplicité de nos croyances et de nos pratiques, un peu d'indulgence? Nous direz-vous si, culte pour culte, le culte de la vertu ne vaut pas bien celui des passions; et reliques pour reliques, si les cendres d'un martyr de la vérité ne méritent pas autant d'honneur que celles d'un mécréant qui a passé sa vie à blasphémer contre elle; et, anachronisme pour anachronisme, s'il n'est pas plus raisonnable de croire, avec le quatorzième siècle et avec tous les siècles, que de chercher à ressusciter le siècle impie dont le monde entier a salué par un long cri de joie les trop tardives funérailles? Et vous aussi, hommes de la science, qui consacrez tant de veilles et dépensez tant de sueurs à enrichir vos collections de phénomènes, à classer dans leur ordre vos minéraux, vos insectes, vos fossiles, et qui traitez ces détails comme choses sacrées, nous permettrez-vous d'attacher quelque prix à la possession des ossements de nos saints, et ne pourrons-nous pas, sans trop exciter votre humeur ou provoquer vos sarcasmes, entourer de notre amour et de nos respects ces objets vénérables? Vous remuez les montagnes et les vallées, vous fouillez la terre dans ses entrailles les plus cachées pour vous enquérir du nombre des couches, pour en extraire quelques débris de je ne sais quelles ébauches d'anciens mondes brisés, hélas! et quelquefois peut-être pour puiser dans ces curieuses investigations un motif de plus à votre incrédulité. Eh bien! interrogez cette lave, questionnez cette ruine. Que vous répondra-t-elle! Espérez-vous qu'elle va prendre une langue pour vous raconter des nouvelles de la création et des grands naufrages de la terre? Ah! plutôt venez dans ce sanctuaire dont les dalles de marbre sont usées par

les pieux baisers d'innombrables suppliants; interrogez ces os, cette poussière, et ils vous rendront de plus sûrs oracles. Voyez ces pieds : ils ont été agiles pour voler au secours de l'infortune. Voyez ces mains : elles ne se sont point lassées de répandre des bienfaits. Voyez cette bouche : elle a porté au monde des paroles de paix et de salut, et s'est ouverte une dernière fois pour prier, pardonner et bénir. Considérez ce cœur qui, tout poudre qu'il est, semble encore tressaillir d'amour pour son Dieu et pour ses frères; et riez, après cela, si vous l'osez, d'un culte qui propose à l'homme de si sublimes exemples et lui fait entendre de si éloquentes leçons!

Nous venons de vous présenter, M. F., sur le culte des saintes reliques, les considérations qui nous ont paru les plus propres à édifier votre piété, à encourager votre confiance, à prémunir votre foi contre les attaques de l'erreur, à vous inspirer enfin une noble et sainte assurance dans la profession de cette même foi, en renvoyant à l'impie les traits qu'il osait diriger contre elle. Instruits de la nature de ce culte qui est esprit et vie, de sa sainteté et de la salutaire influence qu'il peut exercer sur nos mœurs; de son antiquité qui remonte par une chaîne de traditions non interrompues jusqu'au berceau de l'Eglise; des fruits de grâces et de bénédictions que vous pouvez vous en promettre, vous n'en mettrez que plus de zèle et d'empressement à visiter, à honorer ces précieuses dépouilles.

---

# MATÉRIAUX

Sommaire : I. Sujets principaux de la chaire relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — II. Sujet de cet Évangile le plus approprié à la circonstance. — III. Traits historiques. — IV. Plans divers. — V. Prédication des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche. — VI. Esprit religieux de cet Évangile et de la semaine. — VII. Annonce des fêtes de la semaine. — VIII. Auteurs à consulter.

### I. — SUJETS PRINCIPAUX DE LA CHAIRE

relatifs à l'Évangile de ce dimanche. — Leurs caractères et sources.

1. Foi pratique : *Fides tua te salvam fecit.* C'sst le sujet proposé par Grisot.

2. Mort des justes : *Non est enim mortua puella, sed dormit.*

3. Persévérance : *Impone manum tuam super eam et vivet.* Nous avons choisi ce sujet comme clôture des Dominicales. Si on ne veut le prêcher aujourd'hui, on pourra le faire dimanche prochain.

4. Fête des saintes reliques. Cette fête se célèbre en ce dimanche. Nous avons donné ci-dessus le sermon le plus éloquent qui ait été fait sur cette matière.

### II. — SUJET DE CET ÉVANGILE LE PLUS APPROPRIÉ A LA CIRCONSTANCE.

Persévérance.

Choix du sujet. — Nous voici arrivés à la fin de la Dominicale. Il importe de la clore par un sermon sur la *Persévérance.* Nous le plaçons à ce dimanche, parce que pour dimanche prochain qui est le dernier, on pourrait faire une récapitulation ou *conclusion* de la Dominicale, sermon qui aurait pour objet de montrer la divinité, la sainteté, la majesté, la sublimité de l'Evangile d'où on a tiré, durant

l'année, tant d'utiles instructions, afin de porter les fidèles à le vénérer, à l'étudier, à le méditer et à se disposer à une attention nouvelle pour l'*Année pastorale* qui va recommencer.

Manière de le traiter. — Le sermon le plus complet que nous ayons trouvé sur la *Persévérance* est celui du R. P. Caussette, supérieur des missionnaires de Toulouse, que nous avons résumé au t. III, p. 127 du *Panorama des Prédicateurs*. Le plan général n'est pas nouveau; c'est le plan traditionnel sur cette matière : I. Motifs de persévérance ; II. Moyens de persévérance. Ce qui en fait le mérite, c'est l'exposition suivie de tous les motifs possibles de persévérance, portés ici au nombre de sept, savoir : 1° immutabilité de Dieu ; 2° récompenses éternelles ; 3° longanimité de Dieu ; 4° consolation dans la persévérance ; 5° persévérance en vue du prochain ; 6° précepte de la persévérance; 7° persévérance, gage de salut. La plupart des prédicateurs se sont bornés à en indiquer deux ou trois des plus saillants. Nous-même, dans le sermon ci-dessus, nous n'en avons indiqué qu'un, celui même que le P. Caussette omet, et qui, étant un argument *ad hominem*, nous paraît le plus saisissant. A chacun sa manière ; et chaque manière en rapport avec l'auditoire, la circonstance, les dispositions.

Nous trouvons de la longueur à développer les sept motifs de persévérance du sermon sus-indiqué, comme nous trouvons le nôtre trop circonscrit. Ce qu'il y aura de mieux à faire, c'est de n'exagérer ni trop rétrécir son cadre.

Pour les formes du langage, ce discours en comporte de belles. Il faut ici de l'éloquence, de l'âme, de l'entraînement, car c'est un parti décisif qu'il y a à prendre.

## III. — TRAITS HISTORIQUES.

Sur la persévérance.

Persévérance de : Néhémie dans la construction du temple de Jérusalem; d'Eléazar; des frères Machabées; de Noé dans la construction de l'arche; de Tobie; de Job; de David; des apôtres; des premiers chrétiens; des martyrs; de saint Paul ermite; des quarante martyrs de Sébaste ; de saint Antoine.

## IV. — PLANS DIVERS.

### 1er plan sur la persévérance.

(M. l'abbé C. Martin).

I. — Motifs de persévérance.

1° Précepte; — 2° avantages qu'elle procure; — 3° exemple des saints.

II. — Moyens de persévérance.

1° Prière; — 2° fuite des mauvaises occasions; — 3° fréquentation des sacrements; — 4° pratique des bonnes œuvres; — 5° rénovation fréquente des bonnes résolutions.

—

### 2. Plan sur la mort des justes.

1. Mort enviée des hommes.
2. Mort bénie de Dieu.

—

## V. — PRÉDICATION

des saints Pères et des saints sur l'Évangile de ce dimanche.

Saint Ambroise a une belle homélie sur cet Evangile. Il y fait le plus grand éloge de la foi de l'hémorroïsse.

Saint Jean Chrysostôme a une homélie qui ne s'applique qu'à la guérison de cette sainte femme. Il la termine en invitant les fidèles à imiter sa foi en touchant tous les jours le corps adorable du Sauveur par la communion.

Saint Pierre Chrysologue est cité pour ses quatre sermons sur cet Evangile.

Ils sont un commentaire clair et dont on peut recueillir quelques bonnes pensées.

Le V. Bède tire plusieurs enseignements de cet Evangile. Il dit que ce chef de la synagogue signifie Moïse; sa fille, la synagogue elle-même; que l'hémorroïsse signifie l'Église formée par la gentilité, qui s'est purifiée en entrant dans le bercail du Christ.

La plupart des autres saints prédicateurs font des homélies mystiques.

### VI. — ESPRIT RELIGIEUX DE CET ÉVANGILE ET DE LA SEMAINE.

Colloque pour la congrégation ou la prière du soir.

#### LA PRIÈRE ET LA FOI.

Il est certain que les deux miracles dont parlent les évangélistes, et que l'Église a choisis pour sujet de l'Evangile de ce jour, ont été accordés à la ferveur de la prière et à la vivacité de la foi.

Le premier qui prie, c'est Jaïre, que l'Evangile nous dit être un chef de la synagogue, c'est-à-dire un de ceux qui présidaient l'assemblée des Juifs, lorsqu'ils se réunissaient pour la lecture des livres saints, ou pour les instructions publiques.

La prière de Jaïre fut ardente, parce que son désir d'être exaucé était vif et sincère. Une fille unique, à peine âgée de douze ans, à l'extrémité, peut-être morte à l'heure où son père, plongé dans la plus amère douleur, demandait sa guérison : c'était un motif bien légitime de solliciter le divin Maître, et de lui demander une grâce qui, dans ce moment terrible, était la plus grande faveur qu'on pût obtenir de Jésus-Christ. Aussi les paroles de cet homme sont-elles vives, pressantes, pleines de sentiment.

Mais la foi de Jaïre était-elle aussi vive que son désir? non, certes ; on ne peut pas le croire. Quelle différence avec le centenier qui disait : Je ne suis pas digne que vous veniez chez moi ; mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. (Matth., VIII.) Jaïre adore Jésus, il le prie, c'est vrai. Mais, en même temps, il veut que Jésus vienne chez lui, qu'il se hâte, comme s'il eût craint que plus tard la guérison devînt impossible. Ce n'est pas tout; il demande que Jésus impose ses mains adorables sur sa fille ; alors il espère qu'elle sera guérie, et qu'elle vivra.

Il y a ici évidemment un défaut de confiance, ou plutôt cette confiance n'est pas pleine et entière, elle n'est pas aveugle. Saint Jean Chrysostôme reproche à Jaïre d'être grossier et charnel, et du nombre de ceux qui, pour croire, ont besoin de quelque chose qui tombe sous les sens.

Que fait cependant Jésus-Christ? il condescend avec bonté à la faiblesse de cet homme, sachant bien d'ailleurs qu'il tirerait sa gloire de ce qui manquait à sa foi.

Qui n'admirera ici la grande miséricorde du Sauveur? il voit l'imperfection de nos prières, il lit dans le fond de nos cœurs, et il n'y trouve pas encore ces dispositions que sa grâce doit leur communiquer plus tard. Cependant il nous écoute, il exauce nos prières, et bientôt il nous apprend, par les grâces plus abondantes qu'il nous accorde, par les vives lumières qu'il répand dans notre intelligence, que nous ne devons jamais désespérer de sa miséricorde, et que, dans les dangers les plus pressants, et malgré nos grandes imperfections, nous devons toujours prier; attendu que nos prières lui sont agréables, et que nos larmes tombent toujours sur son cœur divin, qui est pour tous les malheureux une source intarissable de bénédictions et de grâces.

La prière de l'hémorroïsse fut bien plus parfaite que celle du chef de la synagogue. « Cette femme, dit saint Jean Chrysostôme, désirait de guérir ; mais pour approcher de Jésus-Christ, elle s'était arrêtée par un sentiment de pudeur, qui venait de la nature de son infirmité; se regardant comme une personne impure, elle se cache dans la foule, et évite de paraître devant Jésus-Christ. Cette femme admirable par la vivacité de sa foi, est bien loin de vouloir que le

Sauveur vienne chez elle, qu'il lui impose les mains; elle se dit à elle-même : « Si je touche seulement sa robe, je serai guérie. » Elle se tient comme cachée, elle ne touche cette robe divine qu'en secret et par derrière. Si elle est découverte, si elle entend le Sauveur qui dit : « Quelqu'un m'a touché, » elle vient, saisie de crainte, toute tremblante, elle se jette aux pieds de Jésus, et ce n'est qu'avec un sentiment d'humilité profonde qu'elle confesse la vérité.

Telle est la perfection de la prière : elle est pleine de foi, d'humilité et de confiance. Aussi Jésus-Christ lui-même en fait l'éloge et s'écrie : « Ma fille, votre foi vous a guérie ; allez en paix. »

Oh! que d'infirmités spirituelles seraient guéries, si l'on priait avec les sentiments de cette femme! Il faudrait, comme elle, être touché de l'état dans lequel on se trouve, et c'est là précisément ce qui manque au plus grand nombre de ceux qui prient. Ils ne connaissent pas leurs misères, ils ne les ont jamais vues, parce qu'ils ne rentrent jamais en eux-mêmes, parce qu'ils ne font aucune réflexion sur l'état de leur âme, et sur les nombreux défauts qui les éloignent de Dieu. Comment pourraient-ils concevoir un désir vif et ardent d'en être délivrés?

L'âme qui comprend les maladies dont elle est atteinte, se trouve humiliée, et, se tournant vers Dieu, elle voit dans lui seul le remède souverain à tous ses maux. Alors elle commence à prier; sa prière est humble, parce qu'elle mesure la distance qui sépare sa prodigieuse bassesse de la grandeur souveraine et de la sainteté infinie de son Dieu ; elle prie avec foi et confiance, persuadée que si Dieu est puissant, il est également bon et miséricordieux. Avec ces conditions, la prière du pauvre arrive au cœur de Jésus, elle le touche, et il en sort une vertu divine qui guérit tous les genres d'infirmités. « Ce pauvre, s'écrie David, ce pauvre a crié, et Dieu l'a exaucé. » (Ps. XXXIII.)

Heureux donc le chrétien qui apprendra aujourd'hui l'art divin de la prière! il deviendra tout-puissant et il obtiendra des miracles : miracles de la grâce, qui change les cœurs.

## VII. — ANNONCE DES FÊTES DE LA SEMAINE.

### Sainte Catherine.

Sainte Catherine naquit à Alexandrie, de parents illustres qui la firent élever dès sa jeunesse avec tant de soin dans la science et dans la vertu, qu'à l'âge dè dix-huit ans, elle fut un prodige d'érudition et de sainteté. Voyant que l'empereur Maximin faisait tourmenter cruellement ceux qui professaient la religion chrétienne, elle l'alla trouver, et après lui avoir reproché sa barbarie, lui démontra par les plus fortes raisons, qu'on ne pouvait être sauvé sans la foi de Jésus-Christ. L'empereur admirant sa prudence et son savoir, ordonna qn'on la retînt; et ayant fait assembler de tout côté ce qu'il y avait de plus habile, il proposa des récompenses à ceux qui pourraient la convaincre et la ramener au culte des idoles. Cinquante philosophes se présentèrent pour disputer contre elle ; mais ayant été abattus par la force de ses raisonnements, ils se convertirent sur le champ et soutinrent la vérité qu'ils avaient reconnue jusqu'au dernier moment de leur vie. Maximin, surpris de cet événement, fit tous ses efforts pour gagner sainte Catherine par les honneurs et les promesses; n'ayant pu réussir, il la fit fouetter avec des verges chargées de plomb, et enfermer dans un cachot pendant onze jours, sans boire ni manger. Elle gagna à Jésus-Christ dans sa prison, l'épouse de Maximin et Porphyre, le général des troupes, qui vinrent la voir par curiosité ; ce qui irrita si fort le tyran, qu'il voulut qu'elle fût déchirée par une roue armée de pointes et de tranchants : aussitôt que sainte Catherine parut, l'horrible machine se brisa d'elle-même, et ce nouveau miracle opéra une infinité de conversions. Maximin encore plus furieux qu'auparavant, ordonna qu'on lui tranchât la tête.

C'est une pieuse tradition qu'après sa mort son corps fut transporté sur la montagne de Sinaï, et placé au même endroit où Moïse reçut autrefois la loi de Dieu.

Il paraît que c'est une récompense pour les grands services qu'elle a rendus à cette loi, puisqu'elle a annoncé avec tant de force les vérités et les mystères qui y sont renfermés.

Sainte Catherine est regardée comme la patronne des philosophes, parce qu'elle sut charmer tous les cœurs par son éloquence, convaincre les esprits par ses raisonnements, et éclairer par sa science profonde les plus entêtés des infidèles.

On la propose aussi comme telle aux jeunes filles, à cause de sa pureté; c'est sur un modèle si parfait qu'elles doivent régler leur vie, en faisant profession comme elle, d'être humbles, sages et retenues. Son exemple leur apprend à mépriser les vanités du monde, à ne se laisser jamais séduire par attraits, par promesses ou par sollicitations. Rien n'est plus agréable aux yeux de Dieu qu'une âme pure, mais rien aussi de plus fragile.

La virginité est comme une glace de miroir que le moindre souffle ternit ; une seule pensée déshonnête, un désir, une parole impure, la vue d'un objet, d'un tableau séduisant, suffit pour lui ôter tout son lustre; elle est comme la rose ou le lis, à qui le moindre toucher fait perdre l'odeur ; ainsi des filles chrétiennes ne peuvent fuir avec trop de soin les danses, les assemblées où se trouvent des personnes de différent sexe; elles doivent éviter toute familiarité, ne souffrir aucune liberté, surtout ne converser jamais, ni être seules avec un jeune homme, quelque sage qu'il paraisse, fût-ce même sous prétexte de mariage ou de parenté.

Les principaux moyens pour se conserver sans tache, c'est de recourir souvent à la prière, s'approcher fréquemment du sacrement de pénitence, s'ouvrir à son confesseur, lui faire voir ses faiblesses et les occasions où l'on peut être de tomber dans le péché ; c'est de s'unir de tout son cœur à Jésus-Christ dans la divine Eucharistie, comme étant le vin qui nourrit et soutient les vierges; de résister promptement aux premières tentations ; se souvenir que ce n'est que par la fuite qu'on peut remporter la victoire; c'est d'avoir enfin une grande dévotion à la sainte Vierge, à saint Joseph, et particulièrement à sainte Catherine, qui a préféré la qualité de vierge à celle de reine et d'impératrice qu'on voulait lui donner.

En suivant ces maximes, nous conserverons notre cœur et notre corps dans une chasteté digne du christianisme, digne du Dieu auquel nous appartenons et de la gloire que nous espérons.

## VIII. — AUTEURS A CONSULTER.

### SS. PÈRES.

S. Ambroise, in Luc., l. VI. — S. Jean Chrysostôme, hom. 31 in Matth. — S. Augustin, serm. 62, 67, 98, 243. — S. Pierre Chrysologue, serm. 33, 34, 35 et 36. — Le V. Bède, hom. de Temp. — S. Thomas d'Aquin, 1 serm. in Evang. — S. Bonaventure, 2 serm.

### PRONISTES.

S. Bernardin de Sienne, in hoc Evang. — Grisot, Foi pratique, Mort des justes. — Chevassu, id. — Reguis, Afflictions. — Thiébaut, Vérité de la religion. — Piogek, Chasteté. — Billot, Impureté.

VINGT-QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

# SERMON SUR LE JUGEMENT DERNIER

PAR M. L'ABBÉ C. MARTIN, CHANOINE.

## PLAN

1er POINT. — NATURE DE CE JUGEMENT.

Subdivisions.

Dieu y rendra justice :

1. Aux pauvres.
2. Aux justes;
3. Aux faibles.

2e POINT. — MANIÈRE DE NOUS PRÉPARER A CE JUGEMENT.

Subdivisions.

Par : 1. La sobriété.
2. Le détachement.
3. La vigilance.
4. La prière.

TEXTE : *Tunc plangent omnes tribus terræ, et videbunt Filium hominis venientem in nubibus cœli cum virtute multa et majestate.* (Matth., XXIV, 30.)

L'ordre des siècles est révolu. La dernière heure de ce monde a sonné. Le puits de l'abime s'est ouvert ; les sept anges ont versé les sept coupes pleines de la colère ; et la mort, selon la pittoresque expression d'un illustre écrivain, a parcouru les royaumes sur son cheval pâle. Alors il s'opère dans la nature un bouleversement universel. Le soleil ne jette plus que des clartés sinistres et sanglantes ; les astres pendent à demi-détachés de leur voûte ; la terre est ébranlée jusque dans ses fondements ; la mer en fureur et hors de ses bornes ne roule que des cadavres avec des flots de sang. Tous les éléments sont confondus. C'est partout l'horreur, le chaos, les ténèbres ; et la nature muette, consternée, semble assister avec stupeur et désolation à sa propre agonie.

Soudain la trompette de l'ange du jugement a retenti aux quatre coins du monde. Une voix est sortie du trône et de la propre bouche du Fils de Dieu, qui ordonne aux morts de se réveiller : *Surgite mortui !* A cette parole souveraine, au son de cette voix redoutable qui se fait entendre, en un moment, depuis l'orient jusqu'à l'occident, et du septentrion jusqu'au midi, les corps gisants, les os desséchés, la cendre et la poussière froide et insensible, s'émeuvent dans le creux de leurs tombeaux ébranlés, remués, arrachés à cette paix calme et solitaire que rien jusque-là n'avait pu troubler ; la mer, la terre, les abîmes se préparent à rendre leurs morts qu'on croyait qu'ils eussent engloutis comme leur proie, mais qu'ils avaient seulement reçus comme un dépôt pour le remettre fidèlement au premier ordre. Voilà donc que ces ossements arides se raniment sous le souffle tout-puissant de Dieu. Celui qui d'un mot a fait jaillir l'univers du néant peut encore, à bien plus forte raison, arracher l'homme aux horreurs du tombeau. Les morts, après un sommeil de plusieurs siècles, se sont donc levés de leurs lits de pierre ; ils ont quitté leur sepulcre pour se rendre aux solennelles assises de l'humanité.

Déjà s'avance dans les airs cette fatale nuée qui doit servir de tribunal au souverain juge. Déjà ces vives lumières qui, selon le prophète, sortent des yeux et de la face de Dieu, quand il juge, percent l'obscurité générale; et le genre humain assemblé, comme le porte une vénérable tradition, dans la vallée de Josaphat, y attend en suspens l'arrêt décisif et public de son bonheur ou de son malheur éternel. Pour compléter ce rendez-vous général, il n'y a pas jusqu'aux puissances elles-mêmes de l'enfer qui ne soient remontées du fond de l'abîme afin d'assister à cette dernière sentence prononcée sur le monde.

Cependant la nuée se déchire, Jésus-Christ paraît, les célestes milices se rangent autour du Roi éternel des siècles. L'univers a salué son auteur par un long frémissement de respect et d'amour. Le Fils de Dieu, revêtu de cette nature humaine qu'il a prise au sein virginal et immaculé de Marie, tient à la main la croix, instrument de son supplice, la croix, symbole de miséricorde et de justice : de justice, de crainte, d'épouvante pour ceux qui l'ont méconnue, méprisée, foulée aux pieds; de miséricorde, d'amour et de pardon pour ceux qui ont espéré en elle et qui ont voulu abriter à son ombre tutélaire leurs âmes chargées de péchés ou affaissées sous le fardeau de la vie. En présence de cette majesté du Fils de l'homme descendant pour juger le monde, comme on voit le néant des grandeurs humaines! Un rayon de sa gloire efface tout ce qu'il y a de gloire mondaine; à lui seul appartient tout honneur et toute louange. Dieu seul est grand! c'est le cri qui retentit alors de toute part sur les ruines des générations éteintes.

Voilà, M. F., tels que Jésus-Christ même nous les fait connaître, les préparatifs du grand jour des vengeances de la justice divine. Parlons maintenant du jugement en lui-même, et recueillons-nous pour assister à ces grandes assises où se trouve convoqué le genre humain tout entier.

Le Fils de Dieu viendra en ce jour restaurer toute chose, selon l'expression de sant Paul : *Veniet Deus instaurare omnia* (Eph., I, 10), en rendant justice à chacun et particulièrement : aux *pauvres*, aux *justes*, aux *faibles*. C'est sur ces considérations, M. C. F., que je veux arrêter quelques instants votre pensée.

---

## Ier POINT. — 1° JUSTICE QUE DIEU RENDRA AUX PAUVRES; 2° AUX JUSTES; 3° AUX FAIBLES.

### 1re *subdivision. — Réhabilitation du pauvre.*

Le pauvre est celui qui n'a pas. Qu'est-ce qu'il n'a pas? N'a-t-il pas d'âme, n'a-t-il pas des organes, des membres? n'est-il point fait comme nous? n'a-t-il point de génie et de vertu? Il a notre corps et notre âme; il nous est en tout semblable; de génie, il en a souvent beaucoup, et de vertu, s'il y en a encore en ce monde, c'est lui qui en a le dépôt. « Bienheureux les pauvres, » a dit mon Sauveur : *Beati pauperes.* (Matth., v, 3.) Le pauvre est celui qui n'a pas un peu de bien de ce monde, une terre, un revenu, une maison; et pour cela, pour ce seul fait qu'il n'est pas en possession de quelque chose qui ne tient pas à lui, qui lui est étranger, quel sort lui faites-vous en ce monde? Ah! grand Dieu! quel sort! il est si mauvais et si amer que tous s'en épouvantent; il est si lamentable que l'effroi de chacun, du berceau à la tombe, c'est d'être attendu en chemin par la pauvreté. Vous le méprisez, vous le courbez sous le faix dès le matin : oh! c'est bien lui qui mange son pain à la sueur de son front; vous le laissez sans honneur, sans espérance en quoi que ce soit pour ce monde. Il naît sans réjouir une mère; il vit dans les souffrances de la gêne, et il meurt

dans l'angoisse, voyant ses fils hériter encore de sa destinée. Pauvreté! ô malheur! et il ne faudra pas que cette calamité finisse, et il ne faudra pas que l'ordre rompu pour un temps soit rétabli!

L'inégalité des conditions, cette loi inique, car ce n'est point Dieu qui l'a faite, ne blasphémons pas, c'est le péché de notre premier père. Cette loi accablante, à laquelle aucune théorie imaginable ne pourra nous soustraire, il est nécessaire qu'elle soit ôtée de dessus nos têtes, et que la restauration du bien, du juste et du vrai, soit faite pour jamais. C'est au jugement de Dieu que nous appelons de tous ces maux : *Veniet Deus instaurare omnia.* (Eph., I, 10.)

Le pauvre, disent nos saints livres, ne sera pas éternellement dans l'oubli : *Quoniam non in finem oblivio erit pauperis.* (Ps. IX, 19.) La patience du pauvre ne périra pas, c'est-à-dire qu'elle ne sera pas frustrée : *Patientia pauperum non peribit in finem.* (*Ibid.*) J'ai connu que Dieu jugera la cause des pauvres, et qu'il les vengera, disait David : *Cognovi quia faciet Dominus judicium inopis et vindictam pauperum.* (Ps. CXXXIX, 13.) Oui, c'est dans son jugement que le Seigneur vous vengera, pauvres de la terre ; vous avez souffert ici-bas les injustes traitements des riches; vous étiez comptés pour rien ; vous ne pouviez vous affranchir de cette intolérable loi d'inégalité qui vous tenait dans l'indigence : justice vous sera faite, parce que l'humanité l'avait violée à votre égard. L'équilibre sera rétabli ; les biens qui vous revenaient, et d'autres plus grands, vont être votre éternel héritage. Vous avez été esclaves, vous avez été serfs, vous avez été serviteurs, et vous gémissiez dans l'opprobre ; reprenez ces espérances que les hommes vous avaient enlevées; vos cris sont montés jusqu'au Seigneur, et voici qu'il l'a dit : Je me lèverai : *Propter miseriam inopum et gemitum pauperum nunc exurgam, dicit Dominus.* (Ps. XI, 6.) Ainsi, jugement de Dieu, réhabilitation des pauvres.

### 2e *subdivision. — Justice qui sera faite à l'homme vertueux.*

Par le fait de nos mœurs, de nos goûts différents et de notre souveraine liberté, il y a en ce monde un mélange de choses incompatibles. La vertu se trouve confondue avec le vice, l'innocence avec le crime, la religion avec l'impiété. Qui triomphe dans ces choses contraires? L'innocence est humiliée et le crime lève la tête. Seigneur, s'écriait le prophète, j'ai vu l'impie heureux et votre juste languit dans le mépris et la souffrance. N'est-ce point, en effet, le spectacle qu'offre ce monde?

Qui est aux honneurs? qui porte un sceptre? qui dicte des lois? Celui, quelquefois, qui ne croit pas en Dieu, qui n'a pour toute vertu que sa naissance et ses titres. Aman, superbe et impie, avait seul part aux faveurs du prince, tandis que Mardochée, humble et craignant Dieu, demeurait à la porte du palais. Les vieillards infâmes jugeaient Israël, et Suzanne chaste et innocente comparaissait à leur tribunal. Néron et Dioclétien étaient maîtres de l'empire; et les martyrs, ces hommes qui, par leur sainteté, servaient de purification à ce monde, n'avaient que des prisons et des gibets pour y mourir. Ainsi vont les choses sur la terre. Les honneurs sont donnés au plus hardi ; les richesses appartiennent à qui sait se les prendre : les biens sont souvent le partage du moins digne, tandis que les abaissements sont d'ordinaire dévolus aux bons et aux justes. « Celui qui s'humilie sera élevé, » a

dit le Sauveur. Eh bien! humiliez-vous tant qu'il vous plaira parmi vos semblables; mais ils ne vous relèveront pas, ils vous laisseront dans l'obscurité. Votre vie cachée sera pour eux une folie; ils vous abandonnent volontiers le désert, ils vous livrent le cloître sans envie, et n'ont rien moins à cœur que de glorifier vos mystérieuses vertus.

Celui qui s'humilie sera exalté. Où donc sera cette exaltation, Seigneur? car elle n'est pas en ce monde. A la fin des temps, M. F., au jugement de Dieu, où le juste arrivant avec ses œuvres, obtiendra satisfaction du méchant, où il sera placé au-dessus de lui, tandis que l'orgueilleux, l'impie et le méchant, seront à leur tour humiliés et couverts de confusion.

Dieu a tout fait pour ses élus: *Omnia propter electos;* c'est pour eux qu'il a créé le monde, c'est pour eux qu'il le conserve dans l'ordre de la nature et de la grâce; tout n'a qu'eux pour unique fin. «Mais, dit saint Jean Chrysostôme, si jamais Dieu ne devait juger le monde, il serait difficile de comprendre en quoi ses élus auraient été si favorisés. Qui pourrait croire qu'il a tout fait pour eux, puisqu'en cette vie, ce qu'il a fait n'y paraît presque pas?» C'est donc en ce jour des justices qu'il sera tout fait dans l'intérêt des élus; c'est en ce jour que ce qui leur appartient leur sera donné, que de son tribunal le Seigneur leur adjugera la gloire et le bonheur éternel qu'ils ont mérités. Or, en ce jour, ces justes se lèveront: *Tunc stabunt justi in magna constantia adversus eos qui se angustiaverunt.* (Sap., v, 1.)

3e *subdivision. — Elévation du faible.*

Opprimés de tous les temps, vous tous qui avez impunément souffert persécution ici-bas pour la cause de Dieu, pour la cause des hommes, pour les vôtres et pour vous-mêmes, c'est alors que vous obtiendrez enfin justice. Vous soupiriez sur la terre, voyant que l'iniquité passait le front haut et qu'elle vous étendait sur le chemin; vous pleuriez de voir que le fort gouverne le monde selon les caprices de son cœur et la puissance de son bras, non selon la sagesse et la droiture; pleurs inutiles! car, ô veuve! ils n'empêchaient pas que d'infâmes ravisseurs ne t'enlevassent tes biens et l'honneur de tes filles; ils n'empêchaient pas, orphelin, que tu ne restasses abandonné; ils n'arrêtaient pas les exactions d'un pouvoir tyrannique, ni l'exécution d'arrêts injustes dictés par la partialité et la haine. Sur la terre, celui qui est faible par son bras est faible par ses larmes, l'entendez-vous, M. F.; quelle honte pour l'humanité! Oui, nous sommes ainsi faits; ce qui protége, ce n'est ni la conscience, ni le bon droit: c'est la raison du plus fort: voilà la loi formidable du Code de toutes les nations, que nos progrès n'ont point réformée, et qu'ils ne réformeront jamais, ne l'espérez pas. Au riche la gloire, au puissant la faveur et les prospérités, à eux les succès de l'intrigue, les bénéfices de la cabale, à eux le gain en toute rencontre; mais au faible, toujours la honte et la perte, au faible la peine, le châtiment et le désastre. Ne faudra-t-il donc pas que ce scandale finisse? Le Seigneur descendra, il viendra juger la veuve et l'orphelin, afin de confondre le riche qui avait tant abusé de ses grandeurs: *Judicare pupillo et humili, ut non apponat ultra magnificare se homo super terram.* (Ps. x, 18.)

Paul était gardé depuis trois ans en prison à Césarée. Un jour, Festus s'assit sur son tribunal et le fit amener devant lui. «Si tu le veux, dit-il au

prisonnier, je te conduirai à Jérusalem, et c'est là que je te jugerai. » Parole insidieuse : il voulait le livrer aux Juifs qui avaient demandé sa mort. « Je n'irai point à Jérusalem, répond l'Apôtre, personne n'a le droit de me livrer à mes ennemis : *Nemo potest me illis donare*, j'en appelle à César : » *Cæsarem appello*. (Act., XXV, 11.)

Depuis soixante siècles, bien des tribunaux ont été dressés, et bien des Festus y ont siégé revêtus de la toge. Que de victimes livrées à la haine de leurs ennemis, aux exigences des partis, aux fureurs populaires, aux lois sanguinaires du moment! Mais en mourant, elles ont interjeté, en face du juge et du bourreau, un appel terrible, non plus à toi, César romain, quoique tu aies porté une redoutable épée, mais au grand César qui commande à tous les empires. Depuis Abel jusqu'au martyr de nos jours qu'on étouffe en Orient sous la lourde cangue, tous les justes ont crié à ce juge qui révisera les iniques jugements des hommes. Le sang de la victime, la plainte du pauvre, le gémissement de l'opprimé, répètent chaque jour : J'en appelle au tribunal suprême : *Cæsarem appello*. Et à qui voulez-vous que nous ayons recours, à qui voulez-vous que nous demandions justice, nous qui portons le poids de l'iniquité? Mais aussi elle nous sera faite, et vous vous lèverez, Seigneur, et vous jugerez la cause de l'humanité comme vous avez jugé la vôtre. Ainsi le jugement de Dieu sera la gloire de ses élus et la rédemption des victimes de ce monde. *Pauvres, justes et faibles*, confiez-vous à la justice du Seigneur au jour où il descendra parmi nous, et que cette pensée vous fasse porter avec courage le fardeau de vos douleurs. Toutefois, malgré vos souffrances, craignez, si vous ne les sanctifiez en les offrant à Dieu pour vos péchés. Et vous, riches, vous puissants, qui avez la force et l'autorité en ce monde, prenez garde d'opprimer, parce qu'au jour où cette force vous sera ôtée et où se fera le rétablissement de toutes choses, vous serez châtiés. Humiliez-vous, aimez les pauvres, vos frères, secourez les malheureux, ayez pitié du faible, afin que Dieu ait pitié de vous quand il vous visitera : *Humiliamini ut vos exaltet Deus in tempore visitationis*. (I Petr., V, 6.)

## IIe POINT. — MOYENS POUR NOUS PRÉPARER AU JUGEMENT.

Notre-Seigneur Jésus-Christ nous indique à la fin de l'Evangile de ce dimanche les moyens à employer pour nous rendre un jour son jugement favorable.

« Prenez donc garde à vous, nous dit-il, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par l'excès des viandes et du vin, par les soucis de cette vie, et que ce jour ne vienne tout à coup vous surprendre; car il enveloppera comme un filet tous ceux qui sont sur la surface de la terre. Veillez donc et priez en tout temps, afin d'être trouvés dignes d'éviter tous ces maux qui doivent arriver, et de paraître avec confiance devant le Fils de l'homme. »

Ces moyens que le Sauveur nous indique ici pour nous maintenir dans ses voies, afin que son redoutable jugement ne nous surprenne pas, sont : 1° la *sobriété;* 2° le *détachement;* 3° la *vigilance;* 4° la *prière*.

### 1re *subdivision. — Sobriété.*

La sobriété est la vertu des grands caractères, des âmes fortes, des vrais chrétiens. Elle est la source de biens précieux dans l'ordre spirituel et tem-

porel. Ecoutez ce qu'en dit saint Augustin : *Sobrietas est recti judicii tenax memoria, recordationisque inseparabilis sapientia, secretorum custos, lectionum et doctrinæ capax, studiorum et artium bonarum disciplina, magistra ingeniorum, bonæ famæ semper avida, salubria atque utilia creans, virtutis singulare auxilium, cuncta cum ratione disponens, in congregationem honestorum semper ingerens.* (Ad. Sacr. Virg.) C'est cette vertu qui maintient l'homme dans sa dignité et lui fait garder son rang parmi les créatures. L'homme crapuleux ne fait que descendre ; il cherche sa place dans les lieux immondes, au-dessous de la bête. La doctrine évangélique étant le spiritualisme le plus élevé, a toujours attaqué de front l'intempérance : *Attendite vobis ne forte graventur corda vestra in crapula et ebrietate ;* avant de faire des chrétiens, elle veut d'abord faire des hommes.

2e *subdivision. — Détachement.*

Les soucis de la vie que Jésus-Christ condamne dans cet Evangile, ne sont pas ces sollicitudes justes et raisonnables qui nous préoccupent afin de pourvoir honnêtement à notre subsistance, à la satisfaction légitime de nos besoins, d'améliorer son ètat, d'en accomplir fidèlement les devoirs, de mériter autour de nous le suffrage et la confiance; mais ces sollicitudes fiévreuses de l'ambition, de l'avidité, de l'amour du bien-être, de la possession des richesses.

Les hommes atteints de ces soucis rongeurs sont nombreux de notre temps, où l'on ne voit que déclassement, que fortunes nouvelles, que renversements et changements. Ils veulent une part du butin et courent à perte d'haleine. Ces hommes ne sont pas des oisifs de la place publique ; ce ne sont pas des intempérants, des prodigues, des publicains ni des pécheurs scandaleux ; car ils sont industrieux, actifs, réglés dans leur vie. Cependant Jésus-Christ les repoussera au jour de son jugement, parce que leur activité, leur industrie, leur habileté, leur travail incessant n'avaient pour but que la terre. « Vous n'avez cherché, leur dira-t-il, que l'or et l'argent, les dignités, les titres, les premières places, et jamais l'éternité ; votre cœur s'est souillé dans les soins matériels; le ciel auquel vous n'avez jamais songé ne peut être votre partage. »

3e *subdivision. — Vigilance et prière.*

Le plus grand mal de ce siècle est un engourdissement funeste, une sorte d'accablement et de torpeur qui nous rend indifférents pour tous les objets qui ne frappent pas nos sens. Nous ressemblons à ces malades pour qui le sommeil est mortel, et qu'on a peine à tenir éveillés.

Rien de plus funeste que ce sommeil de mort, M. F. C'est pour cela que Jésus-Christ, semblable à un mèdecin charitable, nous crie aujourd'hui dans l'Evangile : *Vigilate*; que saint Paul ajoute : *Surge, qui dormis* (Eph., v, 15.), et dans l'épître de ce jour : *Jam hora est nos de somno surgere.* (Rom., XIII, 11.)

Veillons sur notre conduite, sur nos préparatifs pour l'autre vie, M. F., et ne séparons jamais la vigilance de la prière; faisons l'un et l'autre en tout temps : *Omni tempore orantes.* La prière obtient les grâces ; la vigilance les conserve; la prière nous fortifie ; la vigilance nous éclaire; la prière nous tient près de Dieu; la vigilance écarte les piéges et éloigne le démon.

Ce n'est pas sans raison que l'Eglise nous invite, à dater de dimanche prochain, ouverture de l'Avent, à la vigilance et à la prière. C'est dans ce temps que nous nous préparons à célébrer la naissance de notre Sauveur, que nous saluons de loin, *a longe*, comme autrefois les patriarches, le divin Enfant dans sa crèche, que nous nous disposons à participer au mystère de l'Incarnation.

L'heure est venue de nous réveiller pour nous tenir debout dans l'étable avec Marie et Joseph, chanter les louanges de Dieu avec les anges, pour y offrir nos présents avec les bergers et les mages. Ces présents, l'Enfant divin les agréera si nous les avons préparés avec soin durant tout le temps de l'Avent, aux pieds de ses autels. Ainsi soit-il.

## CONCLUSION DE LA DOMINICALE

# SERMON

SUR LES

# RICHESSES DES LIVRES SAINTS

**Que nous avons prêchés et médités pendant l'année et sur le respect que nous leur devons**

PAR M. L'ABBÉ COMBALOT.

TEXTE : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via et aperiret nobis Scripturas?*
(Luc., XXIV, 32.)

Ces paroles nous rappellent l'un des traits les plus touchants de nos livres saints. Deux des disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ s'en allaient, le jour même de sa résurrection, à un village distant de quelques stades de la ville de Jérusalem ; ils s'entretenaient ensemble sur ce drame sanglant qui venait de s'accomplir dans cette ville déicide. Un inconnu se joignit à eux, et, les voyant tristes, leur demanda le sujet de leur entretien : « Etes-vous donc tellement étranger à la ville, que vous ignoriez, répondit l'un d'eux, ce qui s'est passé à l'égard de Jésus, homme puissant en œuvres et en sagesse? » Le céleste inconnu prenant alors la parole, leur dit : « O hommes, ne savez-vous pas qu'il fallait que les choses se passassent ainsi qu'il a été écrit? » Et leur déroulant soudain les divines Ecritures, il leur en donna le sens et la clef ; il leur fit voir que toutes ces choses étaient prédites. Comme ils approchaient d'Emmaüs, il voulut s'éloigner ; ils le retinrent en disant : « Demeurez avec nous! » Et vous savez que ce fut au moment où le Seigneur ayant béni le pain, après l'avoir rompu et distribué à ses heureux disciples, c'est à ce moment qu'il disparut et que, se regardant l'un l'autre dans une sorte de stupéfaction ineffable, ils se dirent : « Notre cœur n'était-il pas embrasé au dedans de nous quand il nous parlait dans la route et quand il nous ouvrait les Ecritures? *Nonne cor nostrum*, etc.

Jamais, M. F., les Ecritures n'eurent un pareil commentateur. Jésus, l'Homme-

Dieu, interprétant à ses disciples les paroles du Verbe éternel! Eh bien, nous aussi, dans le voyage de la vie, pèlerins de l'espérance, il faut chercher dans les livres sacrés les mystères inconnus, mais il faut les demander à la science de Jésus-Christ, qui nous parle par son Eglise. La parole de Jésus-Christ, elle est renfermée dans l'Ecriture.

Nous allons donc faire quelques considérations sur les richesses qu'elle renferme et le respect qu'elle mérite.

---

## I^er^ POINT. — RICHESSES DES LIVRES SAINTS.

La Bible, M. F., c'es-à-dire l'Ancien et le Nouveau Testament, est le livre par excellence, le seul livre qui mérite, à proprement parler, ce titre de livre : tous les autres livres étant sortis de la main des hommes, tous portent le cachet de leur ignorance et de leur faiblesse. Ce livre divin est le seul où l'homme n'ait pas déposé une de ses pensées ignorantes. La Bible est le livre de Dieu, le livre de l'humanité, c'est l'épopée de l'univers. Trente ou quarante écrivains ont fait ce livre ; ils ne se connaissaient pas, ils vivaient souvent à des siècles de distance, et ce livre est un, l'unité la plus complète, la plus forte, la plus indivisible. Vous ne pouvez pas retrancher une ligne de ce livre sans le détruire, il est sorti tout entier d'un seul jet ; c'est l'Esprit saint qui l'a inspiré, et ceux qui l'ont écrit n'étaient que ses secrétaires, pour ainsi dire. Des montagnes de commentaires en sont sortis, et il n'est pas épuisé. La collection entière des Pères de l'Eglise, tous les livres de théologie catholique, tous les livres ascétiques, tous les livres de morale catholique, tous les sermonnaires, tout ce qui a été écrit depuis dix-huit siècles au sein de l'Eglise de Dieu, n'est qu'un commentaire de la Bible.

Je le répète, il n'est pas un seul texte qui soit encore épuisé. Chaque texte de la Bible ouvre un abîme de lumière, parce que chaque parole de la Bible touche les profondeurs de Dieu même. Le seul livre des Psaumes a été traduit et commenté soixante mille fois ; les épîtres de saint Paul ont enfanté des millions de commentaires ; et quand le monde prolongerait encore ses destinées pendant des siècles et des siècles, toujours les saintes Ecritures seraient inépuisables. C'est un livre universel ; c'est le livre des livres.

1° C'EST UN LIVRE UNIVERSEL. En effet, c'est le livre de la théologie. La théologie, vous le savez, est la science par excellence, la science des sciences, comme l'a dit saint Thomas d'Aquin. Les autres connaissances humaines ne sont que les humbles servantes de la théologie catholique. Elle domine toutes les sciences, parce qu'elle embrasse l'élément révélé tout entier. Elle comprend le dogme, la morale, le culte. Le dogme catholique se trouve tout entier dans la Bible, à l'exception de quelques dogmes parvenus jusqu'à nous par le canal de la tradition. Quel livre a jamais parlé du dogme, des vérités divines, comme la Bible? Et si nous savions tout ce que Moïse, Job, David, Salomon, Isaïe, Jérémie, saint Jean, saint Paul, nous ont enseigné de Dieu, de ses attributs, de ses perfections adorables, de sa trinité divine, de ses desseins éternels enveloppés dans son amour, que pourrions-nous demander aux livres partis de la main des hommes?

Le plus grand théologien serait celui qui aurait la plus profonde intelligence de tous les passages, de tous les textes de ce livre immortel.

C'EST LE LIVRE DE LA MORALE CATHOLIQUE! Quelle morale que celle du *Déca-*

*logue!* Quels enseignements, que ceux des livres de la *Sagesse*, des *Proverbes*, de l'*Ecclésiaste!* Quelles maximes sont contenues dans ce livre divin! Quelle morale que celle de l'Evangile! Le sermon de Jésus-Christ sur la montagne, toutes les paraboles du divin Maître, tous les mots sortis de la bouche de Jésus-Christ; quelles leçons! Si ces enseignements d'un Dieu, si les commentaires qu'en ont fait saint Paul, saint Jean, devenaient l'expression de toutes les âmes, il n'y aurait pas de place pour un crime ni pour une pensée coupable. Qu'avez-vous à demander à ces froids moralistes humains, quand il vous est possible d'interroger la morale évangélique?

C'est le livre des cultes. Les cultes antiques, dans ce qu'ils avaient de pur, dans leurs espérances, se trouvent dans la Bible; toute la suite des saintes et adorables réalités du culte catholique ont leur base dans l'Evangile. Le pontificat, le sacerdoce, la prière, le sacrifice, les sacrements, tout y est.

3° C'est aussi le livre des philosophes. La philosophie cherche le secret des choses; elle voudrait trouver le secret de Dieu et de l'univers, de l'infini et du fini et du lien qui les unit l'un à l'autre. Eh bien! en dehors de la Bible expliquée, commentée, développée, comprise par l'Eglise de Jésus-Christ et par l'Eglise seule, jamais la philosophie humaine ne jettera l'ancre dans cette mer orageuse de ses opinions. Elle bâtira éternellement sur le sable; elle entassera des monceaux de sable les uns sur les autres, et jamais elle ne s'arrêtera dans son stérile labeur. C'est le travail des Danaïdes. Aussi, quelles forces la philosophie a-t-elle établies dans le monde après tant de siècles? Pas une seule. Elle recommence sans cesse ses désespérantes recherches. L'homme veut trouver en lui-même le secret de Dieu et de l'univers; il tombe dans les abîmes du scepticisme. Voilà où en est la philosophie, humaine. Tous les secrets de Dieu, toute philosophie, tout ce que nous pouvons savoir de l'homme avant, pendant, après sa chute, dans sa réparation, dans sa perfectibilité morale et divine, toutes les lois du monde moral, tous les secrets du monde matériel, tout cela est caché dans la Bible. Il y a un rayon de lumière pour toutes les obscurités, un mot pour tous les problèmes. C'est le livre des moralistes, des philosophes, des théologiens.

4° C'est le livre des législateurs. Voyez ce qu'ont produit les législations de l'antiquité païenne : des peuples barbares, des peuples esclaves de la tyrannie, voilà tout. Qu'apercevez-vous chez les sociétés modernes qui ont sécularisé leurs législations, et qui ont cherché à en extraire tout ce qui s'y était caché de l'Evangile de Jésus-Christ dont ces législations étaient imprégnées; que voyez-vous dans ces sociétés modernes? Avec leur cent cinquante mille lois, elles ne marchent pas; elles flottent entre le despotisme du sabre et le poignard des démocrates. On vous fabrique des constitutions comme on fait un vêtement Tout cela ne tient pas deux heures; tout cela disparaît. Voyez où nous en sommes!

Eh bien! voici deux peuples qui vivent avec une législation tombée du ciel. L'un a quatre mille ans d'existence, le peuple juif. C'est un peuple qui n'a produit rien depuis dix-huit siècles qu'il est dispersé parmi les nations. Il n'a plus de territoire, il n'a plus de confins dans le monde, il n'a plus de lois, de magistrature, d'armée, de tribunaux, rien. Six ou sept millions de Juifs sont jetés sur le monde comme la poussière des tempêtes. Et cepen-

dant, ils ont assisté au berceau de tous les peuples et ils les ont tous conduits au cimetière. Le Juif est toujours là, toujours portant un livre sur sa poitrine, dont il ne comprend plus un verset; il sait seulement qu'il lui est tombé du Ciel, et il l'emporte dans l'éternité.

Voyez cette société catholique avec sa charte divine; voyez sa puissance sur le monde! Deux cent cinquante millions d'hommes jetés sur tous les points de l'univers, tous vivant de la même vie, de la même loi, de la même pensée, du même dogme, du même culte, des mêmes sacrements. Voilà ce que produit une charte divine ou une constitution descendue du Ciel. Eh bien, quand les lois morales, civiles, politiques des nations seront en parfaite harmonie avec ces lois sacrées qui sont enseignées dans la Bible, vous aurez trouvé la pierre philosophale des peuples. La Bible est donc le livre des législateurs.

5° C'est aussi le livre de l'historien. Que pouvons nous apprendre dans les auteurs les plus anciens? Que nous disent-ils sur la période antédiluvienne, qui comprend la création de l'univers, l'histoire de la première famille, le commencement de la race humaine, la vie des anciens patriarches, l'histoire de ce cataclysme immense qui a bouleversé le monde, et dont l'univers porte l'impérissable empreinte?

La Bible, c'est le journal de l'humanité; tout y est écrit. Quelle histoire, que celle de Moïse, et quelle manière d'écrire l'histoire! Les écrivains bibliques ont écrit l'histoire à l'avance, sous la dictée de Dieu, et sans gêner les actes de la liberté individuelle et des nations; ils ont écrit des faits, il les ont annoncés d'avance avec une précision mathématique. Ainsi, toute la vie de Jésus-Christ, notre divin Sauveur, est écrite dans les prophètes. Longtemps à l'avance, toutes les destinées de l'Eglise sont consignées dans Daniel, Ezéchiel, Isaïe, dans l'Apocalypse.

Ce qu'on appelle la philosophie de l'histoire, c'est une chimère. En dehors de la Bible, vous ne trouverez que l'hypothèse pour expliquer le monde. En dehors de la Bible, en dehors de la chute des anges, de leur action sur le monde, de la dégradation de l'homme, de la promesse d'un libérateur divin; en dehors du catholicisme, de la croix, de l'Eglise, de Jésus-Christ, vous tomberez nécessairement, en matière historique, dans le fatalisme, le panthéisme, le matérialisme.

C'est le livre de l'historien, c'est le livre du législateur, c'est le livre du philosophe et du théologien.

6° C'est encore le livre du poète.

Les peuples de l'antiquité ont eu une poésie qui était l'expression de leurs cultes, et comme leurs cultes étaient infâmes, leur poésie était sensuelle, corruptrice. Les poëtes païens ont chanté les infamies de leurs dieux, de leurs déesses, des héros qu'ils adoraient, qu'ils immortalisaient, poésies toutes matérielles, toutes sensuelles.

La poésie biblique, M. F., domine la poésie des nations païennes, comme le ciel domine la terre. La poésie de nos livres saints, c'est comme un retentissement de la langue que Adam parlait avant sa chute. Il n'y a rien de transcendant, de merveilleux, comme la poésie des livres saints. Moïse n'est pas seulement un historien, c'est un grand poëte. Il peint en quelques mots les œuvres de Dieu avec la majesté qui convient à celui qui est chargé de les écrire. Quand il dit : « Au commencement Dieu fit le ciel et la terre : » *Deus fecit cœlum et terram*, on semble voir deux coups de pinceau, l'un

pour le ciel, l'autre pour la terre. « Que la lumière soit, et la lumière fut. » On la voit jaillir des entrailles du néant. Et ces mondes posés sur nos têtes, ces myriades de mondes qui nous couvrent, voyez ce qu'il en coûte à Moïse pour les décrire.

Parcourez toutes les œuvres poétiques de Moïse, le cantique du passage de la mer Rouge : quelles images, quelle hardiesse ! quels mouvements rapides ! quels tableaux ! Et les anathèmes qu'il lance sur le peuple ingrat dans le Deutéronome !

Et Job, ce poëte par excellence ; qui jamais a parlé de Dieu comme Job ? Je regrette de n'avoir pas le temps de vous citer quelques passages de ce poëte sacré ; vous verriez combien nos poëtes sont petits et combien ils font pitié.

Prenez le premier psaume venu, vous verrez quelle magnifience, quelle poésie ! Les psaumes du dimanche que vous chantez, ces psaumes que David chantait sous l'inspiration de l'Esprit saint, que toute la terre redit depuis dix-huit siècles, c'est un océan de poésie sacrée.

C'est le livre du poëte.

7° C'EST AUSSI LE LIVRE DE L'ORATEUR SACRÉ.

Tous les orateurs sacrés se sont formés dans l'étude, dans la méditation de ce livre immortel. L'éloquence sacrée domine l'éloquence humaine par les grands intérêts dont elle occupe les hommes. Voyez la puissance de la parole du tribun. Cette parole ébranle, elle secoue, elle agite, mais elle ne bâtit rien. Qu'est-ce que l'éloquence parlementaire, depuis cinquante ans, à bâti dans le monde ? Quels leviers a-t-elle créés ? Quel bien a-t-elle fait au monde ? Je n'en sais rien ; mais la parole d'un pauvre missionnaire, d'un pauvre prêtre perdu dans les forêts océaniques, cette parole elle est forte, elle est puissante ; c'est l'éloquence sacrée. Et pourquoi cette éloquence domine-t-elle l'éloquence humaine, parce qu'elle est pleine de Dieu, du ciel, de l'enfer, de la destinée éternelle de l'homme, Pourquoi le prêtre, du haut de la chaire, se prenant corps à corps avec les passions, les arrache-t-il du cœur de l'homme ? Pourquoi fait-il reprendre à l'homme le chemin de sa destinèe qu'il avait perdu ; c'est qu'il pose sur le cœur de l'homme la croix de Jésus-Christ ; c'est un levier immortel ; il pèse sur ce levier et cet homme est arraché à ses convoitises et lancé vers les cieux. Le prêtre catholique s'est nourri de la Bible, et c'est pourquoi ses paroles sont divines.

Saint Jean Chrysostôme la méditait nuit et jour, et il secouait la ville d'Antioche, il la transportait de bonheur en lui expliquant les épîtres de saint Paul et les homélies de saint Matthieu. Tous les orateurs sacrés ont médité nuit et jour les vérités cachées dans ce livre. Il y a là tout ce qui forme l'orateur. Pourquoi Bossuet est-il le plus éloquent des orateurs ? Parce qu'il avait mesuré son génie à la taille de la Bible ; son génie est biblique. Lisez ses méditations, ses réflexions sur les mystères, ses sermons ; vous verrez comment ce génie est hardi, comme il s'est découpé sur le patron des divines Ecritures, si je puis ainsi parler. Voilà pourquoi il est si éloquent.

C'est un livre universel. On n'en finirait pas si on voulait résumer ses différents caractères.

8° C'EST AUSSI LE LIVRE DE L'ARTISTE, DE L'ARTISTE CHRÉTIEN. Les arts sont la manifestation du beau, et le beau, disait un païen qui avait puisé cette pa-

role au ruisseau de la tradition : « Le beau est la splendeur du vrai. » Voilà pourquoi les arts païens sont sensuels; ils sont l'expression de la matière, de la forme purement matérielle. Mais l'homme ne vit point par le côté matériel seulement. La Bible, renfermant toute vérité, a dû engendrer un art sublime. L'art biblique exprimé dans le christianisme a produit les chefs-d'œuvre immortels de la peinture et de la statuaire religieuses, l'architecture catholique, le chant grégorien, les chants traditionnels, la musique sacrée de nos temps. Les psaumes que nous chantons, les airs de ces psaumes, dans la liturgie romaine, remontent aux Hébreux. Représentez-vous l'effet de ces chants, lorsqu'un ou deux millions d'hommes, que Moïse menait à travers le Sinaï, répétaient ces refrains nationaux : *Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in seculum misericordia ejus.* Le ciel et la terre devaient être ébranlés. Nous n'entendons plus ces grandes voix; nous entendons dans nos temples des airs, de la musique, mais ce qui remue les entrailles de la nation, nous avons perdu tout cela.

Viennent encore des jours de foi, et vous verrez des chefs-d'œuvre sortir des entrailles de la statuaire et de la peinture. Tout n'est pas fini dans ce travail; il a été arrêté au seizième siècle par ce qu'on a appelé la renaissance. La peinture s'est gâtée, l'architecture est redevenue païenne. C'est quand nous aurons une nation redevenue chrétienne, qu'elle engendrera alors une armée d'artistes chrétiens. Alors la terre sera éblouie ; on achèvera ce qu'on a commencé au quatorzième siècle. Nos temples seront plus beaux, parce que nos artistes seront plus pieux.

9° C'EST AUSSI LE LIVRE DE LA SCIENCE.

Depuis que la science est plus consciencieuse, elle est devenue plus biblique. Le mouvement a été commencé, il ne s'achèvera pas jusqu'à ce qu'il ait été démontré au monde que le livre de la nature parle comme la Bible. « Il y a deux testaments qui parlent l'un comme l'autre, le livre de la nature et le livre biblique, disait saint Thomas d'Aquin ; tous deux racontent la gloire, la majesté, la puissance de Dieu. » La Bible renferme des richesses inconnues, insondables; c'est vraiment un livre universel, le livre de tous les temps, de tous les peuples, des magistrats, des guerriers, du père de famille, de la mère, de la veuve, de la jeune fille, de l'ouvrier, du pauvre, du riche et du malheureux.

## IIe POINT. — RESPECT QUE MÉRITENT LES LIVRES SAINTS.

Concluons de tout ce que nous avons dit jusqu'ici que nous devons à nos livres saints deux sortes de respects : l'un théorique, qui consiste à les respecter comme tout ce qui vient de Dieu ; l'autre, pratique, qui consiste à les étudier afin de nous en approprier les doctrines.

### 1re *subdivision. — Respect de l'esprit.*

Je dis que nous devons à nos livres saints le respect de l'esprit. — Qui d'entre vous n'a pas visité quelqu'une de ces églises que le concours des pèlerins a rendues célèbres ! En voyant cette affluence générale, vous vous serez demandé peut-être pourquoi tant d'empressement, tant d'hommages, et vous avez appris qu'il y avait là quelque relique de saint ; quelque image miraculeuse, peut-être quelque souvenir de la vie terrestre de Jésus-Chris

ou de sa sainte mère ; et cela a suffi pour vous expliquer la dévotion des fidèles.

Mais lorsque nous voyons cet empressement si louable avec lequel on vénère les reliques des saints, n'aurons-nous pas le droit de gémir si nous voyons à peine connus des fidèles les livres dont Dieu est l'auteur? Ne demanderons-nous pas si la foi catholique a deux poids et deux mesures? D'un côté, une parcelle de bois qui a touché le corps adorable de Jésus-Christ, on la vénère et on fait bien ; de l'autre, le livre qui contient la parole de Jésus-Christ, c'est-à-dire sa pensée rendue visible, son âme incorporée pour ainsi dire dans un livre, et ce livre on ne le baise pas avec amour, on ne le recherche pas avec une pieuse avidité! Ah! que jamais on ne puisse nous reprocher une si déplorable contradiction. Nos ancêtres dans la foi avaient pour les livres saints en général, mais surtout pour le Nouveau Testament, une pieuse et tendre vénération ; bien souvent ils le copiaient eux-mêmes de leurs propres mains, ils en apprenaient par cœur les principaux passages, ils le portaient sur eux comme la plus belle des reliques; une consolation pour eux, c'était de mourir, d'être ensevelis avec ce livre sacré sur leur poitrine. Temps d'amour, temps généreux, où le testament du père était conservé avec une si tendre vénération, où la parole du maître était conservée avec une piété filiale au fond de l'âme comme une force dans cette vallée de misères!

### 2e *subdivision. — Respect du cœur.*

J'ai parlé d'une vénération pratique du cœur des livres sacrés, qui consiste à les étudier autant que la chose est possible et à nous approprier leurs salutaires enseignements. Je sais que cette étude des livres saints demande une préparation et même un développement d'intelligence qui font qu'elle n'est ni possible à tous ni possible intégralement dans la plupart des situations. C'est pourquoi, afin de ne rien dire qui ne soit universellement applicable, nous laisserons de côté, si vous voulez, l'étude, la méditation des livres de l'Ancien Testament; ils sont généralement moins à la portée de tous les fidèles. Mais l'Evangile, tout le monde le peut lire et entendre. — C'est donc l'Evangile que nous vous excitons à lire, à méditer avec amour. L'Evangile, ce livre des ignorants et des philosophes, ce livre des ateliers et des palais, ce livre des riches et des pauvres, ce livre où l'infini nous est enseigné en paraboles, où le Verbe éternel se fait le maître des petits enfants; ce livre si simple et si profond, si calme et si divinement passionné. Lisez l'Evangile, M. F.; écoutez-en les enseignements qui en découlent et que vos pasteurs vous exposent chaque dimanche de cette chaire de vérité, avec ce recueillement heureux de la sainte Vierge quand elle conservait dans son cœur les paroles de son divin Fils, avec cette foi amoureuse de saint Jean l'Evangéliste, quand il méditait le front appuyé sur la poitrine de Jésus-Christ.

# AUTRE CONCLUSION DE LA DOMINICALE

PAR REGUIS.

TEXTE : *Cœlum et terra transibunt; verba autem mea non præteribunt.* (Matth., XXIV, 35.)

C'est aujourd'hui, mes chers paroissiens, le dernier dimanche de l'année ecclésiastique pendant laquelle nous vous avons annoncé de la part de Jésus-Christ, cette parole éternelle dont les chaires chrétiennes ne cessent de retentir pour la sanctification des uns et la réprobation des autres. Car il ne faut pas vous imaginer qu'il en soit de la parole de Dieu comme de certains remèdes qui ne peuvent faire de mal quand ils ne font pas de bien : non. Elle produit nécessairement un bon ou un mauvais effet dans l'âme de ceux qui l'écoutent. Lorsqu'elle ne les éclaire point, elle les aveugle ; lorsqu'elle ne les touche point, elle les endurcit : *Verbum meum non revertetur ad me vacuum.* Si vous la recevez avec respect, si vous la conservez dans vos cœurs, si vous la mettez en pratique, elle sauvera vos âmes : si vous la négligez au contraire, si vous la traitez avec mépris, si vous la rendez inutile à votre salut ; après avoir servi à votre endurcissement, elle fera le sujet de votre condamnation. Mais de quelque manière que vous la receviez, et quelque usage que vous puissiez en faire, c'est sur elle que vous serez jugés, et non pas suivant vos idées particulières, ni suivant les fausses opinions que la plupart des hommes se forgent dans la tête en se faisant une religion et une conscience à leur fantaisie. De là vient que Notre-Seigneur, après avoir remis sous nos yeux l'image effrayante du jugement dernier, nous assure que le ciel et la terre passeront, mais que les oracles sortis de sa bouche ne passeront jamais. Je terminerai donc les instructions de cette année chrétienne en vous adressant ces mêmes paroles : *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.*

## Ire RÉFLEXION. — NOUS SERONS JUGÉS SUR L'ÉVANGILE.

« Les cieux et la terre, » dit l'apôtre saint Pierre, dans l'épître que nous avons lue aujourd'hui, « sont conservés avec soin par la parole du Seigneur, et réservés pour le feu au jour du jugement et de la ruine des hommes impies. » Ce bel univers dans lequel vous avez fait éclater, ô mon Dieu, la magnificence de votre gloire, disparaîtra tout à coup en votre présence : comme la cire se fond aux approches du feu, ainsi le souffle de votre bouche fera rentrer ce monde visible dans le néant d'où vous l'avez tiré par votre parole.

Tout ce que la science, les arts, les talents, l'adresse, l'industrie des hommes ont ajouté aux beautés et aux richesses de la nature ; tous ces ouvrages dans lesquels sont en quelque sorte consignés la force et la faiblesse, la droiture et les égarements de la raison humaine : ce nombre immense de volumes nés les uns des autres, multipliés, accumulés, tantôt à la gloire de l'esprit humain, tantôt à sa confusion ; pour l'honneur ou pour la honte

du siècle qui les a vu naître : ce mélange perpétuel de lumières et de ténèbres, de mensonges et de vérités, de bien et de mal, tout cela devenu la proie des flammes, sera devant vous, ô mon Dieu, ce qu'est à nos yeux une poignée de poussière que nous jetons au vent et dont nous ne voyons plus la moindre trace.

Tout périra, tout disparaîtra; la parole de votre Evangile, ô Jésus, survivra seule à la ruine de l'univers. Les nations rassemblées au pied de votre tribunal suprême, ne verront entre elles et vous que l'Evangile, et c'est sur l'Evangile que tous les peuples seront jugés. Il n'y aura plus alors, M. F., à alléguer, ni la coutume, ni les préjugés, ni l'ignorance, ni les nécessités prétendues, ni les bienséances imaginaires, ni les erreurs du temps, ni les mœurs du siècle ; tout cela ne sera point la règle du jugement que Dieu portera contre nous.

Sa parole annoncée dès le commencement par les patriarches et les prophètes, l'Evangile apporté sur la terre par Jésus-Christ, prêché par les apôtres dans tout l'univers, et qui, passant de bouche en bouche, est arrivé jusqu'à nous pour passer de même aux générations suivantes, jusqu'à la fin des siècles; cette parole éternelle sera seule notre juge. Ce ne sera plus le temps alors de dire comme on fait aujourd'hui : je ne sais pas, je ne crois pas, je pense, je ne pense pas; votre façon de penser et de croire, ainsi que votre façon d'agir, seront confrontées avec la parole que nous prêchons, et si votre vie ne se trouve pas conforme à l'Evangile, votre réprobation est assurée.

Mais je ne savais pas : vous deviez savoir. Vous aviez la loi et les prophètes ; vous aviez l'Eglise et les pasteurs; il fallait les consulter, les écouter, les suivre. N'avais-je pas dit que c'était moi qui parlais et qui vous instruisais par leur bouche. « Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise. » La voilà cette parole ; elle ne passera point, elle est restée pour vous confondre.

Mais je ne croyais pas : eh! quelle raison aviez-vous de ne pas croire? Que manquait-il à mon Evangile pour le rendre croyable ? L'établissement, les progrès, les persécutions, les triomphes de l'Eglise chrétienne; l'accomplissement des prophéties, ma naissance, ma vie, ma mort, mon sang, celui de mes martyrs, la conversion du monde; que vous fallait-il davantage? La sublimité de ma doctrine, la sainteté de ma morale, les miracles de ma grâce... Que devais-je faire de plus pour vous convaincre? Vous ne croyez pas? mais n'avez-vous pas fait des efforts pour résister à l'évidence des motifs qui vous pressaient de croire; pour éteindre la lumière qui vous gênait, pour étouffer les remords d'une conscience qui, jusqu'à votre dernier soupir, n'a cessé d'élever la voix contre votre incrédulite?

Voyez donc à quoi se réduit la force de ces raisonnements que vous avez entassés contre les vérités de mon Evangile? Où sont ces arguments victorieux, cette érudition profonde, cette philosophie dont vous faisiez l'orgueilleux étalage. Examinez, pesez, combinez... Il n'y a plus rien; tout s'est évanoui : ma parole seule est restée : « Celui qui ne croira point sera condamné. » La voilà cette parole, c'est elle qui vous jugera.

J'ai fait comme les autres, j'ai suivi l'usage, c'était la coutume... Belle excuse! mais si la coutume était contraire à la loi, mais si l'usage était diamètralement opposé à l'Evangile, fallait-il sacrifier mes lois à la coutume, abandonner mon Evangile pour suivre l'usage? N'avais-je pas dit que la

voie large où marchait le plus grand nombre, était une voie de perdition? Parce que les autres perdaient leur âme, fallait-il que vous perdissiez la vôtre? Je n'ai jamais dit que je fusse la coutume ; mais j'ai dit que j'étais la vérité : *Ego sum veritas.* La voilà cette parole, elle ne passera point, c'est elle qui vous condamne.

Mais je ne pouvais point faire autrement : j'avais des protecteurs, des amis à qui je ne voulais pas déplaire : un état à conserver, une vie à gagner, une famille à établir. Si je m'étais conduit différemment, j'aurais perdu la bienveillance et la protection de ceux de qui dépendaient ma fortune et mon existence ; j'aurais perdu mes biens, ma tranquillité, peut-être ma vie... Eh bien, appellez-les donc maintenant à votre secours, ces hommes puissants à qui vous craigniez si fort de déplaire; qu'ils viennent donc vous protéger et vous retirer d'entre les mains de ce Dieu vivant : *Surgant et opitulentur vobis.* Les ordres qu'ils vous ont donnés, les défenses qu'ils vous ont faites, leur ambition, leur politique, leurs fausses maximes, tout cela est passé! Mais cette parole : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, » cette parole n'est point passée, et cette parole vous confond, vous accable, vous ferme la bouche et vous réprouve.

C'est ainsi, M. F., que toutes les actions de notre vie et tous les mouvements de notre âme seront confrontés avec la parole de Jésus-Christ; toutes ces opinions, toutes ces idées, toutes ces façons de penser que l'ambition, l'avarice ou le libertinage se forgent, tous ces misérables systèmes que l'esprit d'irréligion enfante tous les jours pour la ruine de la foi, ces maximes impies, ces livres détestables, cet édifice d'erreur qui ne porte sur rien de vrai, sur rien de bon, sur rien d'honnête, sur rien de solide, s'écroulera à l'ouverture de l'Evangile, et au son de la parole de Dieu, il périra; et toutes ces pierres de scandale seront renversées, brisées, pulvérisées, anéanties. Ces âmes lâches, ces maîtres d'erreur seront eux-mêmes précipités dans les ténèbres profondes et éternelles de l'enfer où ils puisent aujourd'hui tant de fausses opinions, tant de mensonges, tant de blasphèmes, tant d'horreurs et d'abominations.

*Beatus vir qui non abiit in concilio impiorum.* Heureux donc, et mille fois heureux, ô mon Dieu, celui qui ne s'est point abandonné aux conseils des impies, qui ne s'est point égaré dans la voie des pécheurs, qui n'a jamais suivi et encore moins enseigné les maximes corrompues du vice et du libertinage! Heureux celui que les mauvais livres n'ont pas séduit, que les mauvais discours n'ont pas perverti, et qui ne s'est point laissé entraîner par le torrent de la coutume et du mauvais exemple! Heureux celui qui ne se conforme point au siècle présent, qui juge du vrai et du faux, du bien et du mal suivant les principes de la foi, qui ne préfère point ses propres lumières à la lumière de Jésus-Christ, ni le langage des passions au langage de la raison et de l'Evangile! Heureux celui qui règle ses pensées, ses désirs, et toute sa vie sur la loi de Dieu, qui met en elle toutes les affections de son cœur, et dont la volonté s'attache invariablement à cette loi sainte comme au centre de toute justice et de toute vérité!

### IIe RÉFLEXION. — NOUS PRÊCHONS UNIQUEMENT L'ÉVANGILE.

C'est l'Evangile, M. F., qu'on a mis sous vos yeux dès vos plus tendres années. A peine avez-vous su bégayer le nom de Dieu qu'on vous a parlé

de sa loi et fait entendre sa parole ; elle a été, cette divine parole, comme un lait précieux dont on a nourri votre âme pour la faire croître dans la grâce et dans la vertu. Elle est continuellement dans la bouche et dans les mains de vos pasteurs comme une nourriture à laquelle ils donnent, pour ainsi dire, toutes sortes de goûts, et qu'ils apprêtent de mille manières suivant votre portée, vos besoins et les dispositions particulières de chacun de vous.

Car nous ne cherchons point à vous amuser en flattant vos oreilles par des discours pompeux, par le subtil et vain étalage de l'éloquence humaine. Nous vous exhortons comme un père qui instruit ses enfants, comme une nourrice qui veille avec une tendre inquiétude sur l'enfant qui lui est confié, parce que nous n'avons rien au monde de plus cher que le salut de vos âmes : *Quoniam carissimi nobis facti estis.*

Que si nous avons le malheur de nous écarter nous-mêmes du chemin que nous montrons aux autres; si vous apercevez dans notre conduite des choses qui ne s'accordent point avec l'Evangile que nous prêchons, souvenez-vous, mes chers enfants, qu'au jugement de Dieu on ne vous demandera pas ce que vos pasteurs auront fait, mais bien ce qu'ils auront enseigné dans cette chaire. Prenez pitié de notre faiblesse, et priez pour notre conversion comme nous travaillons à la vôtre.

La doctrine que nous prêchons n'est point à nous, mais à Jésus-Christ qui nous a envoyés. Les pasteurs qui vous ont instruits ici avant nous ont tenu le même langage, et ceux qui viendront après nous vous enseigneront les mêmes vérités. Vous les trouverez ces vérités précieuses dans tous les livres composés pour l'édification des fidèles avec l'approbation des premiers pasteurs. Jamais ils ne furent plus répandus qu'ils le sont aujourd'hui ; jamais le pain de la parole ne fut plus abondant; jamais les hommes n'eurent plus de secours et de moyens de s'instruire dans la religion et dans la vraie vertu. Jamais par conséquent l'ignorance ne fut moins pardonnable ; jamais le vice et l'irréligion n'eurent moins d'excuse.

Lisez-les donc, M. F., lisez-les ces livres dictés par la sagesse et la piété en Jésus-Christ, plutôt que d'aller vous empoisonner l'esprit et le cœur par la lecture de ces ouvrages que le père du mensonge a forgés, comme autant de piéges tendus pour prendre et perdre les âmes. Eh quel est l'homme qui, ayant à sa disposition une source abondante d'eau vive, claire et pure, voudrait se laver ou étancher sa soif dans une eau bourbeuse, croupie et pleine de miasmes? Telle est néanmoins la folie et l'aveuglement de ceux qui préfèrent les rêveries, les fables, les ténèbres de l'incrédulité à la doctrine de l'Evangile.

Que ce livre divin soit donc votre nourriture ordinaire et comme votre pain quotidien ; je dis l'Evangile expliqueé par les évêques qui sont établis pour gouverner l'Eglise de Dieu ; je dis les évêques unis à la chaire de Rome et au souverain pontife par les sentiments d'une même foi, car tout ce qui s'éloigne de l'obéissance et du respect qui sont dus à l'Eglise romaine, la mère et la *matrice* de toutes les autres, bien loin d'édifier, n'est propre qu'à la destruction de la foi et à la ruine des fidèles : *Quidquid a matrice discesserit... substantiam salutis amittit.* (S. Cyrill., *de Unitate Ecclesiæ.*)

Daigne le Père des lumières et l'auteur de tout bien graver lui-même sa loi dans nos cœurs, et joindre l'onction intérieure de son divin Esprit aux paroles qu'il met dans notre bouche. Puisse-t-il vous inspirer par sa grâce

non-seulement du dégoût, mais une sainte horreur pour tout ce qui paraît s'écarter de la foi que vous avez reçue dans votre baptême. Souvenez-vous de ce que l'apôtre saint Paul écrivait à Timothée. (*Epist.* II, 3-4.) Je ne saurais mieux finir qu'en rapportaut ses propres paroles :

« Sachez, lui disait-il, qu'il y aura dans les derniers jours des temps rudes et périlleux. On verra des hommes enflés de leur mérite, qui n'aimeront qu'eux-mêmes; avares, fiers, superbes, blasphémateurs; désobéissants à leurs père et mère, c'est-à-dire à Jésus-Christ et à son Eglise, ingrats, sans affection, sans foi, calomniateurs, intempérants, sans humanité, sans même de modestie, sans amour pour le bien; traîtres, légers, inconstants, bouffis d'orgueil, amateurs des voluptés, ennemis de Dieu; ne les écoutez pas, fuyez-les, et s'il est possible n'ayez avec eux aucune espèce de commerce; *Et hos devita.* Ils n'auront qu'un temps; leur folie et leurs erreurs paraîtront enfin dans toute leur évidence. Ils passeront avec tous ceux qui les écoutent et les suivent, avec tous ceux qui les protégent et les soutiennent. Le bruit qu'ils font sur la terre passera comme le bruit de la tempête; et la vérité, semblable aux rayons du soleil, dissipera par son éclat tous ces nuages qui nous effrayent, éprouvent notre foi, exercent la patience et font éclater la vertu de ceux qui souffrent pour la justice. Le ciel et la terre passeront, mais la parole de Jésus-Christ ne passera jamais : *Cœlum et terra transibunt; verba autem mea non prœteribunt.*

Loi de mon Dieu, loi sainte, incorruptible, invariable, éternelle, qui décidez, qui réglez, qui ordonnez tout suivant la vérité; qui approuvez ou condamnez, qui corrigez, qui redressez tout suivant la justice, sans vous prêter à nos idées, sans vous plier à nos goûts, sans avoir égard à nos opinions! Règle immuable, toujours indépendante des lieux, des temps, des coutumes, des personnes, des préjugés, des erreurs; loi de mon Dieu, soyez vous seule la lumière de ma conscience et la règle de ma vie : vous dissiperez les ténèbres que mes passions ont répandues dans mon âme; vous lèverez mes doutes, vous fixerez mes incertitudes; vous guiderez mes pas, vous détruirez toutes les illusions de l'amour-propre. En vous consultant je ne craindrai point d'être trompé; en vous écoutant je ne craindrai pas d'être séduit; en vous suivant je ne craindrai pas de me perdre; et vous me conduirez infailliblement à celui qui est la source éternelle de toute lumière et de toute bonté. Ainsi soit-il.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE

# SECOND VOLUME DE L'ANNÉE PASTORALE

Pages.



## DIMANCHES APRÈS LA PENTECOTE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

# TABLE ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE

## DES SUJETS TRAITÉS DANS LES DEUX VOLUMES

DE

# L'ANNÉE PASTORALE

NOTA. — *Les chiffres romains indiquent la tomaison; les chiffres arabes la pagination.*

## F



## G



## H



## I



## J

## Q

—

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE DES DEUX VOLUMES DE L'ANNÉE PASTORALE.

PARIS. — IMPRIMERIE PILLET FILS AÎNÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.



